Grandeur Nature

ou la parole des enfants

Quinze années d'expéditions maritimes avec des jeunes

Grandeur Nature

ou la parole des enfants

Quinze années
d'expéditions maritimes
avec des jeunes

N'avez-vous jamais fait un rêve qui vous tient à cœur.
Un rêve merveilleux, un projet fou, tellement fou
que les gens n'y croient pas et se réveillent en se disant:
C'est impossible?
Personnellement, je pense que rien n'est irréalisable.
Il suffit de vouloir. C'est un après-midi de novembre 97,
juste après l'école. J'écoutais, d'une vague oreille,
une émission radio au sujet d'un bateau et d'enfants
qui partaient à la découverte du monde.
Et puis il y a eu ce moment où ma mère m'a proposé
de partir... J'ai sauté de joie.

Ludovic (1998-1999)

Achevé d'imprimer juin 2011
sur les presses de Milenio
à Barcelone, Espagne.
Papier intérieur : BVS
MATT 135 g de Scheufelen
et Incada Silk 350g de Torras
Papel pour la couverture.
ISBN : 978-2-9538424-0-1

Sommaire

Présentation de l'association 4

Pourquoi ce livre 6
Un catamaran pensé pour ce type d'expéditions 8
La première expédition : voyage de 82 jours avec des jeunes d'un foyer 10

10 ANS D'AVENTURES MARITIMES EN ATLANTIQUE NORD 20

Avant de partir 22
Les équipages 24
Larguez les amarres 26
Du bleu, du bleu, encore du bleu 60
Le nouveau monde 84
La « baleino-thérapie » 116
Des timouns à l'Île à Vache 142
Terre de contrastes : les Bahamas 186
Le vent du retour gonfle nos voiles 208
Retour sur la terre ferme 252

D'autres voyages 262
Cap-Vert 263
Objectif mer 276
Désert 278

QUE SONT-ILS DEVENUS ? 294

ENVIE D'UN TOUR DU MONDE

Début d'un tour du monde 332
Tour du monde, la suite 388
Retour à la maison 444

Conclusion 496

Présentation de l'association Grandeur Nature ou la parole des enfants

par Christophe

L'association a été créée en 1991. Pendant deux ans il y a eu la construction du bateau chez Denis Kergomard, l'architecte, puis les premières navigations pour tester le bateau.
Moi, à cette époque-là, je m'occupais de l'association la Baleine Blanche, qui organisait aussi des expéditions maritimes, pour des jeunes de 10-14 ans ; mais pas des jeunes en difficulté sociale ou familiale ; j'avais fait partie de l'équipe fondatrice et je m'en suis occupé pendant 11 ans.

Le propriétaire m'a contacté pour être le skipper du bateau sur une navigation de plusieurs mois, un aller-retour aux îles Canaries pour vraiment le tester dans toutes les conditions. Ce voyage à seulement 3 personnes pour la plupart des navigations m'a permis de bien prendre en main le bateau… Il a fallu, au retour, refaire entièrement la motorisation.

Le catamaran enfin au point, s'est posée alors la question du projet… l'idée de proposer des expéditions, à des jeunes, sous la tutelle de l'aide sociale, était, dès le départ, dans le projet des constructeurs de ce bateau. Bien que n'ayant pas d'expérience de ce type de jeunes, je me suis dit : Pourquoi pas !
Avec Véronique, nous nous sommes lancés à deux dans l'aventure ; ce qui pour moi était vraiment le rêve : avec la Baleine Blanche, j'étais le seul adulte accompagnant les jeunes !
Après deux voyages comme cela, nous avons eu envie de travailler avec d'autres adultes, d'être plus nombreux pour encadrer… Nous sommes donc partis à 4 « grands »…
Jusqu'en 2001 tous les encadrants étaient bénévoles.

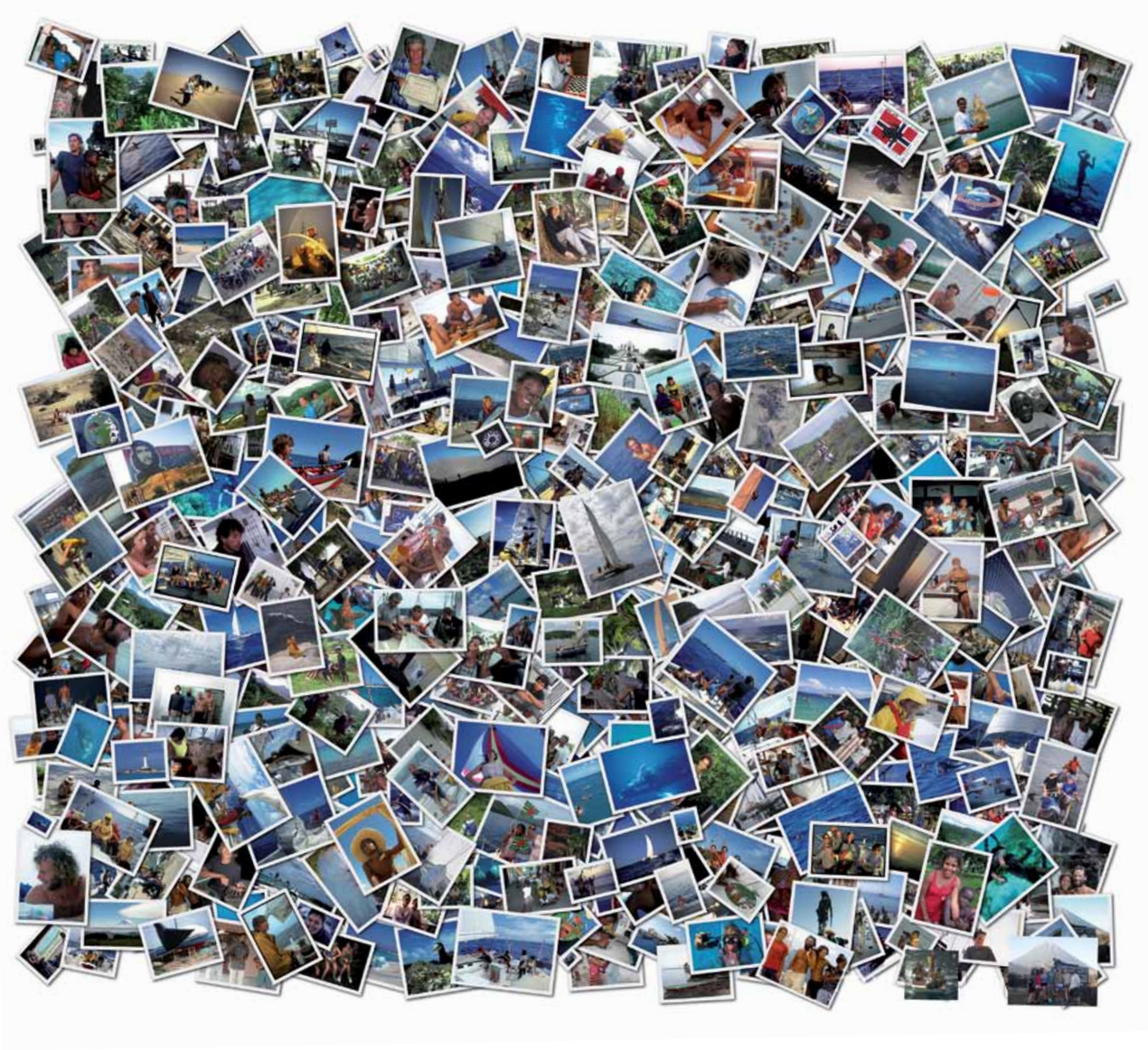
En 2000-2001, Véronique et moi avons fait une pause. Véronique a repris son travail à l'hôpital. Et c'est une équipe de 3 grands – GSéb, Éric et Agathe – qui a fait toute l'année.

À partir de là, nous avons commencé à réfléchir et à organiser des voyages différents dans la durée et avec un relais au sein de l'équipe d'encadrement. Entre 2002 et 2005, nous avons essayé de trouver plusieurs skippers pour relayer Sébastien (surnommé Grand Séb) et de recruter de nouveaux encadrants pour essayer de créer un encadrement stable et surtout de qualité ; ce qui a été le cas avec Morgane et Kélig qui se sont investies dans le projet, dans la durée. Ne trouvant pas forcément les encadrants solides que nécessitent ces voyages avec le type de jeunes que nous accueillons nous avons aussi essayé de former d'anciens « jeunes » ayant participé à nos expéditions : Marc – que nous avons aidé à passer le BE de voile, Benjamin et Élodie – après qu'elle ait passé son diplôme d'éducatrice.

Après ces années d'expérimentations – tant sur la durée des séjours que sur le profil des jeunes accueillis – nous sommes arrivés à définir un type de voyage idéal : 9 mois d'expédition, un équipage qui mêle aux jeunes sous tutelle de l'aide sociale, des adolescents vivant dans leur famille et une équipe d'encadrement qui se relaierait pour éviter l'épuisement et gagner en efficacité.

Bien sûr, les rencontres avec les mammifères marins sont restées un des points forts de ces voyages avec souvent le séjour sur le Banc d'Argent à la rencontre des baleines à bosse. Le passage en Haïti a aussi été pendant plus de 10 ans un des moments importants, mais nous y avons ajouté la découverte d'autres pays, d'autres cultures que ce soit en Casamance, au Brésil, en Guyane ou en Dominique…

Pour moi la richesse de ce projet, ce sont les gens qui le mènent et y apportent leurs passions, leur vécu, ce n'est pas vraiment un « travail », c'est plus un projet de vie !
En janvier 2011 cela fera 15 ans que nous sommes partis des Antilles avec six jeunes d'un foyer de l'Essonne pour une traversée retour de l'Atlantique à la voile !



3 ans de gestation… 2 kg!

par Morgane

Nous n'avions aucune idée de ce que c'était de «faire un livre». Agathe, dont le métier est graphiste, nous avait fait cette proposition lors d'une soirée sur Sète en 2006… Un tel projet permettait de rassembler les plus beaux dessins et les plus belles photos des dix premières expéditions de Grandeur Nature. Les sortir des archives en les associant avec les mots des jeunes, écrits sur le vif, au cours des voyages… Nous avions envie aussi de retrouver ces explorateurs d'un an, dispersés depuis longtemps pour certains, afin de recueillir leurs témoignages et leur demander où ils en étaient.
Encouragée par la rencontre avec Sylvie Crossman des Éditions Indigènes, j'ai acheté un ordinateur pour l'occasion, la notice du logiciel qui allait me servir pour faire la maquette, et les conseils d'Agathe en poche, je me suis lancée…

Finalement les mois passant, ce livre a pris du poids. Les témoignages les plus forts et les plus fous sont rassemblés dans cet ouvrage pour que ces voyages vivent, longtemps, dans le cœur de ceux qui les ont réalisés et aimés. C'est d'abord pour eux que ce livre voit le jour.

Durant cette longue gestation, 3 expéditions se sont déroulées. Nous avons décidé de les ajouter pour que tous soient présents.

Voici donc l'histoire de 15 ans de vécu hors norme racontée dans presque 500 pages. Cette histoire hors du commun devenue un livre hors norme lui aussi ne pourra, décidément, n'être éditée qu'à compte d'auteur.

Un grand merci à Agathe pour le temps qu'elle y a passé, ses dessins et son aide pour me guider dans ce monde de maquettiste… à Miren et Xavier pour la correction des textes, à Francine pour ses croquis, à Sylvie Crossman des éditions Indigènes - qui ne nous ont finalement pas édités - pour ses encouragements, à Joe pour ses conseils littéraires, à Kélig et Christelle pour leur aide.

...et à tout ceux qui l'achèteront…

* Certaines photos ont été exploitées plus facilement que d'autres de par leur qualité. J'espère que chacun s'y retrouvera!

Accoucher d'un livre, c'est tout un travail collectif

Par Agathe

Une course contre la montre,
ou plutôt avant l'accouchement

Le travail de rassembler en un livre un aperçu de 15 ans d'expéditions est assez colossal, aussi je suis heureuse que ce livre voit le jour.
Toute l'équipe aura pu mesurer la teneur d'un tel travail. Pour ma part participante à l'expédition 2000-2001, c'est pendant le voyage que deux jeunes matelottes, Élodie et Juliette ont pour la première fois émis l'idée de faire un livre. Elles avaient évoqué à cette époque un récit de leur voyage et ce point de départ a lancé l'idée plus vaste d'un livre bilan dont le projet s'est par la suite concrétisé jusqu'à devenir l'ouvrage que vous tenez entre les mains. Ce livre permet de découvrir les expériences des uns et des autres, les vécus et les rencontres, de mettre en regard plusieurs «voyages», celui que chaque participant aura pu faire au-dedans de lui-même.

Après 3 années de labeur, Morgane, qui a pris en main cette aventure personnellement, a tenu bon contre vents et marées et a mené un travail de longue haleine pour réunir et rassembler, mais surtout pour veiller à ce que ce livre soit le terrain de participation de chacun. Plus que le résultat, l'important était de faire ensemble, de vivre ensemble. Et c'est pour moi l'essence même du cœur des voyages de Grandeur Nature.
Construire ensemble avec ce qu'est chacun.

Imaginez Morgane, à 8 mois de grossesse, un bidon énorme, plus gros que le mien, monter à Paris, pour terminer le livre, impossible de lui faire entendre raison, butée, elle ne s'arrêtera pas tant qu'il n'est pas sous presse. Contraction après contraction, page après page, le labeur avance pour la mise au monde de cet ouvrage sans précédent…!

Une symphonie à huit mains pour terminer la maquette!!!

Une poussée pour la correction, une autre pour la pagination… Soufflez!

Une contraction sur cette photo à changer, une autre sur la couverture à améliorer… Les derniers moments semblent interminables… Il manque toujours quelque chose. Untel n'a toujours pas remis son texte.
Cet autre n'a pas envoyé sa photo, etc.…
Tant d'imprévus imprévisibles.

Enfin, ce livre permet de découvrir peut-être plus en profondeur l'expérience développée par Christophe et Véro avec l'association Grandeur Nature pendant ces 15 années de voyages.

"On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux" St exupéry: *Le petit Prince*

Bonne lecture!

Un catamaran pensé pour des expéditions avec des jeunes

L'architecte Denis Kergomard

Il y a déjà fort jadis, nos élans et nos enthousiasmes nous avaient permis, à Yseult et moi-même, d'être intégrés dans l'équipe éducative d'une maison d'enfants de l'Aide Sociale de l'Yonne. Après trois ans d'implication non syndiquée et voguant vers d'autres destinations professionnelles, nous nourrîmes lentement les bases d'un projet éducatif qui devaient nous permettre de nous dédouaner le plus possible des lourdeurs institutionnelles…

Ainsi, lorsque les initiateurs du projet Grandeur Nature vinrent nous soumettre le cahier des charges pour la construction de ce bateau d'expédition à « caractère éducatif », nous sortîmes de nos cartons personnels les plans du catamaran que nous avions élaborés sur un programme très similaire lors de nos longues soirées d'hiver…

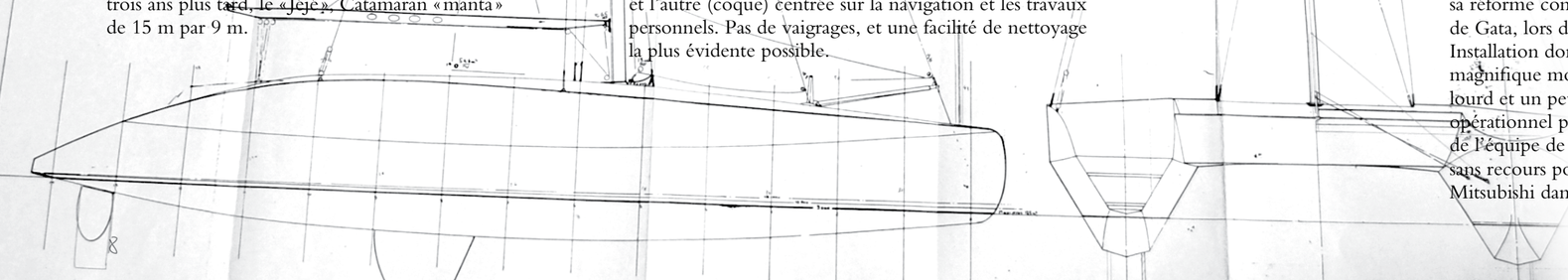
Deux mois plus tard, la construction démarrait, à Balaruc, dans les locaux de notre chantier naval élargis pour l'occasion. Je supervisais, efficacement épaulé par Alex, une équipe plus ou moins bénévole recrutée par l'association, pour l'occasion. De grandes joies en petits déboires, de superbes moments en grande peine, naquit, trois ans plus tard, le « Jéjé ». Catamaran « manta » de 15 m par 9 m.

Les définitions de base impliquaient une rusticité de bon aloi au service d'une réelle simplicité fonctionnelle. Toutes sophistications du mode de construction évacuées, les coques à bouchains multiples en V évolutif permettaient une fabrication relativement simple et bien adaptée aux exigences du programme :

Stratifications, collages, imprégnations en époxy ; massifs et lamellés de structure en pin de Caroline longuement étuvé ; contreplaqués multi-plis de méranti spécialement sélectionnés (ignorants que nous étions, à l'époque, des problèmes de gestion forestière en Indonésie !) ; peau de coque en kevlar ; pont moulé sous vide en sandwich CP et âme nid-d'abeilles ; larges crash-box d'étraves en mousse shapée stratifiée ; dérives secteurs pivotantes ; safrans suspendus rétractables avec crash-box de sécurité ; tout aménagement participant à la structure mécanique de l'ensemble ; continuité et imbrication géométrique maximum des éléments structuraux.

Sur le pont, très flush, une répartition des postes de manœuvres un peu éclatée devait permettre un vrai travail en équipage. Le gréement de cotre à capelages multiples - inédit à l'époque - confirmait cette recherche de simplicité.

À l'intérieur, les aménagements devaient se répartir en deux coques : l'une plutôt destinée à l'aspect domestique et l'autre (coque) centrée sur la navigation et les travaux personnels. Pas de vaigrages, et une facilité de nettoyage la plus évidente possible.



La motorisation… Ah… les motorisations… Premiers essais avec 2 hors-bords diesels de 27 cv sur chaises… Couple insuffisant… Réformés ! Montage d'un 50 cv Peugeot, plus ou moins marinisé pour l'occasion, avec sa boîte de vitesse d'origine et une ligne d'arbre style motogodille… Bricolage redoutable et redouté jusqu'à sa réforme consécutive à un incendie au large du Capo de Gata, lors du convoyage retour de Gibraltar… Installation donc d'un vrai moteur Mitsubishi sur cette magnifique motogodille… Ce montage, bien que très lourd et un peu approximatif, restera plus ou moins opérationnel pour quelques expéditions jusqu'à saturation de l'équipe de Grandeur Nature qui exigera, sans recours possible, le montage de deux diesels Mitsubishi dans les coques…

Depuis la mise à l'eau du bateau, j'ai suivi régulièrement d'années en années, les séquences de travaux d'entretien et d'évolutions. Bateau bien né, vecteur de belles histoires. Aucun problème important ne remettra en cause les choix et définitions de base.

Je dois aujourd'hui remercier toute l'équipe de Grandeur Nature qui a su, au fil de tous ces milles, choyer et sauvegarder ce bateau auquel, de par ses définitions conceptuelles, par son histoire autant que par les rêves et les vocations qu'il a couvés, je garde une « tendresse » toute particulière.

La Première Expédition

Voyage de 82 jours de la Martinique à Barcelone

1996 :

C'est la première expédition avec le catamaran Grandeur Nature. À son bord, 6 jeunes du foyer de l'IDEF de l'Essonne embarquent en Martinique pour cette aventure atypique. Le catamaran les mènera de la Martinique à l'île de la Dominique, en passant par Haïti, les Bahamas, la Floride et enfin la traversée retour de l'Atlantique jusqu'à Barcelone. L'équipage est composé essentiellement de jeunes en difficulté… C'est une première. Cette expédition sera suivie d'une longue série de 12 voyages réalisés en quinze ans. Des expéditions qui évolueront avec le temps. Voici le témoignage de 5 des 10 personnes présentes sur ce voyage pionnier recueillis par interview à la fin de l'expédition.

Droit devant, l'océan montre ses vagues à la grande joie du nouvel équipage. Des jeunes venus d'un foyer de l'Essonne découvrent la navigation.

De gauche à droite :
Angelo, Saïd, Faycal, Sarah,
Véronique, Magalie.

Récits

Christophe 28 ans

Encadrant, skipper du bateau, fondateur du projet.

« Passer en quelques jours de la banlieue à la Dominique c'est sûr que rien que le cadre était dépaysant, c'était un choc ! Et cela induisait un autre mode de fonctionnement…
On avait rencontré le groupe, les jeunes avant le départ pendant une soirée, on avait mangé ensemble.
Déjà j'avais été très agréablement surpris par leur motivation. Parce que l'on pensait que ce que l'on faisait avec des enfants « normaux » qui venaient de leur famille était transposable avec des jeunes de l'aide sociale, mais on ne l'avait encore jamais fait !
Ce qui est différent c'est qu'ils ont l'habitude de la vie en commun, ils ont l'habitude de vivre ensemble de devoir accepter les autres, de vivre en collectivité.
Par contre ils ont déjà un certain type de rapport entre eux assez agressif. De plus, le fait qu'ils ne puissent pas se faire confiance, était totalement nouveau pour moi et je ne pensais pas qu'ils auraient ce type de rapport pendant le voyage.
Du périple qu'on devait faire, ils avaient surtout retenu que l'on allait en Floride et la question était de savoir si on allait voir Schwarzenegger et autres vedettes : Est-ce qu'on va les croiser dans la rue ?
Ce qui est bien avec ce bateau c'est qu'il a été complètement conçu pour ce genre de voyage avec des jeunes, il est très solide et quel que soit le temps, on est en sécurité à bord !
Selon qu'il fasse beau ou mauvais, que la mer soit forte ou calme, cela détermine que l'on soit à l'intérieur ou sur le pont, que l'on ait envie de lire ou que l'on soit malade…
Au bout d'une semaine de mer, j'ai été obligé de mettre un cadenas à la cambuse car les provisions disparaissaient pendant la nuit ! C'était une première ! Il restait deux semaines de navigation !
Même si, au départ, la traversée de l'Atlantique a plutôt été vécue comme une corvée, c'était : Ho ! là ! là ! Trois semaines de mer, qu'est ce qu'on va bien pouvoir faire ? Quelle horreur ! Au bout du compte, tout le monde était assez fier et assez content de l'avoir fait !
À l'arrivée aux Açores, ils étaient très fiers de montrer le bateau, de le faire visiter, de dire : C'est notre bateau ! Chose qui, au départ, n'était pas du tout évidente car ils n'en avaient vraiment rien à faire du bateau ! »

Christophe

Haïti : Saïd avec un jeune du village appelé Madame Bernard.

Saïd 14 ans

« Les bateaux à voile c'est pas trop mon truc, je préfère les gros bateaux : les vedettes, les cargos, les vraquiers ! On est partis le 8 avril, on est allés en avion en Martinique, où l'on est restés quelques jours. Comme enfants, il y avait 3 filles : Sabrina, Sarah et Magalie, comme garçons, y avait Angelo, Fayçal et moi !
Le capitaine Christophe, l'infirmière Véronique, l'éducateur chef et une éducatrice.
Après on est partis pour Haïti, on a mis 4 jours pour y aller. On hissait la voile, on barrait la nuit !
On regardait la carte pour savoir où l'on se trouvait !
À l'Île à Vache il y a un orphelinat où travaille Michel, un copain du skippeur, et il y a une dame qui s'occupe de l'orphelinat ; c'est une Canadienne, elle s'appelle Sœur Flora ! Un jour, on a pris les enfants de l'orphelinat, on a fait un petit tour en bateau avec aussi la sœur Flora, on a fait un petit tour des côtes et on les a ramenés à l'orphelinat, et je me suis trouvé un correspondant qui s'appelle Toto, il habite à l'orphelinat, ses parents sont décédés depuis qu'il est né !
Maintenant, il a 14 ans. C'était son rêve de monter dans un grand bateau comme ça.
Les Bahamas c'est des petites îles désertes, il y en a plein, plein, mais celle où nous sommes allés, elle était grande comme un terrain de foot, je ne sais pas comment elle s'appelait, je ne sais pas…
Après, on est partis en direction de la Floride.
Dans le groupe, y avait des gens qui craquaient puisqu'il y en a une qui est rentrée en France. Elle en avait marre !

Pendant la traversée de l'Atlantique, on a vu des dauphins, on a même nagé avec eux ! On a vu des tortues, des globicéphales, des baleines à bosse, des cachalots, des méduses et des oiseaux.
Le meilleur moment ? C'était tout ! C'étaient les 3 mois !

À Barcelone, on a fait nos bagages, moi j'étais triste, je voulais pas partir, on a découvert des choses, on a eu de la chance d'avoir vu les dauphins, les baleines, d'autres pays… »

Saïd, Fayçal et Angelo.

« À un moment pendant la traversée, je savais même pas qu'on allait arriver quelque part, j'avais complètement oublié ! »

Magalie 17 ans

Magalie

« Un jour, on m'a convoquée, on m'a proposé un voyage, j'ai tout de suite été emballée ! Je ne pense pas que c'était un voyage de « plaisance » c'était plutôt un voyage thérapeutique, à mon avis c'est surtout pour ça que je suis partie, peut-être que l'on m'a choisie parce que j'avais plus besoin que quelqu'un d'autre de le faire !
Ou parce que j'avais plus de capacités à tenir dans les moments difficiles, je ne sais pas !
Je connaissais pas tout le monde et l'on a appris à se connaître en vivant ensemble.
Finalement cela s'est bien passé !

Dans les îles des Antilles ce que j'ai le plus aimé c'est La Dominique : c'est une île magnifique qui est complètement sauvage, les gens sont « sains », ils vivent de peu, ils vivent de la richesse de leur île ! C'est ce que je trouve le plus beau !
En Haïti, ce qui m'a choqué c'est la pauvreté.
C'est « marrant » de comparer un foyer à Paris et un orphelinat en Haïti… Ça change !
Mais à chaque fois que l'on sort d'une escale on dit que c'était mieux, mais en fait aucun des endroits que l'on a visités n'est comparable avec un autre ! Au départ je ne savais pas comment c'était la vie sur un cata, mais j'ai adoré ça, j'espère que je pourrais recommencer un jour !
Le pire moment, je crois que c'était la Floride, « pétage » de plomb complet. Puis nous avons traversé l'Atlantique.
Le pire en traversée, ce sont les empannages, on en a fait 2 beaux, et pour le rattraper ça n'a pas été évident, mais on a réussi avec l'aide de Christophe.

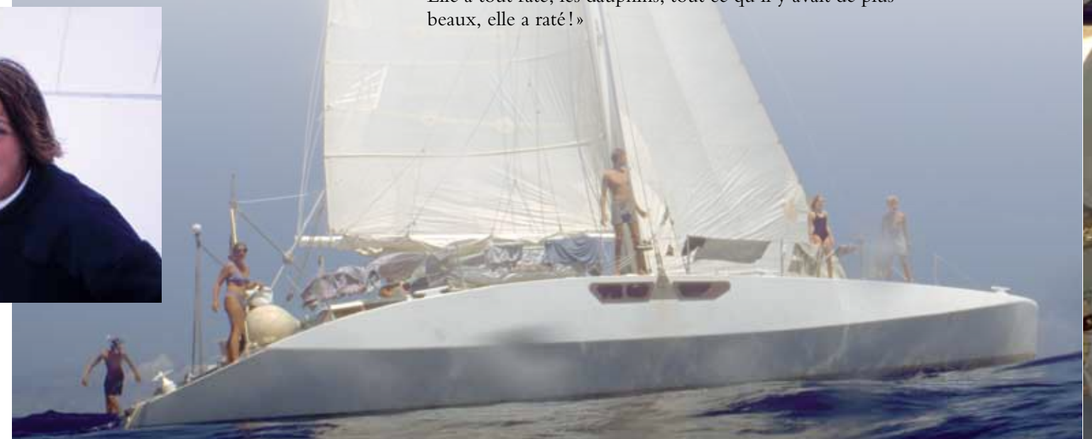
Il fallait aussi se lever en pleine nuit pour barrer, si on avait su, on serait pas venus !
On a vu quelques baleines de loin, on a surtout vu leurs souffles. Et on a vu beaucoup, beaucoup de dauphins et là, en mer, je crois que c'est la partie qui m'a le plus plu !
C'est vrai que d'être entourés uniquement d'eau, d'être sur un bateau, c'est pas évident ! On se sent prisonnier un petit peu, prisonnier du monde !
Plus le voyage avançait et plus je me disais que cela allait être dur de revenir à la « civilisation », ne serait-ce qu'au niveau vestimentaire ; sur le bateau, on était toujours pieds nus.
Finalement, je ne sais pas si on s'était habitué à tout le monde ou si on faisait des efforts. En tout cas, les quinze derniers jours, c'était génial ! Pendant ce voyage, j'ai découvert des paysages, des cultures différentes de la mienne, j'ai découvert des gens qui ont une mentalité différente. »

Sabrina 15 ans

«J'ai fait ce voyage car je pensais que ce serait bien, que je pourrais rencontrer des gens, apprendre d'autres langues, avoir plus d'amis, tout ça…
Au début je pensais avoir peur, mais j'ai pas eu trop peur, on a barré, tout ça, au début on barrait très mal et, à la fin, on a appris !
En Dominique, on se baladait avec des copains qu'on s'était faits, c'était la verdure et ça parlait anglais ! Anglais et créole !
En Floride on a voulu partir parce qu'on en avait marre d'être sur le bateau !
La traversée. En fait on s'amusait, on barrait, y avait beaucoup de vagues. C'était bien !
J'ai lu ; ça m'a changé parce que d'habitude je ne lis pas !
Si j'étais sur le bateau, c'était pour apprendre des choses. Je sais barrer, je sais où me trouver sur une carte !
On avait pris l'habitude de marcher pieds nus, et après on se retrouve au foyer de Brétigny : on ne marche plus pieds nus, on ne fera plus comme sur le bateau. Sur le bateau, on lavait notre linge à la main, on se lavait dehors, mais là tout a changé du jour au lendemain !
Finalement, pour vivre cette aventure il faut être naturelle, s'entendre avec tout le monde et aimer le monde, les gens qui sont avec toi ! »

Angelo 14 ans

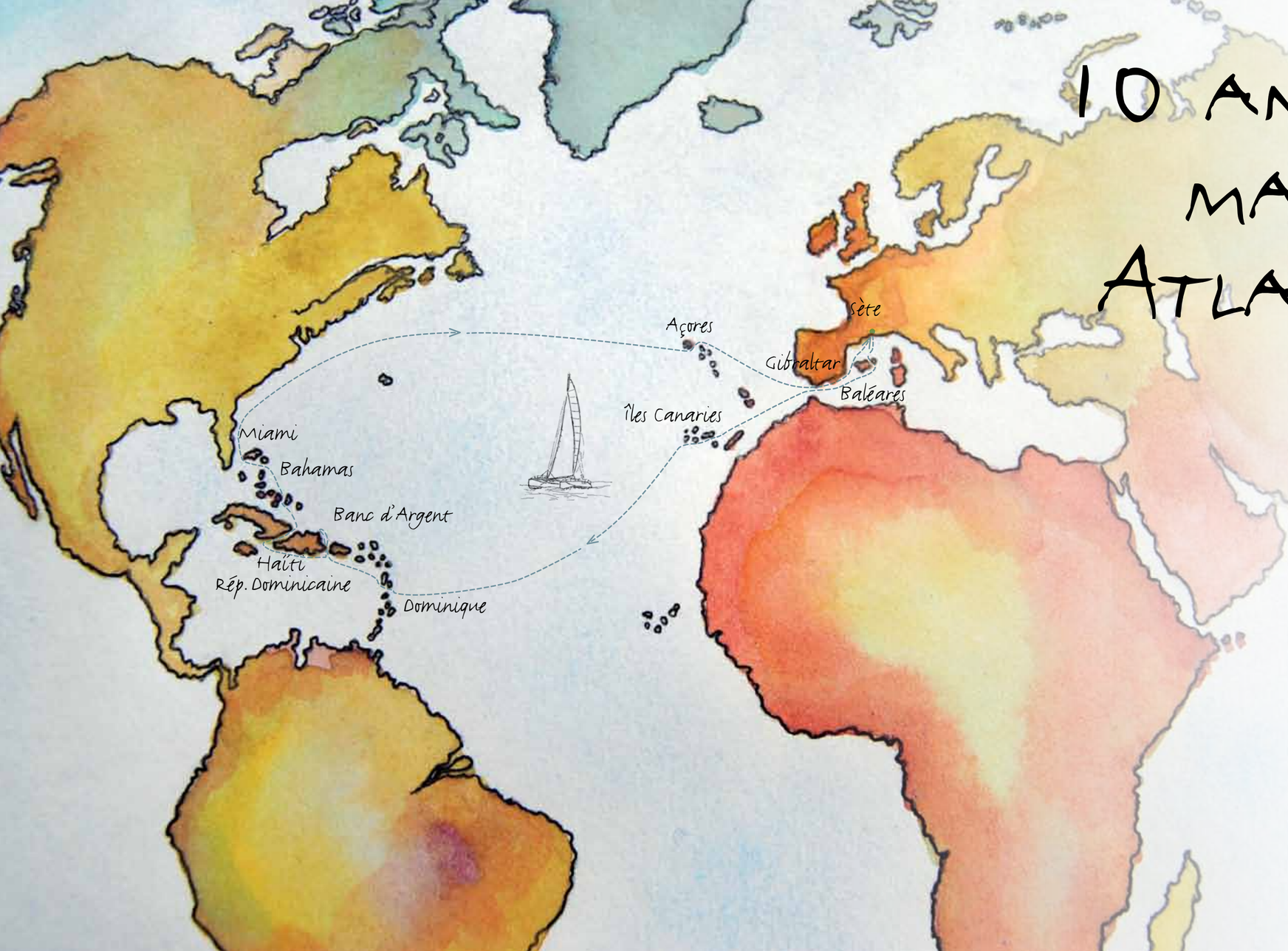
«En Martinique, on est allés plonger sur un récif de corail à côté d'une falaise.
Chacun son tour, on a plongé à bien… 20 m de profondeur !
En fait c'était plutôt 5 m ! On a vu des coraux de toutes les couleurs, on a vu plein de poissons, c'était hyper beau à voir des poissons de toutes les couleurs !
C'était super joli les fonds marins, sauf qu'on n'a pas pu voir de requins !
En Haïti, j'ai rencontré un garçon qui s'appelle Toto, il nous a fait visiter un orphelinat…
Ça fait un peu réfléchir !
La Floride, c'était vraiment top délire, malgré Sarah une inconnue maintenant sur le bateau, qui a été bête de partir, de faire des fugues, pour qu'on la renvoie.
Elle a tout raté, les dauphins, tout ce qu'il y avait de plus beaux, elle a raté ! »



Le voyage se termine à Barcelone

Les jeunes et l'équipe éducative retournent dans le foyer à Paris. Quelques mois plus tard Christophe et Véronique repartent avec un autre équipage, pour 9 mois cette fois-ci. Ces trois mois de voyage sont restés très présents dans l'esprit de ces jeunes qui ont eu la chance de participer à cette première expédition de Grandeur Nature. 15 ans plus tard certains sont partis vivre aux Antilles, d'autres nous demandent toujours de leur envoyer les photos de leurs voyages. Et, ça a été le début d'une grande collaboration avec le département de l'Essonne.

10 ans d'aventures maritimes en Atlantique Nord



De septembre 1996 à juillet 2006

Un voyage que réaliseront pas moins de six équipages différents sur Grandeur Nature. Six expéditions où le journal de bord de chaque participant se retrouve condensé dans un grand récit, suivant le fil des escales et des différentes étapes de ce voyage à l'itinéraire commun, c'est une boucle balisée par deux escales phare : la rencontre avec les baleines à bosse et le partage de la vie dans des familles Haïtiennes… Partant de Sète, le bateau mènera son équipage vers les îles Canaries, puis ils traverseront l'Atlantique pour atteindre l'île de la Dominique, la République Dominicaine, Haïti, les Bahamas, et enfin ils réaliseront une deuxième transat pour rallier l'archipel des Açores, avant de terminer le voyage en remontant la Méditerranée et retrouver le port de Sète quitté 9 à 10 mois plus tôt!

Lettre d'une maman…

Juin 98, un coup de fil vient pour longtemps changer notre vie et surtout celle d'Hélène…

Une place s'est libérée sur le projet de Grandeur Nature 1998-1999 et nous devons nous décider! À aucun moment il n'a été question de dire non mais l'organisation doit se mettre en place, l'école prévenue et le coût du voyage pose un problème qui sera très vite réglé par ses grands-parents, le passeport, comment faire un sac de voyage pour 10 mois, etc. Reste que nous partons en vacances dans un mois, Hélène sera absente tout août et le départ est prévu le 12 septembre… mais évidemment tout sera prêt dans les temps!
Pourquoi? Comment? Une passion pour les cétacés depuis toute petite, un premier voyage en 1996 avec les dauphins en Méditerranée, les débuts d'Internet, des recherches, une envie de plus, de plus loin, de plus longtemps, et moi avec une gamine passionnée à qui je ne souhaite que d'aller au bout de ses rêves…

Découvrir Grandeur Nature, un contact, une liste d'attente et… une place à prendre!
Août 1998, stage dans les Pyrénées, 12 septembre 1998 rendez-vous à Vézénobres avec l'équipage, les parents et puis, filent les kilomètres jusqu'à Barcelone le 13. Découverte du catamaran, sacs à bord, une nuit d'hôtel sur les Ramblas et… 14 septembre 1998 laisser sa fille, son bébé pour 10 mois. 10 mois sans la voir, sans l'entendre mais entendre tout ce que les bonnes âmes «bien» intentionnées voudront bien me dire «mais comment peux-tu» «et si jamais…» «et l'école» «et les naufrages». Mais l'heure est arrivée de quitter le port, dernières étreintes, derniers baisers, je ne veux pas me retourner, je ne veux pas la regarder, je ne veux pas qu'elle voit mon regard et ce qu'elle y lira (rien que l'idée de ce souvenir me fait monter les larmes, elles coulent comme sur ce ponton) et le comble, dernier coup du destin, la barrière ne se lève pas, elle est bloquée. Manu devra aller à la Capitainerie, encore des minutes interminables là, à 50 m de son enfant qu'on veut serrer dans ses bras et ne surtout pas quitter et puis la barrière se lève et filent les kilomètres jusqu'à Nîmes avec les sanglots et la détresse… Commencent alors 10 mois d'attente, d'inquiétude, de doute, de peur, d'angoisse, de larmes, de joie à l'arrivée du courrier, de rire à la lecture de ses pages écrites au bout du monde, de recherches incessantes sur Internet pour trouver quelqu'un qui pourrait aller la voir, me la décrire, lui parler à ma place…

Pourquoi partir?

Partir, larguer les amarres!
N'est-ce pas un beau rêve?
J'attends énormément de choses de ce voyage. Partir pour voir de jolis paysages? Pas trop, mais plus pour vivre une aventure exceptionnelle. Rencontrer des gens si différents et si proches de nous. Créer des liens, vivre en communauté avec d'autres… C'est aussi apprendre à regarder le monde d'un autre œil par la suite, et au retour pouvoir en être fier et en témoigner.
Bien sûr, ce voyage n'est pas un voyage comme les autres, ce ne doit pas être «rose» tous les jours. Il y aura, j'imagine, de la fatigue, des coups de blues mais aussi tant de bonheur!
Je n'ai pas envie de faire une année scolaire comme les autres. J'ai envie de casser cette monotonie pour une période de ma vie. Cela fait plusieurs années que je cherche à partir. J'ai eu des doutes, des moments de déception et je suis passé d'association en association. Aujourd'hui, je me sens prêt pour ce voyage.

Anthony (2003–2004)

Avant ce grand départ, il y a la préparation, les rencontres avec les jeunes motivés

10 mois d'échanges avec les parents de Véronique, 10 mois à redécouvrir l'écriture d'une lettre, noircir des pages de détails quotidiens sans intérêt mais qui me semblent tellement importants, enregistrer une cassette audio, lui parler, ne rien laisser filtrer de mes craintes, de ce manque qui m'étreint, ne lui dire que les joies, partager à tout prix. Garder ce lien, ce contact, le seul.
Commence aussi le partage avec les autres parents qui seuls peuvent me comprendre, l'échange des nouvelles, les copies des lettres… et février 1999, le week-end dans les Pyrénées, les rires du partage, l'émotion des photos, un bain de jouvence en hiver, reprendre des forces pour la dernière ligne droite.
Ne pas oublier de numéroter les lettres, trouver le petit truc à acheter, à envoyer, appeler Claire et lui dire tout ce qu'elle devra transmettre à Hélène, elle qui les rejoint en Haïti, elle qui va voir ma puce, la toucher, l'embrasser… 10 mois à partager avec la famille, les amis, les collègues, leur faire partager les carnets de bord, les dernières nouvelles, les angoisses, les larmes, leur soutien reste inoubliable. Les Açores, un contact Internet, une rencontre au bateau et une photo de ma fille presque en direct, là sur mon écran d'ordinateur un matin… émotion irracontable! Et enfin, le 9 juillet 1999 est là, le chemin inverse depuis Nîmes avec les mêmes sanglots mais là c'est la joie qui est présente! Le port est en vue, et soudain elle est là! Bronzée comme un pain d'épice, blonde et lumineuse, radieuse, c'est la plus belle, je la serre, ne veux plus la lâcher, malgré toutes nos lettres j'ai tant de choses à lui dire, tout se bouscule, ça viendra plus tard, après l'émotion.
Hélène est partie brune comme un corbeau, plus petite que moi, une enfant, elle me revient plus grande que moi, blonde et je retrouve une jeune fille…
Est-ce que j'ai perdu 10 mois de sa vie? Non, je lui en ai donné au contraire 10 qu'elle n'oubliera jamais, qui l'auront transformée. Elle est toujours sur un bateau aujourd'hui, les pieds dans l'eau et la tête dans ses rêves. Mais cela restera les 10 mois, 299 jours, 7176 heures, 430560 minutes, 25833600 secondes les plus intenses de ma vie après mes deux grossesses… ces moments qu'on n'oublie jamais et que vous êtes la seule à connaître.

Myriam Defrance-Marseille, le 27 mai 2007

J'y va ou j'y va pas?

Pour moi, la semaine n'a pas été facile, à cause de mon choix de partir ou pas. Ma mère et mon éducatrice m'ont conseillé de partir, que cela me ferait beaucoup de bien puisque je n'ai pas forcément de bonnes fréquentations à Montpellier. Ce qui me faisait douter pour le départ, c'était l'obligation de respecter les règles pour les sorties, car j'aime bien être libre de là où je veux aller. Je trouvais que ce n'était pas ma place, par rapport à ce que j'avais vécu auparavant et puis ce n'est pas ma façon de vivre. De me retrouver sans amour proche, ça veut dire de ma famille, ma mère, mes frères, ma sœur, surtout mon père, que je ne voulais pas laisser tout seul, et de mes amies. Je ne sais pas prendre de décisions et quand j'en prends une, je reviens toujours dessus. Je manque de confiance en moi et j'espère en trouver pendant ce voyage. Il y avait ce petit truc qui ne voulait pas que je parte. Je ne saurais pas vous le décrire. C'est la peur de l'inconnu, et c'est la première fois que l'on me propose un voyage pareil. Je déteste souvent les gens avec qui je dois vivre. Je ne les aime pas forcément parce que je regarde plus les défauts que les qualités. En tout cas, je suis sur le bateau et j'espère y rester longtemps, cela ne dépend que de moi.

Messaouda (2000–2001)

Les équipages au départ

1996-97

De gauche à droite.
En haut : Clotilde, Elfie, Nathalie.
En bas : Jonas, Thomas et Swann.
Reste Cyril qui n'apparaît pas sur la photo ainsi que Véronique et Christophe.
Sans oublier la participation de Jean.
10 mois

1998-99

De gauche à droite :
En haut : Marc, Bastien, Corentin, Marco, Manu.
Au milieu : Hélène, Priscille, Lysiane, Véronique.
Assis par terre : Ludovic, Guillaume, Christophe.
9 à 10 mois.

2000

De gauche à droite :
En haut : Abdel, Anaïs, Jérémy.
En bas : André, Marine.
Ils seront accompagnés par GSéb, Christophe et Véronique… *6 mois*

2000-01

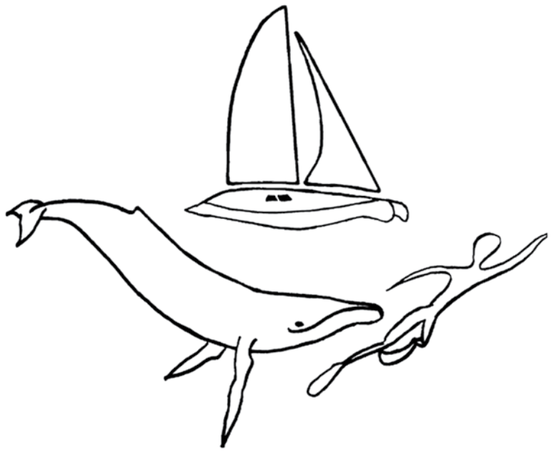
De gauche à droite:
En haut : Éric, Filou, Agathe, Juliette, GSéb.
En bas : Djamila, Élodie, Maylis, Messaouda.
9 mois

2003-04

De gauche à droite :
En haut : Éric, Maïlys, Christal, Benjamin, Morgane, Kélig.
En bas : Sunita, Anthony, Alexis, GSéb et Tom.
9 mois

2005-06

De gauche à droite :
En haut : Marc, Benjamin, Morgane.
Au milieu : Marie, Xavier, Xan, Manue.
Devant : Jordy, Christophe, Romain.
Kélig est cachée derrière Romain.
Et la participation de Francis. *9 mois*

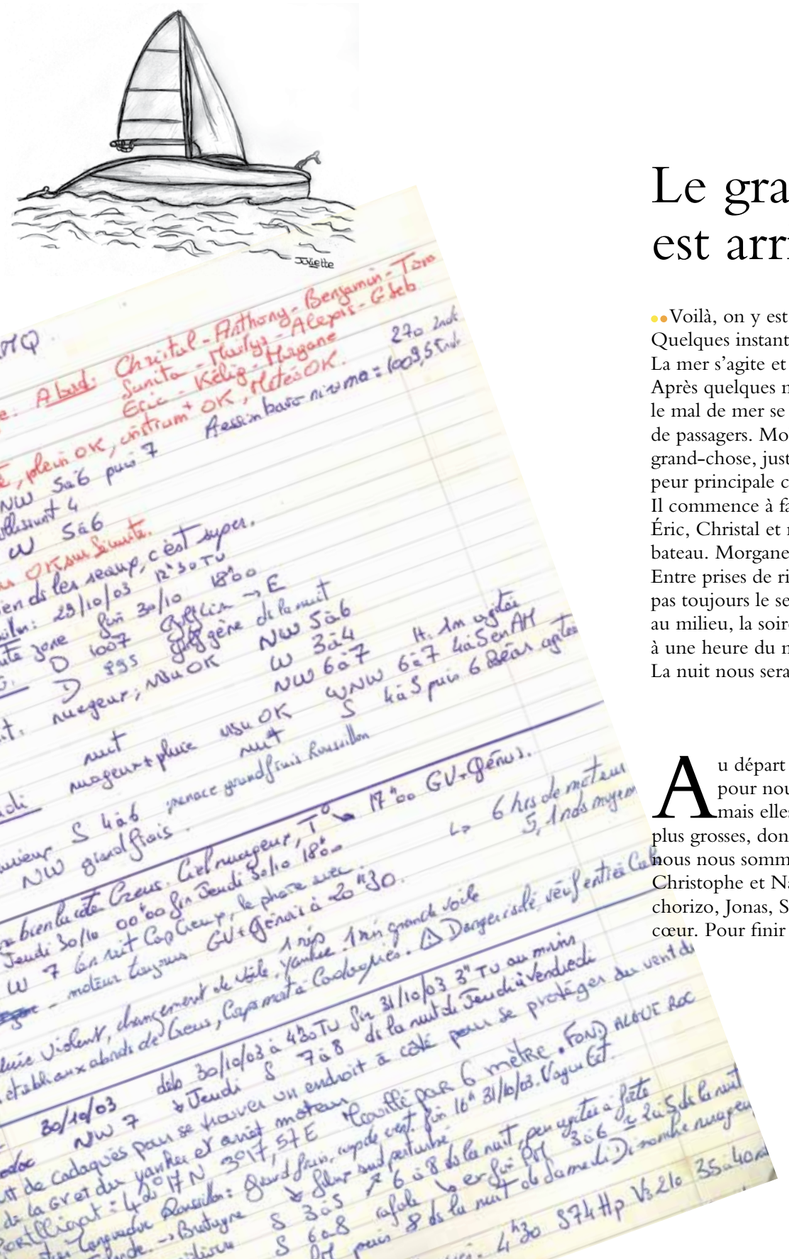


C'était ce jour-là et pas un autre.
Ce jour-là où tout devait commencer.
Ce jour où une petite brise matinale nous a réveillé.
Ce jour où les parents nous ont dit une dernière fois
au revoir et combien ils nous aimaient autour
d'un simple petit-déjeuner…
Tout commence donc par un grand rangement.
Chacun s'installe confortablement, déballe les affaires
de son sac et les range dans les casiers prévus à cet effet.
Ce soir-là, le vent et la houle se lèvent sur le quai,
je sens mon cœur palpiter.

Ludovic (1998-1999)

LARGUEZ LES AMARRES...

Hélène et Lysiane s'installent dans leur cabine.
Elles se montrent les photos et partagent leurs passés.
Priscille est en arrière-plan.



Le grand jour est arrivé !

••Voilà, on y est ! À la sortie du port : rien, pas de vent. Quelques instants plus tard le vent se réveille enfin ! La mer s'agite et nous prenons de la vitesse. Après quelques manœuvres secouées et rafraîchissantes, le mal de mer se fait sentir pour un grand nombre de passagers. Moi et quelques autres ne ressentons pas grand-chose, juste un peu barbouillés. Tant mieux car ma peur principale c'était d'avoir le mal de mer.
Il commence à faire nuit, le vent se lève violemment. Éric, Christal et moi ne suffisons pas pour contrôler le bateau. Morgane, Kélig et GSéb nous rejoignent. Entre prises de ris et manœuvres dont je ne comprends pas toujours le sens, ferry à gauche, phare à droite, vagues au milieu, la soirée est animée ! Finalement nous arrivons à une heure du matin gelés et fatigués.
La nuit nous sera profitable.

Anthony (2003-2004)

Au départ nous étions à l'avant du bateau pour nous faire tremper par les vagues, mais elles commençaient à devenir de plus en plus grosses, donc nous sommes revenus dans le cockpit, nous nous sommes relayés à la barre. Vers midi alors que Christophe et Nathalie mangeaient des grosses tartines de chorizo, Jonas, Swann, Jean, Elfie et moi avions mal au cœur. Pour finir Swann, Jean et Elfie ont vomi.

Clotilde (1996-1997)

Hélène au winch, prête à la manœuvre, pour ce départ sportif.

Premier cours de navigation : lecture d'une carte. La détermination d'une route et d'un cap, le calcul des milles nautiques, l'apprentissage de la mer ne fait que commencer pour Thomas et Nathalie !

Le bateau comment ça marche ?

••Le vent forcit… Le moteur fait des ratés. Une équipe est déjà prête à hisser la voile d'avant pour permettre au bateau d'être manœuvrant sans le moteur.
Bonne intuition. On sort, donc, plein vent arrière avec le yankee. La grand-voile est hissée avec 3 ris et l'on dispose la trinquette (voile tempête). Il y a 2 équipes, la première à la manœuvre et l'autre à la veille.
Grandeur Nature avance à travers les cailloux du cap Creux. Après 2 ou 3 bords, un empannage rase-motte cailloux, un « affalage » de trinquette de 15 minutes trop long, à cause d'un sac à voile, plus du tout neuf, coincé dans la poulie de drisse, (il a fallu le découper), 2 autres prises de coffre manquées le tout avec des rafales à 40 nœuds, de la houle travers, et de nuit ! Yaouh, c'est chaud ! On ne s'est pas ennuyés cette nuit. Je ne dormirai pas beaucoup, assis dehors à veiller devant l'église de ce joli village de Cadaqués dont je ne connaissais jusqu'à présent que le tranquille mouillage. Je me dis que l'on a un équipage bien courageux déjà. Tous à la manœuvre, présents à l'écoute. Des marins en herbe qui promettent, c'est moi qui vous le dit madame,
c'est moi qui vous le dit.

GSéb (2003-2004)

Ça y est, c'est parti !
Le grand départ couve dans l'équipage.
Le bateau est-il solide ?
Vais-je m'entendre avec les autres ?
Les débuts de la navigation sont organisés en alternant des périodes en mer et à terre afin de manœuvrer le bateau et d'en parler calmement une fois au port.
Chaque mouvement du bateau demande de l'énergie. Il faut s'habituer à la mer.
La vie quotidienne à bord prend du temps car il faut s'organiser pour le ménage, la cuisine, s'adapter aux espaces restreints.
Vivre en collectivité c'est aussi de l'attention.
Beaucoup de nouveauté dans ce mode de vie dépaysant. En quelque sorte, les dés sont jetés, on ne peut plus reculer… Nous voici immergés dans l'aventure, la vraie…

Pour le départ, les veillées sont animées. On a essuyé 2 soirées « tempête » plutôt sportives.
C'est pendant de tels instants qu'on pressent ce qu'est un équipage. Ça décoiffe, mais on est là, tous ensemble dans cette même bataille contre le vent.

Morgane (2003-2004)

Sunita, Christal, Anthony et Kélig changent la voile d'avant.

Lever de soleil extraordinaire avec Alexis et GSéb. Ce ciel était l'annonce d'une belle tempête dont nos estomacs ont gardé le cuisant souvenir.

Les quarts de nuit, c'est quelque chose qui ne se passe que pendant les navigations de plusieurs jours, et bien évidemment la nuit. Cela consiste, dès la tombée de la nuit, à tenir la barre et à manœuvrer pendant que les autres dorment, bien au chaud.
Nous sommes par 2 ou 3. Un quart peut durer 2 ou 3 heures, selon le nombre de personnes.
Pendant les quarts, certains voient des étoiles filantes, d'autres des dauphins ou bien encore des cargos ou des ferries qui, parfois, ne passent vraiment pas loin!

Il faut souvent mettre le ciré, à cause de la fraîcheur et de l'humidité de l'air, ou tout simplement parce qu'il y a un gros grain ou des vagues qui viennent s'écraser dans le cockpit. On aime bien, pendant notre quart, manger des bonbons, ou des restes de riz, pâtes ou pains perdus (eh oui, barrer, ça creuse!), et que personne ne vienne nous faire peur!
Maintenant le soleil pointe à l'horizon. Une nouvelle journée s'annonce, semblable à tant d'autres...

Priscille (1998-1999)

SOS de Véro!

Cette année, à la suite du changement de matériel de sécurité, nous avons gardé une des survies pour la tester. Il est 14 heures, le capitaine dégage la survie, l'attache à l'arrière du bateau avant de la lancer, puis tire sur une corde. Nous sommes tous très attentifs. Le radeau se gonfle très rapidement à l'aide d'une bouteille d'air comprimé qui fonctionne, génial! Christophe monte à l'intérieur du radeau, tandis que je pousse un par un les garçons dans l'eau en leur disant de tenir la corde. Puis vient mon tour. C'est difficile de monter sur un radeau avec un gilet de sauvetage. J'atterris tête la première sous les yeux hilares des garçons. Ça pue à l'intérieur, j'en ai la nausée… Ça commence bien…

Le capitaine nous explique le fonctionnement et le comportement que nous devons avoir. Puis Christophe, Manu et Corentin simulent une grosse vague, et renversent le radeau. Quelle surprise! Nous paniquons et sortons rapidement. Bien sûr, nous nous sommes mal comportés, nous aurions dû rester à l'intérieur. Puis, nous retournons le radeau à l'endroit en nous mettant du même côté, il est plein d'eau…

Voilà, ce fut une sacrée expérience surtout quand c'est pour rire. Pour vous rassurer, nous avons 2 nouvelles survies mais aussi un bidon étanche pour chaque radeau avec de l'eau, de la nourriture, une pharmacie et du matériel de pêche.

Véronique (1998-1999)

Véronique et Christophe dans l'ancien radeau de survie.

Manœuvres d'homme à la mer

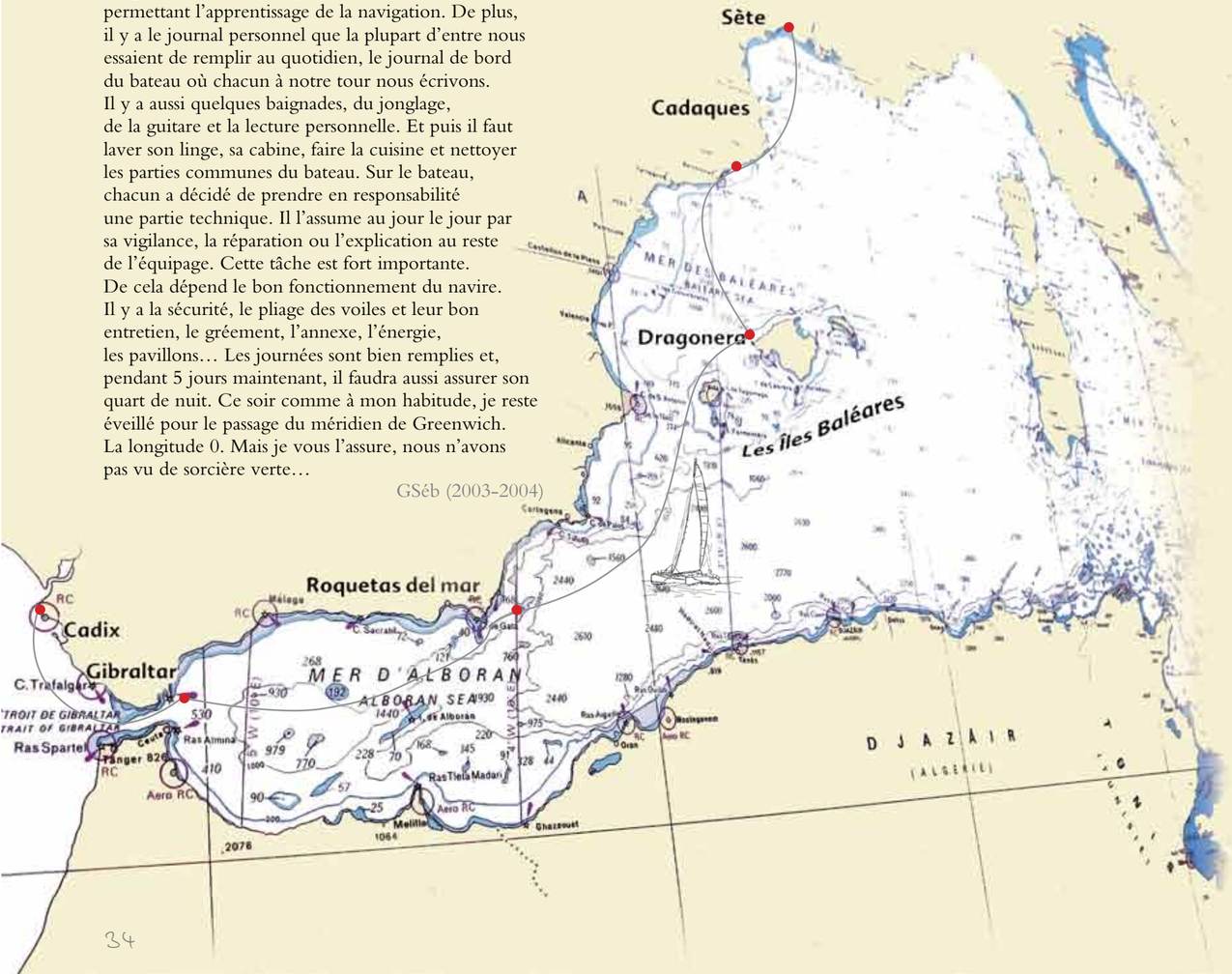
Pour nous entraîner, GSéb jette le gros pare battage orange accroché à un seau. C'est beaucoup plus dur d'aller chercher une bouée qu'un homme car l'homme nage mais pas la chose. Élodie d'ailleurs joue au football. Elle a marqué 4 buts, c'est-à-dire qu'elle a fait passer la bouée entre les 2 coques au lieu d'un des côtés extérieur du bateau. Et puis, elle est aussi passée 3 fois sur la bouée. L'exercice fini, je reprends la barre. GSéb raccroche le pare-bat' mais le seau en équilibre dégringole et tombe à l'eau. Le capitaine plonge pour le rattraper. «Mercredi! Un homme à la mer!».
Je le regarde, il est tout content, il fait même mumuse avec le seau, alors que moi je suis en train de stresser à la barre pour aller le chercher. Mais du premier coup, nous arrivons à le repêcher. Personnellement, je suis assez contente de moi. Le soir, de retour au mouillage, nous savons tous faire les manœuvres. Demain, nous recommencerons mais avec des vrais hommes à la mer.
Cette journée a été super.

Maylis (2000-2001)

J+7
après notre départ !

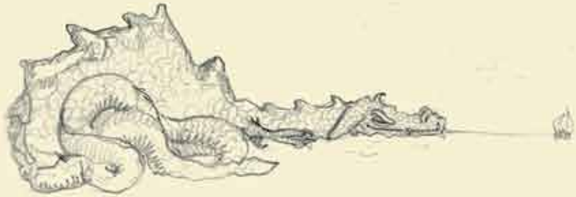
La météo prévoit du vent poussé pendant au moins 4 jours et la navigation doit durer au moins 5 jours vers Gibraltar. Nos journées s'organisent et nous essayons d'instaurer un rythme permettant l'apprentissage de la navigation. De plus, il y a le journal personnel que la plupart d'entre nous essaient de remplir au quotidien, le journal de bord du bateau où chacun à notre tour nous écrivons. Il y a aussi quelques baignades, du jonglage, de la guitare et la lecture personnelle. Et puis il faut laver son linge, sa cabine, faire la cuisine et nettoyer les parties communes du bateau. Sur le bateau, chacun a décidé de prendre en responsabilité une partie technique. Il l'assume au jour le jour par sa vigilance, la réparation ou l'explication au reste de l'équipage. Cette tâche est fort importante. De cela dépend le bon fonctionnement du navire. Il y a la sécurité, le pliage des voiles et leur bon entretien, le gréement, l'annexe, l'énergie, les pavillons… Les journées sont bien remplies et, pendant 5 jours maintenant, il faudra aussi assurer son quart de nuit. Ce soir comme à mon habitude, je reste éveillé pour le passage du méridien de Greenwich. La longitude 0. Mais je vous l'assure, nous n'avons pas vu de sorcière verte…

GSéb (2003-2004)



«Aujourd'hui nous sommes en plein milieu de la mer Méditerranée, en route vers Gibraltar. Cela fait une semaine que nous avons quitté le port de Sète, une semaine tous ensemble sur 130 m2… Vous vous en doutez, chacun connaît le bateau comme ses bosses. Quelques courageux ont même été jusqu'à explorer le dessous de la coque afin d'y déloger quelques crustacés embarqués clandestinement… Bon, il n'y avait pas de quoi se faire des moules frites pour 11! Mais depuis, il n'y a pas de doute, le bateau avance plus vite.»

Morgane (2003-2004)



3h30, Juliette et Élodie sont sur le pont, emmitouflées dans leurs cirés…
«Comme des marins, voguant sur les mers
Nous remontons ensemble les courants
Vers Gibraltar, pays de lumière
Où l'air est pur comme l'azur.
Vent qui nous pousse vers d'autres frontières
Qui nous emmène jusqu'au bout du monde,
Jusque là-bas où la Terre est ronde
Nous trouverons la liberté.»

Juliette et Élodie (2000-2001)

Y a-t-il un lien entre nous et le monde ?

●● Nous sommes arrivés en vue de Roquetas del Mar, le long des côtes espagnoles. Aujourd'hui je suis de cuisine avec Emmanuelle et nous choisissons les légumes.
Marc sort un œil de la coque bâbord :
«Mouaih… mouaih… bof, c'est moche ici!».
Ici, c'est une vaste étendue d'immeubles, où apparaissent de-ci de-là des grues… Derrière ces immeubles, de grandes serres donnent au terrain une allure de sol enneigé.
Ce sont les fameuses cultures sous serres espagnoles, d'où proviennent les oranges, tomates, salades et fraises qui fournissent toute l'année les rayons fruits et légumes de nos supermarchés. Bon, pourquoi pas, me diriez-vous… Sauf que ces fruits et légumes sont nourris avec de l'eau enrichie en éléments. Une pratique qui, année après année, rend le sol stérile (dû à un excès de sel). Alors Christophe nous raconte qu'en ce moment, les agriculteurs, conscients du critique de la situation, ont l'objectif de s'enrichir au maximum, durant les 15 prochaines années, avant l'épuisement complet des ressources du sol.
Ils embauchent une main-d'œuvre marocaine, pas chère, histoire d'amasser un joli pécule avant la fin… Bon…
Et après ? C'est quoi le devenir de la côte espagnole ?
Le devenir des légumes ? De l'économie espagnole ?
Avec Manue, je coupe les courgettes et les tomates qui viennent sûrement de par ici… Ça y est… Le lien entre la côte espagnole et moi est fait… Moui !
Bof, me dis-je, je préférerais couper en rondelles des légumes raisonnablement cultivés par de petits producteurs.
Cette anecdote ravive en moi l'envie de comprendre la place que chaque pays occupe dans le monde…
L'envie d'ouvrir les yeux sur cette page d'histoire que nous vivons actuellement et qui déterminera forcément le futur… Enfin, qu'y a-il de mieux que le voyage pour justement changer, élargir notre vision des choses, pour prendre conscience d'où vient ce qui comble notre estomac… D'où vient ce qui comble notre esprit…
Percevoir la France vue de l'étranger… Prendre du recul.
Alors, cultivons-nous au grand air !

Morgane (2005-2006)

Kélig et moi nous jetons dans la cuisine. Patates un peu farineuses et ratatouille ! La cuisine me plaît de plus en plus. J'apprécie de faire à manger même si la technique et la pratique me manquent. Mais j'observe et écoute les sages. Ma mère ne me croira pas ! Mais je lui ferai une bonne tarte au citron !

Anthony (2003-2004)

Xan et Xavier à l'assaut de la corvée de patates.

Swann a trouvé l'astuce pour combattre l'oignon.
À bord, chacun participe à la cuisine.

«L'arrivée à Gibraltar était très belle. Le plus beau, c'est qu'un dauphin nous a accueillis. Il y avait beaucoup de cargos et tous étaient illuminés.»

Swann (1996-1997)

Quand est-ce qu'on arrive ?

●● Le temps est morne, on commence à s'impatienter. Tout le monde ne rêve plus que d'une bonne douche bien chaude, et certains d'une lessive à l'eau douce.
Bref, on a tous très envie d'être à Gibraltar. Au loin, le rocher commence à se dessiner dans le ciel gris.
On s'approche enfin de la baie de mouillage, GSéb nous fait son cours de navigation quotidien. Soudain, le calme instauré est troublé par un groupe de nageurs.
«Des dauphins, des dauphins !», tout le monde crie !
Nous nous précipitons tous à l'avant du bateau pour voir les animaux faire leur petit spectacle. Je prends une photo au passage mais hélas c'est la dernière de la pellicule !
Tant pis les souvenirs resteront dans mon cœur…

Sunita (2003-2004)

Qu'est-ce que c'est bien l'aube

●● Il faisait encore nuit noire sur Gibraltar. Je me suis levée et je suis partie marcher dans les ruelles. Tout était mouillé car il avait plu dans la nuit, les lumières des magasins fermés clignotaient en se reflétant sur les pavés. Il n'y avait personne. Seul, un kiosque, au beau milieu de la place Casemates square distribuait du café chaud à quelques personnes aux mines égarées et blafardes… Je suis montée dans des rues de la ville haute, et j'ai fait des croquis.

Agathe (2000-2001)

« Tout le monde veut qu'on l'aime mais personne n'aime tout le monde »

Au lieu de dire ce que j'ai mangé ou ce que j'ai fait à telle heure, je vais parler d'autre chose.
Je me demande pourquoi personne ne veut faire de quart avec moi, je ne parle peut-être pas assez ou je fais trop le têtu. Je pense que c'est ça.
Enfin c'est Clotilde qui s'est dévouée pour ce soir…

Swann (1996-1997)

Toujours des problèmes, toujours!
Ne pouvons-nous pas accepter chacun comme il est? Je pense que les jeunes dans ce groupe sont trop différents. Je ne dis pas que les jeunes sont stupides et que moi je suis parfait; j'ai juste dit que les jeunes sont trop différents. Pourquoi?
Je pense qu'ils ne m'aiment pas parce que je suis Suédois et donc ils doivent réfléchir un petit peu plus s'ils veulent parler avec moi. Mais parfois le groupe est parfait, et ça, j'aime beaucoup. Les jeunes doivent essayer d'être gentils avec tous les autres parce qu'on va être ensemble pendant 9 mois de plus. Jonas (1996-1997)

* texte écrit en Anglais et traduit en Français car Jonas est Suédois et ne parlait pas français au début du voyage.

Une chose est sûre, notre proximité nous impose un minimum d'amabilité avec chacun.
Nous sommes sur le même bateau et bien qu'il y ait deux coques, nous n'allons pas nous diviser et naviguer vers deux directions opposées.
Cette dichotomie serait folie et nous ne pourrions jamais atteindre notre but! Donc n'hésitons pas à nous exprimer!
Quant à nos individualités, il faut faire avec!
Chacun doit faire des efforts sur soi. Et quand les émotions se déchaînent, ne nous laissons pas embarquer dans leurs vagues et gardons à l'esprit notre raison pour avancer ensemble. Sûrement plus facile à dire qu'à vivre…
Qu'en pensez-vous? Éric (2003-2004)

Moi je pense que ça fait du bien à tout le monde de savoir ce que les autres pensent de soi, ça permet de savoir ce qu'il faut changer pour bien s'entendre. Je continue à trouver ce voyage toujours plus magique.

Xan (2005-2006)

Éric et Morgane en pleine réflexion.

J+15

Passage à Cadix

Nous attendons que la belle retrouve son sourire

••La belle a revêtu son plus mauvais habit. Elle s'est recouverte d'un épais nuage. Ses yeux de velours versent de grosses larmes de pluie. Elle se lamente, elle souffle depuis ce matin un vent puissant. Grandeur Nature est ravi d'être au chaud, les pare battages couinent un peu et nous, nous attendons que la belle retrouve son sourire!
Hier soir, la soirée fut un peu agitée… Nous avons parlé des problèmes de communication de chacun. Que c'est compliqué les relations humaines mais c'est enrichissant…
Il faut apprendre à donner pour mieux recevoir.
Nous sommes tous confrontés à ces difficultés, mais l'on peut apprendre à les surmonter.
Nous sommes tous tellement différents par nos âges, notre nationalité, notre sexe, notre culture, notre milieu familial, que nous pouvons nous apporter réciproquement une abondance de connaissances.

Véronique (1996-1997)

Je reste au bateau pour réfléchir… Je réfléchis, entre autres au groupe, comment il fonctionne, les tensions, les ententes… Finalement, j'arrive à la conclusion qu'il fonctionne plutôt bien et que tout le monde s'entend plutôt bien.
Personnellement je ne pense pas avoir de problèmes avec qui que ce soit, aussi bien chez les adultes que chez les jeunes.
Je me suis dit que nous avions vraiment une chance extraordinaire de faire ce voyage magnifique avec tous ces gens intéressants, je me suis dit que nous allions nous éclater, grandir, changer, découvrir des choses magnifiques, apprendre à vivre en communauté et je me suis dit que pour rien au monde je n'échangerais ma place.
Il me tarde les Canaries, il me tarde la traversée, il me tarde la suite, il ne me tarde pas la fin, je vais en profiter à fond…

Xan (2005-2006)

Nous venons d'entrer dans l'océan Atlantique… La Méditerranée ne sera bientôt qu'un souvenir. Avec elle nous avons quitté un peu plus la France et nos repères. Doucement, nous commençons la rencontre avec nous-mêmes… Ici, loin des proches et des habitudes, les questions essentielles commencent à germer.

Angelo prêt pour la manœuvre.

Au-delà des colonnes d'Hercule

••Nous avons passé le détroit et nous sommes entrés dans l'Atlantique le plus vite possible. Enfin nous avons franchi la frontière entre la mer et l'océan et je me suis aperçu qu'on peut voir cette «frontière». Jamais j'aurais imaginé que l'on puisse distinguer aussi bien les deux courants qui se percutent l'un contre l'autre de telle manière que ça forme un creux, au milieu de deux remparts, qui s'étale en ligne droite dans toute la largeur du détroit.
L'Atlantique, c'est complètement différent, il y a une houle très large et assez haute qui nous était bien agréable, mais ça n'a pas duré longtemps.

Benjamin (2003-2004)

Bulletin Météo

••Ça y est, c'est le rituel de la météo qui s'annonce.
Une fois les portes de l'Atlantique franchies, tous les jours à 11h40 T.U. sur Radio France International, Arielle Cassim de sa voix symphonique nous annonce à quelle sauce la mer va nous cuisiner. Pour cet accueil, la sauce va être pimentée: un coup de vent dans le nez. Sud-Ouest force 8, avec rafales, mer forte, pluie, orage. Quel festin se font les éléments, nous, on arrive tout juste à «garder» nos pâtes. Tout le monde est un peu «zombi» et l'humidité nous gagne. Pour cette première navigation mouvementée, personne n'a bien en tête la bataille qui s'annonce. Si on n'essore pas, n'essuie pas, n'éponge pas, ne vide pas, n'assèche pas constamment, l'humidité va être gagnante. Heureusement Arielle nous annonce un petit mieux dans quelques jours!

GSéb (2003-2004)

La gerboullade party, c'est tout un sport

••Ce n'est pas tous les jours qu'on assiste à une telle ambiance sur le bateau, genre match de foot sur un terrain de vague en délire. Allez, je vous en rediffuse un extrait en direct afin de vous faire assister à cet appétissant spectacle. Vous êtes prêts? 5, 4, 3, 2, 1… C'est parti: Sunita remonte l'aile gauche, envoie l'info plein centre: «seau!». Hop, Éric posté cockpit avant-centre chope un seau fraîchement vidé, il le passe au messager qui le renvoie carré bâbord où Maïlys marque un but… Ouf, une seconde et il était hors-jeu!
La journée passe ainsi, quelquefois nos estomacs nous laissent une petite mi-temps. En définitive, la coque bâbord a comptabilisé un total de 10 buts. Trois ont été marqués par Maïlys et six par Christal, dont un but hors-jeu (c'est-à-dire par terre). Anthony n'a marqué qu'un seul but, plein centre, mais faut dire qu'il était joli (exécuté en pleine extension, quel saut!).
Enfin Seb, concurrent inattendu a amélioré le score à 10 points. Côté tribord, nous avons affaire à de véritables professionnelles capables de marquer plusieurs buts à l'heure: Kélig et moi. Et avec la participation d'un but de Benjamin. C'est au final la coque tribord qui remporte le match avec 15 points (au moins!) et quel match!!!
Il nous aura coûté deux seaux qui ont disparu dans le feu de l'action.

Morgane (2003-2004)

L'équipage entassé dans le carré bâbord. C'est l'endroit où les mouvements du bateau se font le moins ressentir. Le seau reste un compagnon sûr par les temps qui courent.

J'ai hâte d'être aux Canaries, c'est là que l'aventure va vraiment commencer.
Thomas (1996-1997)

«Pourquoi je reste au lit?»

••Nous voici pour le deuxième jour de navigation pour les Canaries. Je me demande: «Pourquoi je reste au lit?». Je n'arrive pourtant plus à dormir à cause des boums de la vague, quand elle s'éclate contre la coque. J'entends aussi la pluie, le vent, je sens les mouvements du bateau dans tous les sens. D'un côté j'ai envie de sortir mais de l'autre, je n'en ai pas envie, de peur de me faire mouiller et d'être malade. Je sors à 14h30. Soudain une vague surgit. Elle m'a propulsé contre le mur et sans faire exprès j'ai poussé Ben. Heureusement il n'est pas passé par-dessus bord. J'ai eu très peur, je ne m'y attendais pas du tout, je regardais Xan et tout d'un coup la vague m'a emporté. Je l'ai vue arriver à 300 km/h, ça m'a fait bizarre.
C'était une vague plus grosse que les autres. Il y a eu 50 litres d'eau qui sont rentrés dans la coque bâbord!
À ce moment, j'ai demandé à Kélig: «C'est dangereux là Kélig!.. Hein, c'est dangereux tu crois?». En fin de compte ce n'était pas si grave, les autres ont épongé pendant que je me disais que vraiment j'aurais dû rester au lit.

Romain P (2005-2006)

«Cette nuit-là a été difficile! Sunita, Maïlys et moi avons dormi dans le carré car notre cabine à l'avant est comme l'Atlantique, très agitée. Dormir à trois ce n'est pas d'la tarte. Il ne faut pas écraser les autres, ne pas faire de bruit, bref, ce n'est pas facile.»
Christal (2003-2004)

Seuls avec la nature...

C'est vrai que de vivre ainsi sur un bateau, c'est un tout autre rythme auquel il faut se faire: pas d'horaire, presque pas de montre, seulement le jour et la nuit servant de repère. Le jour se levant à 8h30 et la nuit tombant vers 19h00. Ce rythme naturel conditionne les nouvelles habitudes. Le temps semble passer si vite, et parfois, dans le silence d'un quart de nuit, il semble si étrange de ne pas entendre de télé, de musique, de radio, ni même aucun tic-tac, ni aucun autre bruit et l'on s'étonne de l'absence de distractions... Seul le contact avec la nature; cet océan, si puissant et fort, qui vous berce à sa manière. On se retrouve alors, devant soi, c'est tout. Et en réalité, je me dis parfois qu'il est plus dur de vivre sans horaire imposé, car on doit alors se prendre en main et s'activer vraiment.

Agathe (2000-2001)

Nous avons rencontré des globicéphales, nous avons pu nager avec eux. Ils étaient autour du cata, et les personnes à bord pouvaient aussi bien les observer. Il y avait Corentin, Marco, Patrick, Marc, Bastien, Lysiane, et moi à l'eau. La maman, l'escorte et le petit étaient devant nos yeux. Nous les entendions parler, c'était génial. Corentin a voulu s'amuser avec eux mais sans résultat, les globicéphales s'enfoncèrent peu à peu dans le bleu de l'océan.

Hélène (1998-1999)

Swann à la traîne.
Premier moment d'appréhension suivi d'immenses moments de plaisir.

Terre, Terre, Terre à l'horizon !

••Après cette mémorable navigation très agitée et très humide pour rejoindre les Canaries, le soleil nous fait, à tous, beaucoup de bien. La première étape après s'être tiré de son duvet, c'est de prendre un bon petit-déjeuner chocolat céréale, sans avoir peur de le vomir quelques heures plus tard.
La deuxième étape, c'est les tâches ménagères. Il faut dire qu'il y en a besoin. Après trois jours de navigation agitée, la propreté et le taux d'humidité laissent à désirer!
Les coques sont vidées de l'eau superflue et nettoyées de fond en comble. On ouvre aussi tous les capots, histoire d'aérer sans avoir peur de se prendre une vague qui inonderait totalement la coque.
La troisième étape consiste en décrassage de toute la troupe. Un par un, nous y passons tous. Nous nous baignons à la traîne et nous nous savonnons. Bon, l'eau est un peu froide, mais, il y a tellement de vitesse qu'on a une seule idée en tête, «ne pas lâcher le bout de traîne!».
La quatrième, c'est bien sûr une chose très importante pour le moral, remplir nos estomacs. Sunita et Éric sont de cuisine. Ils font l'objet de toute notre attention depuis qu'ils ont commencé.
La cinquième étape est proposée par GSéb, il nous réunit tous, pour lire les textes en retard et en profite pour faire un bilan sur la navigation. Pour lui, on ne s'est pas mal débrouillés malgré quelques lacunes, comme rentrer avec les cirés mouillés dans les coques! Ou faire deux tours autour du winch.
Terre, Terre, Terre à l'horizon! L'île de Tenerife se dévoile face à nous. Le port est enfin là, les aussières sont jetées, les voiles pliées, et nous sommes heureux d'être enfin à l'arrêt, pour dormir au sec sans quarts de nuit ni vagues.

Anthony (2003-2004)

bilan

Aujourd'hui nous ne naviguerons pas, nous parlerons de Nous…

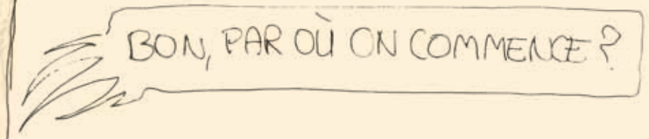
Les bilans sont faits pour parler de toi, de moi, de nos relations. C'est nouveau pour certains, agréable ou gênant, c'est selon… Et c'est surtout un moment important où la parole compte. Où l'on s'écoute, où l'on s'engage. C'est un moment privilégié pendant lequel on fait le point sur soi, ce que l'on a appris et ce qui nous reste à apprendre.

Ensemble, nous mettons le doigt sur les obstacles qui nous freinent, qui nous empêchent de progresser, d'arriver à ce que l'on cherche.
C'est le moment pour susciter les envies. Le moment où nous encourageons le jeune à formuler lui-même ce dont il a besoin pour aller plus loin.

Faisons le point

Nous organisons le passage de chacun car cet après-midi, chaque jeune va pouvoir s'exprimer individuellement avec nous sur la place qu'il occupe dans l'équipage, comment il se sent, son rôle.

Kélig (2003-2004)



« Ce qui m'a paru le plus difficile, c'est de partager, de vivre en groupe, j'ai été longuement égoïste, je n'arrivais pas à prêter, à partager. Petit à petit c'est venu et j'ai compris. Il y a eu aussi le fait de supporter les autres; chacun avait un caractère différent et on ne se parlait pas normalement. J'ai eu également du mal à nettoyer, ranger chaque matin le bateau. Avant, chez moi je ne faisais rien de tout ça; maintenant je me dis que j'étais bête, très bête! »

Hélène (1998-1999)

« Je ne sentais un inconnu car je ne connaissais personne et que j'avais quitté tous mes amis et que là tout d'un coup, je pars pour en connaître d'autres. »

Cyril (1996-1997)

« Ce qui a été le plus dur ? Sans doute le départ. »

Patrick (1998-1999)

« Au début, le plus difficile a été le bateau, l'apprentissage de la navigation et aussitôt qu'il y avait un peu de mer je me sentais mal à l'aise. »

Clotilde (1996-1997)

« Ce qui est difficile, c'est de vivre avec tout le monde et pas à côté car malgré avoir vécu en foyer je n'avais pas l'esprit collectif. »

Alexis (2003-2004)

« Chez moi j'étais toujours en promenade, au jardin. La liberté de mouvement, voilà ce qui me manque. »

Sunita (2003-2004)

« Ce qui m'a paru le plus difficile c'est de faire la cuisine et d'écrire des textes et de quitter mes parents. »

Guillaume (1998-1999)

« Pour moi, c'était de s'intégrer au groupe. Ça a été une étape à laquelle je ne m'attendais pas du tout. En effet, il y avait de grosses différences entre nous et cela a été quand même assez difficile de les diminuer. »

Nathalie (1996-1997)

Auto-évaluation Premier Mois

Qu'est-ce que tu as appris?
Qu'est ce que tu aimerais apprendre?
Quels sont tes traits de caractère
négatifs, positifs?
Quelles sont tes priorités à travailler?
Pourquoi es-tu là?

J'ai appris à barrer, à mettre
les pare- battages, à faire la cuisine.

Je suis là pour changer mon
comportement. Comme ça quand
je rentrerai chez moi, j'aurai grandi
dans ma tête et je ne ferai plus
de bêtises.

Ce que je dois travailler?
Avoir envie, la vie collective, ne pas
tout prendre au pied de la lettre.

Peut-être suis-je un garçon pas
marrant? Méchant? Excité?
Un garçon tout simplement?

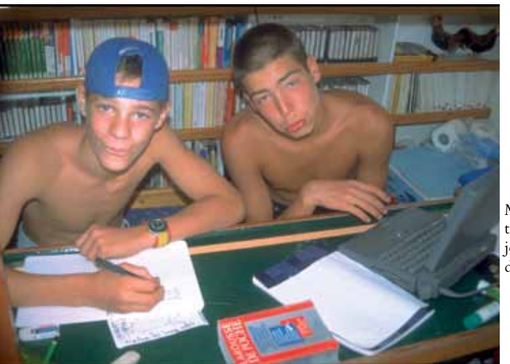
J'aimerais apprendre l'espagnol,
l'anglais. Je veux appendre à palmer,
à bien savoir conduire le bateau et à
ranger mes affaires.

Peut-être suis je un garçon marrant?
sympa, posé? Un garçon tout
simplement?

Patrick (1998-1999)

Pendant ce mois, j'ai appris à faire
des nœuds (nœud plat, nœud de 8,
nœud de chaise et nœud de cabestan).
J'ai aussi appris à tenir la barre
et à trouver un cap et à savoir où
on se trouve sur une carte et plein
d'autres choses sur la navigation.
J'ai aussi appris à faire le gâteau
au yaourt qui est facile et rapide,
et aussi à parler un peu espagnol avec
le livre (espagnol en 90 leçons) où
les leçons sont plus ou moins difficiles.

Lysiane (1998-1999)



Marc et Patrick travaillent au journal de bord dans la joie!

Les Canaries restent l'ultime escale où le renvoi est encore possible. Si la violence est trop importante, si l'équilibre du groupe est mis en péril, si le jeune accueilli ne désire pas continuer le voyage et s'impliquer dans ce choix… Alors exceptionnellement il arrive qu'il y ait des retours en France…

Le blues du mois!

Qui suis-je? Où vais-je?
Une ambiance peut être bonne ou mauvaise. En ce moment pour moi, elle n'est pas bonne, c'est peut-être aussi le cas pour d'autres? Mes parents me manquent beaucoup. Je n'arrive pas à m'intégrer sur le bateau, en clair à poser mes valises.
Je suis en train de me poser en ce moment quelques questions sur ma vie. Elle n'est plutôt pas terrible et vous, vous dites sûrement qu'elle est belle, moi, je ne la vois pas pareille. J'aimerais tant m'adapter sur le bateau, mais je n'y arrive pas encore et ce n'est pas bon. Voilà mon point de vue pour l'ambiance, mon ambiance.
Je n'ai jamais réussi à m'adapter quelque part sauf chez moi comme tout le monde. Mais bon, ne pleurez pas car la vie continue! Et c'est bon de se poser quelques questions, c'est comme ça qu'on avance…
C'était le blues du mois! Et d'en parler avec Véro, ça remonte le moral!

Patrick (1998-1999)

Elle nous quitte!

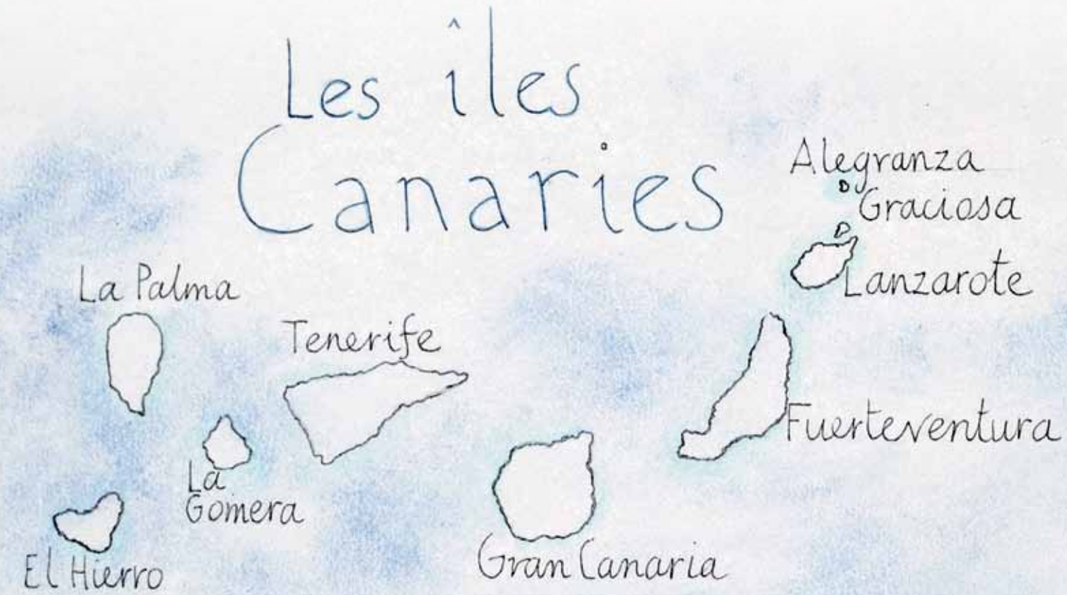
C'est aujourd'hui que Djamila nous quitte, nous n'avons pas pu nous entendre. La parole s'est bloquée et Djamila est restée campée sur sa position en refusant de jouer le jeu commun de notre voyage. Elle aurait voulu le faire à sa façon et selon ses exigences. La vie sociale du groupe ne peut permettre qu'un individu n'en fasse qu'à sa tête, nous devions partager les mêmes règles pour avancer ensemble.
Cela n'a pas été possible, Djamila retourne en France chez sa famille. Là, elle fera le point sur la situation et réfléchira sur la possibilité de nous rejoindre au cours du voyage si elle peut travailler sur elle et sur sa capacité à faire des choix sans avoir l'impression d'être manipulée par des adultes. Djamila, je sais que tu rêves de voyager, que tu aimes ce voyage malgré tes oppositions farouches et ta difficulté à vivre dans le groupe, mais cela ne suffit pas, il faut vivre la réalité consciemment et concrètement afin de réaliser ses rêves.
Nous restons ouverts à ton contact en espérant que tu puisses faire la démarche pour aller mieux et discerner ce que tu veux vraiment…
Bien à toi.

Éric (2000-2001)

Les Canaries

J'aimerais partir en randonnée de 3 jours, ce serait éclatant qu'on aille sur le pic Teide, il doit y avoir plein de trous comme sur Mars. À la Palma, on pourrait fabriquer des cabanes en bois comme ça quand on partira, elles pourront servir aux «Palmiciens»!!!

Tom (2003-2004)



On commence à discuter randos, à s'organiser : deux groupes, trois groupes? Qui reste sur le bateau pour faire quelques travaux et manœuvrer si besoin est? Alors on décide d'aller explorer le pico del Teide, ça ne nous fait pas peur. Nous avons la journée de demain pour finir nos lessives, nous renseigner sur les itinéraires, les bus, faire les courses, les groupes, les sacs… Encore une journée de plus en moins… Sur ce je vais réviser mes leçons d'espagnol afin de me préparer à la rencontre d'autochtones…

Kélig (2003-2004)

Kélig, Emmanuelle et Xan en route pour l'ascension du Teide, le plus haut sommet d'Espagne.

J+22

Suivez le guide…

••Cela pourrait commencer par : archipel Espagnol situé à l'ouest de l'Afrique, les Canaries sont orientées à la hauteur du Sahara et bénéficient d'un climat propice toute l'année, mais bon, je ne voudrais pas être un de ces guides touristiques pompeux et souvent mensongers.

Ludovic (1998-1999)

L'ivresse de l'altitude

••Au sommet tout s'accélère : le soleil embrase le ciel de rayons rouge et or, silence, chacun fait un vœu. Notre vision du monde change, Gran Canaria se transforme en île flottante sur un océan de crème anglaise.
Est-ce l'altitude ? Est-ce l'inhalation des fumerolles de soufre qui nous fait fabuler ? Toujours est-il que lorsque nous nous tournons vers la Gomera, nous apercevons l'ombre imposante du Teide dévoilé par la lumière du soleil…
Et là, on se dit que c'est beau quand même de dominer le côté obscur du Teide en s'élevant avec ce qu'il y a de plus clair en chacun de nous-même : notre frontale…
(ou serait-ce notre détermination ?).
Il n'y a plus que l'océan Atlantique à perte de vue… Nous sommes au sommet du Teide à 3718 m d'altitude.

Emmanuelle, Xan, Jordy, Xavier (2005-2006)

Anaïs restée au bateau répare le capot.

« Ici on sent que la terre est vivante et moi aussi je suis vivant »

Marco (1998-1999)

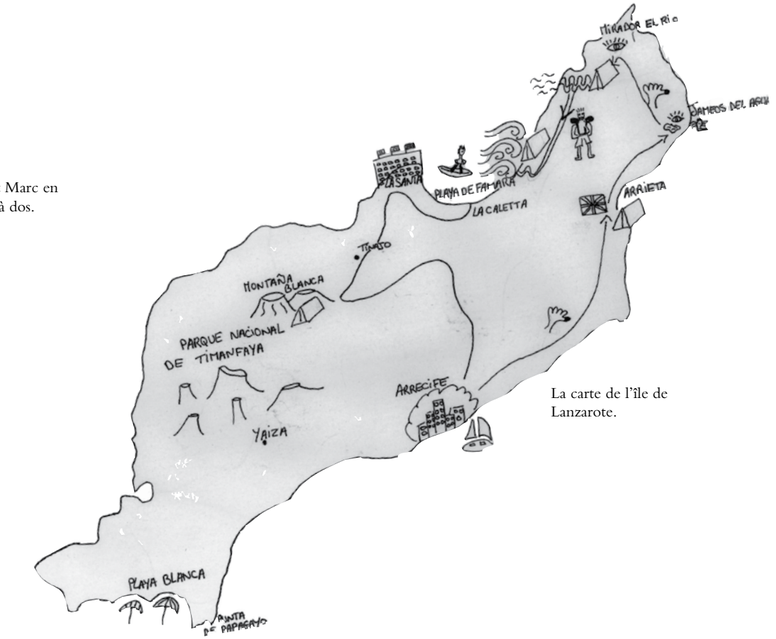
Ça fait du bien de se retrouver en petit groupe, de partir du bateau… pourquoi ?

« On n'est plus obligé de partager la nourriture en 12 mais en 3 » Romain

« On apprend plus à se connaître et on vit des moments privilégiés à pas beaucoup, tandis qu'au bateau, on est plein, ce n'est pas pareil… »
Emmanuelle (2005-2006)

« On peut prendre plus son temps, on n'a pas d'emploi du temps fixe pour lequel il faut se presser, arriver à l'heure, on se laisse guider… »
Romain (2005-2006)

Tenerife.
Priscille et Marc en rando sac à dos.



La carte de l'île de Lanzarote.

Des Anglais à Lanzarote…

••Notre objectif pour ce soir est de nous rendre à Arrieta. On entame le stop. Au bout de 20 minutes, Romain commence à râler, mais voilà qu'une jolie blonde dans une grosse voiture nous fait signe de venir.
Elle nous parle de suite anglais et elle nous invite.
Nous nous retrouvons dans leur jardin, face à la mer, à planter notre tente à côté d'un poulailler.
À la nuit tombée, le mari de Michelle, Xavier, vient nous inviter à partager leur petite «garden party barbecue» en compagnie de leurs «English friends». C'est une famille branchée, fun. Ils font plein de choses en même temps, entre régates et planche à voile, le triathlon inter-îles, leur immense agence immobilière, leurs quatre enfants et les vacances en France.
- Romain: «Non, je ne voulais pas moi qu'ils nous donnent tout ça, on ne va pas abuser, faut pas squatter quand même! Ils sont gentils, faudra qu'on leur écrive, faudra les inviter au bateau…!»
- Kélig: «C'est amusant, car quand je suis en Bretagne ou en Vendée, à chaque fois je me dis qu'il y a de plus en plus d'Anglais qui s'installent, qu'ils ne se mêlent pas beaucoup à la population, et là je me retrouve dans la pure famille anglaise, invitée au barbecue avec les amis anglais, à parler anglais. Romain joue à la Playstation. Ils me disent que 5 à 10 % de la population de Lanzarote est anglaise. Ils viennent ici pour le soleil, et échapper au brouillard anglais.»
- Manue: «J'ai trouvé la maison super belle. Ils étaient très gentils avec nous. J'ai vu un peu comment vivait une famille anglaise bien aisée. D'ailleurs je trouve que les enfants n'apprécient pas tout ce qu'ils ont. J'ai vu des jeux qui viennent juste de sortir dans le commerce et qui valent au moins 800 euros, par terre, à moitié cassés!!! Nous nous séparons de la petite famille anglaise et repartons sur la route en direction du nord vers El Mirador del Rio.

Kélig, Romain et Emmanuelle (2005-2006)

Peinture du port d'Horta aux Açores réalisée par l'équipage 2003-2004.
Cette partie représente la première «planète» visitée lors de cette expédition: les Canaries.

Quand ma peau aime

••Imaginez un endroit où le son n'aurait pas sa place, où il serait inexistant voire prohibé, où l'on ne discernerait pas le chant d'un oiseau. Imaginez un lieu où la vie aurait été détrônée par une ère minérale où seules subsistent quelques plantes s'accrochant désespérément à l'existence. Ici tout est noir. Une langue rouge sang de pierres ferrugineuses lèche les cieux.
À Lanzarote, la nature a encore fait des merveilles et cette désolation vomie du centre de la terre n'est que magnificence à nos yeux. Benjamin et moi-même restons sans voix devant cette hostile beauté…
Nous ne savons plus où donner de la tête…
Soudain le vide se fait en moi. Je m'assieds, regarde au loin, souris… C'est trop beau…

Marc (2005-2006)

Un grain de folie!

••Pendant la marche, Marie se pose des questions sur sa place sur le bateau tandis que moi (tout en courant derrière un buisson) je me dis que je n'aurais pas dû manger tous ces pruneaux. La descente vers la plage est rude, surtout sous une pluie diluvienne. On arrive en bas, trempés. Morgane ressemble à un chameau avec son poncho, moi, à une tortue et les autres à des poules… mouillées! On monte la tente, on est trempés, plein de sable, tout poisseux… Ras-le-bol général! On case les sacs sous l'auvent et là c'est craquage total: les tee-shirts volent, les pantalons avec, et l'on s'élance vers la mer. En chemin, zouippp, je me splatche dans une mare de boue, et tant qu'à faire autant se badigeonner tout entier. Les cris et les rires fusent au milieu des dunes. Les mauvaises pensées s'envolent et nous revenons tout propres de notre baignade nocturne. On mange du riz et l'on rit encore… Nous plongeons dans le sommeil, contents. Au matin, il fait beau… Les buissons sont recouverts de nos vêtements humides et nous partons tous à la plage surfer dans les vagues. Il y a eu un grain de folie pendant cette rando et ça fait du bien de se lâcher. Il y a eu plein de complicité et ça crée des liens… Maintenant on se regarde en rigolant au souvenir de nos péripéties!

Xan (2005-2006)

Jordy et Xavier à Lanzarote, la volcanique !

Nous faisons les derniers préparatifs exécutés à San Sebastian de La Gomera avant la traversée.
Les pleins d'eau, de légumes frais, les douanes, le chorizo, le shampooing anti-poux, le fromage entier…
Les pleins de verdure, de terre et d'odeurs, et nous laissons doucement disparaître cette jolie rencontre avec l'archipel que chacun «a beaucoup aimé».
Chacun part avec des souvenirs de paysages ou de rencontres en tête. Tout plein de rencontres avec les gens qui aiment leur vie au contact de la terre.
Cette vie simple loin de l'agitation de la ville.
On a aimé, on a adoré.

GSéb (2003-2004)

Jour de lessive pour Sunita et Maïlys.

Ça déstabilise !

Aujourd'hui, nous avons eu le retour de Bastien qui semble très heureux de sa balade avec Marco et Hélène. Il nous a dit «2 jours, c'est bien suffisant, c'était chouette mais un peu galère». Que c'est dur de grimper, dormir à la belle étoile, ne pas savoir où l'on va se coucher et ce que l'on va manger! C'est ça l'aventure aussi…
Ne pas rester en sécurité sur le bateau dans sa petite cabine. Ne pas toujours côtoyer les mêmes personnes, mais aller à la rencontre des autres, découvrir des paysages… On ne voyage pas seulement en restant sur le bateau.

Véronique (1998-1999)

Les îles Canaries, c'est l'espagnol que l'on doit se forcer à baragouiner, l'orange que nous dégustons avec plaisir après une rude navigation, les énormes avocats bien mûrs.
Mais c'est aussi la première escale où des randonnées sont organisées.
Le départ en petit groupe est propice à la naissance de complicités, d'amitiés.
Cette première expérience renforce l'appartenance des jeunes au projet qui devient le leur lorsqu'ils racontent leur voyage aux étrangers croisés. Le bateau devient alors la maison où ils ont hâte de rentrer après quelques jours d'absence.

Marc au régime !

Lysiane fait le plein de fruits et légumes avant la traversée de l'Atlantique.

J+47

Nous partons des Canaries le 14 décembre 2003, à 13h.
On passe maintenant notre chemin, en route vers de nouvelles aventures… La mer pour 3 semaines environ, départ pour 20 jours de navigation, entourés de la grande bleue, 20 jours pour se retrouver. 20 jours pour se préparer à l'atterrissage dans les îles des Caraïbes.
Une traversée, ça peut vous changer quelqu'un, dit-on, on mûrit aussi, on apprend à se connaître…

GSéb (2003-2004)

Et bientôt L'Atlantique à perte de vue…

L'île de La Gomera

L'île de Hierro

Paroles d'ici pour penser là-bas…

Déjà deux mois de passés, je dis déjà pour ne pas dire seulement ! Mais c'est vrai que le temps a passé vite : 65 jours, 1560 heures, 93600 minutes, 5616000 secondes… Rassurez-vous, je ne continuerai pas le décompte jusqu'au 30 juin 1999 !
Comment décrire le temps écoulé et les sensations ressenties ? Comment expliquer ce mélange de peur, de tristesse, de manque, d'inquiétude, de joie (eh oui !) ?
Savoir Hélène si loin, si heureuse dans son élément ! La savoir gaie, sans nous, ne pas pouvoir partager en temps réel, accepter le décalage de sentiments… Comment raconter l'absence, l'odeur que je ne veux pas perdre, le sentiment de culpabilité quand je suis dans sa chambre, ne pas vouloir retirer ses draps, la garder près de moi, même si ce n'est qu'illusion et puis comprendre que toute cette explosion de sensations n'est que le prélude à la longue attente.
Expliquer toujours et encore qu'un enfant est né par amour et que nous devons tout faire pour accepter et partager sa passion, lui donner tous les moyens de réaliser ses rêves, comprendre qu'elle n'est pas née pour, mais par nous, qu'elle doit se réaliser elle, lui offrir notre amour aussi en acceptant la séparation. Renforcer, si c'est possible, ce lien indéfectible d'une maman pour sa fille, par la compréhension. C'est vrai qu'une passion est difficile à gérer, qu'il aurait été plus facile et tellement plus simple qu'elle aime jouer de la flûte ! Pourquoi la mer et les cétacés, pourquoi cet amour profond d'un environnement que nous ne connaissons pas, nous ? Comment l'expliquer ? Ne pas chercher de réponses à toutes ces questions mais vivre avec elle, à ses côtés, l'épauler, l'aider, l'aimer.
Après cet épanchement de sentiments, voici en résumé nos journées depuis le départ : toute la famille est mobilisée et nous nous sommes bien organisés. Chaque arrivée de lettre est une fête que nous faisons partager autour de nous. Les échanges sont nombreux et les discussions ont souvent le même point d'intérêt !
Nous nous surprenons à regarder la météo de l'Espagne, Les Baléares, les Canaries… Bientôt l'Europe aura disparu et nous ne verrons plus le ciel partagé avec Hélène, nous ne pourrons qu'imaginer les cyclones, les ouragans, les tempêtes, mais non, non… Le ciel bleu, les palmiers et le sable blanc !

Myriam, maman d'Hélène (1998-1999)

Pour ceux restés à quai…

Christelle, membre du conseil d'administration raconte…

Tous ces jeunes au travers de leurs textes et par leurs témoignages ont pu exprimer tout le merveilleux de cette aventure. Comment ils en sont sortis transformés et grandis, sentiment également partagé par leur entourage.
Mais l'âme du voyageur et de l'aventurier n'est pas donnée d'emblée, d'autant plus lorsqu'on est un jeune, en difficulté à bien des niveaux.
Je voulais livrer ces quelques mots à tous ceux qui ne sont pas partis et dont c'était le projet ou à ceux qui n'ont pu arriver au terme du voyage.
Pour vivre une rupture imposée par ce type d'expédition, il faut avoir fait l'expérience d'un lien suffisamment sécurisant car l'attachement, assez intense et de qualité, est la condition de l'indépendance future de la personne.
Ne pas franchir le pas de larguer les amarres si c'est pour perdre un lien qui est déjà fragile, si c'est une injonction du juge, si c'est pour mettre en péril un certain équilibre familial ou le savoir en danger n'est pas à voir comme un échec. J'insiste donc sur l'importance de recueillir la libre adhésion du jeune pour le départ.

Je m'adresse à vous : ce n'était pas le moment dans votre parcours.
En espérant que vous avez pu prendre le large et vivre pleinement l'aventure de votre vie sans ancrage abusif.
Bien à vous.

Christelle

Djamila, jeune restée à quai aux îles Canaries écrit…

Extrait de la lettre de Djamila partie du catamaran, aux îles Canaries, pour cause de violence et refus de continuer.

Née dans les décombres d'un champ de bataille, j'ai maintes fois chaviré, au gré des vents, même les plus mauvais, j'ai pris et suis tombée « à côté » de Grandeur Nature ! (…)

Je n'ai pas osé avouer les mille excuses que je pensais, en certifiant que cela ne se reproduirait pas, car au moment où ça s'est passé, je ne manquais pas de sincérité mais de maîtrise. Je ne voulais pas aller à l'inverse de ma parole ni prendre le risque de vous décevoir une fois de trop pendant le voyage.
C'est pourquoi j'ai décidé de laisser passer un peu de temps, pour comprendre où est-ce que ça cloche ? Et surtout, comment je me débrouille pour gâcher ce que j'aime ? Je suis frustrée en sachant que par un comportement gênant, tant de projets restent inachevés et d'idées non développées.
Je ne saurais attribuer le mot exact à cette attitude mis à part celui de la destruction. Alors j'essaie d'étouffer cette rage qui bloque mon passage et limite mon esprit à ce niveau.
Je vide le plus possible ma tête, pour la remplir de nouvelles choses chaque jour ; et me focalise sur le présent où je reste spontanée afin d'aller de l'avant. En bref, je vois la vie en grand. (…)
Je sais qu'il y a un temps d'adaptation et que c'est parfois dur de vivre sur un bateau mais comme m'a dit un jour Éric : « Tout rêve mérite effort pour y arriver »… Il n'avait pas tort. Je me sens plus concernée que jamais.
Le temps évolue et moi avec…

Djamila

En 2004, Djamila a ensuite décidé d'entreprendre un séjour de rupture de trois mois au Sénégal… À son retour, elle a fait une remise à niveau scolaire. Elle envoie toujours des courriers à Véronique, et correspond aussi avec Élodie avec qui elle avait réalisé le début du voyage.
Djamila est venue à l'Assemblée générale de l'association en 2006…

Du Bleu

Du Bleu

Encore
du Bleu

Abdel hisse la grand-voile.
En route pour la traversée…

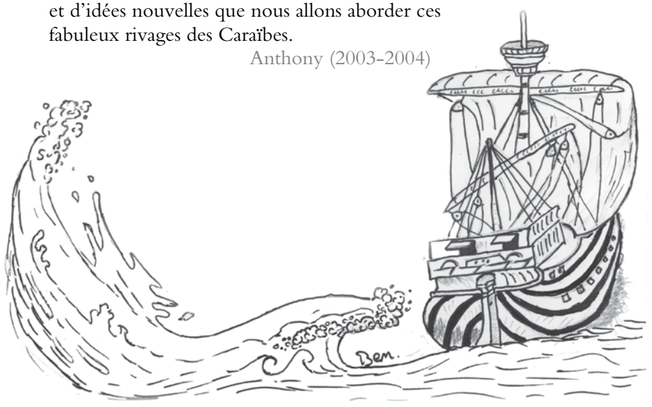
La traversée de l'Atlantique !

••Au XV[e] siècle, les navigateurs ne connaissaient que la mer Méditerranée et les matelots embarqués avec Christophe Colomb avaient un peu peur d'aller vers l'inconnu. Mais on leur avait promis des richesses, ce qui leur a donné courage pour continuer et ne pas se révolter contre Christophe Colomb. Moi, on ne m'a promis que des noix de coco et du soleil, mais je n'ai pas peur de traverser l'Atlantique parce que j'ai confiance.

Tom (2003-2004)

Cette traversée de l'Atlantique, on en parle depuis longtemps, on la prépare. On quitte l'Europe, la prochaine fois que l'on mettra les pieds à terre ce sera à 2000 milles vers l'Ouest, là où le soleil se couche chaque soir.
C'est l'excitation, sur le bateau. J'ai du mal à me dire : « Ça y est, on traverse ! »
De la peur, de l'appréhension, de la fierté ou de la joie, je ne sais pas quel sentiment me touche le plus.
C'est une belle histoire qui s'offre à nous, une traversée de l'Atlantique c'est le passage d'un continent à un autre mais surtout une grande expérience pour nous tous, que l'on partagera. C'est la tête chargée d'envies et d'idées nouvelles que nous allons aborder ces fabuleux rivages des Caraïbes.

Anthony (2003-2004)



Anaïs et Marine complètement à l'Ouest.

Ça y est on traverse !

C'est le grand jour.
Tout le monde est impatient, c'est une autre aventure qui va commencer.
Il n'est plus question de faire un tour si quelqu'un vous embête. Il faudra se supporter jusqu'au bout, faire des efforts pour être bien avec tout le monde.

Thomas (1996–1997)

Qu'est ce qu'une traversée ?
Difficile de raconter une traversée pour des gens qui ne l'ont pas vécue.
C'est une période « hors du temps »,
où la vie est dictée par les éléments naturels.
Les journées ont 24 heures…
On se lève même la nuit !
Et on a le temps, le temps d'apprendre,
de réfléchir, de parler, de découvrir les autres…
Et c'est sûrement ça le plus difficile,
vivre ensemble ! Mais petit à petit,
tout cela devient naturel. Alors larguez
les amarres, devant vous, l'océan…

Le sextant

Le sextant est un instrument optique qui permet de mesurer les angles avec une grande précision, et en particulier l'angle entre un astre (le soleil par exemple) et l'horizon. Ce qui permet par la suite, après une multitude de calculs divers et variés, de se situer sur le globe terrestre plus ou moins précisément.

Marc (2005-2006)

Nathalie et Thomas s'exercent à faire le point journalier au sextant.

Nous vivons avec le soleil

••Nous avons largué les amarres pour partir cap S.S.W. Pendant les deux premiers jours nous voyons Hierro et La Gomera, les deux îles canariennes. Le nouveau rythme est assez dur à prendre. Les quarts de nuit, c'est très bien car on reste trois heures avec quelqu'un, qu'on apprend mieux à se connaître. On parle de choses différentes, on regarde les étoiles. Je n'en ai jamais vu autant, c'est très beau. Il y a aussi les jours de service. Ce n'est pas très marrant en mer de faire à manger pour 9 personnes.
Le soir, on est bien content d'avoir fini. Mais, après quatre ou cinq jours, on s'habitue.

Nous vivons avec le soleil, et il se couche lorsque nous commençons les quarts de nuits. Les baignades remplacent les chamailleries : dès qu'on a trop chaud, on saute à l'avant du bateau, s'il ne va pas trop vite. Dès qu'il y a un événement nouveau, comme un passage de bateau, on essaie de l'appeler à la radio. On cherche les noms des oiseaux de mer dans le livre. La pollution ? On a l'impression qu'elle n'existe pas. Parfois, nous voyons un sachet plastique et nous essayons de l'attraper en nous disant que ce sera cinq ou six poissons encore vivants.

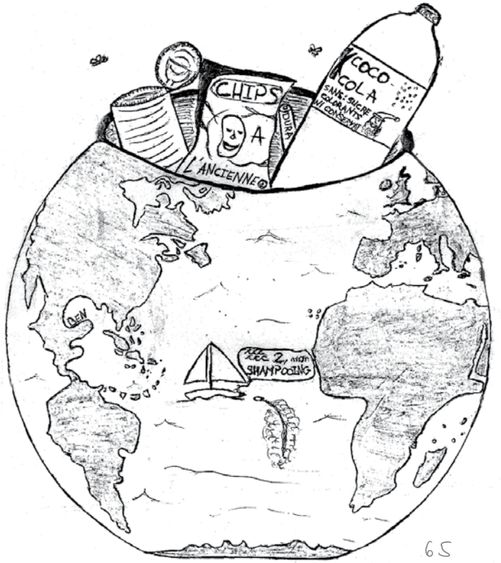
Swann (1996-1997)

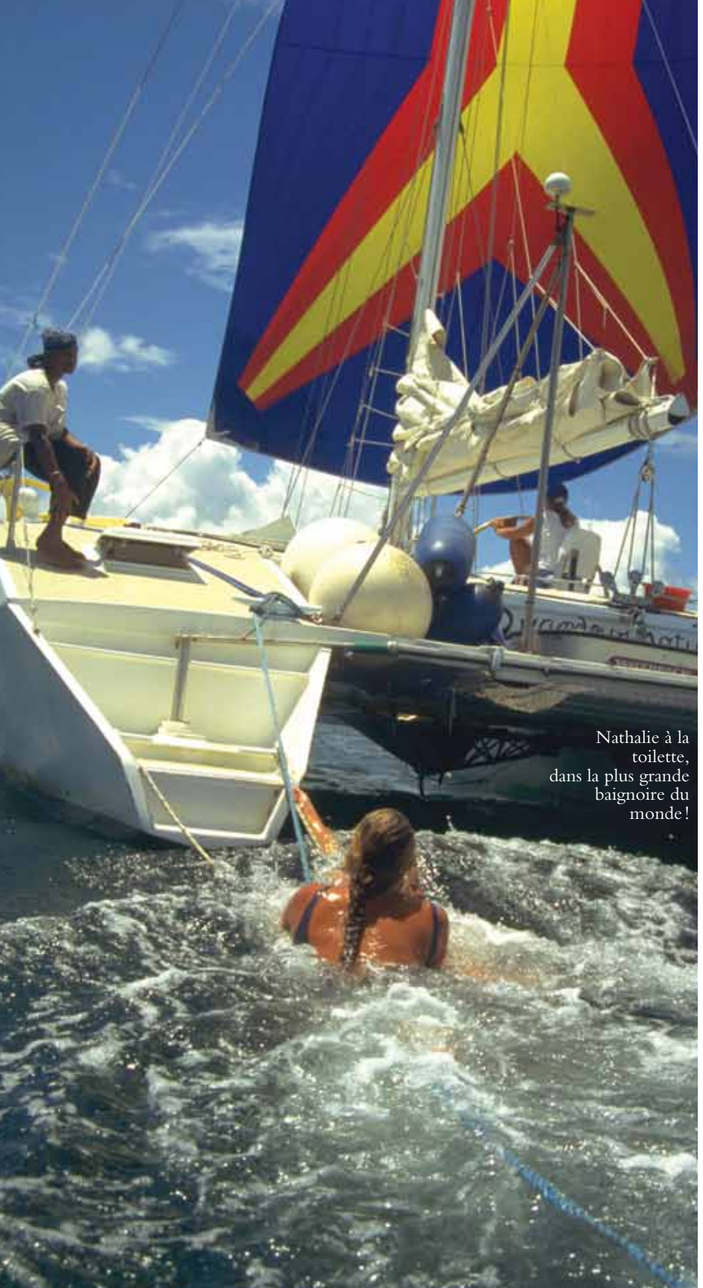
Qu'avons-nous dans notre poubelle ?

••Une traversée de l'Atlantique, c'est 3 semaines de navigation donc 3 semaines de poubelles. C'est énorme à stocker. Nous avons un océan autour de nous, nous pouvons sûrement l'utiliser sans pour autant le polluer ni mettre en danger les poissons, les dauphins, etc.
Fonction zoom sur notre grand sac plastique noir : des peaux de bananes, d'oranges et d'avocats.
Bon ça, aucune hésitation, on le jette par-dessus bord. Cela va nourrir les petits et les gros poissons, puis se dégrader au fil des jours. Ensuite, les briques de lait, ça ressemble à du carton, c'en est d'ailleurs, mais à l'intérieur il y a de l'aluminium et ça, ça ne se dégrade pas donc on le garde, on le plie en 8 pour que ça prenne le moins de place possible et on le remet dans la poubelle.
Ah ! La peau de chorizo… boyau ou plastique ?
Bon, moi je dirais plastique, allez, on garde.
Les œufs : on émiette les coquilles et on met tout à l'eau !
Reste maintenant le dilemme : les boîtes de conserves.
Nous savons que les boîtes de conserves se dégradent plus vite sur terre qu'en mer, mais nous ignorons ce qu'elles vont devenir en arrivant en Dominique : entassées dans une décharge sauvage ? Enterrées ? Remises à l'eau voguant sur la mer des Caraïbes ou gisant par mille mètres de fond ???
Après vote de la communauté, nous décidons de jeter nos boîtes de conserves par-dessus bord…
Eh oui, on l'a fait ! Marc nous montre la technique. Face à la vague, jeter la boîte, en biais, cul en l'air, pour qu'elle coule du premier coup et descende tranquillement jusqu'au fond, sans embêter personne.
Après tout ce tri, notre poubelle a réduit de moitié et, en plus, elle est propre. Elle ne devrait ni pourrir, ni sentir mauvais. Mais reste encore à savoir maintenant ce qu'elle va devenir, notre poubelle, une fois débarquée en Dominique !

Kélig (2005-2006)

Les activités à bord sont diverses. La traversée permet de prendre le temps de s'occuper du bateau. Chaque jeune se voit confier une responsabilité. Il y a à gérer l'intendance, surveiller les réserves d'eau douce, s'occuper des réserves d'énergie, réparer les voiles et autres travaux de matelotage, la rédaction du carnet de bord collectif et sa mise en page… Le matin est consacré à l'apprentissage des langues étrangères, à la navigation et à la rédaction des textes.





Nathalie à la toilette, dans la plus grande baignoire du monde !

21°N04' 26°W19'
2660 milles parcourus depuis Sète.

Seule au milieu de l'Atlantique

Je me baigne tranquillement à la traîne avec Élodie, le bateau avance à 5 nœuds environ, quand tout à coup, il accélère à 7 nœuds.
Je ne sais trop pourquoi mais mes doigts ont glissé et je me suis retrouvée à l'eau.
Je vois le bateau s'éloigner et j'essaie de nager mais sans succès, les vagues me repoussent en arrière.
Je regarde le bateau et je vois GSéb me faire signe d'arrêter de nager.
Seule, au milieu de l'Atlantique, je me pose des questions.
Et s'il y a des requins, et s'il y a des méduses, et si je meurs, et si, et si…
Ça y est, je vois le bateau faire demi-tour.
Ce qui me fait garder confiance ce sont les paroles de Ludo, comme quoi quand un homme tombe à la mer, soit le bateau fait demi-tour (comme pour moi) pour aller le chercher, soit le bateau se met face au vent et l'homme nage jusqu'à lui.
Le bateau est là, Juliette me tend la main pour m'aider à remonter. Au début je n'osais même plus aller sur le pont, hors du cockpit.
Mais comme dit Juliette, il ne faut jamais rester sur une chute.
Quand je suis remontée sur le bateau, je me sentais bête et je disais qu'il n'y a qu'à moi que ça arrive.
Ce jour-là j'ai eu la peur de ma vie…!

Maylis (2000-2001)

Cyril à la barre

J+53

Ça fait 4 jours que nous sommes partis et depuis, je n'arrête pas de vomir, j'ai mal à la tête mais maintenant, cela va mieux, je commence à m'habituer.
Avant, je passais mes journées sur le pont, je ne pouvais pas rentrer sinon, je sortais direct pour aller vomir.
Maintenant, j'en sais déjà plus sur la navigation.
Nous avons fait un cours pratique, GSéb nous a montré comment empanner, comment prendre un ris…
L'après-midi, il m'a appris à quoi correspondent les longitudes et les latitudes.
J'apprends, petit à petit, la navigation et je tiens bon la barre.

Thomas (2000-2001)

L'Atlantique peuplée de bleu, c'est ce que je vois devant moi. Les jours passent si vite en mer, j'ai du mal à réaliser que la prochaine terre que nous verrons sera la Dominique.
La vie à bord est rythmée par les cours (navigation, anglais, espagnol), les baignades et les activités communes.
Contrairement à ce que l'on peut penser, les jours ici ne se ressemblent pas. Maylis et moi vérifions chaque matin les fruits et les légumes.
En faisant la cuisine avec Juliette, nous avons découvert ce midi des vers bleus fluorescents dans les choux-fleurs. Je n'en mange plus jusqu'à la fin de cette traversée, ça, c'est clair.
De l'étrave droite où je suis, je repense à chez moi, à avant que débute le voyage.
J'ai parfois du mal à me souvenir de certaines choses et pourtant, j'en garde l'essentiel.

Élodie (2000-2001)

Extérieur nuit. Swann à la barre.

«Durant les quarts de nuit, on s'amuse à imaginer l'arrivée en Dominique. Moi, j'imagine l'arrivée avec tout le monde sur le bateau en train de scruter l'horizon. Puis l'un d'entre nous criera «Terre, Terre» et l'on distinguera dans le lointain une forme ayant l'aspect d'un nuage. Au fur et à mesure qu'on s'approchera personne ne tiendra plus en place, sautillant sur le pont. La mer ne sera plus bleue et l'on verra le fond. Devant nous se dressera une plage de sable fin. Là des Dominiquais nous regarderont arriver tous surpris de voir venir un catamaran dans leur petite île.»

Nathalie (1996–1997)

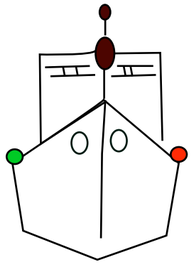
«Alors que je ne m'y attendais pas du tout, une lumière luminescente est apparue pendant quelques secondes. C'était sûrement un débris de météorite.»

Nathalie (1996–1997)

«Oh, réveille-toi, c'est ton quart»

••Il fait très doux, presque pas de différence de température entre la chaleur douillette de la couette et dehors. Alors je me sens bien, un peu endormie mais bien. Dans le ciel, il y a des étoiles.
On distingue Orion et dessous, le Lièvre, mais quelques nuages effilochés viennent par moments cacher les constellations pour les redécouvrir en continuant leur route. Nous ne disons rien. On n'avance pas des masses, mais bon… La grand-voile fasseye, ça fait des gros chocs et des flops, l'écoute se tend brusquement en claquant. Le génois parfois perd la brise et s'affale lamentablement, pour aussitôt reprendre sa forme. Quelques planctons lumineux passent le long du bateau et à la poupe, brillants et grelottants… La lune, qui montrait un mince croissant à 20 heures, s'est cachée et il fait tout sombre.
Mes pensées s'envolent et vont librement; je pense à ma famille, à mes amis, me demandant ce qu'ils peuvent bien être en train de faire en ce moment, comment ils vont.

Agathe (2000-2001)



Nous sommes responsables du bateau et des autres:

••Être sur un bateau c'est bien.
Barrer au soleil des Tropiques, c'est très bien.
Se baigner au milieu de l'océan, c'est génial,
mais voilà, lorsque la nuit tombe, eh bien il faut barrer aussi, s'occuper du bateau, manœuvrer, faire attention…
Cela, c'est les quarts de nuit. Pendant 3 heures, vous devez rester sur le pont avec une personne pas toujours de votre choix. Selon la personne avec qui vous faites votre quart, vous passez trois heures à discuter de chats, de chiens et trente millions d'amis qui vous attendent là-bas en France (Elfie par exemple), ou alors, à ne rien faire du tout à part regarder les étoiles ou écouter la mer, pendant que votre compagnon chante, son walkman sur les oreilles (comme Jonas, Cyril ou Swann), ou même frémir d'horreur après avoir écouté ou subi les « blagues vaseuses » de Christophe. Bref, selon avec qui vous tombez cela peut être très différent…
Dans tous les cas, vous avez toujours le temps de regarder les astres qui brillent entre les nuages. Nous avons des livres et un instrument pour repérer les constellation.

Thomas (1996-1997)

Un confetti sur le dos de la planète

« C'est encore loin ?»
Marie (2005-2006)

••Aujourd'hui, nous avons arrêté Grandeur Nature le temps d'une baignade collective d'une heure. Nous avons pu essayer pour la première fois nos masques, tubas et palmes. J'essaie de rester le plus longtemps possible sous l'eau, mais je remonte aussitôt.
Il n'y a, sous moi, que du bleu, aucun poisson, aucune méduse, rien. Je m'entraîne à palmer en passant et repassant sous les coques. Un peu plus tard, avec Agathe, nous rejoignons GSéb et Maylis qui se sont un peu éloignés du cata. Ils ont vu des poissons volants.
GSéb plonge et descend très bas en dessous de nous.

Juliette (2000-2001)

« Aucun bateau n'est en vue et nous paraissons tout petits sur la mer qui s'étend à perte d'horizon. »

Nathalie (1996-1997)

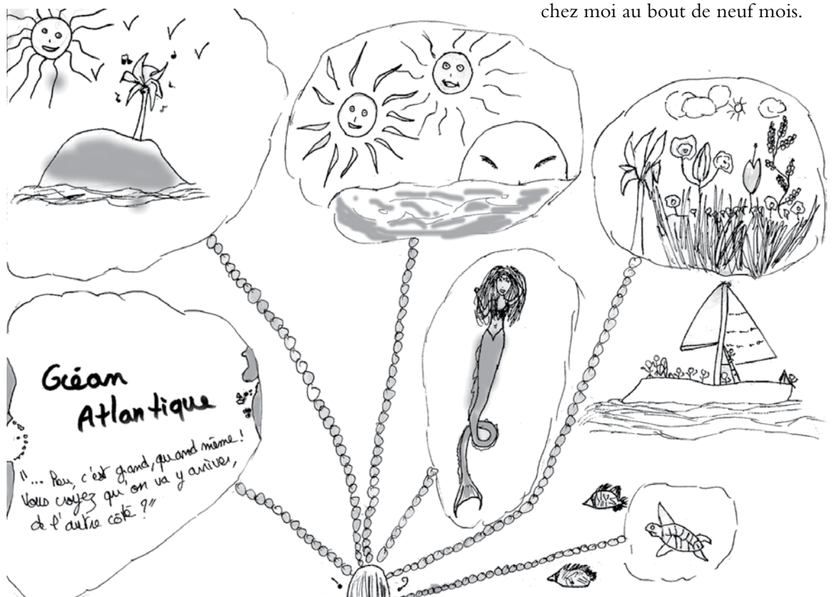
« On a fait de la plongée en plein Atlantique, avec toute cette eau énorme. D'ailleurs, je n'aimerais pas porter toute cette eau sur mes épaules comme la Terre, cela doit être lourd !
Si je coulais, je me demande jusqu'où j'irais, je n'ai vu que du bleu et encore du bleu... »

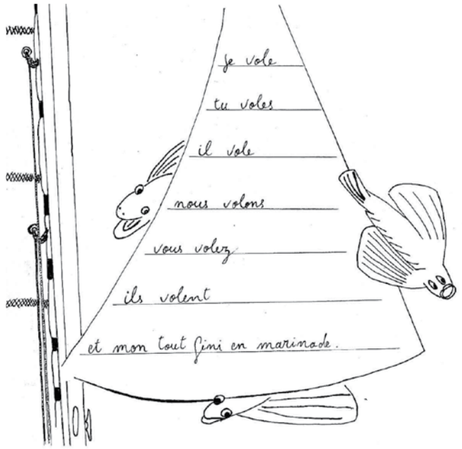
Tom (2003-2004)

Et si un énorme cataclysme avait bouleversé la Terre ?

••Quand je regarde autour de moi il n'y a que de l'eau et en plus on est seuls (mis à part nos amis les poissons et les orques). Seuls, tout seuls. On vit en autarcie.
Une traversée, on a beau dire, avec moitié de vent dans le nez et moitié pétole, c'est un peu long… 16 jours et 15 quarts de nuit. Les quarts sont de plus en plus fatigants et l'heure du lever est de plus en plus tardive. Il reste moins de sept jours de navigation. Cela fera plus de vingt jours de voyage. Mais qui sait ce qui a bien pu se passer durant ces vingt jours de navigation ? Car il ne faut pas oublier que nous voyageons dans le temps. Encore une fois on a passé un méridien, le trentième de longitude et on recule encore d'une heure. Ouais, nous sur ce bateau, on voyage dans le temps… Et si un énorme cataclysme avait bouleversé la Terre ! Et si, comme l'Atlantide, des continents avaient disparu, pour laisser place à d'autres ! Et s'il n'y avait plus personne sur Terre hormis… nous ! Nous, sur notre petit cata ! Nous arrivons à la Dominique, vierge de toute civilisation. Et si c'était vrai ? Vous nous imaginez repeupler le globe ?! Non, faut même pas y penser. Faudrait vivre et se débrouiller comme Robinson Crusoé. N'est-ce pas le rêve de tout le monde ?
Vivre de noix de coco, d'ananas et de mangues, de poissons fraîchement pêchés le matin, dormir à la belle étoile ou sous un abri de feuilles de bananiers, se laver dans les cascades, se réchauffer autour d'un feu…
Bon, j'arrête mon délire, je redescends sur terre…
Il n'y a pas de cataclysme sinon Arielle (de la météo marine) nous l'aurait dit, et puis j'ai envie de rentrer chez moi au bout de neuf mois.

Anthony (2003-2004)





Ça « vie » de partout

••Alors que mon voisin de chambre dormait, un cri nous parvient, il nous disait : « Là une baleine ! ». Je sors vite de ma couchette, il y avait sur le pont Patrick, Véro et Guillaume en train d'éplucher les légumes. Je leur demande : « Où est-ce qu'elle est ? ». Ils me répondent : « Par là », je regarde, tout droit, devant, derrière, à gauche, à droite, quand soudain elle sort.
C'est le rorqual d'hier, je me jette sur le coffre à masques et nous mettons une ligne de traîne pour admirer la bébête dans son milieu naturel. Elle est superbe.
Là, le bateau s'arrête et je lâche la ligne de traîne, nous passons une bonne heure loin du bateau en plein milieu de l'Atlantique mais les adultes nous appellent car les Antilles nous attendent. Nous croyons dire adieu à notre amie, mais non, elle reste avec nous jusqu'à l'heure du repas. Peut-être reviendra-t-elle ?

Bastien (1998-1999)

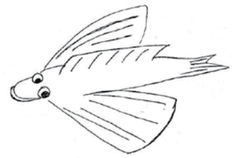
Jonas

Hier soir pendant mon quart avec Cyril de 23 h à 2 h, un poisson volant surgissant de la mer est tombé à 5 cm de la tête de Cyril qui a eu peur sur le coup. J'ai tellement ri que je n'ai pas eu le réflexe de le rejeter dans l'eau et Cyril n'y arrivait pas car il avait trop peur !

Swann (1996-1997)

Un oiseau est venu troubler notre baignade et une partie de backgammon entre Véro et Cyril en faisant de super plongeons pour pêcher.
Véro nous a dit que c'était un puffin, il avait la tête noire et le cou, le ventre et le bec blancs, ses ailes et son dos étaient marron beige.

Swann (1996-1997)



« Une baleine... Juliette me pince et nous nous serrons dans les bras l'une de l'autre pour nous assurer que nous ne rêvons pas. C'est un spectacle magnifique. Vivement Le Banc d'Argent que l'on puisse nager avec elles ! »

Élodie (2000-2001)

Marc, Christophe, Priscille et Lysiane.

On fait aussi des super surfs, dont un qui est monté à 23 nœuds ! (vous pouvez demander à Patrick quel effet ça fait d'être aux WC à cette vitesse !). Vivement un peu de soleil !

Priscille (1998-1999)

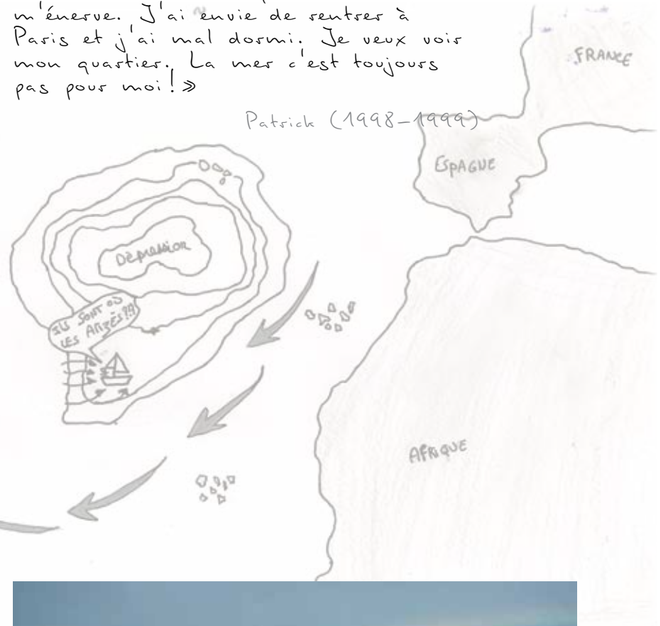
Ça y est, aujourd'hui on est demain

••Ça y est, après tout ce temps où l'on se disait : « Demain il va faire beau, je le sens… », « Demain, la houle se calmera, on pourra tout aérer », « Demain… le vent tourne », quand je me lève ce matin, oh surprise, on est demain. La houle s'est calmée, il fait beau, le vent est passé travers. Tout le monde est content, on se baigne, on sort les matelas, on ouvre les capots, hublots et autres tuyaux !

Xan (2005-2006)

«Cette journée-là n'est pas très bien. Nous sommes en navigation, et c'est deux jours de trop. Parce que la mer m'énerve et que tout le monde m'énerve. J'ai envie de rentrer à Paris et j'ai mal dormi. Je veux voir mon quartier. La mer c'est toujours pas pour moi ! »

Patrick (1998-1999)



Anthony et Morgane.

Lettre ouverte à l'équipage

••Si vous trouvez ennuyeuses ces journées de navigation vers un pays inconnu, une certitude : la banalité, c'est nous qui la créons. Ici, on est le principal acteur de ses journées. Si c'est votre cas, donnez-vous la chance de devenir plus grand. Activez-vous, imaginez, écoutez vos envies ! Prenez en main la vie. Surtout, n'oubliez pas que le plaisir n'est complet que s'il est partagé à chaque instant. Nous sommes plusieurs et c'est à plusieurs que le voyage se construit.

GSéb (2000-2001)

Qui a mangé mes friandises ?

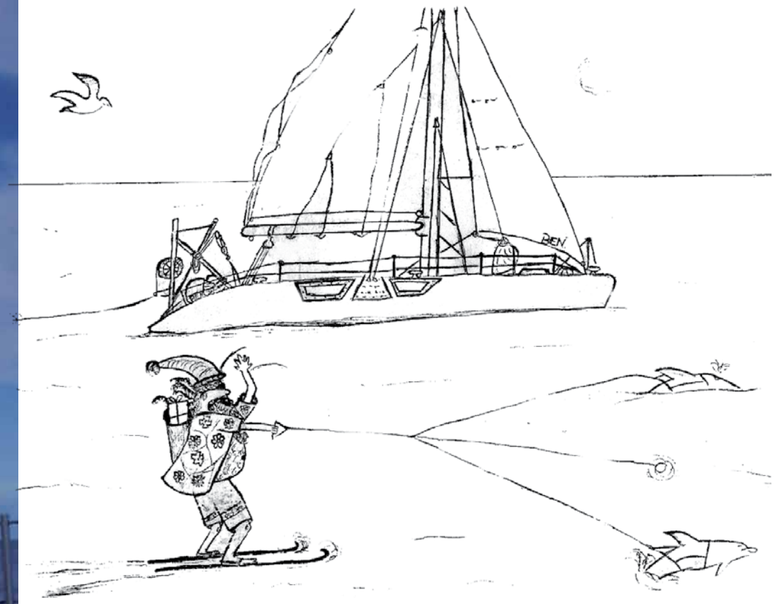
••D'abord les barres de céréales coco, ensuite les gâteaux de quart puis cette madeleine à moitié croquée. Eh oui, quelqu'un sur le bateau a mangé tout ça sur le dos des autres… Qui est le gourmand qui n'ose pas se dénoncer ? Donc on discute, demande mille fois la même chose, bref chacun s'énervait et se calmait à son tour et pour bien faire comprendre au coupable que c'était du sérieux, surtout qu'on était à bout de nerfs, on s'est mis à la cape. Et je vous jure que personne n'était content. On s'est rassemblés, tous les jeunes ensemble puis avec les adultes, mais rien n'en est sorti, le coupable ne s'est pas dénoncé… Devons-nous supprimer tous les gâteaux, soupçonner tout le monde ?
Rien que dans « Grandeur Nature ou la parole des enfants » moi j'entends : grandis naturellement et que ton cœur parle comme un enfant.
Allez mangeur de madeleine, un jour prends-toi en main et on l'oubliera le lendemain.

Maïlys (2003-2004)

Joyeux Noël !

La mer est un espace assez vierge pour laisser émerger les souvenirs. Pour la plupart, c'est la première fois qu'ils passent Noël loin de leurs proches.
Des lettres s'écrivent…
Les jeunes se racontent et plus la distance se creuse, plus les liens avec les proches semblent se préciser, se raffermir, questionner comme si… la distance rapprochait.

Équipage de l'expédition 2003-2004 :
Un Noël au soleil



L'Atlantique au début me faisait peur, je me demandais si j'allais supporter de rester comme ça plus de deux semaines sur Grandeur Nature sans pouvoir sortir ailleurs pour respirer. Mais pour l'instant, ça se passe très bien et je vois le temps défiler sans pouvoir faire la moitié des choses que je voudrais en une journée.

Juliette (2000-2001)

Avant de faire ce voyage je n'avais jamais pensé faire ça, mais c'est super. Je pensais qu'aujourd'hui j'allais être triste d'être loin de ma p'tite famille mais en fait non, mais je pense très fort à eux. La plupart du temps, on est peinard, on prend bien le temps de faire les choses.

Emmanuelle (2005-2006)

Ce matin c'est Noël… Et comme tout le monde, je mets mon bonnet rouge et blanc, le collier en boule de cotillons et le paréo apporté par le Père Noël hier soir.
On est impatient d'ouvrir nos cadeaux et l'on commence déjà à piocher un petit papier où il y a écrit un nom dessus. Car on a tous donné un nom à notre cadeau.
Je tombe sur « saperlipopette j'ai perdu ma chaussette » c'est celui de Jordy, d'ailleurs il tombe aussi sur le mien. Maintenant il faut aller le chercher. Je découvre un bel attrape-rêve avec des petits cœurs qui pendent. Je suis contente, tout le monde est content, ça fait plaisir de faire plaisir et ça fait plaisir que tout le monde se soit donné du mal pour faire plaisir aux autres.
Un peu plus tard, dans l'eau, en train de se laver, avec Marie on se dit qu'on a de la chance d'être là, on passe Noël au milieu de l'Atlantique, c'est un beau cadeau.

Emmanuelle (2005-2006)

Juliette, Élodie et Maylis fêtent Noël au milieu de l'Atlantique.

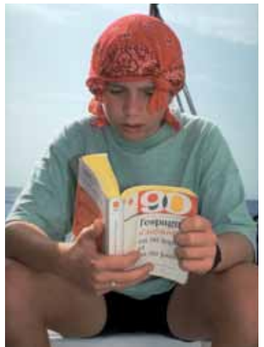
Kélig fait le récit à voix haute de l'histoire sous-marine écrite par Hugo Verlomme : Mermère.

Nous avons aussi une ligne de pêche, j'ai souvent pensé qu'elle était inutile jusqu'au jour où Nathalie a vu quelque chose de bizarre, eh oui, c'était un poisson ! C'est la première fois que je voyais un poisson aussi gros. Quand on a remonté la ligne ça ressemblait à une planche de surf jaune fluo d'environ 1 mètre. Jonas (1996-1997)

Aujourd'hui, à l'instant où j'écris nous venons de pêcher une dorade. Elle est magnifique !
Elle devait mesurer 90 cm avant qu'on la coupe !
Il y avait du sang partout !
Au départ, elle était jaune fluo, puis bleue et enfin vert pomme…
Swann et Thomas nous la préparent pour le dîner.
Elfie (1996-1997)

La traversée en 17 livres

Pendant la traversée, nous avons du temps pour nous échapper avec un bouquin. Nous avons une bibliothèque bien fournie sur le bateau. Hélas, les livres de langues étrangères n'ont pas eu de succès ! Pour certains, la lecture fut une découverte : Jonas n'avait pas prévu cela et n'avait aucun livre. Heureusement que Christophe a eu l'idée de l'envoyer au consulat de Suède à Santa Cruz où il a pu s'approvisionner. Nathalie a dévoré « Le seigneur des anneaux », on était obligés de lui dire quelquefois d'arrêter car elle aurait pu lire toute la nuit. Clotilde, une autre dévoreuse, devait bien lire un livre par jour. Swann, son livre de chevet : « Le fils du roi d'Irlande ». Peut-être s'identifiait-il à celui-ci ? Cyril a commencé « Bilbo le Hobbit », mais semble pour l'instant plus intéressé par les baignades ! Elfie, c'est les romans à suspense ou les histoires haïtiennes racontées par René Depestre.
Thomas a enfin terminé « Les racines du mal » qu'un ami, Ned, lui avait envoyé, il en faisait presque des cauchemars ! Christophe, notre conteur, tous les jours pendant le thé, nous a lu les aventures des « Garennes ».
Enfin quelquefois, on était obligés de couper l'électricité la nuit dans les cabines, car les batteries étaient en alarme, mais certains petits malins continuaient de lire avec les lampes de poche !
Véronique (1996-1997)



À gauche : Sunita fait du pain.
À droite : Marc brandit une dorade coryphène pêchée à la traîne.
Priscille révise ses leçons d'espagnol.

Trop cool ! On va faire des masques

1- Pour faire des masques, il nous faut du plâtre et du papier toilette.
2- Collez le papier WC sur la tête de votre collègue.
3- Surtout, dites-lui de ne pas bouger parce que sinon, ça craque au niveau de la mâchoire.

Alors je n'ai pas le droit de rire. Je ne peux pas me gratter. Finalement nous avons enlevé le masque, il était tout craqué. Morgane et Kélig décident de se mettre à deux pour recommencer le masque. J'ai les yeux fermés, je ne respire que par le nez et j'entends : « Vite, du papier WC, la compresse, ah, le plâtre sèche… ». Je sens des mains partout, du plâtre qui coule dans mes oreilles. Ça y est, le masque est fini. Il n'y a plus qu'à le faire sécher. Une fois sec, elles décident de me l'enlever et là, c'est la catastrophe ! Ma tête est collée au masque. J'ai peur, le masque ne s'enlève plus.

Kélig arrive avec les ciseaux… Clac, clac, clac, elle vient en un instant de me couper un petit peu de cheveux et un peu du masque. Aïe, ouille, ça fait très mal et en plus de ça, Morgane tire sur le masque. D'un seul coup, elles éclatent de rire. « Arrêtez, j'ai les joues qui collent au front ! » Enfin, elles y arrivent. Ça fait du bien de voir le jour.
Jordy (2005-2006)

À l'heure du goûter, l'équipage 1998-1999 écoute les aventures des « Garennes » lues par Christophe.

J+62
après notre départ !

J'sais pas quoi dire !

••En réalité je ne savais pas trop comment j'allais réagir au fait de passer tout ce temps en mer. C'est bon, au bout d'un moment on s'en fout du temps et du moment où on va arriver, on se sent bien et ça suffit.
Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, une traversée de l'Atlantique n'est pas du tout monotone. Déjà comme je l'ai dit tout est beau, c'est grand. En plus on croise plein de bébêtes, des poissons volants, des dauphins, des baleines, des dorades, des bonites… Même des oiseaux, eh oui, des oiseaux en plein milieu de l'océan…
La nuit aussi il se passe des choses extraordinaires, lorsque la lune éclaire tellement qu'on distingue des couleurs. En fait on prend goût aux quarts de nuit.
La plupart du temps au début on a les yeux collés, mais ensuite c'est génial. Je me souviens particulièrement de cette nuit où le ciel était couvert, il n'y avait donc ni lune ni étoiles. J'étais dans l'obscurité la plus totale.

Tout ce que je voyais c'était le bout de la bôme éclairé par le compas. Autour il n'y avait plus de mer, plus de ciel, plus de repères. Il n'y avait que du vent et du noir. Petit à petit je me suis laissé aller dans l'obscurité, j'étais comme hypnotisé. J'avais l'impression d'être aux commandes d'un vaisseau spatial. Lorsque la houle déferlait sur le pont elle déposait du plancton phosphorescent, comme des étoiles. Lorsqu'il y avait des déferlantes, elles aussi s'illuminaient de mille petites étoiles. Mais le plus beau c'était les gerbes d'étoiles qui montaient devant chaque étrave pendant les surfs. Derrière nous il y avait les 2 sillages phosphorescents mais en réalité, c'était les flammes de nos réacteurs surpuissants. Vraiment une ambiance de l'espace.
Oups, je me suis un peu endormi, quoique ce n'est même pas sûr. Il y aurait une centaine voire plus d'anecdotes à raconter, je vais donc m'arrêter là, de toute façon pour faire passer les sensations et tout détailler il faudrait écrire un roman.

Marco (1998-1999)

Le troisième millénaire !
Nous voilà dans le troisième millénaire depuis deux jours et cela ne change rien pour nous sauf qu'aujourd'hui pour la première fois de l'année nous avons pu voir des dauphins, enfin.

Messaouda (2000-2001)

« Ce voyage n'est pas une coupure avec le monde, car même si nous vivons dans notre petite bulle de vie au milieu de ce désert d'eau, il est une ouverture vers le monde. »

Anthony (2003-2004)

On l'a fait! Ça y est! On est arrivés!

Je guette l'horizon

Vingt jours de mer et surtout sous un temps si clément, le moyen de faire des tas de choses et de se ressourcer.
Le truc, c'est que chacun prend son voyage comme il le sent… Aventure collective, leçon de vie, apprentissage ou bien vacances. C'est sûr, le temps est sympa et on s'active moins qu'au lycée, tout cela en voyant de beaux paysages… Mais des vacances de 9 mois, hors d'un cadre scolaire et en fêtant Noël quelque part au milieu de l'Atlantique, tout cela sans papa et maman, je n'en connais pas. Pour moi c'est autre chose que j'attendais depuis longtemps.
L'aventure collective, se découvrir les uns les autres malgré nos différences, nos rancœurs, et même en se marchant sur les pieds. Déjà un mois et demi, et j'ai l'impression d'avoir appris des tas de choses sur moi et sur ce qui m'entoure, que je n'aurais jamais su à Marseille dans mon quartier.

Anthony (2003-2004)

••Crayon dans la main, la tête dans les mains, les genoux croisés, j'ai la goutte de sueur qui perle au front...
Nous commençons à imaginer la Dominique.
Tout le monde a hâte d'y arriver pour pouvoir prendre une bonne nuit de repos sans qu'on entende les bruits des winchs pendant les manœuvres.
Je guette l'horizon. Un cargo passe qui vient sûrement des Antilles, chargé de fruits. Ah quand même une présence humaine après 23 jours de mer, on croyait qu'on était tout seuls sur cette planète. En tous les cas, le GPS nous marque qu'il reste cent quarante-quatre milles.
La Dominique. Ah la Dominique !!! J'imagine la Dominique avec plein de verdure, de fruits et de légumes.
Puis le mouillage sans méduses et sans poulpes.
On va pouvoir pêcher du poisson et aller faire de la plongée pour ramener des coquillages et des os d'oursins. Puis les gens vivent dans des huttes de paille, mangent des noix de coco à longueur de journée.
Les enfants jouent au jeu des 3 petits cailloux tous les jours. Puis les chiens jouent au chat et à la souris.
Et la ville, grouillant de monde, puis les femmes avec leurs casiers sur la tête, remplis de pamplemousses.
Puis sans police, sans bagarres et des gens toujours avec des sourires grands comme des bananes.

Tom (2003-2004)

Le grand régal final

••Cette journée a été la plus belle pour moi et une des plus heureuse pour tout le monde. J'ai vu un spectacle d'une telle beauté que jamais je ne l'aurais imaginée.
Au cours de la matinée, tout le monde guettait l'horizon pour pouvoir crier « terre en vue ».
Ça y est, à 10 h 10, on aperçoit Marie-Galante, plus tard à 12 h 10, une île s'illumine devant nous c'est fantastique, c'est la Dominique, à nous les moustiques. Il y a eu en arrivant une excitation et une bonne humeur qui a submergé toutes les histoires qui se sont passées tout au long de la traversée. L'extase de la découverte et la joie nous ont fait oublier tous nos problèmes…
On a été accueilli par des grains, on en a profité pour prendre une douche commune et nous rincer de tout le sel que nous avons accumulé pendant trois semaines, deux jours et dix heures.

Benjamin (2003-2004)

Éric, Maylis, Juliette et Élodie.

LE NOUVEAU MONDE

Peinture d'Horta. Deuxième planète : l'île de la Dominique.

En s'approchant, des hommes dans leur barque viennent nous dire bonjour en nous demandant si la traversée s'est bien passée ? Soudain un cri d'émerveillement se fait entendre. En effet, nous voilà arrivés au mouillage. Devant nous se dresse un endroit paradisiaque qui semble imaginaire. Nous ne perdons pas un instant pour nous baigner dans l'eau transparente parmi les coraux et les poissons. Des palmiers gigantesques, des petites cabanes en bois ainsi que des bateaux de toutes tailles, échoués lors des cyclones, bordent la plage. L'on peut voir un homme qui fait sa gymnastique et des enfants jouant sur la plage.

Clotilde (1996-1997)

La Dominique porte ce nom car Christophe Colomb l'avait découverte un dimanche, le jour dominical.

Kélig (2003-2004)

Extraits de bilans après la traversée

«Ce que j'ai appris : j'ai appris à connaître un nouveau bateau, à vivre en groupe, cela m'a confirmé que l'apprentissage est fait de répétitions et ça m'a donné plus envie de m'intéresser aux gens.»

Marco (1998-1999)

«Les adultes attendent de nous que l'on fasse les choses sans qu'ils nous le disent, qu'on soit responsables de nous-mêmes et des autres, et qu'on apprenne à vivre sur un bateau en groupe pour qu'on change pendant ces 10 mois.»

Lysiane (1998-1999)

«J'ai appris qu'il fallait que je sois plus présent sur le bateau et moins penser à ce qui se passe en France.»

Alexis (2003-2004)

«Je sais me servir d'un harnais, barrer, tenir un cap et j'ai compris que c'était mon voyage et qu'il ne fallait pas passer à côté.»

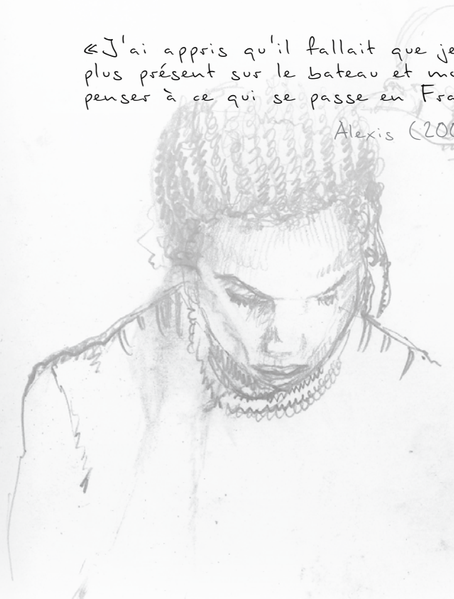
Ludovic (1998-1999)

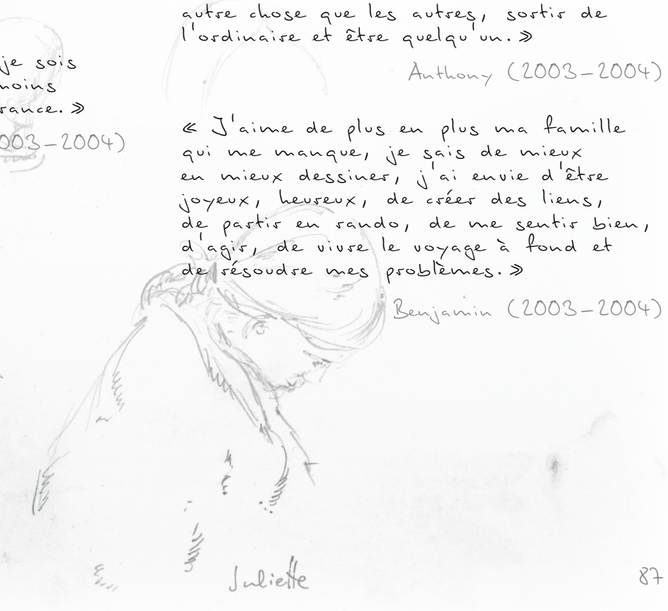
«J'ai appris pas mal de choses : la navigation et ça me plaît beaucoup et j'ai appris sur moi-même. De nature, je suis plutôt solitaire et là je suis constamment avec du monde. Ça me permet de m'ouvrir. En France on vit une vie monotone, très bien rythmée. Ici, un peu aussi, mais on a de la chance de faire autre chose que les autres, sortir de l'ordinaire et être quelqu'un.»

Anthony (2003-2004)

«J'aime de plus en plus ma famille qui me manque, je sais de mieux en mieux dessiner, j'ai envie d'être joyeux, heureux, de créer des liens, de partir en rando, de me sentir bien, d'agir, de vivre le voyage à fond et de résoudre mes problèmes.»

Benjamin (2003-2004)





C'est la terre promise

Jérémy, André et Anaïs découvrent le Zïon
en compagnie d'enfants dominiquais.

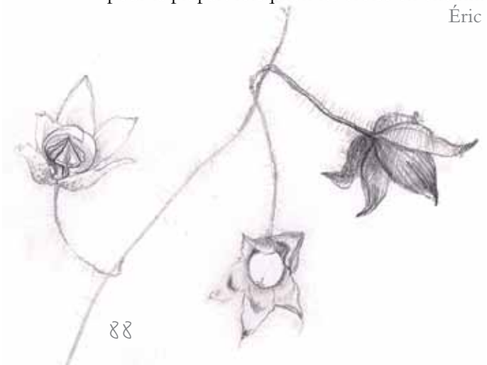
Marine se régale de coco.

●● Portsmouth a des allures de villages ruraux avec ses habitations faites de tôles et de bois en majeure partie, et souvent colorées. Les bananiers, les cocotiers, manguiers, hibiscus et d'autres végétaux les entourent.
Il y a en arrière-plan des rivières sauvages et la forêt abondante s'étale par-delà les montagnes environnantes.
Les habitants communiquent facilement et vous saluent pour la plupart lorsqu'on les croise en chemin.

Éric (2000-2001)

À mon regard lavé par l'océan, l'île paraît gorgée de vie. Nous partons à la rivière, dans la brousse, pour laver notre linge. Le rincer de toute l'eau salée qui l'empêchait de sécher, le faire mousser et nous avec, histoire de dessaler le bonhomme avant de finir morue. La rivière, on y accède par un chemin enfoui dans la jungle de cocotiers, manguiers, cacaoyers… C'est bon toute cette verdure. Les oiseaux s'y débattent, la lumière joue entre les feuilles. Bien vite, on s'empare de noix de coco et on s'efforce d'extraire la noix de sa cosse.
C'est difficile, plein de fibres. Cette carapace lui permet de flotter et la noix peut être transportée, sur de grandes distances, par les courants marins, avant de germer sur d'autres rivages. Pour l'ouvrir, on s'aide des pierres de la rivière. Et puis, crac, ça y est, la chair blanche et pulpeuse apparaît… Hum, c'est bon, bon, bon.
Dans la forêt, on entend une coco tomber!
Gare aux têtes!

Morgane (2003-2004)



Lysiane, Priscille et Véronique.
Pause coco pendant la lessive à la rivière de Portsmouth.

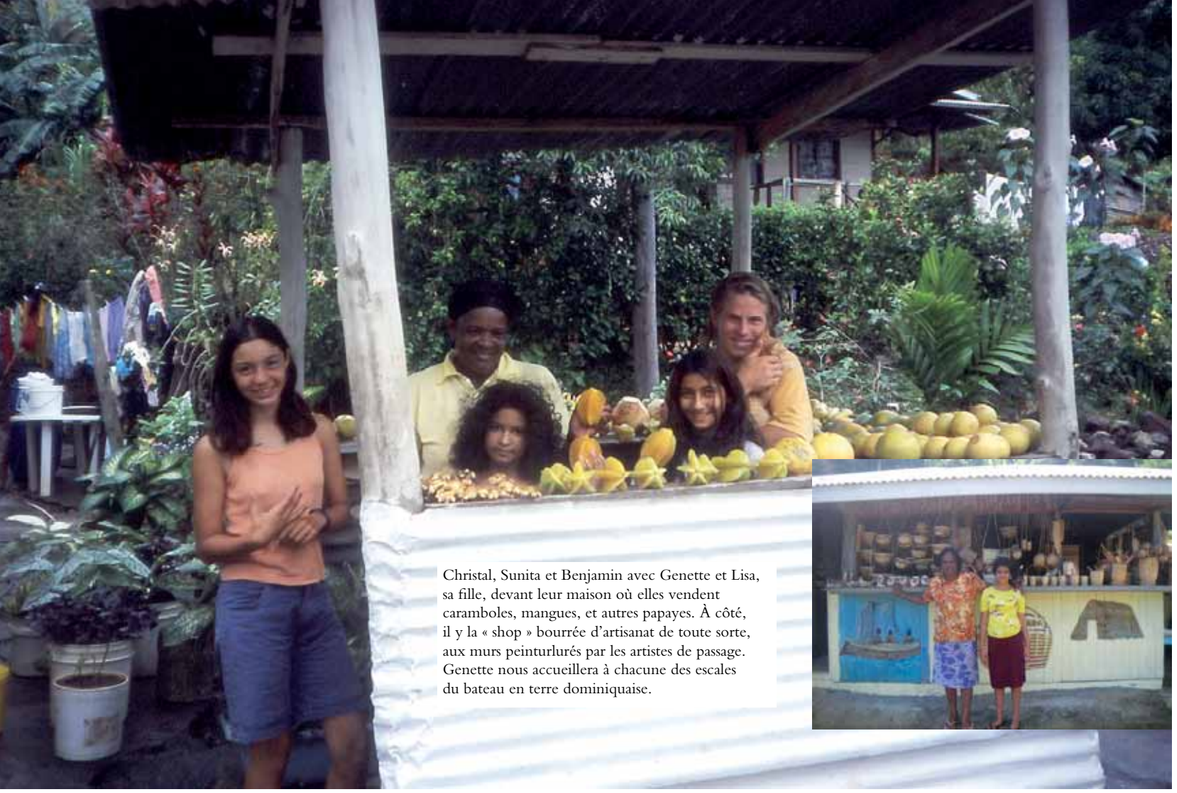
À terre, nous reprenons contact avec le monde extérieur, en particulier avec nos proches, les amis, la famille, les douaniers… Tout le monde attend des nouvelles ainsi que les gardiens de la baie de Portsmouth, Ravioli, Antonio, Mickaël, Alexis…
Nous ne sommes plus tout seuls. Alors sur notre double coquille de noix, on s'organise. L'ordinateur chauffe. Chacun doit taper ses mails, finir de saisir les textes du journal, faire quelques dessins supplémentaires, finir la cassette vidéo de la traversée, la lettre collective, faire les bilans, écrire du courrier. Tout cela, bien sûr, entrecoupé par nos envies d'aller manger des cocos, de courir sur la plage, de jouer avec les enfants qui, eux, n'attendent que cela aussi.

Kélig (2005-2006)

Ça s'écrit kokoa, c'est du cacao, ça se dit kako

●●Il y a de drôles de fruits oranges dans les arbres… Voici les cacaoyers. Les fruits sont des cabosses oranges, vertes ou rouges. Quand on l'ouvre, on y trouve des fèves de cacao qui ressemblent à des haricots.
Elles sont marrons et entourées d'une pulpe blanche; c'est sucré, un peu acide. On les suce comme des bonbons. Pour que les kakos deviennent cacao, les graines sont séchées au soleil pour enlever la pellicule extérieure. Ensuite, elles sont broyées. Cela forme une pâte à laquelle on ajoute de la vanille et du sucre ou des amandes. Hum, voilà le kako devenu cacao. Et voici comment des petites graines amères deviennent un véritable mets de luxe. Le calme de la rivière semble me murmurer qu'on a chacun une petite graine qui sommeille en nous. Quelquefois amère, elle peut être dure à avaler, mais mariée avec d'autres éléments cette petite graine est porteuse d'une grande richesse…
À nous de la réveiller… Disons que Kélig soit la cannelle, Benjamin le gingembre, Maïlys la vanille et ainsi de suite… quel bonheur pour les papilles. Dans un équipage c'est pareil que dans le chocolat, chacun a une place différente qui forme un tout, un tout d'autant plus riche selon ce que chacun apporte.

Morgane (2003-2004)



Christal, Sunita et Benjamin avec Genette et Lisa, sa fille, devant leur maison où elles vendent caramboles, mangues, et autres papayes. À côté, il y la « shop » bourrée d'artisanat de toute sorte, aux murs peinturlurés par les artistes de passage. Genette nous accueillera à chacune des escales du bateau en terre dominiquaise.

Nés sous le signe du partage

Attirés par l'artisanat du territoire Caraïbe, Benjamin, Morgane et moi sommes allés découvrir tous ses secrets. C'est en descendant du bus, arrivés à Crayfish River, qu'on voit des paniers, des pilons, des sortes de masques sculptés dans de la fougère arborescente, des tapis en feuilles de vacoa, des noix de coco sculptées en formes d'animaux, beaucoup de calebasses gravées, des chapeaux etc. On regarde, on touche, et très vite une femme arrive avec un grand sourire. Elle nous propose de l'eau fraîche et nous demande où l'on dort cette nuit…
Bref, en 5 minutes, tout est organisé. On dort chez eux. On pose les sacs et on commence à visiter les alentours avec Anthony, le fils de cette femme, si accueillante, nommée Genette. Revenus de notre balade, il y a trois assiettes chaudes qui nous attendent. Alors, là, je ne sais plus où me mettre, nous sommes accueillis comme des rois, on ne leur a rien offert, et pour eux, pas de problème, c'est normal. Nous ne nous sentons pas très à l'aise car nous mangeons à part, cependant on se rend vite compte qu'ils ne mangent habituellement pas ensemble, mais plutôt rapidement devant la télé, le volume à fond.
Après trois mois d'abstinence, je peux vous dire que ça fait bizarre. Ce qui nous a le plus marqué c'est leur hospitalité, leur générosité spontanée et leur joie de vivre.

Maïlys (2003-2004)

Chez Genette

Nous sommes restés trois jours dans la famille de Genette. Trois jours riches en relations humaines que nous sommes loin d'oublier. Au fur et à mesure, la gêne ressentie face à tant de générosité s'est estompée.
Au contraire, le contact avec cette famille a fait naître chez Maïlys, Benjamin, Alexis, Sunita, Anthony et chacun de nous, l'envie de donner… Donner de son temps, de sa présence, de partager des rires, et puis oser faire l'artiste pour la grande joie de Genette (Benjamin et Éric ont peint sur la façade de son magasin), oser communiquer en anglais, oser exprimer ses sentiments… Benjamin et Maïlys reviendront épanouis de cette randonnée. Je me dis que ça fait seulement trois mois que nous sommes partis, le voyage ne fait que commencer, et quel commencement pour tous nos moussaillons qui se découvrent des talents cachés, des passions et du goût, tellement de goût pour la découverte et les rencontres!!!

Morgane (2003-2004)

«Ce qui m'a surprise, c'est qu'avec un couteau et les plantes de la nature, on arrive à fabriquer des bouis-bouis très sympas. Tout est dans la nature, avec une fougère arborescente ils font des vases et des récipients, avec des graines, ils font des colliers, avec des calebasses, ils font des sacs… C'est formidable! La preuve, ils se nourrissent avec les fruits du jardin, ils vendent leur production faite avec des feuilles et du bois… La vie est quand même bien faite! »

Maïlys (2003-2004)

Maïlys apprend à faire des tapis en vacoa (fibre végétale), avec Bowers, le mari de Genette, qui connaît l'art des Indiens Caraïbes.

Kélig et Romain manipulent la roue qui broie le manioc (tubercule).
Avec la farine, on fait des galettes de cassaves.

Jordy apprend à faire des petits paniers. En Dominique, chaque famille possède son savoir faire.

Jordy, Romain et Xavier.

Quelle générosité

•• « Comment décrire la bonté d'un homme qui possède cette qualité au plus haut point? »
Imaginez que vous campez chez quelqu'un, dans son terrain qu'il possède en montagne. Imaginez que cette personne arrive le matin et vous découvre dans un lieu où peut-être elle aime se retrouver seule. Et enfin imaginez que sa première réaction soit de s'excuser pour ne pas avoir préparé le petit-déjeuner.
Et bien, ce quelqu'un, c'est Alan.
Un homme que nous avons rencontré de cette manière pendant notre rando: cette rencontre m'a vraiment marqué car en France on n'est pas habitué à tant de bonté alors que nous, pour vivre, on a plus qu'un petit élevage de lapins, quelques poules et un terrain avec des fruits! Cet homme nous donne une véritable leçon de vie et d'amour et, encore une fois, il nous montre comment ça aide à se sentir bien d'aimer et d'aider les autres même si on ne les connaît pas. Très ouvert, il nous raconte sa vie, il habitait à Londres avant et maintenant qu'il est revenu en Dominique, il s'implique dans des actions environnementales, sensibilisation à l'école pour apprendre à faire un jardin bio, collaboration avec jeux pour l'installation de cabinets, jardin perso entièrement bio, etc. Une vie passionnante d'un homme dont le souvenir restera longtemps un modèle, qui nous donne envie de l'imiter. Et que tout le monde fasse pareil!

Xan (2005-2006)

Écologie

••Rencontre avec Jem, propriétaire d'un camping écologique à « Three Rivers »:
Où vont nos déchets à notre arrivée en Dominique?
Jem nous explique: « Dans un grand trou, et un deuxième a été ouvert depuis pas longtemps. Tout ne va quand même pas dans le même trou. Il y a un peu de triage. Les papiers et les cartons sont pour la plupart brûlés, les boîtes de conserves sont jetées à l'eau (on a du coup bien fait de le faire aussi en traversée) et depuis peu le compost est trié.
Depuis deux ans, le Premier Ministre a changé et la politique environnementale a pas mal évolué. D'ici 9 ans, la Dominique ne veut plus de produits chimiques dans ses plantations (surtout dans les bananes). Le gouvernement veut une île 100 % biologique. Le cours d'environnement est obligatoire dans toutes les classes pour expliquer le fonctionnement du compost et la production d'énergie solaire et hydraulique. La Dominique fonctionne déjà à 40 % grâce à l'énergie hydraulique et a le projet de passer à 70 % dans les années à venir. »
Jem est Anglais, il a beaucoup baroudé et lors de son périple, il est tombé amoureux de la Dominique, de sa nature, de ses arbres et de ses habitants. Une idée a germé dans son esprit: construire un camping totalement écologique. 5 ans plus tard, son camping est autonome en énergie. L'électricité est captée par des panneaux solaires, le potager nourrit les clients, l'eau est pompée dans la rivière, et il a réussi à embaucher deux personnes pour s'occuper du lieu. Il a même enrôlé bénévolement des lucioles pour éclairer le chemin. Des touristes américains ou français vivent deux semaines dans une cabane en bambou, maisons en citronnelle, bungalows en bois, hamacs… Jem espère que d'autres campings se créeront comme le sien. Car les Dominiquais tiennent à leur nature.
Leur but est de développer le potentiel de l'île en harmonie avec l'environnement afin de pouvoir fonctionner sans aides financières internationales.
L'écotourisme est la solution…!

Xavier (2005-2006)

Pour moi, la générosité c'est inviter les gens, donner les choses, faire plaisir, partager les sentiments, partager la bonne humeur, et le tout de la générosité, c'est de ne rien attendre en retour.

Romain (2005-2006)

« Le Zïon : c'est beau et quand j'y suis, je m'y sens bien… »

Un univers de vert et de brun déclinés sur tous les tons, et qui grouille de vie : lézards par dizaines, iguanes, serpents, rats, insectes et oiseaux en tous genres. Ça grouille, c'est beau et ici, pas de grosses bêtes sauvages. Le plus gros animal de l'île est l'opossum, que j'aurais bien aimé voir. Nous, on n'a vu que des rats de Scott Head, ce qui a d'ailleurs posé quelques problèmes à Jordy et Kélig. Les oiseaux, ils sont là, tout le temps. Les siffle-bouteilles au-dessus de nos têtes sur la route, les jolis petits piafs noirs avec une tache rouge sur la gorge qui sont partout, dans les bananiers, au bord de la route, et puis on aurait bien aimé voir les perroquets, les jacots et les sisserous dont Morgane nous décrit le chant magnifique. Malheureusement c'était sans espoir, ces volatiles se cachent au plus profond des forêts et restent invisibles… Dommage ! La forêt me rappelle la jungle tropicale humide du Guatemala. Cependant ici, l'atmosphère n'est ni lourde ni menaçante. Cette forêt me donne l'impression d'être plus jeune, moins chargée d'histoire et plus accueillante. Ici, tous les arbres sont utiles. Un tel donne des fruits succulents, un autre donne un autre fruit aux vertus médicinales (le noni par exemple), un autre a un bois excellent pour construire des maisons, un autre produit une sève qui peut servir à allumer un feu ou faire de l'encens (le gommier blanc) un autre donne des graines magnifiques, telle liane est très souple… Presque chaque plante offre quelque chose et sinon elle complète magnifiquement le paysage.

C'est beau et quand j'y suis, je m'y sens bien, tous mes soucis s'envolent, je me sens libre, j'ai l'impression de retourner à l'état sauvage et de retrouver mes racines…
Que ressentaient les Indiens Caraïbes auparavant, quand ils vivaient dedans ? Mystère et boule de sève de gommier…
Ce Zïon, nous lui devons beaucoup, toutes ces douceurs, tous ces fruits, ces graines pour faire des colliers, ces calebasses, ces cocos… Merci pour ce délicieux repas de fruits, bananes, cocos, goyaves, etc., que nous avons pris sur la route. Merci pour cette abondance qui permet même aux plus démunis de faire preuve de leur générosité naturelle sans se compromettre. Merci à ces gens si intelligents qui ont réussi à comprendre l'intérêt de sauver toute cette magnificence sans la polluer. Merci, et j'espère que cette île continuera dans le même sens que Jem, Alan, Albert, qui sont des gens magnifiques qui méritent vraiment cette île. Voilà une formidable leçon de vie et de ce que l'amour de la nature peut apporter à ceux qui la respectent.

Xan (2005-2006)

Le territoire Caraïbe, à l'Est de l'île.

Portsmouth

Ils tournent autour de nous comme des toupies

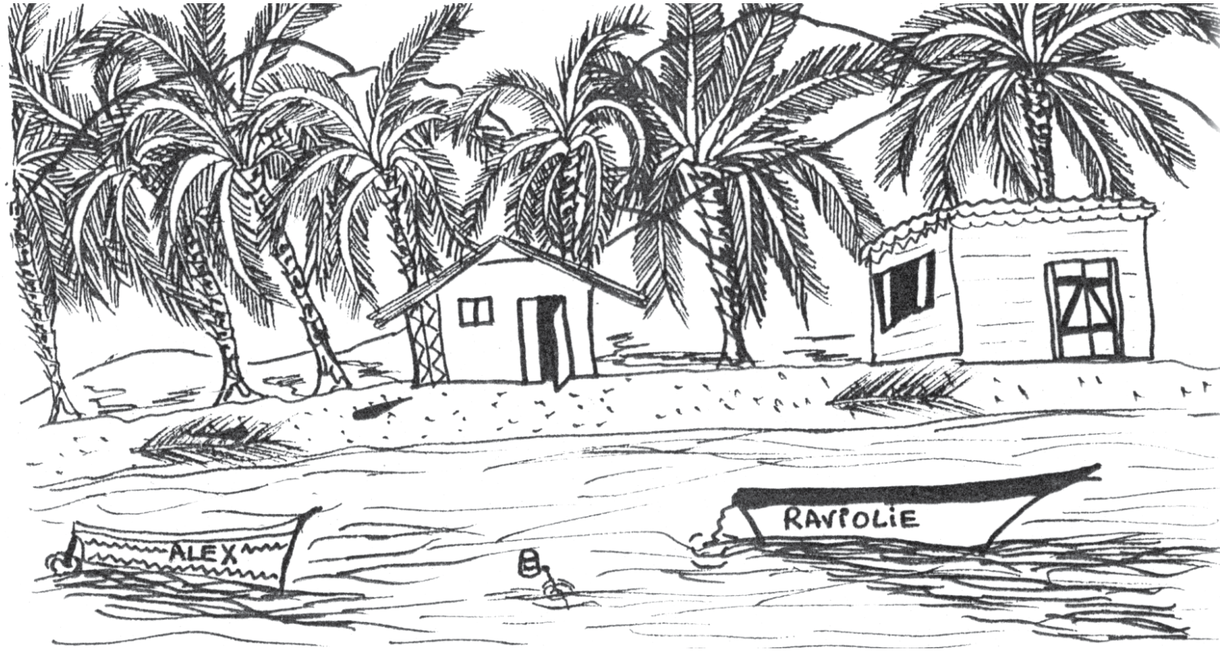
••Assis pour une petite pause sur la plage, nous voyons apparaître, devant nous, un banc de dauphins. On rentre dans l'eau le plus doucement possible malgré l'excitation qui nous agite, dans l'espoir d'en apercevoir un de près. Tom : « J'ai vraiment aimé ce moment avec ces dauphins.
C'est comme si je voyais quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux.
Ils tournent autour de nous comme des toupies.
Ils ont un grand sourire et deux petits yeux malheureux, c'est génial. Ils sont calmes, ils jouent beaucoup avec une algue rouge. C'est vraiment le plus beau moment que j'ai vécu ! J'ai eu un plaisir fou, malgré un peu de peur lorsqu'ils ouvraient la bouche. Ce n'était pas une peur, mais une petite angoisse.
Je ne pensais pas faire ça dans ma jeunesse. J'espère le revivre encore une fois dans ma vie. »

Tom (2003-2004)

« Sur le bateau nous sommes privilégiés pour la plongée, il y a des poissons multicolores, des coraux colorés, des coquillages très jolis et des algues si différentes. »

Marine (2000)

Pendant que d'autres se dégourdissent les jambes en randonnée découverte, certains restent au bateau à Porstmouth. Au catamaran, les jeunes partent explorer les fonds coralliens, ils rencontrent les enfants sur la plage et découvrent parfois la voile légère avec le catamaran gonflable embarqué depuis Sète.
Les journées sont agréables ici aussi, lorsque le groupe se trouve réduit, tout le monde ressent comme un vent de vacances.
Cependant, malgré le côté sauvage de l'île, Portsmouth reste une ville et les soirs de week-end, on entend les baffles à fond qui crachent du reggae toute la nuit, à tel point que les coques du catamaran vibrent sous les basses.



André Black est un jeune Dominiquais qui est devenu mon meilleur ami. Je l'ai rencontré lors de notre première matinée en Dominique. Il m'a fait découvrir plein de choses comme les goyaves, les kakos… C'est un sacré farceur. Il est d'une famille de 4 enfants. Il sèche les cours tous les jours pour venir nous retrouver sur le bateau. On a beau lui dire d'aller à l'école, il n'en fait qu'à sa tête. À Portsmouth, tout le monde le connaît. C'est un véritable ami, toujours là quand on a besoin de lui. Bref, un pote ! Avec son cri magique : "Yeh man, reggae night". On a bien rigolé. Amoureux de Marine, celui-ci fut content quand elle lui a fait une bise.
Enfin je suis très triste de l'avoir quitté et je n'oublierai jamais les bons moments qu'on a passés ensemble. »

André (2000)

J'ai fait la connaissance d'un guide. Il s'appelle Macaroni. Ici, ils ont tous des noms de pâtes. Il me fait visiter la Dominique. Hier, je suis allée au nord de la Dominique et j'ai vu l'océan Atlantique.

Messaouda (2000-2001)

••Je pars sur le bateau avec Tony. Il est capitaine d'une barque, il va voir les voiliers qui sont dans la baie pour vendre des fruits comme des mangues, des pommes, sucres, des pamplemousses etc. Il est bilingue, il parle anglais et français. Une après-midi, je l'ai accompagné. Nous sommes allés voir plusieurs bateaux, mais personne ne voulait de fruits pour l'instant.

Jérémy (2000)

Vert caraïbe

••La Dominique, elle est verte. Vert banane, vert coco, vert canne à sucre, vert avocat, vert bouteille aussi car les Dominiquais ont une nature exceptionnelle mais ne semblent pas gênés pour autant d'y déverser leurs déchets en plein Zïon. Zïon, voilà un des premiers mots qui me vient quand je pense à la Dominique, il y en a d'autres, cascade, rivière, pamplemousse, pick-up, garden, banane, enjoy, rasta, reggae, grains, bon café, liberté…
Oui, liberté. Tous les gens me disaient qu'ils n'ont peut-être pas beaucoup d'argent, qu'ils ne peuvent pas voyager, qu'ils n'occupent pas une place importante dans le monde mais au moins ils sont tranquilles, personne ne vient les embêter, ils ont de la bonne terre, beaucoup d'eau, personne ne meurt de faim, ils sont libres, libres et tranquilles.
Les images que j'ai en tête sont aussi les enfants allant à l'école portant l'uniforme jaune et marron, ou bleu et blanc ; les femmes riant très fort entre elles tout en faisant la lessive à la rivière. Les petits enfants, assis à leurs côtés, tout nus, mangeant une mangue qui leur colle partout. Les femmes ? Elles sont costaudes, les femmes en Dominique, elles travaillent au jardin, elles cuisinent, elles font la lessive, elles sont souvent entre elles, elles parlent fort, elles pipelettent, elles sont commères quand même. La Dominique, joli paradis où j'ai rêvé de me dégotter un petit bout de terrain pour y mettre une petite case en bois et en tôle ; plus tard peut-être… Mais ne vous y trompez pas, la Dominique, sous son aspect tranquille, beau et généreux, dévoile aussi ses vices ! Le rhum, la ganja sont bien présents là-bas et croyez-moi, ça rend les hommes fous. Et ce sont bien eux qui m'ont fait mes plus mauvais souvenirs. Ces hommes devenus irrespectueux, vulgaires, sont paumés, à la dérive.
Il y a aussi ceux qui vous sifflent sans cesse dans la rue, vous répètent toujours le même discours : « Tes cheveux sont si beaux, tes yeux sont magnifiques, you're beautiful baby ! ». Yes yes on me l'a déjà faite, tu perds ton temps. Ce qui, au début, peut être un jeu devient réellement rébarbatif, et plus marrant du tout. Alors attention les filles à ces jolis garçons qui vous font les yeux doux et qui vous embellissent de mille compliments, sachez que dès que vous tournez le dos, ils regardent déjà la prochaine arriver. Eh oui ! Dure réalité ! Un vrai petit paradis qui nous dit aussi qu'il faut bien garder les pieds sur terre.

Kélig (2003-2004)

« Ça me fait tout drôle de me dire que je dois quitter les gens que je viens juste de rencontrer ou plutôt que je commençais à mieux connaître. C'est ça qui fait la différence entre les touristes et nous, nous avons eu la chance de vivre à leurs côtés. »

Juliette (2000–2001)

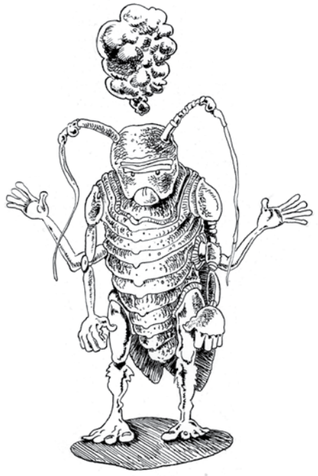
« La découverte des pays, des paysages, les coutumes. J'ai beaucoup apprécié le contact avec les habitants, avec la terre. J'ai aimé voir toutes ces manières de vivre, les différents échanges que nous avons eu avec les habitants.
Et puis j'aime la nature, la terre, la diversité des fleurs, des plantes et des îles, partager nos découvertes en groupe. Oui, d'être un groupe, cela nous amène à faire plus de rencontres, cela nous lie. »

Sunita (2003–2004)

Mais tout n'est pas paradisiaque

J'aimerais bien changer, mais je n'y arrive pas…
Cet après-midi nous avons fait une réunion sur moi. Elle était animée par Véro. Celle-ci avait fait un texte qui expliquait le sujet de la réunion.
Là, j'ai expliqué pourquoi je ne parlais pas assez. Ensuite, quand les textes ont été lus, chacun a donné son avis sur ce que je devais changer et, en même temps, sur mon texte. Lors de ces remarques, j'ai senti qu'il fallait absolument que je change, surtout que le moment où j'étais malade m'a fait plus me renfermer.
Sinon, j'aimerais bien changer mais je n'y arrive pas.
Je sais que vous faites tous des efforts pour m'aider, et maintenant, j'en suis plus consciente. Je ne pourrais pas changer du jour au lendemain, bien sûr, mais ne vous inquiétez pas je vais changer, et pour ça, il faudrait que vous arrêtiez de m'engueuler tous les jours, parce que ça me met de mauvaise humeur, et après je n'ai pas envie de vous faire plaisir.

Lysiane (1998-1999)



Bon! Parlons un peu de l'ambiance. On pourrait imaginer après ces 3 mois de vie commune que tout roule et qu'inspirés par la douceur du climat et des paysages, nous vivons dans l'harmonie! Et bien non, la plupart se lèvent en faisant la gueule, et traînent, jusqu'à ce qu'on leur dise quoi faire!
Le moindre travail est une corvée! J'imagine qu'ils regrettent leur chez-eux, l'école et l'hiver français!
Il est vrai que c'est un triste sort que d'être là sur ce bateau au soleil avec une eau à 25° et ces paysages sublimes sous nos yeux!
Et comme nous sommes de véritables tortionnaires nous finissons la journée en les forçant à aller tous au cinéma!
C'est trop dur la vie!

Christophe (1998-1999)

Je réfléchis… Je me demande pourquoi j'ai du mal à me mêler aux gens, pourquoi je n'arrive pas à faire de vrais efforts. Je me dis que j'ai passé trop de temps tout seul, que je n'avais pas l'habitude de penser aux autres. Je me demande pourquoi j'ai l'impression qu'on me prend pour un con parfois. Je me demande si j'ai l'air d'avoir besoin d'être toujours guidé même pour les trucs personnels. Et puis je me trouve lâche, j'ai l'impression de fuir, de baisser la tête dès que ça ne va pas. Baisser la tête et prendre un livre pour me cacher, oublier les regards et les tons méprisants ou les moqueries.
Peut-être je vais arriver à saturation et m'énerver.
Peut-être alors, j'aurai le courage de faire face et de relever la tête, en parler. Seulement je me retiens,j'ai peur, peur de blesser les gens ou d'être violent verbalement.
J'aurais aimé que les efforts que je fais sur moi portent leurs fruits et que ça se voit.

Xan (2005-2006)

Un regard extérieur

L'idée première de ce type d'expédition est d'extraire un enfant de son monde familier, de le plonger dans un environnement nouveau et de l'accompagner dans les remous que cela crée dans sa vie. Or, à ce stade du voyage, chacun pouvait constater qu'il ne suffit pas de changer de décor pour créer des vagues. Plusieurs des jeunes étaient encore accrochés à leur monde familier et ne pouvaient (ou ne voulaient) s'en défaire. S'agit-il de désintérêt, de crainte ou d'incompréhension? Quelle conscience a chacun de ce qui est en train de se passer?
Toutes ces questions, les adultes du bord se les posent. Des changements apparaissent chez les jeunes, plus ou moins grands et plus ou moins rapides.
Mais qu'attendent-ils pour s'impliquer après déjà 3 mois de vie commune sur ce bateau? Alors c'est la déception, le sentiment d'inefficacité et les remarques aigries prennent le dessus.
Il ne suffit pas que des adultes désirent apporter un plus dans la vie de quelques jeunes pour que ceux-ci l'acceptent. Avant, il faut comprendre. Et que peut comprendre un jeune qui n'a que très peu vécu des rapports de confiance avec ses aînés, à ce que ces nouveaux adultes lui demandent? Pourquoi ceux-là auraient-ils davantage raison que les autres? Pourquoi viennent-ils remuer des choses que je n'ai pas forcément envie de voir bouger? Ça veut dire quoi tout ça? Qu'il faut que je sois quelqu'un, une personne qui pense, qui sait ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Qu'il faut que je me débarrasse des masques qui m'ont permis jusque-là de convoyer sans trop d'encombres dans la vie qui était la mienne. C'est bien plus difficile que de jouer le rôle qu'on m'a désigné…
Pourtant la carapace commence à se fissurer. On commence à se faire des clins d'oeil, à rire pour de bon, on ose se dire des mots vrais.
Il n'y a que 3 mois que cette histoire a commencé. Il en reste encore 7 pour créer les nouveaux scénarios que l'on a envie d'écrire.
Ce soir, je me sens un peu moins intruse à bord du bateau. J'ai reçu des éclats d'humanité qui m'ont fait un peu suffoquer d'abord, mais rafraîchi ensuite.
Si c'était simple de vivre avec les autres, il n'y aurait peut-être pas 12 personnes ensemble sur un bateau aujourd'hui.

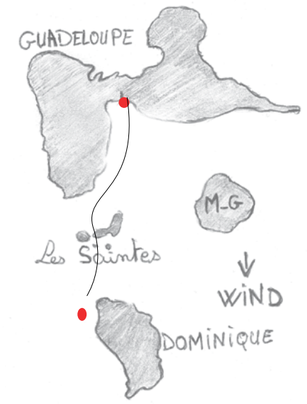
Corinne (1998-1999), adhérente de l'association

J+96

Ce n'est pas facile de s'intéresser à cet autre avec qui on vit depuis trois mois… Cet autre qui a le même âge, avec qui on côtoie la rivalité, la différence, le quotidien. Dans les îles accostées, la langue et la culture restent des barrières au premier abord. Mais, petit à petit, de vrais échanges réussissent à s'établir. Tout le monde a vécu des expériences positives que l'on est content de partager et de raconter.
Cela donne un nouvel élan au groupe. Nous nous tournons maintenant vers une autre étape : la Guadeloupe, puis la République Dominicaine afin d'aller visiter le royaume des baleines.

••En Guadeloupe nous ferons le plein de nourriture et de matériel pour le bateau. Nous allons aussi embarquer des cartons de médicaments pour notre étape à Haïti. Eh oui, il le faut bien. C'est vrai qu'il faut se préparer moralement. Je parle pour moi, car la Guadeloupe c'est français et qui dit France veut dire tentation. Sûr, je vais être tentée par la cigarette mais je tiendrai le coup, enfin je l'espère. Sinon nous allons découvrir Michel Duvoid, Guy Favand et notre facteur, le docteur Caussé. Nous allons aussi passer à la télé, je vous rassure, ce n'est pas pour faire de la pub, c'est seulement pour la présentation de la machine à laver à pédales pour Haïti et les médicaments que nous allons leur amener. Comment allons-nous retrouver la France, après trois mois de voyage ?

Marie (2005-2006)



Guadeloupe

Ce matin, réveil speed avec tout le monde, car aujourd'hui c'est le grand jour. C'est aujourd'hui que nous allons rencontrer Guy Favand et Michel Duvoid.
Ce sont les deux inventeurs fous qui ont créé la première machine à laver à pédales au monde. Pour eux, c'est aussi le grand jour, car c'est la première fois qu'ils présentent la machine au public. Ce matin, à 10 heures, c'est la conférence de presse. Il y a plein de journalistes qui viennent filmer la machine et interroger Guy et Michel. Il y a France-Antilles, RFO, et les représentants d'Attac, des Verts et de Terre d'Avenir. Alors nous, pendant la conférence, nous pédalons pour montrer que ça fonctionne et que ce n'est pas trop dur. Nous mettons même notre linge dedans et il ressort tout propre. Les journalistes nous prennent en photo et moi, je sers des jus à tout le monde.
Après, nous nous sommes organisés pour l'après-midi, car la journée n'est pas finie. Nous sommes allés faire les grosses courses. Le plus drôle, c'est quand on sort du magasin avec les 4 caddies remplis à ras bord. Il faut faire attention de ne pas tomber du trottoir. On a bien rigolé. Peu après, Kélig, Morgane, Romain et Marie reviennent au bateau les bras chargés de colis et de lettres. Youpi, hourra, j'ai reçu un petit colis de mes parents avec des bonbons, des photos de mes frères et de ma sœur. Même pas le temps de l'ouvrir : « Vite Jordy, le Docteur Caussé a un pote dentiste, il faut qu'on y aille tout de suite ! ». Ah non, pas le dentiste ! Ni une ni deux, je range mon courrier et on part. Bon, j'aurais préféré rester tranquillement dans ma cabine à lire mes lettres parce que là, je me retrouve sur le fauteuil du dentiste en train de me faire arracher une dent, non, deux au prix d'une, parce qu'elles sont vraiment pourries. Même que le dentiste, il a un peu halluciné. Moi je suis content car il ne m'a même pas fait mal. Je lui demande un autographe et il m'emballe mes dents dans du plastique.
Je les montre à tout l'équipage et même que je les accroche dans ma cabine. Y'a pas à dire, c'est une journée digne de Grandeur Nature qui fait 15 m de long et 9 m de large.

Jordy (2005-2006)

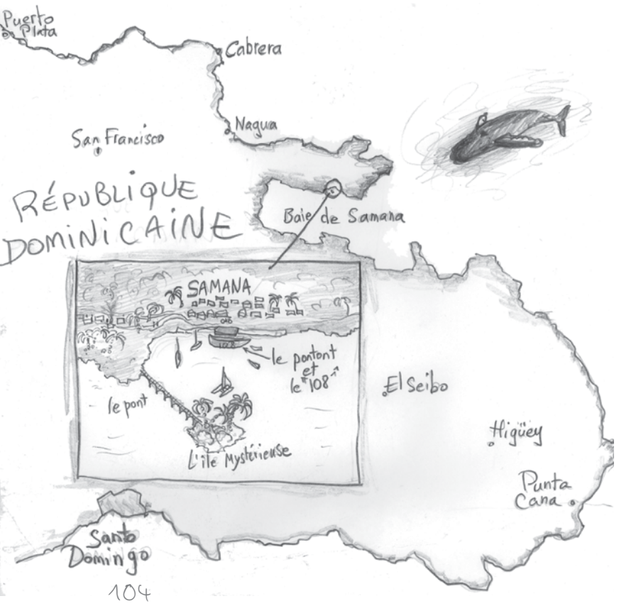
Guy Favand et Michel Duvoid font une démonstration de la machine à laver à pédales, accompagnés de Romain à Pointe à Pitre.

Tom, Kélig, Benjamin, Anthony font la chaîne pour embarquer les cartons de médicaments donnés par Lise et Thierry Caussé.

Le poids de la rencontre avec Thierry et Lise n'est pas mal non plus. Il en résultera quatre remorques de cartons de médicaments que nous chargerons de bras en bras, jusque dans les moindres recoins du bateau. Sur les lèvres des passants, un sourire s'affiche : « Vous partez où comme ça ? ».
– « Heu… à Haïti, enfin pas tout de suite, avant on va d'abord voir les baleines. »

Morgane (2003-2004)

Maylis, Messaouda et Élodie en navigation vers la République Dominicaine.



Ha ! le bonheur ! ?

••La navigation au près est difficile avec Grandeur Nature. On est mouillés constamment par les embruns des vagues qui cognent le flanc du bateau. L'eau couvre en grosses gouttes le pont qui parfois inonde le col du barreur, s'infiltre dans les manches lors d'un petit manque de vigilance. Il faut être attentif et ne pas se laisser partir sous le vent. La toile du catamaran est puissante et l'écart se transforme en vitesse, transformant ce bateau de croisière en un sous-marin dans le bleu écumant.
Vigilance aussi car malgré le fort vent, les cargos et les paquebots naviguent. Avec ceci au menu, il y a le quotidien. Il a vite fait de se résumer dans ces situations : dormir, faire son quart, dormir, somnoler, manger, ne pas vomir, rester sec. Il demande alors beaucoup d'efforts pour faire quoi que ce soit.
Les équipiers sont battants, certes réduits, mais vaillants et même si l'organisation de temps collectifs est dure et amoindrie, on s'organise pour un peu de lecture ensemble, un peu de théâtre, un cours d'espagnol, un atelier bracelet avec musique haïtienne…

GSéb (2003-2004)

République Dominicaine

Un avant-goût de baleine

•• "T'as de la chance d'être de journal aujourd'hui, on a vu des baleines" me disent en chœur André et Abdel. C'est sûr, surtout que, pour une première rencontre, on a été gâtés. À 20 milles des côtes, un baleineau s'est montré à côté du bateau. GSéb était à la barre tandis que Marine et moi étions à notre "salle de bains", c'est-à-dire sur la jupe arrière du bateau pour notre toilette quotidienne. C'est sûrement les petits pieds de Marine qui ont attiré cette jeune baleine de 5 mètres de long. Elle était curieuse, se déplaçait d'une coque à l'autre, en montrant le bout de son nez et son ventre tout blanc. Elle est bien restée une heure avec nous. Nous n'avons vu ni sa maman ni son escorte. Elles devaient être planquées sous le bateau. Marine pensait que notre nouveau compagnon les avait perdues et qu'il cherchait une nouvelle maman. Quant à André, il croyait que la baleine ne nous quitterait plus et nous accompagnerait jusqu'à la fin du voyage. Jérémy avait déjà enfilé son masque pour aller nager avec elle mais nous avancions trop vite. Abdel était plutôt silencieux, mais ses yeux brillaient très fort. Puis GSéb s'est mis à la traîne avec l'aile, mais le baleineau a disparu, et il les a entendues. C'était le chant des baleines « Ça fait bizarre la première fois. Ça semble si proche, si loin, si fort et si profond » me raconte GSéb, en remontant. Toute la journée, nous avons aperçu des souffles et à la tombée de la nuit, une baleine a sauté par 2 fois à 100 mètres du bateau en provoquant une grosse écume sur la mer.Anaïs s'est retournée vers moi en me disant : « C'est comme ça à Silver Bank ? ».
Je lui ai répondu : « C'est encore mieux, et si tu ne veux pas voir de baleines, ce sera difficile ! ».
À 21 h 30 nous étions mouillés dans la baie de Samana.

Véronique (2000)

« Les baleines ne sont pas loin, on en aperçoit même quelques-unes entre deux vagues.
Nous passons à quelques dizaines de milles du Banc d'Argent et déjà nos pensées sont tournées vers elles. L'arrivée sur Samana est saluée par les sauts incessants d'une baleine qui fait crier « hourra » à tous les membres de l'équipage. Bientôt le paradis que chacun s'imagine va devenir réalité, leurs chants, leurs sauts, leurs présences, leurs regards… Vivement « El Banco de la Plata » !

GSéb (2003-2004)

Morgane, Tom, Benjamin, Maïlys, Kélig et Sunita au musée de la Baleine de Samana…

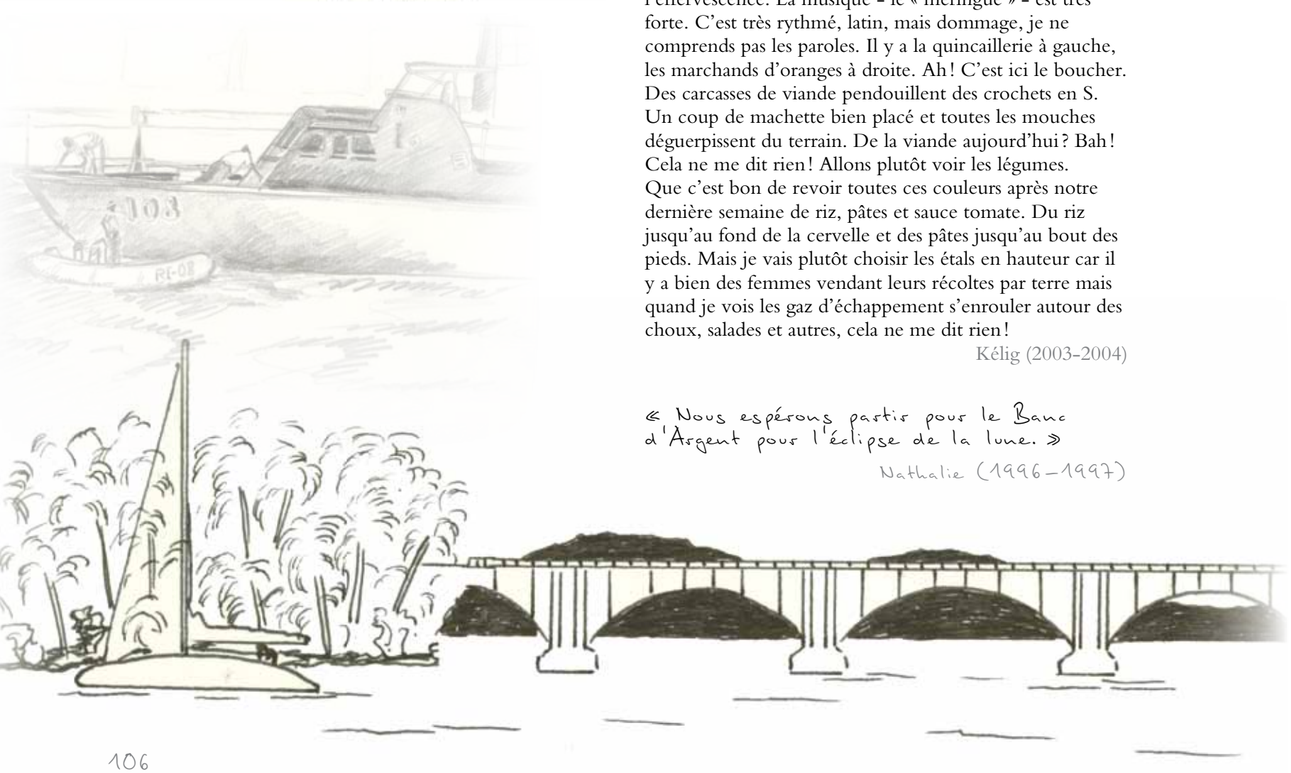
La première impression

••J'ai comme des souvenirs d'Afrique lorsque j'arrive à Samana. Il y a les mobylettes vrombissantes tout autour de nous, les motoconchos (taxis motos) attendant leurs passagers. Il y a du monde, on se croise, on s'évite, on fait attention de ne pas marcher sur des pieds ou sur les gens. Tout le monde parle fort, crie, rigole, se salue. C'est l'effervescence. La musique - le « meringue » - est très forte. C'est très rythmé, latin, mais dommage, je ne comprends pas les paroles. Il y a la quincaillerie à gauche, les marchands d'oranges à droite. Ah ! C'est ici le boucher. Des carcasses de viande pendouillent des crochets en S. Un coup de machette bien placé et toutes les mouches déguerpissent du terrain. De la viande aujourd'hui ? Bah ! Cela ne me dit rien ! Allons plutôt voir les légumes. Que c'est bon de revoir toutes ces couleurs après notre dernière semaine de riz, pâtes et sauce tomate. Du riz jusqu'au fond de la cervelle et des pâtes jusqu'au bout des pieds. Mais je vais plutôt choisir les étals en hauteur car il y a bien des femmes vendant leurs récoltes par terre mais quand je vois les gaz d'échappement s'enrouler autour des choux, salades et autres, cela ne me dit rien !

Kélig (2003-2004)

« Nous espérons partir pour le Banc d'Argent pour l'éclipse de la lune. »

Nathalie (1996-1997)



Nous voici à Samana en République Dominicaine. Nous sommes dans les starting-blocks, prêts à aller voir les baleines. Cette étape est une des étapes phares de notre expédition. Outre le côté merveilleux d'aller vivre avec les baleines, c'est aussi un moment fort que l'équipage partage ensemble. Un moment qui soude et réunit autour d'un même vécu unique et extraordinaire.
Mais pour se rendre sur le Banc d'Argent, nous devons demander un permis aux autorités de Samana. Et ce n'est pas une mince affaire. C'est aussi le moment pour se ravitailler à nouveau, envoyer les courriers et finir le journal de bord pour les parents, amis et adhérents.
En attendant que le permis soit délivré, nous allons faire des randonnées et nous attendons le grand départ dans un endroit tranquille, juste à côté de Samana. C'est une réserve naturelle, une mangrove incroyable du nom de Los Haïtises, un paradis de nature peuplé de palétuviers, d'oiseaux, de dauphins, de graines et de moustiques…
Nous accrochons le bateau par l'arrière à un tronc d'arbre et nous partons explorer ce milieu riche en diversité.
Le groupe est fatigué de la navigation et c'est donc l'endroit idéal pour se reposer.
C'est la moitié du voyage et nous sentons qu'une autre dynamique s'installe doucement. L'apprentissage est bien acquis. Maintenant chaque équipier est encouragé à exprimer et réaliser ses envies… À devenir plus autonome, plus responsable…

Xavier, Marie et Jordy explorent la mangrove de Los Haïtises.

Reportage cacao

••Un jour que Joe, Michel, Christophe, Kélig et Morgane prenaient le café, on ouvrait une plaquette de chocolat… Mais pas n'importe quel chocolat! Du chocolat « commerce équitable »! On observe la plaquette puis Joe (la mère de Christophe) de découvrir: « Mais c'est en République Dominicaine qu'ils produisent leur cacao! ». Et voilà, c'est parti, l'idée est lancée, faut aller voir comment se passe ce commerce équitable vu qu'on va justement en République Dominicaine…
Parce que d'ailleurs, est-ce que ça l'est vraiment, équitable, ce commerce? Nous, on n'en sait rien et c'est ce qu'on va découvrir. Alors nous voilà, Kélig, Ben, Manue, Jordy, le sac à l'épaule, notre espagnol en bouche et nos questions en poche, en route sur les traces du commerce équitable de cacao au départ de Samana et à destination inconnue.
Premier objectif: la coopérative de San Francisco de Macoris. Nous sommes accueillis par Mario, le responsable de la coopérative. Mario est un petit producteur. Il a 67 ans et travaille seul dans ses cacaoyers. Je me dis que nous avons en face de nous un des hommes qui cultivent le cacao que nous mangeons dans nos tablettes « commerce équitable » achetées chez « Auchan ». Je suis impressionnée, ravie. C'est du concret ça, aller voir à la source ce qui se passe. Mario est très content du commerce équitable et en est même très fier! Ce qui est sûr, déjà, c'est qu'il perçoit 300 pesos de plus par quintal de cacao récolté que s'il travaillait avec le commerce ordinaire. Dans son village, ils ne sont que 24 producteurs à travailler avec la Conacado.
Ils sont regroupés en association. Une partie des bénéfices de la vente du chocolat à l'étranger est versée à cette association (proportionnelle à leur récolte bien sûr). Cet argent est alors utilisé pour la construction d'écoles, de routes, de ponts, de cliniques. Ces hommes travaillent donc par le biais du commerce équitable pour le bien et le développement de toute leur communauté… Ils sont tous enthousiasmés par ce procédé et fiers d'œuvrer pour le bien de tous!

Emmanuelle, Jordy et Benjamin (2005-2006)

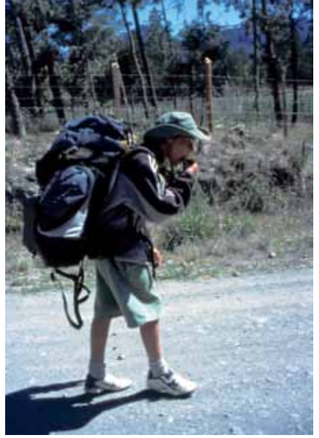
Kélig et Jordy regardent des graines de cacao qui sèchent au soleil.

L'appel des terres de la République Dominicaine

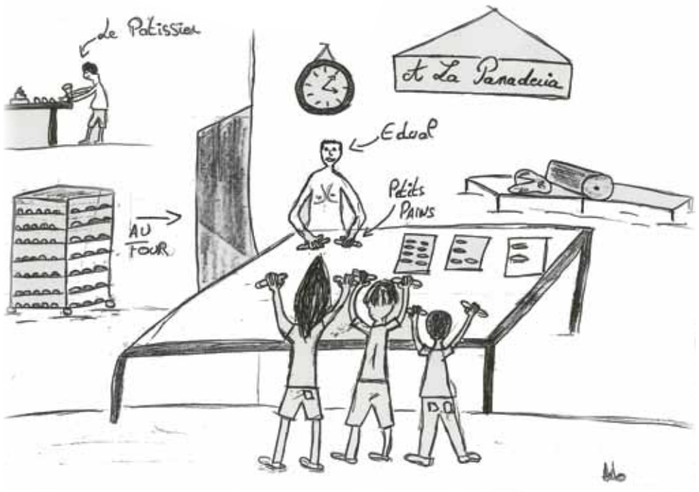
••La famille Rodriguez
Il est 6 heures du matin, l'heure pour la famille Rodriguez de se lever. D'abord, c'est monsieur et ensuite madame, puis viennent Jeannette et Edgar. Il faut allumer le feu dans la cuisine, et la préparation du café se met en route: la journée peut alors commencer.
Dans la case principale, le café est servi: comme il est bon! Il est très sucré et très goûtu car torréfié avec du sucre et de la noix de muscade. Ensuite de la cannelle y est rajoutée. On utilise un grand pilon, puis, au moment de servir on rajoute encore du sucre pour enlever toute trace d'amertume.
Dans la cuisine, après le café, Nena place l'eau à chauffer pour cuire les habichuelas ou les haricots rouges… Nena c'est la femme de Rodriguez, la petite abuela ou encore Maria De Essu Bonifacio, « mama » pour ses petits-enfants, et bien sûr, Nena pour ses amis.
Nous, on veut bien aider, mais cela fait toujours rire les femmes du village lorsque Benjamin prend le couteau. Un homme à la maison? Ils sont comiques ces Français! Dans cette famille c'est toujours des grands éclats de rire, de spectaculaires sourires et je vois même des grands élans de joie papillonner de partout dans cette maison.
Entre Nena, qui parle trop vite, et qui s'esclaffe en voyant nos têtes d'ahuries… Edgar qui reprend en chœur et glousse pour un rien… Fidelio et ses mimiques de pantin désarticulé… Jeannette, avec son grand sourire, nous invite à faire de même… Voici la maison aux mille sourires.
C'est un vrai séjour typique que nous avons vécu. Loin de tout et pourtant si proche de la Republique Dominicaine, de ses habitants et de sa culture… Il est temps de partir maintenant. Petit échange d'adresses, et adios. Avant de partir, Nena pile du café que nous emporterons sur le bateau. Un pequeño recuerdo de la famille Rodriguez…
Les au revoir sont un peu déchirants.
J'ai l'impression d'être dans une grande tragédie où les héros doivent se séparer à jamais et où les larmes fusent de toutes parts. Oh non, c'est trop, on s'en va, parce que sinon on va tous pleurer. Allez, que Dieu vous garde et vous protège. Qu'il est bon de partager tant de choses, tant d'expériences, tant de mots, d'émotions.
Bon, en route vers Santo Domingo pour rejoindre le groupe de Morgane et se faire quelques musées pour comprendre les racines du peuple dominicain. On regarde droit devant soi. Laissons le passé au passé. L'aventure continue.

Sunita (2003-2004)

En route…



Tom traverse la montagne,
espérant qu'une voiture s'arrête.



La République Dominicaine, pays grand comme la Suisse, accueille 9 millions d'habitants dont 2 millions d'Haïtiens ! On croise des émigrés un peu partout dans le pays. Ils récoltent la canne à sucre. Ils sont ouvriers du bâtiment, vendeurs ambulants… Pour les Dominicains, les Haïtiens sont bosseurs : « On se respecte, mais ça ne va pas plus loin », nous dit-on. Cependant, nous avons quand même constaté qu'il y a beaucoup de racisme…
Pour faire l'homme dominicain, ce n'est pas difficile. Prenez un flan de leche, incorporez du riz aux fayots en grande quantité. Mélangez du café torréfié, avec du sucre, du sucre, du chocolat… et du sucre. Trempez-le dans une caisse de poulet frit, diluez le tout dans un peu de rhum, couvrez d'une feuille de tabac. Laissez mijoter à l'ombre d'un manguier. Et voici un Dominicain, certes un peu gras mais d'une grande générosité et hospitalité, toujours le sourire aux lèvres. Pour finir, les Dominicains ont une influence latine. Ils font la fête aux rythmes du merengue ou de la salsa. Ils parlent espagnol, sont chrétiens comme les latino-américains. Mais à côté de cela, ils pratiquent le base-ball comme sport national.
Ils sont au volant de gros camions aux grosses cheminées, tout droit sortis d'Amérique. Bref, c'est un peuple fait de mélanges.

Anthony et Morgane (2003-2004)

On mange bien ici, j'veux rester

••De la famille d'Édoual, je ne veux plus partir. Je veux rester. J'aime vraiment cette famille. Ils sont très généreux et aussi très marrants. Quand ils nous donnent à manger, c'est énorme, il y en a pour deux personnes. Ils ont des poules, des cochons, un chien. C'est comme une ferme, une basse-cour quoi ! J'ai adoré cette famille. Je ne peux plus m'en décrocher. Mais un jour ou l'autre, il faut bien partir, aller découvrir d'autres choses, d'autres familles, d'autres personnes, découvrir le monde. J'aime bien cette famille parce que j'y ai fait de la moto. Je jouais avec les enfants et je regardais comment ils vivent. Ils sont très gentils et généreux. Dans le rio à côté de la maison, il y a des vaches en liberté, des taureaux, des chevaux et des crapauds… qui eux me faisaient peur.

Tom (2003-2004)

« On leur a laissé un peu de notre français, et eux nous ont donné beaucoup de leur chaleur. Tristes mais heureux d'avoir vécu parmi eux, on reprend la route : vamos à la ciudad. »

Anthony (2003-2004)

L'esprit de famille est important. Ici je me suis senti bien. Un peu comme chez moi. Au bout de quelques jours, on a nos marques, nos repères. On connaît les gens, leurs habitudes. Le problème, qui n'en est pas vraiment un, c'est que l'on est considéré comme des invités. C'est pourquoi il faut vite montrer qu'on est égaux par rapport à eux. Leur gentillesse met vite à l'aise et leur hospitalité est sans pareille, même s'ils sont très pauvres. Si les gens étaient comme cela en France et dans tous les pays, on pourrait faire un autre monde.

Anthony (2003-2004)

Anthony et Tom
avec la famille d'Edoual.

Swann au marché
de Samana.

Cette nuit, j'ai dormi sur le filet avec Élodie, c'est toujours agréable de se réveiller aux premières lueurs du jour. Tout autour de la baie, Samana encore endormie. Ce matin, on fait le ravitaillement pour le Banc d'Argent appelé aussi Silver Bank. On déplace Grandeur Nature et l'on mouille juste devant le quai. Je pars avec Agathe, Maylis et Élodie pour faire les courses. On arrête un « moto-concho », c'est les taxis d'ici, une moto aménagée de façon à ce qu'elle puisse transporter quatre personnes en plus du conducteur. Il nous dépose en face du supermarché, où l'on fait les courses de sec : les pâtes, le riz, la farine, le sucre… On rentre ensuite au bateau, assises à l'arrière du camion qui livre les fruits et les légumes frais commandés la veille par GSéb et Agathe à German, un homme qui fait les courses du bateau chaque année. Pendant notre absence, le nettoyage du cata et les pleins d'eau ont été faits. Après déjeuner, on repart à terre avec Maylis, Agathe et Élodie, on va à la poste. « La lista de correos por favor ». Je fouille dans le paquet de lettres que la postière vient de me tendre. Il y en a pour Élodie, Maylis, Thomas, et une carte de Marine. Agathe nous quitte pour aller à Internet, de notre côté, on va essayer de trouver des glaces. On se fait ramener au cata par un bateau de touristes.

Juliette (2000-2001)

L'effet Don Bululu… on s'en souvient !

••Sur Grandeur Nature, les week-ends n'existent plus, on change d'heure comme de chaussettes et même les saisons se sont fait la malle. Alors on se repère au soleil et on garde le Nord, à la nomade quoi ! Pour nous, le temps se découpe selon les lieux que nous visitons, les aventures que nous vivons. Lorsque nous arrivons dans un port, on ne sait plus très bien si on est lundi ou mercredi, le 8 ou le 30 ! Du coup, pour ne pas être trop largués, on se crée nos propres repères temporels. Histoire de ne pas louper les jours de marché par exemple.
Aujourd'hui, c'est jeudi ! Et comment je le sais ?
Et bien parce que c'est « Don Bululu » au menu du jour. Moment grandement attendu car le jeudi est le seul jour de la semaine où le « mercado » de Samana est fourni en bidon d'un demi-galon de ce yaourt crémeux.
Et ça, c'est le genre de détail dont on se souvient sur ce bateau !

Morgane (2003-2004)

Tom et Anthony au Don Bululu.

Thomas, Nathalie et Clotilde achètent des bananes en pagaille.
Samana est une ville particulière qui suscite différents ressentis.

«Nous sommes à Samana et les gens y sont malfamés, tu as l'impression que c'est des gangsters comme dans les films américains, tous sur leurs motos, avec de grosses chaussures noires comme les militaires et ils sont très draqueurs.»

Messaouda (2000–2001)

«La ville s'avère bruyante, y'a comme une ambiance de ruche. Tout le monde est souriant et a l'air sympathique, en plus la ville est très propre, les trottoirs sont bordés de gazon. Je me suis tout de suite senti à l'aise en déambulant dans la rue.»

Marco (1998–1999)

Ludovic et Hélène sur le pont de Samana.
Près de la petite île, le bateau est au mouillage.

Ça parle groupe

••Il faut évoluer… Hier, nous avons fait une réunion, une réunion où tout le monde était d'accord et a dit (ou avoué) que ça n'allait pas, que tout le monde se cachait derrière ses responsabilités et celles des autres… Qu'il fallait changer, que nous sommes en train de rêver et non de vivre notre voyage. Il faut évoluer, profiter de chaque instant comme si c'était le dernier… Ouvrir les yeux, comme si l'expédition s'arrêtait demain… Aujourd'hui, tout le monde était tendu et l'ambiance était très lourde, voire palpable… À l'heure où je vous écris, nous venons de finir la deuxième partie de la réunion, où l'on a parlé de nos projets pour le mois…

Thomas (1996-1997)

«C'est le 4e mois déjà, on en a un peu tous marre, on est un peu tous fatigués, et apparemment l'étape Samana, c'est toujours comme ça, à chaque voyage. Mais bientôt on va aller au Banc d'Argent et là, on va s'amuser…»

Emmanuelle (2005-2006)

Il faut que tout soit prêt pour partir demain matin… Il ne manque plus que le permis. Pour cela Christophe et moi, nous nous rendons aux bureaux de la commission. Là, nous discutons avec Alberto du développement du tourisme autour des baleines, ainsi que des différentes façons de les approcher. Évidemment nous confrontons voile et moteur, l'un silencieux et calme, l'autre bruyant et stressant pour les baleines. Finalement c'est la responsable du programme qui nous dit de passer le lendemain à 8h30: C'est bon, maintenant c'est sûr nous pouvons partir demain!

Marco (1998-1999)

De haut en bas: Manu, Guillaume, Marc, Bastien et Hélène aux échelons scrutent l'horizon.

LA BALEINO-THÉRAPIE

LE BANC D'ARGENT • • • BANCO DE LA PLATA • • • SILVER BANK • • •

20°N 46' 69°N 46'

La légende raconte…

…que lorsque les galions chargés d'or revenaient vers l'Europe, certains s'étaient perdus dans les pièges de coraux.
Les spécialistes pensent que plus de trois cents galions ont percuté le Banc.
Ils étaient chargés d'or et d'argent dérobés aux Indiens d'Amérique.
Ainsi les trouveurs de trésors ont découvert leur plus grosse fortune sur le Banc, c'est pour ça qu'il porte le nom de «Banc d'Argent».

Mais pour nous c'est une autre histoire…

Grandeur Nature sort de la baie de Samana et se dirige vers le Banc d'Argent. C'est un moment habituel pour le bateau, mais exceptionnel et grandiose pour moi et sûrement pour d'autres aussi.
Ce que je sais c'est que je vais nager avec des baleines, en tout cas je l'espère de tout coeur. Mais, avant il faut faire le quart de nuit et ne pas se «scrouncher» sur une patate de corail, comme les galions.

Mailys (2003-2004)

Le soleil se lève… le Banc d'Argent apparaît

Peinture d'Horta
Troisième planète :
Silver Bank.

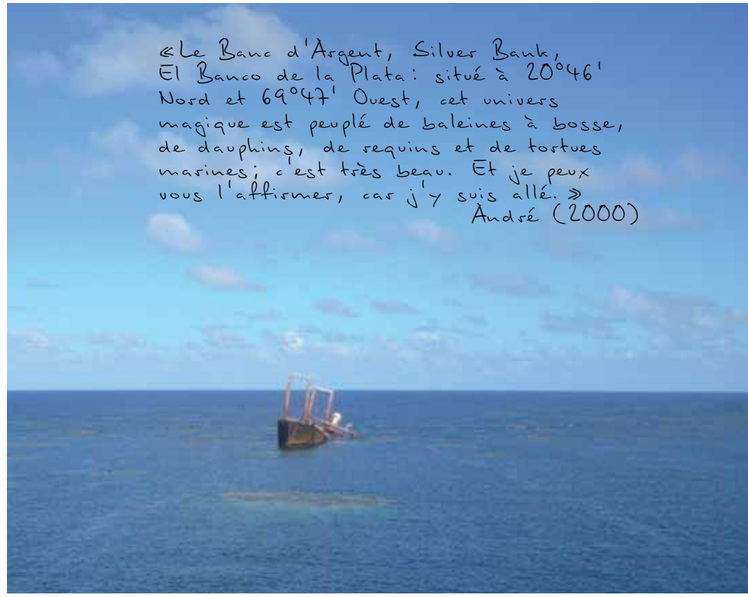
Nous hissons le foc, et c'est parti. Les vagues qui déferlent me paraissent énormes. Peu à peu les matelots s'activent et émergent plus ou moins. « Là, un souffle, cent mètres à droite ! » crie l'un d'entre nous. Tous les regards se détournent. C'est notre premier souffle de baleine. Cinq minutes plus tard… Ahhh ! Une baleine surgit à dix mètres à l'arrière du bateau, je suis bouche bée à cause de la taille et de la grosseur de cet animal (45 tonnes pour les plus grosses). Bientôt, il y en aura partout ! Des sauts, des souffles, des queues, tout cela nous étonne, ça n'arrête pas. Lorsque le soleil se faufile entre les nuages, et laisse apparaître un rayon de lumière, il fait briller le dos de la baleine et le rend d'apparence lisse. C'est vraiment beau ! Guillaume, sur les échelons, nous indique Polyxéni. C'est une épave, échouée sur le corail, depuis une bonne vingtaine d'années, d'ailleurs deux bateaux de charters sont mouillés à côté. Au fur et à mesure que l'on avance, la houle se casse, la barrière de corail apparaît ainsi que plusieurs détails de l'épave. Il y a aussi quelques patates de corail reconnaissables par les taches vertes. Nous sommes sur le Banc. Il y a 20, 30 mètres de fond. Nous ne sommes plus très loin de Polyxéni et devons mouiller, mais déjà il faut trouver la bonne patate. Voilà, nous sommes accrochés, ça fait bizarre d'être en pleine mer et d'être crochetés sur du corail ! Certains plongent, il paraît que c'est vraiment beau.

Hélène (1998-1999)

L'équipage veille ! Kélig, dans les échelons, guette le corail et la baleine.
À l'avant Benjamin, et sur le côté, Jordy.

Que font les baleines sur le Banc d'Argent ? Le Banc d'Argent est une plateforme sous-marine de 3 000 km². Les eaux y sont chaudes, peu profondes et protégées par une barrière de corail où les courants marins sont nuls, le tout sans bateaux. Le paradis pour des baleineaux encore tout fragiles qui ne demandent qu'à apprendre la vie de cétacé ! Eh oui, car quelques mois après la naissance, ils doivent être prêts pour le grand voyage qui les conduira dans le Nord ! Près de 3 000 baleines séjournent au Banc d'Argent, l'hiver. C'est pour toutes ces raisons que depuis le 14 octobre 1986, le Banc d'Argent est considéré comme le sanctuaire marin des baleines à bosse. Pour approcher les baleines, nous préférons la voile lorsque le vent est de la partie. Nous repérons leurs souffles et nous nous dirigeons vers elles.
Deux personnes se mettent à la traîne dans l'eau, « à l'aile* », et lorsque les baleines décident de venir nous voir, le capitaine signifie au plongeur qu'il peut lâcher la corde pour aller vivre sa rencontre.
Les plongeurs sont par deux ou trois, voire quatre ; ils doivent faire attention de ne pas gêner les baleines souvent accompagnées de leur baleineau, de ne pas les encercler. Mais la puissance de leur caudale permet aux cétacés de s'éloigner à une vitesse surprenante s'ils le décident.

* L'aile est une planche à la forme de queue de marsouin, elle mesure 115 cm sur 27 cm. Accrochée à elle, à la traîne du bateau, on se prend pour un dauphin.



L'épave du Polyxéni règne, seule, au milieu de ce paradis corallien.

« Après tout ce temps de voyage, ces quatre mois de découvertes, d'expériences uniques et merveilleuses, je ne pensais pas arriver ici. Ces quatre mois sont passés comme l'éclair et, pourtant, ils ont duré des siècles et je me sens rempli, plein de choses nouvelles, d'apprentissages et de changements.
Debout dans les échelons, je me fais cette réflexion, tout en m'imprégnant de l'atmosphère du lieu. »

Xan (2005-2006)

On apperçoit Jordy dans l'eau à côté de la baleine. Y en a qui doivent avoir des émotions.

Pourquoi venir voir les baleines, à quoi ça sert ?

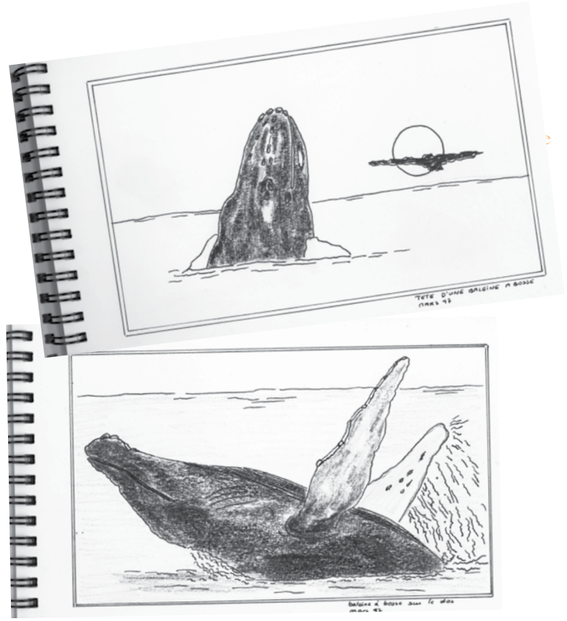
••Pour répondre, il faut que je remonte 20 ans en arrière. Nous avions vu un reportage sur les baleines fait par des scientifiques américains qui parlaient d'un lieu où se regroupaient les baleines de l'Atlantique Nord, un banc corallien au large de la République Dominicaine, au nord de Puerto Plata, ayant pour nom, « Silver Bank » (en anglais).
En 1983-1984, j'ai réalisé une expédition aux îles Canaries et là, j'ai fait toutes sortes de rencontres avec les mammifères marins : dauphins, globicéphales, rorquals et cachalots. Je ne vais pas les raconter, ce serait trop long… Ce furent autant de moments forts et déterminants qui m'ont donné envie d'axer plus le voyage sur la « rencontre » avec des mammifères marins, principalement les baleines. D'abord à cause des émotions que cela m'avait procurées. Parce que cela donnait un but commun aux voyageurs. Parce que cela faisait « battre nos cœurs » ! Une fois rentré en France, j'ai appris que les hommes continuaient de massacrer les baleines !
Alors je me suis dit qu'il fallait montrer à un maximum de gens à quel point les baleines étaient belles et pacifiques. Ensuite, la chasse à la baleine a été interdite. Malheureusement, il est prévisible qu'un jour elle reprenne… Une réunion de la Commission Baleinière Internationale a lieu tous les ans, au cours de laquelle le moratoire est discuté ! Alors, il faut continuer à parler des baleines qui vivent paisiblement dans les océans !

Christophe (2005-2006)

Dopée à la baleine

••Nous naviguons seulement avec le yankee, mais le vent forcit et nous avançons trop vite pour les baleines. Nous prenons un ris.
Nous sommes prêts. Chacun est à son poste pour guetter les souffles. Je suis à l'étrave bâbord avec Marine, c'est calme, pas de souffle à l'horizon. Soudain, à 20 mètres du bateau, "ELLE" surgit dans sa belle robe grise et lourde en élançant sa grande nageoire gantée de blanc. Surprise, je crie, lève les bras comme elle.
La mer n'est plus qu'une grande plaque blanche à son passage.
Nous guettons un autre saut, mais la baleine a disparu avec son mystère. Quelques minutes plus tard, nous serons récompensés par un autre bond. Est-ce la même baleine ?
Ces sauts m'étonnent toujours. Comment font-elles pour déplacer 25 à 30 tonnes, simplement avec la force de leur nageoire caudale ? Elles bondissent entièrement hors de l'eau, retombent le plus souvent sur le dos en provoquant une grosse claque sur la mer. En véritables acrobates, elles sautent, battent de leurs nageoires pectorales ou caudales.
Nous sommes aux aguets, je suis survitaminée, ces deux sauts m'ont dopée pour toute la journée.

Véronique (2000)



« Elles sont magnifiques, quand je vois tout ça je me demande si je ne suis pas en train de rêver dans mon lit en Suède. Mais non… Ce sont de vraies baleines que je vois. »

Jonas (1996–1997)

Comme ensorcelée

Je suis tranquillement à la traîne, j'écoute la douce mélodie des baleines, en observant les fonds. Là, j'entends des « Ho ! Ha ! Woua ! ». Je lève la tête et vois qu'il y a une baleine à ma droite. Je mets la tête sous l'eau. Là, devant mes yeux, un spectacle magnifique. Excitation, peur, tremblements… Toutes ces émotions montent en même temps. D'abord, j'aperçois une masse sombre. Elle est énorme !!! Je me sens toute petite devant cette masse immense. Je suis toute seule à la traîne et je ne connais pas les réactions de ce mammifère.
Je doute de moi.
Plein de questions me viennent : Est-ce qu'elles s'approchent de moi ? Combien sont-elles ? Qu'est-ce qu'elles vont faire de moi ? Petit à petit, l'ombre s'approche. Les formes se distinguent, se détaillent. En premier, je vois la tête. J'aimerais me plonger dans son regard, mais le corps arrive et c'est si énorme que je n'en vois plus les détails. Avant, je n'arrivais pas à imaginer la taille d'une baleine. Là, je réalise les dimensions, et c'est tellement gros que pour les voir de la tête à la queue, mon regard est obligé de tourner de 90°. D'abord, j'en vois une « trop classe », puis deux « mamans », ensuite trois. Je ne veux plus les quitter du regard. Je dis au revoir à GSéb qui me fait signe de lâcher. Je suis très impressionnée ! Je suis seule ! Il n'y a qu'elles et moi. Le bateau est plus loin. Qu'est-ce que je fais ? Je les suis ? Je les laisse partir ? Je décide de les suivre. Je nage derrière elles. Leurs caudales sont près de moi. Il est difficile d'évaluer la distance, je sens le courant qu'elles font. J'ai un peu, ou plutôt beaucoup la frousse de me prendre un coup de caudale dans la tête, mais c'est si magnifique ! Je m'arrête de les suivre, pour respecter leur décision de me laisser là. Je nage alors avec Antho, Kélig et Tom qui m'ont rejointe. Je tiens la main de Kélig, cela me rassure. On rentre au bateau, j'ai le cœur rempli de joie, j'en tremble. Il faut que j'en parle aux autres pour partager, avec eux, ce moment que je ne suis pas près d'oublier…

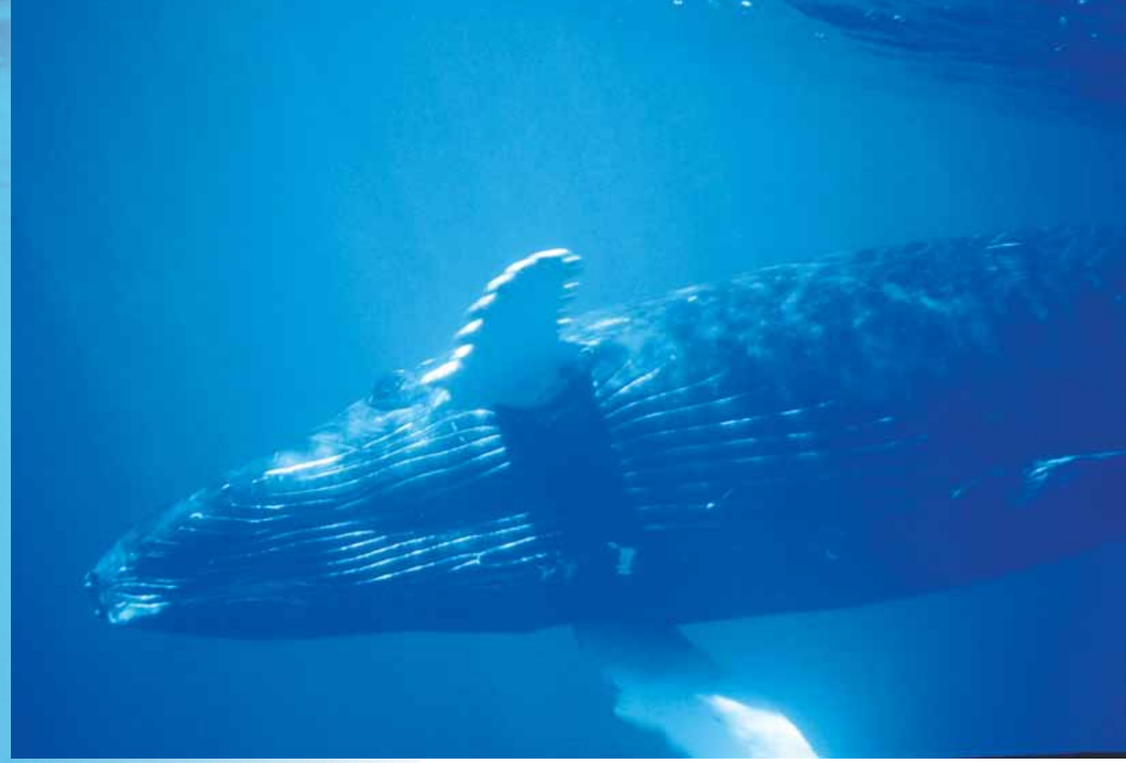
Christal (2003-2004)

« Quand la baleine est sous toi, ça fait battre le cœur »

Patrick (1998-1999)

Je garde mon calme et respire doucement. J'y suis. Je vois une énorme masse qui sort de l'obscurité. Je m'immobilise totalement et j'admire, je contemple, je vis, j'écoute, je rêve, je m'envole. Ses mouvements sont très paisibles, purs et tranquilles, ce qui me rassure. J'aperçois, sous la mère, un baleineau qui se cachait. Je suis tout seul, à plus de cent mètres du bateau, avec ces mammifères, majestueusement royaux. Ils passent juste dessous et le petit remonte respirer à moins de cinq mètres de moi. J'ai envie de les suivre, mais je n'ose pas de peur de les déranger, peur de bouger. Je les perds de vue, alors je relève la tête et je me trouve face au bateau. Quand je vois qu'il y a tout le monde sur le bateau, ça me fait plaisir. Ils ont l'air contents pour moi ce qui me rend encore plus heureux : j'ai l'impression d'avoir partagé avec eux cet extraordinaire moment.

Benjamin (2003-2004)



Soudain, juste là, près du bateau, une baleine fait surface. Je saute dans l'eau et la vois comme dans mon imagination, grosse, très grosse. Ses formes sont comme un nuage noir, gris. Les mouvements de la queue sont gracieux. Elle est très belle, plus que belle, magnifique, plus que tous les mots. C'est vraiment comme quand tu rêves. Elle est énorme, à 3-4 m, j'ai un peu peur parce que son aileron tout blanc est plus gros que moi.
Il peut faire ce qu'elle veut de moi. Elle est noire et un peu grise, elle fait un tour sur elle-même, devant moi, comme une danseuse. Tout est impressionnant.

Jonas (1996-1997)

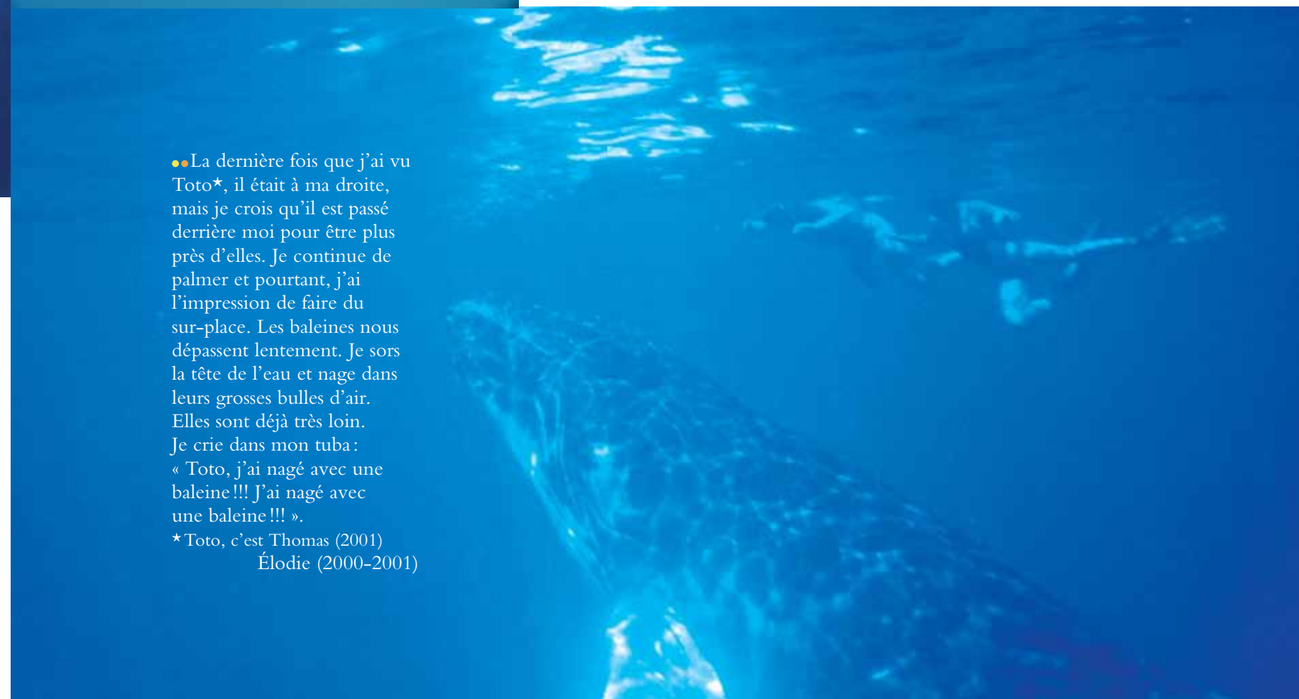
Au-delà des mots

••Une baleine apparaît, mais pas le temps de comprendre ce que je vois, elle donne un grand coup de caudale à quelques mètres de moi. On ressent les remous produits par sa queue. Christal me retient par le bout de sa palme de peur que je me prenne une baleine sur la tête !
On se demande ce qui nous arrive… Des baleines excitées ! On décide de rejoindre le bateau, mais un nouveau souffle surgit. Elle arrive… Elle est là…
Plus calme et plus curieuse que l'autre, elle passe en dessous de nos trois petits corps et remonte pas loin de moi. Cette fois, je prends le temps de l'admirer.
Du bleu dans du bleu, il y a tellement de contrastes.
C'est magnifique. La baleine est si douce dans son regard. Elle te fixe avec ses gros yeux, si curieux qu'elle te fige sur place. Je rêve, je n'en crois pas mes yeux… Je perds la notion du temps… Mais comment décrire cela par des mots…
Ce n'était pas la première fois que je voyais des baleines dans l'eau, mais c'est la première fois que cela se passe ainsi. Sentir les mouvements de la baleine dans l'eau, observer ses dégradés de bleu, ses grandes ailes blanches, ses petits détails sur la peau, entendre son chant. Te sentir observé, te sentir si petit à côté de ses 30 tonnes mais te sentir si vivant derrière ton masque, les yeux ébahis.
Il faut le vivre.

Anthony (2003-2004)

Et là, on se retrouve nez à nez avec la baleine et son baleineau. Je suis scotché sur place, je ne pense plus à rien, mes yeux sont fixés sur la baleine. Je peux juste faire des oh, des ah dans mon tuba.
Quand ils étaient au fond, ils ne me paraissaient pas petits, mais pas aussi énormes que quand ils sont remontés. J'ai commencé à avoir peur de rencontrer un animal aussi grand.

Jordy (2005-2006)



••La dernière fois que j'ai vu Toto*, il était à ma droite, mais je crois qu'il est passé derrière moi pour être plus près d'elles. Je continue de palmer et pourtant, j'ai l'impression de faire du sur-place. Les baleines nous dépassent lentement. Je sors la tête de l'eau et nage dans leurs grosses bulles d'air.
Elles sont déjà très loin.
Je crie dans mon tuba :
« Toto, j'ai nagé avec une baleine !!! J'ai nagé avec une baleine !!! ».

*Toto, c'est Thomas (2001)

Élodie (2000-2001)

Fabuleux mysticète

••Subitement, la baleine à bosse s'élance dans l'air, creusant le miroir naturel de la grande bleue. Comme une sculpture vivante, figée, le temps d'un instant, le profil fabuleux de ce mysticète, jeu d'ombre de sa peau, du clair de ses nageoires, du blanc de l'écume qui l'accompagne dans son ascension, ça surprend les occupants de "Petite Nature". Malgré sa masse énorme, nous sommes subjugués par l'impression de légèreté qu'elle nous renvoie. Le mégaptère retourne vers l'eau, retombe comme une crêpe dans le bouillon d'écume, morceau de miroir éclaté… Une petite vague déferlante dessine un rond autour de la baleine, puis le calme revient. Marine et moi, ébahis, les yeux tout ronds. Rien ne sort de nos bouches. Aucune parole ne peut exprimer ces sensations. Puis comme si cela ne suffisait pas à nos émotions, elle recommence !

GSéb (2000)

«C'est la belle vie, j'ai vraiment de la chance quand même d'être sur ce bateau. C'est vraiment beau ces bêtes, toutes calmes, toutes gentilles. Elles ne te veulent pas de mal si tu ne leur en veux pas. C'est magnifique, dès le premier instant qu'elles te voient, elles te connaissent. »

Tom (2003-2004)

«J'ai recueilli l'un des plus beaux souvenirs de ma vie et ce lieu restera gravé dans ma mémoire»

Xan (2005-2006)

Nous pouvons presque les frôler

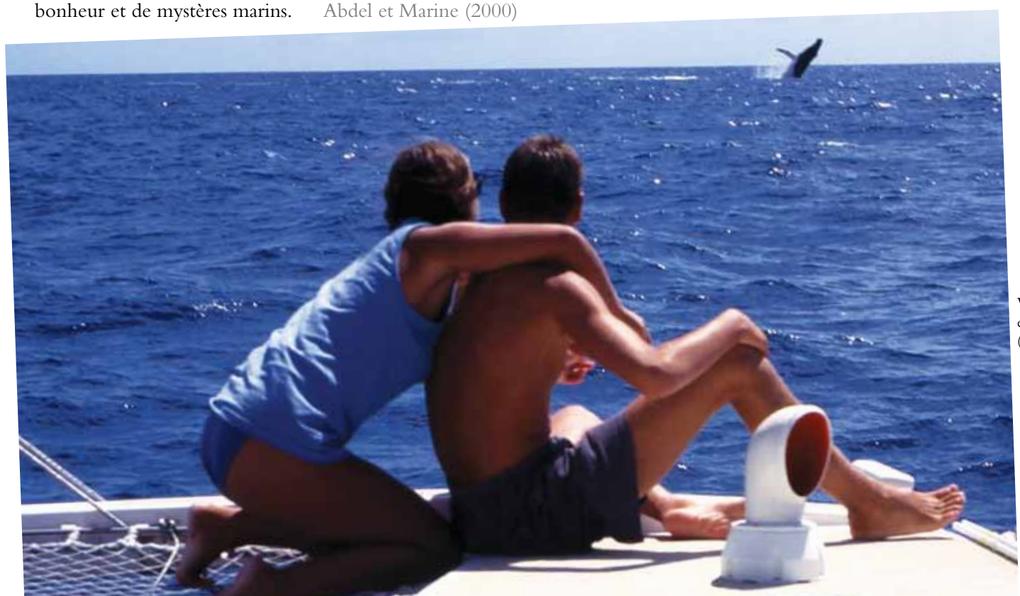
••Christophe crie : "Une baleine !". Nous sautons, accompagnés de Véro, en nous mettant à la traîne. Ça y est, on les voit, nous pouvons lâcher pour aller à leur rencontre. Elles ralentissent afin de pouvoir nous observer et nous les admirons. Nos bras semblent être à 10 cm, nous pouvons presque les frôler. C'est trop beau ! Marine tout en regardant l'œil de la mère, lui parle, c'est impressionnant et émouvant. Tellement grosse à cause de son accouchement d'il y a un jour peut-être, elle lâche du lait à chaque coup de queue. Eh oui, c'est dur à croire mais, pour nous, c'est plus vrai que du lait de vache, ça donne l'impression d'une fumée de cigarette dans l'eau. On nage dedans et Véro a l'idée d'aller le palper. D'après ses impressions, c'est plutôt gras et gluant et surtout blanc. Au moment de la séparation, on a le cœur gros comme un estomac de baleine rempli de bonheur et de mystères marins.

Abdel et Marine (2000)

Qu'est-ce qui est magique ?

••Vivre ces rencontres, ces moments ensemble, tous les douze ! Avec la conscience de vivre une chose unique, inoubliable… Ce serait mentir de dire que c'est l'harmonie totale entre nous tous. Mais nous vivons des moments tranquilles, hors du temps, autres… On a d'ailleurs pu mesurer - après la discussion avec David Buglas (le responsable du sanctuaire qui travaille pour le gouvernement de République Dominicaine et qui est présent sur un des bateaux de charter) - à quel point nous sommes privilégiés, puisque seuls, quatre bateaux sont autorisés à venir sur le Banc !

Christophe (2005-2006)



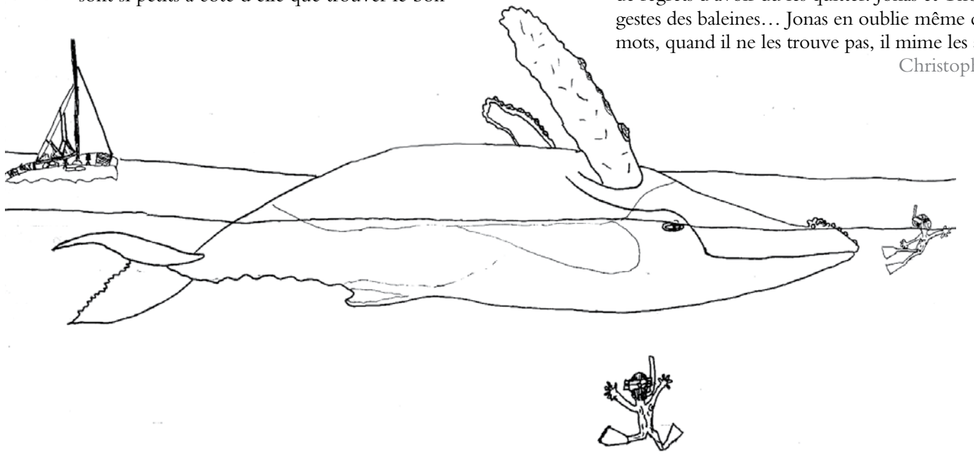
Véronique et Patrick (1998-1999)

Elles font leur cinéma

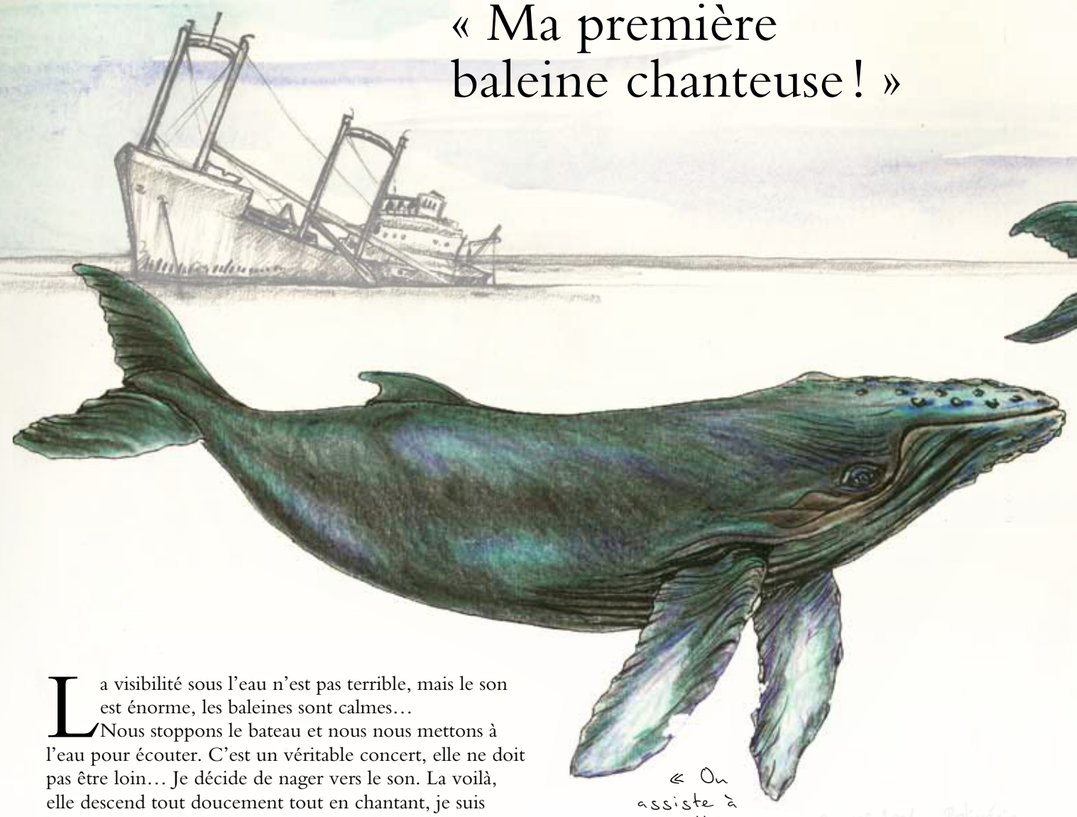
••Je ne sais pas trop par quel bout prendre cette baleine, il faut dire que c'est plutôt gros, une baleine !
Elles n'étaient que deux, il y avait la « curieuse » et la « timide ». La curieuse nageait vers moi, elle me regardait, tournait dans tous les sens, mais tout doucement sans me quitter du coin de l'œil. La timide restait au fond et remontait de temps en temps mais ne se laissait pas approcher, ce qui est plutôt le comportement habituel des baleines à bosse !
Nous avons tourné un bon moment autour du bateau, je profitais de la bonne volonté de la curieuse pour la photographier sous toutes les coutures.
Je pensais qu'elle allait finir par se lasser et disparaître dans le bleu.
Ce sont maintenant 8 plongeurs qui sont à côté d'elle, la baleine est toujours aussi calme et attentive.
Elle avance en bougeant le moins possible ses nageoires pour ne pas risquer de toucher les plongeurs.
Elle se met complètement sur le dos et étend ses nageoires vers nous. Un de ses grands bras blancs se tend à quelques centimètres de moi, j'avance la main et en saisis doucement l'extrémité, elle replie sa nageoire le long de son corps mais reste immobile. Jonas se rapproche, il me saisit par la main, nous sommes à 1,50 mètre d'elle.

Il tend son autre main, la baleine tend sa nageoire, il la touche. Thomas le voit faire et l'imite.
La baleine n'est pas gênée, elle continue à se rouler sur le côté, en faisant bien attention à ne pas nous toucher. Quand nous sommes trop près, elle replie complètement ses nageoires le long du corps et stoppe ses battements de queue. Nous nous observons à loisir, je ne sens plus le temps passer, j'ai oublié les vagues qui déferlent et submergent mon tuba. Au bout d'un moment, je relève de nouveau la tête, le bateau revient vers nous à la voile. Le moment est trop beau et il faut que je filme ! Cela fait plus d'une heure que nous nageons avec elles !
Je me dis : « Christophe, t'as déjà noyé deux caméras, c'est pas le moment de déconner ! ».
Je me remets à l'eau, je palme vers Thomas et Jonas qui sont restés tout le temps avec notre amie curieuse.
J'arrive près d'eux et commence à filmer, le jeu est toujours le même : je te regarde, tu me regardes, je me mets sur le dos immobile et tends mes nageoires.
Un moment l'idée me traverse d'aller lui gratter le ventre ! C'est peut-être ce qu'elle attend ! Mais je me contente de la filmer le plus possible, de faire des « détails » !
Ce n'est pas tous les jours qu'une baleine se laisse approcher et admirer de si près. J'essaye de filmer la baleine et les deux plongeurs en même temps, mais ils sont si petits à côté d'elle que trouver le bon angle n'est pas évident. D'autant plus que caméra sur l'œil, on se rend moins compte des distances, je manque plusieurs fois de lui rentrer dedans. Mais elle sait m'éviter et freiner quand il le faut. Par moments, je prends un peu de recul et observe cette grande « personne », je ne peux pas la considérer comme une « masse » maintenant que nous nous sommes longuement regardés, avec les deux petites formes à côté d'elle, si petites et toutes blanches.
À certains moments, elle sort la tête de l'eau, tellement doucement que nous restons à un mètre d'elle.
C'est une chose de savoir qu'elle maîtrise entièrement sa masse, mais de le voir et de le vivre, c'est une autre impression ! Parfois, elle se tord complètement en deux. De l'autre côté, je vois Thomas se rapprocher de sa tête presque à la toucher. En filmant je me rapproche, mais la baleine tourne rapidement la tête et bascule. Je manque de la recevoir sur moi, je devine que Thomas a voulu la toucher et qu'elle l'a esquivé. Mais elle n'est nullement inquiète et reprend son jeu ! Simplement, c'est elle qui fixe les règles. Je filme depuis 20 minutes, la batterie clignote, en plus, il se fait tard. Je fais une dernière image des deux baleines s'éloignant, car tout ce temps, la timide est restée dessous. Je regagne le bateau. Le soleil est bien bas. Il faut regagner le mouillage. Les baleines continuent à tourner autour de nous. Nous sommes encore avec elles et pleins de regrets d'avoir dû les quitter. Jonas et Thomas imitent les gestes des baleines… Jonas en oublie même de chercher ses mots, quand il ne les trouve pas, il mime les actions !

Christophe (1996-1997)



« Ma première baleine chanteuse ! »



La visibilité sous l'eau n'est pas terrible, mais le son est énorme, les baleines sont calmes…
Nous stoppons le bateau et nous nous mettons à l'eau pour écouter. C'est un véritable concert, elle ne doit pas être loin… Je décide de nager vers le son. La voilà, elle descend tout doucement tout en chantant, je suis juste au-dessus d'elle, je nage dans son chant, elle reste immobile, tache sombre à 25 mètres en dessous…
Les sons graves qui montent vers moi, sans faire de bulles, me font vibrer tout entier et cela dure 15 à 20 minutes - je ne saurais le dire, j'ai perdu le compte du temps - et si je pleure c'est sûrement à cause du sel qui me pique les yeux ! Elle remonte tout doucement, tout en chantant, et refait surface, prend une « pouponnée » d'air et redescend, toujours aussi tranquille, en chantant…

Christophe (2005-2006)

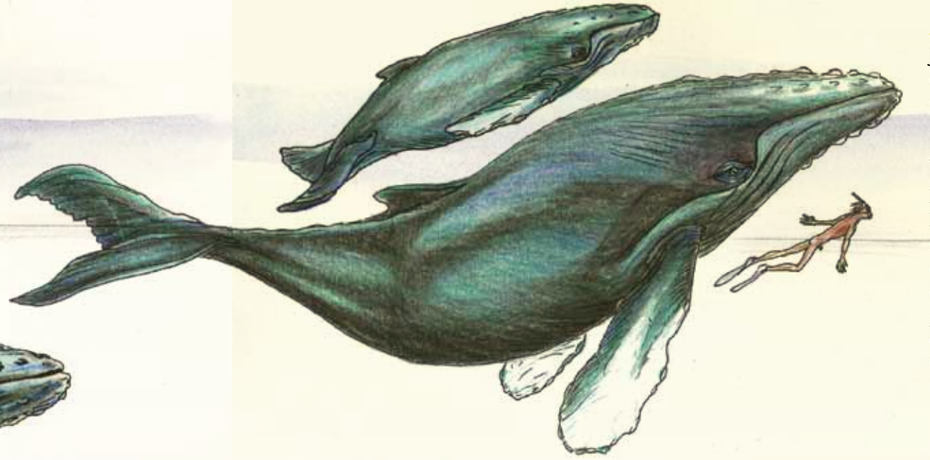
« On assiste à un merveilleux concerto. Des graves, des aigus, des tourterelles, des drôles de sons, c'est magnifique.
Ces sons nous font vibrer à l'intérieur de notre corps. Chacun ressent une sensation différente, perçoit un autre sentiment, un autre message… »

Anthony (2003-2004)

Mélodie sous-marine

Ici, le matin et le soir sont des moments très agréables. Je me lève, pas un bruit, pas une parole, rien que le vent qui souffle, le soleil qui sort de l'horizon, le bruit de l'eau sur la coque et le chant des baleines sous l'eau.
La mer est fraîche. Assis sur la jupe arrière, je trempe mes pieds dans l'eau. 20 minutes, peut-être plus, je reste assis, regardant les baleines qui passent, celles qui sautent, au loin. Le soleil, d'une teinte rouge-orangé, naît devant le bateau. Une fois habitué, je me jette à l'eau et ce sont mille pétillements de bulles d'air résonnantes, qui chuchotent. Le silence revient et fait place aux cliquetis des coraux, puis c'est le chant qui prend la plus grande place. De longues complaintes surgissent du bleu profond que j'aperçois en ouvrant les yeux.
Quelle belle énergie !

GSéb (2000-2001)



« Quand la baleine chante juste en dessous de toi qui nages, ça fait vibrer le ventre et tout vibre, même l'eau ! »

Marco (1998-1999)

Les sons semblent se propager selon la température de l'eau et leur fréquence d'émission. Les sons graves, les basses voyagent mieux en profondeur et se propagent plus loin. Les baleines communiquent entre elles à plus de 1000 km, paraît-il.

Morgane (2005-2006)

Les Trésors du Banc d'Argent

«C'était la plus belle plongée de ma vie. La barrière est pleine de tunnels, de grottes et cavernes creusées dans le corail... Nous avons passé plus d'une demi-heure à explorer cet univers étranger, à nous glisser entre deux têtes, à passer dans les tunnels obscurs, même celui qui se trouve sous Polyxeni, sûrement le plus impressionnant... Il faut d'ailleurs souvent se rappeler qu'on est toujours sur la même planète... et cette planète s'appelle le Banc d'Argent... »

Thomas (1996–1997)

Aujourd'hui, c'est plongée à la barrière de corail avec GSéb et Morgane.
Je ne me lasse pas d'aller à cet endroit où la vie aquatique est très riche, où toutes les patates liées entre elles forment des tunnels.
Quand tu te trouves en plein milieu, tu as d'abord un peu peur, et moi, rien que ça, c'est mon trip.
Ensuite, tu es entièrement dans l'élément, en suspension : pas un son n'arrive à tes oreilles, à part le bruit que fait ton cœur, fou de joie, contre ta poitrine.

Alexis (2003-2004)

Agathe, Messaouda et Éric explorent l'épave. L'ambiance est décontractée, il n'y a pas de requins dans les parages.

Autour de l'épave

••Une journée de plus au corps-mort car Monsieur Éole l'a voulu. Donc on a plongé en bouteille. J'adore ça. Mais le matériel est un peu trop grand pour moi. Thomas, Nathalie, Christophe et moi plongeons. Nous nous préparons et filons en Zodiac à côté du Popol (Polyxéni). Christophe nous fait descendre au fond, sur une petite plage de vase, en décompressant. Avec le poids dans mon dos, je me suis enfoncé, enfin pas moi, mais la bouteille. J'avais l'impression d'être une tortue retournée sur sa carapace. Sous Popol, c'est génial ! Les cales sont immenses, l'hélice et son safran sont superbes. On s'amuse à passer en dessous. Cette fois-ci, on est tous arrivés à passer le tunnel à côté de l'épave. C'est celui que Christophe nous avait montré. Il est très long mais nous étions avec les bouteilles ! Nous continuons à slalomer entre les têtes de corail mais Thomas est obligé de remonter : il n'y a plus d'air dans sa bouteille. Moi, j'en ai encore mais ce sont mes oreilles qui ne passent plus. Je vais donc dans le Zodiac, tandis que Christophe et Nathalie sont toujours au fond en train de tirer leurs dernières bouffées d'air. Je rentre au cata bien content.

Swann (1996-1997)

Une peur bleue

••Avec Élodie, on s'amuse à s'enfoncer dans le bleu de l'eau. On ne distingue pas le fond, mais on voit quelques poissons rigolos passer à toute vitesse puis disparaître aussitôt. Tiens, d'ailleurs, il a une gueule bizarre, celui-là. Très gros, tout gris, des petits yeux noirs et jaunes !
Il est de face et nous arrive droit dessus : il a une nage saccadée : gauche, droite, gauche, droite, gauche.
Y a pas à dire, il est vraiment bizarre ce gros poisson.
J'attrape le bras d'Élodie et lui montre du doigt la bestiole qui s'avance toujours tranquillement vers nous.
C'est alors que je vois la Lolotte (Élodie) qui commence à remonter le bout de traîne à toute vitesse.
Pas de doute, c'est un requin !!!
Je me précipite à mon tour et double Élodie.
(Ce n'est pas ma faute si je vais plus vite !!!).
Cette dernière manque de louper le bout et me dira plus tard que pendant 3 secondes, elle se voyait déjà femme à la mer bouffée par un requin !
Une fois sur la jupe, on parle toutes les deux en même temps. Pour avoir confondu un requin avec un poisson normal, je sais, il ne faut pas être très douée, mais je ne l'ai vu que de face. Élodie, elle, l'a vu de profil, elle a d'ailleurs été étonnée par la taille de ses branchies.
Une fois remises de notre émotion, on va chercher le bouquin sur les poissons : on a donc vu un requin Caraïbes ou requin de récif. Cette espèce peut être agressive mais dans les zones de chasse au harpon.
Il faisait près d'un mètre et je ne crois pas que j'oublierai l'image de ce requin nous arrivant dessus, et moi, qui l'observais tranquillement…
Maintenant, j'ai un peu les boules de me mettre à l'eau.

Juliette (2000-2001)

À l'origine, le Banc d'Argent n'était ouvert qu'aux scientifiques et aux pêcheurs dominicains qui se disputaient le Banc avec les autorités des Turks and Caïcos. Puis le gouvernement a progressivement autorisé trois bateaux de «whale-watching» à venir sur le Banc pendant la saison de reproduction des baleines.

Morgane
(2005-2006)

Le whale-watching

Trois mois dans l'année, trois bateaux de charters américains s'installent sur le Banc d'Argent…
Curieux que nous sommes, nous avons voulu faire un petit tour chez nos voisins les whale-watching pour nous renseigner sur l'approche des baleines.
Car nous, on les voit« pourchasser » les baleines avec une certaine détermination. Après avoir essayé à la VHF - épisode plutôt comique d'ailleurs! - nous débarquons sur Agressor II qui vient de Turk and Caïcos.
C'est Christopher, un des sept membres de l'équipage, qui nous accueille. Il est très ouvert et nous propose directement de visiter le bateau dans son entier, de la cabine du capitaine à la cuisine, en passant par la cabine des touristes, la salle des machines…
À la terrasse, tout est très luxueux: on se croirait à l'hôtel. Il y a une vingtaine de touristes, dont 90 % d'Américains. Les passagers ont connu le bateau par le bouche-à-oreille et Internet. Ils sont tous là pour les baleines car ce sont tous des passionnés. Les baleines, ils adorent! Ils sont tous un peu photographes, il y a toutes sortes d'appareils étanches et il y a aussi un labo photo. Tous les après-midi, ils passent trois heures dans deux annexes à la recherche des baleines. Lorsqu'ils en voient une, ils la suivent, si elle

Alexis, Christal, Sunita et Benjamin.

change de direction, ils s'en approchent encore…
Et cela trois fois. Si, au bout de la troisième chance, les cétacés les délaissent, les bateaux de whale-watching n'insistent pas. En revanche, si le mégaptère s'intéresse au bateau, tout le monde à l'eau! Il arrive que les rencontres durent une heure! C'est ainsi que se passent leurs journées au Banc d'Argent, 6 heures par jour dans l'eau.

Anthony, Sunita, Maïlys(2003-2004)

« Qu'est-ce que font ces rigolos ici, si ce n'est même pas pour faire du business? »

Ce que m'a dit David, il y a plusieurs jours, me trotte dans la tête. David est - je le rappelle - un « superviseur » payé par le gouvernement de République Dominicaine. C'est que les gens des « charters » se plaignent de notre présence sur le Banc d'Argent. Ils nous reprochent de nager avec les baleines, de les faire fuir avec notre petit catamaran à voiles, de nous asseoir sur le corail et de l'abîmer. En caricaturant, je dirais qu'ils paient pour venir et que ça les emmerde que nous soyons là. Aussi, je me suis dis: « Il faut quand même être gonflé, les whale-watching viennent sur Silver Bank pour faire du fric (2500 $US par personne pour cinq jours), ils font chier les baleines trois mois de suite avec leurs annexes à moteur et ils trouvent que c'est nous qui sommes déplacés! »

Christophe
(2005-2006)

Elle voulait juste se gratter !

Nous sommes habitués à notre petit train-train Silverbanesque. Nous avons un rythme de vie solaire que plus d'une poule nous envierait ! Bref, la routine dans un endroit magique avec des baleines partout.
Ce jour même, casaniers que nous sommes, nous allons voir ces magnifiques mammifères marins, et nager avec ; il fait beau, il fait chaud, nous vivons au fil des rencontres dans un souci d'harmonie avec notre environnement.
Mais voilà que l'après-midi, à 15 heures, par 20°44 de latitude Nord et 69°46 de longitude Ouest, notre aventure s'ennuie peut-être et décide de nous bousculer un peu (cela faisait longtemps, tiens !). Ah, l'aventure, avec ses événements imprévisibles, surprenants, et inévitables. Inévitables ! Inévitable comme une baleine de 25 tonnes qui vient à l'étrave et décide de faire le dauphin sauf que, quand une grosse bête comme ça se rate, cela fait forcément des dégâts. Ce serait un peu comme organiser en même temps le salon de l'agriculture et le festival de la cristallerie d'art. Sous le choc, le bateau se soulève et Hélène qui était sur l'autre étrave, tombe à l'eau, malheureusement pour l'appareil photo de Christophe qui était avec elle. Tout ceci est très ennuyeux, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, nos vies ne sont pas en danger, le bateau ne risque pas de couler, mais nous avons l'étrave à réparer et cela va prendre un peu de temps. Mais super Marco va nous sauver. No souci !

Manu (1998-1999)

Polyxéni, c'est fini !

Aujourd'hui nous quittons Silver Bank, c'est-à-dire les baleines, Polyxéni et les fonds marins super beaux. Peut-être que nous, les enfants, nous ne reviendrons jamais dans cet endroit magique, si incroyable, que beaucoup de personnes n'ont pas la chance de voir.
Les baleines vont sûrement nous manquer. Nous partons pour Haïti, nous y découvrirons d'autres choses.
Ce matin, le ciel est bleu, le vent ne souffle pas très fort, la mer scintille et le soleil brille. C'est une journée idéale pour voir les baleines. Une fois le mouillage enlevé, nous partons les approcher une dernière fois. L'escorte est sous moi, avec ses mouvements lents, elle me fascine. Malheureusement, ce moment ne dure guère. Elle est tranquille, mais va quand même assez vite, trop vite pour moi, elle me sème même. Christophe revoit une dernière fois l'escorte et puis c'est fini, elle nous quitte. Ceci est notre ultime rencontre avec les baleines sur le Banc d'Argent. Maintenant, on navigue, on s'écarte du Banc. Il fait chaud. Les habitudes reprennent, on dessine, on joue au backgammon, aux cartes, on lit, on se baigne, on écrit… Moi, je médite et me dis que nous partons d'un endroit merveilleux mais nous allons encore découvrir plein d'autres choses.
Le voyage s'arrête quand même dans trois mois. Le temps passe de plus en plus vite, je n'ai pas envie de rentrer, surtout à Paris, loin de la mer. Mais bon, je me reprends, on n'en est pas là.

Hélène (1998-1999)

Comment se fait-il que le temps passe plus ou moins vite en fonction de ce que l'on fait ?
Déjà 5 mois que nous sommes à bord, la moitié du voyage est passée. Je répète ma question : comment se fait-il que ce qui nous paraît être 5 semaines est en réalité 5 mois sur ce bateau alors que ce qui nous paraît 5 mois est en réalité 5 semaines en cours ! Fini le Banc d'Argent, au revoir Polyxéni, adieu patates de corail à fleur d'eau.

Je n'oublierai pas vos belles plongées de jour comme de nuit, ni les tunnels que je n'arrive pas à faire pour la plupart, et enfin à bientôt « gros-poissons-baleines » (nom donné aux baleines en créole haïtien), retrouvons-nous dans quelques années en Antarctique, au Canada ou quelque part sur le globe !

Xavier (2005-2006)

La Baleino-Thérapie… ça marche !

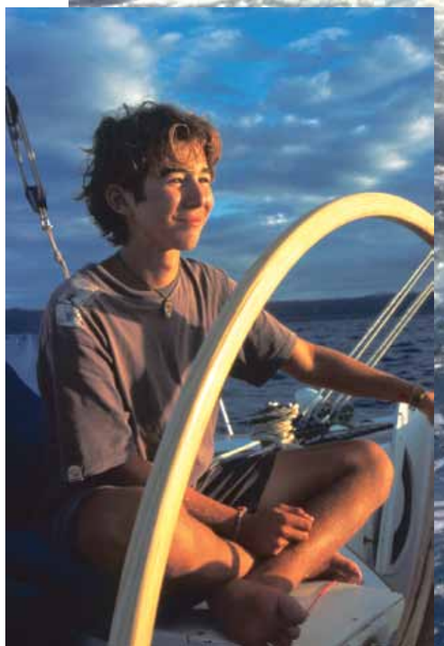
«Aller voir les baleines, c'est quelque chose d'unique qu'on fait une fois dans sa vie. Ça fait comprendre qui on est vraiment. On se sent vivant à côté de ces 30 tonnes! On se sent petit mais quelqu'un… »
Anthony (2003–2004)

«Pas facile à décrire; le contact d'une baleine c'est très fort. Sur l'instant, j'ai eu du mal à parler, à dire mes sensations, mes ressentis au reste de l'équipage qui me questionnait.
Dans l'eau, j'ai eu peur quand je l'ai vue venir vers moi. Ensuite, sur le pont, j'étais excité, plein de frissons, puis une sensation inconnue m'a envahie, de la fierté. J'ai touché une baleine quand même! »
Benjamin (2003–2004)

«On en aura appris des choses sur le Banc d'Argent et il va bien falloir peut-être que je sorte de mon rêve, faut pas trop rêver dans la vie! »
Cyril (1996–1997)

«Vous me faites plaisir en ce moment, c'est sûrement grâce aux baleines, à la magie de cet endroit, mais aussi, vous avez changé. Vous comprenez de plus en plus les buts de ce voyage. Nous nous parlons simplement, nous partageons et vivons de grands moments. »
Véronique à l'équipage… (1998–1999)

«Enfin, tout ce monde merveilleux, magique et unique, j'y retournerai, c'est sûr! »
André (2000)



L'aventure baleine arrive à sa fin.
Ce moment exceptionnel est vécu plus ou moins intensément par chacun mais une chose est sûre, cet événement restera gravé à vie dans les mémoires.
Il faut être attentif et motivé pour avoir la chance de faire une rencontre avec ces géants des mers.
Il s'agit de les repérer, les observer et savoir se jeter à l'eau à tout moment, s'ouvrir vers un inconnu, faire face à ses peurs sans trop hésiter. Ces moments forts , vécus ensemble, nous rapprochent les uns des autres d'autant plus que le groupe doit manœuvrer en équipage pour s'adonner à cet intérêt commun.
Cette expérience, tout fraîchement vécue, gagnera encore en intensité dans l'avenir, lors des rencontres prochaines, quand l'équipage racontera son aventure baleine à d'autres voyageurs…
Maintenant il va aller en terre haïtienne où un autre épisode fort l'attend : la découverte d'un autre mode de vie dans les familles.

Pourquoi Haïti…

Michel Cusenier, ami de l'association raconte…

Une fois vécu mon premier séjour à l'Île à Vache – en 1994/95 – dans cet orphelinat St François, j'ai pensé que ces « enfants voyageurs » de « Grandeur Nature » – si attentifs au Monde animal marin des Caraïbes, si curieux de ces exubérants paysages tropicaux, « s'enrichiraient » à découvrir aussi des « paysages humains » étonnants !..

Quand les enfants larguaient leurs premières amarres françaises, en automne, ils rêvaient surtout d'une mer promise loin vers l'Ouest, où s'ébattent des baleines mythiques, et moi, je rêvais en plus pour eux d'une « Terre promise » qui serait l'Île à Vache…

… Une île un peu « primitive » comme il n'en existe plus dans les Caraïbes, une petite île de presque 20 000 habitants dont on ne voit aucune maison éclairée la nuit, quand on la regarde depuis le sommet de la colline qui la domine, mais seulement quelques feux de bois, les plus proches…

… Une île où tout le monde cuisine encore sur trois pierres, vit d'un peu de pêche en pirogue, ou voilier très sommaire, construits en bois du pays, sans aucuns outils électriques (il n'y a pas d'électricité sur l'île…), vit aussi de petite cueillette de fruits toute l'année, de petite agriculture arrosée seulement par la pluie (il n'y a pas de rivière sur l'île…), et de tout petit élevage de vaches, chèvres, cochons, chacun amarré à un piquet que l'on déplace au gré de l'herbe…

L'Île à Vache, c'était, il y a quinze ans, quand « Grandeur Nature » y faisait sa première escale, une image vivante de la Caraïbe Française d'il y a un siècle !..
Les « enfants voyageurs » allaient remonter le temps à bord de ce grand catamaran qui était presque – pour les gamins noirs de l'orphelinat, lors du premier mouillage en 1996 – un vaisseau spatial conduit par des petits extraterrestres blancs !..

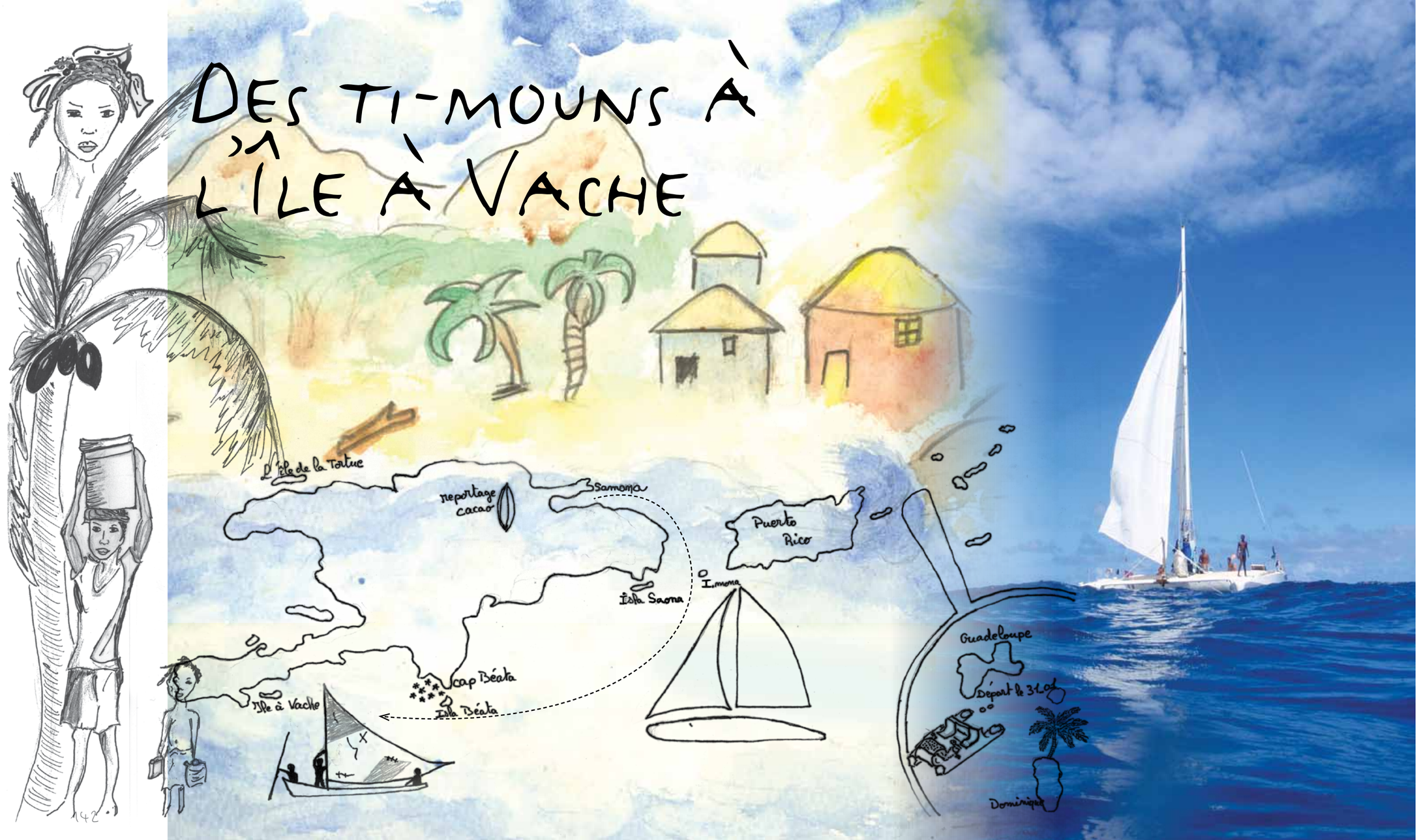
Michel et madame Marteau.

… Et ces « extraterrestres » allaient découvrir, en arpentant la petite île, une vie simple et heureuse, frugale mais conviviale, (malgré la mort plus présente qu'en Europe, par manque d'accès aux soins…).

En 1996, beaucoup d'enfants de l'Île à Vache n'avaient encore jamais vu un « blanc », et j'ai pensé que ma présence régulière sur l'île facilitait une escale « essentielle » dans une Caraïbe partout ailleurs « dévorée » par la société de consommation et le tourisme « néocolonialiste » de masse…

… Et c'est comme cela que tout a commencé !…
Michel C.

Des ti-mouns à l'Île à Vache



Pourquoi venir en Haïti ?

Dans nos voyages avec Grandeur Nature, aux Antilles, nous n'étions jamais venus en Haïti parce que pour moi ce n'est pas un pays où l'on peut venir faire du tourisme ou se balader, juste pour voir. Il fallait qu'il y ait un but. C'est donc Michel Cusenier, qui travaillait déjà à l'orphelinat, qui nous a dit : « Là, vous pouvez venir avec les jeunes ! C'est un endroit un peu particulier, ce n'est pas dangereux… Vous pourrez être utiles dans cet orphelinat en apportant des choses ou même simplement en partageant la vie des enfants handicapés et orphelins. »

Christophe (1996)

Quand Grandeur Nature et Haïti se rencontrent

••Haïti, première « République Noire », oubliée et ignorée par le reste du monde… Où manger à sa faim, boire suffisamment, avoir un toit n'est pas une évidence. Une culture si différente et si riche.
Et nous, Grandeur Nature, équipage à géométrie variable, de 11 à 14 personnes, naviguons à travers les Caraïbes à la découverte de toutes ces nouvelles îles, leur histoire, leur culture, leur population, avec l'envie d'aider, de comprendre… Et quand Grandeur Nature et Haïti se rencontrent…

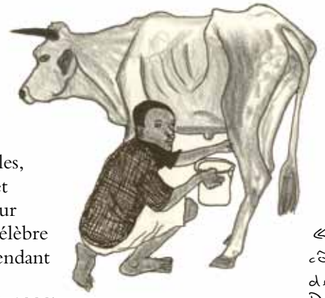
Emmanuelle (2005-2006)

Et un matin, le « bâtiment blanc » apparut.
Les marins étaient de nouveau tous là.
Ils étaient comme les rois mages, chargés de présents : pioches, houes et pelles, livres, papiers, crayons de couleur, jeux de société et, pour les employés, des coupons de tissus chatoyants pour embellir leur corps. Ce qu'ils y ont fait, ils vont vous le dire eux-mêmes. Personnellement je crois que c'était beau et bon à la fois pour tout le monde, même si c'était « peu de chose » comme dira plus tard Jonas…

Michel (1996-1997)

Peinture d'Horta.
Quatrième planète : Haïti.

L'Île à Vache, Pourquoi ce nom ?



••Une explication nous a été donnée par le « Dr Olivier » de l'ONG « Terre des Hommes ». L'île servait de refuge aux Frères de la Côte qui y entretenaient un troupeau en liberté. Quand ils avaient besoin de refaire des vivres après leurs expéditions de pillage des colonies espagnoles, ils venaient sur l'île, tuaient des « vaches » et boucanaient la viande. En gros, l'île était leur garde-manger ! Elle était l'un des abris du célèbre pirate « Morgan », qui y a perdu sa flotte pendant un cyclone… Je vous laisse rêver un peu…

Christophe (1998-1999)

« Vivre le voyage, c'est côtoyer des populations de cultures très diverses. Des enfants voyagent et rencontrent d'autres enfants (riches, pauvres, citadins ou campagnards). »

Christophe (1996)

Des stéréotypes plein la tête

••J'imagine Haïti comme un pays qui vit hors de notre temps…
Un endroit avec très peu de voitures et de goudron, sans eau courante et très peu d'électricité. En revanche, un pays riche en relations entre les gens. Je vois bien les femmes « tchatcher » bien fort avec un grand sourire, les enfants qui courent dans les rues en terre battue, jouant à un jeu quelconque. Mais je n'imagine pas que du bonheur en Haïti à cause de la faim et de la pauvreté qui doivent sûrement régner par endroits. C'est pour ça que je suis pressé d'arriver, pour leur décharger nos matelas et nos médicaments. Je pense qu'à l'orphelinat, ils seront contents de nous voir. Je suis pressé d'aller jouer avec les jeunes et de leur apporter du divertissement. Je m'imagine bien avec un Haïtien en train d'aller à la pêche et de me poser au bord de la rivière à l'ombre de 2 palmiers, et savourer ce moment de tranquillité et de bonheur.

Alexis (2003-2004)

Des jeunes du village venus à la nage ne résistent pas à la curiosité de venir observer ces étrangers que nous sommes, tout blanc. Se glissant sous le catamaran, ils passent la tête par le capot.

L'orphelinat Saint-François

Les cartons sont sortis des coques pour être emmenés en barque sur la rive. Plus besoin désormais d'escalader ces nombreux cartons pour rejoindre notre couchette !

Michel Cusenier, accompagné de deux timouns, (enfants en créole haïtien) rejoint le catamaran.

Le déchargement commence : « la pédalaveuse », un premier chargement de cartons, puis le reste, avec un petit groupe qui aide à monter tout ça là-haut. Arrivé sur le quai noir de monde, je suis aussitôt attrapé par Michel pour aller porter un brancard chargé de cartons jusqu'à l'orphelinat. Devant nos têtes ahuries, il réalise que nous ne connaissons pas le chemin. Il nous fait guider par un des « ti-mouns » de l'orphelinat.
Une petite montée caillouteuse et nous y sommes, juste le temps de jeter un œil sur les bâtiments et c'est reparti pour un tour…
Une fois la machine montée, Kélig nous propose d'aller voir les enfants handicapés. Ça fait un choc, mais je m'attendais à pire, je suis soulagé… Bien sûr, quand on entre dans cette cour intérieure et qu'on voit ces enfants aux membres atrophiés, dans des fauteuils ou carrément par terre, ça fait un truc dans le ventre…
Nous sommes décidés à nous rendre utiles : Jordy donne à manger à James et moi, je m'emploie maladroitement à remettre Ti-Jacques sur son matelas : il a une crise de fièvre et se tord de douleur. Me sentant inutile, je décide de me limiter à l'observation pour aujourd'hui. Le soir quand on rentre, un bain s'impose, il faut se relaxer.
Demain, on va rencontrer Sœur Flora et attaquer le tri des médicaments. Vivement demain. Xan (2005-2006)

Dès que nous posons le pied à l'orphelinat, commencent les salutations en créole : « bonjou », « komen ou yé ? ».
Nous rencontrons Mita, Gertrude et Rosita en cuisine, où les odeurs nous chatouillent les papilles, Gladys qui frotte près du puits, cela durera toute la matinée, Gyslène, Francine et Madame qui sont en pleine activité autour des enfants, Sœur Flora qui est déjà sollicitée, toutes les Miss habillées en blouses et bas blancs, qui représentent le personnel médical.

Véronique (1998-1999)

Toute l'équipe, salariés et volontaires, de l'orphelinat avec quelques enfants lors du passage du bateau en 1997.

« Nous sommes arrivés à l'orphelinat avec Michel, c'était le soir ; une multitude d'enfants sont accourus, ils ont crié « Michel ! Michel ! » et ont sauté dans ses bras et dans les nôtres. »

Agathe (2000-2001)

Michel et Stéphanie.

L'histoire de Sœur Flora

Sœur Flora Blanchette, de l'ordre des Franciscaines, a 67 ans. Elle est d'origine québécoise. Elle travaille ici, à l'Île à Vache depuis 20 ans. Elle est infirmière. Quand elle parle de « ses enfants », elle est intarissable…

« On n'avait pas prévu de faire un orphelinat. Nous avons reçu en urgence un premier enfant : son père pensait qu'il était mort pendant le transport et il m'a demandé de l'enterrer, et quand on a fait le constat de décès, le cœur battait encore un peu. On a pompé le cœur, on a essayé toutes sortes de choses, on l'a hydraté avec un compte-gouttes. Il a fallu le nourrir, pendant deux mois et demi, à l'eau sucrée. Nous l'avons gardé parce qu'il n'avait plus de mère et c'est comme ça que l'orphelinat a commencé.
Après ça, on a eu plusieurs enfants handicapés, parce que dans le Sud, il n'y a aucun endroit pour les enfants handicapés ! Ensuite, nous avons fait « un centre d'éducation familiale ». On y faisait de l'apprentissage de la couture. Bien sûr, on a fait du médical. Dès le premier jour où je suis arrivée ici, on a eu à soigner des gens puisqu'il n'y avait personne pour les soigner dans l'île. Après ça, on a commencé un jardin d'enfants pour les orphelins. Mais les gens nous envoyaient leurs enfants pour jouer avec les autres, et c'est comme ça qu'on a créé un jardin d'enfants pour les enfants de l'île. On a commencé avec 17, c'est monté à 60 et nous sommes rendus à 180 enfants après trois ans. Donc on a été obligé de continuer avec le primaire parce que les autres écoles sont surchargées !
En ce moment, nous sommes en train de construire de nouveaux locaux pour l'école primaire et l'école des métiers. Jusqu'à présent, après le primaire, beaucoup d'enfants arrêtent l'école. C'est important qu'ils aient un métier sur l'île. Sinon, ils seront obligés de partir sur la côte. L'orphelinat est financé par des dons de particuliers. Je dois aller tous les ans au Canada pour faire de la propagande, pour voir des bienfaiteurs et trouver des parrainages. Pour tenir une école, ce n'est pas facile, les parents ne paient pas ce que nous coûtent les professeurs, donc on essaie de faire parrainer la scolarité des enfants de l'extérieur et de l'orphelinat. Pour financer des projets, des constructions, ou pour boucler nos fins de mois, on envoie des lettres circulaires aux gens qui nous soutiennent. Mais ce sont les voyages que je fais qui nous permettent de vivre. Il y a huit salariés à plein-temps à l'orphelinat. Mais il y a aussi le travail des volontaires, ça, c'est beaucoup pour nous. Le problème de l'Île à Vache, c'est qu'il y a très peu d'activité économique, donc pas d'argent qui circule. Il y a très peu de gens qui ont un salaire. Si nous ne recevions pas de médicaments gratuits, nous ne pourrions pas soigner les gens, car beaucoup n'ont pas les 20 gourdes (0,40 euro) que coûte un médicament !
Au niveau du gouvernement, on sent qu'on n'a pas d'importance, ça commence à augmenter un petit peu, mais ce n'est pas facile. Même quand des gens viennent nous rendre un service, il faut payer le transport parce que c'est l'Île à Vache. Ce sont toujours des ONG étrangères qui nous aident !
Souvent, je dis aux Haïtiens : « Il faut que vous vous organisiez vous-mêmes, parce qu'on ne sait pas, on peut me muter ! » Maintenant, il y a plus d'étrangers qui viennent à l'Île à Vache. Certains Canadiens ont construit une maison. Il y a aussi une famille française qui s'est installée pour monter un projet touristique !
Il y a les bateaux de passage, et bien sûr les volontaires. Donc il y a des échanges, et c'est très positif pour le développement de l'île.
Pour l'orphelinat, il y a beaucoup de choses qui se font parce qu'on est plusieurs et qu'il y a d'autres idées. Concrètement, il y a plusieurs handicapés qui ont fait de réels progrès et seront « récupérés » parce qu'on a pu leur consacrer plus de temps et d'attention. C'est très important que les gens d'ici voient des étrangers s'occuper des handicapés, ça les interpelle, parce qu'ici, on ne s'occupait pas d'eux. Au début, ils ne comprenaient pas pourquoi on essayait de les faire marcher, pourquoi on les emmènait se baigner dans la mer. Mais il y a des résultats et les gens voient alors qu'il s'agit d'enfants qui peuvent vivre normalement, alors qu'avant, souvent, on les laissait mourir, faute de soins ou de nourriture. Pour nous c'est important de montrer que l'enfant handicapé a sa valeur et qu'il faut le traiter comme les autres… »

Soeur Flora (interview en 1997)

« Je suis venue à L'Île à Vache en 1981. On m'a demandé d'accompagner un docteur Canadien qui voulait connaître l'île. Je n'y étais jamais venue. Et en voyant comment le cyclone avait dévasté l'île, et qu'il n'y avait ni infirmière, ni médecin, je suis allée chercher ma valise et j'ai décidé de m'installer ici pour soigner les gens. »

Soeur Flora 1997

François, Enrico et James.
Actuellement il y a une cinquantaine d'enfants (de 25 à 1 an),
dont une quinzaine sont handicapés.

Vers 8 heures, on donne le premier repas aux enfants handicapés.
Et ça, c'est un moment vraiment joyeux : on prend le temps de chaque bouchée, yeux dans les yeux avec chacun : Naomi, Cérès, James…
Parfois, Naomi se met à rire aux éclats, vraiment, ce sont des moments forts…

Agathe (2000–2001)

La première approche avec les enfants handicapés a été très dure pour moi.
Je m'attendais à avoir du mal, mais pas autant. En arrivant je suis resté bloqué presque une demi-heure avant de m'avancer vers eux. J'ai failli retourner au bateau à la nage, mais je me suis dit : « Non, je dois me prendre en main ». J'ai respiré un grand coup puis j'ai avancé au lieu de reculer.

Benjamin (2003–2004)

Une nuit blanche

C'est la première fois que j'arrive de nuit à l'orphelinat. Je monte le chemin de pierres. Pour une fois, personne ne m'appelle par mon nom, il y a juste les criquets qui chantent. J'arrive dans la cour et il y a des enfants qui grouillent partout. Avant de se coucher, ils ont fait une prière qui s'est terminée par un chant, autour d'une petite bougie.
Par la suite, ils sont allés se coucher. Avant de commencer la nuit, Myriam nous a donné quelques conseils sur certains enfants. Je fais cette nuit avec Julie - une infirmière qui travaille à l'orphelinat - elle m'a dit qu'elle dormirait dans l'atelier ; en effet, sur la table, elle a installé un matelas et une moustiquaire suspendue au-dessus.
Quand Julie s'est couchée, moi je suis resté à discuter avec Huguette, Toto et Illène un petit moment. Puis avant de me coucher, j'ai fait un petit tour, pour voir si tout le monde dormait. Mais là j'ai découvert David qui pleurait, je suis allé prévenir Julie car je ne savais pas quoi faire. Julie lui a pris sa température : 40°.
On lui a donné des suppositoires et on lui a changé sa couche. Julie est restée le temps qu'il se calme.
David est arrivé à l'orphelinat quand il avait un an et demi, maintenant il a deux ans, il est un peu handicapé moteur et il a un petit retard. Julie pense que quand il était plus petit, il a été séparé de sa mère trois jours et qu'il n'a pas arrêté de pleurer, et c'est peut-être pour ça qu'il a un problème respiratoire.
On s'est recouchés. Beaucoup plus tard, François a crié et m'a réveillé, je suis allé le consoler en lui parlant et en lui faisant savoir que j'étais là, (j'ai suivi un conseil de Myriam).
Après, c'est de nouveau David qui s'est manifesté, il a toujours autant de fièvre, on lui a donné un suppositoire et un sirop plus fort. Julie est restée le temps qu'il se calme, moi je suis allé me recoucher.
Plus tard, elle est venue me réveiller car Anchéla pleurait : en la tournant sur le côté, on a suivi un conseil de plus de Myriam, et elle s'est rendormie.
Anchéla est une enfant avec handicap cérébral et moteur ; quand elle est arrivée à l'orphelinat, elle était en malnutrition et Myriam s'occupait d'elle en soins intensifs, c'est-à-dire qu'elle lui donnait des biberons toutes les deux heures, y mettait des fortifiants, des vitamines, du lait. Anchéla ne savait pas manger, donc Myriam mettait toute la nourriture en bouillie dans un biberon.
Lui donner à manger prenait une heure, ce traitement intensif dura un mois, et six mois plus tard elle avait retrouvé son poids normal. Comme je passais dans la salle des handicapés, l'un d'eux faisait une crise d'épilepsie, il tremblait et clignotait des yeux. Après je suis allé dormir jusqu'à l'arrivée des femmes de ménage à 5 h 30.

Swann (1996-1997)

Mai 1997,
Nathalie apprend à Joanne à marcher.
Aujourd'hui Joanne marche seule.

« Ce matin, j'ai décidé de m'occuper de Joanne, une petite fille.
Son problème, c'est de ne pas savoir marcher car elle n'a pas un bon équilibre. Je l'ai donc prise par les mains et je l'ai faite partir petit à petit »

Nathalie (1996–1997)

Kélig donne à manger à Céres. Les enfants sont amenés dehors sous le pied mango (manguier) pour la journée.

Les handicapés, la première fois que je les ai vus, ils étaient couchés par terre à même le sol, ils étaient lavés et nourris deux fois par jour, le reste du temps, ils restaient allongés dans leurs excréments, sans attention particulière. Puis Myriam, bénévole française, est arrivée ; elle a voulu qu'au lieu d'être couchés sur le sol, ils aient des matelas, donc, là, sa maman a commencé à collecter de l'argent. Et puis, petit à petit, on a voulu passer à une deuxième phase : que ceux qui le pouvaient soient assis. On a donc fabriqué une série de chaises avec l'aide de Wannes, un jeune volontaire belge. Dans le même temps, on a commencé à emmener les enfants se baigner avec Myriam et Wannes ; un cheval portait les enfants.
On a fait ça pendant un mois : l'idée était lancée de les baigner et de les sortir de l'orphelinat. Ça a été une idée fixe, une obsession, s'il n'y avait pas eu ce projet, je ne serais pas resté, parce que j'avais l'impression que dans les autres domaines, ça n'avançait pas.

Michel (2000)

Thomas s'éclate avec les timouns de l'orphelinat lors des sorties baignades.

Mai 2000
Etienne avec Anaïs.
Avant d'y revenir avec Grandeur Nature, Anaïs a été volontaire dans l'orphelinat en 1998. Elle connaît bien les timouns de l'orphelinat.

«Ce qui m'a surprise, c'est qu'il avait 12 ans alors que je croyais qu'il en avait 4 au maximum»

Nathalie (1996–1997)

Je suis vraiment très heureuse de retrouver toutes ces belles petites faces souriantes. J'aime monter les voir à l'orphelinat. J'ai été une de leurs nombreuses mamans de passage - une volontaire - durant trois mois.
De retour à Madame Bernard, j'ai accompagné les timouns en haut et je suis restée dormir à l'orphelinat. La nuit précédente, ça me faisait bizarre de ne pas rester avec eux en retournant sur le bateau, la nuit tombée. « Pou ki sa pa dormi caye mère ? » (Pourquoi tu ne dors pas à l'orphelinat ?).
J'ai donc passé la nuit avec eux en leur racontant des histoires. « Li fini ? Encor yon Anaïs. Ba nou yun lot histwa » Après le cinquième conte, on a fait la prière. J'ai couché les plus petits et embrassé les plus grands avant de descendre rejoindre les volontaires.
Le bruit des cuisinières et des timouns m'a levée avant six heures. J'ai retrouvé tout ce beau monde et je me suis régalée de mangos offertes. 8 heures ont sonné avec le manger pour les enfants handicapés. J'ai goûté à la bouillie de cassave bien douce des cuisinières et je suis redescendue au « bâtiment Christophe », nom donné au bateau par les Haïtiens.

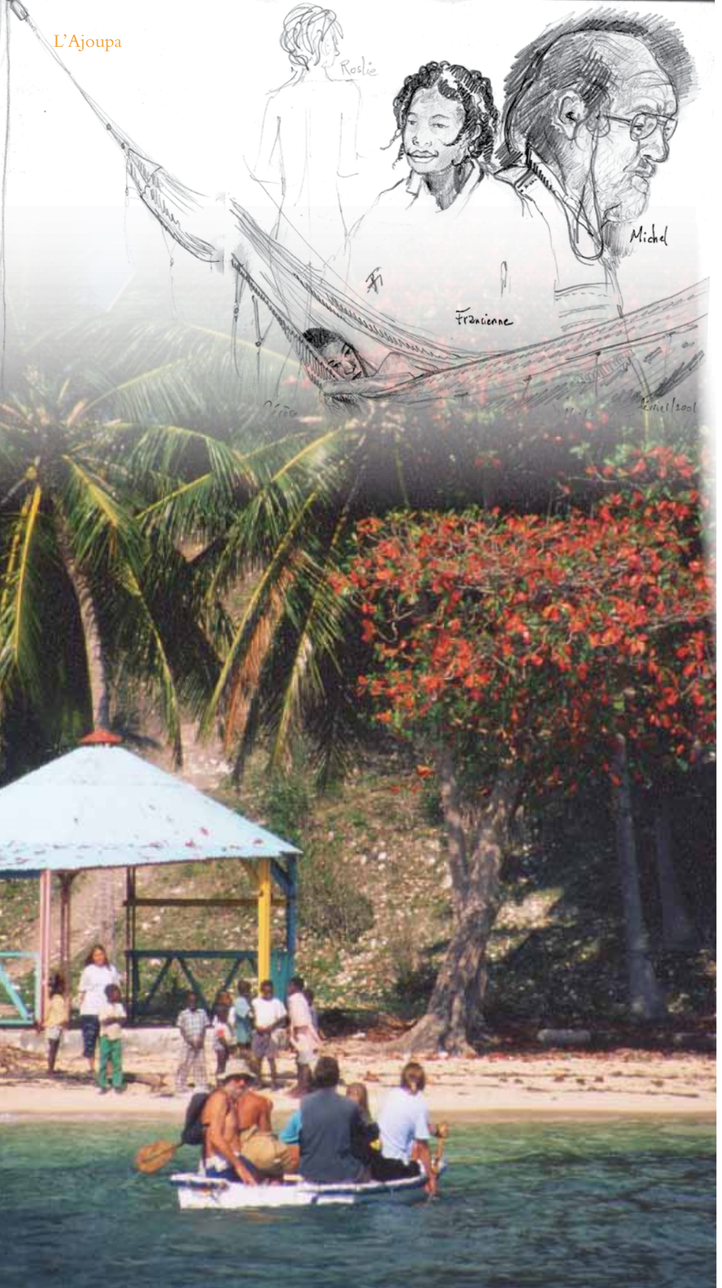
Anaïs (2000)

«Les enfants de l'orphelinat sont très attachants. À peine arrivé, ils te prennent la main ou grimpent sur tes épaules, cela te donne envie de les aider. Je suis très content de faire quelque chose pour ces enfants-là...»

Thomas (1996–1997)

En début d'après-midi, Lysiane, Marc et moi, sommes partis à l'orphelinat. Lysiane et moi avons lavé les enfants. Moi, je les ai lavés et Lysiane les a essuyés pendant que Marc est parti à la citadelle avec tous les petits. J'ai donné un biberon au petit nouveau, il est très mignon, il est très beau et j'ai donné de l'eau à Sheila, elle aussi est très belle. Ensuite, on leur a donné à manger et nous sommes partis au bateau.
S'occuper des enfants handicapés, c'est super.

Guillaume (1998-1999)



L'ajoupa est cet abri construit pour se protéger du soleil.

Le programme de bains pour les enfants polyhandicapés à Grands Sables…

Je suis depuis douze ans, à mi-temps pratiquement, sur cette Île à Vache. On fête, dans quelques jours, le septième anniversaire du programme de bains pour les enfants polyhandicapés que nous amenons ici, quatre jours par semaine, en théorie.
Quand j'ai su que Flora allait avoir une chaloupe, je me suis dit : « Il faut faire quelque chose avec cette chaloupe ! » Et l'idée m'est venue en une nuit. Je me souviens, c'était en décembre 1998. J'ai vu que cette zone conviendrait, j'ai vu comment on ferait ça. Je n'ai même pas fait de réunion avec Sœur Flora, on a juste pris un café ensemble le matin. Elle était en forme, disponible et attentive. Je lui ai balancé le projet en un quart d'heure. Elle m'a dit : « Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas. Feu vert ! Mais je n'ai pas de financement pour ça ni de logistique. Donc si tu montes ça, quand tu t'en vas il faut que ça tourne tout seul… ». J'étais tellement enthousiaste, j'ai dit : « On va trouver tout ça, ne t'inquiète pas, ça va marcher ! ». Et on l'a fait… On a construit l'ajoupa en deux, trois mois, au printemps 1999. Le 1er mai, on a inauguré le programme. Au niveau de l'hygiène, c'est nettement mieux, on n'hésite pas à submerger les enfants, ça leur nettoie les sinus. On fait des cabrioles dans l'eau.

Nathalie s'occupe de sa protégée : Joanne.

L'Ajoupa

Il faut trouver ce qui plaît à chaque enfant. Sébastien par exemple, il aime l'apnée. Il y trouve une joie dont je ne connais pas l'origine mais je vois qu'il est heureux et, petit à petit, tous les enfants - même ceux qui avaient peur - se sont acclimatés à l'eau et même aux vagues…
Le futur progrès n'est pas un progrès matériel, le futur progrès est un progrès de ressources humaines.

Il faut qu'on trouve un minimum de permanents qui se consacreraient à accompagner le programme de bains. D'autres resteraient à l'orphelinat pour descendre les autres enfants sous le pied mango, car ils ne viennent pas ensemble au programme de bains, il nous faut au minimum deux encadrants. C'est la prochaine conquête.

Michel (2006)

Roselie dans toute sa splendeur… Roselie est une enfant handicapée qui respire l'énergie.

Nous voilà partis à descendre six enfants en brancard, à pied, du haut de l'orphelinat jusqu'en bas, au wharf, la jetée. Il ne doit pas y avoir plus de 300 mètres, mais le chemin est rocailleux et en pente. Grâce au capitaine Jean, la chaloupe nous attend. Nous y allongeons les timouns sur deux matelas et c'est parti vers Canobert… De 11 à 12 heures, c'est l'heure de la première baignade. Tout le monde s'empare d'un enfant et d'une des trois bouées. François éclate de rire. Il bouge les bras, les jambes. Il boit de l'eau ! Sheila la petite aveugle, commence à se détendre, mais elle s'agrippe, de peur d'être noyée. Sébastien, qui, très souvent, fait des crises à se taper la tête sur le béton de l'orphelinat, rentre dans l'eau en tenant la main de Jean-Marie. Il s'assoit, oublie aussitôt l'orphelinat. Manette crie, elle n'aime pas l'eau. Ses pleurs se calment, mais elle restera une des moins rieuses. La plus heureuse, c'est la belle Stéphanie. Sourde et muette, elle reste souvent seule, abandonnée à l'orphelinat. Mais là, la voici transformée en sirène. Tenant dans une main une feuille de cocotier, dans l'autre une bouée, notre cabrioleuse plonge et replonge. Tous une fois baignés et lavés de leurs odeurs de pipi attendent que Rosane apporte le repas. La plupart s'endorment bercés par la danse des hamacs. Pas de cris, le vent caresse leurs visages apaisés et leurs corps détendus.

Anaïs (2000)

« Beaucoup de monde disait des bêtises sur nous car on s'occupe des personnes handicapées comme si ces personnes n'étaient pas bonnes, comme si ce n'était pas la vie ! Mais moi, je sais que ce n'est pas ça… »

Francienne, employée de l'orphelinat

Michel baigne François.
C'est l'occasion de jouer dans l'eau : Joseph asperge François.

Aujourd'hui, j'ai fait un effort, j'ai séché une petite fille handicapée. J'ai beaucoup de mal avec eux, mais je sais que je vais m'y habituer, il me faut juste du temps. Ce n'est pas qu'ils me font peur, c'est que j'ai de la peine de les voir comme ça, je ne sais pas comment réagir. J'en étais donc à sécher cette fillette. Dans ses yeux, je vois un appel au secours, elle pleurniche, elle n'aime pas l'eau. Mais plus je la sèche, plus elle s'arrête de pleurer. Ses petits yeux noirs me fixent tout d'un coup. Elle me parle du regard, un regard à double sens. Le regard d'un esprit perdu dans la réalité de cette vie et ce regard profond plein de chaleur et de présence… Oui, il y avait bien une présence derrière ce petit corps menu. Une âme pleine de sentiments, de sensations. Pour moi, ces enfants ont un esprit, mais ils sont juste ailleurs.

Maïlys (2003-2004)

On s'occupe de François, Thérèse, Naomi, Roselie, Milène, Sébastien et enfin James. Ils ont tous le sourire surtout à l'ajoupa, c'est chouette. On a de la chance d'être en Haïti et de pouvoir s'occuper des gens qui en ont besoin. Il y a des moments que je n'oublierai pas comme quand Sébastien rigole, Roselie nous saute dessus, et les autres qui s'amusent dans l'eau avec Bélair, l'infirmier de l'orphelinat. C'est dur pour eux d'être handicapés.

Jérémy (2000)

Lysiane, Hélène, Véronique accompagnent Sony qui fait l'annonce de la clinique mobile au mégaphone, ainsi que Elvire et Kélig, deux des volontaires en 1999.

Ki coté fé mal…

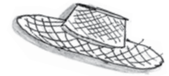
••À la base, Flora avait mis en place des cliniques pour aller au-devant des personnes malades ne pouvant se déplacer sur l'île. Elle profitait du passage de Grandeur Nature chaque année pour l'accompagner, car nous lui apportions suffisamment de médicaments à distribuer aux malades, de la main-d'œuvre supplémentaire, le transport, et l'infirmière Véro se mettait en action pour sillonner les chemins de l'Île à Vache, en compagnie de Flora.
Les maux le plus souvent rencontrés sont: l'hypertension due essentiellement à l'eau saumâtre, des brûlures d'estomac peut-être dues à la nourriture et les douleurs musculaires au dos, aux genoux…
À la fin d'une journée continue de clinique mobile, après avoir distribué tout un tas de médicaments, je me demande forcément si tout cela est bien utile.
Nous donnons du paracétamol pour 5 jours par exemple, mais après? Les douleurs seront toujours là! Du sirop, des vitamines pour un bébé fébrile, mais ensuite?
Je comprends donc que le but premier des cliniques mobiles n'est pas de faire un travail de fond, car il y a rarement de suivi, mais plutôt de détecter les urgences. Une femme, par exemple, était trop faible pour se rendre au dispensaire. Après l'avoir examinée, le docteur Cris (venu au dispensaire pour quelque temps) en a conclu qu'elle était sûrement atteinte du sida. Il lui a donc fait des ordonnances spéciales pour qu'elle se rende aux Cayes afin de faire les examens et de suivre le programme de thérapie si nécessaire! Il aimerait pouvoir se rendre dans les villages au moins une fois par mois en compagnie de Flora et sensibiliser les gens au sida. Il distribue déjà en douce des préservatifs. Il aimerait aussi sensibiliser Flora sur ce sujet, qui reste encore pour elle complètement tabou! J'espère que cet élan de coopération va se poursuivre!!! Kélig (2005-2006)

Les cliniques mobiles

Consultation à Baléras

••C'est un peu loin car il nous faudra plus d'1h30 pour y arriver. Nous sommes trois: Gina, jeune Haïtienne employée de l'orphelinat, qui s'occupera de donner les médicaments et nous servira aussi d'interprète par moments, Monique, jeune volontaire Canadienne, et moi. J'oubliais bien sûr les deux chevaux…
Nous arrivons à Baléras vers les 11 heures.
Nous nous installons sous un abri couvert de palmes; une jeune femme se précipite pour balayer et nous apporter trois chaises et une petite table. Nous avons consulté 55 personnes, beaucoup de femmes enceintes dont la grossesse n'est pas suivie. Je garderai un bon souvenir d'un joli vieux monsieur nommé Napoléon François venu consulter pour hypertension et qui avait oublié son âge… Et aussi d'une femme « bèbè » comme on les surnomme en Haïti, atteinte de surdité, qui m'a présenté ses sept enfants dont un garçon sourd-muet. Cette femme est rayonnante et l'on ressent une réelle communication avec les gens du village. Cette première consultation dans les terres aura été certes fatigante mais de loin la plus intéressante car l'intégration se fait naturellement, tandis qu'avec le bâtiment - le bateau en créole - on impressionne toujours un peu. Véronique (1998-1999)

Dr Claire, femme médecin…

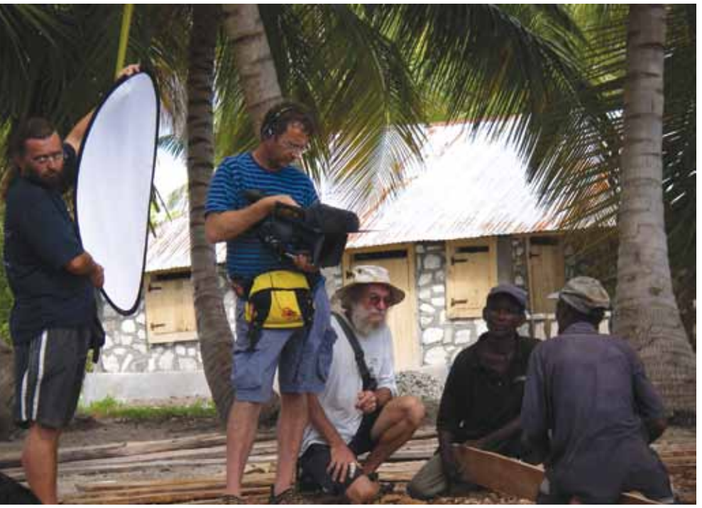


••Gina tu es une très belle jeune fille atteinte de drépanocytose: « Mon globule rouge est un croissant alors que le tien est une lune pleine… »
Gina, tu m'as fait comprendre que pour faire de la médecine à l'autre bout du monde, il faut d'abord s'asseoir et écouter, écouter les gens pour comprendre ce qu'ils mettent derrière leurs mots afin de décrypter leurs symptômes et leurs demandes. Et alors, on peut trouver la frontière entre médecine occidentale et aide véritable aux personnes qui n'y ont pas accès. C'est ainsi que les premières cliniques mobiles me sont apparues comme des «opérations coup-de-poing». Claire (1998-1999)

Véronique et Claire se préparent pour la clinique.

«Une tête virée, deux ça tire, trois c'est un vilain ulcère, quatre gain* fièvre, cinq gain vers» et ainsi de suite jusqu'à 96 consultants au dispensaire de Soeur Flora venus partager leurs symptômes, excoriations, pustules et autres maux avec Véronique et moi.»
* gain fièvre: j'ai de la fièvre
Claire (1998-1999)

Brève Haïtienne



Christophe, Xavier et Michel filment Réjet, le charpentier marine.

Nous passerons aussi devant une caye où l'on prépare la veillée d'un mort. Tous les voisins et familiers viennent faire le grand ménage tout en chantant et ce soir, ils feront la fête.
Manu (1998–1999)

Le film du tournage

••Lors de la prise d'images avec Xavier R. et Michel, j'ai découvert plus de la vie sur l'Île à Vache qu'en dix ans de passage.
D'abord une femme avec son bébé qui appelait Michel « Michou » et voulait lui coller son bébé dans les bras en disant que c'était le sien, ce qui faisait rire tout le monde.
Nous sommes restés au milieu des maisons à discuter avec les gens pendant que Xavier et Michel s'échappaient avec un guide et Réjèt, dans la mangrove asséchée, à la recherche d'un charbonnier.
Nous nous sommes retrouvés au milieu d'un groupe de femmes qui ont commencé à nous parler de leur vie et des hommes haïtiens : « paresseux, infidèles et qui se sauvent quand il faut assumer leurs enfants ! » À cela Soni répondait du tac au tac sur les femmes haïtiennes préoccupées seulement de biens matériels, des relations sans amour. À un moment, cela a tourné à la « Commedia dell arte », quand tous ont reproché à la femme qui appelait Michel « Michou » d'avoir dit, devant la caméra, que Michel était un « profiteur ». Ils l'ont tellement convaincue que c'était grave et que Michel était fâché, qu'elle s'est mise à pleurer ! Tout cela avec force cris et rires. Je garde aussi en mémoire ces enfants qui nous suivaient, nous guidaient, curieux mais pas hostiles. Bien sûr, il y a Réjèt-Mercejene qui est l'exception mais lui sera la pièce centrale de ce film !
Et franchement, s'il doit rester une image dans mon cœur, c'est la sienne, nous serrant la main avant notre départ et nous remerciant de ce que nous faisions pour l'Île à Vache. Que Dieu le garde en vie le plus longtemps possible ! Il nous a dit que l'année dernière, la mort était venue le visiter, qu'il lui avait botté le cul et qu'elle n'était pas près de revenir. On a envie d'y croire !

Christophe (2005-2006)

Îlet à Bwé

••Petit îlot entre l'Île à Vache et la Grande-Terre, à un mille de Madame Bernard.
Îlet à Bwé, grand comme six fois le bateau, accueille 700 personnes environ qui vivent de la pêche.
Ils sont originaires de la Grande-Terre et y habitent toujours. C'est-à-dire qu'ils retournent aux Cayes, à Saint-Louis, Saint-Jean, lorsque la vie n'est plus possible sur l'îlot, lors de la période cyclonique. Si la mer est trop grosse, elle recouvre entièrement l'îlot. Comment vivre à 700 personnes sur une si petite surface ? Je ne comprends pas bien non plus et c'est vrai qu'avant d'y être, on n'y croit pas, mais lorsque l'on arrive et que tout le monde sort des Cayes et vient en bord de mer, c'est… comment dire ? Surprenant, hallucinant, incroyable, fou.

Kélig (2005-2006)

« Au cours de chaque promenade, toutes les personnes que nous croisons sont joyeuses. On se fait arrêter pour goûter un fruit, jouer aux dominos… »
Marco (1998–1999)

On nous appelle « Ti blanc » ou « mon blanc ».
Au début, cet environnement me faisait peur, maintenant, je trouve cet endroit magique.

Élodie (2000-2001)

C'est Dieu pour tous et chacun pour soi

••Un couple de Français a été séduit par la beauté de l'Île à Vache lorsqu'il y a fait escale. Ils ont alors projeté de s'y installer et d'y construire un camping, promettant de réaliser une structure - là où il n'y avait que quelques maisons en haut du morne - et d'y amener travail, argent, investissement qui profiterait aux villageois. Ils avaient parlé d'école, d'hôpital aussi… Mais ce domaine, aujourd'hui, est un espace fermé, barricadé. Seule la bourgeoisie haïtienne de la Grande-Terre peut s'y payer le luxe d'une nuit.
Le dessalinisateur ne désaltère guère les habitants du village ni même les employés de l'hôtel. Tout comme la production de l'électricité, qui ne se partage pas.
À côté, les habitants vivent dans des Cayes où seules les lampes à pétrole brillent dans le noir, où l'eau est puisée au puits… Fosta chante les louanges de Dieu, les yeux et les paumes tournées vers le ciel. Nous avons aussi visité le village où la présence des voiliers de plaisance commence à être un business.
Fosta me raconte et me montre les gens d'ici qui possèdent une belle maison car ils ont « fait amitié » avec un Blanc de passage.
Elle me raconte les jalousies et me garde elle aussi jalousement pour elle. Je prends conscience que je suis moi aussi « son Blanc », ça fait drôle. On découvre un village où les gens attendent l'aide des Blancs.
« Des sous pour vivre, car ici il n'y a rien ! » disent-ils.
Il y a « pa gain pluie » pour faire un jardin.
Ils n'ont pas une terre à eux officiellement.
Du temps des Duvalier, les familles payaient un fermage pour vivre sur ces terres. Aujourd'hui certains continuent à payer, d'autres non. Plus personne ne demande rien…
C'est « dezord »! Le désordre laisse la porte ouverte au commerce de la cocaïne, aux pirates et à l'arrivée d'étrangers qui veulent investir. Les habitants d'ici n'ayant pas de moyens croient en l'aide étrangère, croient aux Blancs avec qui ils ont un fort passé commun.
Ils attendent une décision de l'extérieur et prient.
Un Dieu qui décidera si oui ou non ils s'en sortiront, si leur vie s'améliorera demain…
« Si Dieu v'lé ! » disent-ils…

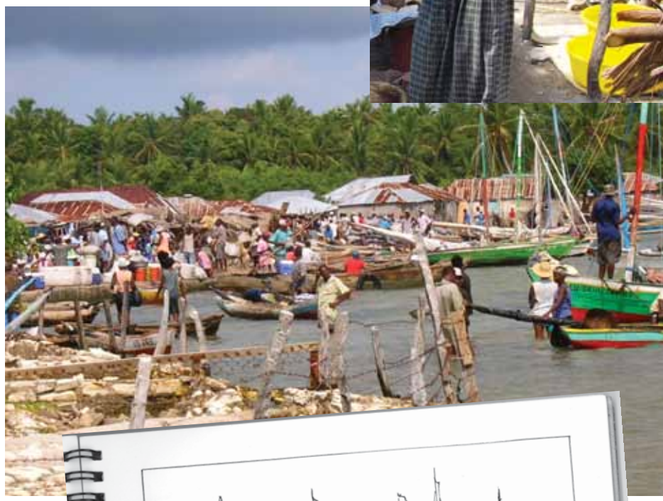
Morgane (2005-2006)

Ha ! La belle Fosta, qui chante les louanges à Dieu. Elle est voisine des deux Français venus construire un complexe touristique sur l'île.

Au marché, la foule en pagaille

••Ce qui me surprend aussi, ce sont les femmes et les enfants qui portent tout sur leur tête. Que ce soit lourd ou fragile, ils gardent un très bon équilibre. Ils viennent tous au marché vendre leurs produits ou acheter. Il y a un trafic d'argent pas possible. Heureusement que Mita connaît bien les emplacements car le plus souvent, tu achètes par exemple des abricots que tu ne payes pas tout de suite et tu reviens plus tard avec la monnaie.

Nathalie (1996-1997)



Le seul lien entre l'Île à Vache et la côte haïtienne, ce sont les dizaines de barques - à voile ou à moteur - qui transportent les gens et les marchandises. Deux fois par semaine, elles arrivent de toute la baie, chargées de gens pour le grand marché de Madame Bernard. Dans l'autre sens, les barques à voile repartent toute la semaine, chargées de mangues - c'est la pleine saison - et de charbon de bois car l'île est encore très boisée par rapport à la côte… mais pour combien de temps ?

Christophe (1998-1999)

Je me lève avec un mal de gorge. Que vois-je à l'horizon ? Des centaines et des centaines de bateaux au mouillage ! Car c'est jour de marché pardi…
Ce qui m'a marqué c'est les gens qui viennent à cheval ou en bateau pour faire leur marché.

Tom (2003-2004)

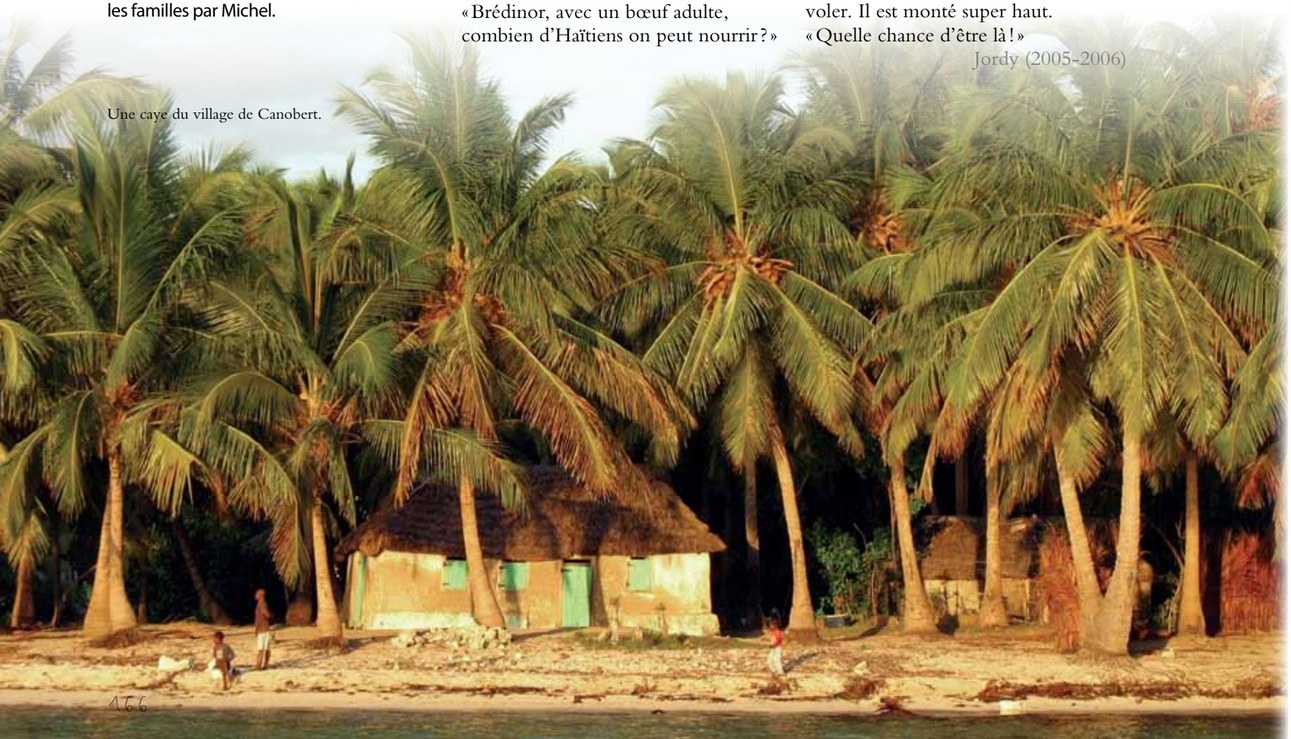
Les enfants

Chez Brédinor et Rosane

Durant une à deux semaines, certaines employées de l'orphelinat accueillent des jeunes du bateau à venir vivre dans leur famille. Vivre à l'Haïtienne, cela permet de vivre des aventures personnelles, qu'on récoltera avec passion, angoisse et en contact avec la différence. Aller à l'école, à la pêche, jouer au foot, chercher des mangues, raccommoder des filets, aller chercher de l'eau au puits, boire le café sucré avec Rita… Parés pour l'aventure avec leurs litres d'eau douce sous le bras, à manger pour la totalité de la famille et un matelas pour dormir, les jeunes sont accompagnés dans les familles par Michel.

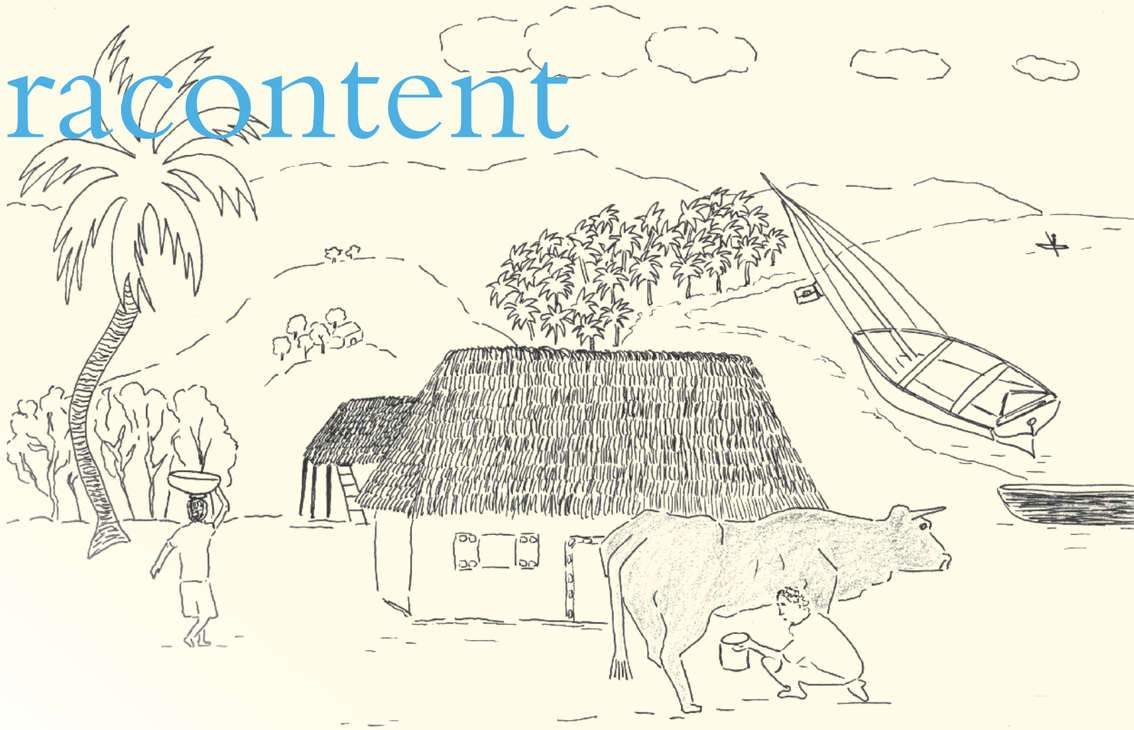
••Ce matin, je me réveille chez Brédinor. Hier soir, il m'a invité à dormir chez lui et il m'a dit qu'on irait dans les pâturages pour changer les bœufs de place, leur donner à boire et à manger. Je me suis donc levé à 6 heures du matin…
Nous sommes partis directement dans les pâturages. Nous marchons pendant une demi-heure.
Sur le chemin, je lui pose plein de questions :
« Brédinor, avec un bœuf adulte, combien d'Haïtiens on peut nourrir ? »
« On peut nourrir 150 à 200 Haïtiens ».
« Et avec un cochon ? »
« Avec un cochon, on peut nourrir 70 à 90 Haïtiens ».
Et puis je lui pose plein d'autres questions un peu comme celles-ci.
Ensuite je vais voir Joël qui est un Haïtien super sympa, il aime le sport, la pêche et il adore fabriquer des cerfs-volants. Joël m'en offre un comme cadeau d'amitié et je l'ai fait voler. Il est monté super haut.
« Quelle chance d'être là ! »

Jordy (2005-2006)



Une caye du village de Canobert.

racontent



Passer une semaine dans une famille haïtienne, c'est vivre son quotidien. Le matin, lever à 5 ou 6 heures ; on se lave, puis on va chercher de l'eau au puits pour pouvoir boire, faire à manger et faire la vaisselle. Quand il y a des saisons sèches et que pratiquement toutes les ressources d'eau sont vides, Rosane et Cherline, sa fille aînée, vont trouver un peu d'eau douce au puits, mais pour cela il faut se lever à minuit. Ce phénomène se produit avec le marais, la fraîcheur de la nuit et la lune. Le repas du matin, c'est du poisson, patates douces ou café avec un bout de pain ou les restes de la veille. Après, les enfants vont à l'école, sauf Shelove qui est trop jeune… Quand je suis triste, Rosane me dit : « Marine triste, Marine fâchée ? ». Je lui réponds que non, ça me fait sourire et elle me prend dans ses bras. Cela m'est resté, parce que je sais que tout le monde ne prendrait pas un enfant d'une autre couleur de peau dans ses bras…

Marine (2000)

Dès les premiers jours, je me suis mis au rythme de la vie familiale. Aller chercher le bois dans la mangrove était pour moi un véritable jeu car c'était comme dans un labyrinthe. Il fallait aussi aider pour la construction de la future maison. Cela consistait à transporter des roches, apporter du sable qu'il fallait prendre sur la plage. Et transporter les sacs de ciment.
Au début, j'avais un peu de mal. J'avais même un peu honte parce que le petit Esterlin, lui, y arrivait. Mais bon, à force j'y suis arrivé. Il fallait aussi balayer la maison et faire la cuisine car maman Rosane n'était pas là.
Ça faisait rire Charline qu'un garçon travaille. Alors, je lui ai expliqué qu'en France, les garçons travaillaient autant que les filles.

André (2000)

Portrait d'Osny

Osny est un grand de 18 ans.
Il habite Haïti depuis tout petit
et il dit que si un jour il pouvait
changer de pays, il le ferait parce
qu'il dit que c'est l'enfer ici.
Mais il dit aussi qu'il n'a pas
à se plaindre car il est nourri.
Avant, Osny était un enfant de
l'orphelinat. Il est gravement
malade, il a une maladie du
sang.

Jordy (2005-2006)

Portrait de Clansis 9 ans

«Avant d'aller à l'école, je fais la
vaisselle de la veille et un voyage d'eau
de chez moi au puits le plus proche.
En rentrant de l'école, l'après-midi,
je mange et refais la vaisselle pour
aider ma mère. Elle m'envoie souvent
chercher des commissions comme des
bidons d'huile. Je m'occupe de mes
petits frères. Vers 15 heures, j'aide
ma maman à faire à manger, je lave
les poissons après les avoir écaillés,
je râpe la coco... Il faudra refaire un
voyage dans l'après-midi pour aller
chercher de l'eau au puits. Parfois
je joue avec mes copines mais à chaque
moment, on peut m'appeler - ma mère
ou mes voisines - pour une course ou
un coup de main. Le soir, j'aide ma
grand-mère puis je vais me coucher sur
une paillasse chez elle.»

Auto portrait de Nadin 17 ans

« Je me lève pour 6 heures. Après avoir été
chercher de l'eau au puits, je vais changer
les bêtes de place. Mon père a des cabris,
un boeuf, un cheval et un cochon. Pour que
ma mère fasse à manger, je vais chercher
du bois dans la mangrove. Nous rentrons en
classe. Je suis en 4e année ou élémentaire
2 (équivalant au CE2). Le plus petit de
notre groupe a 12 ans, le plus grand,
18 ans. Nous sommes 20 élèves en
tout. J'apprends les mathématiques,
la grammaire, la lecture, le créole,
le français, les sciences sociales et
expérimentales. Lorsque je fais du désordre,
que je parle ou que je ne connais pas la
réponse ou mes leçons, le maître me punit.
Il me met à genoux et me tape sur les
doigts avec une règle. À 10 heures, il y a
une récré où nous jouons au ballon.
À 13 heures, fin de l'école. Lorsque
Jean revient de Canobert (quatre fois
par semaine), je vais l'aider à rentrer le
moteur de la chaloupe. Et lorsqu'il n'y a
pas école, je vais avec lui emmener des gens
sur le continent. Je surveille les nasses qui
sont dans la mer pour ne pas les attraper
avec le moteur. J'aide les gens à porter
leurs affaires et Jean à faire les courses
dont il est chargé par Soeur Flora.»

Emmanuelle et Sophie ramènent les mangues.

Je me rends compte qu'on est blancs au milieu d'une ribambelle de Noirs. Je me sens étranger quand ils me demandent ma montre, ma chaîne ou mes chaussures. Cela me donne envie de ne rien donner.
Au début, j'avais envie de leur offrir plein de choses que j'aurais fabriquées, comme des bracelets, des colliers, ou bien des attrape-rêves. Je voyais les Haïtiens plus organisés dans leur travail, j'ai été surpris quand les petits Haïtiens sont arrivés sur le bateau ; ils nous ont demandé si on avait des cadeaux pour eux ! Alors que je pensais qu'ils venaient simplement pour jouer.
Je me suis rendu compte que d'avoir un dictionnaire sur le bateau, c'est être riche, je ne l'aurais pas cru !

Tom (2003-2004)

Chez maman Rosita

Nous traversons une grande plaine, cueillons quelques délicieuses goyaves, montons une colline. La mer n'est plus très loin. On passe derrière la colline, ça y est, on est arrivés. Nous voilà chez nous pour une semaine. Guillaume est tout excité, il n'arrête pas de faire « désordre ». Quant à Hélène, elle nous présente tout le monde. Il y a maman Rosita, de son vrai nom Rita, et c'est elle qui sera responsable de nous. Rosita, sa fille est à Port-Au-Prince.
Rita est assez âgée, elle a l'air gentille, mais ne sourit pas beaucoup. Autre détail, elle fume la pipe.
Elle a plusieurs enfants.

Priscille (1998-1999)

Je me sens à l'écart du bateau, mais la caye de Rosita est assez grande. Les murs sont en béton, les toits en tôle et les portes en bois. Je dors sur le sol. Souvent, le soir, Rosita fait faire la prière à ses enfants, je les écoute. Après ça, elle allume la radio qui fonctionne jusqu'à minuit parfois. La chandelle nous accompagne dans nos profonds sommeils. Les moustiques ne manquent pas de culot. Ils viennent te piquer même après le passage de la pommade! Au réveil, le coq vient nous annoncer les 6h30. Les enfants sont levés et prêts pour aller à l'école. Le lait frais et les biscuits me sourient au réveil.
Je grignote et vais me réveiller en bord de plage.
Derrière les pointes que j'aperçois à 100 m sur ma droite, je me dis: «Le catamaran est derrière». Je cours de joie, mais retourne sur mes pas en me disant:
«Véro m'a dit: vis ta vie».

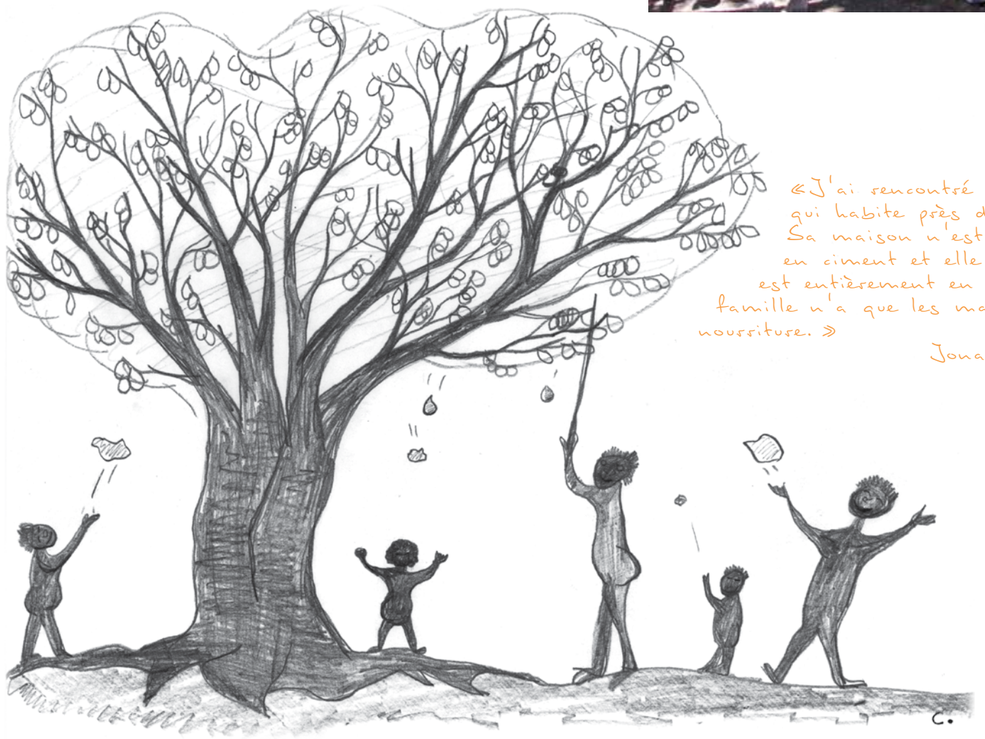
Abdel (2000)

Les combats de coqs en Haïti…

«Quand on est rentrés à la caye, Rita a su qu'on était tombés du manguier et aussi du cheval, elle nous a dit:
« Swann, Thomas ou fé désordre, li pa bon ou pli monté a cheval ».
Et si on a les pieds et les mains sales, elle nous dit: « ou salop ».
La première fois qu'elle m'a dit cela, ça m'a fait un drôle d'effet mais cela veut dire: sale en créole!

Swann (1996–1997)

Les jeunes avec la famille de Rita.



«J'ai rencontré un garçon qui habite près du puits. Sa maison n'est même pas en ciment et elle penche, elle est entièrement en paille et la famille n'a que les mangues pour seule nourriture. »

Jonas (1996–1997)

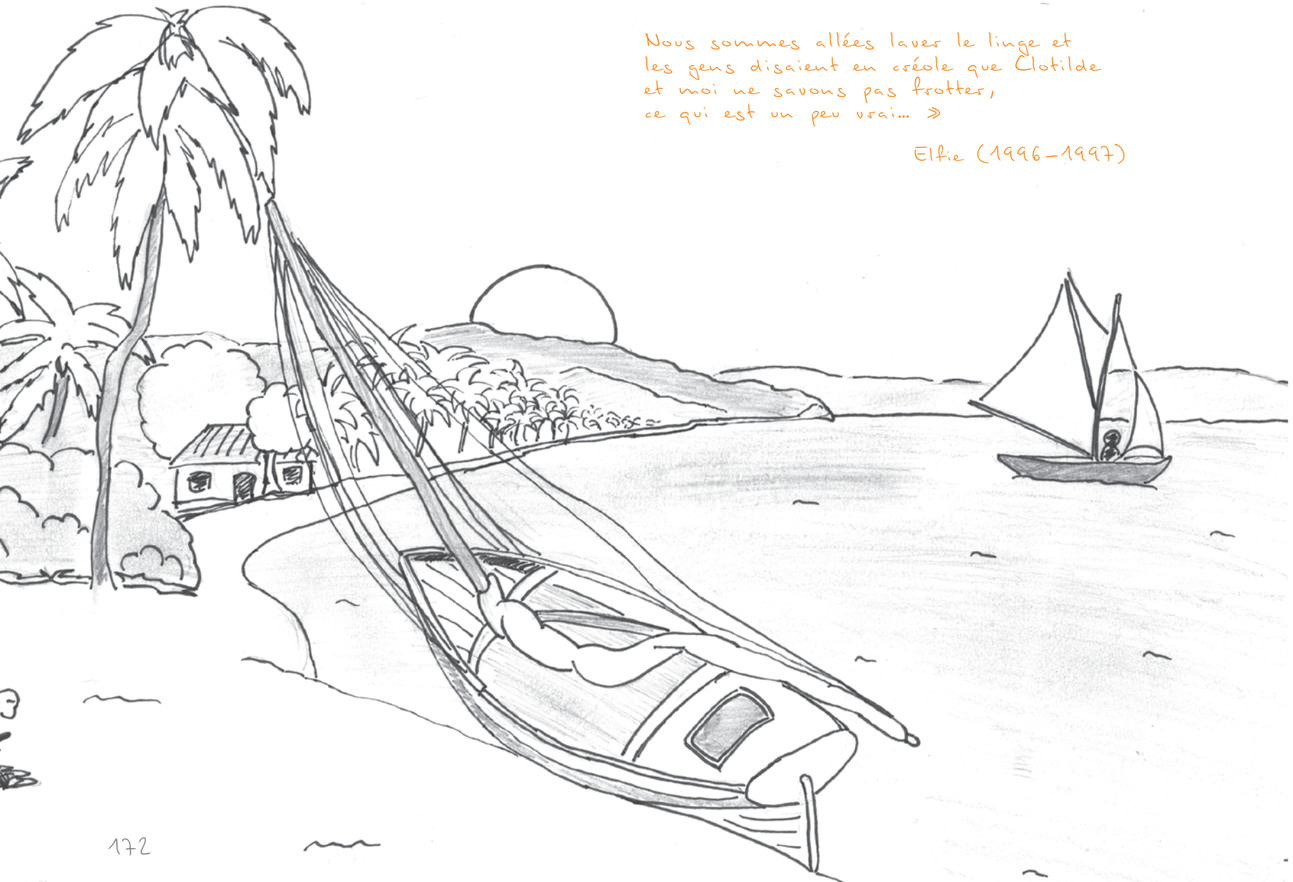
La source

Souvent dans l'après-midi, on va se baigner à « la source », une plage de sable. Dès qu'on se baigne, une quinzaine d'enfants nous suivent, je les « anime » en chantant les chansons qu'ils m'ont apprises et en faisant semblant de jouer de la guitare électrique. À la fin de la baignade, sur le chemin du retour, il y a un puits où l'on se rince à l'eau douce. »

Swann (1996-1997)

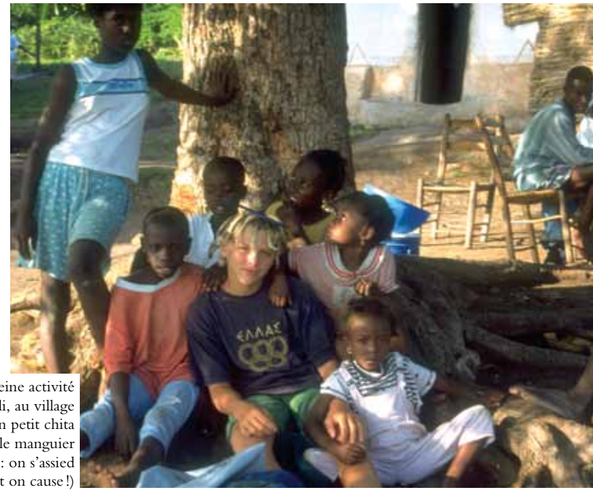
Nous sommes allées laver le linge et les gens disaient en créole que Clotilde et moi ne savons pas frotter, ce qui est un peu vrai... »

Elfie (1996-1997)



À mon départ, Tikesnel mon ami n'a pas voulu me dire au revoir. Il est resté enfermé dans la chambre de Rita et «li gain crié» (il a pleuré). Sur le chemin du retour, j'ai marché d'un pas rapide pour oublier mes regrets de partir. Et j'ai pleuré...

Swann (1996-1997)



Ludovic en pleine activité de l'après-midi, au village de la source : un petit chita causé sous le manguier (chita causé : on s'assied et on cause !)

Nathalie fait sa lessive à l'haïtienne. Pour la petite histoire, un des jeunes garçons du bateau a essayé d'en faire autant. Ce n'est pas du tout passé. Là-bas la lessive, c'est une affaire de femmes.

Finalement tout s'est bien passé

••La rencontre avec la famille est super. J'ai vu dès le premier regard qu'ils étaient gentils et pas du genre à se marrer dès que vous avez le dos tourné ! Les trois premiers jours ne se sont pas trop bien passés. Je me disais que je n'allais pas finir la semaine. Je n'arrivais pas à trouver ma place dans la famille, je me sentais mal quand ils parlaient, parce que j'entendais le mot « blanc » en créole et je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils disaient.
Du coup, ça me mettait mal à l'aise, et je n'arrêtais pas de penser au bateau, je ne profitais pas de la famille, je ne leur posais pas de questions et même je ne cherchais pas quel était leur mode de vie. Mais les quatre autres jours, l'envie de rentrer au bateau s'est envolée. Je commençais à profiter peu à peu. Je profitais des mangues qu'ils m'offraient ou que je cueillais. Et voilà que je commençais à aller vers les gens et à poser des questions ou à demander s'ils voulaient de l'aide. Romain (2005-2006)

Avant de nous coucher Wanita nous dit: «Quand vous retournerez en France, on sera loin, mais je continuerai toujours à penser à vous parce que maintenant nous sommes comme une famille».
Puis la lumière s'est éteinte lorsque tout le monde était couché. Elle a fait sa prière, elle a remercié le seigneur et lorsque le silence est revenu, la grand mère l'a brisé avec ses ronflements.
Clotilde (1996–1997)

Wanita travaille à l'orphelinat.

Chez Wanita

«Vient le moment des adieux.
En premier, je monte chez Gladys
et Wanita dire au revoir, et aux deux
grands-mères qui nous ont si bien fait
rire, elles sont au bord des larmes,
et moi aussi. Retour à l'orphelinat.
Les adieux durent…
Le sourire s'estompe petit à petit
pour laisser la place aux sanglots… »
Elfie (1996–1997)

Une troupe d'enfants partis chercher l'eau au puits.

Hélène, les ti-mouns et la musique.

Z'amis nou

J'aime bien l'orphelinat et j'aime bien le peu que j'ai vu de l'Île à Vache. Ça me plaît bien. Effectivement Haïti est un pays pauvre, ça fait bizarre. Je me rends compte de la valeur des choses. Un petit exemple : un ballon pour nous ce n'est pas grand-chose, c'est un ballon quoi ! Pour eux c'est beaucoup ! Je me rends compte que la vie est facile pour nous, on a tout ce dont on a besoin, même plus et parfois on l'oublie. J'ai l'impression que l'on se plaint tout le temps pour le moindre truc et ça me gêne. Mais je ne suis pas vraiment choquée au point d'en pleurer, parce que je vois qu'ils ont tous un toit pour dormir, de quoi manger et quand je vois les enfants jouer, ils ont le sourire et ont l'air heureux. C'est la vraie richesse. Quelqu'un peut être riche matériellement et malheureux. Dans ce cas, pour moi, c'est lui qui est pauvre par rapport à celui qui n'est pas riche matériellement mais heureux.

Emmanuelle (2005-2006)

L'équipe du voyage 2000-2001 avec les jeunes de l'orphelinat vêtus de leur habit d'école et le chanteur haïtien Bob Bovano aujourd'hui exilé en France.

« Je n'oublierai jamais les fabuleux moments que j'ai passés avec la famille quand je me tapais des fous rires avec Brédinor, ou quand Shelove, alors qu'elle était malade, m'a pris la main et l'a serrée très fort.
Ce dernier instant fut comme un éclair qui transperçait mon cœur. Une scène inattendue qui restera longtemps gravée dans ma mémoire. »

André (2000)

« L'Île à Vache m'a donné l'envie d'aider, l'envie d'aller vers les gens, un peu d'humilité, une prise de conscience sur la facilité de notre vie, 8 jours de bonheur. J'y ai découvert des frères, grands et petits, et une grand-mère ».

Xan (2005-2006)

Quelques réflexions

Haïti est un pays qui questionne, bouscule. Cette escale est forte en émotion, en partage et en rencontre. Le pays est pauvre et la différence avec notre mode de vie est importante.
Durant ce mois, chacun a vécu son aventure haïtienne à sa manière, de son côté…
Nous arrivons au terme de cette escale. L'équipage, avec Myriam et Michel, se rassemble au bateau pour parler de ses ressentis, de ses émotions. Voici quelques-unes des réflexions suscitées en terre Île à Vachoise !

« Haïti, c'est tout d'abord la découverte d'un peuple qui garde espoir malgré tout. Je suis devenu un peu plus modeste. J'ai aussi réfléchi sur la politique, les Haïtiens et leur histoire, l'esclavage… »
Xavier (2005–2006)

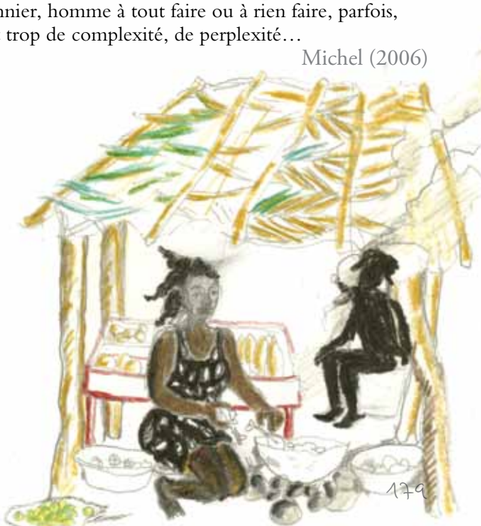
Haïti chérie

C'est ce qu'on dit d'elle depuis des lustres…
Comme on dit aussi « la perle des Antilles ».
Mais la perle fragile a été emportée par des coulées de boue : trop peu de manguiers retiennent encore la terre au flanc des mornes, collines. Ces arbres à l'ombre magique, épaisse et fraîche, on les retrouve trop souvent en longs sacs cylindriques de nylon blanc tressé, cousus en tête, debout au bord des routes, cachant comme une honte dans leur ventre le charbon de bois béni et maudit à la fois… Haïti… Ou « Ayiti » comme on l'écrit aussi, dans ce pays écartelé entre deux langues, abandonné des dieux africains depuis trop longtemps…

Grand comme trois fois la Corse, mais avec 7 millions d'habitants (la Corse en a 200 000) dont 2 millions se pressent à Port-au-Prince.
Perle noire égarée, c'est un grand petit peuple des villes et des campagnes, réduit à nouveau en esclavage par des maîtres Noirs arrogants sans foi ni loi ni patrie…
Bien sûr il y a aussi encore des maîtres Blancs, mais ceux-là, on les connaît, ils se pavanent…
Les maîtres Noirs, eux, se font plus discrets dans leurs 4x4 climatisés aux vitres polarisées. Ils accumulent des richesses éhontées dans leurs villas ubuesques sur les hauteurs de Port-au-Prince…
Ils sont médecins, avocats, notaires, députés, ou « import-export » Ils sont la honte d'Haïti, le déshonneur d'Haïti ! Les journalistes ne parlent pas d'eux, pourquoi ? Cette bourgeoisie a provoqué le dernier coup d'État (1991-1994) par peur de perdre ses privilèges et puis elle s'enrichit maintenant sur le dos de l'ONU, de tout ce qu'elle vend ou loue à cette force étrangère…
Elle s'enrichit aussi sur les dos fatigués de ces hommes qui tirent des « brouettes » énormes, dans des rues encombrées, sans cesse arrêtés dans leur élan, surchargés de la richesse honteuse des autres. Elle s'enrichit aussi sur les dos des hommes en grappe sur chaque barreau d'une échelle, hissant à la main, seau après seau, comme une noria qui brûle les mains, le béton des villas des riches, pour 15 francs la journée si le patron est honnête !

Et ces femmes qui portent tout sur leur tête (les Chinois disent « qu'elles portent la moitié du ciel »), l'eau, la nourriture, le linge… Ces femmes qui « cherchent la vie », comme on dit ici, désespérément…
Maudite soit donc cette bourgeoisie ignoble, méprisante et méprisable, et son sinistre aéroport de « Maïs Gâté ! »
Eh oui, le maïs est gâté… Celui des USA se déverse trop facilement par tonnes, avec le riz, la farine, les pois rouges… On croit aider le peuple haïtien. On aide surtout les grands fermiers américains, frères immondes des grands bourgeois haïtiens, et l'on anéantit ainsi la production locale… Et tout ce beau monde de la « Jet Society » haïtienne va faire ses emplettes à Miami, et les ONG se pressent en masse en Haïti, un des pays les plus assistés de la planète, au bénéfice de trop peu de gens…
Oh ! Il y a des Blancs honnêtes, quand même, dans cette cohorte de « coopérants », et même quelques Blancs « remarquables », mais il serait temps de méditer plus « énergiquement » sur le comment de notre aide.
Je n'échappe pas à cette interpellation, après dix ans passés dans un petit orphelinat de l'Île à Vache au Sud-Ouest d'Haïti. J'y étais homme d'entretien, un peu enseignant, un peu éducateur, un peu surveillant de baignade, un peu des courses à Port-au-Prince, une fois par mois, un peu cordonnier, homme à tout faire ou à rien faire, parfois, devant trop de complexité, de perplexité…

Michel (2006)



Pourquoi Haïti est pauvre ?

Si on imagine un gâteau sur une table et cinq personnes, si le premier qui rentre prend une énorme part, et le deuxième prend encore presque les trois quarts qui restent, eh bien, ceux qui viendront derrière lècheront les miettes ou ils n'auront rien du tout.
Je pense que c'est la première raison pour laquelle Haïti est pauvre au niveau mondial et dans le pays aussi.
Il y en a qui ont tout. Il y a des millionnaires.
En Haïti, dans les bidonvilles, on voit des limousines qui traversent. Ce sont des gens qui vont passer le week-end à Miami pour s'acheter une paire de chaussures.
Ils se côtoient de très près et, en même temps, il y a comme une cassure. Il y a des gros riches qui écrasent tout le monde et qui n'ont aucun scrupule. Il n'y a aucune loi qui les en empêche, en fait ! Ils ne paient aucun impôt. Souvent ce sont des commerçants qui vendent et augmentent les prix comme ils veulent ! Ils font ce qu'ils veulent. Il n'y a aucune loi qui les régit. Et il reste tous les autres qui cherchent à ramasser les miettes sous la table.
Évidemment, ils sont trop nombreux, malgré leur solidarité.

Interview de Myriam en 2006, institutrice,
Française mariée à un Haïtien vivant
à l'Île à Vache depuis plus de dix ans.

J'aime cet autre monde que nous ne faisons qu'effleurer… voyageurs.
Comme à chaque fois que je repars d'ici, mes sentiments sont contradictoires, au début, on ne peut être qu'admiratif de ce que fait Flora et surtout « séduit » par sa personnalité et puis petit à petit on voit tous les défauts d'un tel lieu… D'abord, il y a le décalage avec les autres enfants de l'île.
Les enfants de l'orphelinat (je ne parle pas ici des enfants handicapés) ne font quasiment rien, ne participent presque pas à la vie de l'orphelinat alors que, dans l'île, les enfants rendent des services dès leur plus jeune âge. Ils sont capricieux, habitués à avoir tout ce qu'ils veulent et l'on en vient à se demander s'ils ne seraient pas mieux dans leur famille, car presque tous les orphelins ont de la famille !
Bien sûr, il y a les enfants malades et handicapés. Là aussi, on se dit que c'est une chance qu'ils soient là et puis on voit qu'ils sont nourris, logés et maintenus en vie…
Mais le personnel qui s'en occupe n'est pas qualifié, il est épuisé (travaillant 12 heures par jour et 7 jours sur 7) et compte tenu de ces conditions de travail, il change fréquemment. Heureusement, depuis que Michel est là, il n'a fait qu'améliorer les conditions de vie et donc de travail des employés. Mais quasiment rien n'est fait pour « améliorer » la vie des handicapés. D'où l'intérêt du projet de « thalassothérapie » à Canobert ! Bien sûr, nous continuerons à venir ici pour donner un coup de main, et je l'espère dès l'an prochain. Nous reviendrons heureux de retrouver tous ces gens, nous reviendrons avec nos doutes, mais nous ne sommes que des passants et seuls ceux qui restent peuvent changer les choses !!!

Christophe (1998-1999)

Soley levé

Bob Bovano vient nous rendre visite aujourd'hui avec sa femme et son enfant. Je n'en crois pas mes oreilles… Bob est un chanteur qui n'est pas vraiment connu en France. Il y est déjà venu faire quelques tournées dans les écoles, mais maintenant, il reste dans les environs de Jacmel en Haïti. En ce moment, il a beaucoup de succès quand il chante dans les quartiers populaires. Il a déjà fait un album que nous ne manquons pas d'écouter : « Soley Levé », un hymne d'espérance pour le peuple haïtien. Après le repas, tout le monde s'installe dans le filet. C'est une nuit assez sombre, nuageuse, mais l'ambiance est là. On apporte sa guitare au musicien et ça commence. Christophe allume des bougies tout autour de nous. Bob, allongé dans la voile, trouve tout de suite le rythme et Soni prend aussitôt le relais. Il mène la cadence et donne tout ce qu'il a. Pour notre guide (Soni), c'est un rêve, qui se réalise enfin : depuis plus d'un an, il chante quotidiennement Bob Bovano sans l'avoir jamais vu !

Nathalie (1996-1997)

« Haïti m'a donné envie d'y retourner, d'aider… Ça m'a fait comprendre qu'il ne faut pas gâcher la nourriture ni le reste. »

Romain (2005-2006)

« Haïti, ça nous a appris à surmonter nos peurs, (contact avec les handicapés), notre difficulté à nous ouvrir aux autres, oublier les querelles qu'on avait entre nous sur le bateau… Et l'on est revenus plus confiants, plus sympas qu'avant avec l'équipage, plus soudés par cette aventure que l'on a vécue séparément, dans des familles haïtiennes… »

Maylis (2000-2001)

« Pourquoi cette escale? Notre venue sert-elle à quelque chose? ».
Il me semble que ce qui est important c'est l'échange avec les jeunes Haïtiens. C'est ce qui se vit là-bas et ce que chacun emporte pour sa propre construction.

Morgane (2005-2006)

« L'escale à Haïti, je crois que c'est surtout là que nous sommes devenus plus matures. »

Thomas (2000-2001)

Ayiti cé fini !
Bientôt les Bahamas

L'Île à Vache et tous ses souvenirs resteront gravés dans ma tête. Comment pouvons-nous ignorer ce pays ? Il faut vraiment que j'y retourne et pas seule car j'aimerais le faire découvrir à d'autres personnes.
Car combien de Français, qui vivent dans de jolies maisons, avec un bon travail, bien payés, et qui ne sont pas contents de ce qu'ils ont, ne s'imaginent pas qu'il y a un pays où vivent des gens qui n'ont rien pour vivre.
Et qui arrivent quand même à garder la force et l'espoir de tous les jours. Eh bien, avant, je faisais partie de ces gens-là…
En tous cas, je remercie Haïti de m'avoir ouvert les yeux sur notre pays avec toutes ses vérités cachées.

Marie (2005-2006)

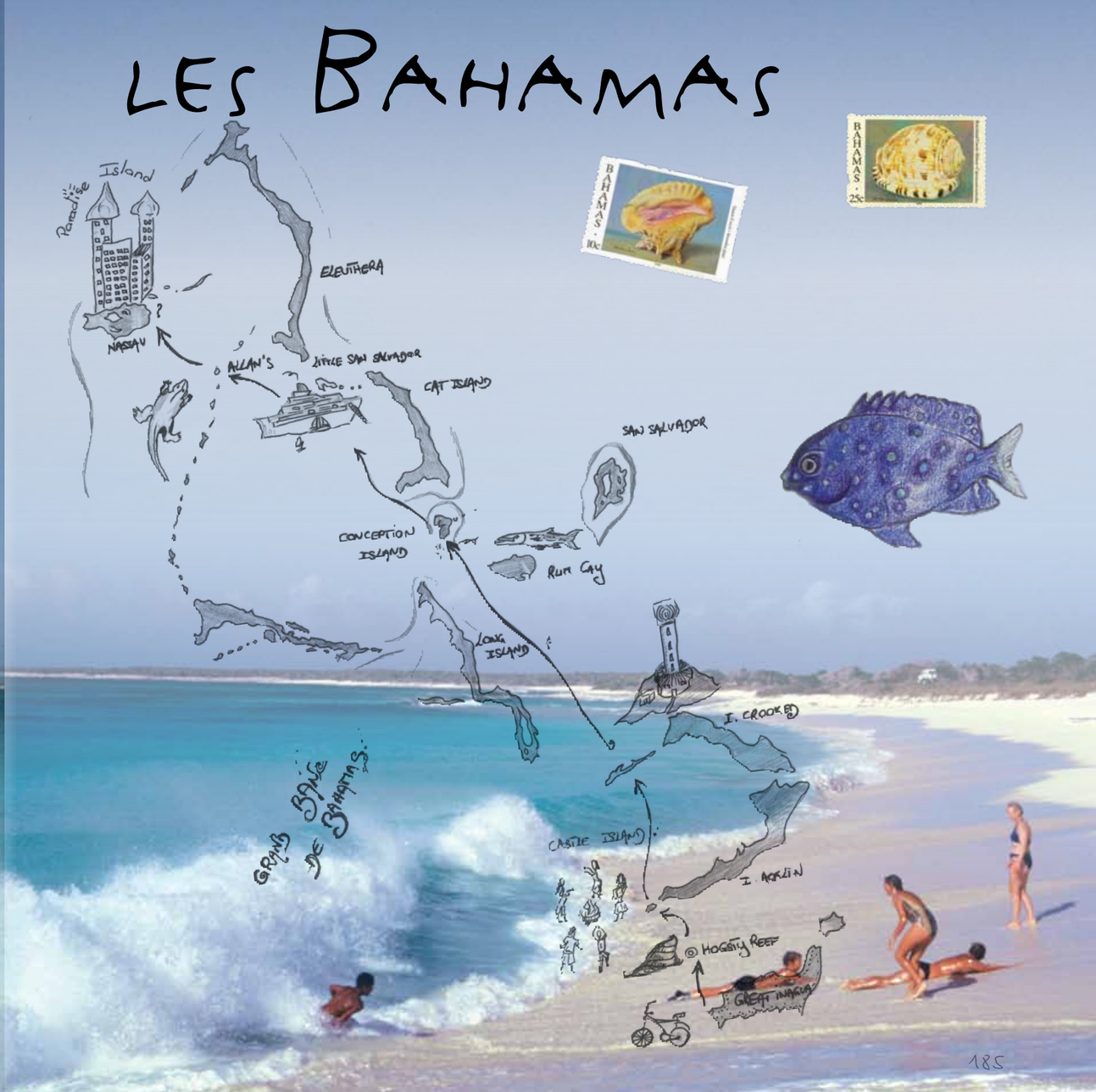
Ça m'a fait beaucoup de bien d'aller dans les familles. C'était très intense, j'ai l'impression d'avoir passé beaucoup plus de temps que deux semaines. J'ai vraiment envie d'y retourner. Quand je pense à l'Île à Vache ça me fait quelque chose que je ne ressens pas pour les autres escales.
Haïti nous a appris l'unité, l'humilité ; les jeunes dans leurs familles ; à vivre à l'haïtienne ; la simplicité des relations et la complexité du pays. Quelque chose d'indescriptible demeure au fond de nous. Haïti nous a donné l'envie d'agir, d'aider, de militer, de partager ce que l'on y a appris, et surtout, d'y retourner.

Emmanuelle (2005-2006)

À chaque passage, les Haïtiens demandent des nouvelles des jeunes qu'ils ont accueilli lors des voyages précédents…
Et les jeunes, de retour en France, continuent de correspondre avec leurs amis. Souvent, dans les bilans, Haïti reste le meilleur moment qu'ils ont passé dans leur voyage…
Après cette escale riche en relation et chamboulement, l'équipage remonte la mer des Caraïbes vers les îles Bahamas. Ces îles réputées paradisiaques, pour la plupart désertes, sont idéales pour se retrouver, se poser après ces deux mois d'émotions où le temps ne se comptait plus, où l'équipage est parti loin dans d'autres mondes que ce soit celui des baleines à bosse où Haïti… Nous allons passer deux semaines de cabotage à la découverte d'une partie de l'archipel. Vous verrez, l'ambiance est alors à la décontraction et au bon temps avant de retrouver la grande ville (Nassau ou la Floride) afin de se préparer à la dernière partie du voyage : la deuxième traversée de l'Atlantique et le retour en Europe.

Terre de contrastes !

Les Bahamas



J+185

7727 milles parcourus
depuis Sète
20° N 54' 73°W 29'

Au large des Bahamas : la visite des coast guards

••Après deux gorgées de thé au citron que je viens de faire chauffer, j'entends parler derrière nous en américain. Il est 2 h 30 du matin. La voix a surgi comme dans une hallucination. Je regarde suspicieusement ma tasse, j'en ai déjà bu de ce thé au citron, cela ne m'a pas fait le même effet. Jean-David est à la barre, je lui demande avec empressement : - « Tu n'as pas entendu quelque chose ? - Si, si ! » Répond-il en se retournant.
Et d'un coup, c'est une lampe halogène super puissante, un faisceau dans l'humidité de la nuit qui apparaît et découvre la blancheur des voiles. Ce sont les coast guards. Je branche la VHF et en 15 minutes, ils sont tous les six à notre bord. Vérification des papiers, de la sécurité puis contrôle si présence de drogue. Le monsieur met ses gants en plastique comme un chirurgien et part dans la coque bâbord avec son petit papier test.
- « Attention, des gens dorment ! »
- « Yes, yes, no problem. »
Je reste sur le pont avec nos hôtes et Agathe les accompagne dans la coque. Pendant ce temps, la vessie d'Élodie a fait son travail nocturne et elle a envie de faire pipi.
Elle se réveille complètement dans les vapes, son corps connaît le chemin. Elle sort à tâtons, attrape le rideau de sa cabine et d'un coup sec l'ouvre.
Comme un lever de rideau au théâtre, l'Américain assiste au special Elodie's show. Il n'en revient pas, son geste d'inspection est coupé, il est juste nez à nez avec le spectacle. Il fait chaud sous les tropiques, Élodie n'a qu'une petite culotte comme vêtement de nuit.
Agathe lui dit : - « Ne t'inquiète pas, ce sont des amis ».
Élodie, dans un bon réflexe, referme le rideau.
Elle revient vers Juliette : - « Dehors, ils ont invité des amis Haïtiens pour faire la fête ! J'ai envie de faire pipi ! »
Je vois ressortir l'Américain un sourire jusqu'aux oreilles.
Gare à vous, les coast, quand vous venez sur Grandeur Nature !

GSéb (2000-2001)

Peinture de Horta.
Cinquième planète : les Bahamas.

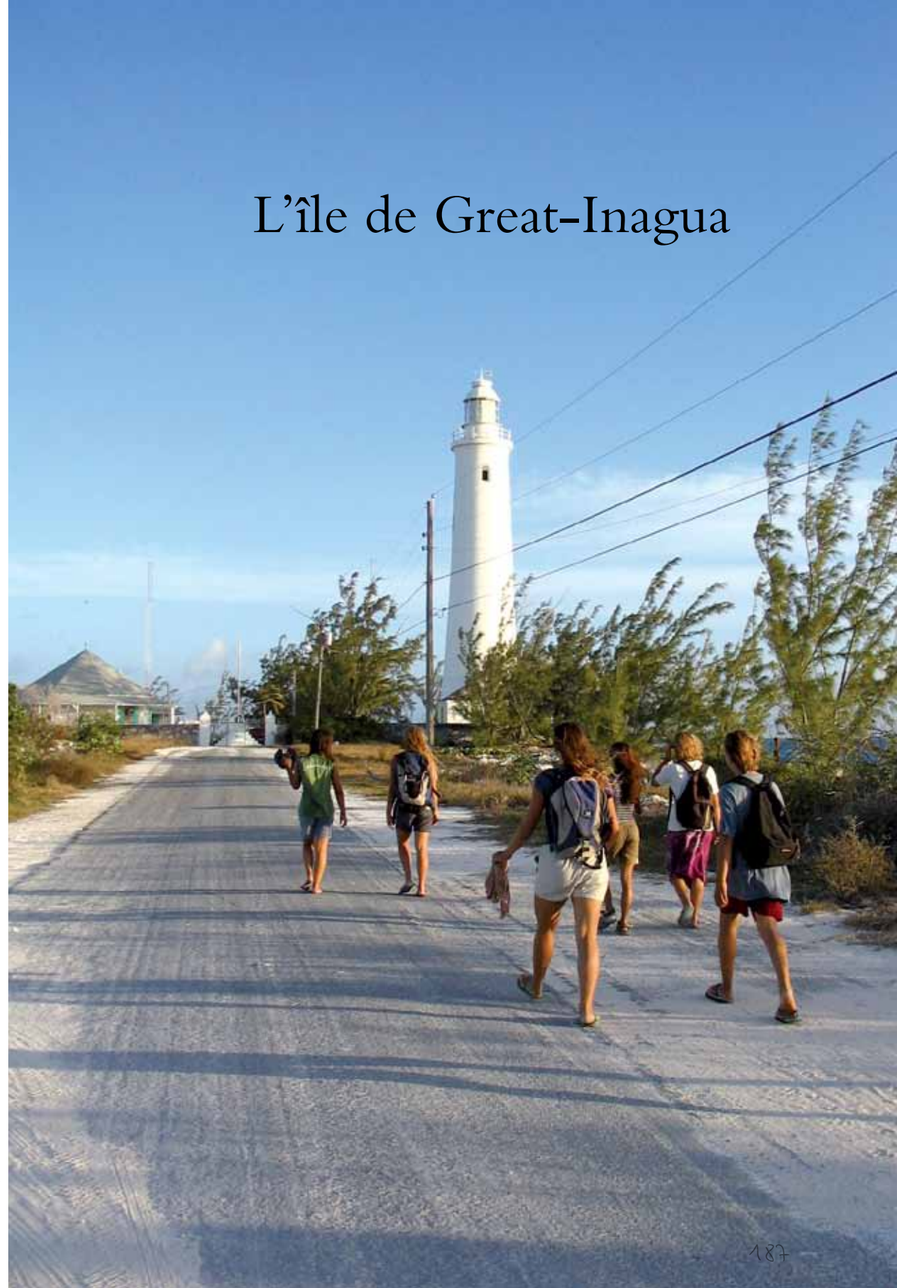
L'île de Great-Inagua

Quand je me dis que dans à peu près deux semaines on sera aux USA, dans la civilisation, que, dans deux mois, le voyage sera fini alors qu'on vient juste de partir d'un des pays les plus pauvres du monde, je ne peux pas vraiment y croire. Les cayes vont se transformer en gratte-ciel, les petits marchands en grands supermarchés et les mulets en limousines. Le choc qu'on va avoir !! La vie sera plus chère et il faudra se réhabituer au modernisme. De toute façon, il faut se dire que toutes les bonnes choses ont une fin et que maintenant c'est les Bahamas qui s'offrent à nous…

Hélène (1998-1999)

Au Bahamas une autorisation payante de naviguer est requise.

Par la même occasion nous allons visiter le dernier phare manuel du monde.



Enfin ! les Bahamas, les îles désertes, la mer turquoise, les poissons multicolores, les iguanes… Un rêve d'enfant. Déjà, toute petite, je rêvais de pouvoir partir sur des îles désertes. Eh bien ! Ce rêve, je vais pouvoir le réaliser et le partager avec d'autres personnes !

Marie (2005–2006)

Bleus comme les Bahamas

••Pour parler de ces endroits, il faudrait d'abord une palette de couleurs et mélanger un tube de bleu, afin d'obtenir des « bleus », car il y a des nuances de bleu qui n'appartiennent qu'à ce lieu… Le bleu sombre du large de la mer sans fond, le bleu turquoise du lagon… Il faudrait parler de ces moments magiques où, sous le soleil écrasant, tous ces bleus se diluent comme sur une aquarelle. Il faudrait parler des nuages… Nuages gris-noir qui tourbillonnent en trombe soulevant l'eau. Nuages blancs et moutonneux poussés mollement par l'alizé. Grosses masses noires chargées de pluie et d'électricité. Nuages bleus, miroirs de la mer. Le sable de corail, plus blanc que jaune, parsemé d'éclats brillants que sont les coquillages. Il faudrait pouvoir parler de la légèreté de l'eau tellement transparente qu'on dirait de l'air où l'on vole comme des oiseaux. C'est aussi la rouille des épaves, carcasses métalliques de grosses baleines échouées là depuis cinquante ans et qui nous montrent leurs côtes. Ce sont les forêts de gorgones, où des poissons de toutes les couleurs se promènent et nous regardent passer avec des yeux ronds, comme les intrus que nous sommes, sans même penser à se cacher. Il faudrait parler de la malchance d'être une langouste quand nous passons par là, remplis de convoitise pour sa chair grillée au feu de bois ! Il faudrait parler de tant de choses et cela ne nous donnerait qu'une pâle photocopie de ce que nous avons vu. Par contre, on peut oublier les méduses. Saleté de méduses !

Christophe (2000)

Nous apercevons enfin l'épave,
nous ne devrions pas tarder
à arriver à Hosty Reef! Super!
Nous naviguons sur seulement
une dizaine de mètres de fond…
Certains se mettent à l'eau. C'est superbe!
Nous voyons de très belles têtes de corail, des cerveaux de
Neptune, d'énormes casques - habités bien sûr! -,
des étoiles de mer, une tortue…
L'eau est translucide et on peut même voir tout ça du
pont comme si on se trouvait dans l'eau. Nous croisons
un îlet, et une épave, qui paraît voler car l'eau en dessous
a la même couleur que le ciel. Nous ramassons aussi
un vieux seau avec un baliste dedans et ce qu'on croyait
être une nasse qui s'est révélée être un bidon.

À 17 heures, nous mouillons à 50
mètres de l'épave d'un énorme cargo.
Elle est impressionnante!
Non seulement sa taille est énorme,
mais surtout elle semble posée sur l'eau.
On voit toute sa charpente et l'épave est très haute…
Même son safran est complètement en dehors de l'eau…
D'ailleurs un aigle de mer y a fait son nid…
Manu plonge avec trois autres téméraires…
Ils reviennent impressionnés, ils ont pu voir le moteur qui
date du 24 avril 1948. La barrière de corail, juste derrière
l'épave, n'empêche pas certaines déferlantes de passer
par-dessus.

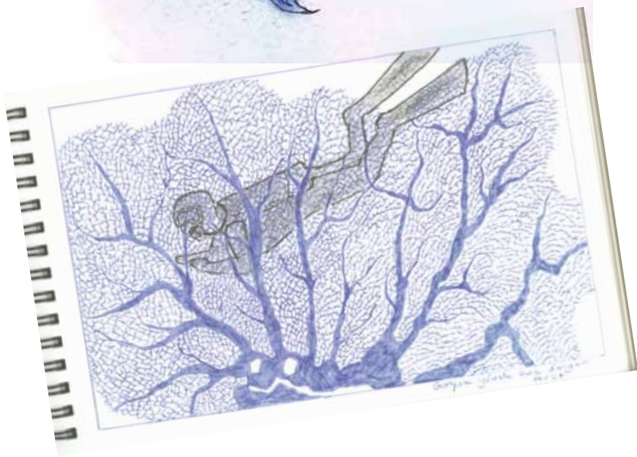
Priscille (1998-1999)

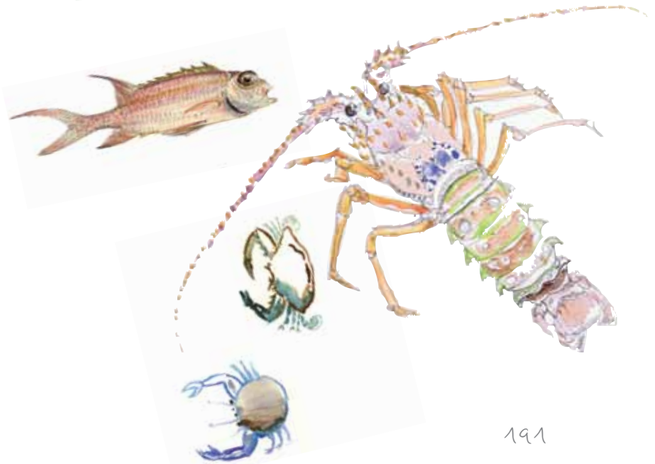
Nathalie, Swann, Véronique,
Thomas, Cyril, Clotilde, Elfie…
À la conquête de l'épave.

Hosty reef

Ah les Bahamas! Ce n'est pas encore mon paradis,
mais ça s'en rapproche sacrément quand même…
Une fois arrivé, je décide d'aller ramasser
des coquillages sur l'île. Je passe ainsi un bon moment
à marcher dans le sable, le nez collé au sol, remuant
les algues laissées par la marée. À un moment, je repère
un petit seau parfait pour mettre mes trésors, un peu
plus haut sur la plage. Je m'approche pour le prendre et
là, c'est la fin du monde, une tempête d'ailes se déchaîne
tandis qu'une bonne centaine de piafs, genre sternes,
s'envolent en criant des quelques buissons qui garnissent
le centre de l'île… Le nuage fait un ou deux tours
en l'air puis se pose. OK! Je peux bouger. Lentement,
mon précieux seau à la main j'effectue un repli stratégique
au bord de la plage. Heureusement que je n'ai pas vu
Les oiseaux d'Hitchcock sinon je crois que j'aurais flippé.
Je continue mon tour de l'île, en évitant soigneusement
le centre bien sûr, et, mon butin en main, je rentre au bateau.

Xan (2005-2006)





Thomas en 1996 explore les restes d'un petit remorqueur échoué sur l'estran de l'île de Castle island.

Moment hors du temps, où chaque jour a son île déserte. L'équipage est content de se retrouver. Les réveils se font au pas de course pour qui sera le premier sur la plage à ramasser les coquillages.
Le quotidien reprend ses habitudes.
Après la forte sollicitation des rencontres vécues sur Haïti, les îles désertes des Bahamas sont tout en contrastes : on bulle, on souffle, on décompresse, on se retrouve… et on bronze, même sous l'eau !

Abdel, hilare, a pêché une langouste.

Jordy essaie le cerf-volant qu'il a appris à construire en Haïti. Une envolée, à l'image d'un certain sentiment de liberté, au bout de ces 7 mois de voyage.

Castle island

L'île de Castle Island. Terrain de jeu idéal
pour s'évader du bateau et passer une
nuit à la Robinson…
Les jeunes se préparent pour devenir
le temps d'une nuit des naufragés à l'image
des héros des romans de Jules Vernes…

••Nous sommes partis à deux heures du matin pour aller à Castle Island. Une fois arrivés, Alexis et moi avions envie de dormir seuls sur l'île déserte.
Arrivés sur l'île, nous partons à la recherche d'un coin pour dormir: premier choix, dormir sur la plage…
Mais c'est une mauvaise idée. Nous avons tout préparé: le bois, le feu, mais il y a trop de vent et la mer commence à monter. Donc nous optons pour un deuxième choix: un petit coin dans la brousse. C'est un bon choix, il y a moins de vent et nous pouvons allumer un feu.
Le campement est super. On se lave, on discute, on mange, on écoute la musique en regardant le phare.
Une chouette vient chanter entre nous deux…
Et d'un coup, des centaines de lucioles jaunes apparaissent, je me redresse, en fait, c'est le feu qui s'est rallumé à cause du vent. Alors on pisse dessus pour l'éteindre…
et on se rendort tranquille.

Tom (2003-2004)

Sur la plage, l'épave d'un hydravion surprend.
Présence insolite sur cette île déserte de toute vie humaine.

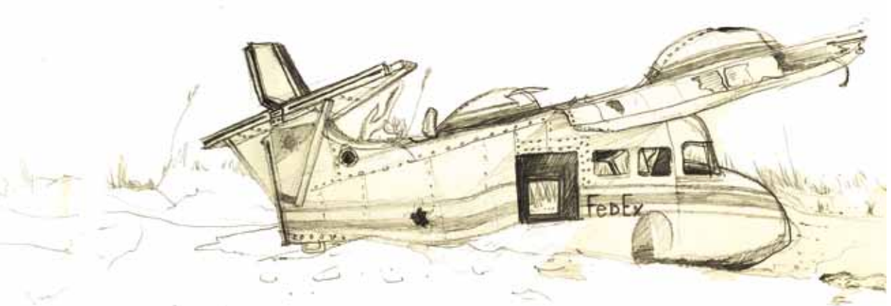
Fayçal et Saïd

Des îles désertes rien que pour nous

Christal, Anthony, Maïlys,
Benjamin campent sur l'île cette nuit là…
Heureux de vivre ensemble.

••Nous sommes allés au phare.
Je monte… J'ai le cœur qui bat,
je me demande ce qu'il y a en haut.
J'ai les jambes qui tremblent.
J'ai peur qu'une marche s'effondre,
que je m'écrase de la hauteur des 38
marches. En haut, la vue est superbe,
il y a beaucoup de vent.
J'entends Alexis crier en bas :
« Alors c'est comment ? Ça va ?
C'est solide ? ».
« Oui, c'est superbe, monte ! ».
« Non, tu es fou ! » me dit-il.
Je redescends et nous partons voir
l'hydravion.
Nous sommes retournés au bateau
dans la soirée, vraiment c'était super,
je le referais bien !

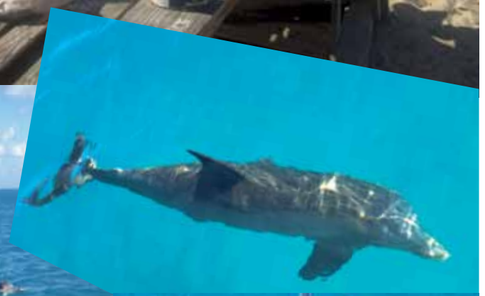
Tom (2003-2004)



Elfie et Clotilde
du haut du phare
de Castle Island où
il n'y a plus de gardien
depuis longtemps.
Seules des inscriptions
sur les murs dont celle
de Grandeur Nature
marquent le passage
de navigateurs.

Caïcos

Certaines années,
il arrive que l'équipage
fasse escale aux îles Caïcos.
Nous avons l'habitude
d'y rencontrer Dean et Jojo,
le dauphin ambassadeur,
toujours prêt à jouer,
au plus grand bonheur
des jeunes !!!



Conception Island

Ce matin, sur le filet, emmitouflée dans mon duvet, mes paréos colorés sur la tête, le soleil me tire de mon sommeil. Mes rêves se sont évanouis. Une seule chose à faire : quitter mon attirail de nuit et plonger dans cette eau turquoise, transparente, que nous offre ce joli mouillage de Conception Island. Il est peut-être là mon rêve, il se prolonge…
Je n'ai jamais vu une eau aussi belle, pure. Ça respire le bonheur. Devant nous, s'étend une mangrove bouillonnante de vie. Il n'y a presque pas de fond, et, sous l'ardeur du soleil, la température sous l'eau avoisine les 40 degrés. L'eau est brûlante, le sable comme de la farine, le soleil tape… Quelle atmosphère hors du temps ! Sur la plage, il y a toutes sortes de coquilles de lambis nacrés, roses ou oranges… Sous l'eau, des poissons jouent autour des racines de palétuviers… Au retour de cette balade, on croise des vaches de mer, des tortues, des raies, des requins aussi. Ça fait un bien fou ! Au bateau, ils nous racontent qu'ils ont nagé avec des dauphins… Y a comme un vent de bonheur qui souffle dehors, dans nos têtes et dans nos cœurs…

Kélig (2003-2004)

La mangrove avec les racines de palétuviers. L'eau est chaude, elle frise les 35 degrés et, relativement claire, permet aux plongeurs de visiter ce milieu riche en biodiversité et habituellement trouble.

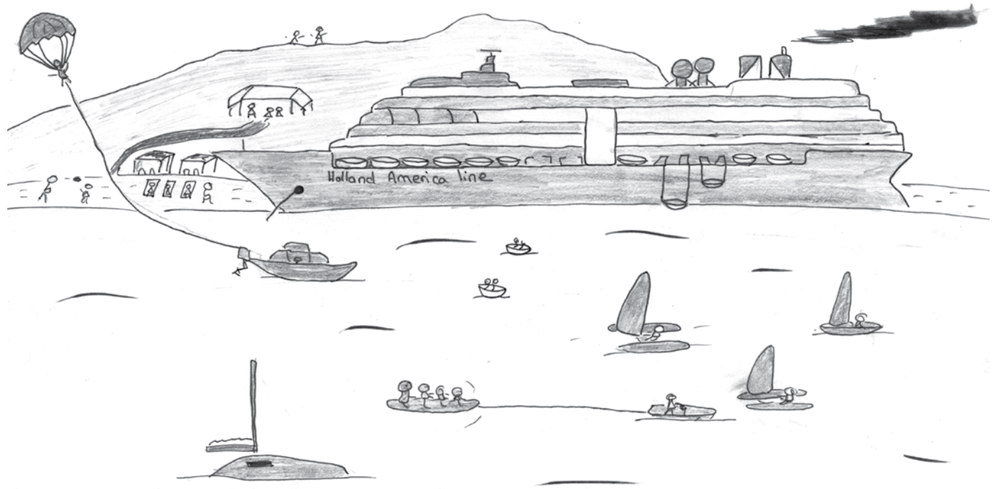
C'est magique !
On se trouve au milieu de rien, entourés d'eau. L'eau est claire et limpide, on peut voir les beaux coquillages qui défilent, les patates de corail et les poissons qui les accompagnent. Même une tortue, à la carapace jaune et noire, reste posée au fond, nous regardant passer !

Ludovic (1998-1999)

Little Bird Rock

Le phare de Little Bird Rock déserté de toute vie humaine fait grande impression sur l'équipage. Ses toits sont orientés de façon à pouvoir recueillir un maximum d'eau de pluie. Dans les fondements de la maison, des puits sont découverts. C'est l'ensemble de cette bâtisse qui séduit. Baignant dans le rêve depuis 10 jours, on imagine déjà d'y installer le siège de l'association…

L'île de Little Salvador ou l'île en carton !



Un décor de Club-Med

••Hier, on a débarqué sur une plage au sable si blanc qu'il semble artificiel. On y a découvert un décor de Club-Med, des hamacs, des chaises longues, mais tout est désert. La poste semble fictive, les panneaux de signalisation aussi… Y a-t-il vraiment un centre-ville ici ? Nous avons vraiment l'impression de nous balader dans un décor, un décor de village vacances. Tout est calme, on dirait une ville fantôme. Mais cet endroit n'est pas tout à fait désert, car nous rencontrons quand même Wayne Scott. C'est l'une des douze personnes qui habitent en permanence sur l'île pour la garder et la maintenir en état afin que les touristes s'y plaisent.
Et les touristes, ça ne manque pas ! En effet, ce matin, la vue au réveil n'est pas magnifique. Un gros ferry touristique est au mouillage sur notre tribord. Je regarde les canots pleins de touristes. Wayne Scott nous explique que ce ferry fait escale ici, une fois par semaine, avec 1 500 touristes à son bord. Cet endroit a été acheté par une compagnie américaine pour 25 milliards de dollars.
Ça fait 7 ans que cette compagnie s'est installée ici et elle a loué pour 99 ans…
Je me demande comment ce sera dans 10 ans. Étant donné que c'est une île privée, nous avons l'interdiction de débarquer. À 15 heures, nous pouvons quand même retourner sur l'île, vu que les touristes sont repartis.
Nous allons donc faire les fous sur la plage.
Demain nous partons sans regret de cet endroit qui est à rayer de notre itinéraire. Notre prochain arrêt est l'île aux Iguanes.

Alexis (2003-2004)

L'île aux iguanes

••Nous sommes à Allan's Cay, la dernière île sauvage des Bahamas, où nous faisons escale. Il y a de gros iguanes et nous leur donnons à manger. Ils sont plus imposants que ceux de Little Water Cay. J'ai été étonnée par leurs sauts pour attraper les boules de farine qu'on accrochait à un bâton et, par moments, je n'étais pas très rassurée car ils avançaient tous vers moi avec leur aspect tellement préhistorique…! Quand nous sommes arrivés, quelques-uns, sur la petite plage, se doraient au soleil. Nous voyant débarquer, ils sont tous sortis de leurs trous pour venir chercher de la nourriture. N'empêche que je ne m'attendais pas à les voir tous accourir ! J'ai bien vite compris qu'ils avaient l'habitude du monde, quand j'ai vu arriver tout d'abord un hydravion, ensuite des motos de mer et puis des petits bateaux à moteur remplis de touristes. Beaucoup avaient leurs peaux qui muaient, et leurs dos n'étaient pas toujours très beaux. Moi je les aime bien quand ils restent immobiles car ils adoptent tous des poses différentes.

Nathalie (1996-1997)

Swann, à deux doigts de l'iguane, n'a dans sa main, aucunes chips ou autres friandises apportées par les touristes. Que va manger cet animal à l'allure préhistorique ?

Ludovic croque un iguane.

L'appel du 18 mai 1997

Mes bien chers frères et soeurs, un mois avant l'anniversaire du célèbre «appel du 18 juin 1940» lancé à Londres par le Général de Gaulle, j'aimerais lancer le non moins célèbre appel du 18 mai 1997, depuis cette toute petite baie d'Allan's Cay, aux Bahamas, avec comme témoins antédiluviens ces iguanes si familiers ! Observez bien leur peau, chers frères et soeurs, et vous verrez la mue s'opérer, les lambeaux de peau se décoller par pans entiers pour faire place à un iguane nouveau :
Eh bien, voyez-vous, cette mue nous interpelle, n'est-ce pas ? Elle nous invite à abandonner nous aussi nos vieilles peaux mentales, nos vieilles idées stériles, nos préjugés ou nos jugements trop catégoriques, pour laisser émerger l'HOMME NOUVEAU.

Michel Cusenier (1997)

Marc, Marco, Lysiane et Hélène à Miami.

Au paradis… fiscal !

••Nous sommes à Nassau pour une escale qu'on espère la plus courte possible afin de préparer la traversée retour, faire les pleins de nourriture, d'eau etc.
Le bateau, à la marina, est amarré solidement aux pontons en bois. Et attention ! Nous avons une place tout à fait exceptionnelle avec vue sur le « Paradis ».
Paradise Island, c'est le nom d'une presqu'île où se trouve un hôtel de luxe, gigantesque, tout rose, pour ceux qui ont beaucoup d'argent… Un paradis artificiel…
Eh oui, c'est aussi ça les Bahamas !

Morgane (2005-2006)

J-65

Ah, mes amis ! Quelle horreur, des grosses voitures polluantes, des gens tout droit sortis des films américains, des fast-foods, des supermarchés plein de cochonneries. Si Hosty Reef se rapprochait de mon paradis alors Nassau se rapproche de mon enfer.

Xan (2005-2006)

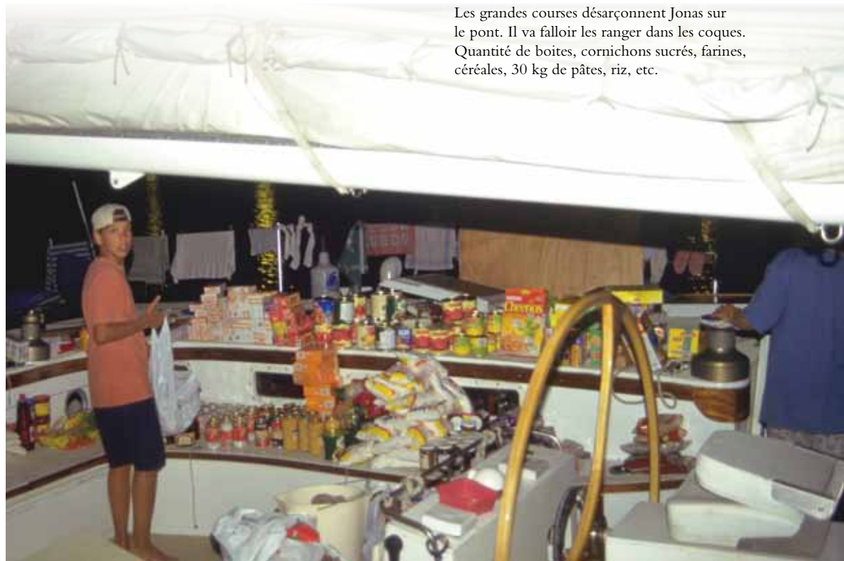
7 mois de voyage
25° N 04' 75° W 19'

Combien d'Haïtiens échoués là avant de toucher la « terre promise », l'eldorado états-unien !
Après Haïti, c'est toujours aussi choquant. Tout cela c'est du passé, adieu les gros, adieu les immeubles et les grosses bagnoles… Nous sortons en mer au milieu d'un immense bordel de bateaux à moteur… »

Christophe (2000)

Le temps s'inverse. À partir de maintenant nous repartons vers l'Est… Nous comptons les jours qui nous séparent des retrouvailles avec la France… Même si certains ne veulent pas rentrer… Même si ces 65 jours, on désire les vivre à fond, inévitablement les esprits se tournent vers l'Europe et vers le souvenir du passé, des proches.

Jean-David fait le plein des bidons d'eau, complément indispensable, au cas où pendant la traversée, l'eau des réservoirs deviendrait impropre à la consommation !



Les grandes courses désarçonnent Jonas sur le pont. Il va falloir les ranger dans les coques. Quantité de boites, cornichons sucrés, farines, céréales, 30 kg de pâtes, riz, etc.

Le paradis, le voilà, celui qui est indiqué sur les panneaux à Nassau.
Sunita, Maïlys, Benjamin (à la coiffure époustouflante), et Anthony décident d'aller voir ce mythe.

Il y a une chose que j'aimerais faire, ici, à Nassau ou plutôt à Paradise Island, c'est d'entrer dans cet immense palais. Il paraît que c'est l'un des plus grands hôtels du monde. J'aimerais voir ça de plus près au moins une fois dans ma vie.
Donc, aujourd'hui, on s'envole « au Paradis ».
Moi, Bruno, Maïlys, Sunita et Antho, partons avec l'objectif d'entrer dans cet immense hôtel et d'en explorer le plus possible. Arrivé en haut du pont qui relie Nassau et le paradis des Américains, Bruno dégaine son numérique tel un vrai touriste. L'entrée de l'île est gardée par deux drakkars, de gros bateaux en guise de restaurants.
Ça y est, on est dedans, on pénètre au milieu de gros hôtels, de limousines, de taxis, de bâtiments proposant des activités comme la plongée, le jet ski, etc.
Nous regardons en l'air et nous nous dirigeons vers l'immense structure rose bonbon. Sur le parking, à la droite d'une grande fontaine munie de licornes couleur or, sont garées des limousines. Nous soufflons un bon coup, essayons de camoufler nos émotions et de calmer nos rires, rire de joie et d'excitation. Et on s'incruste dans le palais. Le portier nous lance des « Yeah man ! », et des « Welcome ! », accompagnés d'un pouce en l'air et d'un clin d'œil, en nous ouvrant la porte. Yes, deuxième palier franchi ! L'entrée est immense, très décorée, des couleurs, des formes, des piliers, des carrelages, des fauteuils… C'est royal ! Un peu plus loin, il y a un restaurant très luxueux où d'énormes coquilles Saint-Jacques font tournoyer de grosses perles dans un bassin. Derrière les tables, un énorme aquarium dévoile des centaines de poissons différents. Des raies aigles, des requins, d'énormes raies mantas, des balistes, des écrevisses, des demoiselles, des mérous et beaucoup d'autres poissons en bancs cohabitent.
Paradise Island est le deuxième plus grand hôtel du monde après celui de Las Vegas. Il a 2 300 chambres, une marina, des piscines, des terrains de golf, une petite ville pleine de villas artificielles et 6 000 employés. Les prix sont élevés selon la saison et
le choix de la chambre, ça varie entre 215 et 1 800 dollars. Cher, le séjour au paradis !
Voilà, j'y suis allé, je l'ai vu, j'en suis revenu du paradis, du paradis des riches. Je retourne dans mon paradis à moi, le bateau, la mer, le calme, l'équipage, les aventures…

Benjamin (2003-2004)

Demain nous tournons la page Caraïbe

••Je regarde la carte marine de l'Atlantique : le chemin le plus court pour rejoindre les Açores serait de tracer plein Est. Passer par les Bermudes et la « mer des Sargasses ». Ces noms ressemblent à des légendes… Des légendes nourries par des récits de marins piégés de longs jours dans ces zones de calme.
Le chemin le plus court n'est vraiment pas le plus rapide. Nous allons donc remonter vers le Nord, longer la côte américaine, un moment, avant de traverser… Un trajet de 3 000 milles ! On rejoindra en route l'un des courants le plus puissant du globe : le Gulf Stream.
Demain, nous partons pour la traversée de l'Atlantique.

Morgane (2003-2004)

Cette année-là nous avons été inspirés par le livre *Les coloriés* d'Alexandre Jardin. On s'était donc tous coloriés pour l'anniversaire d'Anthony et Bruno, la veille du départ.

Ce soir, je suis à la barre, je réalise que j'ai seize ans aujourd'hui, que je suis aux Bahamas, et que je suis en route pour traverser un océan… Incroyable non ?

Anthony (2003-2004)

LE VENT DU RETOUR GONFLE NOS VOILES

Encore ici déjà ailleurs

Vivez heureux, vivez aujourd'hui

••Voilà, cinquième jour de traversée et nous avons déjà fait 890 milles. À l'heure où j'écris, notre position est 35°49' N 73°00' W. Nous avons de la houle de 2 à 3 mètres, des creux, des vagues et du vent de force 4, une vitesse moyenne de 5,5 nœuds. Durant ces journées, l'équipage s'occupe en lisant et en barrant. On fait de la sculpture, de l'écriture, des manœuvres et des points sur la carte… Avec Séb, on discute du voyage…

Mais quand on va revenir en France, cela va être pareil qu'auparavant. Pas nous, mais nos parents!
Vous croyez que ma mère, elle va être au rendez-vous?!
Au contraire elle va peut-être m'oublier, qui sait?
Enfin, Séb et moi, avons bien discuté et cela m'a fait réfléchir. Il ne faut pas se voiler la face, comme dirait mon frère Sofiane. Du coup, j'en profite un maximum et c'est ce qui compte, bye, bye…

Abdel (2000)

Sunita, Alexis et Tom conduisent le bateau droit vers l'Est, chevauchant l'océan Atlantique Nord.

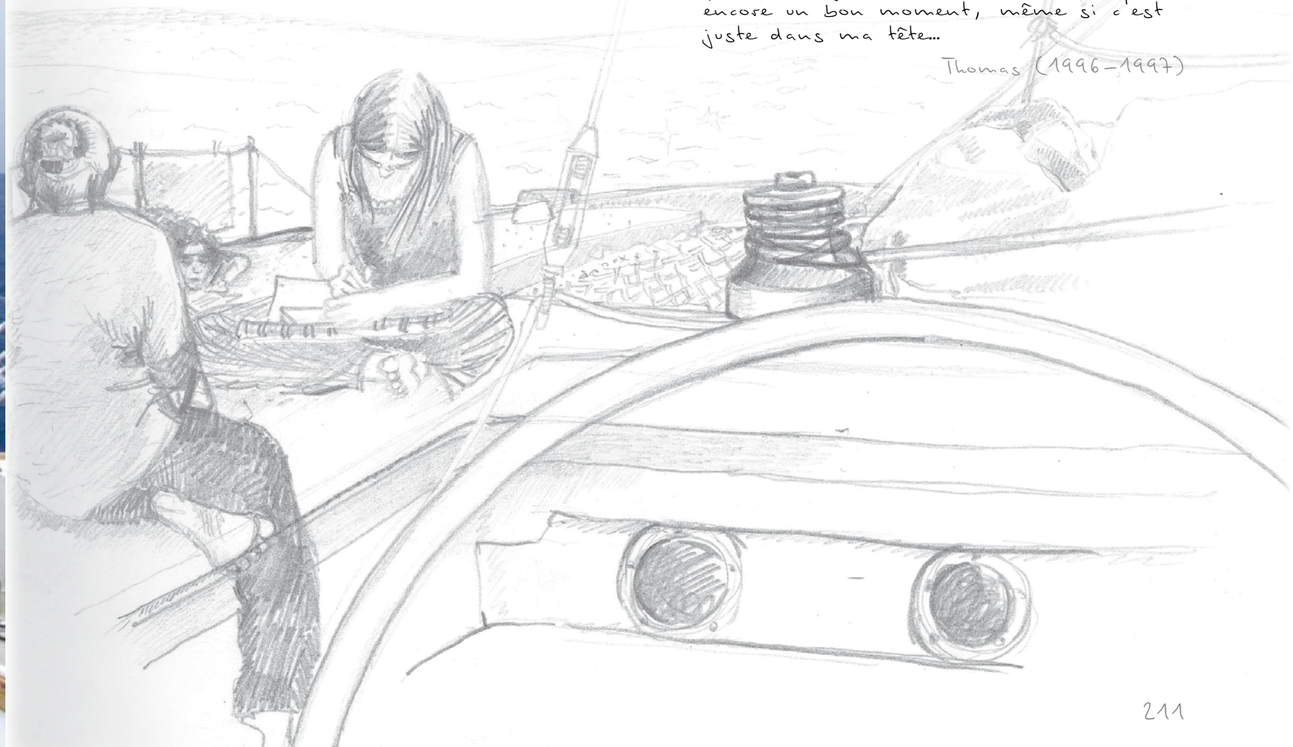
36°37 NORD
65°10 OUEST
Septième jour de mer

Le retour, enfin! Ou… déjà? Ça passe trop vite! De l'appréhension pour certains… on ne sait pas ce qui nous attendra dans cette France que l'on a quittée il y a bientôt 8 mois!

Agathe (2000–2001)

On discute, on pense, tout ça sent la fin, mais elle n'est pas encore là et pour ma part le voyage ne s'arrêtera pas le 29 juillet, mais il continuera encore un bon moment, même si c'est juste dans ma tête…

Thomas (1996–1997)



Un imprévu digne de ce nom

••Je suis réveillé par des cris, je me précipite dehors avec Véro, le foc est à contre, le vent a forci et tourné en 3 minutes. C'était le changement de quart, Nathalie venait de réveiller Michel et elle était en train de noter ses observations dans le cahier de navigation… Véro saute dans le filet, je lâche la drisse du foc, d'autres arrivent pour l'aider. Il se met à pleuvoir, en deux minutes, le vent monte à 20 nœuds. Je prends la barre et crie : «Reprenez les léazy, on affale la grand-voile»!
Mais le vent et la pluie deviennent furieux. Je vois tout le monde tirer sur les cordages, chacun est à son poste et s'affaire. Je relâche le palan de grand-voile.
À ce moment-là un bruit énorme : la grand-voile éclate! En trois morceaux! Je crie : « Affalez, affalez! ». À travers la pluie, je vois tout le monde tirer de plus belle sur les cordages pour essayer de faire descendre la voile.
La bourrasque a été si soudaine qu'il n'y a même pas de mer! Je jette un œil sur l'anémomètre : 51 nœuds de vent. La grand-voile refuse de descendre. Thomas est monté sur les échelons et tire de toutes ses forces sur la toile, deux autres ont pris les gaffes et tentent de l'aider.
Mais la voile prend le vent et refuse de descendre.
« Cyril descends le moteur, mets la batterie! ». Je démarre le moteur, je suis obligé de mettre toute la puissance pour redresser le bateau. Ça y est la voile descend, on arrive à l'amarrer, il y a juste un morceau de 3 mètres qui flotte au vent derrière nous, je préfère ne pas réfléchir à l'état de la voile. Le vent est toujours aussi violent, et la pluie redouble d'intensité, j'enfile ma veste de quart.
« Allez tout le monde à l'intérieur, je ne veux plus personne sur le pont ». Après le vent et la pluie, ce sont les éclairs qui arrivent, un dernier coup d'œil alentour et je descends, moi aussi. On vérifie le cap, sacré Gulf Stream même avec 50 nœuds de vent, il continue à nous pousser au Nord à 3 nœuds. Tout le monde est trempé et excité, on commence juste à réaliser ce qui vient de se passer, ça a été tellement rapide, 10-15 minutes maximum!

Et déjà on commence à penser aux conséquences : « Merde! Plus de grand-voile comment on va faire? Est-ce qu'il faut faire demi-tour? »*.
Nous vérifions encore une fois le cap, si la route est libre devant… Bon, il n'y a qu'à se laisser dériver et attendre que cela passe. La tension commence à se relâcher, certains rigolent : « Putain, on a eu chaud! ».
« J'ai eu une de ces trouilles quand j'étais sur les échelons! » .
« Tu crois qu'avec un vent comme cela, on peut se retourner? », me demande Cyril. Je réponds sérieusement : « Non! Par contre, avec une grand-voile en bon état, on aurait pu faire tomber le mât! ». Michel a le mot de la fin : « Il valait mieux que la voile lâche alors! » Je préfère ne pas répondre.
En tout cas l'équipage a réagi superbement…
Demain est un autre jour.

Christophe (1996-1997)

Après cet événement, le bateau est retourné en Floride, où une nouvelle grand-voile leur a été livrée par Sterne voile de Sète.

Où sont mes palmes?

••« Tiens, une grosse vague! »
« Baleines, baleines! ». Je sors sur le pont.
« Descendez le yankee! »
Les vagues frappent bien sur la coque, mais je comprends vite que ce n'est pas que ça, c'est une baleine que nous avons percutée!
« La pauvre, est-ce qu'elle est blessée?
Ce sont des baleines à bosse! »
GSéb part à l'eau pour voir les dégâts qu'a dû subir la coque tribord : étonnant, rien de grave!
« GSéb! Elles sont juste à côté! »
« Vas-y, Jean-David, tu n'as jamais nagé avec elle! grouuuILLE!!! »
« Où sont mes palmes? » nous demande-t-il en se décidant.
« Je ne sais pas, mais dépêche, GSéb t'attend! »
« Non, non, pas ces palmes, elles sont trop grandes! »
À ce moment, un deuxième groupe de baleines vient juste à côté du bateau : « Mais grouille! »
Les baleines partent et Jean-David se met à l'eau, il essaye de nager vers elles avec GSéb, mais trop tard…

Thomas (2000-2001)

Sauve qui peut, le bateau coule!

••Élodie et Juliette sortent affolées de la coque tribord. De l'eau s'écoule du placard aux cirés.
Elles poussent des cris perçants : « Hi!!!!! Agathe, viens voir! ». Agathe, à la barre, surprise et dubitative, temporise. Je suis dans la coque tribord, inconscient du danger qui nous guette. Peut-être devrions-nous aussi nous sauver? Ou essayer d'identifier le problème et le régler. Elles sont à peine arrivées sur le pont que le puissant torrent inondant l'habitacle se tarit.
L'enquête met en évidence la perte de trois litres d'eau douce contenue dans un bidon, placé le cul en haut, dans le placard susnommé. Le bouchon ayant sauté pour une cause inconnue. Le bateau ne coule donc pas!
Enfin, rappelons deux commandements :
« Ne cédons pas à la panique! »
« Les femmes et les enfants d'abord! »

Romain J (2000-2001)

Anthony, Sunita, Maïlys, Morgane et Kélig à la barre, pointent l'arrivée imminente des dauphins.

Charade

Pour le premier, tu montes sur
le pont très très vite,
Pour le second,
tu montes très vite,
Pour le troisième,
tu montes vite,
Pour le quatrième,
tu montes lentement,
Pour le cinquième, tu montes
Pour le sixième, tu continues ta
lecture passionnante avachi dans
le carré.
Mon tout est un mammifère
marin.
Qui est-ce?

Romain J (2000-2001)

Le début de la traversée se passe plutôt bien : bonne vitesse, bonne ambiance, belle histoire à la lecture collective. On fait des dictées tous les matins, bientôt du théâtre. Aujourd'hui il fait beau et la mer est belle. Sa houle longue et large, à peine froissée par le peu de vent qui la frôle, me semble être la respiration profonde, régulière et calme de l'océan. Nous trouvons vite une occupation. Nous observons les méduses à voile. On en croise beaucoup. Leurs corps sont un ballon rose translucide en forme d'éventail qui se laisse dériver, elles ont aussi de longs filaments qui, si elles nous touchent, provoquent de grosses brûlures.Nous en avons précautionneusement attrapé une pour l'observer, dans un seau…
Je la trouve très gracieuse avec ses couleurs vives, bleu, violet, et ses gestes lents et maîtrisés…

Benjamin (2003-2004)

« Homme libre, toujours tu chériras la mer »

(Charles Baudelaire)

Aujourd'hui, quelques jours après notre départ pour l'Atlantique Ouest Est, sans forcer le regard à l'entour du bateau, nous avons notre escadre d'amis fidèles ; libres, ils voyagent comme nous, leur destination est-elle certaine ? Dans la houle, leur élégance force mon admiration. Alors, à bord, c'est l'occasion de plein de questions sur ces oiseaux qui nous accompagnent… Symbole de liberté.
Le temps passe, doucement, au rythme des aubes et des crépuscules ; le bateau glisse, presque sans autre bruit que l'eau qui file sous les coques, comme de la soie qu'on chiffonne, comme une caresse avant de s'endormir.
Nos amis sont partis, dans l'obscurité, vigies dans la nuit, phares sans lumière, guides de l'immensité. Ils sont volontiers nos clandestins reposant douillettement sur le pont, à l'abri, dans le creux d'une voile dépliée.
Nous avons du bon vent, nous tenons un bon cap et les étoiles bercent nos quarts de nuit. Nos amis veillent, surveillent, scrutent les ténèbres.

Francis (2005-2006)

Francis, fait un point. Poète à ses heures, il se régale devant l'immensité de l'Atlantique.

Saïd et Fayçal observent une méduse à voile. Cette espèce de méduse se balade en Atlantique poussée par les vents et courants. Les nageurs évitent de les toucher, elles sont dangereuses.

Avant-hier une énorme troupe de petits dauphins tachetés est venue à deux reprises nous accompagner… Plusieurs fois des cachalots se sont approchés, par curiosité, juste à côté du bateau.
Je n'en ai vu aucun, mais je crois mes coéquipiers quand ils me disent qu'ils étaient à trois centimètres de la coque ! Hier, par trois fois un rorqual de Rudolfi est venu nous dire coucou, Véro qui était à la barre a eu de grandes émotions… Aujourd'hui, pas un souffle à l'horizon bien que le barreur - qui que ce soit - garde toujours un œil dessus… C'est seulement vers le milieu de l'après-midi, alors que nous jouions à la belote, que, soudainement, Swann, à la barre, s'égosille : « Là ! ».
Bien sûr, réaction normale : tout le monde court à travers la coursive pour voir la baleine ou les dauphins, mais après un bref instant, tout le monde se tait et se tourne vers Swann, avec un regard interrogateur.
Le petit mousse, étonné que son « Là ! » ait eu tant d'effet, répond avec une voix d'excuse : « Euh… un bateau à voile ». Du coup, tout le monde retourne déçu à l'intérieur des coques… La belote reprend son cours et l'incident est oublié…
Un peu plus tard, Michel entre dans la coque, il a discuté par VHF avec le voilier : « C'est un Français qui va à Flores puis à Faïal comme nous… »

Thomas (1996-1997)

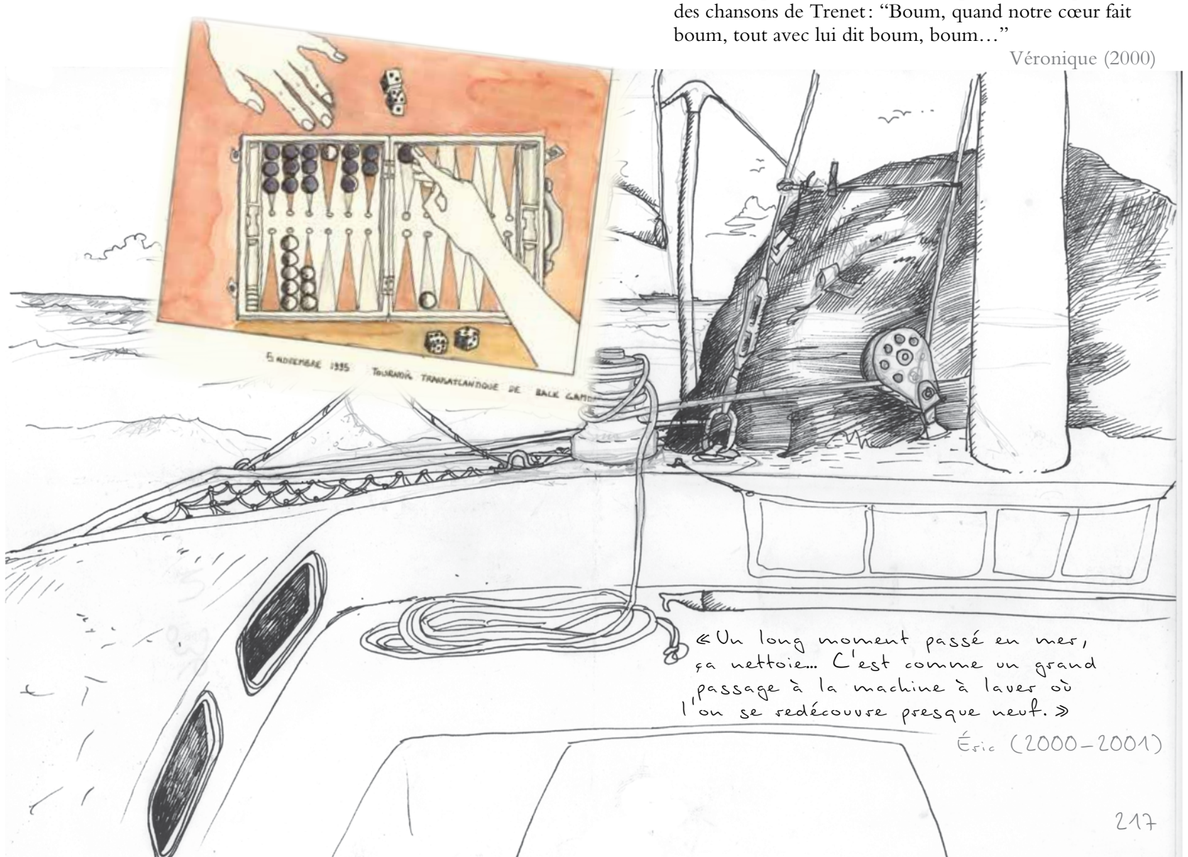
Véronique, Jonas, Michel, Thomas et Swann fêtent le retour.

Hier soir, comme tous ces derniers soirs, après le repas et le début des quarts, nous nous engouffrons dans la coque tribord où un tripot clandestin s'est organisé pendant cette traversée.
Nous sommes tous devenus des joueurs acharnés et la partie de belote de Pagnol, c'est de la rigolade à côté ! Bien sûr Thomas, notre espion du bord, a enregistré certaines parties.

Véronique (1996-1997)

Nous avons improvisé un théâtre sur le pont avec notre barreuse Anaïs en chef d'orchestre, et à son initiative, nous nous sommes partagés en deux groupes : Abdel, Jérémy et Marine pour le premier et Claire, André et moi pour le second. J'ai adoré !
Dans un premier temps, Anaïs nous lisait un thème puis nous avions trois minutes pour nous préparer.
C'était l'excitation à chaque fois. Enfin, ce fut une bonne partie de rigolade ! Le soir, on a continué à faire des jeux comme le portrait chinois, Christophe nous a régalés avec des chansons de Trenet : "Boum, quand notre cœur fait boum, tout avec lui dit boum, boum…"

Véronique (2000)



Ludovic vole au-dessus des dauphins venus jouer à l'avant.

Comme au premier matin du monde

••Il est 14 h 00 et je suis sur le pont. Nous sommes jeudi. En France, il est environ 17 h 00. Qu'est-ce que je ferais, à votre avis, un jeudi après-midi au Plessis?
Ce train-train quotidien qui se répète semaine après semaine, jour après jour.
Non, en fait, lorsque je rentrerai chez moi, tout changera et ne sera pas pareil. Je reprendrai mes petites habitudes d'une vie ordinaire, tout en faisant plus de choses car ce voyage m'aura donné envie de m'activer dans la vie au lieu de rester coincée chez moi devant la télé. Je repenserai à tous ces moments que j'aurai vécus, tous plus beaux les uns que les autres. Chaque jour, je lirai mon carnet de bord et je me rappellerai.

Hélène (1998-1999)

Je suis bien là! Devant ce lever de soleil, sur l'océan, voguant à huit nœuds. Oui, j'ai hâte de revoir mes amis, ma famille, tous les êtres qui me sont chers.
Mais non, je n'ai pas envie de retourner en cours pour rester, huit heures par jour, les fesses posées sur une chaise, à écouter je ne sais qui me baragouiner je ne sais quoi censé m'aider pour mon futur. Non, je n'ai pas envie de retrouver ma petite existence trop paisible.
Je veux continuer à rencontrer, à découvrir tout en apprenant. Je veux continuer à respirer cet air, à vivre au rythme de la terre, selon les caprices du vent et de la mer. Que la vie soit toujours une perpétuelle découverte, une perpétuelle aventure.

Sunita (2003-2004)

Dans deux mois, on se retrouvera chez nous

••J'essaie de m'imaginer le retour: on arrivera au port et, sur le quai, une foule noire de parents, leurs mouchoirs trempés de larmes à la main, et nous, en train d'amarrer en pleurant. Peut-être même que le ciel se mettra, lui aussi à pleurer, en versant des larmes d'eau douce lorsqu'Hélène, Ludo et moi, nous nous serons jetés dans les bras de nos parents. Bon, allez, j'arrête de penser au retour, il faut se dire qu'il ne reste plus que deux mois et qu'il faut en profiter à fond car on ne refera jamais une expérience comme celle-là dans notre vie.

Lysiane (1998-1999)

220 Milles parcourus en 24h

Je me vois déjà sur un autre voilier avec un parcours autour du monde à réaliser. Visiter encore plus de pays, apprendre plusieurs langues (même si je ne suis pas douée pour ça), voir les civilisations différentes, les coutumes des autres…

Maylis (2000-2001)

Jonas enlève la mousse qu'il y a sur les carapaces des tortues. Elles empruntent, elles aussi, le Gulf Stream.

Ces derniers temps, j'ai pensé beaucoup au bateau et à ma vie. J'ai vraiment envie de rester sur le bateau pour toujours car j'aime être dessus. Je ne veux pas que le voyage soit fini dans deux mois et je veux seulement qu'il soit fini quand je serais mort! Ça, c'est vrai… Ici sur le bateau tout est très bon parce qu'on fait beaucoup de choses nouvelles, tous les jours, et que j'apprends plus qu'à l'école où je ne fais rien de spécial. Même si je ne suis pas un des meilleurs navigateurs, je veux quand même rester. Problèmes, problèmes… Il y a toujours un problème avec les rêves: la réalité, l'école, les parents, l'argent…

Jonas (1996-1997)

23-05
10h30

Des dauphins captivent l'équipage de 1998-1999.

Souvent, à la fin d'une petite croisière de deux semaines, le visage des passagers s'assombrit dès qu'ils posent à nouveau le pied sur le quai… Comme s'ils retrouvaient tous leurs soucis oubliés à terre. Sur le voyage Grandeur Nature, ce phénomène se traduit différemment. Tout au long du voyage, les nouvelles des proches - malgré la joie qu'elles procurent - rappellent aussi ce contact avec « la vie d'avant », celle qu'on a laissée en France. Pour ceux qui ont de lourds bagages qui les attendent à l'arrivée, la perspective du retour est difficile. C'est un vrai besoin de le préparer afin que ce voyage continue, même une fois les amarres solidement attachées…

Et puis, la France c'est un peu l'étranger, maintenant, au bout de 9 mois. Se projeter dans l'avenir devient très important pour ces jeunes partis sans savoir où ce voyage allait les mener. Le retour est comme une escale de plus à préparer… La dernière de cette aventure, un aboutissement que chacun a envie de réaliser.
Les projets fleurissent et se construisent sur Grandeur Nature. Les échanges avec les éducateurs, parents et autres tuteurs restés à terre deviennent importants pour organiser ce retour avec les jeunes voyageurs. S'ils sont absents, ce retour est plus difficile à vivre… L'incertitude prend alors beaucoup de place.

Moment de Cafard…

••Sérieusement j'aimerais que tout aille bien mais j'ai du mal !
Du mal à accepter les changements, les règles, et surtout le passé… Mon passé ! Oui j'ai un passé douloureux, comme pas mal de gens et c'est ce qui fait de moi cette boule de nerfs. Enfin, au bout de huit mois, j'ai décidé d'arrêter toutes mes conneries car j'en ai ma claque, je suis fatiguée, et les autres aussi. J'ai réussi à accepter qui je suis. Maintenant je demande juste de continuer à croire en moi. Le problème qui me tracasse le plus, c'est mon retour chez moi.
Pourquoi ai-je peur de ne pas rentrer chez ma mère ? Je ne sais pas… Pourtant ma mère et mon éducatrice sont en train d'organiser mon retour. En fait j'ai surtout peur de retomber dans les mêmes conneries qu'avant. Pour moi, le mieux ce serait d'être loin des gens avec qui je traînais avant. J'étais très influençable et j'influençais les autres.
Mais je sais que beaucoup de choses ont changé en moi ! J'ai l'impression de voir la vie sous un autre angle. Pour moi tout est devenu différent comparé à ce que je vivais avant, c'est-à-dire les relations avec les gens. Je crois que la vie en collectivité m'apporte énormément. En partageant avec les gens, je prends conscience de la valeur des choses.
Même si ce n'est pas toujours facile et que les gens ont du mal à me comprendre, je n'ai vraiment plus envie d'agir avec violence, je préfère être sincère et calme.

Marie (2005-2006)

Marie, seule, à l'avant du bateau. Un moment propice à la réflexion.

« Il y a des caractères qui se sont adoucis, des rébellions qui se manifestent, des attitudes hors contexte. On pardonne, c'est agréable, on glisse ! »

GSEB (2000-2001)

L'équipage 98-99 frotte le pont, profitant des averses…
Les Açores apparaissent devant le catamaran.

Record battu !

••Seize jours, 18 heures et 45 minutes.
Nous arrivons à l'île de Faïal, dans l'archipel des Açores, avec une bonne brise, filant huit nœuds, bon plein, tribord amure.
Alors, je pense que l'arrivée merveilleuse, entre l'île de Corvo et l'île de Flores, sous les feux de la pleine lune, et les applaudissements des dauphins auront épongé cette navigation, au près, avec 35 nœuds de vent.
« - Bon alors, on recommence ?
Oh non, quand même pas ! »

Romain J (2000-2001)

Et, ce matin la terre était là !
Hier, on a eu une petite pensée pour J. Y. Cousteau qui a rejoint le grand océan.

Christophe (1996-1997)

Les Açores

J-45

Les retrouvailles avec la terre, c'est quelque chose de magique.
Quel contraste, quel plaisir de retrouver comme un parfum connu !

Voilà les Açores, des îles vertes habitées de quelques villages dispersés, avec, je pense, plus de vaches que d'habitants… Devant nous El Pico. L'île porte le nom du volcan le plus haut des Açores.
Toute la journée la tête dans les nuages, sûrement il rêve aux années qu'il a passées à semer la terreur aux nombreux baleiniers. Et à présent, il se fait vieux, il n'ose plus regarder les gens qui ne craignent plus ses caprices. Alors il ne sort la tête que la nuit…

Elfie (1996-1997)

Peinture d'Horta.
Sixième et dernière « planète » :
les Açores.

Il est tôt, Horta se dessine dans
la brume… On est sur le pont,
tous excités… On accoste…
Dès que les pare-battages touchent le quai,
on saute à terre… Ha ! comme c'est bon.
Horta est encore toute endormie dans
la fraîcheur de la matinée…
Et nous, on ne peut pas s'en empêcher,
on se roule dans l'herbe…

Juliette (2000-2001)

C'est bon d'être là, après la traversée.
C'est une petite ville aux maisons peintes en blanc avec des toits aux tuiles oranges, les rues sont pavées en pierre volcanique noire. Du pont du bateau, je vois même des prés avec des vaches, des champs de maïs et des moulins à vent sur la colline. Tout respire le calme et la douceur. Comme souvent dans les îles, les habitants sont plutôt paisibles, même les gars de la marina, qui doivent loger cent cinquante bateaux là où il n'y a que cent places, prennent les choses avec flegme ! Ce qui est sympa c'est que ce sont les mêmes depuis treize ans, date de mon premier passage et de l'ouverture de la marina. Du coup, on se connaît bien, c'est la septième fois qu'ils me voient débarquer avec des groupes d'enfants. Horta est un endroit privilégié pour les marins : tous ceux qui traversent l'Atlantique s'arrêtent ici !
On y fait plein de rencontres ou bien on retrouve des bateaux qu'on a déjà croisés. C'est presque tous les jours « Opération portes ouvertes ».
Visite du bateau, comment il a été construit, l'association, notre programme…

Christophe (1998-1999)

Arrivés à Horta, nous sortons les affaires de navigation. L'humidité s'évapore enfin… Sus « aux champignons » et aux draps collants !

Bon, nous voilà enfin arrivés aux Açores, maintenant il s'agit de rendre le bateau dans un état convenable. Après un bon p'tit déjeuner au « lait du jour », nous nous mettons au grand nettoyage d'après la traversée.
Avec Véro nous entamons le carré bâbord. Le plafond, les parois, derrière les livres, les cassettes, tout est moisi. C'est vraiment ignoble ! La Javel fait son effet, ça commence à être potable, et au bout d'une heure ou deux, on a enfin fini.

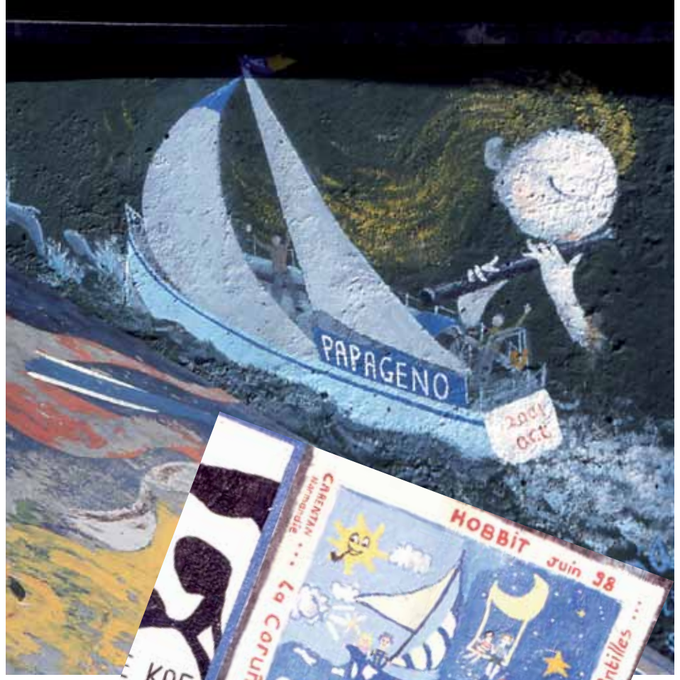
Pendant ce temps certains emmèneront draps, housses, taies d'oreillers, duvets et serviettes à la laverie. Ce soir on dormira dans des nouveaux draps tout propres.
Dans les épiceries, boutiques, il n'y a quasiment rien à manger, à part des surgelés et des conserves. Donc, à midi, Christophe ramène trois énormes pizzas au fromage.
Ah ! Enfin du bon fromage ! On fait une orgie, c'est tellement bon. L'après-midi, nous finissons de lire le courrier que nous avons reçu le matin même, puis nous lavons nos cabines.
Lysiane, Hélène et moi accompagnons Véro faire des courses en ville, car ce soir elle veut nous faire un bœuf bourguignon.
Nous revoilà à bord. Marc a l'air de se sentir mal. Bientôt, c'est l'hécatombe : Véro, qui a commencé à faire à manger, puis Lysiane, ont elles aussi envie de vomir. Cinq minutes plus tard ils sont tous les trois allongés dans le cockpit avec un seau. En revenant des douches, je vomis à mon tour sur l'une des peintures du quai. Hélène va me chercher un saut pour nettoyer ça. Manu, qui était au téléphone avec sa bien aimée a dû raccrocher trois fois pour se précipiter en urgence dans les toilettes du bar ! Christophe, lui, n'a pas fait dans le détail. Il était au téléphone avec Xavier, et alors qu'il discutait il a vomi deux fois sans raccrocher. Les gens au bar étaient morts de rire. Enfin il a demandé un seau d'eau pour tout nettoyer. Après un peu de repos, on va tous mieux… Les valides mangent le bœuf bourguignon, il paraît qu'il est délicieux. Christophe lui, reprend même de l'auteur présumé de nos maux de ventre : le fromage.

Priscille (1998-1999)

Voyager, c'est tout un art

••On court sur le quai de peinture en peinture, cherchant la trace des autres voyages « Grandeur Nature ». Il y a aussi la fresque, avec trois mots sur Haïti et le logo de l'association. Tous les voyageurs « Grandeur Nature » y ont peint leurs noms, année après année, à chacun de leur passage ici… Maintenant on peut y inscrire les nôtres nous aussi!

Juliette (2000-2001)



Lorsqu'un navire accoste à Faïal, il ne peut échapper à la tradition: Sur les quais d'Horta, chaque équipage réalise une peinture à son goût… Traces de passages aux couleurs chatoyantes où se mêlent les idées, les itinéraires et les témoignages de toutes sortes…

Des dessins, il y en a de tous côtés. À chaque fois que je vais me balader, j'en découvre de nouveaux. La plupart du temps, les gens n'essaient pas de faire de grandes fresques et se contentent d'écrire le nom de leur bateau. D'autres font des dessins grandioses… Il y en a qui sont presque effacés comme ceux de la Baleine Blanche… Ils ont perdu leurs couleurs… Michel a d'ailleurs repassé, en jaune, la citation écrite dix ans auparavant par Christophe et son équipage, à la J-Y Cousteau:

Nathalie (1996-1997)

«Espérons simplement que les enfants qui naissent aujourd'hui auront encore un bout d'herbe verte pour leurs pieds nus, un bout d'air pur pour leurs poumons, un bout de baleine à l'horizon pour occuper leurs rêves.»

J-Y Cousteau

Réalisation de la peinture sur les quais d'Horta par l'équipage de l'expédition 2000-2001.

Notre voyage en peinture

Benjamin

Jonas

Sunita

Nous avons décidé de l'emplacement : une grande dalle de béton inclinée de 2,10 m de hauteur sur 2 m de large.
On a réfléchi, des idées sont nées. Ben, Antho et Maïlys ont proposé un croquis. Nous avons délibéré, tel de grands artistes qui créent une œuvre collective ! L'idée est originale, le projet ambitieux. Il s'agit de reproduire l'univers dans lequel évolue Grandeur Nature. Un univers habité par des planètes. Dans chacune de ces planètes sera dessinée une étape de notre voyage : la Dominique, Silver Bank, La République Dominicaine, les Bahamas, les Canaries, les Açores et une dernière représentera la terre où l'intégralité de notre voyage sera dessinée. Sur ce tableau en fond spatial, une seule phrase sera écrite : « Quel Monde ? ».
Deux mots qui, peut-être, interpelleront les passants sur le monde qu'ils ont envie de construire, sur le monde dans lequel ils ont envie de vivre ?

Morgane (2003-2004)

Pour l'instant nous n'en sommes qu'au dessin, mais demain on attaque la peinture. Rien que comme ça, il donne vachement bien. Beaucoup de gens s'y arrêtent, s'y intéressent. Il faut dire aussi que nous sommes inclinés presque à la verticale, tournés dans tous les sens, appuyés seulement sur la pointe des pieds !
Alors forcément ça attire les regards, mais aussi les rencontres. Les gens nous questionnent et puis c'est parti. On échange des bouquins de baleines et des anecdotes.

Maïlys (2003-2004)

« Horta est maintenant associée à la peinture pour moi. Tout ce temps, ces compliments, ces réflexions, cette présence commune et ce travail de groupe ont été très enrichissants. »

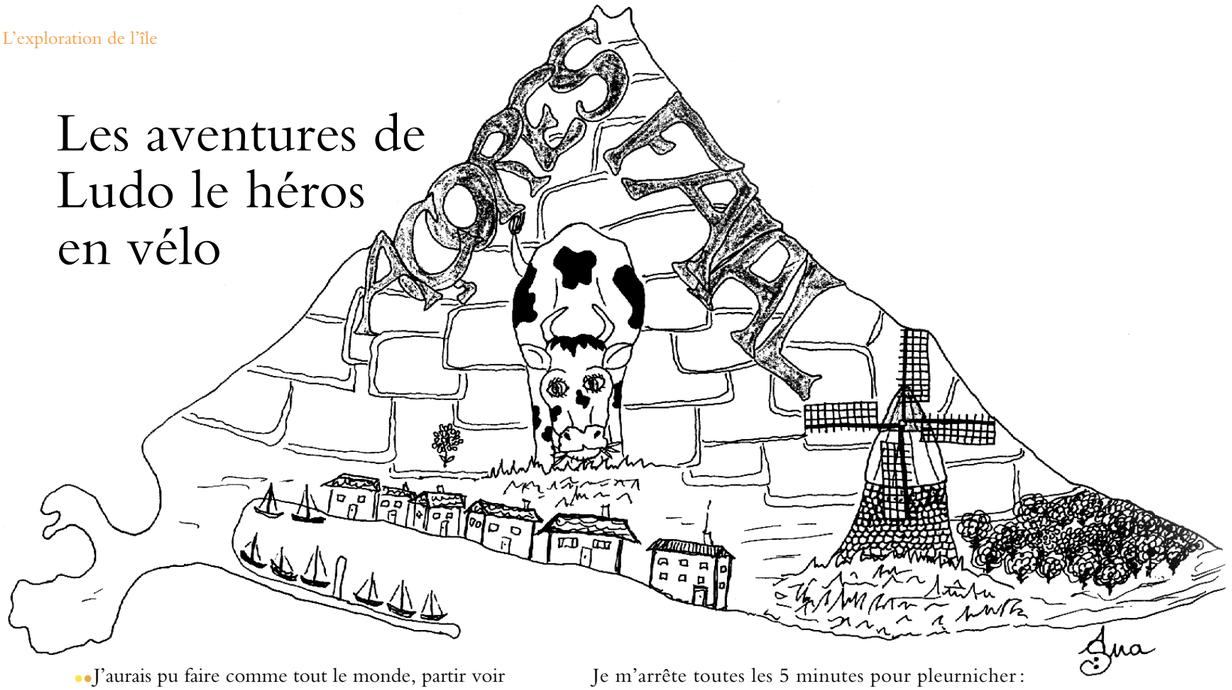
Anthony (2003-2004)

L'équipage du voyage 2003-2004 a réalisé cette peinture où chaque planète correspond à une étape.

Magnifique peinture réalisée par Ludovic et Marc (1998-1999).

Sébastien, André et Abdel peinturlurent des bateaux à voiles miniatures.

Les aventures de Ludo le héros en vélo



••J'aurais pu faire comme tout le monde, partir voir la cascade avec les autres, avec mon vélo… Mais non, mon destin était inscrit, je ferais cette randonnée en solo ! Nous étions donc partis, moi sur un « Shimano big mount », et nous remontions une pente douce lorsque c'est arrivé. Je venais juste de dépasser Christophe et me retrouvais avant-dernier quand mes pédales ne répondirent plus. J'étais alors en pleine accélération, et merde, j'avais encore déraillé ! Malheureusement, un maillon de la chaîne était cassé. Direction le loueur de vélos, qui j'en suis sûr, va me mettre une attache rapide et je repartirai sur les chemins à l'assaut de l'île, mais ça aurait été trop simple ! Le mec n'avait rien pour réparer et du coup il m'a emmené dans un magasin pour cyclistes. J'abrège : 10 mn pour mettre une chaîne neuve, un quart d'heure pour le réglage, 10 autres mn pour le frein et 15 de plus pour les dernières finitions, avant de remettre le vélo sur pieds. Euh… sur roues. Et comme si ce n'était pas assez, le réparateur avait trop serré les freins. Du coup, je n'ai pas descendu la route sur le VTT mais sur les fesses, avant de remonter pour qu'il corrige. Je repars donc avec l'idée bien en tête de rejoindre les autres. J'apprends qu'il est déjà 13 h.

Je m'arrête toutes les 5 minutes pour pleurnicher : « J'ai faim » !
Mais voilà, autre coup de théâtre, je me paume et tourne en rond, mon plan est tombé de ma poche. À force de faire des tours, je trouve la sortie de la ville et en même temps le chemin des sources chaudes.
1 heure et 78 arrêts plus tard (je les ai comptés), j'ai atteint un bled paumé. Son nom : Caldeira. Quelle déception : je pensais qu'il y aurait de belles cascades, une petite rivière, des geysers, voire un mini-lac !!!
Mais non rien de tout ça, juste quelques maisons, un restaurant et un bassin bleu dans lequel bouent de grosses bulles d'eau jaunâtre qui puent l'œuf pourri. Du soufre ! Mais que vois-je ? C'est Marco qui vient prendre de l'eau potable. La compagnie n'est pas loin, sauvé ! Je peux enfin manger, que dis-je, bouffer… 20mn plus tard je suis reparti… heu… nous sommes repartis, et je me fais vite larguer. Après avoir pris la gamelle du siècle, j'ai la main ensanglantée, le poignet enflé, j'en ai marre et je rentre à pied, en poussant le vélo (sauf pour l'arrivée faite sur la selle, ça fait plus sportif), car le stop quand on est couvert de terre, ça ne marche pas.

Ludovic (1998-1999)

Le Capelinhous

•• Nous partons de Horta, les sacs sont prêts et les marcheurs aussi. Nous passons une dernière fois voir la peinture de Ludo et Marc, quels artistes ! Elle est superbe ! Nous longeons ensuite la mer, vers un petit village très sinistré où la plupart des maisons ont été détruites par un tremblement de terre qui a eu lieu en juillet 1998. Lorsque nous passons dans ce village, le chauffeur qui nous a pris en stop nous explique que les maisons fissurées et surtout écroulées ont été détruites par le séisme du 9 juillet, (il y a donc presque un an) et qui n'a duré que 20 secondes. Pico et Faïal ont été les seules îles touchées et en tout il y a eu 8 morts. Le tremblement de terre était assez fort : 6,2 sur l'échelle de Richter. C'est la face Ouest des îles qui a été la plus touchée, surtout l'aéroport. Différents pays se sont liés pour aider les gens, financer les réparations, mais principalement le gouvernement Portugais. Après un 2e coup de stop, on entame notre marche avec le but d'atteindre le phare avant la soirée.

Lysiane et Hélène (1998-1999)

Priscille, Marc et Véronique devant le phare de Capelinhous, à la beauté minérale sans pareille.

Le début de « l'adultisation » ?

••Au réveil ce matin, c'est l'agitation dans la coque tribord devant le petit-déjeuner. « Alors comment on fait, qui va avec qui ? C'est où qu'on va ? ». Eh oui, aujourd'hui, lundi 7 juin, les jeunes partent en rando sans adultes. Ils partent seuls, sac au dos, sillonner les sentiers de l'île de Faïal sans l'intervention d'un grand qui dirait « et si on allait plutôt là, ou là ? ». Non, cette fois-ci c'est leur « sans adultes », à eux l'autonomie, la gestion de l'argent, les courses, les décisions collectives : « c'est où qu'on dort, c'est quoi qu'on mange ? ». Peut-être vont-ils se sentir plus libres, plus grands, plus responsables ? En tout cas, pour nous, pas d'inquiétude, l'île de Faïal est vraiment tranquille et propice à ce genre d'expédition. Les autochtones sont charmants, accueillants. D'ailleurs plus question de se cacher derrière le grand pour demander quelque chose, trouver des astuces pour se faire comprendre…

Kélig (2003-2004)

Maïlys et Tom (2003-2004).

Ils partent seuls

••Ça y est c'est parti ! Notre rando jeunes tant attendue des Açores s'en va sur la route fleurie des sources chaudes de Furnas, le drapeau des supporters du Portugal flottant au vent, les pouces des filles fièrement levés en dépit des remarques légèrement moqueuses, mais pas fausses, des garçons qui leur rappellent que leur petit groupe est en train de marcher le long d'une voie déviée.

On part trois jours découvrir les sources d'eau chaude. Notre premier objectif est de faire les courses et d'aller à la station de bus. Arrivés au magasin, c'est un peu la pagaille car on a du mal à s'organiser :
Xavier : « On prend ça ? »
Marie : « Non ça, c'est mieux ».
Xan : « Les pâtes chinoises, c'est très nourrissant ».
Manue : « Ha stop ! Il faut qu'on s'organise, on ne va jamais y arriver ».
Ok, les sacs sont pleins, nous partons à la recherche d'une station d'autobus.
Notre destination est Ila de Franca, là-bas nous ferons du stop pour Furnas pour profiter des sources d'eau chaude.
Après un petit voyage en pick-up, nous reprenons notre marche avec, en tête, notre seule destination. « 1 km à pied, ça use, ça use, 1 km à pied ça use les souliers. »
Nous cherchons la source.
« J'ai une idée, déclare Xan, passons par là et demandons où se trouve la petite source d'eau chaude »
Bingo, il faut monter et tourner à droite.
Marie se demande si c'est vraiment de l'eau.
Mes yeux brillent de bonheur mais pas pour longtemps car une petite dispute vient se faufiler pour une connerie.
On a les boules, notre réchaud ne marche pas, donc ce soir : sandwich les amis !
Sous la source, on parle, on papote. Nous visiterons les sources chaudes et petits coins tranquilles durant deux jours. Le troisième jour, notre programme est d'arriver au plus vite à Ribeira Grande pour voir le match Portugal-Angleterre et se faire prendre en stop par les supporteurs pour arriver jusqu'à Ponta Delgada, car oui, on y croit tous, c'est le Portugal qui va gagner. C'est la coupe du monde de foot, et ça aux Açores, c'est quelque chose !

Xavier et ses géniales idées pour se faire prendre en stop.

Les deux filles du groupe (appelées les princesses) font du stop et un pick-up s'arrête.
Deux messieurs sont assis dans la benne, avec qui nous discuterons foot jusqu'au village suivant. Après cela, on se dit que quand les princesses font du stop, les supporters se font des potes. Ensuite, nous marchons lorsqu'une voiture s'arrête, notre drapeau flotte fièrement au vent.
Le chauffeur nous lance : « PO… TOU… GAL ».
Arrivés à Ribeira Grande, nous attendons le bus dans un petit bar. Là, Marie nous fait remarquer que Ronaldo a grossi et en tombe amoureuse. Le score est 0-0. Nous montons dans le bus à la radio si attirante. Xan et moi (Xavier) faisons les cons avec le drapeau lorsqu'un cri et un monsieur qui saute partout attire notre attention. Marie hurle de l'avant du car : « 1-0 pour le Portugal » puis un deuxième cri puis un troisième. Marie s'égosille : « 3-2 au tir au but pour le Portugal ».
Nous voyons les gens affluer dans la rue, les couleurs rouges et vertes s'installent, les voitures klaxonnent, bref, c'est la fiesta. Ça y est, c'est fini, la rando jeunes fait son entrée fracassante, dans Ponta Delgada, en délire, après la victoire du Portugal. Les filles ne jurent plus que par Christiano Ronaldo et les gars agitent leur drapeau en tous sens ne sachant plus où donner de la tête et tous les quatre, finissons par un ultime sprint victorieux pour arriver au bateau…

Emmanuelle, Xan, Marie, Xavier (2005-2006)

L'île de Faïal avec la vue sur El Pico.

Marc, Véronique, Ludovic et Priscille ont atteint le bout du monde.

À droite, André, Abdel et Marine.
À gauche, Priscille et la vache.

Et parmi les hortensias,
Xavier et Emmanuelle.

Tout ce vert me rappelle la Dominique. J'ai un peu de mal à croire que nous sommes déjà en Europe. Tout ici à l'odeur de mon enfance : l'odeur des vaches, des galopades dans l'herbe haute, l'odeur de la campagne épanouie, l'odeur de l'herbe fraîchement coupée… En fait, les Açores, c'est une douce transition vers l'Europe. Des retrouvailles avec tout ce que l'on a laissé derrière nous en France. J'aime ces grands espaces, j'aime sentir une liberté totale des mouvements.
Puis… après notre rando, nous retrouvons le cata. Ça fait du bien de rentrer et de savoir que l'on va encore vivre et voir des tas de belles choses.

Sunita (2003-2004)

«C'est génial de voir ces fermiers mettre leurs productions en commun pour mieux en récolter les fruits.
En plus, ils sont très sympas et nous avons enfin le privilège de goûter le lait chaud, sorti directement du pis de la vache. »

Mailys (2003-2004)

«Le vent nous fouette la figure, la brume nous cache le paysage, mais nous arrivons intacts à Horta où l'on retrouve le bateau. Je suis dans l'ensemble très contente de notre première rando sans adultes malgré quelques malentendus passagers ».

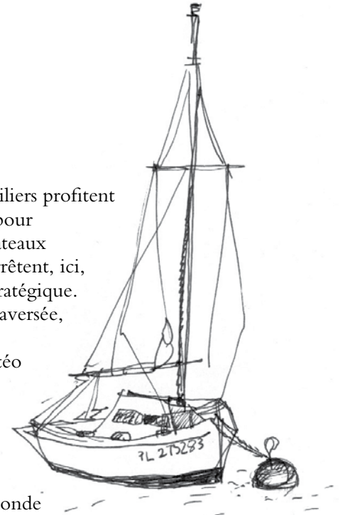
Mailys (2003-2004)

Anthony, Alexis, Benjamin et Christal aux marches du palais.

Un monde de marin

«Je me dis souvent, quand je regarde mes années de navigation, que ce qui compte, ce n'est pas tellement les conditions de mer, c'est avec qui on navigue! »

Christophe (2000)



••Le port d'Horta est plein, les voiliers profitent de cette saison (mai à septembre) pour s'aventurer sur l'Atlantique. Les bateaux viennent de tout horizon et ils s'arrêtent, ici, pour faire escale, c'est une halte stratégique. Sur le port, on parle navigation, traversée, on reconnaît les passionnés, les professionnels. Le thème de la météo revient souvent sur le tapis des échanges, aux arrivées. Quel vent avez-vous eu??? Combien de jour avez-vous mis pour traverser? On parle des joies et difficultés rencontrées. C'est un monde de voileux, une grande famille de l'aventure marine… J'ai souvent pu constater qu'il y avait une grande force intérieure chez les gens de la mer, je parle ici de ceux qui vont au grand large. C'est comme si l'esprit, balayé des soucis quotidiens était présent à l'action, prêt aux manœuvres, consacré au travail pratique, concret et surtout efficace si le temps le demande. Être en mer, c'est être responsable de sa vie, du bateau qui est une charge très forte, sur un espace où tout peut arriver.

Éric (2000-2001)

L'équipage de « jeunes » du voyage 2003-2004 ne manque pas d'équilibre.

Devinez quoi! Hier j'ai fait de l'optimiste. J'adore ça. Maintenant je n'ai plus envie d'aller à la campagne à mon retour, j'ai envie d'aller au bord de la mer, dans une école de voile. J'ai trouvé ça génial quand j'en ai fait avec Peter, un Anglais qui a un trimaran dans la marina d'Horta et qui tourne dans la baie avec son annexe à voile. C'est un curieux Peter. Hier, il s'est approché du bateau pour nous demander qui on était et ce qu'on faisait avec tous ces enfants. Et il m'a proposé de venir faire de l'optimiste. Le soir même, je suis parti demander à l'école de voile voir si je pouvais en faire. Le monsieur m'a dit de revenir le lendemain à 17 h. Moi je me dis, j'espère qu'il va dire oui, car en ce moment, j'ai vraiment envie de faire de la voile…

Tom (2003-2004)

Je vais vous présenter nos voisins de devant.
Alex, un des équipiers de cet énorme voilier, nommé le Bourasca, vient nous parler.
Il est intrigué par notre bateau aux allures de manouche où tout le monde frotte depuis trois jours. Serions-nous une famille?
Nous lui expliquons que nous sommes un bateau école en quelque sorte et que nous aussi nous sommes drôlement intrigués par son bateau. Alex nous dit que le propriétaire est un Russe multi-milliardaire.
Avec de la chance, on arrive à le visiter. Il y des machines à laver, un local à jet skis, la panoplie entière de plongée sous marine, des chambres avec écrans plats et des vases en cristal et des fauteuils sculptés… On n'en finit pas d'être étonnés! Ce joujou fait 56 m de long et a coûté la bagatelle de 30 millions d'euros aux propriétaires. Ils ne viennent que deux mois par an. J'essaie d'imaginer la vie de ces riches terriens. Une chose est sûre, nous vivons sur la même planète mais pas dans le même monde. Avoir de l'espace, voir tout en grand, tout plus grand que les autres, à tout moment… ce doit être cela être riche…
Nous, c'est plutôt la vie que nous voyons en grand, avec des yeux gros comme des baleines. Et l'on aime ça; je ne changerai rien pour tout l'or du monde.

Morgane (2003-2004)

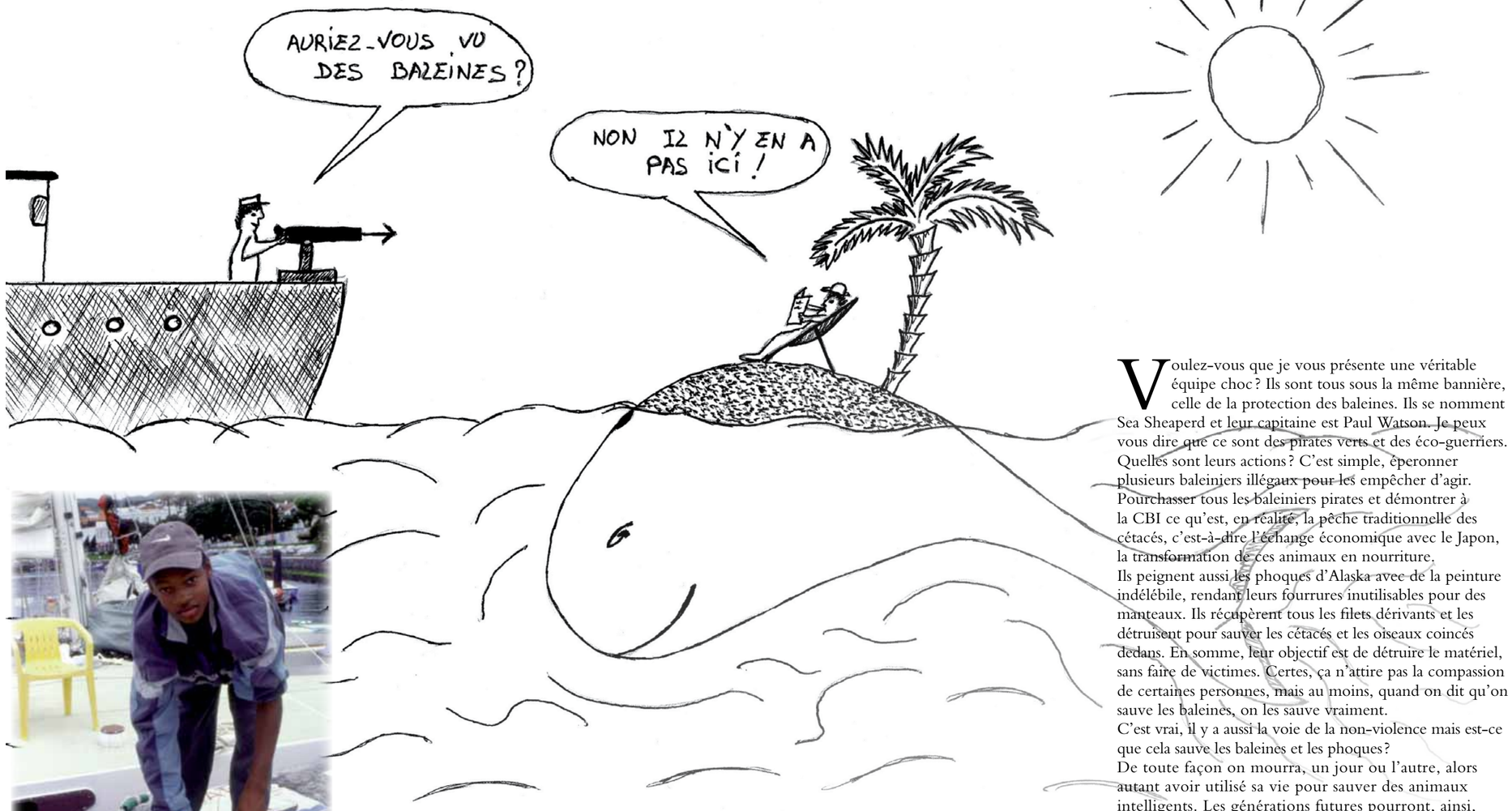
C'est donc cela les escales en marina, à Horta, où tous ont «traversé» un océan! C'est la découverte des «architectures intérieures» des voiliers et des hommes qui se racontent aux autres voyageurs.

Michel (1997)

«En parlant de visite de bateau, ces derniers jours ont été relativement animés. A croire que Grandeur Nature est à vendre tellement de gens, petits et grands, ont défilé de jour comme de nuit (à la lumière des frontales) et d'une coque à l'autre, pour découvrir ce catamaran à part».

Bruno (2003-2004)

« Salaud de japonais, j'te nique la chetron »



Certaines lectures ne sont pas à mettre entre toutes les mains. Un jour, j'ai retrouvé Cyril avec le livre de Paul Watson, l'un des fondateurs de Greenpeace.

••Aujourd'hui j'ai envie de parler de ce qui se passe dans le monde, par exemple de ces milliers de « zigotos » de Japonais qui viennent pêcher, tuer, exterminer les baleines des Açores et l'Atlantique, alors que c'est interdit depuis 20 ans.
Il paraît même qu'on aurait vu des bateaux japonais, alors, avec un peu de chance, les bouées, que tous les bateaux ont récupérées, correspondent à cette chasse à la baleine. J'ai trouvé deux articles à la marina et ils disent que les pêcheurs sont surnommés « pirates » car nous ne les connaissons pas et qu'ils viennent de partout. Ce sont eux qui tuent les baleines et les accrochent à des grosses bouées roses car, dans l'eau, le rose se voit de loin, et pour faciliter la tâche, ils y mettent des radars. Et c'est un autre bateau appelé « bateau usine » qui, lui, a assez de place pour charger et découper la viande, qui les récupère. Quand ils tuent un cachalot, ça leur rapporte 100 000 livres !
Putain, qu'est ce qu'ils se mettent de fric dans la poche. Et quand il n'existera plus de baleine, qu'est-ce qu'ils mangeront ? On se demande ! Enfin moi, je sais : ils se boufferont entre eux si ça continue. Enfin, je dis ça mais vous n'êtes pas obligés d'être du même avis que moi ? Car je peux me tromper, je ne sais pas encore beaucoup de choses pour accuser les gens… mais quand même !!!

Cyril (1996-1997)

Voulez-vous que je vous présente une véritable équipe choc ? Ils sont tous sous la même bannière, celle de la protection des baleines. Ils se nomment Sea Sheaperd et leur capitaine est Paul Watson. Je peux vous dire que ce sont des pirates verts et des éco-guerriers. Quelles sont leurs actions ? C'est simple, éperonner plusieurs baleiniers illégaux pour les empêcher d'agir. Pourchasser tous les baleiniers pirates et démontrer à la CBI ce qu'est, en réalité, la pêche traditionnelle des cétacés, c'est-à-dire l'échange économique avec le Japon, la transformation de ces animaux en nourriture.
Ils peignent aussi les phoques d'Alaska avec de la peinture indélébile, rendant leurs fourrures inutilisables pour des manteaux. Ils récupèrent tous les filets dérivants et les détruisent pour sauver les cétacés et les oiseaux coincés dedans. En somme, leur objectif est de détruire le matériel, sans faire de victimes. Certes, ça n'attire pas la compassion de certaines personnes, mais au moins, quand on dit qu'on sauve les baleines, on les sauve vraiment.
C'est vrai, il y a aussi la voie de la non-violence mais est-ce que cela sauve les baleines et les phoques ?
De toute façon on mourra, un jour ou l'autre, alors autant avoir utilisé sa vie pour sauver des animaux intelligents. Les générations futures pourront, ainsi, vivre en harmonie avec eux.
Alors merci Paul Watson de défendre la mer et ses habitants contre la bêtise humaine. Merci aux phoques et aux baleines d'exister. Et merci aux baleiniers d'arrêter leurs macabres activités.

Xavier (2005-2006)

Good bye Açores

●● - Eh ! Tu te souviens de ces copains qu'on s'est faits ? Tu sais, le gamin et le petit vieux, Loyd et François.
- Il était beau leur bateau, mais comment il s'appelle ?
- Miura, c'est un drôle de nom. C'est le nom d'un taureau espagnol, un animal féroce pour la corrida.
- Où on les a connus ces gens-là ?
- À Faïal, la première île où nous sommes allés, le village était sympa et ses occupants aussi.
- Oui c'est vrai. Et comme on était content de les revoir à Sao Miguel ! J'ai cru que j'allais hurler de bonheur, d'ailleurs, je crois que je l'ai fait !
- Et la virée en VTT qu'on a fait en ville ensemble, elle était bien hein ? Et le soir, on sortait, super l'ambiance !
- Ouais génial, c'était mort.
- C'est pour dire que l'on s'amusait beaucoup.
- Mais pourquoi tu parles comme si cela faisait longtemps qu'on est parti ? Ça fait 5 minutes et… Dauphins ! Ah là on peut dire que ça fait longtemps que l'on n'en a pas vu, ils sont toujours aussi beaux.
Je vois les Açores qui s'éloignent, seules les lumières resteront pour les quarts. On s'en va direction Gibraltar, ce qui annonce la fin du voyage.

Patrick (1998-1999)

Équipage 2003-2004

Mailys à la barre et aux moteurs (2000-2001).

Première nuit du trajet Açores - Gibraltar, calme, très calme. Ça y est, c'est la dernière grande navigation avant notre arrivée à Sète. Après un mois à terre, ça fait du bien de partir naviguer, de se retrouver ensemble, en mer, sans échappatoire.
Sans échappatoire, ça veut dire qu'il faut de nouveau être ensemble, vivre ensemble 24h/24h et affronter des problèmes directement. Je pense que ça va faire du bien à tout le monde, cette dernière étape. Rester ensemble, faire le point, travailler sur le questionnaire bilan avec application… Ça fait 8 mois à ressasser, à évaluer, ça fait plein de situations à analyser, de personnes, de relations, de comportements à observer, avec du recul.
Bref, objectif constructif donc réflexion et application importantes. J'espère que chacun comprend le sens du bilan et le sens de tous les échanges. Que chacun va profiter pleinement de la fin du voyage.
Pour revenir à cette belle journée ensoleillée, une rencontre avec quelques cachalots vient la clôturer. Peut-être viennent-ils nous dire au revoir ou à bientôt ?

Bruno (2003-2004)

J'ai l'impression que rien ne sera plus comme avant…

(Alexis 2003-2004)

Tom et Christophe : lecture collective du roman *L'île* de Robert Merle.

Ce midi, GSéb nous a présenté le questionnaire de fin de voyage. C'est une feuille avec 24 questions du style : « Quels ont été tes meilleurs moments ? Fais un portrait sincère de chacun ».
Dans trois semaines, quand nous serons aux Baléares, nous nous réunirons tous, dans le carré tribord, et nous ferons un tour de table pour chaque question.

Élodie (2000-2001)

« Pour nous, hisser les voiles, prendre la barre ou faire les quarts de nuit, tout ça est devenu une habitude… »

Anthony (2003-2004)

La Méditerranée

Les esprits s'échauffent

••Je veux parler de mon cauchemar : c'est l'arrivée.
Il n'y a plus que 18 jours, depuis aujourd'hui.
Je ne mangerai plus avec vous tous autour de la grande table. Je n'apprendrai plus beaucoup le français et je ne regarderai plus jamais la carte marine, ici, que j'aime bien faire ! Je ne ferai plus tout ça et encore plus !
Et oui ! Faire quelque chose que tu n'as jamais fait c'est toujours drôle et palpitant. J'ai embarqué sur un voilier pour la première fois de ma vie. Déjà, dès le premier jour, j'avais le sentiment que c'était important pour moi.
je savais que j'aurais à parler à d'autres gens. Ce ne serait plus les miens, plus mes voisins. On avait devant nous une année de découverte, de paysage, de nouveaux peuples, du bonheur et des rencontres avec les mammifères marins…
C'est maintenant que c'est presque fini que tu penses beaucoup. Rien ne sera comme d'habitude.
Quand tu te réveilleras la première fois dans ton lit, tout va te manquer, les gens du bord, la navigation, les arrivées dans un nouveau lieu. Tu compareras ta vie sur le bateau à ta vie à la maison. Moi, personnellement j'aimerais qu'un voyage comme ça ne se termine jamais.

Jonas (1996-1997)

En ce moment nous sommes en navigation pour la France.
En ce moment, tout le monde est excité du fait que nous rentrons chez nous. C'est normal, 9 mois, c'est long. De temps en temps, je me repasse cette phrase qui est apparue dans ma tête au début du voyage et qui maintenant me revient : « Est-ce que je pourrai quitter mon père si longtemps ? » Ou même je me rappelle quand nous étions encore à Sète, quand j'ai dit à tout le monde, en particulier à Christophe : « Est-ce que je fais bien de partir ? ». Et maintenant je suis content d'avoir réussi ce voyage sans trop de difficultés. Je me repose cette question, à maintenant trois semaines de nos parents, je me pose aussi cette question : « Est-ce qu'en retournant dans mon quartier, je continuerai à me battre ? » Moi je pense que oui, mais plus pour rien. Avant je me battais pour rien, à cause d'un regard, d'une insulte. Mon père ne le savait pas car je n'avais pas envie qu'il se mêle de mes affaires mais je n'ai toujours pas envie qu'il s'occupe de mes affaires. Comme je l'ai dit en traversée retour, maintenant je suis indépendant, je peux me débrouiller tout seul.

Romain (2005-2006)

Une dernière mer à traverser

J-18

« Je pense que maintenant je regarderai tout d'une autre façon et que je ferai sans arrêt des comparaisons avec les pays que j'ai vus et les situations que j'ai vécues… »

Alexis (2003-2004)

« Ça fait bizarre d'être en Europe. C'est la première fois qu'on revient à un endroit où l'on avait déjà fait escale avant. Je ne me rappelais plus très bien en fait que le rocher de Gibraltar était comme ça. On était passés là il y a 9 mois, ça fait bizarre. »

Hélène (1998-1999)

« J'ai hâte de retrouver ma famille d'accueil qui me manque et qui est loin. J'ai un dernier mot à dire à cette dame que j'ai rencontrée une fois dans un bureau, je la remercie encore pour tout ce qu'elle a fait pour moi, c'est le juge des enfants. Merci pour le voyage… »

Jérémy (2000)

Faisons le point

Des Témoignages en pagaille

«Moi, mon but c'est de rentrer chez moi à la fin du voyage et je voulais découvrir qui je suis pour cela».

Marie (2005–2006)

Me voilà à la rédaction de texte pour la dernière fois du voyage. Bientôt nous allons retourner à l'école... Moi je retournerai dans un autre lieu de vie. Malheureusement je serais nouveau dans cette école.
Et ça, je n'aime pas parce que j'ai peur que les gens se moquent de moi ou m'embêtent. C'est cette peur là que j'ai eu quand je suis venu la première fois sur le bateau. C'est ce qui m'est arrivé dans mon ancien lieu de vie où j'ai été dans une école d'agriculture, les personnes m'appelaient «parigot» car je venais de Paris. Chaque soir, j'appelais mon père pour savoir si je devais répondre à ça, ou laisser passer... Et maintenant après 9 mois de voyage, après avoir vécu tant de choses fantastiques, après avoir vu le monde, est-ce que je pourrais un jour rentrer chez mon père avant mes 18 ans? C'est ce que j'espère le plus.

Romain (2005–2006)

Marc, Emmanuelle, Xan et Xavier.

«Je voulais partir pour changer et apprendre, j'ai atteint mon objectif et effectivement mes relations avec les autres m'y ont aidé».

Xan (2005–2006)

«Je ne me suis pas vraiment intégré dans ce voyage car il y a toujours un bout de moi qui est ailleurs».

Patrick (1998–1999)

«Je pense que nous avons mis beaucoup de temps à nous parler normalement car nous n'avons pas tous changé en même temps. Pendant qu'un de nous avait compris quelque chose les autres non. On n'a pas tous évolué et réalisé en même temps ce que l'on vivait. Certains avaient compris la vie en groupe plus tôt et étaient moins égoïstes que d'autres. Il y avait parfois de grands décalages entre nous!»

Hélène (1998–1999)

Pensées de fin de voyage

Marine, Abdel et André.

C'est la fin du voyage et cela fait du bien de le savoir. J'aurais aimé que mes parents soient là pour le retour mais ils ne seront pas là. Après le voyage, le bateau, c'est fini, oublié, rayé car ce voyage m'a plu mais le bateau, ça ne me plaît pas du tout, ça mérite trop de sérieux et je ne suis pas assez sérieux.

Patrick (1998-1999)

Ces 9 mois sont passés très vite. Dans 6 jours, nous allons revoir nos parents, notre maison, nos amis, notre chambre. Nous avons fait un voyage de 10 mois à 12 sur un catamaran, et alors que la plupart des gamins du monde rêveraient de vivre notre aventure, certains d'entre nous sont vraiment contents que cela se termine. Je trouve ça dommage. Moi, je sais que je vais être heureuse de voir mes parents, mais une expédition de ce genre, cela ne s'oublie pas du jour au lendemain. Car il y en a eu des changements. Nous avons tous plus ou moins évolué, au cours de ce voyage, grâce à toutes les expériences communes, mais aussi grâce aux obligations du bateau, qui nous ont permis d'être plus responsables et autonomes.

Priscille (1998-1999)

Ça sent l'Europe, je vous le dis et je vous le répéterais jusqu'à la fin encore dix jours, peut-être l'horreur ou la joie, on verra bien?!
Je vais pouvoir revoir la France, les amis, les éducateurs, les parents, mon lit, je ne vais plus pouvoir me laver à l'eau de mer comme je le faisais, toutes ces choses-là vont me manquer, enfin ça ne veut pas dire que vous aussi vous n'allez pas me manquer car j'espère bien et je veux qu'on se revoie bientôt. Même le plus vite possible. Je sais que si je ne revois pas tous les enfants, Christophe et Véro se donneront la peine et le courage de venir me voir, enfin j'espère, sinon c'est que ce voyage, on ne l'aura pas fait ensemble, sinon ça n'aura été qu'un rêve.

Cyril (1996-1997)

«Le voyage se termine et j'ai l'impression qu'il vient juste de commencer. Non, ce n'est pas possible que le temps passe aussi vite... Maintenant tout n'est que souvenirs: les escales, avec tous les bons moments et les mauvais que nous avons vécus ensemble. La fin d'un rêve qui venait à peine de commencer.»

Marine (2000)

C'est mon dernier texte. Ce retour, que je redoutais tant, approche inexorablement et… Je m'y fais. Je vais retrouver mon chez moi, mais je veux garder contact, je veux vous revoir, repartager des moments avec vous. Je veux entendre encore longtemps le rire de Morgane. Ce voyage, c'est la chose la plus formidable que j'ai vécue, un tournant de ma vie.
Même si notre groupe n'en est pas un, même avec le mensonge et l'hypocrisie, c'est mon voyage et pour rien au monde je ne changerais ces souvenirs avec ceux d'un autre. On a passé tant de bons moments ensemble et si peu de mauvais quand on regarde de plus près…
Quand je ferme les yeux et que je me rappelle mon voyage, ce sont ces moments-là qui me reviennent. Ces moments forts et heureux qui me serviront de remonte moral plus tard. Ces moments que je raconterais peut-être à un gamin curieux qui écoutera les histoires d'un vieux croûton bourlingueur.
Ce voyage a orienté ma vie.

Xan (2005-2006)

Je rêve

Voyager en bateau aux Antilles, aux Bahamas, aux Açores, traverser l'Atlantique, voir des dauphins et des baleines. Nager côte à côte avec des mammifères marins est grandiose et en plus, ça vous donne une joie incomparable et vous vous mettez à parler, parler, parler sans arriver à vous arrêter. Mais dites-moi, si ça, ce n'était pas un rêve alors, qu'est-ce que c'était ?

Marine (2000)

Alors qu'il n'y a plus que quelques milles à parcourir, il y a ce sentiment de plénitude, de réalisation, de confiance, de grandeur, de liberté… oui… on l'a fait.
On a tant de choses à raconter et tant d'aplomb maintenant… c'est qu'on vient de réaliser un sacré voyage. Mais laissons les témoignages parler d'eux-mêmes.

9 mois…

300 jours

7 200 heures

Le temps qu'il a fallu

Je pense que l'amertume viendra après ce voyage quand je repenserai à tout ce que je n'ai pas fait.
Mais ce temps qu'il a fallu pour arriver à se parler, se comprendre, s'aider, vivre ensemble, s'impliquer ne représente pas rien.

Ludovic (1998-1999)

Je voulais savoir ce que je pourrais bien faire dans ma vie. J'hésitais entre GIGN, mécanicien moto… ou… ??
Alors mon père m'a dit que ce voyage pourrait m'aider à choisir.

Romain (2005-2006)

La fin du voyage c'est vraiment un moment à part. C'est peut-être le début de « l'adultisation » ?! Je ne sais pas, contrairement à ce que pensent certains, je n'ai pas toutes les réponses. Tous ces moments partagés resteront et je penserai à vous souvent, comme je pense à beaucoup de ceux avec qui j'ai vécu ces voyages ! Là aussi avoir de la mémoire c'est un avantage. Quand même, ce fut une belle aventure et d'avoir vécu tout ça avec vous, m'a rendu heureux ; vous m'avez apporté beaucoup et je trouve que c'est une chance de vous avoir rencontrés ! Maintenant chacun va reprendre sa route de son côté, on se reverra ?! Mais cela ne sera plus pareil… Bien sûr, je suis frustré car j'aimerais connaître la fin de votre histoire, continuer à vous voir grandir, mais malheureusement ce n'est possible que dans les livres… Dans la vie, chacun suit son propre chemin, mais vous savez qu'à Sète, il y a une maison où vous serez les bienvenus !

Christophe (2003-2004)

Chanson de fin de voyage

On est partis au mois de septembre,
Pour découvrir l'Atlantique,
Sur un cata Grandeur Nature :
12 personnes, en manque d'aventures.
Des îles Canaries aux Antilles,
en remontant vers l'Amérique
5 mois de mer, 5 mois de terre
Ça donne envie d'écrire cet air.
Et maintenant le retour approche,
Les 10 mois sont bientôt finis.
C'est vrai, qu'il y a eu des moments moches
Mais ils sont tous bien vite partis
Tout cela nous a inspiré.
Et les filles qu'est-ce qu'on est belles ?
Très en forme, on a rajouté
Les mecs, vous êtes pas mal non plus.

Refrain : C'est beau comme voyage,
Ça nous a appris beaucoup de choses
Qu'on en est presque devenus sages !
LALALALALA….

On se retrouvera le 9 juillet.
Les parents seront au rendez-vous,
Tout se passera sur le quai
Et l'on sera vraiment beaucoup.
Nous quitterons Grandeur Nature
À la place, on sera chez nous,
On prendra toujours des douches chaudes
Et l'on retrouvera notre lit douillet.
C'est alors qu'on repensera
Aux petits dauphins, aux calmes plats…
Mais tout ça, c'est fini pour nous.
Maintenant, on reprend nos habitudes :
L'école, les profs et les chaussures.
Oh non, ce n'est pas cool…

Les filles (1998-1999)
(sur l'air de Clarika « T'es beau comme garçon »)

Sète

« Je me rends compte que pour certains, ce fut une expérience difficile. Mais il ne faut quand même pas « déconner », on a sacrément vécu ! »

Véronique (1998-1999)

J-1

11000 milles

300 jours
de vie commune

L'arrivée

Jordy, l'arrivée sur le port de Sète.

On affale, on arrive. Que dire de l'arrivée, elle est comme les autres sauf que c'est la dernière. Mais j'ai senti que tout le monde était très pensif. En un éclair on se rend compte que le grand voyage se termine. Nous avons la tête pleine de souvenirs.

Nous voilà donc amarrés après 11 000 milles,
4 mois et demi de mer et 300 jours de vie commune.
Nous avons bouclé la boucle de l'Atlantique.

On a passé un petit bout de vie ensemble, dix mois, ce n'est pas négligeable.
Je ne porterai pas de jugement sur le voyage ni sur les gens, mais je peux constater que vous êtes maintenant tous autonomes. Guillaume sait lire et écrire, Bastien ne tabasse plus à tort et travers, Patrick a l'air de cogiter un peu sur son avenir, Ludo de la lune fait toujours des chutes de tension, mais ne se laisse plus marcher sur les pieds, Marc ne se prend plus pour dieu, Lysiane est toute débloquée et Priscille a pris de l'assurance. Et je ne parle pas de ce qui va suivre, les parents ont intérêt à bien assurer!
Nous avons maintenant à bord une bande de jeunes heureux de vivre.

Marco (1998-1999)

Bonne Terre !

←2003-04

2000 →

←2000-01

1996-97 →

2005-06 →

« Le mot fin... Malgré la répétition du mot fin dans ce chapitre, je ne suis pas sûr que cette aventure en ait une, c'est peut-être simplement ce qu'on appelle la vie ».

Christophe (2000)

De retour à la terre ferme

De même que pour tous mes compagnons, il a fallu se réhabituer à la terre ferme. Je n'avais plus le mal de mer mais le mal de terre. Les premiers jours étaient un peu étranges. J'avais l'impression de ne pas être à ma place. À peine, étais-je arrivée que ma mère m'a traînée à travers les boutiques pour me rhabiller des pieds à la tête. Je me rappelle que je ne voyais pas vraiment l'intérêt. J'avais du mal à me séparer de ces vêtements dans lesquels j'avais vécu tant de choses. Chaque tache, chaque trou était un souvenir.

Le plus dur a été la séparation avec mes baskets. Ces baskets avec lesquels j'avais randonné durant des jours entiers à terre et qui, en mer, trempaient dans un coffre du cockpit. Je me souviens de marcher dans les rues de Montpellier. Ma mère voulait absolument m'acheter des chaussures. Elle a mis une heure avant de s'apercevoir que l'odeur qui lui titillait les narines et qu'elle qualifiait de nauséabonde et qui lui donnait mal au cœur n'était autre que l'odeur qui se dégageait de mes chaussures, à chaque pas que je faisais ! Moi, je ne m'en rendais pas compte. Mais, l'épisode des chaussures a été une véritable épopée. Mes parents ont dû m'acheter quatre paires en un mois. Impossible, après un an passé pieds nus, en tongs, ou, avec ces baskets qui s'étaient parfaitement « moulés » à mes pieds, de me chausser avec autre chose.

Dès que je le pouvais, je retirais mes nouvelles semelles… Cela peut paraître ridicule, mais l'exemple des chaussures caractérise la distance que l'on avait mis avec la civilisation moderne et « consumériste ». Puis, l'été terminé, je suis retournée dans ma Haute-Savoie. Je m'étais un peu réacclimatée mais le choc du retour allait me heurter à une autre réalité… L'incompréhension. À la rentrée scolaire, j'ai repris le collège. Contrairement, à la plupart de mes compagnons de voyage, je n'ai pas sauté de classe.

J'ai plutôt été accueillie comme un spécimen étrange dont on se méfiait. Très peu de questions sur ce que j'avais pu vivre… Et, par l'administration, mon expérience n'était pas considérée. Peut- être pensait-elle qu'en un an, j'avais perdu des connaissances ? Cela dit, j'ai repris ma scolarité et terminé mon collège dans des classes d'élèves « plus ou moins en difficulté ».

Elfie (1996-1997)

Deux mois plus tard

C'était il y a deux mois. Un catamaran est arrivé, chargé d'enfants tout bruns et tout blonds. À quai, un groupe de visages pâles les avait attendus avec impatience dix bons mois.

Pendant deux jours, nous avons regardé les photos du voyage, discuté et nous nous sommes dit au revoir.

Là il a fallu retourner chacun chez soi. Cela a dû être dur pour certains, comme Jonas qui repartait dans les glaces de l'Arctique (Enfin en Suède, c'est tout comme !).

Pour ma part, ça a été, je n'habite pas loin de Sommières et du bateau, dans une région tempérée. Mais il a quand même fallu retrouver ses habitudes, apprendre ses leçons, faire ses exercices etc.

Ça s'est très bien passé pour moi et je vais peut-être passer dans la classe supérieure avant la fin de l'année. En plus je trouve ça moins dur qu'avant le voyage.

C'est toujours aussi inintéressant mais moins dur. Il suffit de vouloir y arriver et c'est bon… Cependant, c'est quand même trop long, huit heures par jour au même endroit, ça ne laisse pas beaucoup de temps pour découvrir le monde par soi-même (et d'en témoigner !).

Et puis c'est très vite lassant. Heureusement il y a les adultes qui se souviennent…

Thomas (1996-1997)

Abdel au soleil couchant

Je ne suis plus le même, je n'ai donc pas repris mes habitudes d'avant. Je me sens plus responsable et c'est bien. Je regrette d'avoir pris l'équipage pour des cons alors que tous, autant qu'ils sont, sont extraordinaires. Et ils ont tellement de choses à t'apprendre. C'est ça que j'aurais aimé comprendre dès le début.

Le voyage m'a donné envie de vivre pleinement ma vie, de ne rien perdre, d'être bien avec tout le monde, de faire tout jusqu'au bout, mais surtout faire dans ma vie ce que j'ai envie de faire.

Bastien (1998-1999)

Ce qui me manque, c'est la navigation, la découverte de nouveaux endroits, les manœuvres, la mer, les baleines, les dauphins, et quoi qu'on puisse en dire, la vie en communauté, bien qu'à certains moments, ça nous pesait un peu à tous. Mon petit frère a grandi, mais nous n'avons plus vraiment les mêmes intérêts. Mes parents sont toujours les mêmes, mon grand frère est toujours aussi blagueur, mes amies sont devenues « plus ados », certaines sont carrément bêtes, mais d'autres sont intéressantes et intéressées par beaucoup de choses.

Priscille (1998-1999)

Je me sens peut-être un peu moins libre. Dans ma famille, ça n'a pas changé ou très peu. Mes grands parents ainsi que ma sœur - qui devient une vraie jeune fille - n'ont pas beaucoup changé. Mes deux frères ont, je trouve, mal évolué. Ma mère devient trop exigeante à mon goût. Elle ne comprend pas comment j'ai pu changer comme ça et le fait que je ne sois plus son « tout petit » l'énerve un peu.

Ludovic (1998-1999)

J'ai vécu le retour mieux que je ne l'aurais pensé. J'ai redécouvert ma famille et retrouvé tous mes copains que j'avais avant de partir. J'ai aussi pas mal bossé pour pouvoir rentrer en 3e… Et j'ai beaucoup parlé du voyage à un peu tout le monde. Tout mon entourage a changé, surtout en ce qui concerne ma famille. Mes copains ont vieilli, et ils ont pour la plupart un travail, un scooter, des chaussures Adidas… Ils ne parlent que de ça ! Ils ont changé comme des gens qui n'ont jamais eu d'expériences comme celles que nous avons eue.

Marc (1998-1999)

En fait, je pensais que mon retour se passerait bien, au début, mais au bout d'une semaine, j'en avais marre de rester chez moi, je trouvais que c'était triste et vide. Maintenant, je ne ronchonne plus pour mettre la table… Je continue à écrire, de temps en temps, dans mon carnet de bord, je lis plus, je ne me dispute plus avec mon frère et je m'intéresse à plus de choses. Il y a eu des personnes que j'avais moins envie de quitter que d'autres mais après, je me suis rendu compte que tout le monde me manquait, sans exception, il y en a sûrement que je ne verrai plus jamais…

Ce que je regrette, c'est de ne pas avoir été au début du voyage aussi bien que je l'étais à la fin. Je regrette de ne pas avoir profité de certains moments du voyage que je ne revivrai jamais… Je n'ai pas revu beaucoup de mes amis ; mais à l'exception d'une, ils sont un peu débiles, leurs conversations sont nulles, mais remarque, c'est un peu normal qu'ils deviennent comme ça, à rester enfermés, toute l'année, au collège, en France, dans le froid ! Pour ma part le voyage m'a donné envie de visiter pleins d'endroits et de pays que je ne connais pas et de faire du théâtre.

Lysiane (1998-1999)

Quelques témoignages

J'ai apprécié de revoir ma famille mais par contre rester là, enfermée dans un petit appartement ou dans une maison lorsqu'il pleut, ça m'a vite gavée ! J'ai aimé raconter le voyage à mon entourage, j'étais contente de retrouver, non pas mes habitudes, mais les choses que j'avais laissées avant de partir, quoique j'ai pas mal changé de goûts !
En fin de compte je ne l'ai pas si mal vécu que ça. J'ai retrouvé ma petite chambre où j'avais mes petites manies ainsi que mon lit où j'avais l'habitude de bien dormir. Pour l'instant je n'ai pas encore repris le réflexe de regarder la télé, de rien faire et j'espère continuer comme ça. J'étais ni contente ni malheureuse, ça nous a fait du bien à tous de nous quitter. Vers la fin, quand j'ai réalisé, ça m'a fait quelque chose que je ne peux pas expliquer. Quand j'ai retrouvé mon entourage, j'ai trouvé mes copines bêtes maintenant que j'ai mûri, on n'a plus les mêmes intérêts. Sinon les membres de ma famille,je les trouve inchangés. Toujours aussi géniaux. Ils me posent plein de questions, ils sont attentifs à ce que je leur raconte.
Le voyage m'a donné envie de faire de la plongée, de la voile mais aussi de découvrir et de voyager.

Hélène (1998-1999)

Retrouver les voitures, la ville, le bruit ne m'a pas fait grand-chose. Mes parents, ça a été différent : j'étais contente de les revoir parce que cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus, mais il n'y avait pas assez de dynamisme dans la maison, c'était vide, sans bruit, sans vie. À ces moments, je pensais au bateau, au suspense d'un dauphin ou d'une baleine surgissant de nulle part. En quittant le groupe, j'ai ressenti un certain soulagement mais en même temps une certaine déception car ça ne m'aurait pas dérangée de continuer un certain temps. Depuis, je ne sais pas trop ce que j'ai repris comme habitude, sûrement celle d'être trop sérieuse et de sourire avec difficulté.
Autrement, j'ai trouvé que mon entourage était beaucoup à pleurer sur son sort, à se plaindre et à ne jamais être content. Le monde veut toujours plus de ce dont il n'a pas besoin et ne regarde pas celui qui est plus malheureux que lui. Même s'il m'arrive de me comporter ainsi, je trouve ça égoïste.
Ce voyage m'a donné envie de faire le projet d'être, peut-être, plus tard, ostéopathe équin ou dans le domaine des cétacés ; enfin avec les animaux. Ça m'a aussi donné envie d'aider les enfants en difficultés.
En septembre, je ne sais pas bien ce qui va se passer pour moi. Après le 6 septembre, jour de mon audience, je saurai où je vais vivre.

Marine (2000)

Mon meilleur ami s'amuse avec la seringue. Donc j'en ai éliminé un paquet. Il y en a qui ont déménagé dans d'autres villes.
En tout cas, ce n'est plus comme avant.

Patrick (1998-1999)

Mon retour s'est bien passé dans l'ensemble, à part avec ma mère, à cause des engueulades. Soit c'est moi qui la provoque - en lui répondant par exemple - soit c'est elle, en me disant des trucs qui me vexent. Avec mes frères, les retrouvailles se sont bien passées et avec mon père aussi.
J'ai revu mes anciens copains que je n'avais pas vus depuis deux ans. Par contre, au collège, il n'y avait aucun élève de ma classe pour voir les diapos du voyage. Mais bon, ça prouve qu'ils préféraient jouer à leur « play station » plutôt que de venir voir un truc qu'ils n'auront jamais l'occasion de voir. J'ai trouvé mes amis changés, que ce soient ceux qui traînent avec des lascars, qui passent leur temps à fumer du « shit » ou ceux qui se sont assagis et avec qui je passe de bons moments. Il y a aussi mes cousins qui ont changé : maintenant, ils font 1,80 m, ils fument et ont un portable. Du point de vue scolaire, mon retour s'est bien déroulé vu que j'ai appris que je passais en 3e.
À la maison je recommence à regarder la télé, à acheter tout et n'importe quoi, c'est-à-dire bonbons, 50 magazines - façon de parler ! Je me remets au foot. Voilà, c'est vrai que quand je suis parti du bateau j'ai ressenti un grand « ouf » de soulagement car j'en avais marre des manœuvres, du mal de mer, des quarts… Mais j'ai aussi ressenti une tristesse car depuis six mois qu'on vivait ensemble, ça fait drôle de se quitter.

André (2000)

J'ai ressenti une certaine tristesse en quittant l'équipage, mais je savais qu'elle n'allait pas durer. Ensuite, j'avoue que mon retour s'est mal passé car je n'avais pas de nouvelles de ma mère. J'ai dû attendre avant que mon frère me dévoile tout. Toute la semaine, il m'a parlé d'elle, de ses problèmes. J'avoue que ça me dérangeait un peu, vu les vertes et les pas mûres que j'entendais. Je me suis remis au foot et j'ai repris la cigarette. Malheureusement, j'ai revu mes amis. Aujourd'hui, je regrette de ne pas pouvoir plonger, nager avec les baleines, naviguer en Atlantique - pour moi ce fut l'étape qui m'a plu le plus - naviguer sans voir la terre, le vent repoussant nos cheveux, c'était excellent.
Le voyage m'a donné envie de garder contact avec l'équipage et il m'a donné envie de parler, de me lier avec des gens et de donner aux autres l'envie de faire cette expérience de dix mois.

Abdel (2000)

Alors moi, c'est Benjamin. J'ai participé à l'expédition 2003-2004 avec Grandeur Nature. Je vais vous faire vent, en quelques mots, de mes activités, depuis mon retour. C'est vrai que ce n'est pas facile d'atterrir après une telle expérience et de se remettre dans la vie quotidienne et familiale. Les trois quarts de mes amis ne me reconnaissent plus et n'essaient pas de découvrir le nouveau. Tant pis pour eux, mes nouveaux amis sont dans mon cœur et je sais que quelque part, je suis aussi dans le leur. Bien sûr, on a gardé plus ou moins des contacts téléphoniques ou postaux. Une semaine après être arrivé chez moi je me suis mis à travailler, chez un paysan, j'avais peur de l'ennui. Après un mois et demi de boulot, je peux donner un peu d'argent à ma maman et m'acheter des chaussures puis prendre le train, sans rien demander à personne, pour aller voir ma famille.
Voilà, je pense reprendre mes cours de BEP travaux forestiers par correspondance et aller en Allemagne pour y voir ma famille, y apprendre la langue et bosser.

Benjamin (2003-2004)

Carénage

Pendant ce temps, le bateau est caréné au chantier Sterne de Sète.
Un compagnonnage de longue date.
Une autre expédition se prépare…

Comment fait-on pour laisser partir son enfant sur un bateau pendant 9 mois, et pourquoi le fait-on ?

Un parent raconte…

Madame, Monsieur, Parents,

En vous plongeant dans la lecture de ce livre vous vous dites qu'il n'est pas naturel de laisser partir un enfant de 14 ans, en s'engageant à ne pas lui téléphoner, ni aller le voir durant toute la durée de l'expédition.
Non, ce n'est pas naturel, mais c'est une chance pour celui qui le vit…
Cela lui donne l'envie furieuse de vivre, mais surtout de découvrir le monde, les mondes…

Découverte du monde extérieur tel qu'on peut le voir à la télé,

Découverte du monde extérieur plus profond avec la rencontre des populations,

Découverte du monde marin,

Découverte de la vie en groupe dans le respect des règles.

Le voyage propose cette découverte de soi !

Le soi profond, sans le cocon familial, sans le carcan de l'école, découvrir ce que nous sommes, ce que nous voulons, ce pourquoi nous sommes prêts à nous battre…

Découvrir ses propres capacités, ses limites et ses résistances…

Je crois que Ludovic, Maylis et Xavier ont pu découvrir que leur identité n'était pas forcément suivie du nom de famille pour exister, ils ont une vie propre qui ne les rattache à rien et à tout !
Ce sont eux qui peuvent faire le choix de devenir les adultes qu'ils choisissent d'être.

Notre histoire débute un dimanche soir de novembre 1997. Nous rentrons de week-end, il est tard environ 21h, et nous entendons une voix à la radio (france inter), qui parle d'un voyage que des enfants viennent de vivre sur un voilier. La découverte des baleines… Cette voix nous captive, et alors que Xavier 5 ans dort profondément, les trois autres ouvrent grand leurs oreilles, et à la fin de l'émission, ils sont unanimes, ils veulent tous partir. Malheureusement, l'un d'eux restera à quai.

Nous étions déjà dans une recherche de solution pour notre fils Ludovic. Nous recherchions une école « autrement », et la fédération PEEP, m'avait communiqué les coordonnées de Fleur de Lampaul. Mais c'était compliqué, et la Baleine Blanche m'avait peu convaincu, mais nous étions prêts à nous lancer dans l'aventure pour aider Ludovic. Alors, dès le lendemain je contactais l'association Grandeur Nature, et le rendez-vous fut pris.

Au départ, pour Ludovic, le choix du voyage s'est imposé pour l'aider à régler son problème de positionnement dans un groupe. C'était un excellent élève, adoré par les profs mais rejeté par ses camarades. Il déclenchait des pneumopathies à répétition, pour pouvoir rester à la maison, puisque son père se chargeait des piqûres. La maison était son refuge, mais nous devons apprendre à vivre dans le monde, n'est-ce-pas ?
Depuis le retour, plus aucune trace de maladie…

Deux ans plus tard, Maylis partait à son tour. Pour Maylis, c'est elle qui a fait le choix. En effet, elle était en très grande difficulté scolaire, et je lui avais promis lorsqu'elle était en CE2, que si elle arrivait en 5ème sans redoubler, elle pourrait partir un an, faire un break…

À l'époque, je pensais l'envoyer en Suisse, chez sa Marraine. Dyslexique, de forme dyséidétique, il a fallu construire de ses 4 ans à ses 12 ans, le lien entre son cerveau droit et son cerveau gauche. Et donc chaque soir, en plus de l'école et des leçons, faire des rééducations.
Ce fut long, mais payant…
Et je reste persuadée que le voyage a fait le reste.
Depuis, elle a obtenu son bac avec le tiers-temps supplémentaire, et désormais elle « se bagarre » pour devenir orthophoniste, et aider d'autres jeunes…

Lorsque Xavier a voulu partir à son tour, c'était devenu un rite familial. Pour lui, il n'y avait pas « d'excuse ».
Son souhait était d'aller là où il ne serait pas comparé à ses frères et sœur. Là où il ne serait plus le petit dernier.
Et il ne s'était pas trompé en disant en partant je veux répondre à deux questions : 1) qui suis-je ? 2) Où vais-je (dans ma vie future) ?
Aujourd'hui, il est la coqueluche de son collège, et il s'affirme face au reste de la fratrie.

Ce qu'ils ont appris tous les trois, c'est que chacun a une valeur ! Les enfants confiés par l'Aide Sociale, délinquant ou pas, comme les autres. Mais surtout eux-mêmes !
Non pas qu'ils soient revenus imbus de leur personne, surtout pas… Mais rassurés, ayant développé l'Estime de Soi. Réconciliés avec eux-mêmes, épanouis et prêts à rendre aux autres ce que le bateau leur a donné.
Lorsque je dis le bateau, c'est volontaire comme terme. En effet, les équipes d'encadrement ont été différentes pour chacun d'eux. Les relations humaines ont donc été multiples, et pourtant le résultat est le même !

Ils ont aussi ramené dans leur bagage, des frères et des sœurs de cœur, des grands frères, des grandes sœurs, et probablement des papas et des mamans de référence.

Leur père et moi, sommes ravis d'avoir pu offrir cette chance à trois de nos enfants, et notre seul regret est de n'avoir pas chercher ou trouver une alternative à proposer à Matthieu, puisque les circonstances l'ont empêché de faire ce merveilleux voyage…

Parents, laissez-vous tenter, nous sommes prêts à vous convaincre !

Sylvie Tricot

Comment fait-on pour laisser partir son enfant sur un bateau pendant 9 mois, et pourquoi le fait-on ?

Un parent raconte…

Dans la tête de la mère… et des autres mères…
Pour ma part, je pense qu'il y a beaucoup d'éléments qui sont entrés en ligne de compte :

Le goût des voyages, de « l'aventure », que j'ai toujours eu depuis petite (mes lectures, le camping, les explorations en montagne…) et que j'ai essayé de transmettre à Xan, ce qui m'a poussé à lui proposer une aventure que j'aurais moi-même aimé vivre.

L'envie plus ou moins consciente de me distinguer, de ne pas être « comme les autres », en particulier comme ceux de la famille. Par exemple, mes choix éducatifs (pas de télé, pas d'arme achetée en cadeau, pas de cochonneries achetées à la maison) sont différents de la plupart des parents que je connais. Mais aussi, je viens d'un milieu d'enseignants où les valeurs sont le travail, le mérite, la réussite scolaire voire l'année d'avance… J'ai voulu élever Xan dans certaines de ces valeurs, mais j'ai aussi été attirée par d'autres formes d'éducation.

L'idée que la vie s'apprend de multiples façons. L'école à mon avis est indispensable pour la socialisation, car même si elle ne satisfait pas les parents, elle est quand même un élément de la réalité : dans la vie on est « obligé » de fréquenter toutes sortes de gens. Mais l'école de la vie n'est pas suffisante, car on n'y fonde l'estime de soi que sur des critères limités, critères des adultes, de l'institution, mais aussi critères sociaux des copains : pour être « intégré », il vaut mieux être conforme au groupe, aligné, pas trop différent, sapé mode avec marques. À l'âge du collège, il faut être dans la norme car le poids du regard des autres est énorme !
C'était le bon moment pour Xan de vivre autre chose. Il est bon élève, il a un début de lassitude par rapport au travail scolaire ; un an de voyage entre le collège et le lycée c'est plus simple à gérer ; ce sont les premiers tiraillements de l'adolescence à la maison ; nous avons la possibilité matérielle de le faire et j'avais repris à plein temps, aussi, pour cela ; enfin, le côté baroudeur de Xan.

Le bon moment pour moi : De faire une pause après « 14 ans d'élevage » ; le besoin d'avoir du temps pour moi ; de faire le point « tranquillement » ; de souffler quoi !
Un zest de lâcheté : Xan a été un enfant « facile », calme, agréable, sympa, la vie se déroulait sans conflits.
Les premiers tiraillements de l'adolescence m'ont-ils effrayée ? C'était plus pratique qu'il passe cette étape ailleurs, avec d'autres, plutôt qu'en tête-à-tête encore et toujours avec sa mère !

Un zest de prévoyance. Eh oui, le temps passe vite ! Mon bébé est en train de grandir, et bientôt il prendra son envol… Alors autant s'entraîner à la séparation.

Un zest d'orgueil : Ah ! J'offre quelque chose d'exceptionnel, de superbe, à mon enfant. Et j'ai envie de lui offrir un cadeau pour la vie, pas quelque chose de périssable, mode, matériel, non, quelque chose pour l'intérieur de soi-même : une tranche de vie « autrement ».

Dans la réalité :
La proposition de partir avec Grandeur Nature a été faite à Xan au début de l'année de troisième, pour qu'il ait un an pour prendre sa décision. Beaucoup de tiraillements, d'avis contraires : en gros les « pour » : les amis et moi, et les « contres », la famille proche… Je voulais que ce soit Xan qui prenne sa décision, ce qu'il a fait après le stage du mois d'août.

L'avant départ, c'est le passage du tout positif.

Les dernières semaines : les préparatifs. Trouver un peu de sous pour aider au financement de son voyage (l'idée que Xan y participe) et batailler pour convaincre le fiston timide et allergique au téléphone de faire les démarches pour…

La dernière semaine : depuis quelque temps les feuilles des classeurs de Xan s'ornent de dessins nettement maritimes… Là, le début de seconde se délite dans les vagues !
Les sacs se remplissent. Le placard est vide. C'est un autre qui reviendra, qu'il faudra « rhabiller ».

Je ne pense pas encore vraiment à cette longue absence. Ce n'est qu'à Sète, le jour du départ que j'ai vraiment une très grosse boule dans la gorge. Voir, de la Grande Rue Haute, s'éloigner le catamaran, c'est dur…

Durant ces neufs mois, j'ai eu des moments de cafard, d'autres plus ternes… et d'autres de très grande joie quand arrivaient les lettres, les journaux… Joie, bonheur ?
Je ne trouve pas les mots pour dire ce que j'ai ressenti dans ces moments-là. Je me demandais parfois si j'étais une « bonne mère » puisque je ne passais pas mon temps à pleurer. L'idée confirmée par les lettres, les textes, les mots de Christophe, que ce voyage était pour Xan quelque chose de merveilleux, me confortait, m'emportait…

Qu'ai-je donc fait de ces neuf mois, « enfin tranquille » ?
- Pas ce que j'avais prévu (rangements divers, introspection, souffler)
- Écouter la météo marine, vraiment !
- Me documenter sur les Canaries, la Dominique, Haïti.
- Du secrétariat ! Photocopier et réexpédier des lettres, des extraits des carnets de bord aux « sponsors » de Xan…
Acheter un nouvel ordinateur, avec Internet, dans l'idée que Xan m'enverrait des courriels.

Et après ?
Le choc des retrouvailles : même avec les photos, quelle surprise ! Vraiment un autre Xan, d'abord physiquement (la taille, la couleur, les cheveux et surtout la voix qui a mué) puis pendant des semaines, des discussions, une personnalité affirmée…
Plusieurs mois pour me réhabituer à cette nouvelle silhouette.

Maintenant, le plaisir de se retrouver n'a pas été terni. Bonne entente dans l'ensemble, Xan a mûri, la vie quotidienne est facile et agréable, il apporte son aide volontiers. Au lycée, ça va bien, il est un peu la vedette, s'est fait des copains, trouve les filles immatures (!) et… le travail scolaire est assuré. Un autre rapport au scolaire plus mûr, à la fois plus détaché et plus consciencieux (pour certaines matières) et la surprise pour lui de réussir dans certains domaines où il croyait peiner.
L'entourage a constaté que ce voyage a transformé Xan et lui a fait le plus grand bien. Et ça c'est pour moi la confirmation que j'ai bien eu raison de lui proposer cette expérience et de tenir bon « contre vents et marées ! »

Miren

D'autres Voyages

Voici quelques extraits de récits de ces autres voyages, celui du Cap-Vert et de la Méditerranée.
Ces extraits sont peu nombreux, saupoudrés ça et là… juste pour goûter le suc de ces expéditions pas comme les autres…
Et pourtant, on pourrait écrire un livre de chaque voyage !

Ces expéditions de plus courte durée couvrent peu de pages mais cela n'enlève en rien de leurs saveurs, portée, dimension ! Que cela soit dit !
En 2003, l'association a accueilli sur le bateau les résidents d'un centre médicalisé pour personnes handicapées, pour une aventure en Méditerranée.

En 2005, un voyage de 5 mois sur les traces d'Ulysse a conduit les voyageurs jusque dans le Sahara.

Et en 2002, pour la première fois, nous allions à la découverte des îles du Cap-Vert. Six mois de navigation entre les îles de l'Atlantique Nord. Six jeunes d'horizons divers mais tous sous tutelle de l'Aide Sociale à l'Enfance, ont participé à ce voyage, accompagnés par une équipe d'encadrants relais.

Cap-Vert

2002

6 mois autour des îles de l'Atlantique Nord

Le début du voyage avec Morgan, Agathe, Éric, Christophe, Mickaël et Kévin en navigation.

Récits

«La mer nous renvoie à chacun, comme un miroir, notre propre reflet, nos envies, nos peurs, nos limites.»

Christophe

Nous sommes partis de Gibraltar en janvier 2002, car la Méditerranée en hiver n'est pas toujours clémente. Un départ de Sète aurait été sportif pour l'équipage. Il y a à bord Morgan 11 ans, Mickaël 13 ans, et Kévin 15 ans. Aux îles Canaries, Élodie 14 ans, Cécile 17 ans et Patrick 15 ans nous rejoindront… Tandis que Kévin quittera le projet au bout d'un mois.
L'équipe encadrante : Agathe, Christophe, Sébastien, Christelle, Éric, Romain et Morgane se relaieront durant le voyage. Seul Sébastien, dit GSéb, en fera la totalité.

Le fait d'accueillir des personnes en cours de route - l'arrivée de Patrick et d'Élodie, puis de Cécile aux îles Canaries, sans stages de préparation - s'est révélé être un frein dans la construction relationnelle du groupe. Ces arrivées déplacent les repères acquis pendant le premier mois. Il s'agit alors de reconstruire une nouvelle alchimie humaine.

Les relations entre les jeunes sont souvent conflictuelles. Ils rejouent ce qu'ils connaissent bien dans la vie de foyer. Pour ma part, c'était mon premier voyage avec Grandeur Nature, et j'ai été très étonnée que le merveilleux de cette aventure en bateau ne porte pas forcément l'équipage… Moi, cela m'exaltait tellement !
Le contexte étant différent pour eux, ce voyage était perçu comme obligatoire : «Ce bateau, c'est la galère !». Le choix qu'ils avaient fait de venir était limité : Grandeur Nature ou le centre d'éducation renforcé voire l'hôpital psychatrique. Certains n'étaient pas en état de faire un choix conscient…

Et puis, vague après vague, le fait de vivre le voyage, de passer du temps en mer, de découvrir de nouveaux pays, de rencontrer des gens avenants, des modes de vie dépaysants et chaleureux, loin «du connu», tout cela a travaillé l'intérieur, l'a décapé, attendri !
Ce voyage, difficile pour les encadrants, est finalement marqué au fer rouge dans la mémoire des jeunes… Surtout l'escale d'un mois au Cap-Vert !

Par la suite, nous n'avons eu que très peu de nouvelles. Il a été long pour la plupart des participants de se stabiliser dans un lieu de vie, au retour.
Et si dans un premier temps, les contacts téléphoniques sont fréquents, au fil du temps ils se font distants.

Cependant, Cécile a très vite eu un appartement et s'en sort bien ; Morgan, après avoir fait quelques années dans un lieu de vie avec des chevaux, a changé de famille d'accueil. Aux dernières nouvelles, il a du mal à devenir quelqu'un d'autonome et d'indépendant malgré les nombreuses formules d'aides qui lui ont été proposées. Nous restons sans aucune nouvelle de Patrick.
Quant à Élodie, nous l'avons croisée récemment à Montpellier. Elle nous a raconté les souvenirs qu'elle garde de ce voyage d'il y a huit ans et ce qu'elle fait maintenant… Mickaël enfin, a appelé l'association trois ans plus tard. Il était en formation et voulait avoir de nouveau les journaux de bord écrits au Cap-Vert…

L'interview d'Élodie, sur ses impressions, se trouve dans le chapitre «Que sont-ils devenus ?».

Morgane

Cécile et Morgan hissent la grand-voile.

Cécile 17 ans

Pour ma part, au début, c'était plutôt difficile car j'avais envie de pleurer.
Le matin, nous faisions les tâches ménagères puis des cours de navigation.
Moi, j'aidais Patrick et Morgan quand j'avais déjà fait la leçon.
L'après-midi, je me baignais avec Agathe et Gséb initiait Morgan à la planche à voile; il y arrivait plutôt pas mal! Moi, à ma grande satisfaction, je suis arrivée à remonter toute seule sur le bateau, ce qu'il m'était impossible de faire les premiers jours.

Au Cap-Vert, Morgan et Elodie s'étaient battus. Zidane, un Cap-Verdien, s'est interposé et sincèrement j'avais honte car les bagarres éclataient même quand il y avait des invités et c'était chiant.
Et enfin, le Cap-Vert! C'était génial!
J'ai passé un séjour fantastique avec tous les gens que j'ai connus.
La famille dans laquelle j'ai été accueillie deux semaines sur Sao Antao était super. J'aimais les retrouver le soir pour parler avec eux.
Le Cap-Vert m'a fait oublier le mal.
Les gens sont très ouverts, c'est surprenant car en France les gens sont des solitaires.

Durant la navigation du Cap-Vert aux Açores, nous avons vu des cachalots, ça m'a tellement émue!
C'était magnifique. J'étais à la barre; je ne sais pas qui les a vus en premier mais, en tout cas, on s'est arrêtés pour les contempler. On n'en voyait qu'un d'abord, après on était entourés, je ne sais pas pourquoi mais j'étais plus impressionnée que la première fois, certainement parce que j'étais dans mes très bons jours.

Morgane jouait de la flûte pour les attirer et on pouvait croire que ça marchait bien, ensuite ils ont plongé.
Fini le spectacle! Aux Açores, nous sommes partis en annexe pour visiter les trésors de la mer. Masque, tuba, combi, ceinture de plomb et plouf dans l'eau. Nous étions dans un autre univers. C'était magnifique! Nous avons vu des demoiselles, une étoile de mer, des girelles et des méduses.

Bref, on a appris beaucoup de choses sur le bateau, mine de rien, on est tous liés, même si il y avait des tensions entre nous. Moi, je dis merci au gens du bateau qui m'ont aidée à changer beaucoup de choses.

21 mai aux Açores :
«Aujourd'hui, je suis allée visiter un observatoire météorologique et sismologique. Trop bien! J'étais avec Morgan et la dame nous expliquait le fonctionnement de l'observatoire avec le peu de français qu'elle connaissait. On a vu des anciens sismographes encore en fonctionnement. La dernière éruption volcanique sur Faïal date de juillet 98.

Fin juin :
En ce moment je me vois souvent arriver à Sète, ça me fait plaisir, mais en même temps je n'ai pas envie. Quand nous sommes arrivés sur l'île de Terceira, j'avais la sensation qu'on avait fini le voyage. Ça m'a pincé le cœur.»

Cécile, dans la famille nombreuse de Fatima au Cap-Vert, en train de confectionner gâteaux et repas.

Fatima travaille à l'hôpital, à la cuisine et, ici aussi, à la maison. David, le père, travaille à l'usine électrique, de nuit.
Ils ont 9 enfants de 5 à 20 ans. Ils vont à l'école chacun à leur tour.
Samedi c'était l'anniversaire de David.
Nous avons fait la fête, c'était génial!
Il fêtait ses 47 ans. Nous avons dansé.

Élodie 14 ans

Première nuit au bateau, trop laid!
Si vous me passez l'expression, j'ai presque pas dormi à cause de la houle et du repas qui remontait.

12h: Grand départ du Cap-Vert, on fait la manœuvre et on s'éloigne de l'île lentement. Sao Vincente, Mindelo, la meilleure ville du Cap-Vert et ensuite Sao Antao.
Des groupes commencent à se former entre les jeunes. Ça serait mieux si tout le monde se parlait car la traversée est longue et si tout le monde fait la gueule et parle des autres et fait des gamineries, la traversée ne sera pas très marrante et facile. Il ne faut pas avoir peur ou honte de montrer que chacun de nous a un peu changé depuis le Cap-Vert. À part ça, premier quart de nuit fatigant mais assez bien grâce à la lune qui est très puissante.

Lors de la navigation entre les Açores et Sète, voilà une journée qui va s'écouler comme les autres, la routine habituelle. J'écris ce texte parce qu'on me le demande et j'avoue que c'est un peu à contre cœur que j'obéis, malgré tout ce que j'ai à dire. J'en ai marre de rester là à me demander ce que m'a apporté ce que j'ai fait aujourd'hui. La joie d'un moment qui une fois terminé s'oublie. Souvent j'ai envie de me remettre à faire ce qui est mal. C'est-à-dire: Parler mal, fumer, agresser, casser, détruire, me battre. La violence, la haine sont les seuls mots qui sont dans ma tête depuis un moment. J'aimerais bien les dégager ces mots, mais les jours qui passent sont comme l'enfer sous mes pieds. Ils me tirent. Vous allez encore penser que je veux que du négatif, et c'est faux.
Mais en même temps je me demande si c'est pas mieux. Voilà ce que j'avais à dire et j'espère que certaines comprendront ce malaise qui j'espère passera…

Après le texte sur la haine je voudrais écrire quelque chose de plus positif. Je ne sais pas si surpasser ses difficultés, ça peut changer un esprit mais j'en ai quand même eu une preuve. Je m'aperçois même qu'une fois les grosses difficultés surpassées, les petites comme passer un coup d'éponge dans ma cabine, effectuer les tâches ménagères… deviennent une habitude et sans aller trop loin, peut-être un plaisir. Peut-être que dans une semaine je ne tiendrai pas le même discours alors tant que je peux le faire, j'en profite.

Le 26 juin
Demain, nous allons arriver à Sète, dans l'après-midi, si tout va bien. Je suis très contente. Je vais quand même garder les bons moments en tête, les randos.
Bon, à part ça, sur le bateau, c'est le stress pour beaucoup de personnes, tout le monde s'énerve pour rien.
Gardez ce que vous avez à dire pour le bilan final et l'arrivée.
Je n'ai pas grand-chose à dire sauf que je languis demain.

Élodie et le fils de la famille cap-verdienne chez qui elle va passer trois bonnes semaines.

Au Cap-Vert, la famille qui m'héberge tient une boutique. Le matin je les aide, je mets la semoule en sac.
La mère aide beaucoup de gens.
Tout le monde dit que c'est une grande personne dans ce village. J'ai beaucoup aimé passer du temps avec eux.
De retour au bateau, dans le ferry, Cécile, Patrick et moi on a bien rigolé.
Mais moi, je rigolais plutôt pour essayer de penser à autre chose qu'au départ de cette île qui m'a appris beaucoup.

Mickaël 13 ans

Cap-Vert

On voit la terre, terre en vue ! Ouf ! On voit enfin le Cap-Vert. On a fait la rencontre de Zidane, un Cap-Verdien de 18 ans, et un petit, William, qui a 11 ans. Zidane m'a appris à jouer à l'awalé.
Sur l'île de Sao Antao, je suis dans une famille qui tient un bar restaurant. Dans ma famille, il y a quatre enfants. Jorge, Sandro, Andréa et une autre grande fille. Je me suis fait plein de potes en jouant au foot. Tous les week-end c'est la fête, le samedi soir, deux matchs de foot et le dimanche soir, musique à fond. J'apprends de nouveaux mots tous les jours, je sens que je vais revenir habiter ici.

Patrick 15 ans

J'aime beaucoup faire le ravitaillement.
J'aime bien quand il y a beaucoup de nourriture, ça me donne envie de cuisiner.
J'ai rempli les réservoirs d'eau.
Il y a 4 réservoirs de 200 litres chacun !

Éric 37 ans

Lors d'une navigation

Je suis à la barre.
Mickaël me questionne soudainement :
- Éric, c'est chiant d'être adulte ?
- Heu… Je lui réponds presque spontanément.
Ça peut l'être, surtout si l'on ne se prépare pas. Il faut bien accepter de grandir…
- C'est quoi au fait grandir ?
- C'est un peu comme mûrir, je n'ai pas dis mourir… Mûrir comme un bon fruit, accepter de vieillir et peut-être aussi larguer ses illusions et ses préjugés.
Bref, surmonter ses peurs mais je me répète, je dois vieillir… Je ressens aussi plus de douleur dans mon corps, je me sens moins souple et moins tonique et j'ai la vue qui baisse. En revanche, j'y gagne un peu de sérénité.

Mickaël au marché des îles Canaries.

Aux Açores

Nous avons rencontré deux dames françaises navigatrices aux Açores qui étaient au port de Flores. Elles étaient parties des côtes de l'Afrique du Sud, elles ont mis 41 jours pour arriver ici. Ceci n'étant qu'une étape dans leur voyage depuis Tahiti. Elles sont restées 5 ans là-bas. Elles nous ont prêté un article de journal de leur tour du monde en 80 mois. Ce sont deux sœurs qui voyagent en monocoque en aluminium. L'une est prof de maths et l'autre est peintre. L'après-midi elles nous ont invités, Morgan et moi, dans leur bateau, elles nous l'ont fait visiter et elles nous ont raconté leur histoire. La boucle va se boucler. Le retour à Sète me fait un peu peur car je vais retrouver la vraie vie. Il ne nous reste plus qu'une semaine. Mickaël

Morgan 11 ans

Cap-Vert

Dans ma famille, il y a un grand-père, une grand-mère, 3 garçons, 2 grandes filles et la mère. Ils se lèvent tous avec le soleil pour travailler à la fabrication du punch. Il y a quatre vaches dont une qu'on trait tous les jours, un bouc, une chèvre, un chevreau et deux chèvres qu'on trait quatre fois par semaine. Il y a plein de bananes. Les enfants, pour aller à l'école, ont un costume comme en Angleterre. Il y en a qui ont école le matin et d'autres l'après-midi. Les gens sont sympathiques et souriants et surtout les filles sont folles.

En navigation entre les Canaries et le Cap-Vert

Ça y est, on est en pleine mer. J'attends de voir avec impatience un rorqual bleu, à la place on a vu des dauphins communs. Je suis allé chercher le livre, *Baleines, dauphins et marsoins* pour savoir ce qu'on a vu. C'étaient plusieurs dauphins communs avec une tâche jaune sur le côté et comme un U sous la nageoire dorsale. Ils sont passés à côté du bateau très vite. À un moment donné, on en a vu deux qui allaient s'arrêter pour nous suivre. Séb et moi avons passé beaucoup de temps à regarder le livre. Séb m'a posé plein de questions sur le dauphin et les baleines. Sur leur poids, sur leur taille, sur ce qu'ils mangent, et l'endroit où ils vivent. Séb m'a dit qu'il aimerait bien voir une bande d'orques. Ce soir-là, j'étais de quart avec Christelle et Mickaël.

Christelle a encadré le groupe des îles Canaries au Cap-Vert. Ici elle va voir Morgan dans la famille cap-verdienne.

Morgan apprend le nœud de chaise avec GSéb.

Morgan est parti une matinée avec les pêcheurs de Ponta Do Sol.

Romain 37 ans

Il fait beau et bon d'être sur le pont pour deviser, rigoler et prendre ses repas ensemble. « Que nenni, vivons à l'ombre, près du garde-manger, c'est plus sûr » disaient certains. Bientôt la Méditerranée. Après un petit coup de vent au large du cap Saint Vincent, la brise et la brume jouent avec nos nerfs et la belle de Cadix et ses yeux de velours se font désirer. Nous y arriverons bien un jour dans ce port qui a vu tant de marins partir pour de lointains et périlleux voyages, au temps de l'exploration des côtes de l'Afrique, de la route des Indes et de la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb lui-même mit la voile, de Cadix, pour ses deuxième et quatrième voyages vers le nouveau monde en 1493 et 1502.

GSéb 27 ans

Le temps a filé et même si des moments ont été durs à passer (comme le dit Séb), on ne se rappellera que les meilleurs. Les mauvaises nav, le temps difficile, les coups de gueule seront digérés et même transformés en expérience constructive. Je parle de cela car en ce moment nous préparons tous les bilans de fin de voyage. 24 questions qu'il faut travailler afin de ressortir ce qui en nous tous a changé, s'est renforcé.
Comment on a l'impression d'avoir mûri sur le bateau, ce que l'on regrette, les défauts et qualités de tout ce qui compose le voyage.

Romain, docteur à bord, au large de l'Espagne.

GSéb, skipper, assis sur la bôme tient compagnie à Sébastien qui navigue avec l'équipage depuis le Cap-Vert.

Le vaillant équipage de jeunes :
Cécile, Morgan, Patrick, Mickaël et Élodie.

Morgane 22 ans

Après 6 mois de voyage, nous débarquons au port de Sète à 9 heures, pile-poil pour le petit-déjeuner avec croissants, baguettes…
C'est drôle, ici tout le monde parle français…

On se sent différents, remplis de quelque chose d'autre, quelque chose de fort, de dur, de beau. Et il y a tant de choses à raconter aux proches, qu'on ne sait pas par où commencer…

Objectif mer 2003

En 2003, le bateau ne part pas en expédition avec des jeunes. Le besoin d'une réflexion sur le projet se fait sentir, ainsi que celui de constituer une équipe solide et durable. Nous préparons une expédition de neuf mois qui débutera en octobre 2003 mais, cette fois, avec une mixité entre jeunes confiés par leurs familles et jeunes confiés par les services sociaux. Entre-temps, le bateau reste à Sète. Sébastien Rose propose alors, un projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps : partager sa passion de la voile avec des résidents du centre médicalisé pour personnes handicapées dans lequel il travaille avec Renaud.

Durant le printemps, plusieurs sorties à la journée seront organisées avec différents résidents du « Hameau des Horizons » pour voir comment chacun apprécie la navigation et pour constituer un groupe motivé. Puis passer une nuit sur le bateau, pour au final, organiser une semaine à bord de Grandeur Nature des Saintes-Maries-de-la-mer jusqu'aux calanques marseillaises.
À bord : Dominique, Denise, Karine, Walhère et Céline, accompagnés par GSéb, Kélig, Renaud, Sébastien et Romain.
Durant les sorties à la journée, beaucoup de monde a participé bénévolement : Christelle, Véronique, Christine, Cathy, Nadia, Christophe, Morgane et Éric.

Dominique

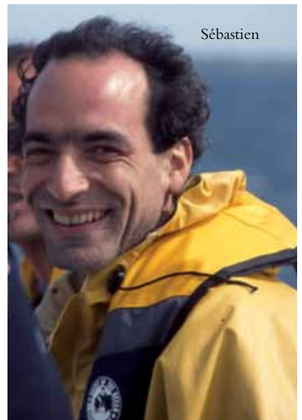
« Je remarque que dans ce voyage on fait des expériences pas possibles, par exemple : on hisse les voiles, on prépare à manger, on fait la vaisselle.
Je remercie tout le monde. »

Manuel

« Maintenant on repart en direction de Cassis. On a pris la douche à Marseille avec le tuyau, l'eau était un peu froide. C'était bien, j'aime me laver, je préfère avec le tuyau et aussi avec le seau. J'aime bien les wc du bateau.
Il n'y a pas de chasse d'eau et au fond de la cuvette on voit la mer, ce qui me plait aussi ce sont les cabines, j'aime car je ne suis pas tout seul, je suis avec Emmanuel ».

Walhère

Emmanuel hisse la voile avec Renaud.



Sébastien

« Ça me plait d'être sur le bateau, j'aime bien être sur l'eau. Être sur le catamaran, on peut dire que c'est une forme de liberté. Je suis libéré de la terre. Ce qui m'a plu le plus depuis nos quatre jours, c'est tout bête, mais c'est simplement d'être sur le bateau.
Je suis bien quand on est ancré et que je vais me baigner. Je trouve que le temps passe trop vite. »

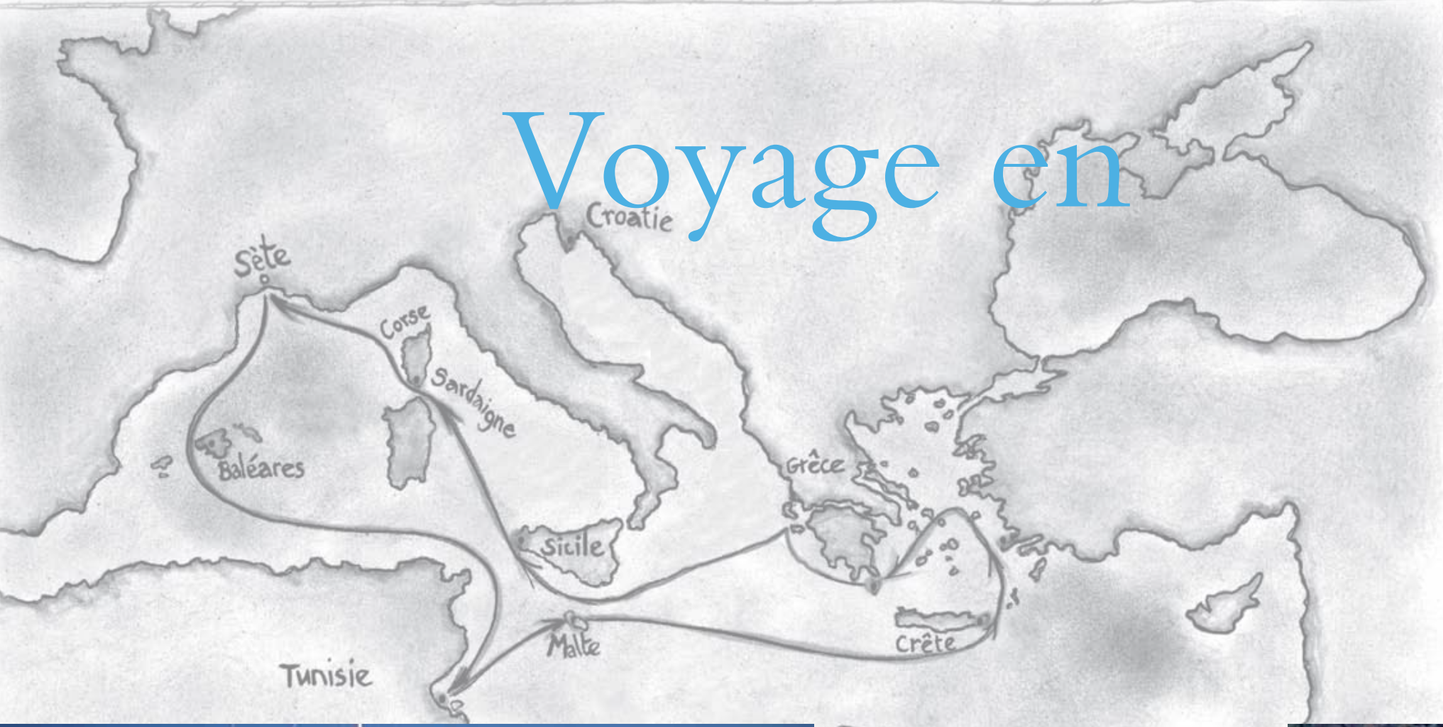
Emmanuel

Je suis très content que ce projet ait pu aboutir et que nous ayons obtenu ce résultat. Chacun a pu se décaler de ses rituels de façon à pouvoir vivre ensemble.

Sébastien Rose

Manuel et Denise sur le filet.

Voyage en Méditerranée 2005



Il n'est pas possible d'organiser un départ en octobre cette année. Nous devons refaire la motorisation du bateau, ce qui nécessite plusieurs mois de chantier. Nous décidons donc de partir en mars et, grande première cette année, nous allons naviguer en Mer Méditerranée - une idée rangée dans un tiroir depuis un petit moment-. Quand Ulysse et Corto nous mènent en bateau…
Nous rencontrons Dominique et Bouba et organisons avec eux une randonnée chamelière de deux semaines dans le désert tunisien. Puis nous découvrons les familles du village de Nouaïel aux portes du désert, les pêcheurs des îles Kerkennah, avant de mettre le cap sur Malte, la Crète, Zachintos - deuxième île grecque, où nous découvrirons les tortues marines careta careta - la Sicile et les îles Eoliennes, et enfin la Corse. Après 4 mois et demi de voyage nous débarquerons à Sète, fin juillet. Julica, Waïl, Maurane, Lobsang, Sabrina, Jeanne sont les aventuriers embarqués à bord de Grandeur Nature cette année-là.
L'équipe encadrante se relaiera avec Kélig, Christophe, GSéb, Marc, Félix, Véronique, Sylvain, Philippe, Anthony. Morgane fera tout le voyage.
Cette expédition a été particulièrement riche et vécue comme trop courte pour la plupart des jeunes à bord.
Vous pouvez retrouver les témoignages de Julica et Jeanne qui est toujours en contact avec la famille qui l'a accueillie durant une semaine en Tunisie. Nous n'avons aucune nouvelle de Maurane et Waïl, Lobsang est souvent en voyage, il est allé au Chili et continue d'explorer le monde, après avoir passé quelque temps au lycée. Quant à Sabrina, elle nous a envoyé une lettre du Sénégal, deux ans après le voyage. Elle nous y raconte un retour chaotique. Des recherches personnelles quant à son histoire, son passé… Ce qui l'amènera à faire un autre séjour de rupture au Sénégal. Dans cette lettre, elle nous parle de son nouveau départ qui a débuté suite au voyage avec Grandeur Nature.

Le bateau aux îles Kerkennah à El Ataya. Il y restera pendant un bon mois, durée de l'escale en Tunisie

Lundi 28 mars 2005
«Julica, Julica, Réveille-toi on est en Tunisie!!» crie Sabrina en rentrant dans la cabine toute excitée. «Lève-toi!» Elle me dit. Moi, la tête dans le pâté, je regarde ma montre. Il est 8h03. Je m'assieds dans mon lit et j'ouvre la petite fenêtre de ma cabine pour découvrir, pour la 1ère fois, la Tunisie.

Le petit village de Loutro au sud de la Crète.

Le désert

Endroit hostile pour certains, lieu de méditation pour d'autres, et souvenir inoubliable pour moi. Il est vrai que le désert fait réfléchir sur soi-même. Qui suis-je ? Où vais-je ? Les éternelles questions que se pose l'homme. Certes, le désert ne répond pas à ces questions, mais aide à y réfléchir. Moi-même, je me les suis posées. Qui suis-je ? Un adolescent parmi tant d'autres, des milliers, qui fait un voyage extraordinaire que peu d'adolescents ont fait. Quant à la question : Où vais-je ? Je serais tenté de répondre : Où le vent de la société actuelle me mènera… Mais bon, il vaut mieux être maître de son destin que le contraire.

Lobsang

Le désert est un endroit merveilleux qui nous fait changer, nous fait évoluer vis-à-vis du groupe.
Au début, le premier soir dans le désert, tout le monde - surtout les jeunes - était gêné de chanter, de danser, de frapper des mains lorsque nous étions autour du feu car nous n'avions jamais eu l'habitude de vivre une chose pareille.
À la fin, tout le monde dansait et chantait avec beaucoup de joie et de bonne humeur.
Les premiers jours, nous avons dormi dans les tentes de peur des scorpions mais, finalement, nous avons tous fini par dormir à la belle étoile, éclairés par la lune ce qui, pour moi, était un des meilleurs moments du désert.
Dans le désert, j'ai appris à connaître les gens avec qui je vis. J'ai beaucoup discuté avec les autres pendant les marches et aussi pendant les après-midi, quand tout le monde se reposait.
C'est une chose que j'ai aimé faire !
Sur le bateau, avant, des groupes s'étaient faits : Jeanne, Lobsang et moi d'un côté, d'un autre, Sabrina Maurane et Wail.
Même si on discutait tous ensemble, nous étions divisés. Mais dans le désert, nous nous sommes tous rapprochés.

Julica

Dans le désert, le bivouac est monté et démonté chaque jour après plus de cinq heures de marche.

Julica et son dromadaire attitré.

Douleurs et ampoules se font sentir, la chaleur aussi. Malgré tout, c'est agréable cela permet de réfléchir. Les paysages sont magnifiques !
Sabrina

Sabrina conduit une partie de la caravane.

Je suis partie loin, très loin un soir, je voyais le campement qui n'était plus qu'un petit point noir. Je me suis assise, au milieu de tout et de rien. J'aimais bien être seule, ou être avec mon chameau.
Je réfléchissais à tout, à ma famille, à l'école.
Je me demande, d'ailleurs, si j'aurai du mal à l'école, au retour. Je ne suis pas très tranquille à cause de ça.
J'ai peur d'avoir oublié beaucoup de choses. Je me demande comment ça va se passer.
Même si j'étais fatiguée, je montais avec Julica en haut de la dune. On restait un moment ensemble puis on se séparait pour rester seules, et là encore je me retrouvais avec moi-même.
En fait, je passais la moitié de la journée à réfléchir.
En définitive, est-ce que le désert m'a délivrée ?
Je pense que oui… Il m'a aidée à apprendre des choses, à force de réfléchir ; c'est pas tous les jours comme ça, croyez-moi ! Tellement je réfléchissais, je ne faisais plus de cauchemars à la fin du désert, je me sentais plus légère, plus fatiguée aussi ! J'ai laissé mes soucis dans le désert, j'ai trouvé des réponses à certaines questions que je me suis posées mais j'aurais aimé m'ouvrir plus, parler davantage. J'ai un peu de mal à montrer mes sentiments quelquefois. Je pense que j'avais besoin de respirer, de me retrouver seule. J'ai bien aimé être avec les autres, les chameliers, le groupe, mais j'avais trop besoin d'être seule, pour m'ouvrir.

Sabrina

Nous avons eu beaucoup de très bons moments mais aussi des très mauvais.
Les bons moments : nous faisions les soirées autour du feu, nous chantions et dansions tous ensemble. Et quand nous étions sur les chameaux, c'était magique et extraordinaire. Les mauvais moments : des crises de jalousie idiotes, de grosses engueulades, des bagarres. Dans le désert, c'était dur, on se retrouvait face à soi-même et c'était très difficile par moment.

Maurane

Fin de ce pays enchanteur qu'est la Tunisie et début de la construction de notre groupe.
Aventure hors du temps dans l'intimité du passé maltais.
Sur les traces d'Ulysse à la recherche des mythes crétois.
Richesse culturelle bien différente de la nôtre.
Nous commençons à construire notre voyage.
Ce ne sont ni des vacances, ni une croisière, juste une aventure à vivre tous ensemble. Entre randos et reportages, le groupe prend forme et nous avançons à tâtons vers l'avant.
Esprit groupe, esprit reportage, esprit bateau, que de choses à penser.
Pendant ces 2 mois, ce sera un cocktail de vie et d'émotions.

Jeannette
«Reporterre» sans frontière.

Randonnée en Crète, Julica, Jeanne et Anthony contemplent les belles eaux de la côte Sud… Les palmes font partie du kit rando !

Julica et Jeanne.

Récits

Le port de Valleta à Malte, désiné par Jeanne.

Jeanne 14 ans

Je viens de Pau, dans les Pyrénées-Atlantiques (64).
J'ai décidé de faire ce voyage parce que j'adore la mer, la nature et ses habitants ainsi que la découverte des cultures et des façons de vivre différentes de celles que je connais.
J'essaie de m'intéresser à ce qui m'entoure, de m'ouvrir aux choses nouvelles.
Je trouve que la navigation à bord d'un voilier, c'est super, on en apprend tous les jours.

La vie de groupe est souvent difficile mais c'était un vrai rêve pour moi de partir, sur un bateau, voyager.
Voyager sur Grandeur Nature amène à être quelqu'un de libre, de généreux, dans un véritable esprit de groupe, c'est le plus important pour vivre sur le bateau. On fait un vrai travail dans la tête. C'est un chemin spirituel. On fait beaucoup d'activités. C'est dur à expliquer, y a vraiment plein de choses à dire. C'est un esprit, il faut le vivre quoi !
J'ai vécu un moment difficile au Kerkennah, c'était bizarre, je n'ai pas trop aimé. L'après-désert, je ne savais pas trop quoi penser des chameliers, du désert, de ce que j'avais vécu. Je me posais vachement des questions philosophiques genre : comment appréhender la vie ?
Avec Morgane, on a beaucoup discuté à ce moment-là !
On arrive dans 5 jours et j'ai envie de continuer à fond dans l'esprit des voyages, de m'investir dans l'association, de défendre la nature, aussi !
De retour chez moi, je resterai active, car il n'y a qu'un mois pour voir la famille, attaquer les révisions pour être prête à la rentrée et aller au festival à Luxey !

Julica 15 ans

J'ai une double nationalité danoise et anglaise donc je parle trois langues. J'ai 2 grands frères Tim et Steven et une grande demi-sœur Wendy qui habite en Hollande.
J'aime beaucoup voyager, découvrir de nouvelles choses et apprendre de nouvelles langues, sauf l'espagnol !
J'adore la nature et les animaux, je vis en plein milieu de la campagne, dans le Tarn-et-Garonne, près de Moissac.
Je suis fascinée par les elfes, les lutins, les fées… en gros, les créatures fantastiques.
Ce voyage est une aventure extraordinaire ! Je ne pensais pas que ce serait comme cela mais oui, je concrétise un rêve. Réaliser un voyage sur Grandeur Nature c'est de l'aventure. Ceux qui y embarquent sont des warriors, oui, c'est ça, des warriors, je dis ça car ce qui est dur c'est de vivre 24h/24 avec les gens. Il n'y a pas de moments pour soi. C'est toujours une lutte pour moi, un combat de tous les jours ! Pour ma part, j'ai hâte de retrouver mes frères, ma famille, parce que je suis un peu triste de ne pas les avoir vus pendant tout ce temps ! Je veux décompresser, je vais jouer, je vais passer beaucoup de temps avec mes frères et parler avec eux ! Ensuite j'irais au lycée puis j'irais habiter dans un appartement.

Lobsang 15 ans

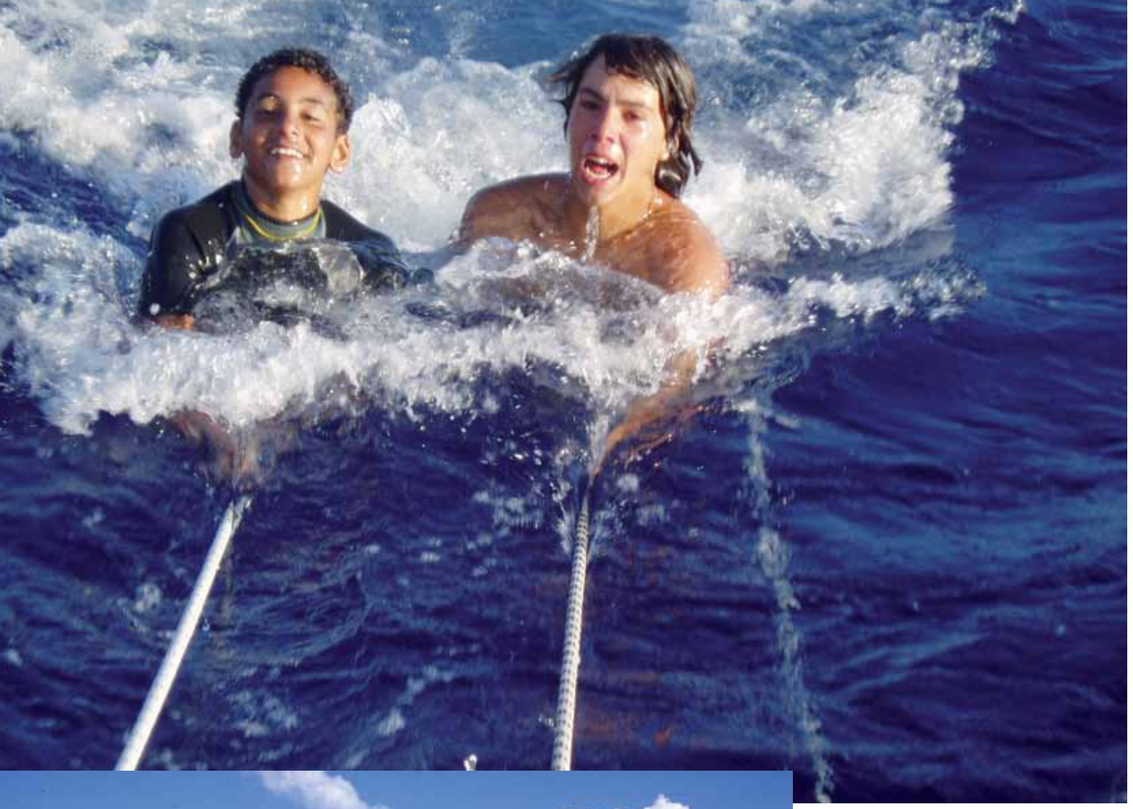
Arrivée à Valletta

Pas d'euros, y parlent pas français, tout est cher, les voitures roulent à l'envers! Quelle différence après la Tunisie! On voit des touristes partout, les marinas sont à 150 euros la nuit. Mais qu'attendent les chevaliers de Malte pour repartir en croisade contre ces hordes d'envahisseurs!
Malte, quelle île splendide!
Comme c'est agréable de longer les côtes de l'île, les falaises de 50 mètres, les villages de touristes payants... Enfin non! Je voulais dire les grottes extraordinaires, les mouillages incroyables et les fonds marins magnifiques. Malte, si on est journaliste, c'est le pied absolu!
Des sujets fusent de partout.
Entre les bus, la pêche industrielle, les catacombes, les chevaliers de Malte, il y a du boulot à faire. Alors moi, je dis: Malte c'est pas Mal(te) du tout!
Sans oublier la spécialité du coin: l'Emaltal, un vrai délice!

Bonjour, cher lecteur.
Qui êtes-vous? Une fille de sept ans qui lit le journal de maman?
Un homme avec des kilos en trop, affalé sur le canapé avec une bière?
Un ex-hippie reconverti dans l'agriculture ou encore une adolescente boutonneuse qui rêve de partir en voyage? Qu'importe!
Je vais vous raconter l'histoire de Lobsang. Lobsang a quinze ans, il est adolescent. C'est un adolescent comme les autres qui, des fois, fait des conneries. Comme vous le savez, sûrement, il est à la moitié de son voyage. Il se trouve à Malte, en randonnée, avec les plus grands de son groupe. Il profite de cette île aux paysages extraordinaires pour méditer sur le comportement qu'on lui demande d'avoir vis-à-vis des deux plus jeunes du groupe. C'est-à-dire un comportement d'adulte! Quelle chose difficile d'avoir un comportement irréprochable quand on est adolescent! Déjà que l'ado en général ne supporte pas l'autorité! Alors n'en veuillez pas à Lobsang s'il grandit lentement car il est en pleine phase transitoire positive d'élaboration d'un projet adulte.
Et quand il aura acquis cette maturité, un nouveau Lobsang naîtra. Qui sera cet autre Lobsang? Cher lecteur, vous le saurez dans le prochain épisode, car Lobsang, à force de réfléchir et de méditer, a pris deux cents mètres de retard sur le groupe. Au revoir et à bientôt pour de nouvelles aventures.

Je m'appelle Lobsang Gissout, j'ai 14 ans et 349 jours. J'habite à Pau dans les Pyrénées (64).
J'aime la lecture, les films, la Playstation, bref tous les petits plaisirs de la vie quotidienne et il faut l'admettre, je suis fainéant et de temps en temps très chiant.
Je pars avec Grandeur Nature pour découvrir d'autres personnes, d'autres paysages, d'autres façons de vivre.
En gros, changer de vie pendant quatre mois. J'espère aussi, une fois ce voyage terminé, trouver un but dans ma vie. Je voudrais signaler à certaines personnes, qui me trouvent marrant, lourd, chiant, plein d'humour ou je ne sais quoi d'autre, que je suis, avant tout, moi-même.

Depuis tout petit, je voulais partir en voyage, sur un bateau et là, le rêve s'est concrétisé. Cela fait que maintenant, j'ai envie d'attaquer un autre rêve! Cette année, ce sont bien des humains, des chamailleurs, des embrouilleurs, des gentils, des chiants, de vrais humains quoi!
Je n'ai pas vécu exactement des moments durs mais plutôt des moments plus agréables et d'autres moins agréables. Des moments chiants où l'on se sent un peu mal, parfois. Puis des moments où l'on est fatigué et où l'on a envie de faire chier les autres. Une réflexion qui ne nous plaît pas, des débuts d'embrouilles, il y en a tous les jours.
Tout dépend de la façon dont on prend les choses!
Je suis un peu anxieux du retour, heureux d'avoir fait un long voyage et de voir mes parents et triste de quitter tout ça! De retour en France je vais m'aérer l'esprit avec « musicalarue », un festival de musique et théâtre à Luxey, petit village des Landes. Ce voyage m'a ouvert l'esprit, il m'a donné envie de voyager donc peut-être un prochain voyage bientôt. En tout cas, ça m'a donné envie de découvrir, de partir!



Waïl et Lobsang à la traine du bateau.

Waïl au sommet de Vulcano aux îles Éoliennes. Nous étions accompagnés par un couple de vulcanologues.

Waïl 12 ans

Je suis d'origine marocaine, j'ai la nationalité française. J'habite à Corbeil-Essonnes, dans le quartier des Tarterets (91).
J'aime bien mon quartier parce qu'on s'amuse bien, qu'on rigole et que c'est dangereux.
Mais tout de même, je n'ai pas envie d'y rester parce que je ne veux pas que mes enfants vivent la même chose que moi.

Partir sur Grandeur Nature m'a fait voir beaucoup de pays que je ne connaissais même pas, des îles, ça m'a fait apprendre beaucoup de choses !
Pour moi, celui qui va sur Grandeur Nature est un aventurier qui n'a peur de rien, qui réfléchit toujours avant d'agir, qui n'a jamais la flemme, qui a de l'humour et qui est très sympa !
Ce qui a été difficile, c'est quand on a eu une tempête, j'ai eu le mal de mer et aussi quand on est partis de Sète.
Je pense aussi quand je vais partir de Grandeur Nature ! Car maintenant, nous allons arriver à Sète, dans 5 jours. J'ai un peu peur. C'est mon frère qui vient me chercher et on part deux semaines au Maroc, alors, je suis content. Après, je vais aller dans un lieu de vie. J'ai peur de revoir mes parents et aussi d'aller dans le lieu de vie. Mais je vais revoir ma famille et tout leur raconter ! Oui, je suis content de partir au Maroc mais pas content de partir de Grandeur Nature parce que c'est grâce à eux que je peux partir au Maroc et aussi parce qu'ils m'ont aidé à faire des progrès mais c'est quand même moi qui les ai faits, ces progrès ! Je suis très content d'avoir fait ce voyage, que vous m'ayez fait voir beaucoup de choses.
L'arrivée à Sète, fin du voyage, après 4 mois et demi. C'est fini, avec plein d'émotions, c'est fini. J'aimerais bien travailler avec Grandeur Nature et refaire un voyage avec tout l'équipage.
Je vais tout faire pour pas refaire les mêmes bêtises qu'avant ! En fait, j'aurais bien une envie, pour plus tard, de construire un bateau de 20 m, le deuxième Grandeur Nature et je partirais au Mexique, au Brésil et en République Dominicaine avec toute la famille !

Lors d'une randonnée en Crète :

Nous trouvons un coin pour dormir. Jeanne et Marc vont chercher des pierres et moi du bois. Marc s'occupe de faire à manger, pendant ce temps Jeanne et moi dormons : nous étions épuisés. Marc nous réveille pour manger et nous nous recouchons aussitôt après.
Hhaaaa, j'allais oublier ! Nous avons rencontré des serpents. Moi, j'ai eu peur, mais je l'ai vaincue, cette peur, car j'ai été les voir. Voilà, c'est tout. la journée était fatigante mais alors quel paysage !!!

Crétins contre Crétois !!

Partie de foot avec Crétois à Agios Nikolaos.
Je vais vous parler du match, France-Grèce. Je vais commencer du début.
Au début, nous étions en train de nous disputer avec les joueurs et de les insulter... Mais, grâce à l'arbitre, Sylvain, qui nous a pris par les mains et nous a coatchés, ça s'est bien passé.
Il nous a dit de parler avec eux puis nous avons tapé la discute. C'était dur parce que nous ne savions pas parler comme eux. Un joueur nous a proposé de reprendre le match, comme nous étions d'accord, nous avons appelé Lobsang.
Puis Sabrina et Maurane sont venues nous rejoindre pour passer goals et les Crétois nous ont gagné 12 à 1 !
C'était à cause des goals. Après les Crétois sont partis. L'un d'eux est resté avec nous. J'ai appris qu'il fallait discuter avant de se traiter, ainsi, tout finit bien.

Julica, Maurane, Jeanne, Sabrina et Anthony.

Maurane 13 ans

Moi, ça va, parce que je voulais voir des dauphins, oui c'était ça mon rêve et aussi aller en Tunisie. C'est bien, c'est cool comme voyage ! Le mieux quand on vit sur Grandeur Nature c'est d'être quelqu'un d'autonome, d'aventurier, d'aimer partir en rando, de penser groupe avant tout, ne pas être solo, être généreux et ne pas être celui qui n'est là que pour lui. Mais nous, on n'est pas trop tout ça. Notre groupe est plutôt égoïste, aventurier quand même, mais pas très respectueux, flemmard, un peu hypocrite ; il peut être aussi joyeux et certains généreux. En fait, il y a beaucoup de contraires. J'ai eu plein de moments difficiles ; quand on s'insulte tous les jours, ça pèse, ça pèse. Des fois, on veut rentrer chez soi. Mais il y a aussi des bons moments, quand on est tous ensemble. Les mauvais moments, c'est quand chacun est dans son coin ! Quand je pense au retour, j'ai peur. Plus on se rapproche et plus je me dis que je suis comme au début. Je me dis que je vais retrouver ce que j'ai laissé en partant. Du coup je vais reprendre le sport, le hand-ball et la capoéra. J'aime bien les sports d'équipe. Je suis collective dans le jeu, mais c'est sûr, 24h/24, je suis moins collective ! Si c'était à refaire, je le referais mais je ne passerais pas autant de temps avec les mêmes personnes de l'équipage comme je l'ai fait au début du voyage, ça ne me faisait pas de bien. Maintenant je traverserais bien l'Atlantique sur un radeau de survie… Non, je vais rentrer et reprendre l'école, le sport et surtout lâcher le portable, pas 24h/24 quoi ! Alors pour Laurence de Transhumances, j'éteindrai mon portable de 21h à 7h du matin et pendant les repas ! » Une vraie révélation !

Sabrina 14 ans

J'habite dans le 91, en banlieue parisienne.
Je fais ce voyage car j'ai des difficultés dans ma vie !
C'est pour cette raison que je suis là !
Je suis très imprévisible.
Je prends tout au pied de la lettre, mais quand je veux, je peux être très gentille !!!!!
Je suis partie sur Grandeur Nature car je voulais aller dans plein de pays. Alors oui, j'ai réalisé quelque chose.
Vivre sur Grandeur Nature c'est naviguer quatre mois voire neuf sur la Méditerranée ou l'Atlantique.
C'est être quelqu'un de mature. Un homme, un vrai homme et aussi une femme de caractère, oui, une femme, une vraie !
Ce qui a été difficile pour moi c'est de penser, on pense beaucoup en navigation et, des fois, ce n'est pas bon. Parfois, c'était un peu dur le mal de mer. Je suis contente de rentrer. J'ai essayé de faire tout ce qu'il y avait à faire sur ce voyage, mais je pense que je n'en ai pas assez profité de ce voyage. Je suis triste de quitter Grandeur Nature. Je veux me reposer et être tranquille ! En tout cas, si c'était à refaire, je le ferais avec plaisir. Mais je ne ferais pas les mêmes erreurs que j'ai faites ! À mon retour, j'ai envie de reprendre les cours puis de repartir sur Grandeur Nature pendant 9 mois. Après, je reprendrai les cours de nouveau !!! »

Une équipe d'humain

Véronique, membre de l'équipe, et présidente de l'association jusqu'en 2006 raconte...

Ce texte, je l'ai souvent rédigé dans ma tête mais il est difficile d'exprimer en quelques mots tout ce que nous avons vécu sur le bateau, car depuis 1995, un sacré chemin a été parcouru !

Depuis le commencement de l'aventure Grandeur Nature, l'écriture participe à notre quotidien. Elle permet d'exprimer nos ressentis, nos émotions. Elle offre le partage, un apprentissage et un suivi pour l'équipage. Tous ces écrits sont les supports de nos carnets de bord. Les adhérents, les familles suivent les expéditions à travers eux.

Depuis neuf ans, je ne participe plus aux expéditions, cependant je m'en sens très proche grâce à tous ces écrits et aux discussions d'après-voyage qui permettent aux encadrants d'évaluer leur travail et d'évoluer pour les futurs projets.

En 2002, je suis devenue maman et mon regard a changé. Je ne suis plus dans l'action mais dans l'observation. Je comprends mieux ce que peuvent ressentir les parents qui confient leurs enfants.

Je trouve cette démarche très courageuse car une séparation si longue doit obligatoirement engendrer des inquiétudes. Ils peuvent avoir l'impression d'avoir perdu leur « place ». Le jeune est heureux de partir mais, s'il ressent la moindre appréhension de la part de ses parents, il aura beaucoup plus de difficultés à se réaliser. Les parents doivent donc l'accompagner et préparer au mieux cette séparation, afin qu'il soit confiant et puisse vivre sa propre expérience.

Sur le bateau nous vivons avec les jeunes des moments privilégiés car nous sommes liés durant plusieurs mois. Cette expérience collective ne peut se comparer à une vie de famille ni à celle d'un lieu de vie traditionnel. Je m'explique : je n'ai jamais vécu plusieurs mois avec mes parents 24h sur 24 car j'allais à l'école, j'avais des activités, j'allais voir des amis, je partais en vacances sans eux…

Quand nous sommes sur le bateau, de par la spécificité de celui-ci, ce lien est omniprésent. Nous partageons le quotidien, les apprentissages et les découvertes. Bien sûr, de temps en temps, nous nous échappons pendant quelques jours, en petits groupes, pour découvrir le pays et vivre des aventures en dehors du bateau, mais cela reste de petites parenthèses pour se détacher de la collectivité.

Dans une famille ou une famille d'accueil, même si on se sépare pendant la journée, on se retrouve le soir. Alors, on discute de la journée et quelquefois il y a des conversations « houleuses ». Tout cela fait partie de l'éducation.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je parle de cela, car sur le bateau c'est un peu la même chose, le « baromètre

humain » enclenche des discussions sur le comportement de chacun envers les autres, sur la participation aux tâches collectives… Surtout que le quotidien prend une place énorme sur le bateau : gestion de la nourriture, nettoyage, entretien du bateau, toutes ces choses « nécessaires » dont le jeune n'a pas la charge en totalité chez lui ou dans un lieu de vie.
Si celui-ci ne participe pas ou peu… il est difficile d'échapper à la discussion. En effet, le lendemain, on se retrouve et on en reparle. Pas facile de trouver les mots quelquefois. Alors il nous arrive de demander à un autre encadrant de prendre le relais, mais cela ne fonctionne pas toujours. Il n'est pas possible de « lâcher », car sur un bateau, il faut établir un cadre. L'irrespect des règles de vie collective engendre un dysfonctionnement dans tout le groupe.

Je peux vous dire que ce travail de chaque minute (je n'exagère pas !) est un travail incommensurable.
Quand nous partions avec Christophe, le voyage durait dix mois et lorsque d'autres adultes intervenaient, cela nous permettait une prise de recul, surtout si nous n'arrivions plus à aider certains jeunes, mais ce n'étaient que de courtes périodes.

J'imagine avoir été quelquefois maladroite envers certains jeunes car j'avais l'impression d'avoir employé tous les moyens. L'éducation, c'est cela aussi, avoir ses limites, comme des parents ou éducateurs peuvent en avoir avec certains jeunes et donc font appel à d'autres intervenants. C'est toujours plus enrichissant de rencontrer des personnalités différentes, cela permet un meilleur épanouissement.

Depuis quelques années, ces voyages sont organisés avec des changements d'équipes. Nous avons été critiqués sur ce fonctionnement, mais je pense que c'est un point fort.
Les jeunes sont quelquefois très difficiles « à gérer » (violence verbale et physique, déscolarisation, individualisme, apathie ou hyperactivité…), et les encadrants déploient tout leur « savoir faire/savoir être » pour pallier ces difficultés, pour que le groupe puisse se réaliser.

Cela peut être parfois mal vécu par certains jeunes qui n'ont pas l'habitude de ce type de réaction. Alors l'encadrant doit trouver un juste milieu pour que tout le monde puisse trouver sa place.
C'est pour cela que les jeunes prennent la parole pour s'exprimer sur leurs ressentis (oralement ou par écrit) mais ceci est loin d'être naturel. Cette pratique se fait régulièrement au sein de l'équipage, il faut savoir comprendre les messages pour qu'un équilibre et une confiance s'installent, c'est un apprentissage très difficile.

Les jeunes se racontent également à travers des courriers ou des mails. Les réponses à leurs messages sont très importantes, ce sont des soutiens pour eux, mais aussi pour l'équipe d'encadrement. Les parents ou éducateurs ont alors un rôle considérable à jouer pour que nous puissions comprendre, car parfois nous pouvons passer à côté de quelque chose. Et cela fonctionne…

…/…

Partir pour rester

Éric, membre de l'équipe raconte...

Partir ? Oui, mais pour quoi faire ? Ou à l'inverse rester ? Mais pour quoi faire également ?

C'est en situation d'errance, sur un chemin parsemé de hasards, de coïncidences qui conduit là où on ne s'attend pas, que j'ai rencontré Grandeur Nature.

Étonné et enchanté de l'intérêt que me porta Christophe, je commençais à percevoir là où il voulait m'emmener… C'est avec un grand honneur que je sautai sur l'occasion et même si je n'avais jamais fait de bateau (ou presque) de ma vie, j'étais prêt à naviguer sur les eaux du globe, et à me porter volontaire, pour encadrer un équipage de jeunes matelots plus ou moins difficiles. Bien sûr j'y rencontrai Sébastien dit « Grand Séb », skipper et capitaine du bord, ce qui me rassura bien évidemment. Agathe se joignit à nous pour cette première odyssée de l'espace 2000-2001. Merci. Vraiment, je veux encore remercier la vie, les gens pour tout ça !! Merci.

Je suis parti pour mieux rester, pour m'accrocher à la vie. J'ai gagné de l'estime, de la confiance. J'ai donné tout ce que j'ai pu, avec mes failles, mes peines, mes joies. J'ai abouti quelque chose en moi.
Aujourd'hui je reste et j'ai toujours trouvé qu'il était plus difficile de s'ancrer, « de prendre racine ». Le voyage est rassurant : on sait où on va, on part et on revient, il y a un début, une fin… L'objectif est visible.

S'arrêter quelque part, c'est flippant ! Le quotidien à affronter… toujours avec le même décor… est-ce bien notre place ? L'herbe est toujours plus verte ailleurs… Bref 1 000 questions. Reste à trouver l'équilibre entre l'errance et l'immobilisme ! Et puis, dans cette grande aventure qu'est la vie, le voyage n'est-il pas avant tout intérieur ?

Éric

Suite...

Véronique, membre de l'équipe, et présidente de l'association jusqu'en 2006, raconte...

.../...

Des parents nous ont écrit pendant le voyage ou bien depuis quelques années, ils téléphonent au bureau pour nous faire part de leurs inquiétudes.
Les personnes qui restent à terre ont un rôle déterminant pour soutenir le jeune par l'écrit, surtout que depuis quelques années Internet permet d'avoir des nouvelles régulièrement. Hélas, pour certains parents il n'est pas évident d'écrire et Internet n'est pas toujours accessible. Alors le jeune n'a pas trop de nouvelles et nous devons gérer cela aussi.
Cette distance sans nouvelle permettra également à l'enfant de prendre conscience de sa propre réalité.

Les changements d'équipe sont extrêmement importants pour faciliter le contact, avec les parents ou éducateurs, et leur parler de vive voix, lorsque les échanges écrits sont rares. Ensemble, ils peuvent préparer, au mieux, le retour du jeune.

D'autre part, les voyages s'enchaînant, les encadrants ont besoin de vivre leur vie, leur propre expérience. En effet, pour être efficace 24h sur 24 pendant plusieurs mois, il faut aussi avoir une vie personnelle. Car c'est un TRAVAIL !
Je l'écris en gros car cela fait souvent sourire les observateurs extérieurs : partir sur un bateau, voyager, nager avec des baleines… (ça fait Club Med) mais, tant que l'on ne l'a pas vécu, on a du mal à comprendre. Il faut déjà pouvoir faire le pas de tout quitter pour se consacrer à ces jeunes.

Depuis toutes ces années, l'équipe d'encadrement a fait un travail considérable, l'écriture de ce livre en est une preuve. Aucune expédition ne se ressemble, c'est une évolution perpétuelle…

Quelquefois, le retour du voyage est difficile. Le jeune est vite récupéré par sa famille ou par son éducateur et nous n'avons plus de nouvelles pendant un certain temps, voire jamais.
Cela est très rare et il s'agit le plus souvent de jeunes confiés par l'Aide Sociale qui recommencent un nouveau projet.
Mais, plusieurs années après, quand ils deviennent adultes, ils nous passent un coup de téléphone (quelquefois en PCV) ou nous envoient un courrier. Ils nous racontent à quel point le voyage a été important pour eux dans leur construction de vie. Je dois avouer que cela nous fait extrêmement plaisir. Même s'il est dommage que nous n'ayons plus de nouvelles de certains, je pense que cette expérience forte en émotions peut aussi donner envie de prendre le large…
Le contact reste souvent plus naturel quand la famille a été plus présente durant l'expédition.

Que tous ceux dont nous ignorons ce qu'ils sont devenus, sachent que je pense toujours à eux, car ces moments partagés resteront exceptionnels. Un tel voyage permet des rencontres uniques et son point fort c'est apprendre, mais aussi apprendre à apprendre…

Que tous ceux dont nous avons des nouvelles régulières ou épisodiques, sachent que de connaître leurs parcours nous apportent des motivations pour continuer. Quand je vois, le chemin que certains ont parcouru par la suite, cela me donne vraiment envie de me battre pour que ce genre d'expérience collective puisse se poursuivre. Alors, un grand merci à vous pour nous faire partager votre vie, même si parfois la route reste encore incertaine…

Ce livre en est un beau témoignage. Des reflets écrits, dessinés et de très belles photos…

La mer est une berceuse de rêverie… Elle permet de s'échapper, mais l'ancrage du bateau participe à une découverte de soi à travers les autres…

Véronique (2008)

Que sont-ils devenus?

Qu'êtes-vous devenus? Qu'est ce que cela apporte de vivre une telle aventure à 15 ans? Le retour paraît-il fade? Et l'école?

Pour savoir ce que tous les jeunes qui avaient participé à l'aventure en avaient retenu et ce qu'ils étaient devenus, nous leur avons proposé un questionnaire.

Certes, il y a plus d'écrits de jeunes confiés par leur famille. Le contact avec ceux qui dépendent des services sociaux s'avère plus difficile à reprendre. Il n'y a parfois plus de domicile familial pour relayer les nouvelles. Les foyers et éducateurs changent. Et quand bien même nous retrouvons le contact, il n'est pas toujours aisé, pour certains, de s'exprimer, se raconter, analyser ce vécu…

Toujours est-il que dans ce que j'ai lu et entendu, il reste pour chacun des souvenirs différents. Il y a autant d'avis que de personnalités, autant de façons de vivre les événements que d'histoires propres à chaque individu…

Chaque jeune y prend ce dont il a besoin. Les suites d'un tel voyage s'expriment de plusieurs façons.
Certains appellent régulièrement l'association. Ils sont présents et s'investissent dans notre projet associatif: ils participent aux stages d'été, aux travaux du bateau. D'autres au contraire ont besoin de prendre un peu le large, de laisser passer du temps, de construire de nouveaux projets, avec ceux qui les entourent, ailleurs… Certains reprennent contact au bout d'un an…
Néanmoins, il ressort un point commun dans les récits de ces voyageurs hors pair: l'ouverture au monde.
Bref, ce voyage n'est pas une potion magique. Cependant, une aventure comme celle-ci ne s'oublie pas. Il est difficile de quantifier une aventure humaine, de dire si c'est une réussite ou non… L'humain, ça ne se réfléchit pas comme ça…
Comme le dit Kélig lors d'un retour d'expédition: «Quel chemin parcouru, quelles aventures vécues, les bons moments, les mauvais, et qu'est-ce qu'il va rester de tout ça? Ce voyage est-il une étoile filante, une parenthèse éphémère, passagère, ou une belle étoile qui va continuer de briller haut et fort dans le ciel? L'avenir nous le dira».
Dans une vie il y a des rencontres, des moments vécus, des peurs, des joies qui transforment, construisent une personne… Ce voyage est une fenêtre où le risque de vivre intensément est peut-être plus présent que dans le quotidien, à terre, où les rencontres sont nombreuses, où le mouvement du voyage en collectif favorise une réflexion sur soi-même.
Certains jeunes retrouvés sont maintenant dans l'humanitaire, d'autres se sont réalisés dans la voile, d'autres encore sont passionnés de mécanique auto, certains aussi sont en prison!!!

Voici les témoignages des jeunes qui ont répondu à cette demande écrite, ainsi que les interviews de ceux que j'ai pu revoir.

4 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 9 mois réalisée en 2005-2006

Xan

Xan a participé à l'expédition 2005-2006. Depuis il vient régulièrement lors des stages d'été…

Texte recueilli d'après une interview réalisée en 2010:

■ *Qu'as-tu découvert dans ce voyage que tu n'imaginais pas?*

Tout, à part le bateau que je connaissais déjà, mais sinon tout. Tu peux te l'imaginer, tu te fais une idée, ça va être comme ça, comme ça, mais c'est jamais pareil. L'adaptation à la vie en groupe m'a le plus marqué: je pensais que ça me prendrait plus de temps. Mais en fait, très vite, le matin, tu te lèves, tu ne réfléchis plus, tu sais qu'il faut faire la cuisine, les tâches, etc.…

Les escales: Haïti et les baleines, pour moi ce sont les deux pivots du voyage. Puis la Dominique parce que c'est l'arrivée aux Caraïbes. Avant, on est aux Canaries où les paysages sont un peu connus et là on arrive aux Antilles avec les cocotiers, les «rastamans» dans tous les coins. Puis, c'est après la traversée, la plus grande navigation. C'est le début du voyage, c'est à partir de là que ça commence à être vraiment exceptionnel, complètement fou.

■ *Qu'est ce qu'il te reste?*

Beaucoup de souvenirs, la mer, tout ce qui est de l'envie de passer ma vie sur la mer. C'est pour ça que je suis à la marine marchande maintenant. Je pense qu'il me reste aussi le goût d'aller vers les gens, de rencontrer et d'entretenir plus de relations avec le plus grand nombre de gens. Alors qu'avant le voyage, j'étais plus le genre à avoir quelques très très bons amis et c'est tout. J'ai plus de facilité maintenant à être avec des gens différents, pas toujours avec ceux avec qui je m'entends le mieux, je me sens plus ouvert. Plus du tout la même vision des jeunes en difficulté. J'ai tendance à être beaucoup plus tolérant avec les jeunes de banlieues difficiles et par contre beaucoup moins avec les jeunes qui sortent d'un cadre qui, a priori, pourrait être plus privilégié. Beaucoup plus de mal à me dire «Oh les pauvres!», à les plaindre. Ça me révolte de voir les gosses de riches faire les cons, ne pas mettre toutes les chances de leur côté! Les jeunes avec qui j'ai voyagé, la merde dans laquelle ils étaient! Avec un passé aussi lourd, on peut comprendre un peu pourquoi ils font toutes ces conneries; tandis que de savoir que des jeunes qui, semble-t-il, ont tout pour s'en sortir mais gâchent leur vie, ça me rendrait du coup, peut-être, vraiment intolérant. Il ne me reste plus aucun bronzage, j'ai tout perdu! Mais alors j'ai toujours l'envie de voyager, plus seulement de voyager pour voir la nature, le paysage, mais davantage envie de voyager pour voir les gens. .../...

.../... Moins tendance à être ours, un peu sauvage et à vouloir partir dans les endroits vides où il n'y a personne. Non, j'ai envie d'aller là où il y a du monde, des gens. Il me reste sûrement des habitudes de vie, peut-être pas au niveau du rangement, mais au niveau du ménage et de la cuisine, oui. J'ai l'impression de cuisiner plus élaboré que tous les autres étudiants avec qui je vis. J'aime bien cuisiner! Très souvent, ça me revient en tête à un moment ou à un autre de la journée, tous les jours, je me dis: Voilà, si je suis là ou si je fais ça, c'est parce que j'ai fait le voyage…

■ Ton retour?

J'ai trouvé ça trop court l'arrivée. Les parents nous ont rejoints. Je suis parti prendre une douche et déjà quand je suis revenu, Jordy et Marie étaient partis. Après, les parents étaient pressés de revoir leurs enfants, du coup chacun s'est un peu isolé. Alors que pour le retour d'Aurel, on avait passé plusieurs jours ensemble donc on avait eu le temps de se retrouver, mais aussi le temps de se revoir après ça et d'échanger sur ces petits moments de retrouvailles. Après je suis parti en vacances, camping etc. Le premier jour du retour à la réalité a été bizarre. J'étais toujours surpris de voir le plafond de ma chambre quand j'ouvrais les yeux, je m'attendais à voir, chaque matin, le plafond de ma cabine. Je dormais tout serré, je ne m'étalais pas dans mon lit. Des fois, je me réveillais dans la nuit, j'avais l'impression d'avoir loupé mon quart! Mais comme j'ai passé ce temps de vacances avec ma mère, j'étais déjà rentré dans la routine famille. Après, à l'école, je me sentais largué, mais du coup je me suis très vite fait des potes qui, eux aussi, étaient décalés, à l'Ouest. Je n'ai pas eu de problèmes scolaires, mais je ne me sentais pas dans le même délire que les autres. Je me suis fait des très bons potes qui étaient comme moi, pas dans le même truc que les autres, un qui était musicien, cheveux longs aussi. Et c'est vrai que moi, j'étais dans le Pays basque, plutôt ambiance cheveux courts, pelote basque, rugby. On retrouve des habitudes, au bout d'un moment, le décalage est moins important. Je n'avais pas de problème, avant. Après, c'est vrai que quand on revient, on retrouve aussi ce qu'on a laissé en partant, ça ravive les choses qu'on avait laissées de côté.

Texte écrit en 2007

La somme de tout ce que m'a apporté mon voyage est immense ; je continue à en découvrir de nouvelles nuances. Sur le simple plan physique, j'y ai gagné 8 cm, presque 10 kilos... Je suis passé d'une stature de gringalet à celle d'un garçon de mon âge, normalement constitué. Ce simple fait (très égocentrique certes et égoïste) suffit à ce que je ne me sente plus comme le petit faible entièrement soumis au bon vouloir des autres.

Aujourd'hui j'ai l'impression de faire vraiment partie d'un groupe d'amis, j'ai beaucoup plus confiance en moi. La confiance en moi voilà une des principales choses que mon voyage m'a apportées... j'avais déjà un grand désir d'indépendance, le voyage m'a montré ce que voulait dire être autonome et m'a aidé à le devenir un peu plus. Je me sais maintenant capable de me débrouiller seul, plusieurs jours en rando, si jamais l'envie me prenait de partir en vadrouille. J'ai appris à gérer des responsabilités en étant chef de quart ou même en apprenant à faire la cuisine pour 12 sans empoisonner quiconque... Mon approche envers les tâches obligatoires a changé aussi (devoirs, vaisselle, bonnes résolutions...) Maintenant je fais ce que j'ai décidé de faire 2 fois sur 10 au lieu d'une... Moi qui étais avant plutôt solitaire, j'ai pu découvrir les joies de la vie en groupe, de côtoyer des gens aux caractères différents de ceux que je fréquente habituellement.

Je me suis fixé des buts et des objectifs pour ma vie future. J'ai trouvé « ce que je veux faire plus tard », je me suis forgé ma propre opinion personnelle...
Tout cela et bien d'autres choses encore, je peux le résumer en un seul mot : mûrir. En définitive ce que le voyage m'a apporté c'est un mûrissement de l'esprit incroyable, je me sens comme plus vieux parfois et pourtant j'arrive encore à m'amuser comme un gosse...
Quand je vois ce que ce voyage m'a apporté je ne peux que souhaiter que tout le monde vive au moins une fois quelque chose comme ça dans sa vie...
Xan

5 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 5 mois réalisée en Méditerranée en 2005

D'après une discussion en 2008

Julica

■ Qu'est-ce que ce voyage t'a apporté?

De partir cinq mois sur le bateau cela m'a fait prendre conscience à quel point, nous, l'équipage, nous étions tous différents, et que ce n'est pas facile de vivre ensemble lorsqu'on est différents. Je me suis plus ouverte. Ma vision des choses, mon point de vue s'est élargi. Je suis moins centrée sur mon monde, et j'ai réalisé ce que c'était vraiment de vivre le quotidien ensemble. J'ai eu besoin de partir car je fuyais quelque chose et que je ressentais le besoin de changer, de m'ouvrir. Sunita (partie un an avant moi) m'avait donné envie d'être libre. Avant de partir j'étais très proche de mes frères, c'était limite comme des dieux pour moi. Au retour les choses ont changé, j'ai commencé à avoir une opinion, mon propre point de vue. Le fait de partir m'a détachée de ma famille tout en me faisant prendre conscience à quel point je tenais à elle. Au retour, j'étais plus autonome. Je ressentais plus l'envie de vivre mes expériences. Ma famille n'est plus l'endroit où je veux vivre. Avant, je vivais ce qui se passait, prenais ce qui venait. Maintenant, je me projette plus dans mon avenir. Je me demande ce que sont mes possibilités pour plus tard. Au retour, j'ai surtout été blessée de l'égoïsme du monde. Il faut sans cesse bouger les gens. Le voyage m'a ouverte, m'a donné envie de faire des choses. Sans lui, je n'aurais pas été la même, je n'aurais pas eu autant d'assurance, de libre arbitre que maintenant. Après le voyage j'ai passé un an en Norvège, puis j'ai passé un BEP et j'ai commencé un BAC professionnel dans l'agriculture.

Par contre, j'aimais beaucoup raconter mon voyage. Les gens s'asseyaient autour de moi et me posaient mille questions. Ils étaient étonnés qu'un tel projet existe. Montrer que c'était possible de le vivre cela donnait beaucoup d'espoir.

Jeanne

Texte écrit en 2010

Un voyage. 7 jeunes. Une équipe d'adultes motivés et souriants. Quatre mois et demi pour découvrir la Méditerranée et vogue la cambuse.

■ *Depuis ce retour, voici le bilan:*

Dès le premier pas posé sur le bitume du quai de Sète, l'esprit en ébullition, les yeux pétillants de tant de choses apprises, vécues et partagées, je n'ai eu qu'une envie, peut-être inconsciente à ce moment-là: repartir, immédiatement, vers des contrées lointaines, aller voir les gens de là-bas et m'évader en bateau, à cheval ou en deltaplane (heu… plutôt en bateau, en fait!). Et puis bon, la réalité est là. La famille, les retrouvailles. On est content… Et puis le lendemain: sans commentaires. Quoi? Je suis dans un lit? C'est à qui de barrer? Ça ne tangue pas? Et là, c'est le drame. Pleurs, tapages de poings sur le mur, hurlements contenus, yeux exorbités! Non! Ça c'est dans une bande dessinée! Dans le monde réel, on se contente de traînasser sur le chemin des écoliers, on parle avec des gens, parfois de notre voyage et bien souvent la curiosité ne va pas au-delà de l'incrédulité, on écoute sagement ce que le professeur nous dicte. Et pendant ce temps-là, on dessine des bateaux sur les tables en bois, on contemple l'avancée de l'automne qui fait tomber les feuilles du chêne dans la cour, on rêve.

Sur un bateau, au large, sur l'océan au milieu de rien ou bien dans le chemin poussiéreux d'une route ininterrompue et la chaleur accablante d'une voie saharienne, voilà où se trouve l'essence de la vie. Dans ce contact avec les gens que l'on côtoie durant notre avancée, dans un repas partagé, dans un regard échangé avec l'être humain qui nous ouvre ses portes.

Je suis rentrée en seconde sans redoubler. J'avais décidé durant le voyage de commencer le secondaire dans un lycée agricole car il y avait l'option biologie écologie et escalade. Mon ambition, à cette époque, était d'être océanologue ou biologiste sous-marin. J'ai dû abandonner ce rêve à la fin de ma première S, au vu de mes résultats dans les matières scientifiques, et de dépit, j'ai décidé de partir en première littéraire option théâtre pour faire l'opposé, guidé par mon esprit de contradiction. Le passage par cette filière agricole m'a beaucoup enseigné et sensibilisé de plus belle aux préoccupations environnementales couplées à la découverte des enjeux agricoles. J'étais d'ailleurs à cette époque, dévouée corps et âme à Greenpeace qui m'a gentiment fait comprendre que mon jeune âge m'interdisait de participer aux actions sur le terrain, ce qui m'avait beaucoup déçu. Malgré mon enthousiasme et mon désir de changer de milieu et de lieu, cette première année en option théâtre à Orthez, près de Pau, après déjà deux ans de lycée, m'a complètement prise de court. J'imaginais les littéraires théâtres ouverts et accueillants et j'ai bien vite revu mes préjugés! Bon, la terminale s'est mieux passée avec une nouvelle découverte magique: celle de la philosophie, enseignée par un professeur qui m'a marqué à jamais. Sa parole pour moi était messianique et il a conforté mes idées de voyage et d'ouverture au monde et cela ne m'a pas aidé à rester sagement ancrée dans l'idée que le scolaire, c'est l'idéal. Cette envie, ce besoin profond d'ailleurs, besoin fondamental qui ne m'a jamais quitté depuis le bateau me poursuit tout au long de mon cursus. Il m'a rendu allergique à la sédentarisation. Le besoin de voguer vers l'ailleurs me démange tellement encore aujourd'hui! Car le voyage avec Grandeur Nature m'a appris la leçon de ma vie, intuitivement pressentie avant le départ: le voyage est la meilleure façon de vivre, la plus intense, la plus riche, la plus épanouissante.

Ce rêve de vie, imaginé mille fois, concrétisé une fois, comment faire pour le mener à bien? Comment faire pour vivre dans cette exaltation et redécouvrir ces sentiments profonds? J'avais des obligations, notamment envers la famille, et elles avaient plus d'importance que je le croyais. Alors, tout laisser tomber? Partir, laisser derrière une existence faite d'études, de normalité, mais aussi d'espoir? Voilà les interrogations qui me taraudaient en terminale - et avant pour être honnête! Faut-il, vraiment, avoir fait ses études pour partir? Après le bac, je voulais vraiment m'en aller à l'aventure, mais comment? Je m'imaginais déjà en train d'embarquer clandestinement sur un cargo, à destination de l'Amérique du Sud, ou de m'infiltrer dans un chantier naval pour faire du bricolage et d'embarquer ensuite, si l'occasion se présentait dans le port… Mais Corto Maltese ne prend pas les mousses sous son aile aussi facilement. Autrement dit, la réalité m'a surprise et j'y ai pour l'instant succombé. Traduction: je fais des études! J'ai eu le concours de Sciences Po Toulouse et j'en ai été la première étonnée. Une opportunité s'ouvrait, j'ai décidé, après hésitation, de la saisir, en partie parce que la troisième année - le cursus s'effectue en 5 ans - est entièrement consacrée à un parcours à l'étranger. On peut soit étudier dans un autre pays du monde, soit travailler, par le biais de stages en entreprise, dans des ONG, des organismes… Comme j'entame ma deuxième année je recherche en ce moment un stage en voilier pour pouvoir ré-ouvrir les portes de la merveilleuse aventure qu'est le voyage au long cours, l'année prochaine. Et j'ai presque trouvé: une ONG en Nouvelle Zélande effectue des missions d'observation des fonds marins…

■ *Qu'est-ce que je retiens de cette aventure?*

Eh bien, j'ai laissé un peu de mon esprit dans le désert, dans cet endroit si sublime et si puissant, lorsque je me rappelle les moments de la marche, sous le soleil de plomb, pieds nus dans le sable et contournant l'architecture des dunes. Lorsque nous parlions de tout, avec Adel, un des chameliers, dans un français approximatif, de la vie, du désert, de la Tunisie. Les moments magiques quand, avec Nabil, le chef caravanier, ils m'ont appris les rudiments de la darbouka. La façon de frapper sur la peau tendue. Belgacem était là aussi, lui qui m'a appris à compter jusqu'à dix en arabe, les premiers jours, qui m'a guidé dans le maniement des dromadaires. Je les ai aimés ces chameliers qui m'ont guidée dans le plus bel endroit du monde.

Puis j'ai laissé une autre part de mon esprit sur la mer, au large. La mer… toujours les mots sont inutiles pour décrire ces sensations-là et je suis bien en peine d'essayer de vous faire parvenir une quelconque émotion sur cet endroit, par l'écriture. Ne serait-ce que la sensation incroyable que l'on ressent lorsque, la paresse du vent étant décidément trop insurmontable, on laisse le bateau dériver; on se plonge alors dans la mer et quand au travers du masque, on voit le bleu, CE BLEU, alors on ressent quelque chose d'indescriptiblement mystérieux, d'évanescent et d'impalpable. J'avais alors peur de plonger plus profond avec mes palmes, peur de je ne sais quel sortilège, peur de ne plus pouvoir remonter, d'être happée par les profondeurs gigantesques et infranchissables. Ou, quand le vent forcit, et que l'on doit changer une voile au milieu du hurlement d'une rafale, cette sensation d'urgence, ce petit picotement intérieur quand il faut s'engager à l'avant du bateau, à plusieurs, pour changer le génois, le remplacer par une voile qui offre moins de prise au vent. Ou bien tout simplement, se coucher, après son quart, lorsque les étoiles se sont toutes levées et que l'on ressent avec tout son corps les tressaillements du bateau. Se glisser, avec délice, dans un sac de couchage moite et poisseux, s'endormir en rêvant de mer, de houle et de lendemains qui chantent. Admirer l'horizon entre le mince écart que créent la voile et le pont lorsque l'on est assis dans le cockpit. Voir l'eau défiler sans interruption et se faire arroser par les embruns accueillants, contempler ensemble un lever de lune ou un coucher de soleil, à grands renforts de cris émerveillés ou au contraire d'un silence bienfaisant! Discuter dans la nuit, pendant des heures, celles des quarts, les pieds sur la barre, de bateaux, de sirènes, de méduses et de korrigans. Enfin, lorsque dans ce quart de mouillage, j'avais violemment sursauté à l'écoute du bruit d'une vague étrange contre la coque avant de m'apercevoir qu'il s'agissait d'une bande de dauphins, merveilleusement dorée par la lumière de la nuit étoilée. Tout ces moments fugaces suffisent à vous convaincre de la bienfaisance du voyage et il est trop tard pour revenir en arrière car vous avez alors suffisamment humé le parfum de la mer pour qu'elle vous file à jamais l'envie éternelle de la parcourir.

C'est aussi, bien sûr, l'équipage qui m'a beaucoup appris, sur les relations humaines dont j'avais une vision assez arrêtée avant de partir; le recul m'a appris qu'il fallait s'ouvrir, communiquer et chercher le compromis avec l'autre, ne pas se braquer, ne pas juger sans arrêt. L'adaptation était le maître mot à bord. Tous m'ont marquée, peut-être plus qu'ils ne le croient et que je ne le pense. L'illustration de ce manque, une fois le voyage fini, de cette nostalgie qui se diffusait dans le souvenir que j'avais de l'expédition ne m'a pas aidée, à me replonger dans une vie normale. Les cours étaient tellement peu à la hauteur de ce que nous avions vécu.

Lorsque tout s'est terminé, j'ai éprouvé une immense, une incommensurable sensation de vide. Notre vision du monde s'élargit considérablement après un tel vécu et à mesure que le temps passe, on transforme ce qu'on a appris, on le réinvestit dans son nouveau parcours et dans sa vie. Le contact avec l'autre se modifie imperceptiblement, chamboule notre jugement, nos gestes, nos pensées.

Le voyage est un tout. On ne peut pas dissocier ce que nous ont enseigné les gens, les relations humaines et puis l'atmosphère de la route tracée, du chemin parcouru avec les sensations personnelles. Tout s'entremêle et c'est ce qui fait la beauté et la grâce de l'apprentissage qui nous a forgés comme du souvenir. Si je devais donner un conseil aux futurs partants pour cette aventure qu'est Grandeur Nature, je leur dirais: N'hésitez pas, allez-y, jetez-vous à l'eau (!), expérimentez par vous-mêmes car il faut le vivre pour le croire…

6 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 9 mois réalisée en 2003-2004

Texte écrit en 2006

Maïlys

Lorsque je suis rentrée, mon adaptation a été plutôt rapide, sans trop de difficulté.
J'ai très vite repris la vie de famille, urbaine puis écolière.
En sortant de Grandeur Nature, je me sentais tout d'abord extrêmement apaisée, la vie n'était plus un continuel stress, un nœud dans la gorge ou un problème en se levant.
Cela ne fait pas très longtemps que je suis partie, trois ans, pourtant j'ai l'impression d'avoir fait un bon bout de chemin depuis. Je suis arrivée sur Grandeur Nature plus ou moins désespérée, perdue, avec un énorme manque de confiance en moi, sans objectif et avec un mal de vivre ardent. J'y ai appris un nombre incalculable de choses sur moi-même, sur les autres, sur le monde ; je me suis épanouie, j'ai compris ce que je voulais faire, avec du recul, certes, mais je suis sûre que c'est le voyage qui a été le déclic. Alors, je me suis retrouvée avec ce «plein d'énergie», de courage et de bien-être à retourner à une vie «normale» : aller au collège, rentrer chez soi, faire ses devoirs et recommencer le lendemain.
Quelquefois étant sur le bateau, je me demandais comment pourrais-je me réadapter à tout ça ??? À ma grande surprise, j'ai atteint une moyenne que je n'avais pas eue depuis l'entrée au collège, je ne faisais presque plus de fautes d'orthographe, je ne sentais plus ma tête encombrée à l'idée d'y rentrer encore quelque chose. Cette année-là, en classe de troisième, j'ai souffert un peu de la mentalité de mes camarades, comme ils se sont étonnés de la mienne. L'été qui a suivi je me suis retrouvée face à une épreuve qui par la suite m'a coûté une dépression.
Je m'étais investie à fond et le plus sincèrement possible dans un groupe qui avait du mal à se motiver (capitaine chez les scouts marins). Je me suis épuisée, je désespérais de tous mes efforts, face à l'inertie des autres. C'est sûr, le voyage m'a redonné une immense énergie que j'ai dépensée sans compter. C'est comme ça que j'ai appris que je devais écouter mes propres limites et m'en fixer réellement. Mais dans aucun des cas, je n'ai pensé que j'étais dans l'euphorie du voyage, dans mes «rêves» encore, comme pensent la plupart de mes connaissances qui m'ont entourée à cette période. Ou alors j'y suis encore et j'espère toujours !! Encore aujourd'hui, alors qu'à moi aussi, il m'arrive d'être démotivée, d'aller en cours à reculons, de pester contre tous les imbéciles du monde, je n'oublie pas ce que j'ai vécu et ce que ça m'a apporté. Je n'oublie pas les personnes si différentes que j'y ai découvertes, et mes amis les plus chers par la même occasion, je n'oublie pas ce qu'ils ont fait pour moi ainsi que tous les gens et pays rencontrés. Cela m'a donné envie d'apprendre de moi-même, envie de croquer la vie à belles dents même si cela semble aberrant voire quasi impossible pour les gens qui m'entourent. Je dirais, enfin, en un mot, que cette expédition a été pour moi une renaissance.

« Ce que j'ai gardé de plus précieux après le voyage : le contact avec les gens, faire attention aux autres. C'est devenu automatique chez moi. »

À présent je fais partie de Handicap International, le réseau qui s'occupe des organisations d'événements et de récoltes de fond. Alors, évidemment, c'est un monde d'adulte avec tout un tas de mots compliqués que je ne comprends pas. Mais je leur ai dit : «Je suis très jeune et je vais apprendre». C'est encore tout récent, mais ils ont l'air de m'accepter. Sinon, tous les matins, je distribue de la nourriture à des SDF par le biais d'une association. Mais le contact avec les gens est beaucoup plus direct et ça, j'aime. La plupart sont des étrangers et ça, j'aime aussi car il y a tout un travail de communication. J'aime ça car ils ont besoin d'être entendus, soutenus. C'est souvent à la va-vite mais le cœur y est. Il y a quand même quelque chose qui me manque beaucoup, c'est qu'après une journée de cours pénible ou une leçon de morale, je ne peux plus courir sur la maison et me jeter à l'eau. Pour que la mer me dégage de toutes mes idées noires, qu'elle les transforme avec tout ce qu'elle contient. Qu'elle me fasse entendre le doux chant des baleines, le silence des profondeurs, le crépitement du corail, qu'elle me fasse voir des milliards de poissons, son bleu profond…
Merci à tous ceux qui m'ont permis de faire ce voyage, ceux qui m'ont fait pleurer et rire, ceux qui m'ont accompagnée. Merci la mer, la terre, la vie. Je le referais bien mais pas tout de suite. J'ai besoin de vivre ma propre expérience, faire mon chemin, créer ma direction. Car ce voyage est une rupture où l'on vit dans un autre univers. J'ai besoin de garder ma place dans le monde, faire mon trou.

D'après une discussion en 2008

Sunita

■ *Qu'est-ce que ce voyage t'a apporté ?*

Au départ tout était nouveau pour moi. C'était comme une nouvelle vie.Tout était une rencontre : le bateau, la mer, les gens, les éléments, la vie de groupe. Maintenant je me rends compte que le voyage existe selon ce qu'on y met, selon comment on le vit. En fait, j'ai réalisé qu'on pourrait faire beaucoup de choses par nous-mêmes. Et la vie de groupe est aussi tout un apprentissage car ce n'est pas facile de vivre les uns avec les autres et pas à côté les uns des autres. Avant le voyage, j'étais plutôt timide, et sur le bateau j'ai dû réussir à m'exprimer pour ne pas être seule dans mon coin, à partager la vision de l'autre. J'ai fait ce voyage car la découverte m'attirait, l'envie de vivre autre chose, j'avais comme un sentiment d'exaltation devant l'inconnu. Même si j'ai vécu des moments désagréables sur le bateau, j'ai eu la possibilité d'être quelqu'un de différent et de montrer une autre facette de moi. Maintenant dans ma famille, j'ai envie de leur apporter quelque chose de différent grâce à ce que j'ai appris. Établir ce que j'aurais voulu vivre avec eux. Être actrice de ma vie. Après mon expédition, j'ai passé une année formidable. J'étais moins «sauvage» avec les gens, et les garçons aussi. J'étais plus ouverte. Sur le bateau je vivais plus pleinement le moment présent. On est un groupe. On vit ensemble et on est moins vulnérables pour affronter les difficultés. Cette vie en groupe me manque aujourd'hui. Ce qui m'a plu c'est de réaliser quelque chose de commun. Aller ensemble dans la même direction, ça porte. Je vivrais avec plaisir un autre voyage comme celui-ci et je le vivrais différemment. J'en tirerais le meilleur. En fait au retour, j'ai eu l'impression d'avoir trop d'optimisme pour le monde actuel. Moi, je savais que je pouvais être actrice de ma vie, mais je me suis sentie seule avec cette conscience. J'avais comme l'impression de pouvoir changer le monde, influencer les gens autour de moi. Au lycée, j'ai eu peur de devenir insipide. Peur de devenir légume, de m'ennuyer à nouveau. Je me suis demandée quel était le but, quel était le sens… Où était l'envie ??? Il y a tellement peu de projets positifs d'avenir dans le monde, peu d'espoir, de rêve. C'est pourtant ça qui maintient le fil des possibilités et des probabilités de se dire que tout est possible. Je ne sais pas si le voyage a orienté ma vie. Je me suis retrouvée dans mon milieu et c'est le même. Ça m'a surtout confortée et ça a ancré, en moi, une grande part de motivation. Quand je suis déprimée je me dis que le bateau existe toujours, que ça va apprendre à des gens à grandir et ça me fait plaisir.

Le bateau m'a donné beaucoup d'optimisme. Ça m'a donné des ailes. Mais je me suis aussi rendu compte qu'on ne peut pas changer les autres. On ne peut agir que sur soi-même.

Anthony

Texte écrit en 2007

À quoi ça sert ?

Grandeur Nature est une association d'idées, de réflexions, de bonheur et de questions. Faire un voyage à bord promet des sensations fortes que l'on oublie rarement. Il ne répond pas aux questions que l'on se posait auparavant. Il les reformule, en fait de nouvelles et transforme notre personne. C'est pas magique, c'est pas un miracle, c'est, tout simplement, la vie. Après mon arrivée, j'ai eu du mal à atterrir. On voit des baleines partout, et l'on parle à l'imparfait des rencontres que l'on a faites, et on s'endort avec l'odeur des Bahamas. Le retour est percutant. Assis sur une chaise d'école, exactement comme avant, le voyage est déjà loin et pourtant si proche. Tout est confus. J'ai eu l'impression de n'être jamais parti. Comme si le voyage n'avait été qu'un rêve. Mais il est bien là, présent dans chacune de mes pensées, dans chaque geste du quotidien qui nous ramène de fabuleuses anecdotes et des souvenirs. Au retour, la solitude est, sur le moment, appréciée : on se sent « libre ». On peut faire ce que l'on veut, quand on veut, sans penser aux autres… Un soulagement, à première vue, mais cela m'a rendu triste. À quoi bon faire les choses si on les fait tout seul ? Il n'y a personne à faire sourire ou à entendre. On a quelques regrets. Mais il ne faut pas tomber dans le panneau. J'ai très vite pris les choses en mains et j'ai décidé d'atterrir ! J'avais vécu un très beau voyage, je n'allais pas m'arrêter là. La vie reprenait de plus belle et j'allais en profiter ! Le vécu que j'ai eu est énorme, j'en étais conscient. J'étais déjà pas mal actif avant mon voyage, je faisais pas mal de choses, cette expérience n'a donc pas été vraiment une catapulte à idées ou à réveiller un créateur, mais cela m'a permis d'avoir confiance en moi et de ne pas avoir peur d'affirmer mes idées. On regarde plus attentivement les actions que l'on fait. Pourquoi ? Et dans quel sens on va ? Pour nous ou pour les autres ?

L'expérience que j'ai acquise durant cette expédition m'a permis de voir plus clairement ce que j'étais vraiment. J'ai l'impression d'avoir un plus par rapport aux autres. Une carte de plus dans mon jeu. C'est plus fort qu'un diplôme ou qu'un conseil. Cela ne signifie pas que je sais ce que je vais faire de ma vie, ni même si je serai le plus heureux du monde mais au moins j'aurai eu la chance de vivre cela. Vivre la vie, c'est simple mais tellement compliqué !

« Grandeur Nature c'est un peu plus qu'une association, qui fait partir des jeunes de tout horizon vers les tropiques durant neuf à dix mois. Le "vrai voyage grandeur nature" continue toute la vie. »

Grandeur Nature n'a pas changé ma vie, elle l'a guidée durant un certain temps, en me donnant beaucoup d'amour et de confiance et, maintenant, je pense voler de mes propres ailes. Je ne leur rendrai jamais assez mais ce n'est pas ça qu'ils attendent ! Grandeur Nature reste en moi, c'est une partie de ma famille. Je ne parle plus de l'association mais je parle d'Amis.

Benjamin

Interview réalisée en 2010. 6 ans après le voyage.

Maintenant je me lance dans l'artisanat pour être auto entrepreneur, et suis toujours attaché à Grandeur Nature en bénévole et lors des carénages et des stages. Je veux créer des objets de décoration avec des éléments de récupération et des graines recueillies aux Antilles.

Avant le voyage, j'étais un peu perdu, limite dépressif, je ne savais pas trop ce que je voulais. J'ai changé deux fois de parcours d'études, j'étais parti dans un BEP travaux forestiers et je n'y trouvais pas vraiment ma place. J'étais un peu renfermé socialement, sur moi-même.
Je ne pensais pas pouvoir partir, à cause du côté financier et ce genre de voyage me paraissait inaccessible, je le voyais comme un rêve. Si Christophe ne me l'avait pas proposé, rien ne serait arrivé. Ce projet me plaisait car je connaissais le bateau, j'avais déjà rencontré les anciens participants, ça donnait envie.

J'imaginais le voyage comme une grande aventure collective mais je ne voyais pas toutes les responsabilités qu'il fallait prendre, j'étais plus dans le souvenir des stages d'été de l'époque qui avaient lieu deux semaines en été et permettaient aux jeunes ayant déjà participé à un voyage d'en rencontrer d'autres et de se retrouver sur le bateau.
Mes premières impressions lors de ces stages concernent davantage le côté humain. Il y avait une bonne entente, c'était très agréable, je n'avais pas d'appréhension de la mer, je ressentais une confiance totale. Les anciens participants étaient très attachés au bateau et m'ont transmis ce sentiment. Avant le départ j'étais excité mais aussi angoissé. Je connaissais très peu les autres jeunes avec qui j'allais partir.

Vivre sur un bateau.

Au niveau de la navigation, je n'étais pas trop investi au début, pour apprendre, m'intéresser, même si j'étais à l'aise… J'avais du mal à pousser plus loin l'apprentissage et je me rappelle ma première traversée de l'Atlantique avec les longues navigations où on est confronté à soi-même. Les premières fois, je n'avais pas l'habitude, alors je cogitais, je pensais à plein de choses. Pendant la période de Noël, je pensais à ma famille, à mon vécu ; je déprimais un peu. T'as du temps, du temps à tuer, alors si tu n'arrives pas à t'occuper, à vivre des choses avec les autres, eh bien, tu tournes en rond ! Aux escales, j'étais super heureux de pourvoir mettre pied à terre, courir, avoir une ouverture sur l'extérieur. Au début je préférais les escales à la navigation et ensuite j'ai réussi à m'investir dans la navigation, à m'y intéresser et à y prendre goût, à optimiser le temps qu'on a à bord, à faire des choses ensemble, à ne pas être seul. J'aime avancer doucement d'un point à un autre, regarder la carte, tracer la route, essayer de lire les nuages dans le ciel, voir les poissons, les oiseaux, et faire des choses ensemble comme le théâtre, les lectures collectives, c'est un moment privilégié pour passer du temps, ensemble, entre chaque escale.
La promiscuité n'est pas dérangeante car on peut s'isoler un peu quand on en a besoin mais elle permet de se confronter aux autres et du coup à soi-même. C'est super intéressant la collectivité dans ce cadre-là, c'est chouette. T'as pas le choix.
En tant que jeune de famille : Je me sens assez ouvert, j'ai vécu dans plusieurs milieux différents. J'essaie de ne pas porter de jugements. J'ai aimé travailler là-dessus. Les jeunes de l'ASE ne m'ont pas paru si différents. Pour moi, c'était surtout la différence d'âge, j'avais 17 ans lors du départ, j'étais proche des « grands », je me sentais bien.

.../...

.../... Les baleines m'ont beaucoup marqué, c'était très fort. D'être dans l'eau tout le temps, de nager, travailler l'apnée, ça m'a vachement plu, souvent j'y repense… C'est un autre monde que tu découvres et dans lequel tu te sens bien. On apprend à maîtriser le corps, le souffle, les battements du cœur, c'est calme, différent. On a l'impression de nager dans un autre univers.

Haïti c'était plus difficile. J'ai eu un peu de mal avec la vision des handicapés, ce n'était pas facile. En définitive, ce qui m'a paru difficile, c'est le travail sur soi, s'accepter, réussir à être indulgent avec soi-même, ne pas trop me juger, accepter de faire des erreurs, de les comprendre. Accepter aussi le jugement des autres. Par contre ce qui me donnait le plus d'énergie c'était de faire les choses : la cuisine soi-même, les courses, et puis, tout le projet quoi ! Le voyage, le fait d'avancer sur le périple, d'aller en Dominique et ailleurs, l'arrivée aux différentes escales, découvrir les gens, réussir à se sentir bien avec eux. Je sais que les trois derniers mois nous avions réussi à passer une étape, on était pleins d'énergie, on était bien quoi !
Neuf mois c'est bien, il faut du temps.

Le retour

Au retour, ma première impression en arrivant à terre était mitigée : il fallait quitter ce groupe avec qui j'étais bien, et ma famille m'attendait. Le grand sentiment est celui du décalage. J'ai vécu plein de choses, les autres ont aussi vécu plein de trucs différents et même si on s'est écrit et tout ça, eh bien, un vécu énorme nous sépare un peu ! Avec ma famille ce décalage a été un peu difficile : j'avais envie de choses pour eux - changement au niveau des relations - mais en même temps, tout ne peut pas venir de moi et du coup, j'ai continué à écouter mes envies. Je suis parti en Allemagne - où personne ne me connaissait - découvrir une partie de ma famille que je connaissais peu. J'avais besoin d'aller voir ailleurs et de ne pas rester cloîtré entre ma famille et mes amis pour trouver ce dont j'avais envie. J'ai appris l'allemand, j'ai aidé ma famille allemande. Les gens qui m'ont retrouvé ont vu qu'il y avait eu une transformation radicale. Ma sœur a noté que je souriais, que j'étais bien, que j'avais pris des rides au coin des yeux et que c'était agréable de me retrouver vivant et coloré, plus sûr de moi : avant, j'étais un peu dépressif. Après j'arrivais mieux à exprimer des choses, à prendre la parole devant les gens : avant, je pouvais très vite m'effacer dans un groupe. Dorénavant, je suis plus présent avec une bonne présence.
Du voyage, il me reste le fait de me déplacer doucement, de prendre le temps… Train, stop, covoiturage, vélo. Faire attention à l'eau, à la nourriture, à ne pas laisser des trucs pourrir dans un coin pour manger autre chose, à ne pas gaspiller, ça s'est un peu accentué après le voyage. Occuper son temps. Vivre le présent aussi. Sur le bateau c'est un peu ça aussi, t'es dans l'action, dans le présent, même si tu te projettes un peu, c'est important de vivre au présent sur le bateau parce que t'as des gens qui vivent autour de toi et s'il y a du vent, faut réagir tout de suite. Dans une traversée si tu te projettes toujours dans une escale qui arrive, tu oublies le moment présent, tu oublies de profiter de chaque journée et de l'animer. Ça s'apprend. Pendant la première traversée, j'étais plutôt dans mon passé, à gamberger. Ma deuxième traversée, je ne l'ai carrément pas vécue pareil, même si pendant le retour, je me projetais en France, quand même, j'étais plus actif.

Ce qui a changé

Avant, je ne faisais pas trop de lessive, ni de vaisselle, de rangement etc. Maintenant, je le fais.

Ce qui a changé ce sont les liens avec les gens. Je suis plus à l'aise, plus ouvert, je m'intéresse plus aux autres, j'aime partager un vécu. J'aime raconter mon expérience mais il ne faut pas que ce soit non plus un monologue. Souvent les gens ont plein de questions et sont admiratifs ou envieux, je ne sais pas… « C'te chance, j'aurais bien voulu… ». Et on ne raconte pas tout, pas tout d'un coup : je ne raconte pas, tout de suite, ma période baleine, par exemple, c'est un peu fort. Déjà, dire que tu es parti neuf mois sur un bateau, que tu as traversé l'Atlantique, que tu es allé aux Antilles, que tu as fait plein de choses, appris à tresser le vacoa, fait de la vannerie, rencontré plein de gens, participé à de super actions humanitaires en Haïti… Tu ne peux pas raconter pas tout, pas en une fois !

L'année suivante il y avait beaucoup de regrets : Ah j'aurais dû le vivre autrement, j'aurais dû m'investir davantage, être plus indulgent sur certains points, avec les autres, par exemple !

Et maintenant je me dis que c'est une progression, c'est comme un chemin parcouru, une étape nécessaire, c'est un cheminement sur moi-même. Je suis super content d'être passé par là, il le fallait, il fallait que je vive certaines choses, il fallait que ça sorte et je me sens mieux maintenant. En plus le voyage s'est super bien fini ! Du coup j'ai un super souvenir. C'était chouette, quoi ! Cette expérience a changé des choses en moi-même. Je suis plus ouvert, sûr de moi, j'ai envie de voyage, aussi. Mais de voyage partagé, réfléchi et constructif. Ce n'est pas partir pour partir, pour fuir, non. Plutôt quelque chose qui continue dans le cheminement. C'est toujours en progression.

Avant j'étais assez perfectionniste, j'avais envie de bien faire et, du coup, je ne faisais pas. Maintenant, je suis beaucoup plus confiant, capable de dire : ce que vous faites m'intéresse, je veux travailler avec vous ; moi, je m'occupe de ça, je suis capable de ça, ça et ça, et j'en ai envie. J'ai appris à faire des choses et je me sens capable de les faire. Je suis capable aussi d'assumer mes envies et même mes erreurs lorsqu'elles arrivent.

Après le voyage :

Un an après mon retour, je suis reparti avec Grandeur Nature en tant qu'encadrant. J'y ai vécu toute la progression de la responsabilité, l'assurance, l'indulgence. J'ai réussi à parler et à communiquer positivement des difficultés, exprimer mes ressentis. Faire ensemble, dans la vie de tous les jours, partager.
Un apprentissage de la vie grandeur nature !!

8 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition Cap-Vert
de 6 mois réalisée en 2002

Élodie

interview 2010

Interview réalisée en 2010, 8 années après ce voyage Cap-Vert dont l'équipage n'était composé que de jeunes issues de l'ASE. Élodie est la seule à nous avoir retrouvés.

Pourquoi es-tu partie?

À la base je n'ai pas choisi de partir. En fait, je venais de passer au tribunal et soit je rentrais en prison pour 6 mois, soit mon éducatrice trouvait quelque chose. Comme j'avais envie de bouger, elle a eu l'idée de l'association Grandeur Nature pour essayer de me choquer un peu. Le projet était de m'éloigner de la France car j'avais essayé tous les foyers et ça craquait à chaque fois. Je suis à l'ASE depuis que j'ai 2 ans.
Si j'étais rentrée en prison, quand je serais sortie ça n'aurait rien changé.

Quels sont tes souvenirs du voyage? Qu'est-ce qui t'as marqué?

Quand je suis arrivée aux îles Canaries, j'ai été accueillie par Éric. Je me suis demandée où j'étais. Je n'étais jamais montée sur un bateau, ça bougeait, il faisait nuit. Au début, je me demandais comment j'allais réussir à parler avec les autres jeunes. Puis cinq jours après, on partait pour le Cap-Vert. Ça a été dur car en plein milieu de l'océan, je n'avais plus le choix. J'étais obligée d'être là! Je ne pouvais même pas en vouloir à une personne, c'était la nature, l'océan, et je n'avais pas le choix… GSéb m'avait dit: «Si tu veux partir et bien pars!» en me montrant l'océan. En vrai je crois que c'est vraiment ça qui a été dur, de faire face! Les embrouilles que j'ai eues avec les autres c'était ce qui découlait de ce stress.
Quand je suis arrivée en Afrique, je me suis sentie chez moi. Les gens n'ont rien mais sont contents et sourient. Ils sont heureux, ils ne se posent pas les mêmes questions qu'ici.
On est arrivés sur Sao Antao, dans les familles cap-verdiennes, le jour de mon anniversaire. En fait, je me souviens de tout, de chaque image, de chaque parole qu'on a prononcées. J'ai encore les cadeaux d'anniversaire qu'on m'avait offerts. Dès le premier jour, dans ma famille, je me suis sentie bien. Le matin, je me levais super tôt et j'allais travailler dans l'épicerie en bas. On mangeait un vrai repas vers 9h du matin. Je suis allée à l'école, en cours de français, car la famille dans laquelle je vivais était vraiment respectée. Le mari travaillait en Hollande et ils aidaient beaucoup le village. Là-bas, ils paient l'année scolaire par matière. Certains enfants de la famille qui m'accueillait faisaient seulement du français, d'autres l'histoire-géo, etc.
C'est marrant parce que j'acceptais toutes les règles de la famille. Je me suis réellement intégrée. L'Afrique, en général, m'a beaucoup touchée. Avec eux, je me suis re-sentie moi-même, j'ai eu l'impression que je pouvais enfin être libre, normale. Comme si il n'y avait pas de contraintes. Là-bas, il n'y a que des gens qui travaillent dur. Puis je n'avais pas, sur le dos, tout le système social que je connaissais. Là-bas, ils m'ont prise, moi, telle que j'étais.
Ça a été très rude de quitter Sao Antao.

Ensuite, nous sommes partis pour onze jours de navigation. Je me rappelle encore de la phrase que Séb m'avait dite, à moi en particulier, alors que je ne voulais pas participer à la navigation: «Durant les quarts, tu as la vie de tout le monde entre tes mains!». Et là, j'ai pris conscience que ce que je faisais, ce n'était pas que pour moi. En fait, quand je suis arrivée sur le bateau, je n'avais plus rien à perdre. La vie pouvait finir aujourd'hui ou demain, je m'en foutais. Alors, qu'on me dise ça! Qu'il n'était plus question que de moi!
Beaucoup de phrases comme celle-ci m'ont marquée pendant ce voyage. Je ne l'ai réalisé que bien plus tard!!!
Parfois je raconte que j'ai traversé l'Atlantique. J'en parle à mes amis pendant des heures et ils écoutent mon récit comme si c'était un conte… C'est incroyable. En fait je crois que ce voyage m'a redonné des émotions, je n'avais plus rien avant. Plus rien ne me touchait, je ne montrais plus rien, je ne pleurais plus!
Aux îles des Açores, nous sommes pas mal partis en randonnée, mais c'était génial car j'aime trop le sport. Ça m'a laissé des souvenirs forts. Parfois, je m'arrête cinq minutes au milieu du métro, du béton et tout… et je me dis qu'il y a huit ans, je dormais dans un volcan. J'ai encore du mal à réaliser. Dans la nature, on est si peu de chose… On vit des émotions vraies.

Et au niveau des autres jeunes?

Dans mon souvenir, j'ai eu du mal à rentrer en relation avec les autres jeunes. Ce voyage je l'ai vraiment vécu à l'intérieur de moi. Je me souviens beaucoup de GSéb, il représentait l'autorité. En fait, la mer me faisait ressentir les choses et lui me le disait en mots. Je ne le supportais pas bien, mais en fait ça m'a aidé… Ce n'était pas une partie de plaisir mais ça a marché avec moi. Faut dire que quand je suis arrivée je ne savais plus dire «S'il vous plaît, merci», je ne croyais plus en rien.
Mais j'avais de l'énergie…
Je suis fière d'avoir fait ce voyage.

Comment s'est passé ton retour et où en es-tu maintenant?

Quand je suis revenue en France, ça me faisait bizarre de retrouver les voitures et tout. Je voulais retourner en Afrique. Je ne pouvais plus manger ma canne à sucre! À la place, il y avait des trucs emballés dans les magasins, ça ne me disait rien.
Je suis revenue assez sauvage; je n'avais pas envie d'avoir des amis. Je restais dans ma famille d'accueil à Clermont l'Hérault avec laquelle je me suis très bien entendue. J'avais l'impression d'avoir vécu beaucoup de choses, déjà, pour mon âge. Je suis restée cinq ans là-bas.
Je me suis fiancée à 15 ans et je vivais dans ma belle famille. J'ai bossé dans les vignes, la terre, les cuves pour nettoyer les légumes… Puis j'ai travaillé pour le Secours Populaire pendant un an.

Je suis quand même retourné dans mon système, je rentrais tard le soir et tout… Je suis partie sur Montpellier et j'ai beaucoup travaillé. Le travail, ça m'a aidé. J'ai pas mal galéré aussi, par la suite, mais toujours je m'en sors, je trouve du travail… J'ai même fait une formation dans la création d'entreprise. Maintenant, j'ai envie de me tourner vers une formation de photographe. J'ai une tante qui a peut-être des contacts…

En tous les cas, je me souviens de ce voyage comme si c'était hier.

9 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 9 mois réalisée en 2000-2001

Maylis

Ce que le voyage m'a apporté

Bonjour, je m'appelle Maylis. Je suis partie lors de l'expédition 2000-2001 pendant huit mois. J'avais alors 12 ans.

J'ai eu envie de faire cette expédition car je voulais juste changer ma vie. J'en avais marre de la routine : école, devoirs, dodo. Surtout qu'à l'époque, je détestais l'école plus que tout. Pour moi ce n'était qu'une corvée inutile. J'étais une piètre élève en constante difficulté et constamment comparée à des frères excellents. J'attendais finalement peu de ce voyage. Tout ce que je voulais c'était changer d'horizon. Partir à l'aventure ! Découvrir de nouveaux pays, de nouvelles coutumes, de nouveaux visages. Et surtout partir loin de chez moi.

Contrairement à ce que beaucoup de personnes pensent, il ne s'agit pas de vacances mais bien d'un apprentissage. En effet, j'y ai appris La Vie !!! Devoir vivre avec des personnes inconnues, sur un petit espace, dans un monde inconnu et loin de mes proches, m'a permis d'abord d'apprendre les règles de vie essentielles en société (souvent oubliées de nos jours !). Ensuite d'aller de l'avant dans un monde parfois sans pitié, en vainquant la peur de l'inconnu. Savoir que celui qui a le plus peur n'est pas forcément celui que l'on croit. Et enfin, le plus important, je me suis découverte moi-même (intérieurement). On dit que l'adolescence est une période difficile pour les jeunes, qu'ils « se cherchent ». Finalement ce voyage m'a aidée, au moment où j'en avais le plus besoin, même si je ne m'en rendais, alors, pas compte.

Ce qui a été le plus difficile pour moi :

La jalousie : Quand on a 13 ans et qu'on est une fille, on est jalouse pour un rien. Ne serait-ce qu'une attention du capitaine plus pour l'une que pour l'autre, une complicité entre les camarades sur un événement dont j'étais absente, et parfois juste parce l'un d'entre nous avait eu un gâteau de plus que les autres. Ridicule n'est-ce pas ?
Et pourtant… bien réel.

L'injustice, surtout l'inégalité : Entre les enfants de famille et les enfants de l'Aide Sociale à l'Enfance - l'une en particulier - il y avait quelques disproportions quant aux avantages. Et pas en faveur des enfants de famille comme moi. Même si, avec le temps, je me rends compte que finalement ce n'était pas grand-chose et que pour rien au monde je n'échangerais ma vie contre la sienne, il n'empêche que sur le coup c'est super frustrant.

L'éloignement : Être loin de sa famille surtout au moment des fêtes de fin d'année. Ne pas avoir de nouvelles d'eux sur de longues périodes (surtout quand le courrier se perd).

texte écrit en 2007

Mon retour

À mon retour, ça n'a pas été tous les jours facile. J'avais beaucoup mûri ce qui créait un fossé entre mes camarades de classe et moi. Moi qui avais toujours détesté l'école pour les cours et qui n'y allais que pour voir mes amis, j'ai compris de la plus dure des façons que finalement c'était l'école mon alliée et que ceux que je prenais pour mes amis étaient en fait mes vrais ennemis. C'est ainsi que j'ai passé ma dernière année de collège avec des gamins qui s'amusaient à me cracher dessus, à me bousculer et à m'insulter. Cette expérience m'aurait réduite en morceaux s'il n'y avait pas eu le voyage. Mais de ce fait, l'effet a été inverse. L'année d'après, Marine ma meilleure amie, a déménagé et moi je suis allée dans un autre lycée que celui de mon secteur, au centre de Bordeaux. J'y ai découvert de nouvelles personnes plus intéressantes avec qui j'ai gardé contact et qui sont de vrais amis sur qui je peux compter.

Côté études, ça m'a renforcée dans l'idée que je travaillais pour moi, pour mon avenir. Cela m'a motivée et c'est ainsi que j'ai eu mon bac et que je suis actuellement dans une école pour me préparer aux concours d'orthophoniste.

Tout d'abord, le voyage m'a permis de me rendre compte que j'avais beaucoup de chance d'avoir une famille qui m'aime, de vivre dans ce pays riche qu'est la France, de partir à chaque vacances en voyage ou chez mes grands-parents, de pouvoir aller à l'école pour apprendre plein de choses qui m'ont permis aujourd'hui de choisir le métier que je veux faire. Après le voyage, je ne voyais plus du tout l'école sous le même angle. Ce n'était plus une corvée imposée par les adultes mais un plaisir d'aller apprendre avec les copains/copines. Ce n'était plus des imbéciles d'adultes qui voulaient nous faire retenir des données mais des personnes qui nous proposaient des connaissances, pour nous, pour plus tard, pour pouvoir discuter avec d'autres personnes sur plein de sujets différents.

Le voyage m'a appris à me satisfaire du nécessaire et que l'herbe n'est pas vraiment plus verte dans le champ d'à côté. À chacun ses joies et ses peines. Enfin, et surtout, le voyage m'a permis d'apprendre à me connaître, à découvrir qui j'étais réellement, ce que je voulais et ce que je ne voulais pas. Il m'a aidé à trouver ma place dans la famille. À juger par moi-même ce que je pouvais faire ou non et ce que je devais faire. Et maintenant, même si je n'ai qu'une hâte, avoir un vrai chez moi, même tout petit, pour y vivre avec mon chéri, je suis bien chez mes parents qui me laissent vivre ma vie comme je l'entends, et je suis plus proche de mes frères que je ne l'étais.

Qu'on rajoute, à tout ce que j'ai déjà dit, qu'il me reste aujourd'hui les relations "fraternelles" avec mes deux « sœurs » de voyage et le reste de l'association, les images plein la tête, la rencontre avec des gens tellement incroyables, aussi généreux que pauvres, la danse avec les baleines, des nuits à la belle étoile, etc. Ce fut une expérience Extraordinaire que je souhaite à tous les enfants/ados. C'est que du Bonheur !

Finalement, ce voyage m'aura apporté une ouverture d'esprit, un sens critique que ce soit sur des personnes qui m'entourent ou sur moi-même, une motivation pour réussir tout ce que j'entreprends dans ma vie, des rêves, de l'espoir, des souvenirs magnifiques, une autre famille qu'est Grandeur Nature, peut-être mon avenir entier mais surtout il m'aura apporté… MOI !

texte écrit en 2007.../...

Élodie

Texte écrit en 2007
6 ans après l'expédition.

J'ai vingt et un an aujourd'hui. Écrire ce qu'on est devenu à un moment précis, ce n'est pas facile, ça fixe les choses. Dans un an, j'aurai peut-être un autre point de vue, dans dix ans j'aurai peut-être mis les pieds sur d'autres continents et ma façon de voir les choses aura évolué… en tout cas, je l'espère !
Ça fait six ans qu'on est partis pour le pays des baleines qui chantent. J'ai souvent l'impression de ne pas me souvenir très bien de tous ces moments de découverte. Je pense que c'est de la vie en collectivité, qui n'a pas toujours été comme dans nos rêves d'avant départ, dont je me souviens le plus et qui m'a permis de me construire pendant ma « crise d'ado ». La découverte des jeunes placés par l'ASE n'a pas toujours été drôle à vivre pour eux comme pour nous. Mais si tout avait été parfait, en aurions-nous retenu quelque chose ? C'est bien par les conflits, les différences, la découverte qu'on avance, qu'on progresse… Enfin là, je vous raconte un peu mes cours de psycho d'école d'éduc. Oui, parce que c'est là que j'ai atterri, du côté encadrement éducatif ! Allez, je vais imaginer les questions que vous devez vous poser !

Le plus dur ?

Revenir : une grande maison, des toilettes avec une chasse d'eau, autant d'électricité que vous pouvez ou voulez en consommer… Et le fait que vous avez changé, mais que tout autour de vous, tout est toujours à la même place, y compris vos proches. Cela, pour moi, a été le plus dur à supporter. Et puis, c'est la rentrée, les cours, le cul posé pendant des heures sur une chaise devant « des professeurs » - je n'ai rien contre eux, il y en a de très compétents - qui vous enrichissent moins que l'année que vous venez de vivre.
Et encore j'ai eu de la chance : seulement trois ans de lycée après le voyage, et non cinq ou six ans comme Juliette ou Maylis… Donc, terminale L, fac de psycho, quelques boulots…

Le meilleur ?

Tous les moments où j'ai l'impression d'avoir pu choisir ma vie. Après ce voyage, plusieurs envies me sont apparues : passer un BE de voile, et travailler à l'étranger avec des enfants handicapés. C'est ainsi que je passe le monitorat de voile en 2003. Ce diplôme de monitrice de voile m'a permis de réaliser deux saisons pendant lesquelles j'ai pu rencontrer et apprendre avec des enfants venus de toute la France… Puis je rentre en école d'éducatrice spécialisée en 2005 où je réalise un stage de trois mois au Burkina Faso, auprès des enfants de la rue…
J'ai l'impression d'avoir évolué aussi, d'avoir parcouru un bout de chemin depuis ces quelques années.

Mon but ?

Il y a un principe qui dit : La liberté s'arrête là où commence celle des autres. Alors, je dirai : profiter un maximum de cette liberté, de toutes les opportunités qui s'offrent, donner un maximum aux autres parce que je suis persuadée que c'est par les rencontres qu'on avance. Voyager, rencontrer, vivre quoi : au gré du vent, des idées et des gens…
Les séjours de rupture ? L'humanitaire ? Prendre un camion et faire le tour de l'Amérique Latine ? Bosser en mono de voile sur une île paradisiaque ?
Faudra qu'on se refasse un portrait de ce qu'on est devenus dans quelques années…

... la suite écrite en 2010

4 ans plus tard

Âge : 25 ans.
Profession : Éducatrice Spécialisée.
Lieu de Vie : Vannes, depuis quelques mois, en appartement.
Travail : En recherche d'emploi, active depuis un mois. Animations ponctuelles.
Sports pratiqués : Voile légère et habitable, escalade.
Projets dans l'avenir : Voyager en Amérique Latine, passer un BPJEPS voile, créer un lieu de vie avec des séjours de rupture plus ou moins long autour du sport (voile, escalade…) pour plusieurs types de publics. Et puis, vivre sur un bateau, en famille, autour du monde…

Voilà, ça se serait un peu la carte de ma position, aujourd'hui, 10 ans après ce premier voyage de 9 mois autour de l'Atlantique ; 1 an et demi après le second…
Mais ce serait trop simple de zapper ces 10 ans qui font que je suis là aujourd'hui !
Le plus compliqué c'est de savoir par où commencer !

Durant mes études, je travaille dans un accueil de jour pour familles en grande précarité sur Paris…

L'entrée dans la vie professionnelle :

Finalement c'est en foyer d'urgence que je pars après l'obtention de mon diplôme.
Puis hop, je me lance enfin, après des jours et des jours d'hésitation, des années d'envie : J'appelle l'asso et je demande si je peux venir participer à la prochaine expédition ! Plein d'excitation, d'appréhension aussi sur mes capacités. Mais c'est un « oui » au bout du fil… La machine est lancée ! Bon, plus sérieusement, que m'ont apportés ces deux voyages :

Le premier :

C'est dingue quand je repense à quel point on était centré sur nos petites personnes, sur le groupe et qu'on s'est peu ouvert à ce qui nous entourait. Alors depuis, je me dis chaque jour qu'il faut saisir toutes les occasions qui nous sont proposées, d'apprendre, de partager, de vivre. Et surtout, que même à 15 ans, c'est nous qui décidons de ce que nous faisons de notre vie, nous sommes responsables !

Le second :

Vivre le voyage par la suite dans cette position d'encadrante, à 23 ans, rien à voir ! Je n'ai plus le même âge, la même vision de la vie, et surtout je ne pars plus du tout avec les mêmes objectifs. J'ai envie de partager cette expérience avec l'équipe, avec les jeunes. Professionnellement, mine de rien, c'est comme si j'avais bossé des années dans une structure qui bosse sur 35h semaine ! Sauf qu'au lieu de 4 murs, c'est l'océan, c'est la Guyane, Cuba, les plongées magiques avec les baleines, la Dominique, les Açores qui nous ont entourés. Et c'est du partage, de l'expérience, des remises en question, des prises de conscience, des prises de tête, du vivre ensemble, des envies, des moments uniques avec chacun : que du bonheur !

Mes valeurs professionnelles et personnelles :

En janvier 2010, j'ai fait le choix de quitter l'association pour essayer de m'insérer dans un endroit, avoir une vie plus conventionnelle, poser un peu mon sac. Mais j'avais oublié que depuis 10 ans, je vis en bougeant, en découvrant, en me formant… et que c'est ça qui fait ma force…

Aujourd'hui, après toutes ces expériences, je suis capable de refuser de travailler dans des endroits qui n'ont pas de sens pour les jeunes accueillis. Je me positionne, j'ai des convictions. Et ça, ce n'est pas rien pour moi. J'ai envie de trouver un projet dans lequel je serai investie, envie de construire !

Le bout de chemin se poursuit…
Alors… Merci à tous !

Jean-David

interview 2010

■ *Pourquoi as-tu fait ce voyage ?*

Je suis parti en 2000-2001 car j'avais un peu trop de difficultés. Je faisais beaucoup de bêtises, mes parents ne savaient plus trop quoi faire. C'était un moyen de m'aider que de partir, on m'a parlé du voyage, du soleil, des plages et de plein d'autres choses. On m'a bien préparé à la réalité de la vie à bord et j'ai dit: Pourquoi pas? Au début, franchement, je ne pensais pas que ce voyage m'apporterait. Connaissant toutes les bêtises que j'avais faites auparavant.

■ *Quelles ont été tes premières impressions ?*

Mes premiers pas sur le navire, c'était un grand jour. Je n'ai pas commencé le voyage à son début, j'ai rejoint le navire à Santo Dominguo. J'ai rencontré le capitaine, puis on est arrivés au port. J'étais tout petit en âge et en taille et tout le monde semblait content de me voir. J'étais pressé de partir en mer les premiers jours, je m'en souviens bien. Je me sentais content mais aussi perdu, loin de ma famille, de mes proches, de mon père. J'ai passé l'étape, j'ai supporté.
La première navigation est un très grand souvenir. Malgré mon impatience, mon envie, j'ai été très vite rattrapé par le mal de mer. C'est là où Eric, m'a dit, qu'on était vraiment sûrs d'être en mer. C'était la première fois que je faisais du bateau.

J'ai ressenti beaucoup de différences par rapport à ma vie à terre, on faisait plus attention à moi, on s'amusait ensemble.
La vie en groupe sur le navire se passait très très bien, jusqu'à ce qu'un des jeunes pète un plomb aux Açores. J'avais des petits moments bas parce que je pensais que les gens me mettaient de côté. Mais il y avait toujours GSéb ou Maylis qui revenaient à la charge pour faire en sorte que je ne me sente pas seul.
Sur le navire, j'ai tout de suite accroché avec les autres, on s'est raconté nos histoires.
La vie en groupe me manque aujourd'hui. Sur le bateau, elle ne m'a pas pesé, elle m'a apaisé.

■ *Une escale en particulier que tu as préférée ?*

Je me souviens de quelques escales plus particulièrement. Miami, Haïti avec le séjour dans les familles pauvres, cela m'a bloqué. Puis au fur et à mesure, j'ai joué avec les enfants, j'ai participé à la vie de la famille.
Je me souviens bien d'une session de pêche en Haïti avec GSéb et un pêcheur haïtien dans son bateau. La première baleine que l'on a touchée en traversée. Je me souviens des baignades, des séances de yoga avec Éric. Les cours que l'on faisait à bord. Les baleines, les îles perdues, les bateaux échoués.

■ *Comment as-tu vécu ton retour ?*

Le retour en France n'était pas évident. Le voyage m'a vraiment plu et j'avais envie de continuer. Mais il y avait mon père, ma mère, mes anciens amis. Il a été un peu difficile pour moi de me réintégrer à la famille. Mes frères étaient jaloux mais tout cela s'est rétabli très très vite. Mes amis, je leur racontais le voyage mais ils ne le croyaient pas jusqu'à ce que je leur montre quelques photos, ils m'enviaient.
Mes relations avec les gens à terre sont devenues différentes. Mon mode de vie a changé. Je parlais différemment. Je n'étais plus le même Jean-David, j'avais changé de sens. Je n'étais plus agressif. Comme mon comportement avait évolué les relations avec mon entourage ont changé. J'ai perdu des amis, j'en ai gardé quelques-uns.
Je suis resté à l'aide sociale pendant six ans. Lors de mon retour, je suis passé par plusieurs structures d'accueil. Je suis retourné à l'école grâce à Grandeur Nature et au foyer de Saint-Etienne qui a continué la mission. Ils ont continué à me mettre sur le droit chemin, à me réapprendre à me rétablir dans la société. Ils m'ont poussé, je suis passé au collège, j'ai fait ma sixième. Je suis passé directement en quatrième. J'ai essayé de passer un CAP soigneur d'équidés. Enfin je suis retourné chez moi, dans l'Essonne. J'ai travaillé dans un centre équestre pendant un an. Après plusieurs petits boulots, je travaille maintenant en tant que préparateur de commande avec un CDI.

Pendant ce temps, vers mes 16 ans, j'ai commencé à écrire un livre, où je racontais ma vie de A à Z. Cette histoire est tombée à l'eau, mais en rentrant chez moi, en en parlant à des copains, ils m'ont motivé pour mettre en musique et m'ont aidé à poser du son sur mon histoire. Avoir des rêves, s'accrocher, ne pas les laisser tomber, ne pas les détruire. J'ai voulu raconter tout ce que j'avais vécu. Je les avais laissé tomber mes rêves, grâce au bateau tout ça a commencé à se raccrocher. La chanson s'appelle *Pour une seconde chance*, de «Arme sensible». Sur Internet, on peut l'écouter.

■ *Qu'est ce que ce voyage t'a apporté ?*

Sur le navire, j'ai appris vraiment beaucoup de choses. J'ai appris à me contrôler.
Il y a quelques habitudes que je garde du bateau. Maintenant, je range mes affaires chez moi; maintenant, je fais la vaisselle le jour même. Je me souviens d'une phrase qu'Éric me répétait souvent: « ne repousse pas les choses que tu peux faire aujourd'hui à demain ». Depuis je l'ai toujours gardée et parfois cela m'arrive même de la sortir à mon fils. Il a trois ans, il s'appelle Logan, il est né le 20 novembre, je suis content. J'espère qu'un jour, je pourrais vous le présenter.

Maintenant, j'aimerais bien refaire un petit voyage pendant deux, trois mois avec tout l'équipage de mon voyage. Que l'on se retrouve maintenant, adultes, ça serait marrant.

Le voyage Grandeur Nature, c'est un voyage extraordinaire, malheureusement cela n'arrive pas à tout le monde. Je suis fier d'avoir pu le faire et il faut continuer dans la vie, il faut continuer à se bouger parce que c'est une chance que l'on a et non deux.
L'image forte qui me reste c'est l'esprit d'équipe, la force de l'équipe.
En fin de compte cela m'a apporté beaucoup et aujourd'hui, j'en suis fier. Je remercie tout le monde, toute l'association, le foyer, vraiment un grand merci à ceux qui m'ont soutenu.

Messaouda

Je suis devenue assistante de vie, je m'occupe des personnes âgées à domicile. J'aime mon métier même si j'aimerais changer pour aller vers les handicapés mentaux. C'est aussi par rapport au voyage que j'ai eu envie de faire ce métier. Je me suis rendu compte que j'aimais bien m'occuper des autres, aider les gens.
Si je devais me décrire avant le voyage, j'étais un peu perdue, je ne connaissais pas grand-chose.

■ *Pourquoi as-tu fait ce voyage?*

Je suis partie car j'en avais besoin. Besoin de me retrouver moi, sans mauvaise influence, et ce n'est pas du tout ce que j'imaginais. Déjà il y avait plein de trucs que je ne connaissais pas, un truc de fou, les dauphins, les baleines, la vie, les gens, les autres pays, le bateau, c'est énorme! Je n'imaginais pas tout ça…
Pendant toute la première semaine - à peu près jusqu'à ce qu'on arrive aux Baléares, à Gibraltar - je ne me rendais même pas compte qu'on était partis pour un moment. Ma première impression était la meilleure: la météo était horrible, ça bougeait tout le temps, on était trempés, y avait des vagues de folie, on n'arrivait pas à avancer. J'avais le mal de mer, on mangeait des pâtes. J'avais peur quand il y avait des grosses vagues, il fallait qu'on s'attache, qu'on reste en ciré dès qu'on sortait, toute la première semaine, c'était comme ça.
Franchement, j'ai adoré les escales, le fait de voir plein de gens, d'être dans un nouveau pays, tellement ils sont ouverts. Ce n'est pas comme la France. Avant de partir de France je pensais que le pain et le fromage ça se trouvait partout. Surtout le pain, les croissants, un bon camembert… ça manquait.

■ *Une escale en particulier que tu as préféré?*

Euh, Haïti, c'est là où je suis restée 1 mois, je suis restée avec les gens, chez les gens, chez les habitants, du premier jour jusqu'au dernier, c'est trop fort comment les gens ils t'ouvrent leur pays, leur cœur, tout… Franchement c'est là que j'ai commencé à réfléchir dans ma tête je crois, c'est là où ça m'a fait un gros déclic sur les gens, la pauvreté, ce qu'on avait et tout, moi j'avais tout ce que je voulais, je mangeais à ma faim, même plus, je jugeais trop les gens, un truc de fou, plein de truc. J'ai kiffé car j'ai vraiment eu le temps de connaître les gens, de m'habituer à leur vie avec leur différence. Ça ne me gênait pas qu'ils parlent créole. J'avais jamais appris de langue de ma vie mais je trouve que je me suis vachement bien débrouillée car quand on voit les gens parler ça donne envie de parler avec eux, du coup tu intègres plus facilement. Quand on était en plein milieu de l'Atlantique et qu'on faisait des cours de langue, je me disais: «mais j'ai pas envie d'apprendre ça, laissez moi bronzer! Ça sert a rien que j'apprenne ça, je vais oublier». Dans chaque pays j'ai réussi à me débrouiller et encore aujourd'hui j'hallucine, tu me lâches en Espagne, je me débrouille. J'ai le contact facile, il y a toujours quelqu'un qui me parle, je me paye toutes les vieilles, tous les fous… (rire). J'avais l'habitude de la vie en groupe car j'ai grandi au foyer et comme je viens d'une famille nombreuse j'avais l'habitude, mais ce qui m'a fait drôle c'est d'être avec des gens qui ne venaient pas du même milieu que moi, ils avaient du mal à me comprendre, à comprendre ce que moi j'avais pu vivre. De ce que je voyais je pensais que c'était tout rose dans leur famille. Ça m'a beaucoup bloquée, ça m'a dérangée un peu… mais en même temps je ne pense pas qu'aujourd'hui je le revivrais de la même manière, j'étais agressive, je n'arrivais pas à supporter qu'on ne me comprenne pas…
Avant, je n'aimais pas faire le ménage, la vaisselle. Les quarts de nuit c'était un peu dur, (rire) mais je vais avouer un truc: je profitais des quarts de nuit pour manger. J'avais toujours faim, franchement j'avais toujours faim. Ben ouais, je mangeais car j'avais un manque de plein de choses, j'avais arrêté de fumer et je me rappelle, que la nuit, je me tapais des plaquettes de chocolat et je jetais le papier à la mer. J'ai des souvenirs de navigation mais je n'étais pas très active, je n'étais pas trop faite pour être matelot. Des quarts de nuit, j'en ai eu des bons. Avec Éric, on parlait bien. Je me rappelle un quart de nuit où on a été contrôlés par la douane. Je pensais que c'était la lune qui était tombée derrière nous. Sur le coup, j'ai eu peur mais après je n'avais pas de crainte car on était en règle.

Le bateau c'était bien mais ce n'était pas le top. Je ne pouvais pas claquer la porte de ma chambre, je devais tout partager… bon j'ai pris la cabine double toute seule, mais d'avoir zéro intimité, zéro solitude, ce n'est pas facile.

■ *Le retour*

C'est le stress. Franchement, c'était le stress, tous les problèmes ont commencé à revenir, comment tu vas faire, où tu vas aller, et ta famille? J'ai beaucoup bougé au début, à la campagne, à la ville. Je n'avais pas l'impression qu'on prenait ma parole en considération, comme si j'étais encore une gamine, alors que j'avais appris des trucs. Par rapport à ma famille, je ne les ai pas trouvé changés et moi j'avais l'impression d'avoir progressé. Je n'ai plus été méchante avec ma mère, après ça, j'ai été plus gentille. Notre relation a évolué. Les gens, ils croient que je n'ai pas changé… C'est ça qui n'est pas facile. Après, il y a plein de choses qui ont bougé, je n'ai plus eu les mêmes amis. Je me suis fait une super amie Sandrine. J'étais plus attirée par les milieux tropicaux… J'allais beaucoup dans les soirées antillaises, ça rappelait le folklo de là-bas… Le monde est grand, on n'est pas seul et il faut relativiser… J'y repense tout le temps, au voyage… À chaque fois que je vois un pays, je rencontre beaucoup de gens qui ont beaucoup voyagé, je me rends compte qu'inconsciemment on s'attire. Je trouve que ces gens n'ont pas la même ouverture d'esprit. Cette expérience m'a fait changer, en bien. J'aimerais repartir mais comment? Ça ne restera qu'un rêve. Moi, je me vois bien partir en famille comme ça. Mais franchement, faut déjà avoir des gosses, une famille… À quelqu'un qui partirait, je conseillerais de ne pas avoir d'angoisse. C'est que du bonheur, c'est plein de belles choses. Moi, je n'en retiens que les bonnes choses, malgré comme j'étais et comment j'allais! J'ai kiffé les pays, les baleines, les dauphins, j'ai tout kiffé, tout, la mer, les pays, les gens, la bouffe (rire). Peut-être que je ne me rendais pas compte de la chance. Ce qui m'a manqué c'est un peu de tranquillité et du coup comme je n'étais pas bien avec moi, je n'étais pas bien avec les autres. Mais j'ai tout kiffé quand même. Même si on s'est pris la tête!! J'étais ado, impulsive et con mais c'était bien… Je dirais à quelqu'un qui part: Profite bien, ne te pose pas de questions, il faut te laisser aller, prendre les choses comme elles viennent.

■ *Maintenant que tu travailles avec des personnes handicapées et autres, est-ce que tu te rends compte que le relationnel peut être difficile?*

Ah oui, c'est pour ça que je préfère travailler avec des personnes handicapées car je peux les excuser.
Je pense que les personnes en difficultés ont besoin de faire des choses pour être ouvertes à tout.

Franchement, j'ai de la chance d'avoir grandi comme ça, car même si j'étais en foyer, j'ai fait plein de trucs, notamment le voyage. J'ai une super vie, je suis bien, je suis «abdoullah», je ne suis pas une droguée, une alcoolique, je ne suis pas morte, ni une traînée, j'ai ma famille, un toit, un travail, je m'en sors. Il y a plein de gens qui ne s'en sortent pas! Je veux dire ça va quoi… Pour des gens, c'est plus grave que ça, je suis bien…

Après, voilà, c'était que du bonheur! La vérité, c'est vrai! Même si je pense que ça devait être dur pour les adultes… même pour les autres… De toute façon même quand tu n'as pas de problèmes tu arrives à t'en créer…

Juliette

Texte écrit en 2007
6 ans après son expédition.

texte écrit en 2007

Après notre retour en juillet 2001 j'ai eu du mal à me remettre dans le bain de la vie quotidienne. Je pense avoir mis un an, avant de ne plus vivre la tête dans le voyage, puis encore un an pour tourner complètement la page et refaire des projets, me poser des questions sur mon avenir, quelle voie je voulais faire prendre à ma vie… C'est peut-être pour ça que ce n'est pas évident de faire le bilan de cette expédition, six ans après. C'est me replonger dans des souvenirs que j'ai placés derrière moi, démarche nécessaire pour avancer.

Lorsqu'on me pose la question de ce que le voyage m'a apporté, avec le recul, c'est évident que le bilan est positif. Quand je porte un regard sur ma vie, il y a un avant et un après. Mais ça n'a pas été facile pour moi de me détacher de l'asso, des gens, de l'expédition, du bateau…

Partir sur Grandeur Nature aide les jeunes à s'ouvrir à d'autres horizons, à découvrir d'autres réalités et cela un peu plus tôt que les autres enfants du même âge. Donc ce qui est d'un côté très enrichissant est également la chose la plus difficile à vivre pour la réadaptation : ce décalage avec les autres jeunes, c'est perturbant lorsqu'on a 14 ans.
Puis au fil des années, ça disparaît, tout le monde évolue ensemble.

Ce qui est également difficile au retour, c'est la séparation. Pendant près d'un an, on vit ensemble dans une proximité parfois étouffante, on en vient à se considérer comme une petite famille. C'est donc un peu déchirant quand au retour, les chemins se séparent et que chacun reprend sa vie.

Je pense qu'en grandissant, on relativise ces choses-là, on sait que les rencontres et les séparations marquent nos vies. Ça n'a pas été facile à accepter. Voilà ce que j'ai ressenti les mois qui ont suivi mon retour, j'ai eu des doutes sur l'apport que le voyage aurait dans la construction de ma vie, c'était trop dur à gérer.

Puis heureusement on évolue, on finit par avoir le recul nécessaire. C'est donc aujourd'hui que je peux parler d'un bilan positif. Ce qu'il me reste de l'expédition, six ans après, ce sont des images inoubliables, des moments difficiles qui m'ont renforcée, une solide amitié et des liens forts.

Il me reste aussi le sourire des timouns, le chant des baleines, et les gens que j'ai rencontrés, dans les pays, sur le bateau et à terre. Aujourd'hui, je suis fière d'avoir réalisé tout ça. C'est loin, ça paraît même surréaliste mais je l'ai fait. Ça m'aide à continuer à avancer. Au retour, je suis rentrée directement en 3e sans faire de 4e, puis j'ai passé mon bac. Je suis ensuite allée en fac de biologie. Mon parcours m'a menée d'abord en Avignon puis à Montpellier et enfin à Saint-Étienne où je fais actuellement ma première année de master Éco Étho. Je ne sais pas encore où cela me mènera mais je voudrais exercer un métier en rapport avec l'environnement. Le voyage a guidé certains de mes choix de vie. Il m'a, je pense, sensibilisée à la protection environnementale et a renforcé mon intérêt pour la faune. Je suis maintenant en fac d'écologie-éthologie.

10 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 6 mois réalisée en 2000

Marine

■ Que deviens-tu ?

Actuellement je suis à Reims, en licence de biologie - biochimie spécialité œnologie et, l'année prochaine, je vais faire un diplôme national d'œnologue. Quand je suis sortie du bateau, je voulais faire océanographe, océanologue mais je me suis rendue compte qu'il n'y avait pas beaucoup de débouchés. Quand je suis rentrée, je suis passée en 5ème directement après avoir passé des évaluations : j'étais une bonne élève et j'ai sauté une classe.

■ Pourquoi es-tu partie ?

Avant de partir, j'étais dans le lieu de vie de Félix : il y avait des jeunes qui étaient déjà partis l'année précédente. Au départ, on m'a un peu forcé la main. J'avais 11 ans, je ne voyais pas trop ce que j'irais faire sur un bateau. Ma mère trouvait ça génial que je puisse faire ça. Et à l'époque je n'étais pas autant ouverte. Je n'avais pas les yeux ouverts. Maintenant je me rends compte que ça m'a apporté quantité de choses. C'est unique.

La veille du départ, j'étais très nerveuse et je crois qu'au final, mes nerfs ont lâché et j'ai dormi. Mon départ était spécial, car je ne savais pas si je pouvais faire ce voyage. Le juge n'était pas d'accord pour que je participe. Mon éducatrice s'est battue pour que parte. J'ai pu d'abord aller en Martinique pour préparer le voyage, mais mon éducatrice avait fait passer ce premier séjour comme si j'étais en colonie de vacances. En Martinique, j'ai dû faire un aller-retour en France durant 3 jours pour avoir une audience et voir la juge pour statuer sur mon départ, finalement, elle a dit oui.

■ Qu'est-ce qui t'as marquée ?

Au départ, je l'ai trouvé grand ce bateau ! Mais en mer, avec les autres, en huis clos, ça devient petit. On est obligé d'être avec les gens. Ça apporte de la tolérance. J'ai adoré la navigation. C'était GSéb qui faisait les cours d'ailleurs et je trouvais ça génial. Moi j'ai beaucoup aimé les quarts de nuit. On voit toutes les étoiles, et je me rappellerai toujours, aux Bahamas, des dauphins en pleine nuit sont venus et ça faisait des traînées vert fluo sur les étraves, c'était magique ! La traversée de l'Atlantique m'a permis de lire et Christophe faisait des lectures collectives. Nous faisions tout un tas de trucs, on nageait beaucoup. La traversée ne m'a pas posé de problème.

En arrivant à terre, j'avais très envie d'explorer. En République Dominicaine, ce qui m'a le plus marquée, ce sont les marchés très ambiancés, les couleurs, le bruit, les fruits partout, trop bons ! Je connaissais déjà la vie du groupe, j'y étais habituée. J'étais la plus jeune, la seule fille.

.../...

interview 2010

.../... Parfois, ce n'était pas simple, les garçons se tapaient dessus pour des chaussettes mal rangées. Ils étaient en crise d'ado et avaient des réactions fortes. Parfois, c'était très pesant car l'ambiance était pourrie. Moi, j'étais souvent avec Anaïs et avec les adultes. On faisait des activités manuelles.Je ne comprenais pas pourquoi ils se tapaient dessus.
Le plus dur a été après le retour. Ça a été très difficile avec un des jeunes de l'équipage. Sur le bateau, globalement ça allait, le plus grand des garçons canalisait les deux autres, mais deux mois après le retour, nous nous sommes retrouvés, une semaine. Le plus grand des jeunes n'était pas là. Et comme, après le voyage j'étais repartie chez mes parents, il y a eu de la jalousie : eux, ils n'avaient pas pu revoir leurs parents. La Dominique m'a marquée car c'est une terre vierge de tout. La cascade, la forêt, la nature. Silver Bank, c'est magique !

En Haïti, j'étais tellement bien que j'avais du mal à retourner sur le bateau. Rosane était vraiment ma maman de cœur, ça a été une expérience humaine très forte. Elle me présentait comme sa fille quand j'allais au marché avec elle. On était pieds nus, et il y avait l'orphelinat aussi. Au départ ça fait un peu peur et puis au final, j'ai aidé une petite fille à marcher et ça m'a retournée. Et puis, il y avait Osny qui était malade et qui disait qu'il allait mourir quand il aurait 12 ans car il avait vu un de ses amis mourir, devant ses yeux, d'une crise d'anémie. Le voyage m'a donné de l'ouverture sur les autres, sur le monde.

Ce qui m'a paru le plus difficile c'est une tempête que nous avons eue en pleine nuit. C'était un grain phénoménal… et je me suis réveillée, il a fallu réduire les voiles, il y avait des creux de quatre mètres, des vents dans tous les sens, la pluie, on avait tous été réveillés, pas le temps de s'habiller. Et c'était difficile, je tenais la lampe, j'avais froid, mais maintenant que j'y pense, c'était une sacrée expérience. La navigation m'a paru facile. Ça me plaisait. Le matin quand tu es de dernier quart et que tu vois le soleil se lever, c'est extra.

Les bilans, c'était horrible ! Les encadrants me disaient que je n'avançais pas assez vite sur ça et ça… ça t'apprend à accepter les réflexions. Maintenant je sais que ça m'a aidée. Ça m'a aidée mais sur le moment c'était dur.

■ *Comment s'est passé le retour ?*

Le retour s'est fait à Barcelone et moi je n'avais pas envie que ça s'arrête. J'avais envie de continuer, mais en même temps ça m'a fait plaisir car il y avait ma tante qui m'attendait, ma mère aussi, et ça m'a fait très plaisir de les revoir. Mais c'est vrai que j'aurais bien continué.

Au retour du voyage, j'ai eu du mal à rester enfermée dans une classe. Le fait de rester assise. Finalement ça a été, j'ai eu un parcours scolaire sans problèmes. Quand je suis arrivée, j'ai changé d'école, les gens m'ont appréciée pour ce que j'étais là-bas, j'étais avec une super copine et au final j'ai été très bien intégrée et les gens ont trouvé génial ce que j'avais fait. Par contre, parfois, les gens ne me croyaient pas. Ils pensaient que je mentais.
Je n'ai pas trop aimé la France, je ne me sentais pas chez moi, je me sentais chez moi en mer. J'ai besoin de la mer. Pour moi, à Paris, les gens se prennent pour «je ne sais quoi», ils s'habillent, ils ont des fringues de marques et se croient important à cause de cela, mais pour moi ce n'est pas une vraie valeur.

Six mois après le retour, je suis retournée chez mes parents après presque quatre ans d'ASE donc, au final, c'est plutôt positif, enfin… je crois.

Revivre avec ma famille a été un peu dur au départ, ça faisait longtemps que je ne les avais pas vus (3/4 ans). Mes parents sont divorcés depuis que j'ai six ans. Avant le voyage, je n'avais plus le droit de les voir car il y avait trop de conflits entre eux. La condition pour que je revienne était que mes parents puissent se parler. Ils y ont travaillé pendant le voyage et après j'ai pu retourner chez moi. La distance avec mes parents m'a fait du bien.

Au retour, mes parents voulaient me garder pour eux. Ils étaient très attachés à la réussite scolaire, il fallait que je travaille, que j'aie de bonnes notes. Au final, j'étais devenue une grande fille et je n'étais plus la petite fille qu'ils imaginaient. Ça a été dur de retrouver une structure rigide. Maintenant ça va avec eux.

Autrement j'ai trouvé les gens assez fermés, maniérés et dans l'apparence. Ce n'était pas du tout mon délire. J'achetais des bouquins sur les baleines, je lisais, j'adorais ça. Certains me disaient que j'avais été courageuse de partir. J'ai vu plein de choses que tout le monde ne verra pas. Et j'ai découvert d'autres populations, d'autres façons de vivre. Quand je repense à Silver Bank, c'est wahooou… J'étais toujours la première à sauter dans l'eau. Les gens, quand je leur en parle, ils sont surpris car je n'avais pas peur. Maintenant j'adore voyager, j'essaie de continuer de voyager avec les amis (Grèce, Maroc, Tunisie). Découvrir autre chose, c'est ça qui est intéressant. Voir comment les gens vivent ailleurs.

■ *Que reste-t-il ?*

Du voyage, il me reste beaucoup de souvenirs, des photos et une expérience qui m'a ouvert les yeux, ouvert l'esprit, qui m'a fait aimer aller vers l'autre. Et puis une liberté, une sacré liberté d'être. Avoir une vision globale sur le monde et ne plus être centrée sur moi-même. Je pense que le bateau, ça t'apporte une grande liberté dans ta tête, la liberté de penser. Maintenant je vais préférer tisser de vrais liens avec des personnes. Pas juste superficiel. Ne pas oublier mon identité, qui je suis.

Ce voyage donne une vision différente du monde, il permet d'apprendre à tolérer les différences et vous donne, aussi, une grande claque devant la générosité des plus pauvres. J'oubliais le respect de la nature en danger que l'on ne pourra certainement plus voir de cette façon, voire même plus du tout dans quelques années (baleines à bosse oblige !). Mais cette ouverture n'est accessible qu'à ceux qui veulent bien regarder un peu autre chose que leur nombril.

Faire un autre voyage ? Je ne sais pas si j'en serais encore capable car il ne faut pas se voiler la face, il n'y a pas trop de confort sur le bateau, tout le monde se souvient des toilettes, par exemple ! Mais bon, c'est vrai, on s'habitue. Quand je suis rentrée en France, je ne pouvais pas prendre de douches chaudes car c'était trop chaud… Sinon je repartirais bien pour l'aventure, ah oui !

11 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 9 mois réalisée en 1998-1999

Bastien

lettre écrite en 2007

C'est moi Bastien de l'expédition 98/99, j'ai bien reçu la lettre de bonne année que vous m'avez envoyée et cela m'a fait énormément plaisir de voir que vous aviez gardé un souvenir de moi. Depuis le voyage, il s'est passé beaucoup de choses.

Une fois le voyage terminé je me suis vu placé dans une famille d'accueil, en pleine banlieue parisienne, au milieu d'une cité dite sensible.

À ce moment-là, tout a dégringolé pour moi. En effet, j'étais confronté à un nouvel échec mais cette fois bien plus grave que celui d'avant voyage, « absence totale de scolarité, délinquance, violences etc. ».

Je suis resté un an dans cette situation sans que personne, pas même mes parents, ne puisse trouver une solution. À partir de là, les choses n'ont fait qu'empirer. Au cours de l'année qui a suivi celle-là, j'ai connu l'hôpital psychiatrique, le commissariat de police, enfin tout ça pour dire que j'étais déjà très turbulent sur le bateau et ce n'est pas allé en s'améliorant par la suite. J'ai enchaîné convocation sur convocation au tribunal et je peux vous dire que j'ai échappé de justesse à la prison, certainement grâce à mon jeune âge.

Un beau jour - je dis un beau jour parce que c'est à ce moment précis que j'ai pu prendre un autre chemin que celui que j'avais pris jusque-là - le juge que j'avais à l'époque m'a placé dans un CER (centre d'éducation renforcé) vous connaissez certainement, on en parle beaucoup en ce moment avec le plan Sarkozy. C'est un genre de foyer complètement isolé avec des éducateurs adeptes des sports de combat mais très professionnels tout de même !

À l'issue de mon passage dans ce CER, il y a maintenant deux ans j'ai énormément mûri. Aujourd'hui, je suis dans le Sud-Ouest, à Dax plus exactement, où je prépare des diplômes de vente. J'aimerais bien vous revoir et je tenais absolument à vous dire merci, merci pour ce que vous m'avez fait découvrir, pour ce que vous continuez de faire découvrir aux autres jeunes. Heureusement qu'il y a des gens comme vous, des associations comme la vôtre et des jeunes comme nous (rires).

Je voulais dire que l'aventure que j'ai vécue avec vous reste et restera la plus belle aventure qui me sera donnée de vivre dans ma vie, elle m'a beaucoup appris et elle continue de m'apprendre beaucoup. Je n'ai qu'un seul regret : ne pas en avoir profité pleinement sur le moment. Ah si c'était aujourd'hui !!!!!!!

Bastien

Hélène

texte écrit en 2007

Parfois je me pose cette question : Qu'est-ce que je serais devenue si je n'avais pas fait ce voyage. Ou plutôt qui je serais aujourd'hui ? Et ça me fait tout de suite drôle.
Et je me rends compte que cette expérience a beaucoup compté pour moi. Parce qu'on évolue dans la vie selon les expériences que l'on vit et grâce à elles. Elles sont plus ou moins marquantes et elles nous construisent.

L'expérience « Grandeur Nature » a été, pour moi, une vraie transition dans ma vie. Plus nous grandissons, plus nous mûrissons et plus nous pouvons prendre du recul sur ce que nous avons vécu. C'est marrant parce que justement, à douze ans, quand on part sur ce gros bateau, on ne se rend pas compte de ce que ça représente. Et c'est d'ailleurs tout le charme d'une telle expédition lorsqu'on est si jeune. Parce qu'aujourd'hui si je repartais avec Grandeur Nature, je vivrais cette aventure complètement différemment. Ça fait à peu près huit ans que je suis revenue de mon voyage. Ce voyage, cette aventure humaine m'ont profondément marquée.

Cette expérience a été très riche. Je me rends compte aujourd'hui qu'elle a orienté ma vie. La manière dont je vois les choses et ce dont j'ai envie reflètent ce que j'ai appris pendant mon voyage. L'envie de découvrir, d'apprendre, de comprendre, l'envie des autres, l'envie de projets, l'envie tout simplement.

Cette année m'a fait grandir et le retour à la vie normale a été très dur. Et plutôt brutal car on retrouve notre vie d'avant, rapidement. Mais il a fallu faire avec et regarder devant, avancer.
En rentrant j'ai d'abord eu l'envie de déménager dans le Sud, respirer, quitter la région parisienne où je vivais depuis toujours. Maman a eu la possibilité, on a donc foncé. Quatre ans en Avignon et bientôt quatre ans à Marseille.
Et je suis bien heureuse aujourd'hui d'avoir quitté Paris.

J'ai pu faire de la voile. Ce côté-là du voyage me manquait beaucoup et j'avais envie de continuer d'apprendre à naviguer. Alors j'ai pu faire de la compétition sur habitable tout en suivant mes études et je revenais l'été pour faire les stages sur Grandeur Nature. Aujourd'hui je suis sur un projet de haut niveau en dériveur double. J'ai découvert la compétition, l'enjeu. Je finis par aimer ça, ne faire que ça et ne penser qu'à ça : l'entraînement, la performance.
Hormis la voile qui fait aujourd'hui partie de ma vie, j'ai gardé du voyage l'envie de voyager, de découvrir d'autres endroits. Je me suis rendu compte, pendant les dix mois passés sur Grandeur Nature, à quel point le monde est grand et chaque pays, chaque lieu différent. J'ai compris qu'on apprenait beaucoup à observer, à voir d'autres choses. Grâce aux compétitions, je voyage beaucoup. Et aussi dès que j'en ai l'opportunité. Des dix mois passés en communauté sur Grandeur Nature, je garde des souvenirs aussi bien magiques que très difficiles. Les rapports humains sont compliqués. Mais ça a été un tel concentré de remise en question, d'efforts que je ne peux y échapper aujourd'hui, dans ma vie de tous les jours ! J'ai appris sur le bateau à faire attention aux autres, à écouter et à grandir pour ne pas stagner, pour faire évoluer mes rapports avec les autres. Sur Grandeur Nature, si on ne se remettait pas en question, on ne faisait rien changer. Et on s'en aperçoit plus ou moins vite…
Je me rends compte avec du recul, que cette vie en communauté, sur un voilier, autour du monde, est une formidable aventure, une formidable aventure humaine. Aujourd'hui, j'accorde beaucoup d'importance à tout ce que j'ai appris sur le bateau. Tout cela m'a construite et, pour rien au monde, je n'aurais raté une telle expérience. Qu'est-ce que j'aimerais la renouveler !
J'ai compris qu'il y avait plein de super choses à faire, à voir, et qu'il fallait se bouger pour y parvenir.
Cela m'a également montré qu'il y a beaucoup de belles choses à vivre, qu'il faut justement VIVRE…

2010, Hélène avec son équipière gagne le championnat d'Europe en 4,70 en couple. Elle se prépare pour le championnat du monde et les Jeux olympiques en 2012.

13 ans plus tard...

L'équipage de l'expédition de 9 mois réalisée en 1996-1997

Nathalie

Je suis partie à l'âge de 15 ans. J'étais alors la plus âgée. J'ai aujourd'hui 22 ans. Par où commencer? Au retour du voyage, il m'a fallu un petit temps d'adaptation et il a surtout fallu réintégrer la vie courante. Cependant ce n'est pas toujours facile de faire comprendre à la famille qui est restée à terre ce que l'on a réellement vécu: nous avons grandi, pris une certaine autonomie. Les deux mois qui suivirent mon arrivée furent donc éprouvants.

Heureusement j'ai eu la chance et l'occasion d'être acceptée dans un lycée expérimental sur l'île d'Oléron. Cela m'a permis une fois de plus de m'éloigner du Nord, ma région d'origine. Pour moi, me retrouver dans ce lycée était une continuité du voyage. Passionnée de plongée et de voile, j'ai pu continuer à pratiquer ces deux sports, en option, en parallèle des cours. Les professeurs sont à l'écoute des élèves. À la fin de ces quatre ans je suis sortie avec le monitorat de secouriste, le BNSSA, le permis côtier, le MF1 de plongée sous-marine, le bac S et le tronc commun pour être BE de plongée. Ensuite, je me suis orientée vers la kinésithérapie.

En tout cas, j'espère venir à nouveau en tant qu'intervenante sur Grandeur Nature. Pour moi, le voyage fut avant tout une vraie leçon de vie et surtout de vie en communauté. J'ai vécu de nombreux moments (bons ou mauvais) avec six autres adolescents, deux adultes et cela pendant dix mois sur un bateau. Je pense qu'après un peu de recul c'est ce qui en ressort de plus fort car ça change notre vie, notre mentalité. Plus que les rencontres avec les baleines, les escales ne sont que des moyens de vivre cette véritable aventure humaine. On m'a souvent reproché mon manque de confiance en moi. Encore aujourd'hui c'est un travail de tous les jours mais le voyage m'a permis de commencer et de me faire évoluer vers l'autonomie, petit à petit.

texte écrit en 2007

texte écrit en 2007

Elfie

Après le collège, face à l'esprit aussi fermé que la « cuvette » dans laquelle j'ai grandi, je suis partie rejoindre ma mère dans le Sud. Pour ceux qui ne connaissent pas la vie en montagne, la vallée dans laquelle j'ai grandi est encerclée de hautes montagnes dont nous nous demandons ce qu'il peut bien y avoir derrière lorsque nous sommes petits enfants.
Donc, je suis partie dans le Sud, en Avignon, pour faire mon lycée. J'ai retrouvé un cycle normal, où j'ai passé un bac littéraire. Certainement l'engouement des langues. En parallèle, j'ai passé mon permis hauturier, dont je ne me suis toujours pas servi, cela dit en passant ; et me suis inscrite dans un club de plongée. Je persiste dans mon rattachement à la mer même si elle n'est pas tout à fait à côté. Puis, l'entrée à la fac, en « science de la communication et de l'information », dans l'espoir d'en ressortir avec les capacités pour un futur métier de journaliste reporter. Métier que, depuis, j'ai laissé de côté. J'évolue en tant que chargée de communication, en « galérant » dans un milieu assez fermé dans le Sud par manque de manifestations. C'est une voie qui me plaît, mais cela fait déjà plusieurs années que je sens l'appel du voyage me chatouiller. De plus, j'adore aider les gens, je me sens beaucoup plus utile. Je ne me suis pas lancée dans la Croix-Rouge ou une quelconque autre association, car j'ai déjà assez à m'occuper de moi. Mais je me suis vite aperçue, surtout en ville, qu'on n'a pas besoin de faire partie d'une de ces associations pour aider les gens autour de nous. Une simple considération en tant qu'être humain est bien plus importante, un geste. Par exemple, j'ai passé deux ans à réchauffer les plats d'un SDF en bas de chez moi. Le plus aberrant : quand mes fins de mois en tant qu'étudiante étaient dures, il me proposait de me prêter un peu d'argent, histoire de me payer un paquet de pâtes. N'allez pas croire que j'étais à plaindre, c'est juste que j'ai eu un petit épisode malencontreux avec mon employeur de l'époque. Et puis, tous les étudiants le savent bien, quelquefois, on a du mal à joindre les deux bouts, et l'on est bien contents d'avoir des amis chez qui l'on se relaie pour se faire un plat quelconque. Ça permet de se sentir moins seul aussi, et l'on retrouve une sorte de convivialité et une entraide de vie quasi communautaire. Comparable à cette petite vie qui nous était si agréable et chaleureuse à bord du bateau mais dans un autre cadre. À présent, je me suis installée dans le Gard, dans un petit village médiéval très mignon. Il y a un temps où cette vie en pseudo communauté doit prendre fin. Le fait d'être coupé des gens nous les rend encore plus précieux. C'est ce que j'ai pu constater au fil des années. Mes compagnons me manquent, malgré les différends que l'on a pu avoir. Nous avons grandi, mûri. Dix ans ont passé. Mis à part Christophe et Véro que je vois une fois tous les deux ou trois ans, et que j'appelle deux fois par an pour avoir des nouvelles, je n'ai gardé qu'un contact succinct avec Swann que j'ai revu deux fois à plusieurs années d'intervalles malgré les contacts téléphoniques réguliers que nous avons. Enfin, jusqu'à cet été… Mais, c'est le cycle de la vie, nous avons vécu une année formidable. Un rêve. Même si nous n'avons pas de nouvelles des uns et des autres, nos souvenirs communs et nos expériences font partie de nous à jamais et avec eux le souvenir de nos compagnons.

lettre écrite en 2007

Aujourd'hui, je suis en prison. J'ai eu la chance de faire ce voyage avec vous, car les destinations que j'ai faites, jamais je pourrai y retourner, comme les Bahamas, je n'en parle à personne, mais dès qu'une personne intéressée par les voyages commence à parler bateau, alors je me mets à lui raconter tout cela.
Je fais voyager la personne avec moi, et lorsque j'ai fini de raconter, la personne est tellement plongée dans l'imaginaire qu'elle me dit qu'elle veut y aller aussi.
C'était la même chose quand Christophe nous plongeait dans le récit de la lecture collective. J'aimerais écrire à Gladys qui m'a accueilli en Haïti. Je ne sais pas pourquoi mais je pense beaucoup à elle. Grandeur Nature vous m'avez donné une chance inouïe de faire ce voyage avec vous et je vous en remercie beaucoup.
Je regarde les photos du voyage et je m'évade un peu comme ça. Cyril

Cyril

Clotilde

texte écrit en 2008

Onze ans plus tard, on me demande de raconter ce qu'est devenue ma vie, ce que je fais, ce que je suis devenue, comment j'ai grandi. Eh bien, il s'en est passé des choses depuis, beaucoup de rêves, de rencontres et de voyages.
Ce qui est drôle, c'est que j'ai souvent des bribes de voyage qui me reviennent, auxquelles je pense, alors oui, le temps passe très vite, à toute allure mais les souvenirs restent intacts, le temps n'a presque rien altéré. Je voudrais tout d'abord parler de l'ouverture que le voyage m'a apportée, une ouverture sur le monde que je n'aurais sans doute jamais connue. Une ouverture sur les choses, sur la banalité. Voir peut-être les choses un peu différemment et se sentir quelquefois à part, rencontrer des gens « à part ».

Le ressenti du voyage

Tout d'abord, un an loin de son contexte familial peut sembler long, il peut être vécu comme une échappatoire, mais aussi comme un moyen de découverte. Donc, je me souviens parfois de ces interminables journées de navigation, de cette première traversée où, au bout de 21 jours de mer, une île apparaissait comme surgissant de nulle part dans la mer des Caraïbes, et ce bonheur de voir cette terre, de pouvoir enfin marcher, se sentir à l'aise. Et puis, lors des escales, sentir l'odeur de la terre, pouvoir enfin se laver à l'eau douce. Ce que je peux dire, plus de dix ans plus tard, c'est que l'on reste marqué, que ce genre de voyages apporte beaucoup sur l'ouverture d'esprit, la relation aux autres. La vie en communauté, sur un espace si

petit, force à s'adapter et j'ai compris plus tard, à quel point, savoir s'adapter aux gens et aux situations est important, notamment au niveau professionnel mais aussi pour la vie de tous les jours. Un an à voyager sur un voilier apporte beaucoup plus qu'un an en cours, ça je ne changerai jamais mon avis là-dessus. Le seul problème qui reste est que cela n'entre pas forcément dans la «normalité» et que parfois cela dérange.

Dix ans plus tard

En revenant du bateau, j'ai continué les cours au Havre dans un lycée privé, dans une ville que je considère toujours d'une froideur immense et d'une tristesse incroyable. L'ambiance changeait donc totalement de la vie sur le bateau, des cétacés et de toutes ces îles, mais il a fallu s'y habituer. Après mon bac, j'ai eu la chance d'aller faire des études de commerce international à Lyon, une école spécialisée dans les ONG. C'est au bout de quatre ans et après l'obtention du diplôme que j'ai trouvé un stage à Médecins Sans Frontières dans la collecte de fonds et finalement je suis restée là-bas. Pendant ce temps, beaucoup de voyages, stressée lorsque je n'avais pas un billet d'avion d'avance. Une partie de ma troisième année de commerce à Mexico, Brésil, Guatemala, Australie, Mali, Honduras, Tunisie…
Je suis retournée dans l'orphelinat de Sœur Flora en Haïti quelques mois et j'ai effectué des retours dans des endroits que j'avais faits en bateau comme les Antilles. Et puis j'ai revu des gens que j'avais rencontrés dans des escales, plusieurs années plus tard, parfois par hasard, il y a eu Toto, Bob, Michel qui m'avait beaucoup soutenue lors de la traversée et d'autres personnes aussi. Comme quoi, je me dis toujours que le monde n'est qu'un grain de sable.

Ce qu'il reste…

La longueur des traversées, les journées entières de navigation pendant la traversée retour et cette nuit où j'ai cru que le bateau allait se fendre en deux à cause d'un cachalot endormi.
Le mal de mer, au début, et les cachets qui faisaient dormir des heures durant.

L'odeur de la terre, notamment, l'odeur de cette soirée de notre arrivée dans la baie de Samana en République Dominicaine, l'odeur était tellement douce et intense, tellement agréable à respirer que je m'en souviendrai toujours.
La première baleine à bosse, avec Jonas qui hurlait en voyant la mère accompagnée de son baleineau passer sous le bateau, il me serrait tellement fort que j'ai cru que l'on allait se noyer tous les deux et bien évidement pour continuer sur les baleines, je n'oublierai pas de parler de cette incroyable journée où nous sommes restés plusieurs heures dans l'eau avec trois baleines qui dansaient autour de nous.
Et puis encore quelque chose de très riche, c'était l'Île à Vache, cette rencontre avec ces enfants, le dévouement de cette femme, Sœur Flora, le dévouement de Michel, de tous les gens qui étaient là-bas et qui continuent de venir bénévolement aujourd'hui, qui sont là pour aider, sans compter leur temps, sans compter quoi que ce soit.
Le retour du bateau à Barcelone, voir ses parents, sa famille attendre sur le pont et les revoir, après un an, essayer de raconter, de comprendre aussi ce qui s'est passé durant cette année d'absence, dormir dans un lit, un vrai lit d'hôtel au sec, un lit qui ne tangue pas.

Et bien sûr je vais terminer sur Michel que j'adore, qui était toujours là pour adoucir chaque moment, chaque situation, pour donner du bonheur à chaque instant. Son humour arrivait à tout calmer, à tout effacer, je le revois encore avec son harmonica lorsque les dauphins venaient devant l'étrave du bateau.

Aujourd'hui

Et aujourd'hui, finalement, j'ai une vie comme tout le monde, je passe la majeure partie de mon temps entre Étretat et Paris. Sinon, j'essaie de ne pas me plaindre, de toujours voir ce qu'il y a autour de moi, de profiter de tous les instants merveilleux qu'offre la vie. Je me vois parfois sur une île avec une petite maison sans fenêtre, le vent entre doucement, la vie est douce, le métro n'existe pas… Tout cela viendra, peut-être un jour, après tout rien ne presse.

14 ans plus tard…

L'équipage de l'expédition de 80 jours réalisée en 1996

Fayçal

lettre écrite en 2007

Quand je dis aux gens que je suis allé en Haïti, aux Açores et tout ça, ils ne me croient pas, c'est énervant de passer pour un mythomane. La cassette vidéo du voyage 96, j'ai dû la regarder une quarantaine de fois et jamais je ne m'en suis lassé.

Depuis je n'ai jamais revu de globicéphale, j'aime bien ces énormes bêtes. Là je suis en prison pour quelques années parce que je suis aux assises correctionnelles.

C'est bizarre mais mon rêve ce serait également de faire voyager des jeunes en difficulté ou des personnes handicapées. Mais un bateau ça coûte cher.
En tout cas grâce à vous je m'évade de temps à autre, je me remémore surtout Toto en Haïti.

C'était un fidèle ami.

Fayçal

L'âge du «faire»

Sébastien, dit GSéb, membre de l'équipe raconte...

Mon premier départ avec Grandeur Nature, en 1999, fut motivé par le rêve d'une traversée Atlantique, le Voyage. Je ne connaissais pas les possibilités d'un tel projet.
Au fur et à mesure de mon implication dans cette nouvelle vie, j'ai compris que pour rendre passionnante cette aventure, il était nécessaire de «partager» au quotidien l'amour et le respect que je porte à la nature. Ces valeurs sont devenues la base qui m'a permis d'agir avec les jeunes, avec tant de ferveur. Aidé par le navire Grandeur Nature que l'on a tant bichonné et qui faisait si bien le lien entre nous et le milieu environnant…
La vie en mer, c'était la meilleure des occasions pour vivre ensemble «dans la vérité»; c'est-à-dire, assumer ses actes, faire face à ce qu'on nous renvoie de nos attitudes, de nos actions et vivre pleinement chaque instant. Naturellement dans cette démarche, il y avait l'envie d'accompagner, au plus juste, chacun dans sa vie à bord - avec ce qu'elle était composée du passé - pour qu'il puisse évoluer dans le présent et imaginer et assumer son futur.

C'est lié à cela, le besoin d'un groupe, d'une famille : à l'amitié, l'attention, les différences et surtout un moteur fort, commun : offrir aux jeunes la possibilité d'un tel voyage. Ces années d'expérience ont permis à l'équipe de constituer, en partant d'un rêve, un projet basé sur l'exemplarité, sur l'apprentissage de ce qui nous entoure.

Un projet qui a su évoluer sans se figer. En treize ans c'est incroyable comment nos perceptions ont progressé et comment notre capacité à anticiper les situations a avancé. La gestion de l'équipage s'est affinée avec bien entendu ce qui étaient nos limites. Chaque année, nous découvrions de nouvelles choses, c'était une source intarissable d'évolution.

Ce fut passionnant d'être dans le faire et en même temps dans la réflexion. De pouvoir réaliser ce rêve d'une société - celle que l'on a essayé de créer à bord - basée sur le partage et l'ouverture aux autres. Passionnant de comprendre comment les relations évoluent et aboutissent !

C'est bel et bien la force d'un groupe, l'investissement sincère de chacun, qui a permis à ce rêve d'aboutir et de cette manière. C'est incroyable ce que l'on peut «faire», «ensemble».
J'aimerais pouvoir citer ici tous les gens qui ont participé de très près ou de loin, à la vie de cette association, de ce bateau. Les visions changent et évoluent mais malgré les différences plus ou moins exprimées maintenant, un grand merci à chacun des acteurs pour cette tranche d'aventure humaine.

Aujourd'hui, je suis de plus en plus persuadé que l'action est notre meilleure manière de militer. De défendre, au jour le jour, ce que nous pensons juste. J'espère que ce livre, témoin de ce qui a été réalisé, donnera l'énergie à tous de rêver réalité. GSéb

Grandeur Nature, un lieu «d'Envie»

Kélig membre de l'équipe raconte...

Huit ans déjà que je vis au rythme des expéditions Grandeur Nature…
Notre rencontre en Haïti en 1999 me fait garder cette étonnante aventure dans un coin de ma tête en attendant de m'y replonger quelques années plus tard. Et voilà, je pose mon sac en septembre 2002 à Sète, chez Christophe et Véro. J'arrive et je reste, pour préparer ensemble la nouvelle expédition qui débute théoriquement en mars 2003. Christophe, Véro, Éric, GSéb, Morgane sont là, ils m'accueillent, m'intègrent. C'est parti, on peut gratter, poncer, résiner, peindre notre beau bateau, l'aménager, chaque fois le rendre plus pratique, plus agréable, jusque dans le petit cale-pied des toilettes afin d'éviter toute glissade par gros temps et humidité. Et dans le même temps, on réfléchit, on scrute la carte du monde, on imagine, on discute, on se met d'accord. On prépare, on organise les différentes escales, les contacts, ce que l'on peut faire, voir, apprendre sur place. On rencontre des jeunes candidats au départ, parents, éducateurs, on essaie de peindre au mieux la réalité à bord, expliquer comment se déroule une expédition, ôter tous les beaux clichés de carte postale, parler du vrai, du concret, de notre vécu…

Chaque année, cette même préparation : le bateau, le projet, les envies de chacun, on revient tous ensemble sur les difficultés rencontrées, on cherche des moyens d'améliorer, je pense aux problèmes liés à la violence par exemple, ou comment réussir à vivre dans un groupe qui communique, qui vit vraiment ensemble… etc.
Chaque année, notre projet est remis en question, rediscuté, on prend le temps chacun d'exprimer ses envies, ses doutes, ses difficultés, car un projet comme celui-ci, on ne peut le réaliser que si l'on en a envie, si l'on y croit et si l'on est plusieurs à aller dans le même sens. Loin de moi l'idée de la pensée unique, mais bien des pensées multiples pour un même projet !
Chaque année, nous nous reposons toujours la même question : ce que nous faisons est-il toujours adapté aux jeunes que nous accueillons ? Est-ce que ça sert à quelque chose ? Est-ce bien utile ? etc. Le doute nous envahit chaque année, (c'est lui qui nous fait avancer), mais le souvenir des visages des jeunes au retour du voyage nous revient vite en mémoire pour nous dire que, finalement, même si ça ne touche seulement que quelques jeunes, ça vaut le coup de donner cette énergie, de remettre ça et que ceux-là au moins, ils auront vécu quelque chose de fort !

Pour moi Grandeur Nature c'est le mouvement, rien n'est figé dans ce projet ! Chaque expédition est différente. Déjà par l'alchimie de son équipage qui en fera une expédition unique et aussi par notre manière à nous, grands, de la faire vivre. Avec ce que nous sommes chacun, nos expériences de vie, nos compétences, nos réflexions, nos questionnements.

…/…

Grandeur Nature un lieu «d'Envie»
...suite et fin !

Kélig membre de l'équipe raconte...

que nous vivons, faisons, expérimentons, une pédagogie par l'action. Nous ne sommes pas des enseignants, des psychologues, ni même des éducateurs, mais bien des «voyageurs», qui avons l'envie de faire vivre et de transmettre à des jeunes le goût d'une vie d'aventures, de découvertes, d'échange, de partage, de solidarité, de réflexion, de mouvement, d'évolution…

Je pense qu'à notre petite échelle, avec nos quelques jeunes, nous faisons partie du mouvement qui fait avancer le monde, bouger les consciences. Nous voulons vivre dans une société qui communique, qui s'implique, qui réfléchit, qui coopère, alors nous vivons sur un bateau avec des jeunes auxquels nous trouvons important de transmettre ces valeurs…

À voir maintenant, dans un prochain ouvrage peut-être, si ce que nous avons voulu transmettre, a laissé des traces chez tous les jeunes qui ont embarqué à bord de Grandeur Nature ??!!

Kélig

Grandeur Nature, un lieu «d'Envie»...suite

Kélig, membre de l'équipe raconte...

…/…
Et c'est tout ça que nous souhaitons faire vivre, transmettre aux jeunes voyageurs de Grandeur Nature.
Un voyage où tout est en mouvement, où rien ne s'arrête, où l'on avance, déjà parce que nous nous déplaçons géographiquement sur le globe, mais aussi parce que chacun est en mouvement dans sa façon d'être.

Et pour vivre pleinement cette aventure, ne pas être de simples touristes se déplaçant sur la planète, mais de véritables voyageurs, chacun doit bouger, réfléchir, se remettre en question, s'interroger sur le groupe, ce qui va, ce qui ne va pas, qu'est-il possible de faire pour améliorer tout cela.

C'est vrai que nous vivons plusieurs voyages pendant ces neuf mois.
Un voyage à travers le monde, où l'on se déplace sur la grande bleue, où l'on va de continent en continent, d'île en île.
Un voyage où l'on va vers, où l'on s'ouvre. Où l'on découvre les autres, ceux qui vivent sur le même bateau, avec nous pendant neuf mois, ainsi que les personnes rencontrées en Afrique, aux Antilles…
Et enfin un voyage où l'on se découvre soi. Un voyage qui nous emmène ailleurs pour finalement nous ramener à nous-même !
Les neuf mois ne sont alors pas de trop !
D'une simple association organisant des expéditions maritimes pour des jeunes, nous avons évolué en lieu de vie organisant des séjours de rupture pour des jeunes en difficultés sociales et des jeunes de «famille» comme on les appelle, c'est-à-dire, qui ne sont pas sous la tutelle de L'Aide Sociale à l'Enfance.
Au terme lieu de vie, nous préférons celui de «lieu d'envie». Car c'est ce qui nous apparaît vraiment important aujourd'hui, susciter des envies, des rêves, aux jeunes que nous embarquons et qu'ils se donnent les moyens de les réaliser, de les mettre en place. Je me souviens d'Alexis, qui n'était pas satisfait de ce que son éducatrice avait mis en place pour lui à son retour de voyage. En rentrant chez lui, il a pris son téléphone et contacté les personnes susceptibles de l'aider à trouver son idéal. Il l'a fait, ça a marché. C'est ça pour nous un voyage qui fonctionne.

Je dirai que nous sommes une simple école de la vie où l'on apprend à se connaître, à réfléchir, à observer, à comprendre, à critiquer, à aller vers…
Je me souviens d'un voyage où les jeunes embarqués avaient de grandes difficultés scolaires. Ils étaient en demande de travail de mathématiques, de français… d'un rythme d'école. Nous avons répondu à leur demande jusqu'au soir où, je me souviens très bien, dans une des cabines où nous nous étions réunis, entre «grands», nous nous sommes demandés si nous n'étions pas en train de passer à côté de l'aventure, du voyage justement et que finalement, nous n'étions pas une succursale de l'Éducation Nationale.
Dans un voyage comme celui-là, il n'est pas possible de suivre les cours du CNED, nous apprenons parce

DÉBUT D'UN TOUR DU MONDE?

Maintenant que nous connaissons
la Dominique comme notre poche,
que traverser un océan ne nous fait
plus trembler, que nous formons une équipe stable,
pourquoi ne pas pousser notre horizon,
laisser grandir nos rêves ?
Aller voir les baleines bleues en Basse Californie,
les Indiens Kunas au large de Panama, explorer
la faune marine des Galapagos, les îles Marquises...
Bref un tour du monde...
Et si on faisait un tour du monde ?
Durant toutes ces années de voyage, nous avons tissé
beaucoup de liens à travers le monde. Ces personnes
pourraient être nos relais sur place et nous aider
efficacement à réfléchir et organiser les différentes
escales afin qu'elles soient les plus enrichissantes
possible pour les jeunes de Grandeur Nature.
L'idée est lancée, les cerveaux jubilent...
Si on le faisait en plusieurs années ? De 9 mois
en 9 mois, avec différentes équipes de jeunes ?
On se lance. C'est la première fois que nous
ne sommes pas obligés de faire une boucle...
De nouvelles destinations sont alors imaginables…

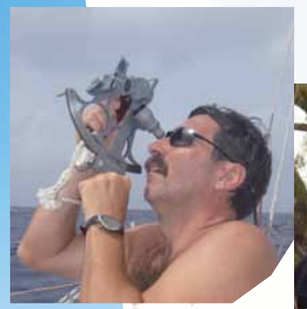
L'an 01 2007-2008

Nous contactons Yves, un ami qui habite en Casamance, au Sénégal. L'idée le séduit. Nous envisageons aussi le Brésil. Christophe connaît une île, classée réserve naturelle protégée, où les dauphins sont sédentaires. Et pourquoi ne pas aller en Guyane découvrir la forêt Amazonienne ? Ensuite, on remonterait jusqu'en Haïti, puis le voyage s'achèverait aux portes de l'Amérique Centrale, passage obligé pour rejoindre le Pacifique, l'expédition suivante. C'est ainsi que commence l'aventure nouvelle avec cet équipage : Stevie, Amélia, Quentin, Thomas, Solène, Ricardo, Aurel et du côté des encadrants, Sébastien (dit GSéb) qui réintègre l'aventure après 3 ans de break, Francis qui la continue, Wilfried et Michel, deux nouveaux skippers, embarquent sur le projet et Florence viendra, elle aussi, goûter à cette nouvelle expérience. Jusqu'où cela nous mènera-t-il ? Nul ne le sait encore, mais l'expédition est lancée ! Nous l'appellerons L'an 01.

Je suis partie parce que ça me faisait rêver. J'avais envie de me détacher un peu de ma mère et je trouvais l'idée extraordinaire. Je ne pensais pas pouvoir partir, moi, je veux dire… être acceptée, et que ma motivation suffise pour réaliser un tel voyage. Ma mère était « pour » aussi, alors… L'aventure m'a tentée, j'avais beaucoup d'affinités avec l'océan, le voyage, le projet me plaisait… J'avais envie de partager avec des gens vu que je suis fille unique. *Solène*

Solène 14 ans

Wilfried 33 ans


Michel 48 ans

Aurel 15 ans

Anthony 19 ans

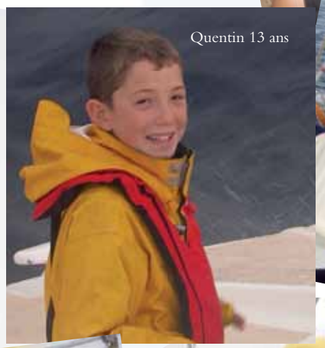
Kélig 29 ans

Francis 53 ans

Amélia 16 ans

Félix 76 ans

Thomas 13 ans


Quentin 13 ans

Benjamin 22 ans

Morgane 28 ans
Sébastien 33 ans

Florence 32 ans

Stevie 14 ans

Christophe 39 ans

Ricardo 15 ans

Sète

C'est le grand départ !

Voilà, nous larguons les amarres, un dernier au revoir aux personnes qui se trouvent sur le quai, un dernier au revoir à la France. Nous avons devant nous la mer, la découverte, ce voyage magnifique. Les sentiments sont partagés, la joie chez certains, l'appréhension chez d'autres. La peur aussi, la peur de l'inconnu : la mer, les autres, le bateau ! La peur du temps, c'est long. Mais chacun est fin prêt à vivre l'aventure, ou presque. Je sens quelques-uns encore un peu méfiants, mais c'est normal, c'est le début. Moi, c'est plutôt l'impatience qui me submerge, j'ai envie de tout découvrir, d'apprendre, de voir le soleil, l'océan, d'autres pays et cultures, de rencontrer de nouvelles personnes…
De vivre l'aventure ! Alors, ça y est, les dés sont lancés ! C'est parti !

Amélia

Le 23 octobre

Salut ! C'est moi, c'est Stevie. J'ai 14 ans et j'habite dans le 91 et moi, je suis sur le bateau pour changer de comportement. Nous partons pour un voyage de 9 mois et nous sommes 11 à bord. Il y a Solène qui fait un peu la chef par moment, Thomas et Quentin, pêcheurs à bord mais on n'a pas encore eu de poissons, Amélia règle les embrouilles à bord, Linda aime bien créer des conflits, Wilfried le skipper, Christophe le boss et certains l'appellent la bosse, Kélig l'encadrante avec Francis, le blagueur et Ben. Nous naviguons depuis hier en direction des Baléares. Ensuite, nous irons à Gibraltar pour voir les singes, puis aux Canaries pour faire des randos avec de gros sacs à dos. Nous irons passer Noël en Casamance et rencontrer des familles. Après, nous couperons l'équateur pour aller au Brésil, nager avec les dauphins et les tortues, et jeter des gens qu'on n'aime pas aux requins. Puis, nous serons moins sur le bateau, environ 9 survivants pour l'Amazonie où, je l'espère, nous ne nous ferons pas manger les pieds par des piranhas et des crocodiles. Nous continuerons le voyage en Dominique pour aller dans les sources d'eau chaude, en Guadeloupe où j'irai voir ma famille et prendre des médicaments pour les emmener à l'Île à Vache. Nous poursuivrons et finirons l'aventure au Vénézuela. On prendra l'avion pour revenir en France (Sète) et puis certains prendront le train pour rentrer à la maison.

Stevie

Interview de Solène

On est partis fin octobre de Sète, après le stage d'une semaine dans les forêts du Haut-Languedoc, puis nous sommes allés vers les Baléares et Carthagène car il y avait une très forte mer. C'était la première fois que je faisais du bateau avec une telle mer. Ça mouillait vachement, c'était dur, on se découvrait aussi… C'était la galère. On est allés à Gibraltar, voir les singes. Arrivés aux Canaries, ça n'allait plus du tout. Il y avait des problèmes de violence, l'acclimatation au bateau était vraiment difficile. Nous sommes partis en randonnée à La Palma. Ensuite nous avons été sur l'île de Tenerife, au Teide. Linda est partie, c'était un poids sur l'équipe donc c'était très très dur pour elle et pour nous, elle ne voulait pas faire ce voyage. Quand elle est partie ça a été un peu mieux. Et là, Aurel est arrivé. Aurel est un jeune très motivé qui a 15 ans et qui projetait de partir pour le voyage d'après. Ricardo, 14 ans, adopté du Chili et confié aux services sociaux, est arrivé sur le bateau aussi, on s'est donc retrouvés à 7 jeunes.

L'équipage 2007-2008 au départ du quai d'Alger à Sète.
En haut : Francis, Amélia, Kélig, Linda, Benjamin, Thomas, Stevie, Quentin.
En bas : Wilfried, Solène et Christophe.

Méditerranée

Enfin nous sommes arrivés en Méditerranée, la vraie, la capricieuse ; celle qui change d'avis toutes les 10 minutes, celle où tu surfes quand t'es au près.
Celle où t'as 3 nœuds de vent et 1 mètre de creux.
Ça fait plus d'une semaine que l'on est partis.
Mais on avance quand même dans le temps et dans l'espace et pas qu'un peu. On est presque à 10 nœuds de moyenne avec une allure en général au grand largue. Ce qui est vachement agréable à barrer. Mais ça pour le moment, peu de jeunes peuvent le confirmer.
Pour eux, c'est une corvée terrible, du temps perdu, à certains ça « casse les couilles », mais pour d'autres, c'est seulement difficile, c'est une découverte, un apprentissage, peut-être qu'il y a aussi de la peur, peur des éléments, de la force du vent…

Benjamin

Vendredi 9 novembre

Je pense que ce qui restera le plus, dans l'esprit de chacun de ce 9 novembre 2007, c'est le nombre d'animaux marins que nous avons croisés. C'est comme un ballet enchanté. Une tortue ouvre le bal. C'est pour moi la première fois que je vois une tortue de mer et c'est bizarre de voir cette carapace flotter à la surface de l'eau ! Puis vient le tour des dauphins qui nous offrent un spectacle : ils se tournent, nous regardent puis bondissent hors de l'eau. Soudain, « oh ! Un souffle ! » Eh oui, ce sont les rorquals qui rentrent en piste, plus timides, ils gardent leur distance. Mais bientôt vient le clou du spectacle, ils ont choqué Stevie qui vous dirait que c'était vraiment trop « mystique ». Eh oui ! Ce sont encore eux, les dauphins, mais différents. Des dauphins environ 3 fois plus grands que les précédents venus avec les thons pour une partie de pêche endiablée. Je ne vous parlerai pas de ces poissons qu'on apercevait au loin effectuer des bonds de plus de 3 mètres de haut !

Amélia

Interview d'Aurel

Je partais pour vivre la collectivité, que je pensais avoir connue, déjà, chez moi, dans ma famille et puis avec les nombreux camps que j'avais faits avec les Éclaireurs. En fait, c'est complètement autre chose. Passer autant de temps dans un espace restreint, c'est vraiment vivre ensemble, s'imposer des règles, faire preuve de « conciliante », de patience, c'est quelque chose que je ne pensais pas aussi important dans le voyage. C'est un aspect du voyage qu'il ne faut pas négliger. Même si 10 voyages se répétaient sur le même itinéraire, tous seraient différents, selon le groupe à bord - surtout que c'est un petit groupe ! Les qualités et les défauts de chacun influencent vachement le déroulement du voyage. On peut être dans un environnement magnifique, sur une île déserte, au milieu des dauphins, et néanmoins très mal, intérieurement. Si ça ne se passe pas bien, on ne profitera pas pleinement et on n'en gardera pas un souvenir aussi fort que si tout est net à bord.

Kélig et Thomas accompagnés de dauphins.

Canaries

Journal d'une journée presque ordinaire

Mercredi 21 novembre

Récit en un certain nombre d'actes…

Grosse fumée épaisse qui sort du cargo, pas très loin de notre bateau, toujours à quai à Santa Cruz de La Palma, en position peu confortable à cause de vilains anneaux en ferraille qui viennent chatouiller la coque tribord lorsque la mer monte et qu'elle entre au fond du port! La curiosité légitime du matelot Quentin le fait se jeter sur l'appareil photo du bord et se précipiter sur le lieu de l'événement, en bon reporter spécialisé. Il faut que vous sachiez que Quentin a une idée en tête, rejoindre notre noble corps des marins-pompiers pour sauver des vies et éteindre les incendies… Aujourd'hui est un autre jour… de bilan* mensuel et individuel.
*Bilan: les bilans et temps de réflexion font partie des objectifs à réaliser pendant le voyage.
Ils doivent permettre d'avoir un suivi sur l'évolution ou la régression de chacun.
Une journée où les vents d'ouest ont tourné et rejeté les nuages vers d'autres îles. Ça va nous aider à faire sécher le linge qui commence à moisir sur le pont. Nous allons donc recevoir tout au long de la journée - et plus si nécessaire - l'équipage «jeunes» pour faire le point et discuter. Le support étant une grille à cocher, des questions précises auxquelles on répond brièvement (ex: qu'as-tu appris? Pourquoi es-tu là?) et un schéma décrivant les relations avec les autres membres du groupe. Bref, des choses simples et bien rôdées par l'association lors des expéditions précédentes.

Fin du 1er acte, début du suivant…

«Chère maman, cher tonton, chère mamie, chers amis!
Je t'envoie cette gentille lettre de l'île de La Palma où le soleil brille et c'est super, on s'éclate avec les copains et le voyage se passe bien… bla, bla, bla… bla, bla, bla…»
«Oh, c'est super! Quelles belles photos, quelle chance tu as de faire un si beau voyage! Profite de ce qui t'est offert!..»
Merci chers lecteurs, tontons, mamies, mamans, amis pour vos encouragements et toutes vos belles phrases que l'on peut lire sur le site de Grandeur Nature. Nous avons besoin de vous pour nous soutenir, nous, vos petits et grands aventuriers.

Suivant :

Grosse pluie tiède sur le pont, le regard fermé de Thomas (et son ampoule au pied que je soigne depuis 3 jours).
-Vas-y, fais chier, ce linge de merde !
-Mais je vais t'aider Thomas !
Et Thomas, sans me répondre s'en va rejoindre Stevie pour jouer au p'tit con et se foutre de la gueule d'Amélia, Solène… Thomas au visage si doux et tellement agressif quand il côtoie sa bande et rêve de vacances dans les banlieues rouges.

Suivant :

«Poussez-vous, c'est déjà pas assez large sur ce putain de bateau, je passe et j'garde mes Nike si je veux… et mon MP3, personne n'y touche!
Tiens, toi, t'as vu l'autre là-bas, comme il est «shimm» !? Vas-y, casse-toi, t'as qu'à la faire, toi, ma lessive, Vas-y range-la ma cabine !...»
-Euh !? Stevie… Que t'apporte ce voyage ?
(Merci au lecteur d'observer quelques minutes de silence en guise de non-réponse) Rien à dire le gars, même pas qu'il n'est pas content d'être sur ce beau bateau avec des adultes (pas des éducs, ni des juges, ni des flics) souriants, qui ont envie de l'aider !....

.../...

Suivant :

«Mais quand elles sont en détresse, que leurs bras lancent des SOS…» Alors STOP, pas question de laisser s'installer le caïd et sa petite bande. Solène et Amélia attendent véritablement de vivre une aventure vraie, bien sûr avec des hauts et des bas. C'est loin d'être le cas: Solène veut débarquer, arrêter, repartir, ne plus voyager et Amélia a du mal à contenir sa tristesse devant une telle situation.

Suivant :

La p'tite fille a grandi (voir le journal du 15 novembre), ses yeux sont toujours aussi noirs, son regard aussi manipulateur: les encadrants sont aux petits soins avec la demoiselle qui partage sa cabine avec ses effets personnels qui traînent, sales, en vrac sur le sol et ses produits de beauté bien rangés sur l'étagère.
«Ta gueule, je t'emmerde! J'te parle pas! J'suis comme ça…» Puis elle s'empresse de se réfugier auprès de ceux qui ronronnent pour ses beaux yeux, pour qu'ils deviennent ensemble encore plus insolents.

Suivant :

Vers 17h, Benjamin se précipite dans la coque bâbord.
Notre futur pompier s'entraîne à mettre le feu au bateau à l'aide d'un briquet et d'une bombe de déodorant. Geste non prémédité bien sûr, mais qui relève de l'inconscience, geste qui aurait pu être lourd de conséquences pour notre beau bateau en bois et son équipage.

Suivant :

Ce soir, mamies, tontons, amis, mamans, j'affirme que les matelots Grandeur Nature sont sous le choc. J'affirme que si cela continue… Il faudra que cela cesse!!!
Finis les contrats de bonne conduite, finie la belle signature au bas d'engagements bidons.
Des actions! Et un respect de chacun, un respect des vrais matelots partant à la découverte des Terres Lointaines. Les autres, qu'ils dégagent !!!

Post-avertissement: Ce texte n'est pas signé par tous les membres de l'équipage, mais exprime le ras-le-bol d'une situation qui dure…

Francis le 22 novembre à 7h30

À l'ascension du Teide.

Rando à La Palma

Amélia : La rando m'a fait du bien, ça nous a permis de « souffler », de nous éloigner du grand groupe tout en découvrant l'île. En plus, la rando s'est très bien passée et ça fait du bien de ne pas se prendre la tête pendant quelques jours !
Benjamin : C'était vraiment super, le chemin des cascades avec tous ses tunnels. En plus, on s'est surpassés physiquement pour ne voir que des belles choses. Stevie a été très sympa pendant ces jours mais est redevenu très con, arrivé au bateau, c'est dommage !
Stevie : Moi, j'ai bien aimé cette rando même si ça a été épuisant. J'ai bien aimé les grottes avec des sortes de jets d'eau et aussi les trous dans les grottes pour voir la vue. J'ai bien aimé aussi les miradors.

Arrivée à la Gomera, plein de bonnes nouvelles

Commençons par la première journée au port.
Nous sommes enfin posés avec l'électricité et l'eau.
Ah ! Ça fait du bien, on va enfin pouvoir faire nos lessives et utiliser nos loupiotes de cabine et pas nos frontales.
Nous allons donc pouvoir faire les courses, écrire à nos parents et pouvoir nous doucher à l'eau douce et chaude.
Le bonheur intégral ! On va enfin pouvoir recevoir lettres et colis que nous attendons depuis si longtemps.
De la joie s'est vue dans les yeux de tout le monde et tout le monde a retrouvé le sourire. Moi, j'ai eu au moins sept lettres et un colis. J'ai eu une montre que je trouve super belle et les autres jeunes ont eu plein de gourmandises et de beaux poèmes.

Tout ce bonheur en une simple matinée. L'après-midi, un autre cadeau arrive, principalement pour Amélia qui va enfin pouvoir parler avec quelqu'un de son âge. Je vous laisse réfléchir… Thomas et moi nous sommes amusés à attraper des petits poissons à l'épuisette, à glisser sur la vase et à nous baigner.
Alors vous avez réfléchi ? Eh oui ! C'est bien lui : Aurel, 15 ans. Il vient de Carcassonne, du village de Montolieu. Il est né à Bagnoles, il est super motivé. Stevie et moi nous nous sommes empressés de lui poser quelques questions sur le Fred Olsen (ferry à grande vitesse).
Pendant le repas du soir nous avons parlé de ses premières impressions et de son arrivée sur le bateau !

Quentin

Du plus bronzé au plus blanc : Stevie, Ricardo, Thomas, Quentin et Aurel... En route pour les pays chauds !

Conclusion :
Voilà plus d'un mois et demi que nous naviguons sur notre beau bateau à la découverte d'îles surprenantes.
En un mois et demi les gens ont eu le temps de changer (en bien ou en mal !), en un mois et demi, même l'équipage a changé ! Christophe et Linda ayant laissé leur place à Aurel et Ricardo. Nous avons appris à vivre ensemble (enfin presque…) Maintenant, le bateau ne nous est plus inconnu (enfin à part pour Aurel et Ricardo bien sûr qui vont vivre leur première navigation) et nous sommes presque prêts pour la traversée jusqu'au Sénégal.
Chacun se prépare pour cette dizaine de jours de navigation qui va nous emmener en Casamance car quand même ce n'est pas rien ! On a tous hâte d'y être, de vivre avec les gens, d'apprendre leur culture, leurs traditions, leur mode de vie, de découvrir des paysages inconnus, différents de l'Europe.

Amélia

Casamance

Les premiers pas en terre africaine

Solène :
Durant la traversée pour aller au Sénégal c'était comme un nouveau départ avec ces nouveaux arrivants. Donc, c'était à nouveau réapprendre à se connaître, il y avait moins de confrontations mais ce n'était pas évident ; personnellement, je n'avais pas trop l'habitude d'habiter avec plusieurs personnes.
On commençait à faire des efforts mais on était plus dans le « je veux changer les autres mais pas moi ». Je crois que c'est là que le voyage a vraiment commencé pour moi. Arrivés au Sénégal, il y avait la joie de voir la terre. On est arrivés dans un petit village qui s'appelle Haere chez Yves (un ami de l'asso) et Sosso, Sénégalaise. On a mouillé devant leur terrain et on est allés dans le village - distant d'une demi-heure de marche - pour se présenter. On a rencontré des gens vraiment très gentils dans ce petit bled. On a passé Noël là-bas, on est allés à l'église.
On a dormi une nuit chez le directeur de l'école. Ils nous acceptaient malgré notre couleur de Blanc, ils ne nous voyaient pas comme les colonisateurs. Noël, le jour de l'an, c'était sympa. Sauf qu'il y avait quand même des tensions entre nous, de la rivalité. Les plus âgés temporisaient l'ambiance, les autres en duo ne se supportaient pas. Et moi, je ne me sentais pas très bien, je ne trouvais pas vraiment ma place.

Samedi 22 décembre

Le fleuve est splendide, il y a une multitude d'oiseaux : des hérons, des flamants roses, des vautours et des marabouts. De notre grand voilier, nous voyons les quelques petits villages bordant le fleuve. Nous entrons dans le bras du fleuve qui nous mènera devant chez Yves, et à ma grande surprise il n'y a pas de roseaux ni de cocotiers mais des palétuviers, les pieds dans l'eau salée et quelques baobabs et palmiers. C'est vraiment magnifique, je suis vraiment heureuse, heureuse d'être arrivée et aussi pressée de rencontrer la population.
Après un petit moment, nous arrivons devant la maison d'Yves, ça a l'air trop beau ! Nous nous accrochons à une bouée et une pirogue nous rejoint, conduite par Nyambon. Pendant la soirée, nous discutons avec Yves et Sosso : ils nous expliquent plein de choses, Yves la construction de son campement et le fétichisme, et Sosso nous parle des coutumes diola (car ici tout le monde parle diola et plus ou moins le français), du mariage, de la vie des femmes par rapport à celle des hommes, elle nous parle de ses enfants, de son mariage avec Yves, puis elle nous dit que nous devons danser en pagne le 26 décembre pendant une grande fête. Elle nous offre des pagnes qu'elle a achetés spécialement pour nous, les filles, et ça nous fait vraiment très plaisir.
Après de belles et longues discussions nous rentrons dans notre maison et dévorons une grande assiette de pâtes. Quelle superbe journée : je suis heureuse !!!

Solène

Le 28 décembre

Nous retrouvons Mané à l'école. C'est en ce moment les vacances de Noël, les hommes en profitent donc pour construire une quatrième classe.
Nous nous installons dans la bibliothèque, au calme, et la première interrogation de Mané est de nous demander quel est notre but, ici. Regard flottant de Thomas, Solène et Amélia… Euh, c'est dur comme question… Finalement, Amélia se lance : « On voudrait apprendre votre culture et puis être utiles ! »
Mané est enthousiaste à l'idée de nous recevoir dans son école. Il souhaite vraiment qu'il y ait un échange. Deux jeunes de Grandeur Nature pourraient venir passer deux journées à l'école et une nuit au village pour suivre, dans son entier, le quotidien d'un enfant, avec aide pour les devoirs, le soir, et nous, nous pourrions faire quelques interventions dans les classes. Nous avons décidé que nous ferions aussi une grande projection d'un film pour tout le village, tous les vendredis soir. Le cinéma sous les baobabs et les étoiles, c'est magnifique !!!

Kélig

Nyambon amène Benjamin, Aurel et Quentin à la découverte des bolongs (bras du fleuve).

Un portrait rapide de chaque jeune vu par Nyambon :

Amélia : elle est très belle, sérieuse, ne parle pas beaucoup, très calme.

Solène : très belle aussi.

Thomas : très turbulent, il est bon, attentif et a appris beaucoup.

Quentin : le plus dur, un peu attentif, a appris un peu. Il faut lui parler plusieurs fois avant qu'il ne fasse quelque chose.

Stevie : Un peu sérieux, il n'écoute pas trop les conseils, mais il est bon pour la pêche !

Ricardo : Grand travailleur, aime la pêche, a beaucoup appris, il est sage et écoute.

Aurel : Sérieux, calme, écoute, attentif, fait ce qu'on lui demande tout de suite.

41 jours en Casamance…

Le 31 décembre

Le film a commencé, tous les petits du village sont là, attentifs à tous les gestes de Fred et Jamie de «C'est pas sorcier». À la fin de ces épisodes, on doit manger mais le groupe vient de mettre un épisode de Charlie Chaplin (comme vous pouvez le constater tout se fait en groupe), tout le monde rigole, les grands, les petits, ça fait plaisir de voir tout ce monde rire. À la fin de ce grand moment, place à: *1h30 de froid*. Moi perso, ça ne me plaît pas parce que c'est pas mon style de film, mais je vous passe les détails. Tous sont captivés. Ils n'ont, sans doute, pas tous vu comment est la neige. Ce film raconte la vie d'une famille de trappeurs dans l'Alaska. À la fin de ce film, on a tous froid! Bon allez, on rentre, je prends la brouette où il y a le rétro, le générateur et l'essence. Je la pousse pendant les ¾ du chemin, aidé bien sûr d'Aurel, l'homme du groupe et de Kélig. Enfin, on arrive. Sosso et Yves sont couchés; on prend l'annexe et on retourne au bateau, mais en plein milieu de la nav, c'est l'heure, enfin le moment attendu. On est en 2008, donc on arrête de pagayer et on se fait la bise. Je vais me coucher avec de bons moments.

Ricardo

Lundi 7 janvier

Cet après-midi, un petit groupe de l'équipage est parti au village aider à la récolte du riz. En pays Diola, le riz est l'aliment de base. Il est aussi symbole de la richesse et l'objet d'offrandes aux fétiches. Celui qui possède de nombreuses rizières est considéré comme riche et puissant.
Le riz ne s'achète pas car chaque famille a sa propre production.
En Casamance passer une journée sans manger de riz signifie se retrouver dans la pire des misères. En tout cas, si en Casamance on vous invite à partager un plat de riz, surtout refusez! Après ce délicieux repas, vous ne supporteriez plus votre riz blanc tout collant!

Aurel

Le 12 janvier

Ce matin je suis motivée pour faire le jardin avec Sosso! Alors c'est parti!
On commence par faire des trous pour les tomates ensuite on fait des tuteurs.
Mais pour faire des tuteurs avec des bouts de bois il faut des bouts de bois! Alors on part en brousse, coupe-coupe en main, pour aller les couper. Ça nous a finalement pris presque toute la matinée. Et pendant que Thomas, Sage et Imperturbable, se concentre sur la conception de sa cuillère, nous finissons les tuteurs et mettons en terre les plants de tomates, aubergines et puisqu'on y est, d'oignons aussi! Nous admirons, fièrement, notre travail, en fin de journée. En plus il est temps car tout le monde revient de son côté et on se retrouve tous sur la terrasse de Sosso et Yves.

Amélia

Un habitant de Niomoune trie le riz.

Le plus difficile : Vivre ensemble

Vendredi 11 janvier 2008

Bon voilà, je me dévoile, je vous explique pourquoi j'avais souhaité partir. Tout commence quand je me prends la tête avec Quentin donc je l'ai frappé, pas trop violemment, mais pour les encadrants ça l'était. Bref, c'est parti de là, je leur ai montré ma vraie face parce que dans la navigation j'ai essayé de ne pas répondre à ses provocations que lui appelle de la rigolade. Je suis plutôt à montrer qu'il ne faut pas me faire chier, et à prendre la place par la force. J'ai essayé de le faire calmement mais les autres, pour moi, ils ont trop pris la confiance. Donc, ça a été ma première mauvaise réaction. Donc, je suis redevenu comme j'étais avant de partir. Je m'énerve au quart de tour.
Après être passé à l'acte j'ai dit que je voulais rentrer parce que je sais de quoi je suis capable et que si Quentin me saoule encore ça serait vraiment pire. Deux semaines plus tard, après avoir projeté un film au village, je me suis battu avec Stevie pour une lampe. Donc, comme vous pouvez le voir ça part au quart de tour pour un rien. On en a reparlé et j'ai dit que je voulais partir et que c'était sûr. Je ne voulais pas être viré pour de la violence mais partir de mon plein gré, et aussi surtout ma copine me manquait. Deux trois jours passent, et je ne change pas d'avis. Un soir, Sosso est venue, on lui a fait part du problème et elle m'a parlé. Elle a dit que ce voyage est comme quand on se lave. On enlève toutes les impuretés. Et si je pars, les personnes vont se dire que je n'ai pas changé… Et que je risque d'aller dans un truc pire et que ma copine je ne la reverrai sûrement pas avant très très longtemps. Voilà, ça m'a fait changer d'avis.

Ricardo

Vendredi 18 janvier

À dix-huit heures, notre riz pilaf est prêt, nous rejoignons donc à notre tour Haere pour la séance de cinéma du soir. Une fois la projection terminée, contrairement à leur habitude, les enfants ne se dispersent pas en courant mais restent avec nous. C'est à ce moment qu'un petit groupe de filles se met à chanter la chanson, bien connue au village, d'Amadou et Mariam : « Ne t'en va pas ». Alors tous les enfants reprennent, en chœur, le chant. Puis ils se mettent à taper des mains et ils enchaînent sur des chants diolas. Enfin, ils forment une ronde et commencent à danser. C'est merveilleux de voir des enfants aussi joyeux. Mais le temps passe et il faut tout de même rentrer au bateau. Et quand notre équipage décolle enfin, tous les enfants nous suivent dans un même mouvement général. Ils chantent des chants d'adieux et des chants religieux. C'est très beau et très émouvant. On se croirait au départ de Casamance. Chacun se force à penser qu'il nous reste encore une semaine à passer ici et plein de choses merveilleuses comme celle de ce soir. Mais dans le fond, tout le monde sait que de cette dernière semaine, il faut profiter un maximum. On ne quittera pas la Casamance, on ira au Brésil.

Aurel

Aurel :
Je me suis rendu compte que le plus important dans un voyage comme celui-là, c'est la communication. Les innombrables groupes de parole, réunions qu'on a faites en témoignent, puisque pour que ça avance, il faut parler des problèmes, il faut faire en sorte que ça évolue. Donc, dans un groupe comme ça, on ne peut pas faire abstraction des gens qui nous entourent, on ne peut pas dire « ça ne me regarde pas »… Des fois, je me suis dit : C'est bon, je suis là pour vivre mon voyage, je n'ai pas envie qu'il soit gâché par deux personnes qui ne veulent pas que ça se passe bien. Mais en fait, ce n'est pas possible, ça ne peut pas se faire, il faut que tout soit exprimé clairement, pour que ça aille bien, les non dits, les rancunes. Il ne faut pas garder ce qu'on a sur le cœur.

Cherchez l'intrus…
Aurel au milieu des enfants du village écoutant un discours.

Merci à tous les gens de Haere !

Aurel :

41 jours, un millier de belles rencontres, autant de belles découvertes et de nombreux instants inoubliables… Pendant la navigation Canaries-Sénégal, nous avons tous imaginé la Casamance de manières différentes. La première semaine a été bien remplie par les festivités, les premières découvertes, les premiers contacts avec les gens du pays… Puis les jours ont défilé, les uns après les autres, et l'on a pris le rythme de vie casamançais. On s'est peu à peu habitués à la Casamance, on a installé un campement à terre, on a aidé Yves et Sosso dans leurs différents chantiers. Enfin, on a rendu des visites fréquentes à Haere pour faire des parties de foot avec les enfants, pour rencontrer les gens, pour faire des interventions à l'école ou encore pour projeter des films pour tout le village. En retour, les villageois nous ont accueillis comme des rois. Avec eux, on a dansé, on a chanté et on a appris. On a été invités à leur fête et ils nous ont fait prendre part à leur culture.
C'est avec les enfants que nous avons le plus sympathisé, parce que ce sont eux qui sont venus vers nous. Au bout d'un mois, on les connaissait pour la plupart par leur prénom. Mais tout ça, c'est en partie grâce à Mané qui nous a intégrés dans le village.
Les adieux ont été difficiles pour tout le monde et beaucoup d'entre nous espèrent revenir.

Dimanche 20 Janvier

Ce matin, le fleuve est calme et les oiseaux chantent mais un orage s'annonce. Le groupe craque. Kélig demande une réunion surprise sur le pont pour faire le point sur Ricardo, Thomas, Stevie et moi. Amélia en a marre, Solène entame une grève de la faim, Stevie ne sait pas quoi dire, Thomas et moi on veut rester mais il faut qu'on arrête nos bêtises. Ça a duré toute la matinée. Le soir tout le monde a réfléchi à notre réunion matinale. Je voudrais vraiment changer mais dans combien de temps ?

Quentin

La fête du départ

Aujourd'hui, c'est le dernier jour qu'on va au village alors, nous avons organisé une fête avec tous les habitants. En marche vers Haere. En arrivant à l'entrée, une troupe d'enfants nous approche en courant, heureux et criant. Nous posons nos affaires et les adultes s'assoient d'un côté et les enfants dansent de l'autre, même nous, mais moi, je n'aime pas alors je décide de ne danser que le soir quand il fera nuit. Ensuite, tout le village s'est réuni à l'entrée de chez Mané, même les Sages ! Mané a demandé à Kélig si elle pouvait expliquer pourquoi nous avons acheté autant de vin de palme (60l) et de bissap (2 grosses bassines). Kélig s'est levée et a dit que demain nous partions pour traverser l'Atlantique et que nous avions envie de remercier tout le village pour tous les bons moments que nous avons passés ici. Mané a traduit en diola pour tout le monde.
Ensuite les Sages ont répondu que c'était la première fois que des Blancs passaient autant de temps au village et qu'ils offraient du vin pour prévenir de leur départ. Ils sont très touchés et nous remercient d'avoir passé autant de temps à jouer avec leurs enfants. Après, c'est le défilé des remerciements, chacun son tour. Aurel se lève et remercie tous les enfants de nous avoir accueillis chez eux, ensuite avec Quentin, on se lève aussi, on remercie le village, l'école et on dit qu'on est contents d'avoir passé du bon temps avec les enfants ! Ensuite la fête commence. Une jeune vient au milieu du cercle pour danser, pour animer avec un sifflet dans la bouche. Nous buvons à notre santé, « à la tienne ! » et c'est parti, les tam-tams retentissent et les femmes dansent. Quentin et moi allons regarder le diaporama des photos du village. Nous l'avons mis en boucle pour les gens qui viennent en retard. Pendant ce temps, Mané demande aux adultes de venir à l'école pour nous offrir des cadeaux de départ (noix de coco, pains de singes et même un coq vivant, mais pas pour longtemps !) Après le diaporama, nous avons enchaîné sur un film de combat « Vaincre pour l'honneur ».
Les enfants se régalent. Ils sont dedans et ils s'y croient. Juste après le film, nous nous préparons psychologiquement à partir mais c'est pas facile : on sait qu'on ne va pas se revoir. Ils vont beaucoup nous manquer parce qu'on est beaucoup restés ensemble et c'était un peu comme si on était une grande famille !!!

Thomas

Traversée de l'Atlantique

Solène :

Ça a duré treize jours.
J'ai beaucoup aimé car on s'est retrouvés en plein milieu entre deux continents lointains.
J'avais un drôle de sentiment car je n'aurais jamais imaginé me trouver là, sur ce bateau, avec des inconnus, au milieu de la mer, sans échappatoire.
On a pris du temps ensemble, et c'était reposant, riche, c'était bien. On a appris à naviguer.
On commençait à se connaître et chacun avançait de son côté mais aussi avec les autres. Pour moi, ce furent de bons moments, avec les tâches quotidiennes ménagères et la cuisine à faire ce qui créait des tensions mais bon.
Parfois je m'isolais, quand je n'allais pas bien…
Ah oui ! On a jeté une bouteille à la mer, au passage de l'équateur, on a tous barré.

3 février

Quart de nuit : 23h. Je dors profondément. J'entends alors, au loin, la voix de Thomas : « C'est l'heure et il y a plein de dauphins ! ». Ça motive pour sortir de la cabine. Debout, je me rends compte que le bateau bouge plus qu'hier, c'est vrai que nous sommes sur l'Atlantique. Je m'habille vite et sors. Les dauphins sont là, devant le bateau. Alors je file, moi, à l'avant. Bien sûr, il faut s'attacher. Ils sont là… 5 ou 6 dauphins qui se relaient à l'étrave du bateau. Le vent atteint 18 nœuds, on avance à 8/9 nœuds alors les dauphins filent. On attend un peu, on en distingue 1, 2, voire 3, 4 qui arrivent des profondeurs. Ils restent en surface, un moment, semblant faire la course avec nous. Le plancton s'illumine autour d'eux. Et puis hop ! Un petit saut, des jets d'eau lumineux, leurs peaux brillantes, et ils disparaissent tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt vers le fond. Amélia nous rejoint. Le spectacle continue. Amélia et moi parlons à bâtons rompus. Le temps passe si vite qu'à 2h30, on se rend compte que l'on n'a pas encore réveillé la relève. Stevie fait le point, on réchauffe le thé, les autres arrivent pour prendre le relais. Il est temps de retourner au lit pour finir la nuit.

Florence

Aujourd'hui est une journée bien spéciale : nous allons passer l'équateur. Francis a l'idée de faire une bouteille à la mer. Alors, on prépare, tous, un petit mot. Il me tarde de passer l'équateur, parce que tant qu'on n'y est pas, on ne peut pas se baigner. On pourra manger les « Ferrero » de Francis. C'est la première fois que l'équipe passe l'équateur. Francis est au GPS et c'est lui qui nous dira lorsque nous serons à 00°00. Il ne reste plus que 10 min, on affale la voile d'avant car nous allons à 7 nœuds. Plus que 1,2 mille, dit Francis. Nous commençons l'affalage de la grand-voile. 5,4,3,2,1… Wil saute à l'eau sur cette ligne imaginaire. On boit la tasse, on s'embrasse et on joue dans l'eau. Après on sort et on mange les Ferrero, ça va, notre crainte qu'ils aient pourri est effacée. Ils sont très bons et Francis en donne un à la mer. Nous repartons, à 8 nœuds, pour une fin de transat mouvementée.

Quentin

Vers 3 heures, le vent a molli, nous renvoyons le génois et notre cata se remet à filer à 8/9 nœuds. Que c'est bon de naviguer à cette vitesse, d'autant plus que le ciel s'est dégagé progressivement pour laisser réapparaître les étoiles vues cette fois de l'hémisphère Sud. Ce quart avec Amélia et Solène est également l'occasion de discuter des relations humaines au sein de l'équipage, des tensions entre les gens, de la violence verbale de certains, de la sensibilité des autres. Nous sommes tellement pris dans cette conversation que l'on ne se rend même pas compte que la fin de notre quart est déjà passée. Tant pis, nous n'avons pas encore sommeil, nous laissons dormir les autres une heure de plus et en profitons un peu plus longtemps. Ah ! Si tous les quarts étaient comme ça ! À 6h, nous allons tout de même nous coucher avant une nouvelle journée de navigation, peut-être la dernière de cette traversée.

Wilfried

Le plongeon sur la ligne mythique de l'équateur.

Le Brésil

Solène :
Arrivée au Brésil, à Fernando, c'était très beau. On a fait des sorties nocturnes pour aller voir pondre les tortues.
C'était sympa. Puis on est allés à l'atoll das Rocas. Un atoll merveilleux. Là-bas il n'y a pas eu de batailles ni de disputes tellement c'était beau, l'eau était limpide, chaude, on a vu des requins. C'était incroyable !
Je me rappelle le sable tellement blanc de ce lagon. Là, il n'y a pas eu de problèmes, on ne pensait plus aux autres.
On a même mangé du magret de canard, un grand moment !
À Fortaleza, c'était le retour à la ville, pour faire des courses, acheter des hamacs pour tous.
On a préparé le bateau et on est partis vers la Guyane.

Turtle's night

C'est avec Clarisse que nous avons observé les tortues, cette nuit. Clarisse est une étudiante en biologie, elle est volontaire pour protéger les tortues, elle a terminé son diplôme en décembre, elle vient du Brésil et sa grand-mère mange des tortues de terre mais elle, surtout pas !
Cette nuit, c'était pas une nuit comme les autres. J'ai vu une tortue, c'était une première pour moi, c'était très beau de la voir creuser. Elle était très grosse (1,20 m). J'ai beaucoup aimé cette ambiance de l'aventure, aller de nuit voir une tortue pondre. C'était exceptionnel ! Une fois qu'elle a eu fini, je suis reparti me recoucher émerveillé.

Thomas

Jeudi 21 février

Une lumière diffuse illumine l'entrée de ma cabine. Tiens, voici un Wilfried qui passe ! Ah, et le voici qui repasse ! Y'a pas de doute, ce réveil en pleine nuit n'est pas une habitude du bord, c'est sûr, il se passe quelque chose d'étrange.
Ce matin, nous allons voir les célèbres dauphins sédentaires de Fernando de Noronha avec les spécialistes. Le rencard est à 5 heures pour Stevie, Solène, Quentin, Aurel, Wil et moi… On rassemble notre matos de plongée, nos idées et c'est parti. Sans un bruit, nous montons dans l'annexe et glissons sur l'eau à la lueur de la pleine lune.
Depuis notre arrivée à Fernando, un programme d'enfer a été établi avec les « intervenants » de la réserve naturelle. Car si nous avons été exemptés de taxes, c'est bien parce que nous sommes un bateau avec des jeunes assoiffés de découvertes, intéressés par cette île classée en réserve naturelle, par la promesse de belles plongées en eaux claires. N'est-ce pas ?
Que ce soit à travers l'observation des tortues, des dauphins, de la mangrove, chaque spécialiste montre et raconte ce qui existe, ce qui vit, ce qui grandit sur l'île. Apprendre à voir ce qui nous entoure, apprendre à y faire attention.
Comme ils disent à Fernando :
« On ne prend rien, on ne ramasse rien, on emporte seulement des photos comme souvenirs. Nous ne laissons rien après notre passage, aucun déchet, aucune poubelle, à part la trace de nos pieds nus sur le sable. »

Morgane

Morgane est devant une représentation en taille réelle de la tortue luth, Kélig devant celle de la tortue verte, et Amélia devant la tortue olivâtre.

Les vagues de Fernando de Noronha, réputées pour le surf.

L'atoll das Rocas

On trouve beaucoup d'atolls dans les océans Indien et Pacifique mais seulement un seul dans l'Atlantique Sud : atoll das Rocas. Ce dernier est un parc naturel, grand lieu de ponte pour les 500 tortues qui viennent à chaque saison. Pour s'assurer du bon équilibre de l'île et pour surveiller les bateaux passant à proximité ainsi que les différentes espèces animales qui viennent sur l'île, Zélia, habite là-bas dans une petite maison en bois depuis 17 ans. C'est elle qui a accepté que nous restions une nuit et une journée au mouillage. Elle nous explique un peu son quotidien. D'abord, elle n'est jamais seule sur l'atoll. En ce moment, elle vit avec Philippe, un étudiant en biologie qui travaille pour le « Proyecto TAMAR », l'ONG s'occupant des tortues marines. Mais il y a aussi souvent des étudiants et scientifiques qui viennent étudier les différentes ressources de l'île : le corail, les algues ou encore les différents poissons ou requins, et vivent donc pendant cette période d'observation sur l'île. Chaque mois un cata à voiles vient, pour l'approvisionnement en eau et en nourriture. Zélia revient aussi régulièrement à Natal sa ville d'origine, pour une vingtaine de jours et elle est, pendant ce temps, remplacée. Son travail est de faire, plusieurs fois par jour, le tour de l'îlot pour observer les millions d'oiseaux qui s'y trouvent et voir si, éventuellement, il n'y aurait pas de nouvelles espèces venues se reposer, par exemple. Les oiseaux nichent au milieu de l'île sur un tapis d'herbe d'un vert éclatant, ou peut-être est-ce l'effet que produit le contraste du vert de l'herbe avec le blanc du sable - essentiellement composé de corail et de déchets organiques - et le turquoise de l'eau. Rocas c'est les oiseaux, c'est aussi et surtout les poissons. Là-bas il y a à faire afin d'observer les nombreux requins de récif, les bancs de poissons anges ou chirurgiens, les centaines de tortues et de raies, tout ça dans une eau limpide et chaude. Il est aussi possible de plonger dans les piscines naturelles qui se créent grâce à des coraux et qui gardent à marée basse l'eau de la marée haute et par la même occasion des milliers de poissons qui profitent de cet endroit protégé pour pondre leurs œufs. Il y a donc beaucoup de bébés allant de la petite demoiselle au petit requin et à la petite murène. Bref, Rocas, vous l'avez compris, c'est le paradis !

Amélia

Aurel :
Il y a eu des escales très riches au niveau découverte de l'environnement, où l'on s'émerveille de la beauté naturelle, complètement inconnue de tout le monde à bord : les Canaries, Fernando de Noronha où l'on est allé à la découverte des tortues, du corail, des dauphins.
Puis aussi des escales beaucoup plus riches au niveau relationnel. Je pense à La Casamance ou Haïti.

Chaque escale est différente. Le fait que ça se passe bien ou pas dépend aussi de l'ambiance qui règne à bord et ça influence vachement les souvenirs qu'on garde.

Balade sur l'atoll das Rocas.
Entourés de Fous de Bassan,
nous longeons le lagon.

La Guyane

Dernière escale au Brésil : Fortaleza.
Vers 3h30, alors qu'on cherche l'entrée du port, nous distinguons deux énormes cheminées, mais qu'est-ce que c'est ? Une usine ou… Alors… Eh oui ! C'est un énorme bateau au mouillage mais avec des mâts de 50 m. C'est un prototype impressionnant qui doit mesurer 40m environ. C'est un monocoque à l'avant et un trimaran à l'arrière. Bizarre comme truc !!! Le lendemain nous apprenons qu'il appartient à Nelson Piquet, un ancien pilote de Formule1. Nous sommes maintenant installés au port avec eau et électricité, là nous faisons un nettoyage collectif du bateau à l'eau douce. Ici on est bien reçus, il y a piscine, salle de jeux, électricité, eau douce, Internet etc. Enfin, voilà une escale en Amérique du Sud super sympa !!

Thomas

Jeudi 13 mars
La Guyane nous accueille avec ses 4 « F » : Faune, Flore, Forêt, Fleuve.
Mais aussi avec son « H » et son « M » : Humidité et Moisissure.
C'est ainsi que commence ce 3ème jour en Guyane. Déjà, l'humidité ambiante a atteint les draps, le matelas ou le linge de certains, donnant naissance à de véritables cultures de champignons. Chacun s'active donc à sa lessive et entreprend vainement de la faire sécher. Nous gardons tous nos sens en alerte, bondissant pour rentrer le linge à la moindre averse. Notre système de bâche recouvrant le cockpit reste étanche mais nous donne au moindre coup de vent la sensation de parachute géant et fait un bruit infernal.

Aurel

Escale au village amérindien
Aujourd'hui on arrive à Yalimapo en stop, on rencontre la famille qui nous accueille. Nous parlons de ce qu'il faut faire et ne pas faire dans ce village amérindien, situé sur la réserve naturelle où les tortues luths viennent pondre par centaines. Mais laissez-moi vous parler de ma ruse ! Le lendemain, je vais me promener sur la plage et en revenant je vois un petit cercle de personnes et une énorme masse bleue sur la plage : une tortue luth est en train de pondre. C'est super rare une tortue de jour. Avec Stevie, on la regarde le plus près possible. On avait presque la tête dans son nid. On la voit pondre, c'est magnifique. Après elle rebouche son trou, et repart à l'eau difficilement. Dès qu'elle est partie on voit un œuf tout seul sur son chemin de retour. Alors, je le prends dans mes mains et les autres creusent un trou. On enterre l'œuf et ils vont se baigner mais moi je reste sur le sable pour faire une ruse aux braconniers. Je creuse un faux trou pour que les gens croient qu'il a déjà été volé et je vais chercher plein de coquilles d'œuf qui ont été mangés par les chiens errants. Je les mets tout autour du faux trou et je fais une trace de tortue qui retourne à l'eau, aidé par Morgane qui me tire par les pieds.

Quentin

Solène :
On a mis quelques jours pour arriver dans le fleuve Maroni. On découvrait la Guyane. On l'imaginait avec des guêpes énormes, des scorpions gigantesques !!. Arrivés à Saint-Laurent du Maroni on a passé quelques jours dans la forêt guyanaise avec des professionnels de cette nature. On a fait des courses d'orientations, de l'accro-mangrove, des balades. La forêt était impressionnante. En naviguant sur le fleuve, je suis montée en haut du mât et la forêt était si vaste que je ne voyais que des arbres gigantesques alors que moi j'étais déjà à 19m de hauteur. Tout était grand. Il n'y avait pas d'urbanisation, de gens, il y avait beaucoup de bruits d'animaux, ça sentait la mangrove, c'était grandiose.

Wilfried et Aurel , lors de la remontée du fleuve Maroni.

Thomas et Amélia observent une tortue luth pondre sur la plage.

C'étaient mes premières tortues vertes, mes trois premières tortues luth dont deux en train de pondre. Cela m'a donné une sensation d'exceptionnalité. Je n'y passerais pas ma vie mais c'était un moment très agréable à partager ; c'était super de regarder Quentin et Stevie, la tête dans le nid, pour voir les œufs tomber. C'était super d'être avec Aurel pour partager tout cela. Ricardo à fond dans le foot et la recherche de graines pour faire des colliers. Trop ravi d'être avec Morgane, qui m'a pris par la main pour aller voir les œufs. Depuis la veille, j'avais peur de déranger un moment d'intimité et de rajouter au trop grand nombre d'humains autour de la tortue.
En tous les cas, on en a pris plein les mirettes.

GSéb

Aurel :
Ce voyage, c'est comme une prise de conscience de ce qui existe dans le monde. La nature et sa diversité… Une des grandes découvertes du voyage a été la navigation, j'ai adoré…
J'étais un peu malade, au début, ce n'était pas facile mais ça ne m'a pas empêché de prendre du plaisir.
Mais je pense que ce qui est le plus constructif et qui fait le plus évoluer c'est la relation aux autres…

L'ADNG…

L'Association pour la Découverte de la Nature en Guyane a été créée en 1994. Elle a été lancée pour prendre la suite de l'association du « pou d'agouti » qui maintenant n'existe plus. Son objectif principal est d'encourager la découverte de la forêt guyanaise pour les jeunes Guyanais, mais elle travaille aussi, un peu, avec les touristes toujours d'origine guyanaise et fait de la formation avec des adultes. Elle accueille des classes de primaire et parfois de collège, faisant avec eux des activités ludiques et pédagogiques sur l'orientation et le réveil des cinq sens. Tout ça dans leur « camp réserve » qu'ils louent. Ces cinquante hectares de forêt sont délimitées d'un côté par la grand-route et de l'autre par une petite crique. Ce domaine comporte les trois sortes de forêts : de terre ferme, de bas-fond et la mangrove. Le terrain aménagé comporte un ponton, deux carbets pour dormir dans des hamacs, un carbet principal qu'ils aimeraient bien refaire plus grand et plus aux normes, des sanitaires, (douches plus WC), une cuisine, un tipi pour leur matériel et un cabanon pour entreposer l'eau et l'essence.
Ils possèdent quelques canoës à rames et un autre où l'on peut mettre un moteur. Ils fonctionnent avec l'énergie solaire, cuisinent à l'eau de pluie et se lavent à l'eau de la crique.

Solène

Une sortie nocturne

Nous allons en forêt avec Pierrot qui est un guide comique ! Sur le chemin, avec sa lumière, il éclaire toutes sortes d'araignées, de grenouilles, etc. Au fait, en parlant de grenouilles, nous nous sommes arrêtés pour en regarder une qui était énorme ! En repartant, Pierrot hurle : « Putain, merci la grenouille, car celui-là, s'il te mord, tu es fichu, il te foudroie, etc. »
Juste à DEUX mètres de nous, il y avait un serpent corail, il faisait 1 m 20, il est dangereux et même MORTEL ! Il est rayé de rouge et de noir, il a deux bandes blanches. J'étais content d'en avoir vu un mais pas de trop près quand même ! Nous continuons en regardant sur les côtés du chemin pour ne pas avoir une autre mauvaise surprise !
Puis Pierrot nous dit d'aller voir la mare aux grenouilles et là, nous apercevons 3 paires d'yeux de braise, c'était 3 caïmans gris. Au retour, nous allons à un trou de mygale, que nous avons vu hier, de jour. Elle était là, mais dès que l'on a approché, elle s'est engouffrée dans son trou. Nous rentrons ensuite tout en parlant de la vie de Pierrot, de ses études… En arrivant au carbet principal, nous regardons nos photos. L'autre groupe, qui était en canoë, revient vers nous et nous les leur montrons aussi avant d'aller nous coucher dans nos hamacs.
Voilà pourquoi ça, c'est de la journée !!!

Thomas

C'est l'apprentissage de la boussole avec Pierre, car le lendemain, chacun devra être capable de s'orienter sans guide dans la forêt amazonienne, afin de trouver le campement où l'équipe passera la nuit en hamac.

Lors de la sortie nocturne, les araignées se repèrent facilement car leurs yeux brillent dans la nuit… Gare aux toiles !

Grandeur Nature, c'est le bagne ?

Dimanche 23 mars

En fait en onze jours j'ai eu l'impression que je n'ai fait qu'effleurer la surface des choses, c'était plus une prise de contact et un repérage pour préparer un projet plus long, ici, peut-être au début de l'année prochaine. Aller plus haut sur le fleuve dans un village amérindien... partager leur vie quotidienne… aller visiter Kourou... et pourquoi pas aider Vent d'Ouest à faire des sorties voile ? En fait, des quinze jours en Guyane, on en a passé sept et demi à faire des lessives et des textes… Et surtout, pour certains, beaucoup de glandouille et de baignades et beaucoup d'engueulades !

Christophe

Mais ne nous méprenons pas, malgré la beauté de ce mouillage, qui aurait pu imaginer, caché dans ce décor, un univers de bagnards ? Car oui, après avoir été envoyés le jour dans « l'enfer vert », aujourd'hui nos bagnards sont soumis au travail forcé toute la journée ! Eh oui ! On leur demande de laver leurs affaires, avant de leur infliger le supplice des textes. C'est une forme de torture particulièrement redoutée. Il s'agit d'extraire de la partie sommitale de la tête quelque chose d'abstrait, des pensées, des souvenirs, à l'aide d'un instrument de torture à la pointe aiguisée que l'on nomme stylo. Pour ce faire, le forçat doit subir des rafales de motivation afin de retrouver « la mémoire », car le flot des mots éveille des nausées particulièrement symptomatiques de la forme carabinée de flemmingite aiguë ! Ne croyez pas que le rôle des gardiens soit plus tendre ! Tout le long de la journée, il s'agit de se relayer afin de ne pas laisser sombrer les bagnards dans le désœuvrement ! Ce matin, je garde Thomas en joue au bout de mon fouet, alors que, d'un œil, je lance un regard complice à Aurel : il finit son texte avec Stevie qui menace véritablement de s'effondrer d'épuisement à chaque phrase !

Morgane

Dimanche 30 mars

Vient enfin le moment où tout le monde se regroupe autour de la table du carré tribord et répond aux questions à tour de rôle : « Quel a été ton pire et ton meilleur moment ? », « Qu'as-tu appris ? », « Quelles sont tes relations avec les autres ? »… Finalement, ça nous aura pris toute l'après-midi. Mais la session bilan n'est pas terminée et Christophe nous ajoute une série de questions supplémentaires, un peu plus complexes, cette fois. Elles demandent réflexion, et ça ne semble pas être à la portée de tout le monde. Du moins, c'est ce qu'ils prétendent… Moi je ne pense pas que ce soit vrai, je pense seulement que beaucoup ont l'habitude qu'on leur apporte tout sur un plateau d'argent, l'habitude de réfléchir par soi-même n'est pas présente et je ne m'exclus pas du lot. Je finis donc cette journée avec en bruit de fond, Stevie, Quentin et Thomas se posant les questions « Qu'est-ce que j'apporte aux autres ? », « Quel est le but du voyage pour moi ? », « Qu'est-ce qu'une relation normale ? »… Une bonne nuit de réflexion m'attend.

Amélia

Aurel :

…C'est sur les relations qu'on travaille le plus durant le voyage. On apprend à être conciliant, à prendre sur soi, on est comme une microsociété dans laquelle on apprend à se faire une place et à vivre avec chacun. Ça m'a montré comment relativiser, vivre avec des gens de partout. On était vraiment d'univers différents. Le groupe, ce n'était pas des gens que j'avais l'habitude de côtoyer habituellement sur une longue durée comme ça.

Lundi 24 mars

Il est à peine 7h00 que déjà, tout le bateau sans exception se lève. C'est assez rare mais c'est le cas, ce matin, tout le monde respecte le programme : départ pour Saint-Laurent, le plus tôt possible, et petit déj' en route. Nous quittons la forêt où nous avons passé quatre jours merveilleux. À travers le hublot du carré défile la forêt amazonienne… Peut-être reviendrai-je un jour ici ? Qui sait ?.. Puis, je reviens à la réalité et, bien conscient qu'il reste quatre mois de voyage, je reprends l'aventure, au meilleur de ce qu'elle est.

Aurel

La Dominique

L'autonomie :
Une blague dominiquaise

Arrivés en Dominique nous avons tenté une nouvelle chose au nom étrange : « L'autonomie ».
Nous avons dit aux jeunes, après avoir vu ce qu'il y avait à faire : « Lessive, textes, dessins et bilans… ».
Maintenant vous vous organisez, c'est l'autonomie.
Petit temps de réflexion :
Mais on peut aller sur la plage jouer avec les jeunes ?
Oui, vous pouvez, mais vous savez aussi que, d'ici à demain soir, vous avez tous des choses à faire ?!
Ok, bien sûr… (allez vite on se casse avant qu'ils changent d'avis).
Et ils passèrent le reste de la journée sur la plage !
Le lendemain :
Aujourd'hui aussi c'est autonomie ?
Euh non, on va le faire plus classique, vous faites votre boulot et après vous irez vous amuser !
Ben, finalement, je préférais l'autonomie !
Du coup l'expression est restée, partir jouer sur la plage s'appelle maintenant « l'autonomie ».

Christophe

Le 20 avril 2008 Le retour aux sources

Je vous écris ce texte supplémentaire pour vous dire ce que j'ai retrouvé ici qui m'a rappelé chez moi.
Ici à chaque fois qu'on a rencontré des gens ils me demandaient : « D'où tu viens avec ta bouille de Guadeloupéen ? ». Des fois, ils me prenaient pour un guide touristique mais, comme je ne comprends pas l'anglais, les filles me traduisaient ou leur disaient que je parlais créole et là les gens avaient la réponse. Au début de la randonnée je ne parlais pas trop avec les gens mais au fur et à mesure je parlais davantage avec eux, en créole. Quelquefois, les gens parlaient créole et quand les filles ne comprenaient pas, c'était à mon tour de leur traduire. Pendant la fête, à « Petite Soufrière », j'ai retrouvé quelques musiques, mais aussi comment ils jouent aux dominos, quelquefois, chez ma tante.
Bref, la randonnée m'a rappelé beaucoup de choses. Tout ça m'a donné envie de connaître l'histoire de ma famille quand elle n'était pas encore en France et pourquoi elle est venue en France. En tout cas, j'aime bien la canne à sucre.

Stevie

Solène :

Nous sommes allés vers Trinidad pour voir où on pourrait sortir le bateau. Un saut de puce aux Testigos, un autre à Margarita. Puis la Dominique. Une navigation assez mouvementée, on était quand même toujours à apprendre, on commençait à maîtriser la navigation.
En Dominique nous sommes restés trois semaines, c'était très beau, c'était génial, on allait faire la lessive à la rivière.
Nous sommes partis en randonnée. Découverte des rastas, puis on est allés chez Genette, on a vu les tortues.
Nous sommes passés en Guadeloupe où nous avons pris les médicaments à emporter pour Haïti. Au passage nous avons pu voir de grands trimarans qui participaient à une course.

Morgane, Thomas, GSéb, Quentin, Solène, Amélia et Stevie dans le terrain de Jem à Trois Rivières… Petit moment de retrouvailles des deux groupes partis explorer l'île.

Nature et découverte

Rando en Dominique : La providence

Juste à gauche, une dame nous fait coucou de la main. Elle est entourée de plusieurs personnes. Good night, une légère discussion décontractée inspirée par l'ambiance environnante se crée. Des sourires, des rires ensemble. Question courante : « Mais ce sont tes fils ? ». À laquelle je réponds irrémédiablement : « Non, non ce sont des amis de voyage ». Bien sûr, à chaque fois, le même impact : des regards étonnés et intéressés. « Ah bon, et que faites-vous ici ? » « Nous recherchons un coin pour camper sans déranger personne ! ». Deuxième impact, ils se regardent tous, étonnés. Et à ce moment, sans aucune hésitation, ce monsieur à gauche qui jusque-là est resté immobile et placide se lève, me regarde droit dans les yeux. Il est grand, arrondi, c'est un homme d'âge mûr, il a des yeux pétillants, un visage rond, simple, il est robuste, sûr de lui et sans prétention. Il dit : « Venez, je sais où vous pouvez dormir ».
De la simplicité, des regards francs, des gens sobres, sereins. De belles rencontres, de beaux partages.

GSéb

Récolte de patates douces

5h du matin, M. Lucie vient nous réveiller pour aller à la recherche des patates. J'ai bien aimé parce que cela rend service à M. Lucie et M. Tison, car à 5 ça va plus vite qu'à 2 !! GSéb lui a aimé le contact avec la terre, chercher la patate, voir si elle est grosse etc… Pour vous expliquer vite fait le déroulement de la récolte, il faut aller à la racine, gratter et dès que vous touchez la patate, creuser autour et voir si elle est de la bonne taille !! Sinon, il faut la laisser. Il faut couper proprement entre la plante et le légume et entre le légume et la racine, puis la retirer !!! Bref, après j'ai beaucoup aimé l'étape suivante !! Il y a quelqu'un qui a un sac et celui qui récolte la patate la lui jette (comme si c'était un Rugby Patate) ! Puis une fois que le sachet est plein il faut le porter à la maison de M. Lucie qui est à 100 m plus haut, pour aller rincer les gros spécimens avant de les mettre dans un sac prêt à vendre !!! Moi, je n'ai pas trop aimé, car tu fais tout le temps pareil et c'est assez long et ça fait mal au dos… !!! Mais bon il fallait bien leur rendre service un jour car eux nous en ont rendu des centaines mais pas de la même manière.

Thomas

En haut : La rencontre de Quentin, Thomas et GSéb avec la famille de monsieur Tison où ils ont récolter les patates douces et confectionné des boules de cacao avec les fèves ramassées.

Stevie et Solène aident à planter un champ de bananier chez un autre Indien Caraïbe, Anthony, tandis qu'Amélia apprend à tisser un tapis traditionnel façon Bowers.

À droite : Aurel et Ricardo récoltent des graines.

Michel arrive…

Michel fait la connaissance de Genette et Lisa.

La Dominique a un avantage à mes yeux : elle est préservée architecturalement. De sorte que, sous certains angles de vue, on peut la voir comme vraisemblablement les premiers marins européens l'ont vue au XVI[e] siècle. Ce n'est pas que je me prenne pour Christophe Colomb, Magellan ou Vasco de Gama, mais voir une île ou un bout d'île, comme ils l'ont vue, est une idée qui me plaît bien !

Je m'imagine arrivant sur les côtes de la Dominique, il y a plusieurs siècles. L'île est là, devant moi, comme au premier matin du monde, comme Dieu l'a créée, si j'y croyais, ce qui n'est pas le cas. Dire que l'île est verte est en dessous de la réalité. Elle transpire la chlorophylle, dégouline de plantes, d'arbres. Des bananiers, cocotiers, manguiers éclatent en feux d'artifice, comme des bouquets semés à l'envie par un artiste inconscient de son art…

Du coup, j'ai mangé des trucs pas croyables. Des racines en tout genre : des ignames, des dachines et des bizarreries dont j'ai oublié le nom. Des fruits dont j'avais entendu parler, comme des pays lointains jamais abordés.

Merci « Grandeur Nature ». Grâce à vous, j'ai abordé les rivages de la carambole, flirté avec les limites de l'abricot-pays, remonté les rives du grand manguier et tiré des bords entre des pamplemousses d'une douceur inconnue.

J'ai bu des tisanes venues d'ailleurs : à la cannelle, au bois d'Inde, à la citronnelle et même au laurier, lorsque Aurel jouait au petit herboriste inventif !

J'ai rencontré des gens d'une gentillesse incroyable que je n'avais connue qu'au Cap-Vert, il y a plus de 20 ans. Je me suis fait claquer de bonnes grosses bises par Genette. Pas des bises à la « salut-tu-vas-bien ? », mais de la bonne grosse embrassade donnée avec un sourire où tout le corps semble sourire.

J'ai accroché mon hamac dans une cabane de bois et de tôles : celle d'Antony.

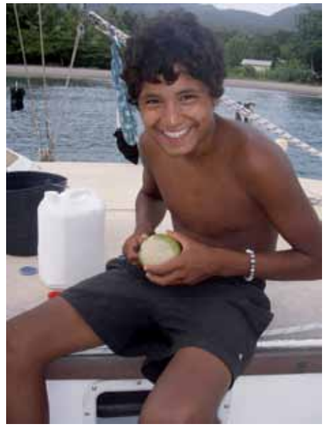
C'était rustique et même le mot rustique me semble raffiné pour décrire le lieu. « Rustique », finalement, ça convient bien pour une gentilhommière. On se croirait dans un article de « Relais et châteaux ». Non, la cabane d'Antony n'était pas « rustique ». Elle était simple, très simple, aménagée - là encore, le terme n'est pas très adéquat, ça sent la revue de décoration intérieure - de façon rudimentaire.

Mais le truc, c'est qu'Antony a réussi à ce qu'on s'y sente chez nous. C'est ça aussi et même surtout la Dominique, pour moi : une simplicité partagée !

Et puis, il y a eu le pique-nique au bord de la cascade. Très sympa ! Sur le chemin, on a tendu le bras (enfin, surtout Stevie et Ricardo) et on avait un peu de canne à sucre pour sucrer le café. On a levé les yeux et des noix de coco nous ont fourni le dessert.

On se baigne, on mange, on lézarde, on discute et on remonte pour la partie de foot de 17 heures. Et puis, il y aura le réveil à la cascade avec Aurel ; un moment rare…

De tout cela, il reste ce que j'ai dit à Ricardo qui m'interrogeait : c'était un tout petit morceau d'un excellent gâteau…



Michel

Thomas, Solène et Ricardo s'assoient sur le bord d'écoute de la voile afin d'optimiser la prise au vent… technique particulière à l'équipage, ça va sans dire !
Quentin assis plus bas, imperturbable continue son bracelet.

Passage en Guadeloupe

« Avant mes 18 ans, selon comment ma vie s'est passée, je voudrais un petit open de 6 m (bateau de course) pour ne pas perdre le pied marin en attendant de finir mon cata de 20 m que j'appellerai « Petite Nature », voilà mon projet pour l'avenir, un peu trop rêveur mais avec beaucoup d'espoir.

Quentin

Haïti

Solène :
On est arrivés à l'Île à Vache. On a découvert l'orphelinat et on est allés dans des familles haïtiennes. Je me sentais de trop dans cette famille, du coup je suis retournée au bateau et je suis allée chez Bredinor. Je dormais par terre avec les filles, on restait avec les gens. Puis nous sommes rentrés au bateau. Pour moi, Haïti était difficile car les gens étaient très pauvres et à côté il y avait des hôtels où venaient les riches de Port-au-Prince. Ils venaient se baigner dans de l'eau magnifique alors qu'à côté il y a des gens qui meurent pour de vrai. Quentin, lui, a beaucoup aimé Haïti, mais moi j'ai vu le côté difficile, les gens ne s'entendaient même plus, ils ne se soutenaient pas dans la misère. Et nous, on n'était vus que comme Blancs : riche ou belle…

Bienvenue à l'Île à Vache

Le 12 mai…

5h30, j'entends Christophe réveiller Miguel. La bouilloire siffle, le thé infuse, le café passe. 6 h, l'équipage se réveille. Ce matin, il y a de l'organisation dans l'air. Après avoir pris des kilos en Guadeloupe, vient maintenant le moment d'en perdre. Nous débarquons les médicaments et les brancards à l'orphelinat de bonne heure, afin d'éviter la cohue de tout ce nouveau matériel, amené par nous, Blancs, sur notre bâtiment blanc. (bâtiment = bateau en créole).
Nous empruntons le chemin qui nous mène à l'orphelinat : on monte. L'allée est boisée ; l'école des frères à gauche, quelques cayes (maisons) sur le côté. Le chemin est toujours aussi parsemé de papiers de gâteaux, bonbons, plastiques en tout genre. L'arrivée à l'orphelinat se fait dans le calme. C'est l'heure de l'école pour les enfants.
Je regarde Quentin, heureux comme un poisson dans l'eau en s'occupant de Tada, la promenant dans son siège, la faisant marcher. Ricardo est déjà sous le pied mango, bien occupé à viser les mangues avec les autres enfants.
Avec Morgane, Michel, Amélia et Aurel, nous donnons à manger aux ti-mouns handicapés ; premier contact, première action. Chacun est concentré, fait de son mieux. Stevie nous observe de près, essaye de prendre un bébé dans ses bras… mince, il se met à pleurer !
Flora passe, repasse toujours, « tête chargée ». Miguel organise, fait des chita-causé avec chacun des employés, Christophe prend le temps de saluer tout le monde ; Francis redécouvre ce qu'il avait effleuré il y a deux ans. Solène, Thomas et Wilfried sont restés au bateau pour veiller à ce qu'il n'y ait pas trop de ti-mouns sur bâtiment, venus nous visiter en bois fouillé !
Voilà je crois bien que nous y sommes… Bienvenue à l'Île à Vache !!!

Kélig

Odlin Boyer, 19 ans, vit à Canobert. Il est en 3ème. Il aimerait pouvoir finir ses études pour devenir médecin. Il voudrait faire ça parce que les personnes de l'Île à Vache sont très souvent malades et il n'y a pas beaucoup de gens pour les soigner. Il aimerait aller en France pour finir ou continuer ses études ou pour travailler si elles sont finies. Surtout, travailler pour aider sa famille. Il me dit : « C'est pour ça que tous les Haïtiens vont à l'étranger ».
Je fais son portrait parce que j'ai passé tout mon temps avec lui. Il m'a présenté à son équipe de foot, ses amis et sa famille : en gros à tout le village. C'est lui qui m'a montré tout ce qui pourrait me plaire à Canobert. Je le considère comme mon meilleur ami et je voudrais l'aider pour ses études. Il doit aller en seconde aux Cayes parce qu'à l'Île à Vache, il n'y en a pas. Ça lui coûte seulement 150 euros par an mais pour lui c'est un an de travail dans les champs. Pour moi, c'est une paire de chaussures Nike. Je garderai contact avec lui.

Ricardo

D'après toutes les balades que nous avons faites ici, je trouve que l'Île à Vache est un très bel endroit. J'aime bien ses mornes verdoyants qui me rappellent chez moi, ses plages de sable blanc, bordées de cocotiers, si différentes des vallées de manguiers ; il y a aussi de la mangrove sur l'île et je trouve toute cette diversité merveilleuse. Nous sommes montés, un soir, Francis, Amélia et moi, à la citadelle, le point culminant, pour voir se coucher le soleil. De là-haut nous voyons l'île entière et le paysage, qui s'étale sous nos yeux, donne envie de tout découvrir.

Aurel

S'ouvrir aux autres

Je suis Odlin BOYER, j'ai 18 ans. Je suis en 3ème. Je suis né dans une famille malheureuse et composée de 7 personnes : ma mère, mon père, mes 2 frères et mes 2 sœurs. Je suis ravi de me présenter. À mon avis le bateau est fantastique. Quand j'étais petit, j'en rêvais souvent. Mais à présent, avec l'arrivée du bateau à Canobert mon rêve est réalisé parce que j'aime beaucoup les étrangers, en plus au niveau communication, je dois voir si ce que j'ai appris est vrai ou faux.
Maintenant, je me sens heureux de l'amitié de Thomas et de Ricardo. Et je leur donne tout mon temps pour qu'ils ne s'ennuient pas. Nous jouons ensemble, tout le temps. Soit aux dominos, soit au foot ou rigoler. Nous allons chercher des mangues tout le temps parce que Thomas aime ça, beaucoup, et c'est moi qui grimpe au manguier, pour eux. C'est sûr que quand ils vont revenir en France, je vais avoir du chagrin. Parce que je suis habitué avec eux. Les gens sont très gentils. Ce qui me fait un grand plaisir : Ricardo veut participer à une compétition de foot avec nous il joue bien, je compte sur lui et moi je suis le capitaine de notre équipe. Je pense qu'un étranger va nous faire le bonheur au foot.

Odlin

Dimanche 25 mai

Je décide de passer ma journée à l'orphelinat. C'est donc après manger que je retrouve Valérie, une jeune volontaire Française qui a accepté d'être ma « guide » aujourd'hui. Il est 13h30, il faut aider les handicapés à manger, je prends donc un bol et m'installe devant Nicolas, l'un d'entre eux. Le blocage des premiers jours avec les enfants est passé, je me sens plus à l'aise. Une fois que tout le monde a mangé, Valérie me propose d'aller occuper les plus petits car ils s'ennuient. Je me retrouve seule face à 6 enfants dont la moyenne d'âge doit être 5 ans et qui parlent tous créole !! Je m'improvise donc animatrice de choc.
Mais très vite je me retrouve avec 6 petites voix qui me crient « Dessine-moi un cerf-volant ! » « Moi aussi !! » « Moi aussi ! » « Dessine-moi un blad ! ».
Un blad ?! Heu… mais c'est quoi ça ? Heureusement qu'Agathe, la plus grande des petits est assez débrouillarde, et arrive à se faire comprendre en mimant.
Un « blad » s'avère donc être un ballon de baudruche !
Un phénomène attire mon attention : les employés chargés de s'occuper des handicapés les mettent tous à la queue leu-leu devant une porte ouverte.
On peut donc voir au milieu de la cour une rangée de fauteuils roulants. Valérie arrive et me dit que c'est l'heure du bain. Je vois qu'ils ne sont que deux et qu'ils ont l'air d'avoir besoin d'aide, je leur propose donc mes services et je suis nommée responsable du séchage : une serviette à la main je dois essuyer les enfants. Bon, j'avoue que ce ne fut pas une tâche très agréable à faire surtout avec l'odeur assez étouffante qui régnait ! Mais bon il faut le faire et ça me fait plaisir de me sentir utile. Il se fait tard et les enfants ne vont pas trop tarder à aller se coucher. Je décide donc de rentrer avec Christophe. Un au revoir à tout le monde et sûrement à demain ! Je reviens au bateau, satisfaite de ma journée, j'ai vraiment aimé aider, passer du temps à l'orphelinat.

Amélia

L'égalité des chances n'existe pas pour les écoliers haïtiens ; certains naissent en des lieux où l'éducation s'arrêtera plus tôt que pour d'autres ; une discussion avec Myriam à Torbeck (10 km des Cayes) me confirmera l'écart.
Pendant que des familles de l'Île à Vache n'arrivent pas à payer les 50 dollars haïtiens pour envoyer leurs enfants à l'école publique, d'autres à Port-au-Prince, payent jusqu'à 5 000 dollars haïtiens pour envoyer leurs glorieux rejetons dans des écoles primaires privées réputées et très chères de la capitale.

Comme si tout cela ne suffisait pas, il arrive que le ciel s'en mêle. À chaque fois qu'il pleut, les chemins deviennent impraticables (trop boueux) et les élèves ne peuvent pas venir en classe.
Lorsque le vent, à son tour, s'en mêle, il arrive que les chaloupes ne puissent pas faire le trajet en provenance des Cayes. Les professeurs qui y habitent ne peuvent donc pas venir donner leurs cours sur l'île. Encore des journées d'école de perdues !

Michel

Peut-être notre dernier passage ici ?

Nous voici alors partis en grande discussion sur la vie en Haïti, sur le problème de la vie chère, sur ce qui a changé depuis deux ans. Chacun exprime ses questionnements. Quelles relations financières faut-il avoir ? Connaissant le système scolaire en Haïti, souvent peu utile pour trouver un travail, faut-il donner des sous dans ce puits sans fond ou aider d'une autre façon, monter une association, aider ceux qui créent des projets d'avenir comme celui de Myriam qui enseigne à Torbeck ?? Plein d'idées, de questions jusque tard dans la nuit… et une chose est sûre, c'est qu'Haïti n'a pas fini de nous bousculer !!!

Morgane

Contrairement aux autres, je n'ai pas senti qu'ils se faisaient amis avec moi juste pour que je leur donne « queque bagaye ». Au bal, les gens me demandaient de l'argent et je leur disais « Moi-même pas gain cobe » et je leur répondais « Moi-même Blanc pauvre » et là c'était l'hystérie. Ils criaient « Blanc pauvre » et ils me fouillaient. Pour moi l'Île à Vache ce n'est pas fini, pour moi, trop de liens avec les jeunes et Tada, ma préférée de l'orphelinat. Pour moi l'Île à Vache est une autre possibilité d'avenir. C'est peut-être dit un peu trop vite mais moi c'est ce que je ressens maintenant.

Quentin

J'ai dans mes bagages une sélection de graines, l'idée étant de les offrir à ma famille d'accueil, et de les mettre en terre pendant notre séjour.
J'ai rejoint Soledad en compagnie de Solène et nous avons entrepris avec Josselin, l'homme actif de la maison, de choisir une terre propice, pas loin de la maison, que nous avons aérée à l'aide d'une houe : une terre noire, plane, qu'il faudra protéger contre les animaux (poules, cochons). Quelques jours plus tard, (nous sommes sous les tropiques), Josselin est passé au bateau pour me dire que les graines avaient germé et sortaient de terre ! Ici il ne faut que quelques mois pour déguster les premières tomates et récolter le maïs ; les plantations peuvent se faire plus de six mois par an, hors de la période des cyclones. Loin de retrouver une autosuffisance ? Mais certainement de quoi contribuer à une meilleure alimentation, luttant ainsi contre la malnutrition, les maladies.
La renaissance d'un jardin va-t-elle participer à la renaissance d'une prise de conscience individuelle ? Il me reste des graines, à donner, à semer.

Francis

Nous décidons de refaire une projection à l'orphelinat, pour les enfants, et je choisis *le Cirque*, de Chaplin, qui est un de mes Chaplin préférés et surtout un des plus longs, le plus rythmé et visuel. Sœur Flora est ravie, les plus grands de l'orphelinat moins ! « Un vieux film muet en noir et blanc… » et pourtant assez rapidement tout le monde est pris par la magie de Charlot. Les poursuites et les gags déclenchent les rires.
Dans les scènes les plus drôles, Étienne n'arrive pas à rester assis tellement il est content, et même Sœur Flora ne peut s'empêcher de s'exclamer et de commenter en créole.
À la fin du film quand Charlot se retrouve tout seul et que les roulottes du cirque s'en vont, je suis pris d'une envie de pleurer tellement c'est beau, cela me ramène à mes premières émotions conscientes de films, quand j'avais huit-dix ans. C'est ça la magie du cinéma.

Christophe

Jeudi 29 mai : Le dernier jour à l'Île à Vache

Voilà, c'est la fin de notre séjour 2008. Tout le monde est rentré au bateau hier. Il est temps de monter à l'orphelinat pour dire au revoir. Les enfants handicapés et les petits s'accrochent à nous, nous attrapent, Roselie nous bave dessus, l'excitation et l'émotion nous gagnent tous, en disant au revoir aux employés. On ne peut s'empêcher de penser que c'est peut-être un adieu. Voilà on retourne à bord et nous remontons l'ancre direction Caye Coq où j'ai rendez-vous avec Jérôme et où nous allons passer la nuit. En passant devant Canobert, Ricardo s'imprègne de la dernière vision de ce village et cela le laisse plus que songeur… À Caye Coq, je discute avec Jérôme, dans sa maison, avec sa femme, Nadia ; les enfants sont là aussi. La nuit tombe, il me dit de saluer Chavez au Venezuela ! J'aime discuter avec Jérôme, il a réfléchi à plein de choses, il me dit qu'il sait qu'en France aussi il y a des pauvres, il l'a vu à la télévision : les SDF, les distributions de nourriture, les gens qui meurent dans la rue. Il n'idéalise pas l'Occident, même si pour l'instant sa situation est compliquée avec ses dettes et qu'il n'a pas vraiment de solution…
Je suis content d'être venu, mais comme à chaque fois, je suis aussi content de repartir !

Christophe

Les îles du Venezuela

Aruba
Avès
Margarita

Solène :
Puis nous avons navigué jusqu'au Venezuela. La navigation était vraiment sportive et je me rappelle Quentin qui avait tout préparé à manger pour l'équipage, seul, alors que j'étais avec lui de cuisine ; là, il m'avait vraiment rendu service.
Puis nous sommes arrivés à Aruba, paradis fiscal, où on parle un mélange de langues : le papiamento. On a retrouvé les casinos, les bijouteries et tout. On venait juste de voir toute la misère du monde et là, on retrouve des gens bien sapés… ça fait bizarre. On s'arrêtait juste pour faire des pauses en remontant jusqu'à Margarita, en passant par Los Roques où nous avons fait de magnifiques plongées. Là j'ai eu 15 ans.

Le 4 juin
Nous sommes arrivés hier. C'est une ville de touristes riches où nous passons pour des Gitans, à faire sécher des affaires partout sur le pont, alors qu'à Haïti c'est nous qui passions pour de gros bourges. Avec Stevie et Solène, on fait une sortie en ville pour voir ce qu'il y a, mais on a vite fait le tour. C'est bof, il n'y a personne, c'est nul, on rentre. Je suis déçu de cette île où je pensais qu'il y avait plus de choses à faire que consommer, acheter dans des boutiques de fringues Calvin Klein, Lacoste et montres Rollex, aller le soir au casino où, là, les mecs, on dirait des accros collés contre leur machine à sous, ne se rendant même pas compte qu'ils se font « baiser ».
Ricardo

Lundi 23 juin
Je ne vais pas vous raconter la journée d'aujourd'hui car elle n'est pas très intéressante, mais je vais vous raconter comment Félix et moi nous avons noué le premier contact.
Lors de l'arrivée de Félix, Ricardo et moi étions les seuls jeunes à bord. Nous l'avons donc aidé à transporter tous ses sacs. Il a sorti un sac avec des nouvelles de la France. Bien évidemment, Ricardo et moi étions tout ahuris devant cette montagne de courrier. Moi, je devais avoir un colis de ma mère. Le courrier distribué, je me retrouve avec rien. Comme je suis le seul jeune à ne pas avoir de courrier, je suis un peu triste et je repars faire ma lessive. Félix vient me voir et me demande si les nouvelles sont bonnes. Je lui dis que je n'ai pas eu de courrier et il me dit que ce n'est pas grave, que demain j'aurai du courrier d'une personne que je ne connais pas encore très bien, pour l'instant. Le lendemain, dans l'après-midi, du courrier m'attend dans la coque bâbord. Je regarde un peu l'écriture de l'enveloppe, je ne la connais pas mais j'ai ma petite idée sur la provenance de cette lettre. Je la lis et pour ceux qui n'ont pas deviné qui me l'a adressée : eh bien, c'est Félix ! Dans cette lettre, il me dit de me redresser, de ne pas me décourager, qu'il y a des gens qui pensent à moi, que si ce n'est pas aujourd'hui, ça sera demain et que, si ça ne va toujours pas, il me dit d'écrire une lettre à une personne imaginaire pour me défouler, en écrivant tout ce qui me passe par la tête et en écoutant le silence autour de moi, et ça, à n'importe quelle heure de la journée. Je n'ai pas encore essayé mais je sens que ça ne va pas tarder car, en ce moment, il y a plein de choses qui m'énervent.
Stevie

Le 25 juin
Ce matin, on s'est encore disputés avec Stevie pour savoir qui épongerait la cabine. Je trouve qu'il n'en fait pas assez et il pense qu'il en fait trop. Ces prises de têtes m'insupportent. Mais serai-je plus heureux quand je retrouverai en France ma chambre et mon lit à moi seul ?
Aurel

Le 6 juillet
La journée passe, c'est la dernière au Venezuela et cela se fait sentir au sein de l'équipage de G.N. à plus ou moins grande échelle. On parle beaucoup des vingt derniers jours à bord. Certains essaient de ne plus y penser, de profiter à fond des derniers instants d'aventure ; d'autres sont excités de n'être qu'a vingt nuits de retrouver la play, le téléphone ou la moto. Deux philosophies pour deux séjours de rupture différents. Et ils sont tous encore là (pour le moment), prêts à braver les cent derniers milles jusqu'à Trinidad.
Anthony

La fin du voyage en images

SOLÈNE :

Puis la fin du voyage. Les derniers quinze jours nous les avons passés à Trinidad où nous avons sorti le bateau de l'eau. Pour les jeunes confiés par l'ASE, la perspective du retour était stressante. Amélia quant à elle perdait patience…
Ce n'était pas facile, on avait envie de rentrer et en même temps on avait peur… ça faisait bizarre. Puis on a fait de grands bilans et on est partis en avion pour la France.
Au retour c'était très sympa, on a tous changé, on a retrouvé nos parents.

Après le voyage

Mon retour

Solène :

Mon retour, je le voyais comme un nouveau départ, j'étais confiante, j'avais juste peur de me retrouver seule… Finalement, je pensais que le groupe allait me manquer. Et je me demandais comment allaient se passer mes relations avec ma mère.
En effet il y a eu quelques confrontations avec elle, mais mon retour a été assez bon, je me suis fait des amis que j'ai gardés cette fois, ce qui ne m'arrivait pas souvent.
Mes liens avec les gens étaient plus faciles. Du coup j'ai relativisé… Avant je trouvais les gens chiants mais en fait, après le voyage, je trouvais que ça allait finalement.
J'ai quand même trouvé que les gens se plaignaient beaucoup. Moi je ne critiquais pas et ne jugeais pas car j'avais tellement souffert de cela durant le voyage ! Les gens qui se plaignaient n'imaginent pas Haïti, ou les autres façons de vivre ailleurs. Quand on est allés à Auchan, au retour, les gens s'engueulaient pour 5 minutes d'attente à la caisse… t'imagines ?!!

J'ai bien profité du voyage en général. Je crois que même si j'avais recommencé ce voyage trois mille fois ça se serait passé pareil, j'avais besoin de passer par là pour comprendre… Peut-être j'aurais aimé avoir plus de discussions avec certaines personnes… Je regrette parfois d'avoir perdu patience, de ne pas avoir été plus sûre de moi, de m'être braquée, au début, alors que…

À mon retour, j'ai repris l'habitude de me lever plus tard, j'aidais un peu moins que sur le bateau où j'avais fait énormément d'efforts. Surtout au début. Car, au fur et à mesure, comme je faisais le mieux que je pouvais, ça a fini par venir tout seul, au bout d'un moment. J'aimais beaucoup enchaîner les choses à faire, je trouvais ça normal. Et puis, depuis le voyage, je lis beaucoup, alors qu'avant je ne lisais jamais. J'ai gardé l'habitude de comprendre les autres, de m'intéresser aux gens.

Le voyage m'a donné envie de faire du bateau, de la voile, de partir, de voyager, de m'ouvrir, de parler aux gens, de les rencontrer, de faire des choses…

Maintenant ? Je reviens des États-Unis où j'ai passé un an de lycée, dans une famille. En France je vais passer en première et les amis que j'avais avant, je les ai gardés, en tout cas, je me sens très bien, j'ai grandi aussi, ça m'a apporté cela.

Aurel :

La reprise de ma scolarité m'inquiétait un peu. Mais pendant le voyage, j'ai gardé contact avec mon prof de maths et le proviseur. Ils m'encourageaient tous. Ils me disaient : fais-le, tout est possible même si tu rentres en seconde tu n'auras rien perdu. Et finalement, au retour j'ai pu passer directement en première car j'avais déjà fait le premier trimestre en seconde avant de partir. Sur le voyage, j'ai réussi à travailler, le matin, en escale, le plus possible. Le voyage m'a aidé car il m'a appris à travailler seul. Ça m'a apporté une belle autonomie d'apprentissage.

Le retour dans ma famille s'est très bien passé et j'ai retrouvé les mêmes choses dans la vie quotidienne qu'avant mon départ. Mais je sentais que j'avais beaucoup changé.
J'avais l'impression de ne plus avoir les mêmes raisonnements, d'avoir une autre vision des choses, d'avoir une envie de bouger, de sortir, et, en fait, j'ai trouvé les mêmes copains, les mêmes choses qu'avant de partir.
Pour l'anecdote, de retour dans ma famille, mes parents m'ont dit que je « participais plus »… c'est la première chose qu'on m'a dite, j'étais un peu vexé… je me suis dit : Bon, sympa ! J'imaginais qu'ils disaient aux autres amis : « Il débarrasse la table maintenant, si, si »… !!

D'un autre côté, mon retour a aussi été assez brutal.
Je m'explique : autour de nous, les gens sont émerveillés par le voyage quand je leur raconte. Mais c'est pas ce que je leur raconte qui va les faire changer, parce que tant qu'on l'a pas vécu on ne peut pas s'imaginer. Quand on le vit, on ne s'en rend pas compte, on idéalise ce qu'on va retrouver au retour. On se dit que tout va être plus simple, parce qu'on a mûri, on a grandi, on a évolué, on s'est épanoui, mais en fait c'est brutal. C'est assez facile de se faire des illusions.

Pour résumer, avant mon départ, je me disais : « Quand je vais rentrer, je ne vais plus être le même, je serai un homme changé, on va plus me reconnaître ! ». En fait, je suis le même, avec mon groupe d'amis ; même si j'ai des fois d'autres idées, je suis toujours le même.

Nous, le bateau, c'est une bulle qui se déplace sur l'itinéraire du voyage. Mais cette bulle, même si on en sort pour découvrir, pour rencontrer, c'est la même pendant tout le voyage. Si ça ne se passe pas bien dans cette bulle, ça ne se passera pas bien à l'extérieur. Alors que chez moi, j'ai plusieurs bulles, c'est ma classe, mon groupe d'amis. S'il y a une dispute dans mon groupe d'amis, ça peut bien se passer quand même dans ma famille, dans mes activités, dans ma classe.

On peut facilement faire l'impasse sur les problèmes.
La bulle, elle se crée, on souffle dedans, elle se forme, elle évolue, elle peut grossir, elle peut bouger, elle peut se tordre. Pendant le voyage, on se côtoie, on s'enrichit les uns les autres, on s'apporte. Et à la fin du voyage, la bulle, elle s'éclate, y a plus de bulle. C'est comme la vie d'une bulle de savon. C'est éphémère. Je pense que ça peut exister une bulle tellement soudée qu'elle ne s'éclate pas. J'ai l'impression de revenir dans cette bulle quand je revois l'asso, les gens, les encadrants, les adultes avec qui j'ai fait le voyage. Quant au groupe, on ne se côtoie plus, chacun a réintégré ses nouvelles bulles. Ça me fait bizarre et pourtant les relations dans le groupe, c'est ce qui m'a pesé le plus, durant le voyage.

Je n'ai pas de nouvelles de Quentin.Thomas, je ne sais pas ce qu'il est devenu, Stevie non plus, Ricardo c'est pareil.
Je croise Amélia de temps en temps, mais au fond, de ce voyage, je ne sais pas ce qu'elle pense. J'en ai un peu plus discuté avec Solène parce qu'on s'est vus cet été. Je crois qu'on a tous Notre vécu et c'est dur de le partager. On a tous vécu les choses différemment. Ce qui était important pour moi, c'était de garder contact avec l'association. Vraiment l'impression d'avoir comme de la gratitude, de vouloir rester avec eux, parce que, ce voyage c'est quelque chose qu'ils m'ont offert, qui m'a fait évoluer.

Ce voyage a orienté mon avenir surtout que je m'apprête à aller à Marseille, en école de marine marchande, c'est lié à l'envie de voyager, le goût de la mer, l'envie de ne pas faire quelque chose de monotone et d'ennuyeux. C'est une véritable capacité à pouvoir naviguer, à être skipper sur un bateau. Je le vois comme une garantie. Je pourrai en vivre en faisant des choses que j'aime.

Le papa de Ricardo témoigne, un an après…

Ricardo était au bout d'un processus où personne ne voyait comment il allait en sortir. Ainsi Mme D, Éducatrice chef dans la MECS où était Ricardo, nous a orientés vers un «séjour de rupture». Il fallait le trouver et c'est elle qui nous a orientés vers «Grandeur Nature».

Nous attendions que Ricardo puisse comprendre :
- ce que c'étaient les limites, les contraintes de la vie, et sortir du «tout, tout de suite»,
- qu'il n'est pas le seul au monde, et qu'il ne peut être tout le temps au centre d'un groupe, et surtout sortir de cette position «seul et contre tous», et que la «chefferie» n'est pas la seule modalité relationnelle avec les autres,
- que ce ne sont pas avec les insultes, les coups et les bravades qu'il pourrait résoudre ses conflits, ses problèmes et ses contradictions.
- qu'il était temps de sortir de sa position de «terre brûlée», c'est-à-dire remplir le temps à venir, sans que l'expérience lui serve à quelque chose. Faire table rase du passé n'est une bonne solution pour vivre.
- qu'il avait une famille adoptive, qu'il y avait une place, pas toute la place mais une place dans la fratrie des autres enfants tous aussi adoptés du même pays, le Chili.

Pendant l'expédition, précisément, au bout de 3 à 4 semaines, Ricardo a «clashé sérieux» avec un autre jeune. Il a failli arrêter son séjour car il ne voulait pas faire «amende honorable», reconnaître son «passage à l'acte», s'excuser et réfléchir à une autre manière de se comporter avec les autres jeunes et l'équipage. Nous avons eu très peur d'une interruption de cette expérience et que son voyage s'arrête. S'il revenait en France, personne, pour lui, n'avait de solution de rechange. Il a fallu mobiliser toutes les bonnes volontés du village en Casamance où le groupe séjournait, avant de traverser l'Atlantique. Ricardo a été en contact direct avec la nature, les éléments et la vie en mer et sur terre. Il a pu relativiser la société de consommation…

En tant que parents, nous étions toujours angoissés à l'idée que le séjour de Ricardo aurait pu s'interrompre à tout moment. Heureusement et par la force de la nature et de celle de «Grandeur Nature», vaille que vaille le voyage pour Ricardo s'est terminé dans de meilleures dispositions, pour lui et pour les autres. Nous savons que la gestion d'un groupe est délicate, lourde, essaimée d'embûches relationnelles, mais que si les membres du groupe arrivent à dépasser leurs individualités, alors les bénéfices d'être et de faire les choses ensemble ne seront que plus grands…

Le retour s'est passé dans de meilleures conditions que nous ne l'avions imaginé. Nous n'étions pas sûrs de retrouver un Ricardo avenant et détendu. Nous avons été surpris de l'accueil filial et fraternel qu'il a pu avoir avec la famille. Il attendait son retour en France, avec impatience. Il languissait de savoir comment il allait s'investir dans un projet scolaire, un avenir professionnel… Il acceptait de suivre et de rechercher avec nous les différentes solutions que l'éducatrice de l'Aide Sociale à l'Enfance pouvait proposer. Il était même tenté par un cursus scolaire «normal», genre Éducation Nationale.
Les week-end que Ricardo passe chez nous, sont un peu plus détendus, tout n'est pas OK, mais il arrive à prendre sur lui, à respecter les règles à la maison, à contenir son agressivité. Pourvu que ça dure…

Bébés de tortues luths
en route vers l'océan
sur l'île de Trinidad

Tous les problèmes de Ricardo ne sont pas réglés, mais il peut aujourd'hui penser à l'autre qui peut avoir un avis différent du sien. Il peut se concentrer un peu mieux sur son travail scolaire. Il accepte de le faire, même s'il le fait à «l'arrache». Il est moins turbulent en classe, moins moqueur, moins chahuteur… Sa scolarité le motive, et il tient à son avenir professionnel, dans la maçonnerie.

Notre bilan, en tant que parents, est très positif.
Pour nous, le changement de Ricardo est un «équivalent thérapeutique». Ce voyage l'a soigné, sans médicament, en tout cas il l'a fait rentrer dans un processus de changement, à un moment approprié à son âge.
La crise adolescente commençait à devenir dangereuse pour Ricardo et voilà que la vie, les parents, les adultes éducateurs, le Conseil Général, le Juge pour Enfants, lui offrent sur un plateau, une expérience de vie dont beaucoup de monde peut rêver.
Nous n'avions aucun état d'âme à laisser partir Ricardo pour un voyage qui ne pouvait qu'être bénéfique autant qu'initiatique. L'initiation s'est réalisée quand les énergies débordantes de Ricardo ne savaient plus où s'investir, sinon dans la destruction et la récrimination. Quand sur un bateau, on est confronté aux éléments de la nature, aux autres dans ce qu'ils sont, sans trop de vernis, alors, les vraies questions pour soi et de soi sont présentes.
On n'a pas alors d'autre choix que d'aller puiser dans ses propres capacités qui sont présentes et qui tardaient à prendre le côté positif des choses. Quand Ricardo prend conscience et dit qu'une paire de basket Nike qu'il bousille en 3 mois est l'équivalent d'une année universitaire de 1ère année de médecine à Haïti…, cela peut économiser tous les discours éducatifs sur la consommation effrénée des jeunes d'aujourd'hui.

Abdel Djalil Lemseffer

Ce livre, j'espère que ça va être quelque chose qui retracera les aventures de tous ces jeunes qui sont passés, quelque chose qui permettra à chacun (en ouvrant ce livre) de faire ressurgir des émotions… Même si ça fait dix ans que le voyage a été vécu.
Il y a des choses comme ça qui me rappellent le voyage, une musique que j'entends ça me rappelle une musique qu'on écoutait au réveil… J'espère que ce livre, il permettra à ceux qui ont vécu ces voyages de se souvenir de toutes ces belles choses, et à ceux qui ne l'ont pas vécu de prendre des idées au niveau d'un voyage qu'ils auraient envie de faire, d'une escale à choisir, ou d'un problème qu'ils rencontreraient avec un groupe, ils pourraient puiser l'expérience, comment ça s'est débloqué, ils pourraient presque gagner en expérience.

Aurel

Les rencontres...

Michel Sparagano, membre de l'équipe raconte...

Lorsque j'ai lu « l'Usage du monde » de Nicolas Bouvier, j'ai su que je faisais partie d'une tribu : celle des voyageurs. Un ami, grand arpenteur de la « route de la soie », m'avait offert ce livre, il y a longtemps. J'y ai découvert que je faisais partie d'une confrérie : ceux qui ont le temps de peler un concombre sur le bord d'une route d'Afghanistan devant un essieu de camion cassé sur une route défoncée.
J'ai retrouvé chez Grandeur Nature d'autres membres de cette même tribu, celle des voyageurs. Rien à voir avec celle des touristes ! Ce dernier se déplace comme un escargot, avec sa maison sur son dos. Aussi loin qu'il aille, il restera le même : ses habitudes font écran. Finalement, on se déplace avec ses pieds. On voyage avec son cœur… Je me souviens de ce que m'avait rapporté Kélig à son retour de Cuba où Grandeur Nature avait tenté, comme à son habitude, d'aller à la rencontre des gens. Les ennuis que l'équipage avait eus avec les autorités avaient trouvé leur conclusion par ces mots d'un officier de police : « Des gens comme vous on n'en veut pas. Nous on a besoin de touristes ». Tout y était dit. En définitive, je crois que la dictature cubaine nous a donné notre brevet de voyageur. C'est une satisfaction, je crois, dont nous pouvons être fiers !

Le régime cubain nous a repéré pour ce que nous sommes : des Touaregs (qui signifie homme libre), des dangers en marche ! Bien sûr, le bateau est le bon moyen pour apprendre à nos jeunes à voyager. Un voilier, ça prend son temps. Ça n'est pas la S.N.C.F ! On ne sait jamais quand on arrive. Le vent commande, la mer décide. Nos jeunes ont donc le temps d'apprendre la patience. Ce qui est essentiel pour qui veut entrer en contact avec quelqu'un sans le bousculer. La lenteur du voyage amène nos jeunes lentement vers l'autre. Ils ont le temps (de peler le concombre, aussi) de penser à un ailleurs, d'imaginer un pays, d'en parler le soir, d'en rêver la nuit, de guetter cette terre quand on approche. Bref, nous voyageons d'une telle façon que nous sommes déjà imprégnés par cet ailleurs avant d'y arriver !
Le voyage maritime a sa particularité. Des jours de mer, loin de toute pollution, nous lavent les sinus. Ça n'a l'air de rien, mais cela permet d'arriver avec un odorat tout neuf. De sorte que le marin sent la terre avant de la voir.
On n'entre pas chez les gens par effraction. On nous voit venir. D'abord un petit point. Puis, le point grossit. C'est un voilier ! Sur la terre, les gens s'imprègnent de nous comme nous nous imprégnons d'eux avant de se rencontrer vraiment. Du coup, les rencontres sont davantage attendues, espérées, fantasmées. On a le temps d'y penser, d'en parler. Quand on arrive, on est prêt ! La mer nous rince, au propre comme au figuré, avant d'arriver. On s'est débarrassé de pas mal de scories comportementales avant de mettre le pied à terre…
Grâce à cette lenteur, j'ai fait ces dernières années, en voyageant avec Grandeur Nature, des rencontres qui comptent.
Dans mon Panthéon personnel, Genette trône au beau milieu de sa réserve Caraïbe, en Dominique. Si la bonté en ce monde a un visage, c'est à coup sûr le sien !
Nous avons tendu nos hamacs dans la case de son fils,

partagé nos repas avec sa famille, appris avec son mari à travailler le vacoa. Nous sommes partis un matin, tous les deux, faire le tour de son territoire. Elle m'a emmené par des sentiers magnifiques, m'a décrit les fleurs, les fruits que nous rencontrions. Et puis, il y a eu un moment de grâce, lorsque qu'arrivés tout en haut du chemin, on s'est accoudé à une balustrade en bois face à un spectacle qui devait ressembler au premier matin du monde :
La Dominique dans toute sa luxuriance, ça a été très étrange, mais en redescendant, j'ai eu l'impression d'en être revenu meilleur ! Je crois que Genette a ce don de bonifier ceux qu'elle approche. C'est une source à laquelle nos jeunes ont toujours bu avec profit. Je souhaite à la Dominique, si fière de ses 365 sources, de conserver longtemps la 366e : Genette, herself !
J'ai rencontré Noël Wednor à l'Île à Vache, en Haïti. Avec des bouts de ficelle et une belle énergie, il avait créé une École Normale pour instituteurs. Dans ce pays où l'État est au service de… lui-même, survivre demande déjà une belle énergie. Alors, vivre…
J'ai croisé, dans ce coin perdu de la Caraïbe, des hommes et des femmes qui méritaient bien qu'on prenne le temps de faire un bout de chemin avec eux. Sœur Flora qui tient à bout de bras depuis plus de 25 ans son orphelinat pour handicapés est, bien sûr, de ceux-là. Pour nos jeunes, ce fut un choc ! Bien sûr, j'ai pesté contre ses propos de bonne sœur sur la contraception et bien des copains à Grandeur Nature seront surpris de me lire en dire du bien. J'ai assez récrié contre cette charité qui finissait par faire reculer la justice. N'empêche !
Il y a là-bas un petit bout de femme de 45 kg toute mouillée qui a construit au bout de cette Caraïbe martyrisée quelque chose qu'une armée de costauds n'aurait peut-être pas réussi ! Je crois que nos jeunes ont été marqués par ces êtres d'exception qui leur ont donné une bien meilleure image de l'humanité et donc d'eux-mêmes (si d'autres l'ont fait…).
Le vieux pêcheur « Rejette » sur l'Île à Vache, j'en suis sûr, fut de ceux-là et je pense qu'Aurel n'est pas près de l'oublier.
J'ai le souvenir aussi de Ricardo, arrivé sur Grandeur Nature plein de colère, les poings serrés plus que de raison. Il est reparti d'Haïti, pacifié, de l'eau plein les yeux. Il s'était fait un ami et avait découvert la simplicité d'une vie qui le tentait au point qu'il a fallu insister pour qu'il rentre avec nous !
Enfin, lors de la dernière expédition, nous avons relâché à Saint-Laurent-du-Maroni. En remontant tranquillement le fleuve, un soir, nous avons tiré un autre voilier d'un mauvais pas. Il était échoué. Nous l'avons aidé à s'en sortir. Sur ce monocoque, il y avait Gilles. Gardien de la piscine municipale, il est devenu notre fontainier et mon ami.
On ne s'est plus quitté d'un mois et avec les jeunes, nous sommes allés lui donner un coup de main pour défricher sa parcelle où il se construit, aujourd'hui, son carbet.
Il y a depuis lors, dans un coin de forêt amazonienne, une « avenue Grandeur Nature » qui mène au carbet de mon ami ! La Guyane est, comme on le sait, une terre d'orpailleurs qui passe les individus au tamis. Il en ressort, en général, la vérité du bonhomme. Parfois apparaît une pépite d'humanité. Gilles en est une ! Anti-militariste de longue date, je n'aurai jamais pensé pouvoir devenir ami avec un ancien légionnaire. Pas trop mon genre. Eh bien j'ai changé de genre. Finalement, le voyageur fait son chemin autant que le chemin fait son voyageur…

Michel S.

Grandeur Nature et l'Île à Vache

Michel Cusenier, bénévole dans l'orphelinat en Haïti, raconte…

Tout a commencé, il y a 14 ans, au printemps 1996, quand le grand catamaran blanc « Grandeur Nature » jeta l'ancre pour la première fois à l'Île à Vache, pour une courte escale de trois jours. J'y étais alors depuis un an, homme d'entretien bénévole à l'orphelinat St François.

C'était mon 2ème séjour, le plus long (quinze mois !). J'ai bien failli « péter les plombs » dès les premiers mois, en l'absence de Sœur Flora, partie en tournée de collecte de fonds au Québec, pour un mois, mais finalement retenue là-bas 2 mois, malade… Trop de responsabilités d'un seul coup pour le seul volontaire « blanc » !…

Le soir, quand les enfants étaient couchés, je descendais en bord de mer. J'empruntais une vielle chaise en paille à la boutique de Ti-Marin où j'avais acheté un verre de rhum. Je plantais la chaise, les 4 pieds dans l'eau, regardant le large, et j'implorais le ciel qu'un voilier passe et m'embarque pour la haute mer où tout est plus simple puisqu'il n'y a plus personne !…

Mais j'ai surmonté cette épreuve !.. Sœur Flora est revenue, guérie. La 1ère jeune volontaire française, Myriam, 20 ans, est arrivée pour une année scolaire, et le passage, même bref, du voilier « Grandeur Nature » a fait naître des rêves et des espoirs, qui ont vécu quatorze ans… C'est déjà bien !..

En 1997, je savais à peu près quand le catamaran allait repasser, en provenance de la Guadeloupe, chargé de médicaments et matériels divers pour l'orphelinat, avec un jeune équipage curieux et désireux de retrouver, un mois durant, le « plancher des vaches » à l'Île à Vache, et je l'attendais !..
Il y avait la même attente chez les enfants « noirs » de l'orphelinat, qui gardaient le souvenir mythique du grand « bâtiment voile » du « Capitaine Christophe », peuplé d'enfants « blancs » !..

Alors, quand approchait la date présumée d'arrivée du voilier, des gamins et moi montions dès l'aube sur la « citadelle », la colline dominant l'Île à Vache à 66 m, pour scruter la mer vers le Sud, en quête des grandes voiles blanches du catamaran…
Mais souvent l'horizon restait vide… On disait : « Ce soir peut-être ! », et l'on remontait au couchant, mais rien encore en vue !
Et l'on s'endormait en rêvant : « Demain peut-être ! ».

Et quand je ne m'y attendais plus, des gamins, en pleine journée, envahissaient mon atelier avec des grands cris de joie délirante !.. : « Michel, yo la, batiman rive » (ils sont là, le voilier est arrivé).
Et l'on dévalait la colline comme des fous, jusqu'au bord de mer, pour observer longtemps encore le voilier s'approcher et jeter l'ancre… Ça pouvait prendre des heures !..

Vint alors, enfin, l'émotion des retrouvailles pour moi, et la timidité des enfants haïtiens lors du premier débarquement, timidité qui s'estompera d'année en année…
…Quand les « extraterrestres » de « Grandeur Nature » auront été apprivoisés par les familles haïtiennes habituées à « adopter » pour 8 jours, voire plus si affinités, des gamins du bord…
…Quand les employés de l'orphelinat leur feront grande fête une fois gravie la colline !
Et le sourire de Sœur Flora, les bras grands ouverts !…

Et la découverte, par les jeunes, de l'univers « rude » des poly-handicapés, dans l'orphelinat, mais plus doux, plus « flottant » près de l'ajoupa à « petit-grand sable » dans les vaguelettes de la plage sablonneuse.
Sans oublier le manguier majestueux au très vaste ramage, près du puits de l'orphelinat. Cet arbre au moins bicentenaire a donc vu naître l'Haïti indépendante, vu un siècle plus tôt l'arrivée des premiers esclaves.
Son ombre épaisse protège souvent ces gamins handicapés qui viennent y passer la journée sur un sol matelassé, dans la fraîcheur du vent alizé.

L'Île à Vache est de la taille de l'île d'Yeu, à l'échelle d'un cavalier, et même d'un piéton pour la majorité des habitants…

Les gamins de « Grandeur Nature » vont donc l'arpenter aisément, d'une famille d'accueil à l'autre, en passant par le voilier, lui aussi curieux de mouiller d'une anse à l'autre…
Les gamins vont découvrir ce qu'est une « pauvreté digne » à la campagne – nommée « le pays en dehors » en créole – par opposition à la misère indigne des bas quartiers des villes de St Domingue ou ailleurs.
Ils vont connaître, ici, la frugalité, la simplicité, belle école vers ce qui attend nos sociétés modernes européennes si nous voulons survivre au-delà de cette société de consommation boulimique abrutissante…

Ces gamins de « Grandeur Nature » vont découvrir aussi en « vraie grandeur » ce que devaient être nos sociétés primitives dites de cueillettes. Ils vont voir autour d'eux les Haïtiens cueillir à la folie les mangues en saison, mais aussi les papayes, les noix de coco, les fruits à pain, les goyaves, les bananes, les corossols, les cachimans, les sapotes et sapotilles, les citrons et les oranges et des plantes médicinales. Je me souviens de la passion de Benjamin pour cet arbuste aux vertus oubliées, « dolive, Moringa olifeira » – complément alimentaire extraordinaire ! ; les « feuilles douleur », nonni – trésor médical mondialement connu – et même « l'arbre à savonnettes », dont les fruits sont ces « noix indiennes de lavage » au pouvoir saponifiant remplaçant les poudres à lessive…

Je dois avouer ici et maintenant, que le catamaran Grandeur Nature a souvent apporté de grandes quantités de médicaments allopathiques récoltés en Guadeloupe. Et j'en suis un peu confus, voire même je le regrette, car il existe encore en Haïti une « Médecine Feuille » (équivalent des Chamanes, Homme médecine en Amérique Indienne) qui perd peu à peu de l'audience à cause de ces médicaments de synthèse importés – aux effets parfois plus rapides et séduisants – mais très coûteux et provoquant comme une addiction et un dédain progressif de l'ancienne et vénérable médecine feuille.

Et même la fameuse Pédalaveuse de 2006, qui a demandé tant d'efforts à ceux qui l'ont fabriquée en Guadeloupe, Michel Duvoid et Guy Favand, au cata de Grandeur Nature qui lui a trouvé une place à son bord, à ceux qui l'ont débarquée, montée et installée laborieusement dans un espace protégé de la cour de l'orphelinat, ceux qui ont cherché les derniers arbres à savonnettes restant sur l'Île à Vache, imploré les proprios de ne pas les couper, trouvé l'homme pour cueillir à point les savonnettes, les sécher correctement, et les livrer à l'orphelinat. Nous, qui avons bataillé avec les enfants orphelins pour ouvrir les graines et retirer le noyau, et enseigner aux lavandières le bon usage des savonnettes. Eh bien, cette pédalaveuse a tourné deux ans, tant que j'étais là pour porter le concept à bout de bras, et elle a été abandonnée, dès mon départ définitif. Ce serait trop long ici d'en analyser les causes, mais je crois savoir…
Il faut savoir reconnaître ses erreurs, faire part de ses doutes, face à ce genre d'intervention en Haïti, si sujette en ces temps d'après-séisme à un nouveau « colonialisme humanitaire »…

Et même ce film documentaire du printemps 2006 : 45 h tournées, qui n'ont engendré qu'un court-métrage de 21 mn sur l'orphelinat, Sœur Flora et les bains thérapeutiques. Certes, le court-métrage est bien fait et très utile, mais tout le reste du film n'arrive pas à voir le jour !

Heureusement et c'est un essentiel pour moi, le programme de bain né le 1er mai 1999 fonctionne encore mieux depuis mon départ : merci mille fois à « Grandeur Nature » pour tout le matériel apporté nécessaire à son bon déroulement !…

Enfin, ces « enfants voyageurs » via Grandeur Nature, de ces quatorze dernières années, devenus bientôt adultes, liront peut-être ce livre qui réveillera des souvenirs heureux, mais aussi des interrogations, dites encore quelque peu « primitives », sur ce qu'est le développement harmonieux.

Je suis heureux d'avoir été mêlé à cette aventure sans prétention « modeste et géniale », comme on dirait là-bas (si j'y suis), qui aura au moins semé des graines dans le cœur de ces gamins français et haïtiens.

Puissent-elles germer dès que possible !

Michel C.

SUITE DU TOUR DU MONDE!

Açores

Sète

Îles Canaries

Cuba

Bahamas

Banc d'Argent

Dominique

les Grenadines

Martinique

Trinidad

Guyane

Fin de l'an 01, le bateau est resté à Trinidad sur un chantier, à l'abri de la saison cyclonique. L'équipage le retrouvera en Martinique. Deuxième année du tour du monde avec le projet de retourner en Guyane, passer du temps avec les baleines à bosse du Banc d'Argent, découvrir Cuba destination encore inédite pour Grandeur Nature, puis longer le Nicaragua, le Costa-Rica, et finir au Panama parmi les Indiens Kunas.

Expédition 2008-2009

au départ de la Martinique

L'an 02

Olivier :
Pourquoi ce voyage ?

Parce que je voulais voir comment c'était là où je suis né, en Guyane. Pour voir aussi comment les gens vivent là-bas et changer d'univers, voir comment c'était d'être loin de la France.

Olivier 14 ans

Les temps changent messieurs dames. «Certains» croient qu'on se la coule douce au soleil.
Nous commençons à sentir les vents contraires ! Nous faisons le bilan de notre première année de tour du monde. On le rêve toujours, mais la réalité nous rattrape ! Notre budget billets d'avion a considérablement augmenté, ce qui est tout de même contraire à l'éthique de l'équipe et de l'association. Les rotations d'équipe sont nécessaires mais la distance se creuse ! Dilemme…
Le Conseil d'Administration se réunit en cours de voyage pour une session extraordinaire, et après consultation de l'équipe à bord, il décide que le bateau rentrera à Sète en juillet !
Nous abandonnons donc notre projet de tour du monde, trop coûteux, difficile aussi de gérer les travaux d'entretien du bateau sur un chantier à l'autre bout de la planète.
Une traversée de l'Atlantique imprévue est donc au programme de notre nouvel équipage…
Composé cette année de Luidgi, Olivier, Jean-Baptiste, Romy, tous quatre sous tutelle de l'Aide Sociale, et Boris, jeune de famille de 18 ans.
Élodie, ancienne jeune du voyage 2000-2001 et désormais éducatrice rejoint l'équipe, Wilfried et Michel ont goûté et apprécié, ils continuent donc l'aventure, tandis que Florence et Francis ne repartiront pas avec nous. Nous accueillerons un nouveau dans l'équipe en fin d'expédition, Cédric, rencontré en Guyane l'année passée.

Christophe 40 ans

Kélig 30 ans

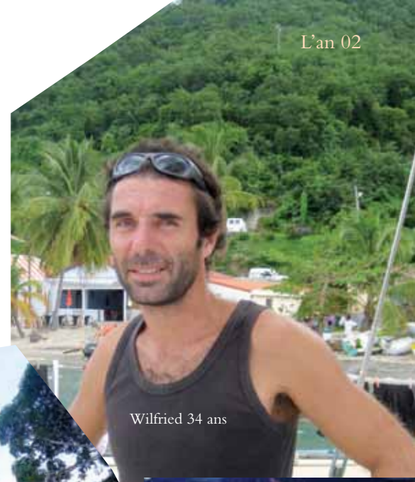
Michel 49 ans

Jean Baptiste 14 ans

Luidgi 14 ans

Romy 16 ans

Boris 18 ans



Wilfried 34 ans

Cédric 35 ans

Élodie 23 ans

Benjamin 22 ans

Sébastien 34 ans

Morgane 29 ans

Martinique

Interview d'Olivier
7 octobre 2010,
en Ardèche dans son
lieu de vie.

Mon éducatrice m'a proposé ce voyage. Ça ne me branchait pas au début. Quand ils me l'ont proposé, j'ai dit non. Ils m'ont dit de faire le stage pour commencer. Là-bas, ça m'a plu un peu. Ma mère m'a ensuite dit que j'irai pas et moi ça me branchait pas. Puis j'ai fait le 2ème stage et finalement ma mère a fini par dire oui. Ce qui m'a plu au stage : le canoë et la petite vie en groupe avec d'autres personnes que je ne connaissais pas. Au début, j'avais pas très envie car me lancer dans la mer, comme ça, j'avoue que ça ne me donnait pas grave envie.

C'est de la bombe

Après avoir pris, pour la première fois, l'avion et atterri en Martinique, j'ai découvert le bateau et les Caraïbes. C'est de la bombe.
Je me suis réveillée, sur le filet, avec le soleil et la voix de Jean-Baptiste dans mes oreilles. En plus, il était 5h45. Les garçons sont allés nager pendant que tout le monde se réveillait. Plus tard, nous partions naviguer pour Fort-de-France. J'ai appris à barrer. C'est bien, ça m'a plu.

Romy

Dans l'après-midi, on est sortis en mer faire quelques manœuvres pour former un équipage. Romy aime beaucoup allumer, éteindre et manœuvrer avec les moteurs, Luidgi et Jean-Baptiste préfèrent hisser les voiles pour prouver leur force, Olivier aime bien barrer mais a du mal à toucher à ce qu'il ne connaît pas, quant à Boris, lui, pour le moment, il ne s'engage pas trop, il reste observateur et pose des questions. On rentre de notre petite balade en tirant des bords. Le soleil se couche, on pose l'ancre, tout est calme. À vrai dire, je suis assez impressionné, ils gèrent déjà le mouillage presque tout seuls et, pour le moment, ils sont tous présents et volontaires à la manœuvre.

Benjamin

Premiers quarts

En revenant nous sommes partis naviguer une nuit jusqu'aux Grenadines.
Pendant la navigation j'avais envie de rentrer chez moi, parce que j'avais un mal de mer !
Premier quart de nuit : GSéb et moi.
Le quart s'est mal passé, je m'endormais sur la barre, puis, tout d'un coup, je ne me suis pas senti bien, donc j'ai vomi en barrant.

Luidgi

L'équipe de départ au grand complet.

Il était une fois 9 personnes sur un catamaran blanc et vert. Il y avait 5 jeunes (Boris, Romy, Olivier, Luidgi et Jean-Baptiste) et 4 adultes (Morgane, Élodie, Benjamin, Sébastien).
Leur journée commence à 8h du matin, tout le monde se lève, à part Jean-Baptiste, qui reste un peu dans son lit, 10 minutes plus tard, son copain Luidgi lui dit de se lever.
Après le déjeuner nous sommes partis nous laver dans la baignoire la plus grande du monde. Vous savez ce que j'ai vu dans ma baignoire ? Des tortues, des poissons et des raies. Elle a un petit goût salé, je trouve ! Une couleur bleu ciel, j'ai même assez de place pour m'allonger et pour nager. C'est vraiment dur de la quitter !!!

Ensuite, nous nous sommes donnés rendez-vous dans le carré tribord avec le capitaine Sébastien.
Nous avons fait chauffer nos stylos et notre tête pendant le cours de navigation.
Nous avons dessiné des catamarans et expliqué les voiles.
Après, nous sommes partis faire de la navigation pendant une heure pour changer d'île.
Le soir en allant me coucher je me suis dit que je n'allais faire que des beaux rêves.

Jean-Baptiste

Avec qui tu es parti ?

Boris, il était hyper sympa avec moi et moi j'étais hyper sympa avec lui, aussi. Ce que j'aimais bien chez Boris c'est qu'il était tout le temps de bonne humeur, il était hyper content, je ne savais pas pourquoi, mais quand il était comme ça, lui, qu'il allait bien, moi, j'allais bien aussi. Luidgi, dans la chambre avec lui, c'était un peu bizarre. Moi et Luidgi je pensais qu'on s'entendait bien ensemble, mais après j'ai vu que trop souvent ensemble, c'était impossible, on se prenait la tête pour des trucs… voilà ! JB, avec lui, c'était hyper tranquille, je pouvais me taper des barres comme je pouvais me taper des bons moments, il était hyper marrant mais aussi hyper sérieux, comme par exemple quand on est allés chercher du sable tous les deux, c'était un super moment ensemble.
Romy, trop souvent dans sa cabine, le seul moment où on pouvait se parler c'était dans les îles, c'était pas trop tranquille avec elle. J'ai pas eu beaucoup de relations avec elle à part quand on était dans les familles ensemble, pendant les randos.

« Qu'est-ce qu'une journée de navigation ? »

Je décide de partir avec ma question, de la poser aux autres.
Élodie, ma première victime, tente au début de me raconter sa journée à la seconde près… Ayant fini, elle part sur une réponse un tantinet plus métaphysique : une journée de navigation c'est créer des relations avec les gens, lire, se cultiver, réfléchir sur soi, rencontrer une baleine ou un dauphin, profiter des étoiles durant un quart. « C'est une journée de liberté. » Conclut-elle enfin.
Benjamin, après un petit délai de réflexion m'explique que pour lui c'est « profiter de la nature, de la mer et du vent, pour avancer dans l'espace, le temps et en soi-même ».
Morgane trouve que c'est un bon moment où nous sommes tous ensemble et apprécie le fait de pouvoir créer l'ambiance que l'on veut sur le bateau.
Quant à GSéb, il prend une allure mi-poétique mi-philosophique et commence d'un air rêveur :
« La liberté, le bleu de l'océan… » Puis le « captain » se reprend : « C'est l'occasion de vivre un max de trucs ensemble, l'occasion de vivre ensemble sans les parasitages de ce qu'il y a à faire sur terre. » Puis il conclut : « Un moment privilégié ! »
Satisfait de mes réponses, je pars interroger les jeunes et, croisant Olivier, ma première victime mineure, je le questionne. Il me répond que c'est ennuyeux, fatigant et qu'il n'aime pas les quarts. « Aucun point positif ? », lui demandé-je. « Euh… (long temps de réflexion) non… »
Bon… Me voilà parti voir J-B. Je pose ma question, une fois de plus : « C'est beaucoup de travail (mental et physique) », puis il ajoute la difficulté de faire à manger quand ça bouge et avec le mal de mer. Passé le réveil, il aime les quarts qui sont pour lui l'occasion de manger des gâteaux et de faire des crêpes.
Pour Luidgi, qui a découvert depuis peu une nouvelle façon d'évacuer la nourriture ingurgitée, le mal de mer, c'est dur ! Il avoue néanmoins « vomir parce qu'il y pense ». Il n'aime pas la navigation car il n'y est pas habitué mais apprécie les activités collectives.
Romy, elle, décrit une journée très dure, elle a mal à la tête et en a marre de voir la mer. Elle apprécie, elle aussi, les activités.
La différence entre les réponses est frappante : des « grands » positifs et des jeunes presque entièrement négatifs, oubliant bien vite dauphins, baignades à la traîne, étoiles filantes, etc.

Boris

Boris, Olivier et Romy apprennent à faire les nœuds de marin. Jean-Baptiste, Romy et Olivier installent la voile d'avant.

Des îles Grenadines à Trinidad

Olivier :

Qu'est ce que tu as découvert ?

Je croyais déjà que le bateau, on n'allait pas vraiment l'utiliser. Mais en fait comme on a fait les îles, on a fait beaucoup de bateau. Je croyais qu'il était juste là pour dormir, passer des moments et puis voilà, mais en fait j'ai remarqué que le bateau était un moyen de déplacement. Moi je pensais que tout était prévu, qu'on allait se déplacer en voiture, comme dans un voyage organisé, mais en fait comme on allait sur des îles, on pouvait pas se déplacer autrement qu'en bateau. J'ai cru que c'était plein d'îles accrochées et qu'on pouvait ensuite se promener en voiture, mais en fait c'était pas possible ! J'ai appris qu'il y a plusieurs voiles pour différents temps, qu'il y a différents nœuds pour différents taquets. Que je me souvienne… Je ne me rappelle plus.

Il est tôt dans notre journée, Boris et Romy sortent en trombe de la coque bâbord pour le premier plouf de la journée… Je plaque Boris, avant qu'il se baigne donc, sachant qu'il est toujours très inspiré et bien réveillé dès le saut du lit… !!! « Qu'est-ce que t'inspire ce moment de pétole ? ».
La pétole, en langage marin, c'est quand il n'y a vraiment pas de vent, lorsque les régatiers, ceux qui font des courses en voilier se tirent les cheveux parce que leur bateau n'avance pas.

Il me répond : « Heu… tout de suite, là !!! Cela donne l'impression d'être seul au monde, perdu pour un petit moment et c'est bien, ça rassure d'avoir une mer moins formée mais c'est moins charmant… ».
Romy encore toute mouillée de son bain, me dit qu'elle préfère la mer ainsi, elle peut dormir tranquille dans la cabine avant, qui a la fâcheuse tendance, lorsque les vagues se déchaînent, à faire décoller ses occupants.
Élodie, plus tard, avec un seau à la main pour sa tâche ménagère, me répond rapidement, « On n'avance pas… c'est calme et agréable quand les jeunes ne font pas contraste dans leurs attitudes bêtes et énervées. Ça donne envie de ne rien faire, on se retrouve souvent face à soi-même dans ces moments de tranquillité. »
Olivier, de cuisine ce jour-là, en agitant son presse-citron me dit que c'est trop calme, qu'il aime quand c'est agité avec des vagues. « C'est vraiment trop long, je suis pressé d'arriver… ».
La vague des activités m'ayant submergé, j'ai repris mon tour d'équipage, le lendemain et le surlendemain, et, une fois arrivés en Guyane aussi.
Benjamin à un avis partagé. Il n'aime vraiment pas le moteur. Par contre c'est une superbe occasion d'aller nager tous ensemble et de découvrir les poissons et tous les êtres vivants qui habitent ces eaux.
Morgane aime lorsque c'est court. On découvre un autre visage de la mer. Lorsque c'est trop long, on a l'impression que l'on manque d'air, on a une sensation d'oppression.
Luidgi à St-Laurent-du-Maroni m'a confié qu'il aimait les couchers de soleil, rapidement il m'a dit : « cette navigation, c'est long mais on est quand même arrivés… ».
Jean-Baptiste, bien plus tard, me dit que comme il n'aime pas barrer, il trouve cela plus facile quand les vagues ne viennent pas perturber notre ligne droite, et que c'est "trop bien" pour faire les cookies dans la cuisine, c'est plus stable.
Il avait envie d'arriver pour faire des randonnées. Et puis cette nage dans l'eau si calme, au milieu de nulle part, reste un bon souvenir.
Moi j'ai envie de rajouter que je pourrais rester pas mal de temps ainsi dans un petit coin tranquille de l'océan sans mettre les moteurs, sans rien dire, sans bouger, juste pour pouvoir apprécier, prendre le temps et vivre vraiment ensemble.

GSéb

Une session maquillage lors de la descente de la mer des Caraïbes vers la Guyane.

Guyane

L'ADNG, nous et la forêt amazonienne

Oui, c'est très beau. Autour de nous, il n'y a que de la forêt amazonienne : des plantes bien vertes, des cris d'animaux. Nous avons appris à nous servir d'une boussole. Pour moi, c'est dur et ça me fait mal à la tête de refleurir.* Moi, je dis : « C'est quand qu'on arrive ? Aïe !!! J'ai mal aux jambes. Ça gratte et ça pique. J'en ai marre ! » J-B crie à Morgane : « Il y a des épines qui sont tombées sur moi. Viens me les enlever ». Morgane ne parle pas, elle rigole ; elle ne se plaint pas et elle a toujours son beau sourire. On entend une voix, c'est qui ? Ah ! C'est Amini. Nous lui répondons puis nous le voyons entre les arbres, il nous indique la route. Nous marchons. Ça y est, on voit les bâches du campement. Ah oui, ça y est, on arrive ! On attache nos hamacs. On est fatigués. C'est un coin où il n'y a que de la forêt. Amini a fait du feu pour faire à manger. On se lave dans le fleuve. Je ne me sens pas trop rassurée mais je suis obligée d'y aller pour me laver. De toute façon ça va être 9 mois comme ça. Il faut que je me sente rassurée, ça va aller. Alors je me lave, on mange ensuite. Après Cédric propose qu'on vienne, avec lui et Amini, regarder les filets pour voir s'il y a des poissons qui sont pris. Allez, on monte dans une barque et il démarre. Ça y est, on est partis. 1er filet pas de poisson, 2ème, 3ème, jusqu'au 6ème filet, toujours pas de poisson accroché ! Amini fait un signe pour dire à Cédric qu'on peut repartir à la Crique Roche. Ça y est, on est arrivés. Je monte dans mon hamac et je pense. Et là je vous le dis : Vous savez quoi ? Nous vivons en toute liberté au cœur de cette magnifique nature faite de forêt et de fleuve bleu et vert… Et là, je m'endors.

Romy

*Refleurir : Lapsus poétique de Romy à la place de réfléchir que nous avons décidé de garder.

Ça fait bientôt trois semaines que nous sommes en voyage.
Il nourrit, questionne. Et je pense qu'il est surtout intérieur, en définitive.
Car on peut changer de décor et rester au même endroit au fond de soi !!!
Pour moi, la richesse du voyage, c'est qu'il met en mouvement. Il nous pousse à rencontrer des parties de nous-même que nous n'avions pas stimulées, éprouvées auparavant. C'est l'occasion de se poser des questions, sur soi, le monde, les autres, son chemin… Et j'aime ça, ah oui…

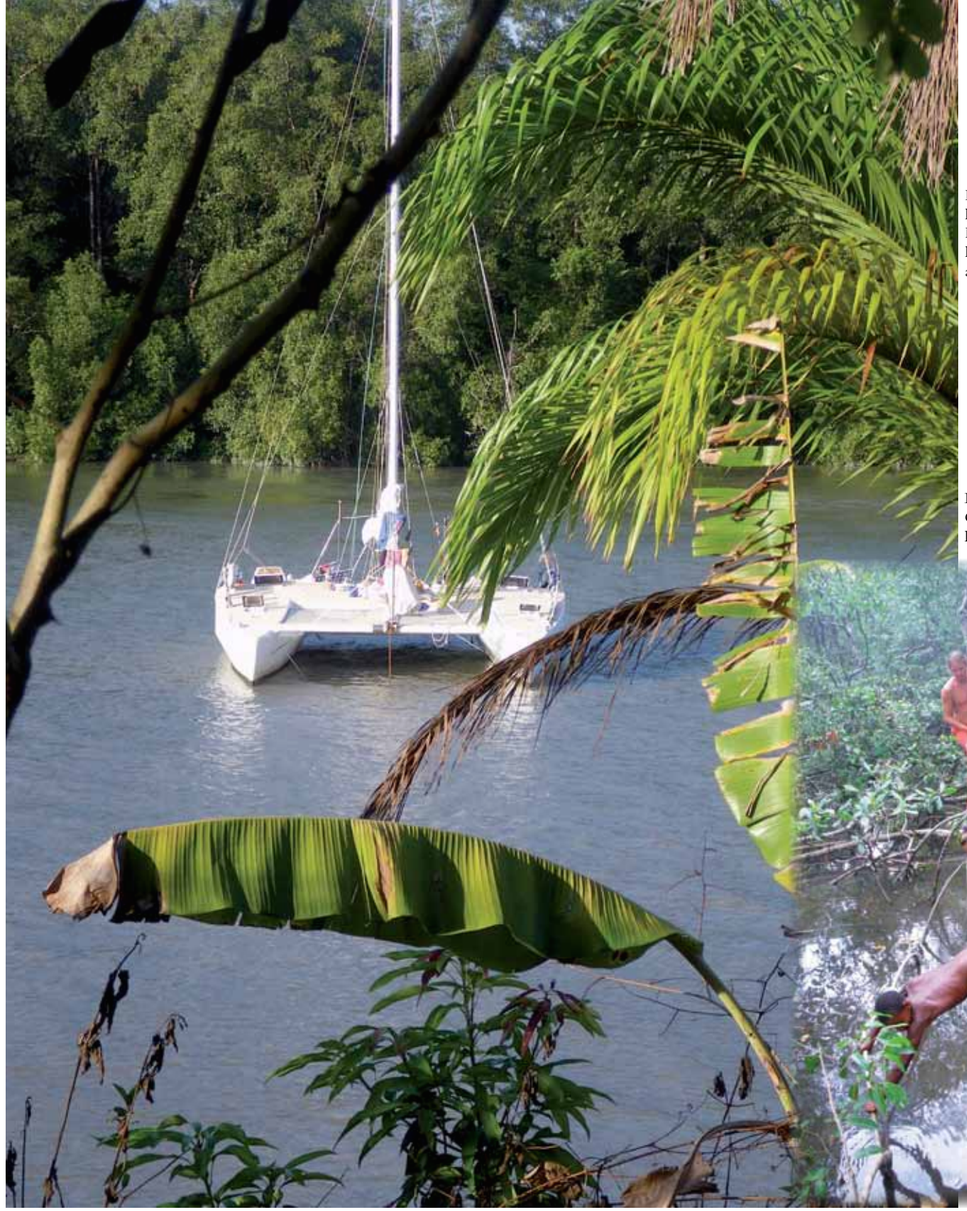
Morgane

OLIVIER :

LA GUYANE ?

Je me rappelle une nuit où on était partis avec Cédric pour aller voir les yeux rouges des caïmans dans la forêt.
Une journée aussi où on devait, avec une boussole et un cap, tracer sans trop s'écarter de l'endroit où on devait aller. On savait pas où on se dirigeait mais on savait où on devait aller, ce qui nous attendait. Et ce qui nous attendait, c'était le campement.

Peinture traditionnelle Bushinengué : le Tembé.



Le bateau mouillé devant le village amérindien de Coswin. Notre expédition rappelle le « Fleur de Lampaul » aux habitants du village.

Benjamin, Élodie, Romy et Olivier cherchent l'équilibre lors de cet accro-mangrove…

Sur le fleuve avec Botoplay

Maïman

J'ouvre les yeux. Je vois Anne, Léna, Benoît et Jeanne partir en pirogue. J'ai bien aimé les petits-déjeuners, j'ai pêché avec Amini. J'ai attrapé un petit poisson. Amini m'a expliqué que les petits poissons nous permettent de pêcher de plus gros poissons. Le piranha aime quand il y a du sang. Amini ouvre le gros poisson, prend la partie la plus tendre et saignante et la met sur l'hameçon. Il le lance très loin. Amini a réussi à pêcher un piranha tout en parlant, ce qui m'a étonné! Le poisson qu'Amini aimerait bien pêcher, c'est le coumarou. C'est un poisson végétarien qui est soi-disant très bon. Ensuite, nous sommes allés au village de Maïman. Les enfants nous attendaient pour jouer. Je n'aime pas trop quand les petits s'excitent, quand ils se mettent à lancer des trucs ou à mordre. J-B a joué avec une toute petite fille. Il l'a gardée tout le temps. J'ai bien aimé quand on a fait un tournoi de fleezer avec J-B. On prenait les paris sur qui allait gagner. Tous les jeunes étaient autour de nous et nous encourageaient.

Olivier

Premiers jeux

Nous partons avec nos jeux sous le bras, direction le centre du village, où nous nous installons dans le carbet repéré la veille et situé au cœur de la vie locale. Très vite, de jeunes enfants apparaissent devant leurs maisons – petites cases de bois et de tôles, pour la plupart – nous observent mais restent encore à distance… Des regards s'échangent, mêlés de curiosité, de méfiance, de timidité mais aussi d'intérêt…
Anne, qui a l'habitude de ces premières approches, s'assied dehors et attire peu à peu les petits en soufflant des bulles de savon que les bambins se font une joie de poursuivre et d'éclater en criant. Doucement, la méfiance et la timidité disparaissent et les enfants nous rejoignent, les uns après les autres, sous le carbet. Romy, Olivier et J-B se chargent de rapatrier les moins téméraires en les prenant par la main. Très vite, une vingtaine d'enfants nous ont rejoints et jouent avec nous. Les plus jeunes ont à peine deux ans, les plus âgés, une douzaine d'années. Romy a choisi de s'intéresser aux plus jeunes avec Élodie et, très vite, elles se retrouvent entourées de bambins remuant des hochets, serrant des peluches entre leurs petits bras ou traçant quelques traits de couleurs sur des feuilles. Morgane est lancée dans une partie enjouée de balles au clown, J-B attire les plus grands avec le fleezer, Olivier papillonne d'un jeu à l'autre, tandis que Léna et Benoit jouent aux dominos et que la petite Jeanne s'est trouvé des compagnons de jeux pour une partie de «Lapins!». D'autres petits empilent les pièces de Kapla pour former des tours de plus en plus hautes et de plus en plus fragiles…
Bref, tout le monde trouve sa place, la réserve du début est remplacée par l'engouement pour les jeux et le temps s'écoule rapidement.

Cédric

Romy entourée des enfants de Maïman.

Olivier et Jean-Baptiste ont organisé un grand jeu d'attrape avec les enfants du village. Il a eu beaucoup de succès. Ici, c'est l'équipe d'Olivier.

Botoplay est une association guyanaise qui met à disposition divers jeux de société. Souvent ils remontent le fleuve pour aller dans les villages excentrés comme ici, à Maïman, où nous les avons accompagnés.

Naviguer sur le Maroni

Grand Santi

À peine partis, nous nous retrouvons au premier saut - dénivelé du Maroni, provoquant des rapides - source de difficultés pour les piroguiers. Le paysage change. Oui, il y a toujours la forêt qui nous entoure ; oui, le fleuve est toujours large, mais il n'est plus monotone ni marron : des rochers et des bancs de sable émergent de l'eau qui vire au vert, le tout pour embellir le paysage.
Nous arrivons donc au premier saut : notre pirogue fait environ quinze mètres de long, deux de large ; le rapide en fait à peine quatre ou cinq entre les rochers qui le bordent. Ça a l'air puissant, nous sommes impressionnés devant Cédric blasé : « C'est rien, ça ! ». Le piroguier accélère, nous fonçons vers le saut et, au moment où nous le franchissons, le moteur s'arrête, la pirogue file sur l'eau dans le rapide, pile au milieu, le motoriste lève le moteur pour ne pas qu'il touche le fond. Nous sommes secoués, un peu éclaboussés, impressionnés. Nous repartons : le piroguier affiche un sourire radieux, le premier saut est passé.

Boris

GSéb, Boris, Luidgi, Élodie et des invités essaient la caravelle appartenant au club de voile local, Vent d'Ouest.
Ils partiront en randonnée avec cette petite embarcation, idéale pour apprendre la voile et se perfectionner, en vue de conduire plus aisément le grand catamaran, Grandeur Nature.

Une journée jeux à Grand Santi

Mais quelle bonne journée ! Franchement, à Grand Santi, j'ai vraiment aimé passer mon temps avec Mickaël, jouer avec les petits. Je n'aurais pas voulu quitter Grand Santi ; un jour, si je peux, je reviendrai.

Luidgi

Plus bas sur le fleuve

Quel étonnement de nous retrouver ici, dans ce village posé sur une dune, au milieu de la forêt amazonienne. C'est assez magique. La source d'eau est claire et pure, le fleuve donne ses poissons et la terre, ses fruits. Une vie simple et saine nous est présentée. Merci à la famille Kagirali de nous avoir accueillis dans son joli village de Coswin.

Romy

Luidgi, Boris, Cédric, Benjamin partent pour le village de Grand Santi, à une journée et demie de pirogue de Saint-Laurent. La remontée du fleuve est la principale voie d'accès pour rallier ce village Bushinengué. La conduite de la pirogue demande une concentration intense de la part des piroguiers, en cette période de basses eaux du fleuve. Vivre cette expérience sera une belle aventure pour l'équipe de randonnée.

Départ de Guyane

Au revoir Kourou

Après l'organisation de la journée, on s'occupe de faire les pleins d'eau et de nourriture pour le week-end. On part aux Îles du Salut, après quelques réparations : Olivier répare la lumière de la cuisine et moi je me lance dans les moteurs. C'est ma responsabilité. Je m'en occupe, je répare les courroies, je vérifie le gasoil, les connections électriques, les niveaux d'eau de refroidissement, d'huile. Je me suis rapidement proposé pour m'occuper de cela. J'aime bien mettre les mains dans la mécanique. Je prends la barre et le reste de l'équipage prend un poste différent pour appareiller. Je demande à Morgane si elle peut rester à côté de moi parce que j'ai peur de planter le bateau dans les bouées. GSéb m'a mis la pression parce qu'on allait droit sur une bouée de chenal et il fallait que je passe du bon côté sinon on se plantait dans la vase. Arrivés à la dernière porte - ce sont les dernières bouées du chenal, c'est pour dire qu'il n'y a plus de risque en raison de la profondeur - GSéb me dit que c'est très bien : « Tu as bien barré dans le chenal ». Ce n'était pas facile avec le courant de côté… Après, je demande qui veut la barre. Boris la prend. Je lui cède la place, il faut aller vers la bouée blanche et rouge. Pendant le trajet, Morgane et Olivier ont une sonde à main, un plomb accroché à une ficelle qui sert à vérifier la profondeur. Tout cela parce que le sondeur du bateau ne marche pas, à cause de la boue. Le sondeur est sur la partie de la coque qui est dans l'eau : une sonde va au fond de l'eau, le signal revient et nous donne la profondeur. On arrive aux Îles du Salut, la manœuvre est prise en main par les jeunes devant Saint-Joseph. Je suis content, on a bien manœuvré.

Jean-Baptiste

Une goutte, deux gouttes, trois gouttes, dix gouttes, cent gouttes… Oups ! Fermer les capots !!
Un grain énorme se prépare à nous tomber sur la tête ! Celle de Romy se précipite pendant la manœuvre de réduction des voiles dans la coque bâbord ; celle de Luidgi oriente ses yeux vers la girouette pour nous mettre face au vent ; les nôtres sont concentrées sur la prise de ris ; celle de Boris quittera l'ordi après la manœuvre pour nous rejoindre.
L'appel de l'eau douce sera trop fort ! On fait péter les maillots de bain, le shampoing, le savon ! Les seaux passent de main en main. Le ris dans la grand-voile fait gouttière.
En moins de 5 minutes, la glacière est remplie. Les seaux d'eau volent dans tous les sens, sur toutes les têtes. Lavage de nous-mêmes, de nos habits, des aussières, et d'une toute petite partie du pont : Boris a tenté de frotter seul, mais seul, c'était pas drôle ! Pendant 30 minutes, c'est le bonheur assuré.

Élodie

Une petite anecdote du bord. À la question posée par des Français curieux, à Kourou : « Que faites-vous ? » qui sous-entend : Quel est votre projet, où allez-vous ensuite ? Romy répond, toute sûre d'elle - et je rajouterai, avec un soupçon de fierté dans la voix, toute sûre d'avoir bien retenu le programme des jours à venir : « Nous allons à Trinidad faire des courses, ensuite, nous irons en Guadeloupe… pour faire des courses !!! »
Là Boris intervient : « Oui, nous faisons le tour du monde des Leader Price ! »
Moi, ça m'a bien fait rire…

Morgane

Navigation vers la Dominique

Après la tâche ménagère, j'ai pris la BD des Schtroumpfs avec Morgane. Nous avons fait un quiz sur la navigation, j'étais avec Boris, J-B et Morgane étaient ensemble et Luidgi avec Romy. Nous avons gagné, un point de plus que Morgane et J-B. J'ai bien aimé faire ce jeu parce que ça m'a rappelé les cours de navigation et on a bien rigolé. Nous avons organisé un cours de créole pour tout le groupe. Après, tout le monde a fait une dictée, sauf moi qui ai fait des exercices de français. Luidgi nous a proposé de nous lire un conte de Guyane.
En fin d'après-midi, alors que je suis à la barre, je vois une île au loin. Bientôt nous arrivons à Trinidad puis la Dominique.

Olivier

La Dominique

10 bonnes raisons de venir ici

1- Des paysages superbes allant du “roots” au paradisiaque.
2- Un mélange harmonieux de montagnes, de forêts et d’eau.
3- On y parle l’anglais et le « rastafari ».
4- Les gens sont détendus et savent se contenter de ce que la nature leur offre.
5- On ne parle pas de la forêt, de la montagne ou de la nature mais de « Zïon ».
6- Le stop est très répandu et les gens s’entraident de cette manière.
7- On trouve des fruits délicieux à volonté : oranges, pamplemousses (grappefruit), bananes, avocats, coco (nuts), cacao…
8- C’est l’île aux 365 rivières et on trouve partout de petites cascades pour se doucher, parfois avec vue sur la mer.
9- On peut saluer une centaine de personnes sans jamais utiliser le même mot: hello, hi, hey, take it easy, okay, yeah man, enjoy, yes I, allright, yop, one love, etc.
10- Il y a un centre de balnéothérapie gratuit : les rivières chaudes, bassines et cascades de la vallée de la Désolation.

Boris

Alors, la Dominique ?

LUIDGI : Franchement, j’ai bien aimé la Dominique parce que je commençais à rencontrer des jeunes, à jouer au foot sur la plage, en parlant anglais ; j’ai appris qu’on pouvait se savonner avec des plantes, sur la route de Concorde. J’ai aussi appris à m’ouvrir à d’autres personnes et à d’autres cultures, à parler un petit peu anglais, j’ai vraiment kiffé ce pays.
BORIS : God bless Dominica. Super séjour, trop court comme d’habitude. J’ai aimé la simplicité de vie et cette nature si généreuse.
OLIVIER : Là-bas, les gens, ils sont très ouverts, super gentils, ils veulent que tout se passe bien. C’est un beau pays où les gens vivent avec la nature. Si j’y retourne, c’est pour voir les gens, s’ils restent pareil.
ROMY : C’est bien, c’est un pays que je retiendrai. J’aimerais revenir pour faire de l’artisanat, revoir Genette et Octavia.

OLIVIER :

QUE PENSES-TU DE L’ESCALE EN DOMINIQUE ?

Ce dont je me rappelle ce sont les sources d’eau chaude avec Boris et GSéb. La rencontre avec la famille Tison que, moi, je ne connaissais pas mais que GSéb connaissait très bien. Je me souviens bien de la calebasse ; on pouvait faire des dessins dessus avec un objet que je ne connaissais même pas. On a vu aussi, avec M. et Mme Tison, une sorte de moulin bizarre pour faire des galettes bizarres… de la kassave ! On en a acheté pour Morgane, J-B et Romy et pour nous aussi et c’était bon, ça n’a pas le même goût que la kassave d’Haïti, c’est très différent.

Luidgi, Benjamin, Romy, Élodie et Jean-Baptiste (qui prend la photo) partent pour plusieurs jours de randonnée à travers l’île de la Dominique.

La rivière du lac bouillant, ça fait du bien au corps. Ce n’est pas souvent qu’on a de l’eau chaude à disposition qui pue le soufre. Je me demande s’il n’y avait pas d’œufs tombés dedans.

Olivier

I love Zïon.
Il y a une force ici qui chasse tout questionnement, une énergie qui ranime les bonnes valeurs de l’être humain.

Benjamin

La République Dominicaine

Mission du jour : Dans un pays, la République Dominicaine, dans une ville où vous n'avez jamais mis les pieds, Samana, dans une langue que vous ne maîtrisez pas, vous devez faire le plein de gaz et les courses pour les 3 prochains jours. Feu à 10 heures ce matin. Romy s'est penchée sans relâchement sur le dico pendant 2 jours, Luidgi et J-B se sont préparés une fiche sur l'ordi, Boris - plus économique dans la pratique - partira avec un seul mot en poche : llenar (remplir), et Olivier fait confiance à son collègue pour aller remplir la bouteille de gaz.
Avec GSéb, nous rejoignons Romy, J-B et Luidgi, partis avec 2 000 pesos en poche, sur la place du marché. Pour information, le salaire moyen en Rép' Dom est de 5 000 pesos mensuel. Ils sont tombés sur un premier vendeur qui semble… apprécier les touristes !
Pendant qu'on essaie de décortiquer la situation entre nous, voilà que le marchand se met à nous rendre un premier billet de 50 pesos, puis un second… Bon, c'est une bonne leçon : il faut faire le tour des vendeurs et repérer les prix avant d'acheter !
OK, pour la suite, à chacun sa méthode, Luidgi tente : « Cuanto es el precio de… ? ».
Reste plus qu'à comprendre la réponse. Une vendeuse leur écrit, sur son carnet, le prix par livre suivant chaque légume, leur montre au passage son bébé, une autre m'écrit sur mon calepin les noms des choux (repollos), carottes (zanahorias), aubergines (berenjenas), tomates (tomatos), oignons (cebollas)… que Luidgi, J-B et Romy choisissent et pèsent sur la balance traditionnelle en demandant s'ils peuvent tout payer ensemble.
Des bananes vertes viennent d'arriver et s'entassent par régimes dans un long pick-up.
Mais comme dit Jean-Baptiste, un régime entier (200 à 500 bananes, à vue d'œil), c'est un peu beaucoup ! On suit une petite dame âgée pour en trouver seulement 20, pendant que Luidgi se renseigne sur les poivrons. Les grands sacs de haricots, de pois, de maïs, donnent envie pour la prochaine fois.

Élodie

Aujourd'hui nous sommes en République Dominicaine, j'y crois pas, bientôt nous allons voir les baleines. C'est la première fois que je suis ici, et vous ?
Je n'arrive pas à croire que je fais le tour des Caraïbes sur un bateau à voile. Je rêve peut-être.
Le temps passe plus vite qu'un sablier et encore plus speed que la "music".
Quand j'étais chez moi, c'était la casquette, et maintenant ce n'est plus qu'un chapeau en coco. C'est comme les jeans, eh bien maintenant je porte un paréo. Qui suis-je ? Peut-être un Guadeloupéen. Bon bref ! Les meilleurs moments pour l'équipage ce sont les rencontres, la découverte d'une autre culture, l'apprentissage de l'artisanat en Dominique et le Noël passé au Saintes. Mais maintenant, let's go, c'est l'aventure des baleines.

Luidgi

Boris, Romy et Luidgi ramènent les courses en moto concho (taxi local) !

« C'est différent ici, ils paient avec de gros billets. Jamais on ne m'avait confié le porte-monnaie comme ça. Ça m'a fait bizarre car on m'a fait confiance. »

Olivier

Le Banc d'Argent

Le Banc d'Argent. Pour moi, le paradis sur terre en mer. Nager, se baigner, *ploufer, apner,* vibrer aux rythmes de l'océan… l'eau, l'élément le plus puissant, le plus déterminé de notre planète, nous entoure. À nouveau, deux belles rencontres : lors de la première, l'escorte est juste en dessous, à 15 m environ. Une contrebasse de trente tonnes nous transperce de sons. C'est envoûtant, on est si petit, livré à un plaisir intense qui fait vibrer notre intérieur. C'est pur, on se sent rassuré, la bienveillance règne. Ben, Olivier, J-B pour compagnie, ça, c'est important. Le plus marquant de la deuxième rencontre, c'est la confiance, et l'assurance que nous avons, les uns et les autres, à partager ce moment. Plus d'une heure trente à se regarder, jouer, à être tranquilles.
Le baleineau qui vient parce qu'il a envie de découvrir, la maman qui porte le jeune en dehors de l'eau. Le bébé qui a besoin de toucher sa mère, se cacher derrière elle, tout en nous observant. C'est touchant. Dès les premières minutes, je ris et pleure en même temps. Pas facile dans le masque, les yeux qui piquent, la goutte au nez… et puis, le bébé passe très près, si près de nous. C'est vraiment beau. Les baleines à bosse, pour les avoir rencontrées, semblent si exemplaires en bien des thèmes (même si ce mot peut vous paraître inadapté, je le crois vraiment).

GSéb

Christophe est à la barre accompagné de Morgane et GSéb lors de l'arrivée sur le Banc après 90 milles de navigation.

Alors, c'est quoi le programme journalier d'une baleine ? Vous avez une idée, vous ? Olivier me répond : "Dormir, nager, faire des splashs, se soulager.". On sait que les baleines ne mangent pas pendant cette période de reproduction. Alors, ce n'est pas comme nous, pas de repas qui rythment leur journée, elles ne font pas de tour de cuisine ou des gâteaux chaque jour.
De loin, ou de près, on les observe, la bouche ouverte, sauter de tout leur corps, taper l'eau de leur caudale ou de leur pectorale comme pour nous dire « coucou ». Les mâles séduisent ainsi les femelles, les baleineaux s'éclatent de cette façon, ce qui donne, certes, bien envie.
Chaque journée ressemble-t-elle à la précédente ? Mettent-elles, elles aussi, des jeux en place, style théâtre, cache-cache pour se divertir dans les patates de corail ? Je les imagine bien. C'est peut-être un cache-cache avec nous cet après-midi, car en remontant sur Grandeur Nature, on aperçoit, à nouveau, la maman et son baleineau derrière les patates où nous venons de passer une heure…
Moi, je vous le dis, ce sont vraiment des blagueuses ces baleines en tout cas.

Élodie

Jean-Baptiste, Michel et Romy devaient se prendre en photo devant le Polyxéni lors d'un grand jeu organisé par Kélig et Élodie.

Romy, Élodie et le Polyxéni.

Deux mois en compagnie des plus gros mammifères

Il y a 5 ans je découvrais ce lieu à bord de Grandeur Nature. C'est ici que j'ai fait mes premières grandes plongées, que j'ai appris à sentir mon corps sous l'eau, que j'ai développé mon apnée et, bien sûr, c'est dans ces eaux que j'ai nagé pour la première fois avec des baleines. L'endroit ne change pas, à part le «Popol», le Polyxéni, qui s'affaisse de plus en plus. Les baleines, il me semble, restent égales à elles-mêmes, par contre nous, les humains nous ne sommes jamais les mêmes.

Benjamin

Je décide d'aller avec J-B au Polyxéni ramasser du sable. La première fois, je plonge, j'ai mal mis mon masque, donc la pression l'a écrasé sur mon visage. Je replonge et je remonte avec du sable dans ma boîte. Mais quand je retourne au bateau, je n'ai plus de sable, parce que ma boîte est en carton. La prochaine fois, je prendrai un pot en verre.

Olivier

OLIVIER:

UN MOMENT?

Je vais dire, tout de suite: c'est avec les baleines!
Je le raconte seulement à des gens qui savent que j'ai fait le voyage. Je leur dis que c'est un truc de ouf, que j'ai nagé avec les baleines. Y en a qui me croient et d'autres qui me croient pas. Mais j'ai toujours des preuves.
Je me rappelle leur saut, leur souffle, leur grande taille.
Je me souviens aussi du Popol, de la plongée nocturne où j'ai flippé. Je me rappelle plein de moments que je n'arrive pourtant pas à visualiser dans ma tête.

Ce rêve de quand j'étais petit va pouvoir se réaliser. Je suis «archi» content. J'aimerais rester plus longtemps avec les baleines, pouvoir les toucher. Je voudrais m'améliorer en apnée, pour découvrir plein de sortes de poissons.

Jean-Baptiste

C'est une question d'échelle! Ici, c'est l'heure du grand rassemblement des baleines à bosse. Le Banc d'Argent fait 60 km de large. Ce sanctuaire est, somme toute, relativement petit pour des animaux qui sillonnent la planète entière. En tout cas, on n'est pas le centre de leur curiosité à chaque fois!!! Une vraie rencontre est quelque chose d'exceptionnel! Ces rencontres qui nous envahissent d'une paix immense, celles où on se sent fascinés par cette espèce venant du fond des âges, ces géantes tranquilles, voyageuses sous les étoiles…

Morgane

«Avant d'arriver, je pensais que c'était nul de voir les baleines et que c'était très laid…»

Romy

« Comme ça fait du bien la beauté ! »

Il ne fait que de tourner autour de nous. Il danse, il fait des câlins à sa maman. L'impression qu'ils dansent pour nous !!! C'est hallucinant, il n'arrête pas de nous foncer dessus et de nous tourner autour, et de faire des acrobaties. J'ai toujours peur mais j'ai confiance en ce baleineau. C'est tout gentil. Les garçons du bateau viennent nous rejoindre dans l'eau. Maintenant nous sommes 7. La baleine est toujours calme et reste toujours à sa place. Le baleineau est toujours foufou. Il est curieux. Après une heure avec eux, ils commencent à partir. Je rentre au bateau avec joie mais en claquant des dents parce que j'ai froid.

Romy

C'est vrai qu'en ce moment, je ne suis pas dedans, je ne vais pas très bien parce que j'ai la tête ailleurs. Ma famille me manque beaucoup, mes amis et mon meilleur pote me manquent aussi. Pourtant j'aime les baleines, c'est trop joli et c'est bien de nager avec elles, d'entendre leurs chants sous l'eau, d'être curieux. J'avoue que les baleines, c'est génial.

Luidgi

Nous palmons au moins un quart d'heure, et tout doucement on s'arrête. Je commence à prendre la main de Morgane. Je lui indique une forme bleue dans l'eau. C'est une pectorale. On s'approche et on voit LA baleine et son bébé. C'est énorme, je n'ai jamais vu ça, c'est magnifique ! Mo et moi on se prend dans les bras et on se serre très fort. J'ai peur mais nous sommes heureuses. On les regarde. Le bébé baleineau commence à danser autour de sa mère et à lui faire des câlins. C'est trop mignon, elles sont calmes. Je suis impressionnée qu'elles ne soient pas agitées. Le baleineau commence à venir vers nous. On se serre. Nos mains tremblent. Il passe juste à côté de nous et il nous regarde avec son gros œil noir. Il repart vers sa mère doucement. Elle commence à partir avec son enfant. Mo et moi on se regarde dans l'eau. On a un fou rire. Nous rentrons au bateau toutes heureuses. Je ne sais pas trop quoi dire. C'est magnifique et très impressionnant.

Romy

Une envie me prend de hurler sous l'eau, de bonheur, et d'excitation. À peine deux minutes plus tard, une tache turquoise se profile à nouveau sous l'horizon.
La revoilà ! Elle danse encore et encore sous l'eau. Je plonge moi aussi, vrille et cabriole avec elle. J'ai l'impression de commencer à la connaître, de partager un moment fort avec elle, à la découverte l'un de l'autre.

Boris

Escale à Luperon

Y a du boulot mais ça progresse

Nous sommes tous d'accord, nos trois jeunes, Luidgi, J-B, Olivier, ont un comportement moins gamin. Les «vannes» de cours de récré de primaire et le langage qui va avec ont progressivement disparu. Oh, il y a des rechutes, mais ils grandissent.
Ce qu'il faut maintenant, c'est qu'ils grandissent intellectuellement. Je me dis que les problèmes qui les attendent à leur retour nécessitent des jeunes solides dans leur tête, sachant réfléchir et capables de décider sans se faire manipuler. Il y a du boulot ! Il va falloir les faire grandir et leur permettre de devenir réellement autonomes. Ils ont 14-15 ans, ont pris du retard à cause justement de leurs problèmes et, comble de déveine, ces problèmes vont leur demander une force que l'on n'a pas souvent à cet âge-là ! Je vis donc cette journée avec le sentiment d'une urgence. Urgence de leur donner les bons outils, urgence de casser les fausses évidences qui les enferment dans un rôle, urgence de leur donner confiance dans leurs possibilités et urgence surtout de leur muscler la volonté, sans laquelle on ne va pas bien loin.
Romy, elle, semble s'être installée dans une petite vie sympa sur le bateau, mais en renonçant à comprendre comment il avance et en renonçant aussi à croire en ses possibilités. J'ai peur qu'elle ne s'installe dans une routine ! On en discute. On va s'en occuper !
La tête de Luidgi lorsque je lui annonce que nous allons passer dorénavant un peu de temps à philosopher tous les deux, comme je le fais avec Boris.
Cela valait une photo !!!
Je n'ai pas de doute sur l'intérêt de la chose, mais je vois bien que ce n'est pas le cas pour lui. Il doute. Mais, après tout, c'est un bon début pour philosopher…
Ah, oui, j'apprends en fin de journée que j'arrive enfin à maturité. Christophe, sortant un livre du commandant Cousteau, nous dit qu'un mérou atteint sa maturité à 50 ans !!!
J'aurai atteint mon demi-siècle, d'ici quelques mois. Je suis donc en passe de devenir un respectable mérou, enfin adulte.

Michel

Michel quitte le bord remplacé par Wilfried.

Pourquoi je me lève le matin ?
Luidgi croit être obligé ;
J-B et Olivier ont un discours à l'opposé de leurs actes, quelque chose du genre «pour apprendre plein de trucs, pour découvrir le monde» ;
Michel, pour changer le monde à son niveau ; Christophe, parce qu'il a assez dormi ;
Élodie et Kélig, pour faire avancer le groupe, et moi, pour cueillir le jour.

Boris

Viernes 27 marzo

Aujourd'hui nous arrivons à Luperon après une nuit de navigation. Luperon est une ville du nord de la République Dominicaine. C'est une baie dans une mangrove qui permet de se protéger du vent. Autour de nous, des palétuviers, des collines. C'est vert, c'est calme. Une centaine de bateaux au mouillage.
Des catamarans, des trimarans, des monocoques, un peu de tout. Nous mouillons à côté du ponton. Michel va à la douane, Élodie et Luidgi partent faire les courses pour ce midi. Après manger, nous voyons un catamaran de type «riche» déraper à côté de nous. Michel plonge et monte sur le catamaran. Un voisin vient nous aider.
Nous leur envoyons des aussières et nous les accrochons à nos taquets.
Le voisin dit que le propriétaire a abandonné son bateau.
Michel ne veut pas le laisser déraper dans la mangrove.
Boris, Michel, le voisin et moi partons l'accrocher sur une bouée, mais c'est dur car on est obligés de wincher le cordage, qui est accroché à la bouée et au bateau, pour le tirer vers la bouée. Finalement, nous avons accroché le bateau sur la bouée.
J'aime bien cette journée…

Olivier

Cuba

« Heureux qui communiste a fait un beau voyage »

Pendant le dîner, on entame une discussion sur Cuba. Ça m'intéresse.
Le soir d'avant on a parlé du Che. Et ce soir, on parle de la révolution Cubaine et de la différence entre le communisme et le capitalisme. Le communisme c'est l'égalité, ne rien avoir à soi, tout appartient à l'État. Les gens travaillent en fonction de leurs capacités et sont payés en fonction de leurs besoins. Le capitalisme, c'est tout le contraire, ce sont des gens qui ont des usines à eux et qui font travailler les autres pour eux, comme en France.
Cuba est un des derniers pays communistes au monde. Ce fut une bonne discussion pour terminer la journée.

Jean-Baptiste

Comment se manifeste concrètement le communisme ? Voilà la question qui précède mon débarquement dans l'île. Ce que j'ai appris lors de mon premier jour chez les Cubains :
- Grande surprise : ils sont tous habillés très tendance, portent tatouages, piercing, portables…
- Nous voilà dans le bus : un Volvo moderne, vu de l'intérieur nous pourrions être en France. Le code de la route est strict malgré l'hétérogénéité des moyens de transport : vélos, bus, motos, calèches, voitures américaines des années 50, Lada soviétiques, voitures modernes françaises…
- Arrivés en ville c'est un « melting-pot » à faire rougir un Américain. Les gens consomment : téléphone, glaces, boissons…
- En discutant nous apprenons qu'en ville c'est l'abondance car tout le monde a un job illégal ou de la famille à l'étranger, mais à la campagne ce serait beaucoup plus dur. Il y aurait aussi de grandes différences entre les gens. Nous croisons d'ailleurs deux personnes dans la journée mendiant un peso, un tee-shirt ou un peu de savon.

Boris

À la découverte de l'île

Romy et moi partons ensemble. Depuis qu'on est dans la marina, je crois que Cuba est comme les autres pays. Juste après être sorti, je m'aperçois qu'en fait Cuba n'est pas un pays comme les autres. Quand j'ai vu ça, je me suis dit que c'est vraiment comme les films de cow-boy. Et les gens avec leurs cigares à la bouche !

Jean-Baptiste

Je raconte à Maïdina qui nous sommes et pourquoi nous sommes là. Elle nous montre des photos d'elle, le jour de ses 15 ans. À Cuba, les filles qui ont 15 ans, lors de leur jour d'anniversaire, se font prendre en photo en top model avec plein de vêtements différents pour avoir des souvenirs. Nous parlons en écoutant des musiques de Cuba, d'Espagne et de Porto-Rico comme du Reggaeton.

Romy

Il ne m'a pas été facile de savoir et de comprendre le système social à Cuba car ici, tout le monde a la même phrase à la bouche « Todo el mundo es bueno ». Il n'y a pas, d'après beaucoup, de problèmes de violence, de maltraitance à Cuba. Cependant, il existe des centres pour jeunes délinquants, des orphelinats, des centres de désintoxication. Mais pas de chiffres précis. Depuis peu, l'État a mis en place un programme d'aide pour favoriser le maintien des personnes âgées à domicile. Il existe cependant des maisons de retraite dans toute l'île. Il existe aussi des institutions pour personnes handicapées, majeures et mineures, distinctes en fonction du handicap. Cependant, l'obligation de scolarisation des enfants handicapés n'existe pas.

Élodie

« Une journée de plus en moins » dans l'île, et les choses s'éclaircissent. Beaucoup de nouvelles découvertes aujourd'hui :
- On peut étudier la philosophie à Cuba, mais seuls Marx et Hegel seraient au programme. L'économie est aussi enseignée, mais parle-t-on de Smith ou Friedman ?
- La majorité des Cubains désireraient le capitalisme, sans toutefois renoncer à leurs systèmes éducatif et médical gratuits ou encore à leur taux de criminalité exceptionnellement faible.
- L'État serait non corrompu et pauvre.
- Il y aurait des espions du gouvernement un peu partout. D'ailleurs les seules personnes qui nous parlent librement le font en anglais.

Boris

« Nous avons l'impression que les personnes sont mal à l'aise quand on leur parle de leurs salaires. Mais par contre, ils sont très souriants, rigolent beaucoup et discutent bien avec nous. » *Luidgi*

Un vrai cubain

Un voisin vient me parler, il a 63 ans, s'appelle Elio Ramos. C'est un ancien pêcheur à la retraite. Il a pêché pendant 45 ans, sur les bateaux de pêche en ferro-ciment de l'État, principalement la pêche au thon, vers Great Inagua. Comme tout le monde, il me parle du cyclone qui a ravagé la ville, surtout ce quartier qui va être rasé, car trop près du bord de mer. Bon, on se quitte en disant que peut-être on reviendra ce soir, car c'est vrai que ce quartier de pêcheurs est sympa.

Il y a plein de monde sur la place, dix fois plus qu'hier. Sur l'écran, des clips et de la musique de merde, J-B connaît, c'est dire ! Nous tombons sur le pêcheur de ce matin, Elio. Comme il nous l'avait dit, il a une bière à la main et une réserve pas très loin (un seau). Pour compléter son portrait : il a une casquette avec marqué « 100 % bourré ». Il est super content de nous voir et de nous présenter d'autres pêcheurs. Arrive l'un d'eux, nous entamons la conversation. Il a une petite barque à lui, ils sont deux dedans, l'État lui fournit le carburant, en échange il donne un pourcentage de sa pêche.
Il m'a dit gagner près de trente *cuc (*pesos convertibles) par mois. Il doit sortir ce soir, mais il y a pas mal de vent, il verra comment est la mer plus tard, il n'est pas obligé de sortir. Sa femme qui l'accompagne nous dit que demain elle va venir nous apporter du poisson. Elio, lui, est un vrai marin, il nous raconte qu'il a même survécu à un ouragan, en mer du Yucatan.
On arrive chez lui et il y a déjà pas mal de monde, sans parler des derniers marchands qui arrivent après nous. Nous sommes au moins 13 ou 14 à dormir.
On est tentés d'aller dehors, dans nos pins, comme les autres nuits,
mais Elio nous convainc qu'il va pleuvoir. On trouve un endroit pour accrocher nos trois hamacs.
Elio nous a montré tous ses diplômes de pêche, un tous les cinq ans, dont un du meilleur ouvrier.
Bon, il se fait tard, on éteint la musique et la lumière, tout le monde s'est mis dans son coin, il y a même un couple qui dort sous la table. J'entends qu'un des gars demande à Elio pourquoi il nous héberge. Il répond que nous sommes des marins et que c'est normal, qu'entre marins, on s'aide, enfin il le dit à la Elio c'est-à-dire avec trois fois moins de mots que moi.

Christophe

Le pêcheur Elio Ramos montre son certificat du meilleur travailleur.

Christophe, tout à fait couleur locale sillonne les sentiers de Cuba en compagnie de Boris et Jean-Baptiste.

La liberté ou l'égalité ?

Mario, le papa, 40 ans, est paysan.
Il cultive tomates, oignons, patates et vend sa récolte à la coopérative. Il n'a pas de salaire fixe, cela dépend de son travail. La maman, Maria Antonia, ne travaille pas. C'est un choix de leur part, elle n'a donc pas de salaire. Le grand-père vient aussi nous saluer, allure plus cubaine, grand chapeau de paille, bottes, pantalon en coton vert kaki. Il a 71 ans, est à la retraite. Il touche 240 pesos par mois soit 10 pesos convertibles (*cuc*) soit 10 euros. Mario nous explique qu'à Cuba, la vie pourrait être bien si les Cubains étaient libres, libres de voyager. Tout le monde est à égalité, nous dit-il (c'est à vérifier, je pense), on peut tous aller à l'école et à l'hôpital sans problème, sans payer. Pour la nourriture, ce n'est pas facile, semble-t-il. Ils ont chacun un carnet de rationnement qu'ils retirent dans les banques et ils vont ensuite dans les magasins d'État pour acheter la nourriture : 5 livres de riz par personne et par mois, pareil pour le sucre, 1,5 l d'huile…
Le grand-père me demande combien je suis payée pour mon travail. 1 000 euros, c'est le salaire de 8 années de travail pour un Cubain. Je lui explique tout ce que nous devons payer aussi pour vivre (loyer, électricité, gaz, assurances…). Ariel veut savoir combien coûte une voiture, si c'est l'État qui me fournit mon duvet, mon sac, les ordinateurs, si nous avons des voitures modernes…

Kélig

Lorsque nous entrons dans la province d'Holguin, le camion s'arrête, monte un policier qui contrôle les sacs et les paniers. Il en trouve un contenant quelques livres de café, demande à qui il appartient, personne ne répond, le panier est confisqué. Dès que le policier est descendu, s'engage une vive discussion, les gens expriment leurs mécontentements, leur ras-le-bol.
Je ne comprends pas tout. À côté de moi, deux hommes, buvant du rhum dès le début du voyage, commencent à faire de longs monologues sur la situation de Cuba, la prohibition, et remettent en question les notions d'égalité pour finir sur l'idée qu'il n'y a pas mieux que les USA pour vivre, à condition d'avoir de l'argent.
Pendant cette rando j'ai vraiment aimé aller me balader en montagne, retrouver de la verdure, des oiseaux. Il me reste une image forte, dans une guagua où se mêlent des casquettes du Che, de la révolution et des casquettes USA, New York, US marina force, est-ce vraiment symbolique d'une réalité cubaine ? Enfin, j'ai vraiment eu l'impression de me faire agresser par deux fois juste parce que nous étions étrangers, c'est toujours un sentiment désagréable.

Wilfried

« Les Cubains sont méfiants du regard des autres quand ils parlent avec des étrangers, de peur d'être soupçonnés de demander de l'argent, ce qui est illégal. »

Luidgi

Paysage de la Sierra Maestra, au Sud-Ouest de Cuba, célèbre pour y avoir accueilli Fidel et le Che lors de la préparation de la révolution cubaine.
À gauche, Olivier et Kélig hébergés dans la famille de Mario et Maria Antonia, ici avec ses deux enfants.

Olivier :

Cuba ?

Je me souviens de la famille avec Élodie et Romy, très accueillants, jusqu'à ce qu'on se fasse embarquer par la douane. J'ai jamais vraiment compris pourquoi on n'avait pas le droit de parler aux gens. On m'a toujours expliqué, mais j'ai jamais compris le sens du pourquoi. Pourtant, je trouvais qu'il n'y avait aucun souci dans la famille, les gens vivaient et voilà ! Les gens avaient envie de s'exprimer, mais ils ne pouvaient pas le dire. Des trucs qui m'ont marqué là-bas ? Non je ne pense pas.

Te souviens-tu des discussions « philo » du soir ?

Les discussions philo ? Ah oui, les histoires du soir ! Les étiquettes, genre on donne des étiquettes au gens ? Heu… je ne comprenais pas tout.

« Demasiado tarde »

Ce que j'ai aimé et pas aimé.
J'ai aimé découvrir les familles de Cuba, apprendre comment le café se cultivait. J'ai aimé essayer de me faire comprendre quand je parlais espagnol, j'ai aimé rencontrer Rafael, Alberto, Albert, Alexandre, Elsa, Maïdina, Danny, et Marie Sarah. J'ai aimé rigoler dans le bureau du chef de l'immigration. Je n'ai pas aimé quand le chef nous a dit de nous débrouiller tout seuls et nous a pris nos passeports.

Romy

Mon meilleur souvenir, c'est avec la famille avec laquelle on a passé un moment inoubliable, et parce qu'ils m'ont dit des choses qui m'ont touché sur ma famille, et quand j'ai discuté avec les deux garçons, pour se comprendre on se faisait des gestes, j'ai essayé de parler espagnol.

Olivier

Ce matin, en déjeunant, les grands nous ont dit de réfléchir, dans la journée, à ce qu'on veut faire l'an prochain et de l'écrire sur une feuille : Christophe rencontre nos éducs, ce mois-ci, pour en discuter. Pendant cette journée, j'ai beaucoup réfléchi. J'ai très envie de faire une formation de carrosserie en France ou en Guadeloupe, là où vit mon père. J'ai aussi envie d'aller vivre chez mon père. Ça m'inspire, je suis motivé. Si j'arrive à trouver cette formation j'espère vraiment tenir le coup. Les adultes ont reçu un mail de Morgane qui explique ce qui se passe à la maison en ce moment. Quand ils m'expliquent ça, mes yeux brillent de plus en plus en laissant quelques gouttes sur mon tee-shirt et sur la table. Il se passe des choses que je n'expliquerai pas car c'est secret. Je n'ai pas l'intention de raconter toute ma vie sur ce texte, parlons d'autres choses.
J'ai envie de vous parler de… comment dire, de mes impressions sur Cuba. J'ai l'impression que les personnes ont peur d'avoir des problèmes avec la justice, j'ai aussi l'impression, justement, qu'il y a beaucoup de gens bien et d'autres non. J'ai l'impression que nous ne sommes pas à Cuba car, pour moi, à Cuba les villes étaient moins touristiques. Par exemple : Guardalavaca, c'est une ville très touristique, les touristes partent voir des dauphins enfermés dans une baie, et puis il y a des hôtels et des restaurants partout. Franchement je ne voyais pas ça comme ça. J'aimerais bien aller délivrer les dauphins. Et j'aimerais bien revenir à Cuba pour découvrir d'autres choses plus jolies.

Luidgi

« Quand enfin résonnent quelques accords de trova, le charme est immédiat, on est comme envoûtés. »
Boris

Après une heure de concert, nous sommes les derniers spectateurs, les autres ayant attendu de cette manière l'ouverture du magasin voisin… Il reste cependant un homme, qui attrape la guitare de Feliz et nous joue une dernière musique « Demasiado tarde ». C'est touchant, il parle de son pays. Nous les quittons après 10 000 mercis les uns aux autres.

Élodie

Les Bahamas

Il nous reste 3 mois de voyage. Profiter du jour même, des aventures, pour ne pas regretter plus tard. Faire des plongées, rencontrer de nouvelles personnes, dire ce qui ne va pas et surtout bien s'entendre au quotidien et ça ira ! Inch'allah ! L'un d'entre nous choisira la bonne voie. Comme ma mère me montre avec ses mains : tout droit, à gauche ou à droite ? Depuis ce voyage j'ai beaucoup réfléchi. J'ai envie de prendre cette décision : je veux aller tout droit, j'en ai marre qu'on me dise Romy t'as oublié ça ou ci ! Je fais tout pour ne plus qu'on me le dise mais c'est dur aussi d'avoir quitté sa famille pendant un an. Mais pas pour rien !!! Avant d'être sur Grandeur Nature, j'allais à l'école quand j'en avais envie. Je faisais des bêtises, en ville ou dans mon quartier. Quand je n'étais pas dans la rue, je restais chez moi pour regarder la télé ou écouter du rap. Depuis 6 mois, ma vie a changé. Le groupe se lève à 7h30 du matin, nous déjeunons et après il faut tenir propre le bateau : cabines, coque bâbord, coque tribord, et le pont. Nous faisons au moins 2h00 de travail intellectuel et après nous partons faire des rencontres avec toutes sortes de poissons et de patates de corail. J'espère aussi que Grandeur Nature avec son équipage, Christophe, GSéb, Mo, Ben, Kélig, Élodie, Wilfried, Michel, etc. continuera ce voyage et fera plein d'autres découvertes.

Romy

Cela fait maintenant deux semaines que je suis à bord et je commence à m'y faire… Jusqu'à maintenant, je prenais surtout un rôle d'observateur, essayant de comprendre au mieux chacun de mes « co-équipiers » et les relations qu'ils établissent, les uns avec les autres, de trouver ma place parmi eux et d'assimiler aussi bien les différentes manœuvres que les multiples règles de vie à bord, que je découvre, il faut le préciser, essentiellement grâce à mes jeunes équipiers, qui, à un moment donné, dans quasiment chaque journée, me disent avec un air embarrassé : « Euh… Cédric, tu sais, normalement, on n'a pas le droit de faire ça… ».
Peu à peu, je quitte donc cet habit de spectateur et essaie de revêtir celui d'acteur, à part entière. En effet, nous avons navigué à peu près à toutes les allures, avons essayé toutes les voiles, commençons à nous connaître un peu mieux, avons fait à manger aussi bien au près qu'au vent arrière, j'ai testé la vague sur les fesses en allant aux toilettes en nav, je me suis cogné la tête, à peu près partout où il m'est possible de le faire, je n'ai plus que 243 règles à enfreindre avant de les connaître toutes, etc. Bref, pour conclure, je commence à connaître de mieux en mieux le bateau, son fonctionnement, son équipage et à m'y sentir un petit peu comme chez moi, ce qui n'est pas désagréable du tout…

Cédric

Olivier :

Les Bahamas ?
Je me souviens de l'eau, des poissons, des barracudas, des phares. Je me rappelle que les îles, là-bas, elles étaient très petites et que les gens n'étaient pas nombreux. Pour les gens qui habitaient là, je me disais que c'était pas facile, pas beaucoup de place.

Les règles ?
C'est plus facile ici, je ne dirai pas liberté, ici j'ai plus le droit de sortir seul. Sur le bateau, c'était soit en groupe, soit en présence d'un adulte. Sur le bateau, on devait gagner chacun sa confiance, confiance en soi et dans les autres.

Jean-Baptiste, Luidgi et Boris pêchent la langouste à Hogsty Reef…

La traversée retour

Nassau – Flores : 16 jours de mer

Olivier :

La traversée ?
Bof, j'ai pas trop aimé. La traversée c'est que du bateau, des quarts, du bateau, des quarts. J'ai trouvé ça un peu chiant, on ne pouvait pas s'arrêter dans une île, c'était un peu lourd.

Heureuse qui comme Romy
a fait un beau voyage
Qui parcourut les Antilles
Avec des jeunes de son âge
En étant la seule jeune fille
Il était une île puis deux puis trois
Puis quatre adultes attentifs
Puis 5 jeunes comme des rois
Qui vivaient sur un magnifique esquif
La vie de quartier c'était chaud
On était des crapules
Mais le voyage nous a rendus beaux
Et nous voyons comme dans une bulle

Romy

Je ne sais pas trop quoi vous raconter à part ce que je ressens sur la traversée de l'Atlantique. Déjà, j'espère battre le record des années d'avant. J'ai un peu peur d'avoir le mal de mer. Et pour finir, nous avons beaucoup de chance de vivre ce moment sur la mer, sans voir un bout de terre. Pendant cette traversée, Christophe nous a demandé de filmer des moments de notre vie pour qu'au retour, nous puissions montrer aux parents et aux adhérents ce qu'est une traversée de l'Atlantique. Les grands m'ont demandé si je voulais être responsable de la caméra avec Boris, supervisés par Cédric. Ça me plaît comme idée. Pour finir, j'ai juste quelque chose à vous dire : c'est que nous allons battre le record de vitesse des années précédentes. Demain nous remontons l'ancre et c'est parti pour une nouvelle aventure !

Romy

Quand ils ne sont pas à la barre, les jeunes disparaissent étrangement dans leurs cabines ou dans les coques, parlent à voix basse entre eux, laissant Élodie, la plupart du temps seule sur le pont. Leurs occupations bien mystérieuses seront connues deux jours plus tard : En fait, ils préparaient l'anniv' d'Élodie !

Cédric

Franchement, ça se voit que nous retournons vers la France parce qu'il fait de plus en plus froid quand le soleil n'est pas là pour nous chauffer. Nous sommes obligés de nous équiper chaudement.

Jean-Baptiste

Comme ma journée n'est pas intéressante, je vais vous parler de comment je me sens dans le groupe et pour mon retour. Tout d'abord je ne me sens pas trop bien car ils m'énervent et j'en ai marre de la nav. J'ai aussi envie de rentrer chez moi, pour revoir ma famille, mes amis et mon quartier. Ça me manque trop, trop. Par contre j'ai eu des nouvelles de mon éducatrice, elle m'explique qu'elle me cherche un lieu de vie de mécanique en province. Elle me dit aussi que quand je vais rentrer chez moi, quelques jours plus tard, je partirai en colonie. J'espère que ça sera bien et que ça se passera bien.

Luidgi

Cédric tient la barre pendant la lecture collective du *Petit Prince*…
ou sieste collective, c'est selon !

Escale aux Açores

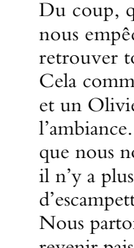
Et si le plus difficile c'était le retour ?

Nous nous faisons, toutes les deux, la réflexion que nous serions restées avec plaisir quelques jours de plus en randonnée. Même les situations les plus galères ont été prises avec humour. Et le fait d'être cinq n'a pas été un poids dans nos déplacements, comme nous aurions pu l'imaginer.
Du coup, quelques mètres avant les grandes retrouvailles, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander dans quel état d'esprit nous allons nous retrouver tous ensemble !
Cela commence par un Luidgi qui nous dit ne pas avoir envie de nous voir et un Olivier qui dit que nous puons ! Welcome to the home ! Voilà pour l'ambiance. Pour ce qui est de l'état d'esprit, ce n'est qu'à partir de 23 heures que nous nous en rendons compte. Car à la fin de notre réunion d'équipe, il n'y a plus que des duvets vides sur le filet ! Olivier et Luidgi ont pris la poudre d'escampette ! Et après vérification, Romy s'est aussi jointe à cette balade !
Nous partons à leurs trousses, et alors que nous les apercevons en train de revenir paisiblement en direction de la marina, nos regards se croisent et ils prennent la fuite. Commence alors le grand jeu du gendarme et du voleur. Les voleurs ayant tout fait pour être découverts ne savent plus comment rentrer discrètement sur le bateau.

Kélig et Élodie

Aujourd'hui, c'est le grand départ des Açores pour aller aux Baléares rejoindre Marga. Après le petit- déjeuner, nous faisons un topo sur la navigation, et les grands nous informent que Boris prend la place de Wilfried en tant que skipper. Nous avons tous à peu près confiance en Boris parce que nous savons qu'il a de bonnes compétences, sauf Olivier qui a peur que Boris nous emmène au Canada. Boris nous explique comment il voit les choses, comme : faire des points toutes les 3 heures minimum, à quelle heure commencent et terminent les quarts de nuit, etc. Nous nous mettons d'accord et commençons les tâches pendant que Wilfried va faire les papiers pour pouvoir partir. Une fois que Wilfried est revenu, nous nous préparons à appareiller, mais juste avant, Boris nous fait un petit briefing sur la manœuvre. C'est lui qui est à la barre et aux moteurs pour sortir. Il stresse à fond. Mais mine de rien, il gère très bien. Ok, ça y est nous sommes partis. Et à 10 heures, nous donnons la barre à Boris et Romy, qui sont de quart.

Jean-Baptiste



Olivier :

Les Açores ?
J'ai bien aimé les Açores, les randos, j'ai bien aimé. La température n'est pas la même, mais bon. J'ai bien aimé les gens, très accueillants. Sauf qu'à Sao Miguel, ils sont moins accueillants qu'à Flores ou Horta où ils t'accueillent plus facilement qu'à Sao Miguel où tout le monde se foutait de tout le monde. Je me rappelle qu'on a fait du vélo.

Kélig, Cédric, Romy, Élodie, Luidgi et Olivier au cap Capelinhos encore souriants… mais le plus dur reste à faire : le retour est plutôt pentu !

Le retour vers Sète

Boris, notre nouveau capitaine

Comme vous l'avez certainement déjà lu, je joue en ce moment au capitaine… En effet, Wilfried me laisse prendre les décisions concernant le bateau et la navigation comme si j'étais à sa place… Mais rassurez-vous, il veille à ce que je fasse bien mon travail ! Je prends cette responsabilité à cœur, et m'investis.
On ne se rend pas compte comme ça, mais ça prend beaucoup de temps : vérifier que chacun s'occupe de sa tâche, prendre la météo, s'occuper des voiles, se lever la nuit vérifier que tout va bien, parler aux gens pour tenter d'assurer un minimum de cohésion dans l'équipage… Et puis il y a toujours à réparer, bricoler, tester ou améliorer. Ce qui fait que je vais mieux, non seulement, je n'ai pas le temps d'aller mal, mais en plus je dois impulser une dynamique positive dans le groupe, surtout que l'arrivée est synonyme de régression et que nos trois jeunes gars sont presque comme au premier jour. Et puis, heureusement, ça s'est arrangé avec Cédric, après une petite discussion et un nouveau départ, et c'est vraiment plus agréable comme ça !
Quant à mon rôle de skipper en herbe, Olivier avait peur d'atterrir au Canada, Luidgi avait peur tout court et j'ai bien senti que Kélig et Élodie n'étaient pas convaincues… Mais tout le monde joue le jeu (ce qui me fait bizarre) et ça se passe bien.
Ce matin, j'ai prévu un exercice d'homme à la mer. Je lance un pare-battage, crie « Homme à la mer ! » et quand tout le monde est sur le pont, je précise qu'il n'y a que les jeunes sur le bateau. Je leur propose d'utiliser tous les moyens disponibles mais, à ma grande surprise, ils délaissent le moteur et tentent à la voile. Olivier à la barre est surprenant, c'est lui le plus à l'aise. Pour la première fois, c'est à eux de prendre les décisions et de les exécuter, et c'est laborieux. Ils enchaînent les manœuvres sans trop savoir pourquoi, mais ça marche, et ils ne s'éloignent pas de l'homme à la mer. Ils l'auraient même récupéré du premier coup s'ils n'avaient pas de difficultés à stopper le bateau. À la deuxième tentative, ils assomment même la bouée d'un coup d'étrave bâbord à cinq bons nœuds. À la troisième, ils tentent de s'aider du moteur sur la fin, mais en oublient les voiles… La quatrième échoue aussi… Je prends en main la cinquième tentative afin de récupérer notre pare-battage. Je suis quand même surpris… J'imaginais qu'ils le rattraperaient, mais au moteur. Mais en fait, ils n'arrivent pas, j'ai l'impression, à inventer quelque chose de nouveau.
Au débriefing, je leur explique à nouveau le but des manœuvres apprises. Ils ont compris, et Romy et J-B me demandent même de faire un autre exercice le lendemain.

Boris

Les baleines, Bahamas, Dominique, Martinique un peu Guadeloupe.
Dominique, hyper sympas les gens, hyper accueillants aussi.
Les randos sont magnifiques, je trouve que c'est hyper beau, les sources d'eau chaude, les gens aussi, que tu connais pas et qui te conçoivent comme si tu faisais partie du pays.
Martinique, on est arrivés ! Voilà, j'ai rencontré des jeunes que je ne connaissais pas hyper accueillants, qui ne parlaient pas le même créole que moi.
Guadeloupe, on n'est pas restés une tonne, un grand grand grand moment.
Les Bahamas, c'est hyper beau là-bas et puis voilà !
Les baleines, c'est hyper beau et puis à chaque fois qu'on allait voir les baleines, des fois, on avait des baleines qui avaient pas trop envie et des fois, des baleines qui étaient hyper dedans et même, une fois, j'ai vu une baleine chanteuse, ça fait des vibrations au ventre, ça vibre, c'est comme une trompette mais dans l'eau ! C'est énorme !

« Il y a les dauphins, le sourire des autres, le soleil et la mer. Mais parfois c'est le contraire. »
Romy

Les jeunes sont tendus, nous un peu refroidis, les liens entre nous sont fragilisés, voire même rompus pour certains. La fin du voyage est de plus en plus proche. Chacun gamberge sur son retour, son après-voyage, comment va-t-il retrouver sa famille, pour combien de temps, qui vient le chercher ? Et depuis hier, nous avons dévoilé les 34 questions du bilan final. Se replonger dans tout le voyage, du 1er rendez-vous avec l'éducatrice, pour évoquer l'idée de partir 9 mois sur un bateau, à aujourd'hui… quel chemin parcouru, quelles aventures vécues, les bons moments, les mauvais, et qu'est-ce qu'il va rester de tout ça ? Ce voyage est-il une étoile filante, une parenthèse éphémère, passagère ou une belle étoile qui va continuer de briller haut et fort dans le ciel ? L'avenir nous le dira, car il est pour moi impossible de répondre à cette question pour le moment, je ne peux qu'espérer et continuer.

Kélig

Envie de rentrer et peur du retour

Olivier :

Ce qui a été dur ?

Pas avoir mes affaires perso, les trucs qui me manquent. Pas pouvoir voir ma famille quand je voudrais, ça, ça m'a beaucoup manqué. C'est ce qui m'a le plus manqué dans le voyage et puis on ne peut pas avoir d'autres contacts que les lettres et les emails.

Ce qui a été bien ?

Me faire traîner par le bateau, découvrir des nouvelles îles qu'on ne connaissait même pas. Ce qui était bien aussi c'est quand t'es dans une phase où t'es un peu mou y'en a toujours un dans le groupe, qui vient dire tiens le coup, y'en a un qui te remonte le moral. C'est ce que j'aimais bien chez Boris, quand j'étais mou, il venait toujours me motiver, ça me redonnait la pêche un peu ! La vie de groupe ? J'ai toujours vécu en groupe. Le groupe ça m'a jamais empêché de vivre donc, la vie en groupe, ça ne m'a pas dérangé plus que ça.

Lorsque nous aurons passé le détroit de Gibraltar, les jours seront comptés pour répondre aux 34 questions du bilan final de ce voyage. Depuis quelques jours, il s'agit de revenir sur les neuf mois qui viennent de s'écouler, sur les « pourquoi-comment » de cette histoire singulière. Certes, il s'agit d'un exercice pas évident mais très important pour mesurer le chemin parcouru, individuellement mais aussi collectivement.
Pour moi, qui suis à la veille de mon 35e anniversaire, s'ajoute un deuxième bilan, celui de toutes ces années passées sur terre et un peu sur l'eau.
Je ne réalise pas être peut-être à la moitié de mon existence, qu'ai-je fait jusqu'à présent et surtout qu'ai-je envie de réaliser ?
J'ai l'impression que les années passent de plus en plus vite et cela m'inquiète parce que je me dis que je n'aurai jamais le temps de réaliser toutes mes envies. Voilà, je suis pris entre deux sentiments, réaliser plein de choses et prendre le temps de vivre, alors est-ce vraiment compatible ?

Wilfried

Le bilan du voyage : nous répondons à 34 questions comme "quel serait ton voyage idéal (si tu pouvais changer l'itinéraire, les gens, les buts du voyage) ?" Pour qu'on puisse parler, dire ce qui ne va pas entre nous. Comment nous avons vécu ce voyage ? Est-ce que c'était dur de vivre en collectivité pendant 9 mois, loin de notre famille ? Moi, j'ai toujours eu l'envie de voyager, même si je n'ai pas eu l'occasion de le faire jusqu'à ce que je me trouve sur Grandeur Nature. Ce voyage a été un rêve pour moi, il restera gravé dans mes pensées et aussi, vous, les adultes et jeunes avec qui j'aurai vécu pendant neuf mois, même si parfois c'était vraiment difficile de vous supporter. Ce voyage n'était pas si difficile pour moi, nous avons eu une chance à partager et des gens à rencontrer. Je ne sais pas, mais je crois que je n'ai pas assez profité de ce voyage.
Quand même j'aurai appris plein de bonnes et mauvaise choses sur l'Amérique du Sud et sur l'Amérique Centrale. De ne pas avoir eu de nouvelles de mes parents a été difficile, moi qui étais toujours là pour les problèmes de ma mère, et d'un seul coup de ne plus la voir pendant 9 mois ! J'étais proche de ma mère, là c'est la fin du voyage et je me demande si ma famille, surtout ma mère a changé ? Peut-être pas ! Parce qu'elle aura vécu toujours au même endroit et aura connu les mêmes problèmes d'alcoolique et fréquenté les mêmes personnes. Mais moi, comme je sais que je ne serai pas comme avant, ça changera mes relations avec mes parents ! La vie collective ne m'a pas trop déplu, j'étais vite habituée parce que j'ai vécu un an chez une famille d'accueil et en foyer plusieurs fois, alors j'avais un peu l'habitude.

Romy

Aujourd'hui il reste dix jours, 3 %, deux textes…
Wilfried parlait, dans son dernier texte, de la dernière ligne droite après Gibraltar… On a pas mal louvoyé et elle n'était pas si droite… Des zigs, des zags, à l'image du groupe, des hauts, des bas…
Entre impatience et premiers regrets, envie de rentrer et peur du retour, nous allons bientôt briser cette routine pleine de repères, pour les grands comme pour les jeunes. Peut-être, certainement, ce sera les derniers bords de certains, ces quelques ridicules 300 milles qui nous séparent de Sète. Mais tant que nos affaires seront sur le bateau, tant que nous n'aurons pas fini les bilans, nous seront toujours dans le voyage.
Si beaucoup sont à bout, les choses se passent plutôt bien, parce que, oui, je pense que nous avons tous envie de finir le voyage, de rentrer, mais nous sommes aussi heureux d'être encore sur le bateau.

Boris

L'arrivée à Sète

Le catamaran est amarré chez Denis pour fêter les retrouvailles. Ici, Jean-Baptiste vient d'apercevoir sa famille sur le quai.

Pour Romy ça s'est passé comme ça !

Cette journée aussi elle était longue, nous avons passé les ponts de Sète pour nous mettre à quai chez l'architecte, Denis. Il y avait du monde. Je suis toujours pas bien, les gars sont de leur côté et moi du mien, avec les grands qui sont en train de me consoler. Je leur explique que j'ai peur de vivre comme avant et de voir mes parents. Je leur dis aussi excusez-moi pour les Açores quand j'ai fumé !
Je prends une tisane, un morceau de chocolat pour passer l'angoisse. Mais ça ne passe pas ! Alors je vais dormir et demain matin à 10h les parents viennent nous chercher.
Ça y est, nous sommes le 25 juillet, encore l'angoisse.
Les premiers parents sont ceux de J-B, il est ému.
Je me sens encore plus mal. Il y a tous les parents plus les adhérents mais, moi, mes parents ne sont pas là ! Et il est presque 11 h. Les grands me disent « Mais ne t'inquiète pas, ils vont venir ! ». Je commence à stresser, je sors de chez Denis et je m'assois en les attendant. Je pleure.
La femme de Denis vient me consoler, je parle avec elle, elle me dit aussi : « T'inquiète pas, ils vont venir ».

Au moment où je vois mon beau-père arriver, je suis heureuse, mais je ne vois pas ma mère, comment ça se fait ? Mon père me prend dans ses bras et je lui dis : « Maman est où ? » Il me répond : « Il faut l'emmener à l'hôpital, elle a le ventre qui a gonflé comme si elle était enceinte et les veines sortent. Ses jambes sont gonflées ! »
Je dis : « Je prends mes affaires et on part à la maison tout de suite. » J'explique aux grands en pleurant, je les serre dans mes bras, ils comprennent que je pars. Je suis dèg, mais il faut que je vois ma mère, c'est dangereux.
Je dis au revoir aux grands, je suis émue, je les remercie pour tout ce qu'ils m'ont appris dans ce joli voyage et pour tout, tout. Voilà, c'est fini, je rentre chez moi en pleine cité. Sur la route, j'explique toutes mes aventures. Je suis heureuse de l'expliquer. Arrivée à la maison, j'ouvre la porte et je prends ma mère dans les bras. C'est malheureux, je ne m'attendais pas à la voir vraiment fatiguée. Je ne vous dirai pas la suite, c'est horrible…

Romy

Ils l'ont dit

Chers lecteurs,
continuant l'œuvre de mon prédécesseur, GSéb, voici la rubrique « Ils l'ont dit ». Vous y découvrirez les remarques les plus stupides, décalées ou hilarantes faites durant ce voyage ! Je garantis l'authenticité de chacune de ces réflexions. *Boris*

« Moi, c'est fini… je ne mange plus de trucs sucrés, cela fait trop mal à l'oreille. » Jean-Baptiste
« Je barre donc je pense. » Benjamin
« Tout le monde vomit dans la vie. » Luidgi
« Si la mer elle était sucrée, on aurait des caries partout même dans les cheveux. » Jean-Baptiste
« C'est rien 5 jours, c'est comme 5 minutes dans une vie. » Morgane
« Dans la mayonnaise, il y a de la nicotine qui se mange. » Jean-Baptiste
« Rien qu'à la couleur ça a du goût. » Benjamin
« On va tellement vite que je vois même plus l'eau. » Olivier
« Son film, à Dieu, il est nul. » Romy
« On s'est arrêté parce qu'à droite y'a plus de vent et à gauche y'a pas de vent. » Romy
« On va dans la direction Nord/Sud. » Olivier
« Je suis nul en gâteau cuit. » Boris
« Tiens, ça, ça doit être un chemin qui mène quelque part. » GSéb
« Je rince de l'eau. » Olivier
« Je préfère avoir de la graisse que des os. » Romy
« Je suis pas barbouillée du ventre mais de la tête. » Kélig
« Avant, la terre elle était toute plate. » Luidgi
« Ah c'est fou, j'ai l'impression qu'aujourd'hui c'est un autre jour ! » Romy
« Tant qu'on est pas partis, on est pas arrivés ! » Christophe
« Un hamster ça pond 6 ou 7 chatons d'un coup. » Jean-Baptiste
« C'est trop loin, ça fait une crotte ! » Romy
« Moi je veux bien aider les gens qui zont rien à faire. » Luidgi
« Dans ma classe y avait des poules et les petits poulains étaient trop mignons. » Jean-Baptiste
« Quand on va à 5 nœuds pendant 24 h, combien de milles on fait ? Ça dépend d'à quelle heure on part ! » Luidgi
« Y a pas de marées puisqu'on est à la mer » Olivier
« Hier soir, cette partie de ciel était toute recouverte de neige » Michel
« En Amérique, ils sont tellement gros que les bébés pourraient rester neuf mois de plus dans le ventre de leurs mères. »
« La France s'est appelée la Gaule à cause du Général de Gaule. » Jean-Baptiste
« Quand je fais caca dans l'eau y'a de l'air qui me rentre dans les fesses. » Luidgi
« La vache qui rit c'est fait avec quelle partie de la vache ? »
« Pour la traversée ils sont passés par les Bermudas. » Romy
« Il est midi ici, cinq heures en France, ce qui veut dire que le temps passe plus vite là-bas. » Luidgi
« Quand la baleine a sorti la tête de l'eau, on a vu son énorme zizi ! » Olivier
« Ils font fondre les bouteilles pour refaire des bouteilles et avec le compost ils refont des légumes. » Luidgi
« Des fois, les bananes ça me rend envie, des fois non, des fois je les rends tout court. » Luidgi
« La mer, elle a pas de parole ! » Romy

Après le voyage

Olivier !

Au retour, j'ai eu du mal à me réhabituer à la vie normale. Comme par exemple qu'il y a des télés, des trucs qu'on n'avait pas sur le bateau. Qu'il n'y avait plus des gens différents. Déjà c'est pas les mêmes règles. Ici j'avais le droit de faire des choses que sur le bateau j'avais pas le droit.
Des fois, je me réveillais je savais pas si j'étais sur le bateau ou ici, j'étais pas sûr d'être arrivé.

Qu'as-tu fais quand tu es rentré du bateau ?

Je suis allé en colo, je suis venu dans ce lieu de vie, on m'a accueilli. Je suis allé en week-end chez mon frère, j'ai vu ma mère et le reste de ma famille. Tout s'est déroulé comme je l'avais imaginé. Ce qui s'est passé, je l'ai pensé pareil… J'avais imaginé aller en colo, c'est ce que je voulais, j'avais toujours rêvé de refaire du vélo, de la moto, et en colo ça a été possible que je fasse tout ça. Après au lieu de vie, j'avais imaginé des choses qu'il y avait ici et ça y était. Puis j'ai imaginé que j'allais arriver chez mon frère, qu'il allait me prendre dans ses bras. Que je revois ma mère après un long moment que je ne l'avais pas vu, ça m'a beaucoup touché.

Tu fais quoi ici ?

On fait des activités d'apprentissage, on s'occupe d'enlever les gravillons, de refaire les murs. On s'occupe aussi du jardin. Le matin on fait des cours par correspondance à part le week-end. On a aussi des après-midi détente. Pendant ces temps, on peut proposer des activités. Moi j'ai proposé de faire de l'accro branche, ce qu'on a fait, du canoë, mais ça pas été possible car il n'y avait pas assez d'eau.

T'as gardé contact ?

Boris m'avait donné son adresse Facebook, mais un jour je me suis connecté, j'ai essayé de lui parler, mais il m'a pas répondu. Romy, j'ai pas de nouvelles, J-B non plus et Luidgi on s'est croisé vite fait il y a deux mois à Courcouronnes. Romy je ne sais même pas où elle habite, elle est dans une famille d'accueil je crois. Je crois que j'aurai envie de reprendre contact avec eux. Maintenant je vois le juge du 93 vu que ma mère a déménagé là-bas.

Tu repenses au voyage ?

Des fois j'y repense quand je suis seul ou quand je m'ennuie. Quand je suis occupé, j'y repense jamais. Quand on est tous ensemble avec les jeunes du lieu de vie et qu'on a rien à dire, eh bien j'entame un sujet de conversation sur le voyage, je leur explique comment c'était.

Tu repartirais en voyage ?

Pas avant 3 ans ! Si on me proposait, je pense que je dirai non, un an ça m'a suffi. Si on me dit direction direct les baleines, j'y vais tout de suite, mais refaire tout, non.
Si tu connais pas, oui une fois, mais quand t'as déjà vécu les moments non. Les Antilles, j'y retournerai bien, en bateau ? pas forcément.

C'est quoi ton rêve ?

J'aimerais bien être footballeur professionnel. Je vais continuer à jouer dans un club mais garder toujours ma formation de plomberie au cas où ça ne marche pas.

Et toi le livre t'en penses quoi ?

Je trouve que c'est bien pour les gens qui ne connaissent pas et n'imaginent pas le voyage. Je trouve que ça exprime bien nos pensées, qu'on veut exprimer quand nous on est aux Antilles et eux en France. Je trouve que c'est une bonne idée.

Ça te fait quoi d'être dans un livre ?

En fait pas grand chose.

Marec, «superviseur», psychologue clinicien, raconte...

Ayant participé en tant que psychologue clinicien au voyage (2009-2010), je tenais à rendre compte, brièvement, de ce que mon arrivée dans l'équipe a impliqué dans les modalités d'encadrement du voyage, concernant le suivi du projet personnalisé des jeunes.
À travers ce livre vous aurez un aperçu de l'extraordinaire aventure de métissage relationnel, de découverte humaine et sociale que cela représente tant pour les jeunes que pour les organisateurs et encadrants.
La mission, pour laquelle j'ai été engagé est celle de la mise en œuvre d'un travail de supervision auprès de l'équipe éducative ainsi que d'un soutien psychologique ponctuel auprès des jeunes. Cette prise en charge, voulue expressément globale, maximise l'opérationnalité des facteurs concourant à redonner aux jeunes la possibilité d'avoir une capacité d'action propre, plus particulièrement, dans ce voyage et, plus globalement, dans un projet de réinsertion socioprofessionnelle.

La demande de l'association était de mettre en travail, sous le regard d'un professionnel extérieur à l'association, une réflexion sur la qualité des actes éducatifs des encadrants du voyage.

Ceci dans le but de répondre, au plus près, aux questions personnelles que les jeunes se posent et qu'ils nous posent, dans leurs actes – qu'ils soient physiques ou verbaux – et d'en questionner le sens dans un rapport au collectif.
La vie en collectivité n'est jamais simple car elle demande de composer avec l'existence des désirs de chacun - chose qui n'est déjà pas facile en soi - mais cela devient bien moins évident quand on est en plein cœur du processus de l'adolescence et beaucoup plus compliqué encore quand on vit sur un bateau, endroit exigu s'il en est.

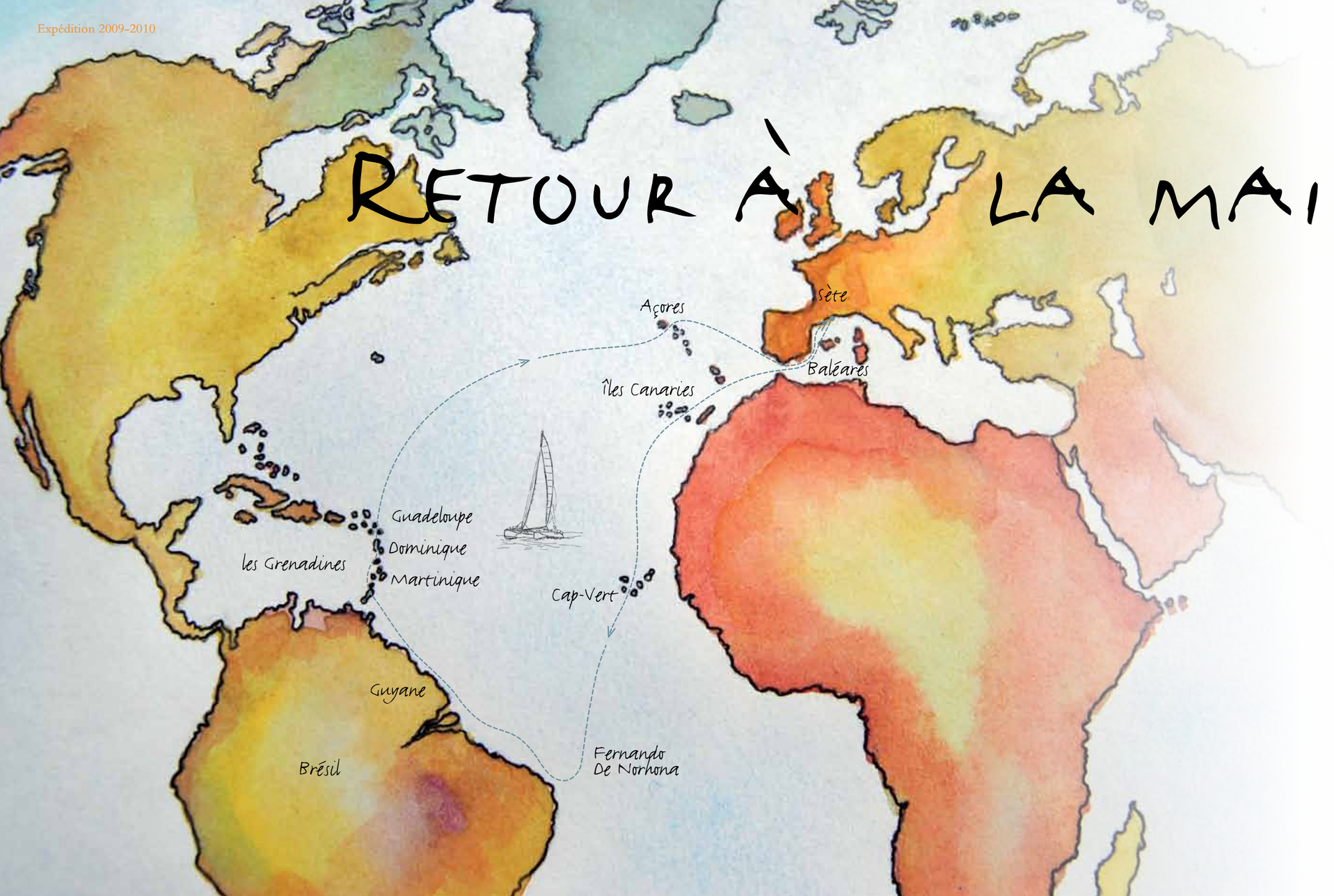
Il est important de préciser que, pour partie, les adolescents orientés par l'Aide Sociale à l'Enfance et accueillis par Grandeur Nature sont en situation d'échec scolaire important. Ils connaissent souvent des situations sociales et familiales très complexes qui rendent encore plus ardue la tâche qu'ils ont de trouver leur place dans leur famille, dans la société, auprès de leurs pairs, dans un circuit scolaire et/ou préprofessionnel, bref dans la vie. Les autres, venus de leur propre initiative, cherchent aussi dans ce voyage une autre voie possible d'accès au cheminement de leur existence. Les jeunes découvrent ainsi un monde immense, extérieur à leurs repères environnementaux habituels, et, aventuriers, explorent une autre manière d'exister et d'être en relation avec les autres.

Cette épopée est justement l'occasion pour ces jeunes de prendre du recul sur une situation personnelle souvent difficile, hors d'un contexte environnemental peu repérant. C'est précisément là que le soutien psychologique ponctuel – sans se substituer à un suivi psychothérapique plus classique et régulier – répond à la spécificité de ce lieu d'accueil original, flottant et itinérant.
Ce soutien psychologique se compose, à la fois, d'entretiens individuels et de groupes de parole qui ont lieu sur les mêmes temps clés que les entretiens individuels : avant, pendant et après le voyage.
Les entretiens individuels abordent des réflexions en lien avec l'histoire personnelle et les projets professionnels de chacun ; les temps de groupe concernent plutôt le fonctionnement de la vie en collectivité sur le bateau.
Outre ma présence sur place, tous les trois mois, lors des changements d'équipes encadrantes, ces deux modalités d'expression offrent, à chacun des jeunes, un soutien complémentaire à la prise en charge éducative effectuée au quotidien par les encadrants de Grandeur Nature.
Enfin, les jeunes ont aussi la possibilité, pendant toute la durée du voyage, d'avoir une correspondance avec moi, par internet. En cas de conflit, de question ou de mal être, cela leur permet d'avoir recours à un tiers, extérieur à l'équipée du voyage, qui garantit un espace d'écoute confidentiel et neutre, en permanence.
En ce qui concerne les modalités de l'évaluation de la qualité du travail éducatif et pédagogique des encadrants, nous avons mis une méthodologie en place, en concertation avec l'équipe.

Le travail de supervision s'effectue physiquement sur les mêmes temps forts que mes interventions auprès des jeunes (avant, aux changements d'équipes et après le voyage) et s'y rajoute un dialogue régulier, par internet. Cela oblige les « encadrants navigants » à s'extraire des situations, trois fois par mois, sous la forme de comptes-rendus de positionnements individuels pour chaque jeune mais aussi de la dynamique du groupe et de son évolution. Comptes-rendus auxquels je réponds afin de mettre en travail une réflexion sur le sens et la portée des actes éducatifs à l'égard de chaque jeune mais aussi sur la cohérence de ces actes au regard du groupe.
Cette présentation du travail de supervision effectuée, je tiens à souligner la rareté d'une prise en charge aussi complète dans le paysage des associations proposant ce type de séjour de rupture. Ceci témoigne, dans l'accompagnement que Grandeur Nature propose aux jeunes, d'une volonté d'évacuer l'à peu près ainsi que la certitude, à priori, de bien faire. Ce positionnement éthique me semble plutôt honorable. C'est un gage de sérieux, à minima.
Animée par un projet volontairement naïf au départ, Grandeur Nature laisse la part belle à l'improvisation des rencontres et des échanges à l'intérieur d' un cadre d'accueil approprié. La magie s'opère, comment savoir qui, de l'œuf ou de la poule, fait que cela fonctionne ? En tous les cas l'un et l'autre sont bel et bien présents ! Le formel et l'informel s'imbriquent, se croisent et se complètent dans une grande expérience de vie.

Marec Dieul

RETOUR À LA MAISON



Ce voyage devait débuter comme tous les autres voyages, en octobre. Le projet « tour du monde » est définitivement abandonné. Il ne trotte plus dans nos têtes, même s'il nous sert encore de rêve! On se concentre sur cette nouvelle expédition qui nous emmène de nouveau en Casamance, retrouver Yves, Sosso, tous les habitants du village de Haere, avec qui nous avons tant partagé en 2008, au Brésil revoir notre ami Pedro, les tortues et tous les trésors de l'île de Fernando, en Guyane afin d'approfondir l'expérience de ludothèque itinérante sur le fleuve Maroni, revoir Genette et la Dominique etc. Il est bon tout de même de revenir sur des terres déjà connues et retrouver les personnes avec qui nous avons créé des liens lors de nos précédents passages… C'est agréable et pourtant si différent à chaque fois !

2009-2010
Départ des îles Canaries

Octobre 2009. Tout est prêt, l'équipage au départ se réunit dans le Haut-Languedoc, pour une semaine de premiers contacts avant d'embarquer sur le bateau, dans quelques jours. Mais les vents contraires, sentis l'an passé, se confirment. L'Aide Sociale ne gonfle plus nos voiles et nous sommes dans l'obligation d'annuler le départ de l'expédition. Deux mois sont nécessaires pour éclaircir et répondre aux points de litige de l'Administration. Il en résultera l'annulation de l'escale en Casamance.
Les jeunes rentrent chez eux, reprennent l'école et le rythme habituel pour certains, ou attendent à la maison sans rien faire pour d'autres.
Nous devons convoyer le bateau jusqu'aux îles Canaries, car un départ en Méditerranée en fin d'année ne serait pas un début de voyage très agréable pour nos jeunes matelots.
Le 14 décembre, Bonnie, Emmanuel, Ismaël, Paul, Juliette et Malvic peuvent enfin s'envoler vers les Canaries où Grandeur Nature et l'équipe les attendent. Seule Chloé, initialement prête et motivée à embarquer, n'a pas pu attendre pendant ces deux longs mois. Il lui était difficile de quitter encore une fois ses amis, sa famille, après avoir fait l'effort de replonger dans son quotidien (après l'annonce du faux départ).
Chez les grands, l'équipe est renforcée, cette année, par l'arrivée de Marion et Régis, deux éducateurs qui feront tout le voyage. Élodie et Benjamin ont décidé de poser leurs bagages cette année. Cédric continuera à nous accueillir en Guyane mais ne participera pas à l'expédition.

Ismaël

Moi je suis parti en voyage pour découvrir d'autres endroits, aussi un peu pour m'éloigner du collège parce que j'en avais un peu marre… Le voyage pour moi c'était découvrir le monde, voir d'autres personnes que mon entourage, découvrir une autre faune et une autre flore que celles de la France. C'était aussi pour quitter la garde alternée de ma famille, m'éloigner et du coup avoir plus de liberté dans mes choix et dans mes décisions.

Ismaël 15 ans

L'an 03

Christophe 41 ans

Sébastien 35 ans

Morgane 30 ans

Kélig 31 ans

Wilfried 35 ans

Bonnie 15 ans

Aurel 18 ans

Juliette 18 ans

Emmanuel 14 ans

Malvic 15 ans

Marion 23 ans

Michel 50 ans

Régis 31 ans

Paul 14 ans

Les îles Canaries

Interview d'Ismaël réalisée 3 mois après le voyage

On est arrivés aux Canaries en avion, moi j'ai trouvé ça très sympa les Canaries parce qu'il y avait de très beaux coins, des paysages qu'on n'avait jamais vus. Après, je trouve qu'on a manqué de rencontres avec les gens du pays, on n'en a pas croisé beaucoup. Mais les Canaries j'ai beaucoup aimé pour les lieux que nous avons vu, et c'était un bon début de voyage parce que c'était assez proche de l'Europe dans le fonctionnement économique, mais avec des paysages très différents.

Enfin à bord

Lever à 4 h 30 du matin, au gîte de Roussières. 15 minutes plus tard, nous voilà dans le minicar pour rejoindre l'aéroport de Barcelone… Nous embarquons pour Tenerife sans trop de problème, pour 3 h 30 d'avion, 40 minutes de car et 10 minutes de taxi.
Et quelques enjambées plus tard, nos désirs, nos envies, nos rêves, nos espoirs se concrétisent enfin. Nous arrivons sur Grandeur Nature. Retrouvailles heureuses et généreuses en câlins et bisous avec Marion, GSéb et Ben (pour ma part ceci est de l'ironie).
Chacun pose son sac dans sa cabine et range ses affaires après avoir déterminé avec qui il la partagera : Bonnie et Juliette, Emmanuel et Ismaël, puis Malvic et moi. Nous nous couchons fatigués à cause du décalage horaire.
Ça y est, cette fois c'est la bonne !!!

Paul

« Première nuit. Je n'arrêtais pas de me cogner la tête car ça bougeait partout. En plus de ça, j'étais démoralisée et ne voulais plus partir. »

Bonnie

Grandeur Nature à 15 ans

Après le repas, je passe à la barre, c'est parti pour un coup de surf à 8, 9 nœuds. On file, le bateau semble s'amuser avec la mer qui se déchaîne contre lui et lui donne des grosses tannées. Malgré ça, il continue son chemin à toute vitesse dans le seul but de nous emmener le plus rapidement possible au Cap-Vert.
Il est vraiment trop fort le bon vieux Grandeur Nature ! Ça fait maintenant 15 ans qu'il voyage avec des jeunes sur son dos qui ne lui mènent pas forcément la vie facile. En fait, 15 ans, c'est le même âge que moi. Eh bé, il a vraiment une trop belle histoire, il a traversé l'océan au moins 20 fois et le connaît maintenant comme sa poche. Nous pouvons vraiment lui faire confiance.

Ismaël

L'équipage se retrouve enfin aux Canaries, à Santa Cruz de Tenerife !

Faut se remettre en marche

Il est plus tôt que d'habitude lorsque la musique réveille l'équipage de Grandeur Nature, ce matin. Il nous faut partir de El Medano, quitter l'île de Tenerife pour aller passer notre soirée du réveillon sur la Gomera.
Trouver un endroit sauvage et tranquille afin d'admirer ce jour de pleine lune sans autre luminosité.
L'ambiance, à bord de Grandeur Nature, depuis une semaine, est plutôt désagréable, voire invivable.
Chacun en souffre et c'est un peu chacun – mais certains plus que d'autres aussi – qui y participe.
C'est un peu comme le temps, la météo ne nous rend pas les choses faciles, serait-ce lié ?
Mais cela ne nous empêche pas de nous réveiller, le matin, avec l'envie de progresser, d'avancer, de découvrir, enfin pour certains…

GSéb

Paul, Malvic et Marion
en randonnée sur l'île de la Palma.

Rando à La Palma

C'était ma toute première nuit en hamac. Même si j'avais les pieds un peu près de la tête, je réussis à apprécier la chose. Il y a quand même quelques difficultés, comme se retourner, les bêlements des moutons, les aboiements des chiens, les incartades des villageois au loin, le pire c'est le pipi qui fait sortir du nid. Il y a quand même un beau panorama des alentours, un grand ciel pour soi, la chanson de la lune. Au réveil, je file faire une petite toilette avec moins de 50 cl d'eau, un record ! On range notre petit campement et c'est reparti. On traverse une petite ville et on craque complètement. C'est coloré, avec souvent une belle maison, un jardinet accueillant avec des arbres fruitiers et de belles fleurs. J'ai l'impression de me répéter : beaux, sublimes, je m'excuse, mais ça l'était vraiment ! Puis nos jambes prennent leur courage à deux mains pour monter et monter encore. D'abord une petite forêt épineuse avec de beaux châtaigniers parsemés de-ci, de-là ! Puis arrive un adorable petit chemin de pierres, piqué de fleurs, d'espèces de petits artichauts tendres et duveteux, encadré de grands arbres nobles. Arff ! Pas facile pour les mollets, en tout cas ceux de Juju. On rencontre de petites croix dans les tournants, une plante qui produit des éponges naturelles et quelques cyclistes un peu marteaux. Nous voilà arrivés à notre sommet, Régis nous serre contre lui, fier…

Juliette

« Je suis dans un espace restreint, comment veux-tu que mes idées se développent. »
Paul

Le bateau a posé l'ancre au sud de l'île de la Gomera afin de passer le réveillon du jour de l'an, au calme.

En bas, Emmanuel, Ismaël et Paul en randonnée sur l'île de Tenerife.

Le Cap-Vert

ISMAËL

Nous sommes partis vers le Cap-Vert, que j'ai beaucoup aimé pour les contacts avec les gens. Voir une population qui vit vraiment très différemment de nous, ils ont beaucoup moins de sous donc ils vivent avec moins de besoins que nous, les Européens.

Ils imaginent le Cap-Vert…

Après cette navigation, c'est sûr, je suis pressée d'arriver!
Mais je ne sais pas trop comment j'imagine le Cap-Vert. Tout ce que j'espère, c'est que ce soit vert et fruité et qu'on y trouve plein de bonnes choses à manger, et que les gens soient assez sympas. J'imagine aussi qu'il n'y aura que des petits villages car je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de grandes villes.
Après, c'est forcément beau!!!

Bonnie

L'arrivée

Réveil en sursaut, Bonnie vient nous annoncer que la terre est en vue, il paraît que c'est Sal mais ça fait deux jours que le GPS ne marche plus (enfin, plus de connexion satellite). Au petit-déjeuner, tout le monde a le sourire car la terre est synonyme de la fin des quarts et aussi de poser le pied sur la terre ferme. Arrivés au petit mouillage, nous scrutons un bateau rouge avec qui nous avons rendez-vous pour lui remettre l'éolienne d'Yves, que nous aurions dû apporter en Casamance. Bingo! Il est là. Ils sont arrivés de Mindelo, île du Cap-Vert, pendant la nuit. Ma première impression est mitigée, je m'attendais aux décors carte postale, mais nous sommes plutôt tombés sur des industries internationales de pétrole ou de gasoil.

Paul

Ce matin, nous nous levons, les yeux tout engourdis de sommeil. Il n'y a pas de vent, mais c'est humide partout. Nous commençons la journée par une petite réunion collective car la veille, (parbleu!) les esprits ont repris du feu à l'approche de la terre!
On y parlera de reconnaissance, de manque de lien, de réussir «à dire» avant que la pression ne monte comme dans une cocotte minute, du besoin de communication et de l'attention de chacun pour les autres car, sur un bateau, les gens avec qui l'on vit comptent beaucoup dans ce qui nous apporte de la joie, de la préoccupation ou toute émotion. C'est comme un micro-monde d'où ressort ce qui est essentiel dans la relation humaine.

Morgane

Je vois plein de Cap-Verdiens avec leurs chapeaux de paille, les marchés remplis de fruits et de légumes, de couleurs, le soleil qui tape, les enfants qui jouent au foot partout, dans les villes, les odeurs de nourriture, ouais, c'est ça, ça sent bon.

Emmanuel

L'équipage fait escale sur l'île déserte de Santa Luzia pour y faire le bilan collectif après un mois de voyage.

À Sao Antao

28 janvier

Nous pouvons maintenant préparer notre rando de demain. Nous jetons un coup d'œil sur la carte de l'île de Sao Antao pour repérer un itinéraire possible, en tenant compte des buts de chacun. Ismaël souhaite observer et se renseigner sur les différentes espèces d'animaux sauvages, Malvic découvrir l'élevage, et moi la culture de la canne à sucre. Bon, en fait, on n'a aucun repère sur cette carte, donc on se met d'accord pour y aller à l'aventure, au gré des rencontres ! Ce qu'on sait, c'est qu'on va au Nord, le reste, on verra ! On prend chacun un hamac, et tant pis si y'a pas d'arbre !

Marion

Jardin d'enfants au Cap-Vert

Le jardin d'enfants de Ponta Do Sol est animé depuis 10 ans. Il est aidé par l'association «Morgane». Les parents qui mettent leurs enfants là-bas paient en fonction de leurs moyens. La fois où j'y suis allée, ils étaient 51. Mais Elisa, une maîtresse, m'a dit qu'ils sont plus, d'habitude. Elles ne sont que deux à s'en occuper. Dans le nombre d'enfants, il y a des handicapés et des orphelins car, ici, il n'y a pas de centre pour s'occuper des handicapés, ni d'orphelinats. Tous sont traités de la même façon, il n'y a pas de différence. Ils sont tous très mignons ! Ce qu'ils font ? Ce qu'ils peuvent ! Ils parlent et apprennent les métiers, les couleurs, le portugais car le créole, pas encore écrit, est différent dans chaque île. Ils parlent aussi de ce qui se passe autour d'eux et commencent à préparer le carnaval ! Ils dansent et ils chantent. J'ai aussi vu qu'ils dessinaient bien. Ils n'ont pas beaucoup de jouets. Quelques poupées pour les filles et des ballons et autres pour les garçons. Avec Emmanuel, on a essayé de jouer avec eux. Nous leur avons fait des bulles de savon, qui ne marchaient pas très bien, mais ça leur a fait plaisir quand même. J'ai bien aimé, j'aime bien les enfants. Moi, j'en veux 6 ! (Rire). Voilà on pourrait croire que c'est difficile pour eux mais NON ! Ils vivent comme ça et ils sont habitués. En partant, ils nous ont tous offert un petit dessin ! Merci… En échange, moi, des bracelets.

J'espère que ce jardin d'enfants va continuer encore longtemps, ils en ont besoin car il n'y a pas d'école maternelle au Cap-Vert et cela manque !!

Bonnie

Ismaël en compagnie d'un pêcheur de l'île de Sao Antao.

La sortie d'Emmanuel avec les pêcheurs

Emmanuel appelle Zézé qui est prêt à mettre sa barque à l'eau. En deux minutes, Emmanuel grimpe et les voilà partis. Ça me fait plaisir qu'Emmanuel vive cette expérience avec les pêcheurs du coin qui sont vraiment sympas. De retour chez Luisette, je descends avec Bonnie vers le port pour aller voir Emmanuel. Sur le chemin, il arrive tout content avec des histoires de requins, il nous dit qu'ils ont pêché un «cerf» et que c'était trop bien.
Les mots s'emmêlent, il nous parle des pêcheurs qui se sont tous rassemblés autour de lui pour lui demander où il allait, dit qu'il a pris peur d'être au centre de cette attention étrangère mais qu'il s'en est sorti… Bref, une belle aventure.

Morgane

De Sao Vicente à Fogo

Ismaël

Le Cap-Vert c'est aussi très beau comme tous les endroits où nous sommes passés, bien sûr, j'ai pensé à l'escale que nous devions faire en Casamance, mais déjà le Cap-Vert c'était un endroit vraiment bien, où nous avons vécu des moments sympas et importants pour le groupe ! À partir de là, il a commencé à y avoir des changements dans le fonctionnement de chacun, on a commencé à mieux se connaître, c'est là où j'ai tissé quelques liens avec Paul, et où on a fait pas mal de navigations avec Michel, pour la traversée vers le Brésil.

30 janvier : Méfiance face à l'inconnu

Ces deux hommes s'appellent Sapou et Arlindou. La baignade terminée, ils nous proposent de nous doucher chez eux et de dormir chez eux. Je suis super méfiant, on ne sait jamais, ils peuvent vouloir nous voler ! Mais petit à petit, ça va. Nous partons nous promener dans les alentours du village. On repart vers la maison de Sapou et Arlindou. Nous frappons. C'est la mère d'Arlindou qui nous ouvre et appelle son fils. Ce dernier nous propose alors d'utiliser la cuisine comme bon nous semble et nous présente tous ses amis : Cona, Fabi etc. À la fin d'un repas, Sapou nous propose d'aller à la « discothèque » du village. Ismaël et Marion ne sont pas très enthousiastes alors que moi je suis chaud !
On finit par y aller, ils ont un DJ, une petite salle et quatre grosses caisses envoient du lourd ! Je discutais avec Fabi musique et je me suis aperçu qu'il avait la culture musicale d'aujourd'hui sur son portable, il me montre : TI, 50 cent, Souljaboy, Lil Wayne, Chris Brown, Eminem, Beyonce etc. 9 h… 10 h…
Il n'y a pas tellement d'ambiance et nous sommes bien fatigués, nous allons dormir dans la maison de Sapou.

Malvic

En navigation, tout le monde dans sa cabine

Il est temps de partir en direction de Mindelo, la deuxième ville de l'archipel. Très rapidement nous ne sommes plus nombreux sur le pont, car pour des raisons que j'ignore certains préfèrent passer la navigation dans leur cabine. Pourtant, je ne sais pas pour vous, mais entre admirer les côtes sauvages de Sao Vicente et de Sao Antao sous un ciel bleu et avec une température à faire pâlir ceux restés en France, et se faire secouer dans sa couchette, toute blanche, d'à peine 5 m³, il n'y a pas photo, non ? Bon en tout cas, le pauvre Malvic qui est à la barre, quand il voit ça, il pense qu'il est en train de se faire avoir comme un bleu (ce sont ses termes).
Mais non, Malvic ! Tu ne t'es pas fait avoir. Tu es juste en train de barrer un voilier de 15 m sur 9 m entre deux îles du Cap-Vert. Si c'est ça se faire avoir, j'aurais bien aimé me faire avoir plus tôt. Bref, une fois remplacé, Malvic ira à son tour s'engouffrer dans sa couchette.

Régis

Escapade au pays des terres brûlées

Hier, nous avons pris un aluguer, taxico local, qui nous a montés jusqu'au cratère, nous avons passé la nuit à l'intérieur de celui-ci, allongés sur un tapis de picon, poussière volcanique.
Oui, je dis bien « passer la nuit » car c'était tellement inconfortable que je n'ai presque pas dormi. Résultat : Régis, Paul, Emmanuel et moi avons abandonné nos 3 h de marche matinale prévues pour monter au sommet de la plus grande cheminée et contempler le lever du soleil.
Nous nous sommes donc repliés sur une autre cheminée, nettement plus petite. De là-haut, nous avons pris notre petit-déjeuner, éclairés par le soleil du levant.
Ici, les couleurs de roche sont incroyables : noir, rouge, jaune, violet et même parfois vert. Alors là, je vous raconte pas la partie de plaisir pour les chercheurs de cailloux comme Régis et moi ; on s'en met plein les poches.
Heureusement que Christophe nous a limités à 10 kg parce que je me demande vraiment comment on aurait fait.

Ismaël

La traversée vers le Brésil

Le 14 février

Ce matin, c'est jour de fête ! On fête deux anniversaires. Le premier c'est que ça fait deux mois que nous sommes réunis pour le voyage. Le deuxième, c'est celui de Régis qui passe dans sa trente-deuxième année. C'est peut-être grâce à tous ces événements qu'on a le droit d'avoir des CRUNCH et du lait au petit-dèj'. Un ou deux joyeux anniversaires plus tard, on fait le récapitulatif des quarts passés. La mer est calme, le vent vient par l'arrière. Ça y est, le soleil est au zénith, nous le shootons enfin avec le sextant. On calcule l'angle entre le soleil et l'horizon, une fois l'angle trouvé, quelques calculs nous permettent d'établir une position précise. Puis c'est la pétole, à cette vitesse-là autant arrêter le bateau pour une baignade tranquille. Je suis le premier à sauter à l'eau, j'ouvre les yeux et tombe nez à tentacule avec une méduse rosâtre à double chapeau. Je me presse de remonter sur la jupe tribord n'ayant pas trop envie de me faire piquer en pleine traversée de l'Atlantique. Je décide d'y retourner. Puis tout le monde sautera à l'eau en faisant attention comme sur un champ de mines. Le bateau redémarre, on allume les moteurs car Michel décide de ne pas perdre trop de temps, on met le cap vers le Sud pour choper les alizés qui nous emmèneront à bon port.

Paul

Michel, Christophe, Régis et moi voyons individuellement Malvic, Paul et Juliette pour faire un point sur leur contrat, c'est-à-dire les objectifs qu'ils se fixent par écrit pour les 10 ou 15 jours qui suivent. Certains reprennent connaissance de ce qu'ils ont eux-mêmes écrit, quelques jours plus tôt. Le constat n'est pas toujours positif ! L'heure est à la remobilisation ou à la reconnaissance des efforts faits et de l'investissement personnel. Emmanuel nous propose en milieu d'après-midi un jeu/questionnaire sur les dauphins. Nous sommes répartis par équipes de trois pour répondre à une série de questions. Lorsqu'Emmanuel récupère nos feuilles pour annoncer les réponses de chaque équipe, les revendications fusent, on plaisante un peu, on en rajoute et certains ne veulent rien lâcher : « Vas-y, et pourquoi ma réponse ne vaut pas 1 point, la télépathie chez les dauphins, c'est pas un sixième sens peut-être ?! ». D'autres trouvent toute cette histoire trop longue, et veulent vaquer à leurs occupations personnelles. Face à cette effervescence, Emmanuel se vexe, précise que c'est bien la dernière fois qu'il aura ce genre d'initiatives… Je crois qu'il réalise qu'obtenir l'attention d'un groupe n'est pas si facile, mais il a au moins eu le mérite d'organiser quelque chose pour l'équipage. La journée est passée aussi vite que Grandeur Nature en 24h (172 milles ces dernières 24h !), les quarts débutent. Je me dirige vers ma cabine et croise Bonnie lisant une encyclopédie sur les crustacés, avec Paul et Ismaël qui commentent et expliquent les termes les plus compliqués… Qui l'eût cru ? Comme quoi, « c'est en marchant que le chemin se fait… »

Marion

Ismaël

Nous sommes passés par Sao Pedro et Sao Paulo : trois petits bouts de rochers perdus au beau milieu de l'Atlantique, où seuls quelques pêcheurs, des militaires ou parfois quelques étudiants chercheurs sont présents. Sinon, les îles sont remplies de noddys, de fous et de crabes venant ici pour se reproduire et se reposer. Lorsque nous y avons débarqué, aidés par des pêcheurs, il y avait trois chercheurs brésiliens qui nous ont parlé des oiseaux. C'était vraiment impressionnant. Certains se croyaient dans une émission de la 5, pour ma part, j'avais tout simplement l'impression de rêver, tous ces oiseaux autour de moi, c'était vraiment trop bien. Et en plus les pêcheurs étaient vraiment super sympas, ils nous ont même offerts 8 langoustes : un vrai régal.

Arrivée à St-Pierre et St-Paul

Les rochers de Sao Paulo et Sao Pedro se distinguent à l'horizon et grossissent au fur et à mesure qu'on avance. Quand nous arrivons, Michel amarre notre bateau à un autre bateau de pêcheurs. À la fin du déjeuner, les pêcheurs nous apportent huit bonnes langoustes déjà cuites. Nous leur demandons si c'est possible de visiter l'île, nous montons alors dans leur annexe. Arrivés à terre, une colonie de crabes nous accueille, les oiseaux aussi, essayant de nous fienter dessus. Ismaël, ébahi par tous ces volatiles, mitraille, avec rage et fougue, sans faire de quartier, toutes ces pauvres bêtes sans défense, à l'aide de l'appareil photo du bord. Nos amis les pêcheurs nous préviennent que la marée monte et qu'il faut à tout prix quitter l'île dans l'immédiat. Ismaël et Paul insistent pour rester, aller visiter les nids d'oiseaux - des fous et des noddys bruns. Mais en tentant de les approcher, ils se font déchirer par des oiseaux qui n'ont pas envie de se faire squatter leur nid ! Allez, l'heure n'est plus à la découverte !

Malvic

Les Fous de Bassans

L'équipage approche des deux petites îles brésiliennes St-Pierre et St-Paul situées juste au-dessus de l'équateur et habitées seulement par des pêcheurs et des scientifiques. Ils ne pourront y rester que quelques heures, car il est impossible de poser l'ancre ou de s'amarrer correctement.

Fernando De Noronha

Mon ami Pedro

Pedro a 47 ans. Il travaille comme garde fédéral au Parc. Il parle très bien le français. Quand il avait 16 ans, il est parti en France sur un voilier français de passage, il y est resté deux ans puis le consulat du Brésil lui a dit qu'il fallait rentrer pour faire son service militaire. Cette expérience a fait de lui une personne «différente» dans l'île, mais déjà quand il avait 10/12 ans, il fut la première personne de l'île à faire du surf - d'abord avec une planche en bois qu'il avait fabriquée - puis il a fait la plonge pendant un mois pour se payer sa première vraie planche. Contrairement à la plupart des gens de l'île, il adore la mer et surtout n'en a pas peur!
C'est la raison pour laquelle, après son service militaire, le responsable du parc maritime l'a convaincu de venir y travailler: parce qu'il aimait la mer. Il a continué le surf, les planches suspendues au plafond de sa véranda en attestent. Il a aussi des planches à voile dans son jardin et a essayé de partager sa passion avec d'autres gens de l'île, mais soit ils ont peur, soit ils ne sont pas intéressés. Il a fait le tour de l'île, en planche à voile, et les gens ont dit: il est fou! Il m'a raconté que son père, qui était parti pêcher à la pointe sud-ouest de l'île, est tombé en panne de moteur et qu'il a dérivé 11 jours avant d'atterrir à Fortaleza. Son rêve serait d'avoir un petit bateau habitable pour faire de l'école de voile et une machine à coudre les voiles. Alors si vous connaissez des gens qui ont cela n'hésitez pas à les lui apporter, à Fernando, vous y serez bien reçus.

Christophe

Samedi 27 février, le surf

Aujourd'hui, nous avons rendez-vous chez Pedro - un Brésilien qui travaille pour le Parc Naturel - pour aller surfer. Il est 9h et il faut partir. Tout le monde vient sauf Régis et Paul qui vont pêcher avec des pêcheurs. Arrivés chez Pedro, il nous passe des planches de surf. Sur la plage, on commence par la théorie, l'équilibre et hop, c'est parti!
En tant qu'amateur, on va plus faire de la vitesse qu'autre chose. Cela consiste à attendre que la vague s'éclate, ensuite il faut s'allonger sur la planche, nager, et la mousse te pousse hyper vite. C'est trop bien, à la fin, on arrive à surfer à genoux, mais pas vraiment debout. Après le pique-nique, c'est reparti pour la séance surf. Cette fois-ci, je suis trop lourd pour surfer, je ne réussis que deux ou trois fois, la planche m'a coupé, elle m'a aussi irrité le ventre.
Malvic a chopé des coups de soleil sur les pommettes et Ismaël est irrité à un endroit très particulier. Après ça, on retourne chez Pedro. Pendant que les filles apprennent la samba avec une très bonne professeur de danse, Francine - la fille de Pedro - les garçons se reposent: eh oui, le surf, ça fatigue!
Avant de partir nous invitons Francine à venir manger le lendemain midi au bateau et le soir sur la plage, pour manger du poisson car ce sera la pleine lune.

Emmanuel

Ismaël

Fernando de Noronha, c'est une île que j'ai trouvée super belle, et le contact avec Pedro nous a permis de découvrir tous les animaux de l'île, et les sorties nocturnes pour aller voir les tortues. Nous avons même nagé avec dans l'eau…

Tortue au menu

2 mars, nuit tortue

Nous attendons Felipe. Observerons-nous les tartarugas verdes, ce soir ? Bien sûr ! Elles seront alors d'une beauté pure. Une première arrive pour creuser un trou, trop près de la mer, beaucoup de possibilités que sa progéniture échoue. Une deuxième arrive tout doux, la première s'empresse de creuser plus haut un autre trou, mais elle reviendra près de l'eau et, à ce moment-là, elle pondra. Ébahis devant ce spectacle qui est censé donner la vie, tous les visages expriment un sourire. Je compatis avec elle, ce n'est pas facile de venir jusqu'ici. Nous l'avons regardée, je l'ai admirée, tous ont apprécié. Mais les œufs sont trop près de la mer, il nous faudra les déplacer plus loin vers la terre. Nous deviendrons les parrains de cent trente couvains. Pendant ce temps, notre deuxième tortue continue son périple et ira pondre ses œufs à bonne hauteur, nous irons la voir et rebelote, on la touchera, on prendra des photos… Sur la plage, tout le monde part, nous restons. Felipe nous indiquera alors un endroit où passer la nuit.

Malvic

25 février

Felipe, qui est étudiant scientifique, nous explique ce qu'il fait. Il attrape les tortues, les bague, les mesure, etc. C'est au deuxième groupe de partir. Ce sera Juliette, Emmanuel et moi. Arrivés dans l'eau, Felipe nous dit ce qu'il faudra faire face aux tortues, faire des mouvements lents, ne pas trop les toucher car elles mordent, mais bon ça je n'avais pas entendu. C'est parti, on palme, on palme… Au début, l'eau est trouble, on ne voit pas très bien. Mais très vite, la visibilité s'améliore. Nous voyons une première tortue posée dans un trou. Puis deux, puis trois, puis des petits groupes de 6 ou 7, au final, on en a vu au moins une trentaine. Il y en avait des grosses et des moins grosses, et des bien méfiantes. J'étais contente : en nageant, une grosse tortue est venue tout près de moi, je me mettais au-dessus d'elle et la touchais. Elle avait des algues sur sa carapace. Felipe et Juliette m'appelaient, mais je n'entendais pas car j'étais dans l'eau. Juliette est venue me voir et m'a dit que les tortues, ça mordait, donc j'ai arrêté de la toucher. Ça y est, Felipe a attrapé une tortue, nous retournons à la plage !!! Les touristes s'affolent et viennent autour de nous ou plutôt autour d'elle. Ils la bombardent de photos, je suis sûre qu'elle ne se sent pas bien. Felipe la bague, la mesure et la relâche le plus vite possible.

Bonnie

Notre passage à l'Atoll das Rocas

Ismaël

Dans le groupe, j'ai trouvé que ça ne bougeait pas beaucoup, je commençais à en avoir un peu marre ! Du coup, je passais du temps hors du groupe. Grâce à Pedro, on a pu mieux comprendre les problèmes liés au tourisme dans l'île, surtout les problèmes écologiques.

Rocas est une réserve naturelle mais aussi l'unique atoll de l'Atlantique Sud, nous avions tous hâte. J'accompagne Bonnie et Ismaël et me mets dans l'eau à la traîne, avec masque et tuba, dans la centaine de mètres qu'il nous reste à parcourir jusqu'à la bouée d'amarrage. Dans la pièce d'eau de dix mètres de profondeur dans laquelle je me laisse tirer, j'observe défiler un sol de sable blanc, des rochers au ventre plus ou moins rebondi, une raie et quelques poissons chirurgiens.
De nouveau sur le pont, le soleil tape comme jamais, Pilou (Paul) jette des seaux d'eau dans le cockpit pour soulager les vingt pieds qui s'y frottent. J'ai l'impression désagréable d'avoir la tête dans un bocal et je suis complètement à côté de la plaque pour la manœuvre. Heureusement Pilou et Régis sont dans l'action, sautent à l'eau et nous accrochent. M'apparaît Rocas, île quasiment déserte, où se disputent trois palmiers, la maison du garde et un phare. Les rires rauques et les cris perçants des oiseaux nous entourent, ils seraient un millier sur l'île.
Nous devinons la barrière de corail et l'eau très claire en son centre, il y a aussi un très beau mouvement des vagues et leurs chutes, sauvages. La VHF se déclare, une voix féminine annonce à Michel qu'on ne peut pas rester ici. Il nous présente ; le bilan sera une rencontre pour négocier notre temps de passage. À nouveau à l'eau, avec palmes ; on reste à proximité du bateau car il y a de forts courants. Personne à droite, personne à gauche, une brasse, deux brasses, pas grand monde à Rocas City. Hé ! Hé ! Juliette, Ju-li-ette, c'est un barracuda qui te parle. Haaaaaaaaaa ! Morgane n'avait pas menti, vraiment effrayant. Là, à quelques mètres de moi, l'animal qui ressemble à une longue lame de rasoir avec des yeux froids et une mâchoire proéminente s'approche doucement. J'oublie tous les bons réflexes qu'il faut avoir lors des dangers, la maîtrise de sa peur, même si là, je ne risque rien et me mets à hurler et palme bruyamment jusqu'au bateau.
À midi, tombe la mauvaise nouvelle : la directrice du Parc recontacte le bateau et, à tous les arguments de Christophe, elle répond simplement « négatif », nous devons quitter les lieux d'ici deux heures.

Juliette

L'orientation des jeunes

Nous pensons qu'il est temps de relancer une dynamique dans les apprentissages. C'est pourquoi hier, nous avons demandé à chacun de réfléchir sur ce qu'il voulait approfondir. L'objectif est aussi de reprendre l'habitude de faire travailler sa tête. Par ailleurs, nous avons questionné certains sur ce qu'ils envisageaient pour l'an prochain. Le quotidien prend beaucoup de place, mais il faut bien garder en tête que ce séjour n'est qu'une étape qui doit servir à construire autre chose. Nous sommes à mi-parcours et il est temps d'aborder le sujet pour que cet après Grandeur Nature se prépare aussi en France, avec les familles et les éducateurs.

Régis

Brésil

Fortaleza

Ismaël

À Fortaleza, je trouvais que la grande ville ce n'était pas très bien pour le groupe, parce que cela rappelle des souvenirs. Du coup, durant ces cinq jours passés dans la ville, il n'y avait pas une très bonne ambiance ! Pourtant, c'est intéressant de voir une ville et comment cela fonctionne dans d'autres pays…

Aujourd'hui je pars pour la première fois dans la ville. C'est une grosse mégalopole de plus de 2 millions d'habitants (soit le double de Paris ou Marseille). Ici c'est très moche, il y a d'énormes bâtiments partout, le béton a remplacé les plages, les forêts, les rivières ; l'eau de la mer est verdie par le rejet des égouts ; les quelques arbres restants sont noyés dans le béton, les gens, eux, sont pauvres, il y a beaucoup de personnes handicapées qui font la manche dans les rues. Mais ces gens-là sont-ils heureux ? Je ne pense pas car ils ont l'air fatigués et semblent galérer à trouver de quoi vivre et de quoi manger.
Au Cap-Vert les gens aussi étaient pauvres mais ils avaient la joie de vivre et s'entraidaient tout le temps, ils se connaissaient tous, ce qui rendait les villages très sympathiques et accueillants. Mais la ville ce n'est pas bien, il y a trop de gens, trop de riches, trop de pauvres, trop de voitures, trop de pollution, trop de déchets, trop d'ordures, trop de magasins, trop de déséquilibres…
Bref, ça pue !!!
En plus, on est dimanche, tout est fermé, tout semble mort ; il n'y a que les mendiants qui espèrent trouver de quoi manger pour le soir et quelques chrétiens à l'église. Les autres sont chez eux ou à la plage. Beaucoup doivent être en train de griller leurs économies à boire du soir au matin. Malheureusement, le rythme c'est souvent ça, l'alcool ruine les gens et leurs pourrit la santé. Nous avions déjà remarqué ça au Cap-Vert, le moindre jour de congé et les voilà devant leurs bouteilles de rhum qu'ils ne quitteront pas de la journée.
J'ai déjà envie de repartir pour découvrir la « vraie » Amérique, celle de la grande forêt, des fleuves, des tortues, des Indiens, des animaux en pagaille… Celle où l'homme n'a pas encore trop bouleversé l'équilibre pour installer son environnement. Car pour moi, une ville, c'est une ville, et je pense qu'on n'a pas besoin d'aller à l'autre bout du monde pour en voir une, le plus intéressant c'est surtout de voir les habitants et leur façon de vivre, leurs coutumes, leurs croyances et l'impact qu'ils ont sur la nature. Voilà, je crois que maintenant vous savez ce que je pense de la ville.

Ismaël

Fortaleza et sa rangée d'hôtels en bordure d'océan. Notre seule escale dans une ville de plus de deux millions d'habitants.

Guyane

Après bien des milles
La couenne salée mais les yeux ébahis
Après bien des îles
J'ai remonté le Maroni

Le fleuve est marron
Les Nègres aussi
Et mon sillage semble un sillon
Dans les courbes de son lit

Marin d'eau douce
N'est pas mon métier
Mais je remonte à sa source
Capitaine des palétuviers
Pirate de la canopée

Les tamarins à main jaune
Sont mon équipage
Et dans ce livre Amazone
Chaque bras est une page

Michel

Ismaël

Le bateau sur le fleuve, en plein milieu de la forêt amazonienne, c'est une image vachement belle. La Guyane c'était vraiment une super, super escale ! Aller voir les tortues sur les plages… Il y en avait plein, c'était la première fois qu'on les voyait si bien, qu'on pouvait voir toutes les étapes de la ponte.

Une sortie nocturne à Awala

Me voilà au bord de la plage à observer les tortues vertes et luth venir faire un effort pour y déposer une centaine d'œufs. Puis, après quelques kilomètres de marche sur la plage, nous avons déjà vu 30 vertes et 4 luths. Bref, il se fait tard, vraiment tard, il faut qu'on rentre au bateau - il doit être à peu près une heure trente du matin - mais 100 mètres avant l'annexe nous croyons voir des pêcheurs avec leur trépied pour poser leurs cannes. Non, ce n'est pas ça, car en nous approchant un peu plus, nous nous rendons compte que c'est une balance à tortues luth, qui marche grâce à un palan à chaîne et à un peson électrique qui peut supporter au plus 600 kilos. Nous discutons avec les chercheurs du CNRS de Strasbourg qui passent cinq mois de l'année en Guyane pour étudier les plus grosses tortues du monde.

Paul

En balade le long de la plage

Plus on se rapproche du bout de la plage, plus il y a d'oiseaux, d'abord pleins d'urubus - genre de vautours - qui mangent les poissons que la marée descendante laisse sur le sable : diodons, poissons-chats et silures. Il y a aussi des échassiers qui se nourrissent dans la vase. Et des vols de petits oiseaux que je n'identifie pas ! Il faudra demander à Ismaël qui est notre encyclopédie de bord. Ça y est, c'est la fin du sable. Il y a devant nous de la boue et des arbustes qui vont jusque dans l'eau. Paul s'aventure sur la boue sèche, il me dit que c'est solide, il s'engage un peu plus loin pour contourner un groupe d'arbustes qui bouche le passage sur la berge et s'enfonce d'un coup jusqu'aux genoux, il se dégage et se renfonce jusqu'à mi-cuisses. Mi-rigolard, mi-inquiet, je lui parle des sables mouvants et lui dis que je peux difficilement venir le secourir. Il arrive à revenir près du bord en faisant de grands splatches dans la boue qui redevient solide. Finalement, on marche sur les tas de bois flottés sur le bord.
On réessaie de passer par la boue, mais elle redevient molle par endroits, à mon tour de m'enfoncer jusqu'aux genoux là où Paul passe sans difficultés. Sur la berge nous trouvons le squelette de la carapace et plus loin le crâne tout propre d'une tortue, je le récupère. J'espère toujours arriver sur les berges du fleuve mais ce n'est qu'un énorme marécage.
Au loin des taches rouge vif attirent notre regard : ce sont des ibis rouges, d'un rouge flamboyant. On essaie de s'approcher pour les prendre en photo, on essaie par la berge, mais les buissons deviennent impénétrables, on repasse par la vase, en essayant d'avancer vite pour ne pas s'enfoncer, mais le bruit que nous faisons fait s'envoler les ibis qui passent juste au-dessus de nous.

Christophe et Paul

On quitte les eaux turquoises de l'Atlantique pour les eaux boueuses du Fleuve Maroni.

Cette tortue luth creuse son trou pour y déposer ses œufs. C'est rare de pouvoir en observer de jour !

Passer du Je au Jeu

L'ADNG avec Cédric c'était super, surtout les sorties en forêt. En fait, je trouve qu'à chaque fois qu'il y a des intervenants à terre, c'est tout de suite passionnant parce qu'ils nous permettent aussi de rentrer plus facilement en contact avec d'autres personnes qui vivent là, et des naturalistes qui nous apprennent des choses sur la nature.
En Guyane, il y avait les jeux sur le Maroni, dans les villages d'Apatou, de Maïman et de Gran Santi. Là on était en 2 groupes. Pour notre groupe, avec Juliette, Emmanuel, Michel et Régis, ça s'est super bien passé. Il y avait aussi Cédric et sa famille qui étaient là, on était vraiment à fond et l'on a passé vraiment de bons moments. Moi c'est là que j'ai commencé à nouer des liens avec Juliette, qu'on a commencé à se parler. Cette escale, c'était une des étapes les plus importantes dans le voyage.

11 avril 2010,
Sortie nocturne en canoë

Je me rends avec Régis, Michel, Marion, Bonnie et Cédric à la chasse aux yeux orangés. Je fais équipe avec Cédric mais aussi Régis, la confiance règne toujours avec mon animateur à pagaie jaune ! Très vite on aperçoit, dans les hauteurs, un opossum, trop mignon ! C'est un petit mammifère entre le hamster, l'écureuil, le chaton, mélange adorable. Il repart vite et nous poursuivons notre cheminement.
À deux pas du bateau nous ferons la connaissance d'un boa Cook, pas le boa des films d'horreur, fin comme le pouce d'une main, crème et assez long. Cédric tente de l'attraper, mais il se défend par des coups de tête éclairs.
Nous l'observons un moment et Bonnie qui a très «peur» le prend en photo à moins d'un mètre ! Nous finissons notre voyage sur l'eau avec fantasmes de visions de jaguar, Cédric nous raconte plein de choses et l'on se marre bien.
De retour, juste le temps de le remercier et au hamac !

Juliette

Nous avons fait le bilan de ces quinze derniers jours passés en demi-groupe. Beaucoup de positif. À tel point que je me demande si Grandeur Nature ne devrait pas embarquer des trolls de 4-5 ans. Quand je vois comment Emmanuel était avec eux, je me dis que ce serait une idée à creuser. Observer Emmanuel séparer des gnomes en train de se battre est un spectacle qui m'a ravi. De même, voir Juliette avec cinq mouflets de 2-3 ans endormis sur elle est une image que je ne suis pas près d'oublier. Il ressort de notre bilan que tous les jeunes sont très contents de ces quinze jours passés en demi-groupe. Ils ont pris beaucoup de plaisir à jouer avec les gosses du fleuve. Pour Juliette, ce sera même son meilleur moment depuis le début du voyage. Bien sûr, il y a eu des moments moins radieux. On en cause, donc. Je fais remarquer à Emmanuel que vouloir se rescolariser l'année prochaine, et refuser de faire son texte au moment où il devait le faire,
est une contradiction. On ne peut pas «claquer» une performance sans s'entraîner. Or, pour beaucoup de nos jeunes déscolarisés, s'asseoir plusieurs heures par jour, écouter un cours, faire ses devoirs, cela ressemble à une performance.

Michel

Les îles Grenadines

ISMAËL :

Après, les Antilles, c'est les premières belles plongées avec les coraux, des poissons partout, des tortues aussi pas mal, et des îles plus ou moins sauvages. J'aime bien aussi ce côté du bateau où l'on navigue un peu entre les îles, on ne fait pas de grands trajets et ça permet de faire des manœuvres… Et c'est pas mal pour réapprendre les bases du bateau parce qu'après un mois en Guyane on a un peu perdu. Les Antilles c'est vraiment un bon moment pour tout le monde, en plus à ce moment-là, cela allait beaucoup mieux dans le groupe.
C'est un des tournants du voyage, je m'entendais bien avec tout le monde et je pouvais vraiment passer des bons moments avec le groupe entier, on se faisait des plongées tous ensemble.
Cela correspond aussi au départ de Malvic, mais pour moi cela faisait longtemps qu'il ne faisait plus trop partie du voyage.

Départ de Malvic

Aujourd'hui, le séjour s'arrête plus tôt que prévu pour Malvic et d'une façon que personne n'aurait souhaitée. Mais au lieu de vous raconter pourquoi Malvic nous quitte prématurément, je préfère m'attarder sur le «pourquoi les autres restent».
Lorsqu'un jeune vient en séjour de rupture, c'est généralement qu'il a mis en échec les solutions qui lui ont été proposées ou que celles-ci ne lui convenaient pas. On estime alors qu'une rupture avec le contexte dans lequel il vit peut peut-être l'aider à prendre du recul. Libéré du regard des autres, il est parfois plus facile de mener sa propre vie, de se construire, de devenir plus fort.
Cela demande donc dans un premier temps d'avoir du courage. Le courage de quitter ses proches et ce que l'on connaît pour aller vivre quelque chose d'inconnu pendant plusieurs mois. Cela n'a rien de rassurant de changer ses repères, mais voyager à travers le monde et découvrir qu'il est possible de vivre différemment, n'est-ce pas une chance que peu de personnes ont l'occasion de vivre ? Et cela n'aide-t-il pas finalement à comprendre qu'il est possible de vivre autrement ? Mais pour que ce séjour serve vraiment à quelque chose, il est aussi indispensable de le vivre pleinement, de ne pas rester passif, de savoir saisir sa chance. Venir participer à cette aventure n'est pas suffisant et le plus dur est sûrement de la construire soi-même. Cela demande de prendre des risques.
Le risque de se rendre compte que l'on est capable d'apprendre et de faire des choses. De ne pas se contenter de parler mais de passer à l'action et d'aller jusqu'au bout. Aller jusqu'au bout de cette aventure est déjà une première victoire, sur laquelle il sera possible de s'appuyer par la suite pour mener à bien d'autres projets. L'avoir vécue pleinement et s'être donné la peine de s'imposer des apprentissages réguliers sera une force supplémentaire. Car si ce voyage peut paraître difficile, il n'est pourtant qu'une étape, qu'un tremplin destiné à rebondir, et il faudra avoir suffisamment de force pour ne pas retomber dans les travers que l'on a connus avant. Les trois mois qu'il nous reste à vivre ensemble doivent donc servir à engendrer de la confiance en soi, à se rendre compte que l'on est capable, à profiter des escales qui nous attendent, à réussir à s'imposer ce que l'on n'a pas toujours envie de faire, à grandir et à devenir autonome. Faites-le avant tout pour vous, il s'agit de votre avenir et de la façon dont vous aimeriez le vivre. Faire à votre place n'est pas possible et de toute façon cela ne vous servirait à rien.

Régis

J'ai fait les comptes : c'est mon dernier texte. C'est donc le moment de tirer une espèce de bilan de ces trois mois passés à bord de G.N. Mon sentiment est ambivalent. Comme les années passées, je suis content de partir retrouver les miens et, en même temps, je suis un peu triste de quitter le bord. D'abord, parce que j'aime naviguer et, surtout, naviguer utile. Je crois que je l'ai été aux jeunes qui nous ont été confiés, y compris à celui qui a choisi la facilité à court terme en décidant de partir et qui, pour finir, s'est fait virer avant la date prévue de son départ. Je crois avoir fait de mon mieux, mais je quitte le bord en sachant que le travail n'est pas fini. Mais peut-il jamais l'être quand on aide des adolescents à se construire ? Ce que nous faisons n'est pas ordinaire : le type de séjour de rupture que nous proposons, sa durée, fait que nous sommes encadrants 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, sans possibilité de «s'arranger» avec les contraintes, comme il est possible de le faire dans d'autres lieux de vie fixes.

Michel

La Dominique

ISMAËL

Les Antilles, c'est aussi la Dominique et la rencontre avec les Indiens Caraïbes, je pense surtout à Bowers et Genette qui nous ont accueillis et hébergés, c'est un endroit où l'on a beaucoup appris sur la culture et sur les traditions. On a appris un peu la vannerie, à aller chercher des fruits dans la forêt. La fin des Antilles c'était plutôt rapide, les Saintes, la Guadeloupe, parce qu'on était dans une optique de retour, on commençait à revenir vers la France. Pour moi c'était une période où j'avais pas mal de travail et j'étais moins avec le groupe.

L'arrivée en Dominique

Voilà, cela fait maintenant un peu plus de trois jours que Kélig et moi-même avons rejoint l'équipage de Grandeur Nature. Ces quelques jours de transition ont été l'occasion de se transmettre entre « grands arrivants » et « grands partants » les informations utiles et importantes concernant les jeunes, le fonctionnement du groupe mais aussi l'état de santé de notre navire. Cela me fait une drôle de sensation de retrouver le bateau, j'ai l'impression de l'avoir quitté il y a longtemps et pourtant cela ne fait que quatre mois et demi.

Il faut retrouver maintenant les bonnes habitudes de la vie quotidienne sur Grandeur Nature. Quant à nous, il est temps d'appareiller pour rejoindre notre nouveau terrain de jeux, l'île aux 365 rivières, l'île en forme de perroquet, il s'agit bien sûr de la Dominique. J'y suis passé, il y a deux ans, avec Grandeur Nature et j'en ai gardé un super souvenir. Des balades en forêt merveilleuses, des bains d'eaux chaudes où l'on resterait des journées entières et une population dominiquaise super accueillante. La Dominique c'est comme la Guyane, c'est une dose de concentré de nature et de verdure. J'espère, en tout cas, que cette nouvelle escale sera enrichissante pour tout le monde, qu'elle sera source d'avancées personnelles et collectives.

Wilfried

« Je ne suis pas une fille de la campagne ! »

Il est 9 h et ça commence bien, déjà ça monte, c'est droit, nous faisons de grands pas, nous sautons des barrières pour arriver à Grands Fonds. C'est là-bas que commence le sentier. J'ai jamais autant transpiré de ma vie, je sue à grosses gouttes. Nous faisons une pause avant de nous engouffrer dans la jungle.
Bon on y va, c'est parti pour trois heures de marche, enfin un peu plus, au final je dirais que nous avons marché toute la journée. Dans la forêt des forêts je ne me sentais pas très rassurée, j'avais même peur. Peur de tomber, peur des insectes, et il y avait trop de feuilles et de branches pour moi. Ça paraît bête mais j'ai peur de la forêt. Bouhouhou ! Je ne suis pas une fille de la nature. Pendant la balade, nous nous arrêtons deux fois. C'est horrible, je n'aime pas du tout sentir des choses me toucher, et là, nous sommes carrément dans les branchages. C'est long tout ça, heureusement Kélig me rassure et me prête même son pantalon car je m'égratigne les jambes.

Bonnie

Paul, à la barre de Grandeur Nature, conduit l'équipage vers l'île de la Dominique, accompagné de Kélig, Ismaël et Marion, sous un grain tropical.
À droite, Bonnie, Kélig et Juliette agitent les drapeaux de la Dominique en guise de bienvenue…

Crayfish River

Bonnie et Régis devant
la cascade de Crayfish River.

Aujourd'hui nous faisons un repas pour toute la famille, notre façon de les remercier. J'enfourne la tarte dans le four qu'Anthony a monté spécialement pour nous et me mets à éplucher les patates pendant qu'Ismaël et Marion cuisent le poulet et surveillent méticuleusement les flammes. Il est deux heures et demie, le repas de fête est prêt mais toujours pas de nouvelles de Genette qui devait nous rejoindre. Nous décidons de manger quand même. La déception s'accentue car seul Bowers, Anthony et Djeno sont là, les autres membres de la famille sont soit à l'école soit en courses. Nous savourons tout de même le déjeuner et je ravis les deux chiens de la maison avec des os de poulet. La tarte au citron n'a pas eu le succès attendu, c'est assez drôle la manière dont chacun a réussi à échapper à sa part. Bowers qui me chouchoute, tente à travers de gentils qualificatifs, mais je devine qu'il peine. On se met ensuite à la peinture, c'est vraiment super agréable à faire. Je finalise ma gerbe de roses, Marion fait sa fleur d'hibiscus, Ismaël, quant à lui, poursuit sa lancée et continue à tresser les larges feuilles de vacoa que lui découpe Bowers. Marion se lance ensuite dans un bananier et moi dans l'écriture du slogan : « Welcome to the fresh fruits by Genette », soyons fous ! Je recommence à plusieurs reprises car il est difficile d'avoir l'approbation de ma camarade, heureusement, car si j'écoutais Bowers, quoi que je fasse, c'est super. J'arrive tout de même à faire une faute d'orthographe énorme, j'écris Ginette au lieu de Genette, honte à moi. C'est vraiment un excellent moment, Bruce qui s'était montré très discret jusque-là nous accompagne et rit beaucoup. Djeno est à moitié allongé près de nous et continue à se moquer gentiment de mon anglais. Nous prenons quelques clichés où nous nous peignons le visage ainsi que notre oeuvre d'art. Toute l'après-midi, les passants ont un peu participé. Nous avons fait tout plein de rencontres et les enfants avec qui nous avons joué se sont relayés pour savoir si nous allions recommencer. Nous comptons rester une nuit de plus pour profiter de cette nage dans le bonheur, encore un peu.

Juliette

Ismaël, Juliette et Marion chez Genette.

Ça chemine dans les têtes de chacun. Emmanuel souffre intérieurement et il nous le fait bien comprendre. J'espère qu'il va trouver la force nécessaire pour continuer d'avancer. Je vois d'ailleurs qu'il en a très envie, qu'il réunisse donc sa force et regarde droit devant.
Le sujet qui circule en ce moment dans les coques est l'orientation et c'est de cela que nous parlons aujourd'hui avec chacun. Bonnie, depuis qu'elle a décidé qu'elle voulait faire un CAP petite enfance, se sent de mieux en mieux sur le bateau. Elle se projette, envisage son retour avec beaucoup de lucidité et fait de plus en plus confiance aux grands. Elle travaille tous les jours sur ses livres avec notre aide. Elle est motivée, car cela a du sens, nous dit-elle. Juliette vient nous parler de ses envies. Bien qu'un peu sur la défensive au début, elle nous explique qu'elle aimerait, au retour du voyage, intégrer une prépa à la formation de moniteur-éducateur, elle est d'ailleurs prête à quitter Paris et à sillonner la France. Je l'ai même surprise à évoquer le Liban ou La Réunion ! Quand le voyage vous pique… Paul, notre Breton au caractère bien trempé, entêté au point de ne plus vouloir mettre les pieds dans une école, est prêt à intégrer un CAP en alternance, trois semaines de stage, une semaine à l'école, en sellerie nautique. Paul veut devenir voilier et s'il transforme son côté jusqu'au-boutiste, qui peut parfois être un défaut, en une belle qualité, alors quel grand voilier il deviendra !

Kélig

Traversée retour

ISMAËL

La traversée retour était vraiment super bien, je pense que c'est le meilleur moment que j'ai passé avec le groupe au complet parce qu'on était tous détendus et contents de ce qu'on avait vécu ensemble et aussi parce que l'on se rapprochait de la France. On a fait des temps de jeux collectifs ce qui n'était pas possible avant, on a vu pas mal d'animaux marins : des cachalots, des dauphins…

Emmanuel

Le départ en traversée…

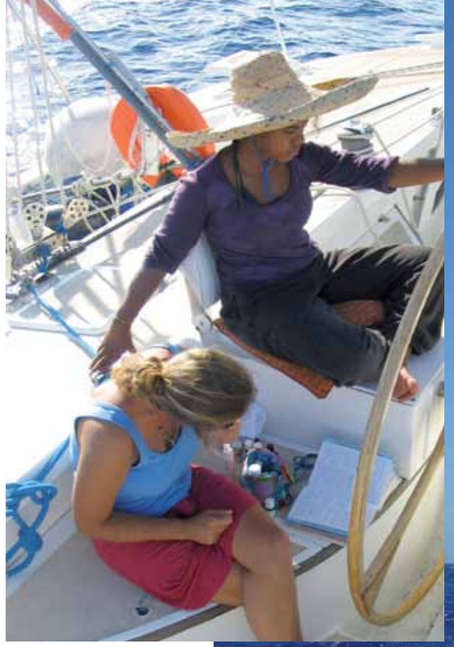
Aujourd'hui, nous partons pour une transatlantique, ce qui me paraît tout à fait normal après cinq mois et demi de navigation sur Grandeur Nature.
Eh bien, oui, qu'y a-t-il de si extraordinaire, après tout ce que nous avons déjà parcouru ? Il ne s'agit que d'une nouvelle navigation et de mon côté, j'aime bien ça. Alors, que cela dure dix jours ou trois semaines, peu m'importe. Voici donc le sentiment que j'éprouve en ce début de journée. Il faut dire que cela fait plusieurs jours que nous préparons le départ et entre les derniers achats, les nombreux textes sur les randos en Dominique à terminer pour clore le journal, les dernières nouvelles, concernant l'orientation de chacun, et le comportement changeant - pour ne pas dire perturbé de certains à l'approche du départ - je n'ai pas pris beaucoup de temps pour réfléchir à ce que nous allons réaliser. Parce qu'on fond, si je m'attache un peu plus à ce nouveau périple, je me rends compte que cette nouvelle traversée ne me fait pas rien, bien au contraire. Tout d'abord, je suis très content de la vivre, car des transats, je ne suis pas du tout sûr d'en refaire et il serait dommage de ne pas en profiter. Et puis, celle-ci est bien plus longue que la première, cela ne représente pas la même chose. Le groupe a aussi évolué et j'espère partager plus de choses avec eux. Il y aura sûrement des moments difficiles, dûs au mal de mer, aux désaccords ou encore à l'inquiétude concernant le retour, mais des épreuves, nous en avons déjà surmonté et je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas en surmonter à nouveau. Alors finalement en y réfléchissant un peu, je trouve au final que j'ai beaucoup de chance de vivre cette aventure.

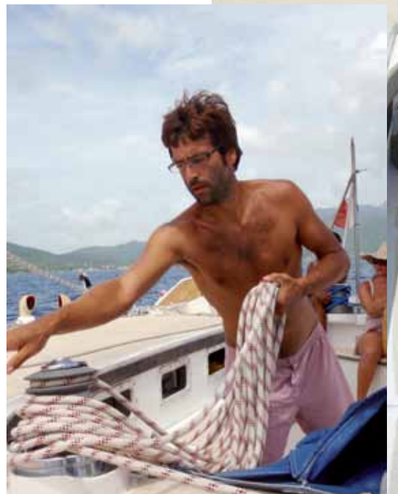
Régis

L'idée de faire des maquettes de bateaux

Un jour qu'on se promenait dans Fortaleza, Paul trouve un morceau de bambou et dit : « C'est bientôt l'anniversaire de Marion, je vais lui faire des maracas. » Moi, je dis que je vais lui faire un catamaran. Je réussis à faire un catamaran, mais je le garde pour moi. Je lui ai offert une petite cabane en bois à la place, toute aussi belle. Ma maquette la plus importante est le trois-mâts, j'ai mis trois mois à le faire, j'ai galéré pour faire le pont, la coque est fabriquée à partir d'un palmier, le Maripa. Par rapport aux autres maquettes, j'ai essayé de travailler le détail, le canot, les échelons, le plancher, le beaupré, la trappe qui sert de rangement et les voiles en tissu de palmier. J'aime faire des maquettes, j'aime voir aboutir ce que j'entreprends, j'aime utiliser mes mains. Je prends plaisir à faire ça, voir ce que je peux faire.

Emmanuel





Ça passe vite quand on s'occupe

Parcours inédit : Guadeloupe-Flores
17 jours de nav
2 393 milles

Rien n'est laissé au Thazard

Paul et Wilfried sont en quart depuis dix minutes, quand, tout à coup, un bruit inhabituel survient. Wilfried pense d'abord à la bouilloire qui est sur le feu depuis un petit bout de temps. Alors qu'il se prépare à appeler Paul pour qu'il s'en occupe, il jette un coup d'œil à l'arrière du bateau et remarque la canne à pêche pliée en deux, la bobine vide. Il comprend alors que c'est de là que provenait le bruit de tout à l'heure. Le moulinet s'est entièrement vidé car le frein de fil n'était pas assez serré par rapport à la taille du poisson qui a mordu. Pendant que Paul s'empare de la canne, pour que je l'aide à remonter la bête qui semble énorme, Wilfried vient me chercher. Je me lève avec regrets, enfile mon gilet et rejoins Paul à l'arrière du bateau. Son excitation suffit à me revigorer et à me faire oublier le bon lit douillet que je viens de quitter. Il n'arrive pas à rembobiner. Il me demande donc de lui donner du mou dans le fil pour réenclencher le moulinet. C'est parti pour un long combat avec le monstre qui se débat au bout du fil pendant trente minutes : on rembobine lorsqu'on a du mou et on laisse filer quand il tire trop fort. Pendant ce temps, Wilfried ralentit le bateau pour réduire la tension dans le fil. Il vire, revire, empanne, pendant qu'on gagne du terrain. On mettra finalement trois quarts d'heure pour remonter l'énorme thazard jusqu'à la jupe. Nous n'arrivons pas à l'attraper avec la gaffe. Paul nous dit que la dernière solution est de le porter par les yeux. Aidé de Wilfried, il le porte, le coince dans le filet arrière. J'arrive avec le vinaigre et lui asperge les ouïes pour l'achever. Le poisson ne tardera pas à mourir, sans le moindre signe de souffrance. Nous le déposons sur le pont et sortons le mètre, la bête fait un mètre quarante, elle est magnifique, impressionnante, imposante… Après le petit-déj, on se met à la découpe. Wilfried et Paul prélèvent de grands filets d'un bon mètre de long et Bonnie et Marion les découpent pour le repas. On baigne dans le jus et le sang de poisson pendant toute la matinée. On se dit qu'on en a pour au moins deux jours, à tous les repas. Quand tout est terminé, on part se laver à la traîne. Si c'est pas la belle vie !!!

Ismaël

La minute sport

Un peu plus tard dans la matinée, le vent monte, les embruns se mettent à balayer le pont et sous l'impulsion de notre super coach gymnique et sportif, Régis, le pont de Grandeur Nature se transforme en salle d'aérobic ; les exercices se succèdent, le pédalo allongé sur le dos, les pompes, les flexions de jambes avec nos quatre filles (Bonnie, Juliette, Kélig et Marion) agrippées autour de la console de barre, incroyable je n'avais jamais vu ça !!!

Wilfried

Les Açores

Ismaël

Sur les Açores j'étais assez partagé : j'étais à la fois content et pas trop content de cette escale. Les paysages, les gens, c'était vraiment super, c'est vraiment autre chose, on n'avait jamais vu cela pendant le voyage.
C'est vraiment une escale transitoire, on sent qu'on est vraiment sur le retour, et qu'il faut se préparer pour le retour en France. C'est une très belle escale, mais c'est dur de se dire qu'il reste si peu de temps avant la fin du voyage, du coup chacun en profite au maximum… Il y a eu aussi le départ de Bonnie, qui moi m'a déçu, après, le principal, c'est qu'elle soit motivée pour son école. C'est aussi l'arrivée d'Aurel, qui a apporté de la fraîcheur dans le groupe, retrouver cet ami d'enfance c'était super sympa !
La dernière navigation, je savais que c'était les derniers moments, toujours avec peu de problèmes dans le groupe.

29 juin : « La rando vélo »

Je me fais réveiller à 7 h 30 par Kélig. Le réveil de Marion n'a pas sonné. Pas cool, car ça veut dire pas de croissants et de bons pains au chocolat. Il faudra être plus efficaces. Ça fait bien longtemps que nous avons entendu parler des randos vélos aux Açores et maintenant, ça y est, on a tout ce qu'il faut.
Nous mettons le cap sur le phare de Capelinhous, où il y a un musée interactif sur les volcans et leur formation. Voilà, Ismaël et moi sommes l'échappée de tête lors de la première montée, suivis du poursuivant Régis qui semble souffrir, petit braquet, en danseuse. Une pause s'impose, nous buvons, nous mangeons quelques abricots secs puis chacun prend son pouls, chronométré par Ismaël. Nous repartons. Une petite montée se dessine, elle a l'air plutôt facile à franchir. L'acide lactique descend en masse dans mes mollets. Je m'accroche à l'échappée de tête constituée de Régis, Ismaël et Aurel. Je ferme les yeux, car la douleur est presque insurmontable, et quand je les rouvre, ils m'ont distancé de 20 mètres. Cet écart ne saura être rattrapé jusqu'à la prochaine pause. Juliette finira à pied ainsi que Marion, Emmanuel et Kélig. C'est reparti, du plat pendant un bon moment et enfin une grosse descente. Arrivés, nous pique-niquons sur un muret, au pied du phare, puis allons au musée qui est sous nos pieds. Une fois les places achetées et les lunettes 3D enfilées, nous sommes parés pour regarder un film sur la formation de la terre et les volcans de l'île. Après être passés par toutes les salles du musée, les autres vont visiter le phare, pas moi, car j'ai perdu le billet d'entrée qui me permettait d'y accéder. Tout le monde grimpe sur son vélo pour rentrer au bateau. Le début commence par une grosse montée. Je suis cinq mètres devant Ismaël, lorsque j'entends un « pffout ! ». Eh oui, malheureusement il a crevé, alors que nous sommes sur une petite route de campagne et qu'il nous reste vingt km avant le bateau. Le seul moyen est de rentrer en stop. Donc, on se dit que Juliette va rentrer en stop avec le vélo crevé et qu'Ismaël prendra le vélo de Juliette. Régis et Ismaël restent jusqu'à ce que Juliette soit prise. Aurel et moi sommes arrivés en haut de la montée, nous nous arrêtons afin d'attendre les autres. Il nous reste quinze km. On s'engage dans la descente, je prends l'aspiration derrière un pick-up, ce qui me permet de distancer Ismaël. Ce dernier me rattrapera quand la voiture m'aura semé. Ça y est, nous sommes arrivés aux douches de la marina. Une fois toute la sueur enlevée de notre peau, nous partons déposer les vélos et rentrons au bateau.

Paul

Mon école à Deauville

Bientôt ou plus précisément le 28 juin, je quitte le bateau pour la France afin que je puisse faire un stage dans l'internat où je compte aller l'année prochaine. Pendant ce stage de cinq ou six jours, je devrais montrer mes motivations, visiter les lieux, rencontrer les personnes avec qui je serai, etc. C'est un internat de CAP petite enfance pour les filles de 15 à 21 ans, et la plupart placées à l'Aide Sociale. Bon voilà, en gros je me prépare pour ne pas être trop stressée. Après l'effort, le réconfort, je saute à nouveau à l'eau puis je vais sur le filet pour passer un entretien avec Mme Grimberg, c'est-à-dire Kélig. Celle-ci ne se montrera pas très sympa par rapport à Marion… (rire !) Je m'explique : chaque jour, je passe un entretien préparatoire avec l'un des adultes du bord. C'est marrant, car on ne sait pas comment ce stage pourrait se passer, donc on se met dans toutes les situations.

Bonnie

Une de perdue…

Le 5 juillet : « Un aller sans retour… »

Hier, alors que le soleil brille sur la marina et qu'avec Aurel, Emmanuel, Paul et Régis, nous commençons à dessiner et peindre notre œuvre collective sur le quai, je m'apprête à aller téléphoner à Christophe. Je dois en effet aller à l'aéroport cet après-midi, récupérer Bonnie qui revient de sa rando à Deauville en autonomie et je veux m'assurer que notre plan se déroule sans accroc. Mais après les premières banalités échangées, Christophe prend sa voix grave pour m'annoncer qu'il y a une mauvaise nouvelle. Inutile qu'il aille plus loin, je vois tout de suite de quoi il veut parler. Bonnie n'est pas dans l'avion !?? Effectivement, après embrouille avec sa mère à l'aéroport, Bonnie n'a pas voulu embarquer et est partie de son côté. Sa semaine à Deauville s'était, apparemment, pourtant bien passée. Je suis déçue, en colère, énervée, dégoûtée et propose à Christophe de le rappeler demain au cas où la situation se dénouerait. Je repars voir mes compagnons et en voyant ma tête, ils comprennent de suite qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Paul réagit en disant qu'il ne la comprend pas. Emmanuel exprime qu'il se doutait que ça allait être difficile pour elle de revenir après avoir revu sa famille, ses copines, etc. Lorsque je retrouve les filles au bateau, Juliette a les larmes aux yeux et est vraiment triste de voir à quel point Bonnie était finalement fragile. Elle l'imaginait plus forte, plus déterminée. Marion n'y croit toujours pas. On a envie d'espérer qu'il y a encore une chance, que Bonnie va se reprendre et que nous allons la voir embarquer avec nous pour les trois semaines qui nous restent. Voilà ce que j'explique à Wilfried et Ismaël, ce matin. Notre départ d'Horta est prévu le lendemain et nous ne pouvons pas le repousser. Pour nous qui sommes ici, qui vivons, qui travaillons et qui évoluons avec Bonnie depuis plusieurs mois, c'est dur. Sentiment d'un travail inachevé, non abouti, déception collective et encore une rupture, une cassure dans le groupe. Je pense que cela peut servir à chacun comme amorce de réflexion sur le retour. Quelles sont mes relations avec ma famille, qu'est-ce que le voyage m'a appris, est-ce que quelque chose a changé, comment j'imagine mon retour, etc. Comme un petit air de bilan !

En tout cas, c'est vrai qu'il ne faut pas se leurrer, sur le bateau, chacun a fait un sacré bout de chemin sur le globe et dans sa tête. Il faut savoir qu'à terre, ce n'est pas forcément la même chose. Vous allez peut-être retrouver les choses, la vie, votre famille exactement comme lorsque vous êtes partis. Il faut donc compter sur soi, sur son évolution, sur son avancée et non attendre des autres.

Kélig

Ensuite, tout l'équipage se réunit dans le cockpit pour une nouvelle de choc. Régis annonce que nous allons honorer une tradition grandeur naturienne : accueillir un jeune d'un ancien voyage pour le dernier mois de l'expédition. Aurel, qui a participé au voyage d'il y a deux ans, rejoint notre équipage dans… ah bah… après-demain ! Oui c'est rapide ! Tout le monde semble très content sachant que chacun a eu l'occasion de le rencontrer lors du stage en juillet dernier dans l'Aveyron. Seul, Emmanuel ne le connaît pas mais nous dit à plusieurs reprises qu'il est très content de l'accueillir dans sa cabine !

Marion

Méditerranée

La responsabilité de chef de quart

En fait, l'arrivée d'Aurel m'ouvre des horizons différents pour constituer les équipes de quart. Je sais que même s'il n'a pas encore retrouvé toutes ses qualités de navigateur, Aurel est un équipier sérieux et mature, capable d'être chef de quart. Du coup Emmanuel, qui envisage d'être chef de quart, se retrouve avec Aurel pour le deuxième quart tandis que les deux co-cabiniers, Paul et Ismaël se retrouvent pour le 3ème, mais ça ce n'est pas nouveau pour eux. Je pense que pour les jours à venir, tous les jeunes seront chefs de quart.

Wilfried

On n'arrive pas à virer de bord. Paul pense que la barre ne répond plus. Emmanuel va réveiller Wilfried, il sort, de plus en plus le vent forcit. On passe maintenant de onze à vingt nœuds de vent. Paul, Marion et Emmanuel passent de short, torse nu, tee-shirt au ciré intégral pour affronter les vagues du près. Ils sont tout mouillés. Vingt-cinq nœuds de vent. Ils prennent un ris dans la grand-voile puis un autre dans le yankee. Malheureusement, les nœuds de Marion et d'Emmanuel ne tiennent pas, ils les refont trois fois puis reprennent un ris dans la grand-voile. Maintenant écoutez bien, ils ont trente-huit nœuds de vent en rafale, imaginez-vous, presque 80 km/h de vent au près. Ils revirent de bord. Le yankee bat sur toute sa longueur, Emmanuel n'arrive pas à reprendre. Wilfried dispute Paul, la ligne de pêche est coincée dans le safran, il l'avait pourtant prévenu de ne pas mettre la ligne de nuit. Un quart d'heure plus tard, Paul cède, va prendre un couteau et coupe la ligne. Il est 23h15, Emmanuel va réveiller le 2ème quart, Kélig et Aurel. Ils se réveillent. Ils ne sont pas loin d'imaginer ce qui les attend sur le pont. Aurel n'a pas fermé l'œil de la nuit : les grosses vagues qui frappent l'avant du bateau l'en ont empêché. Dès leur arrivée, ils font une manœuvre : affaler le yankee pour mettre la trinquette - petite voile rigide adaptée à partir de trente nœuds de vent - ça secoue de partout, les vagues trempent tout le monde. Ils n'arrivent pas à hisser, la drisse est enroulée sur l'étai. Ça y est, ils ont réussi à hisser, il est minuit, Emmanuel va enfin se coucher, précédé de Marion et Paul, il est tout mouillé, enlève son ciré, va faire pipi, s'essuie les jambes et le visage avec un tee-shirt et après une heure où il n'arrive pas à dormir, secoué par les vagues, il s'endort content de savoir que demain, tout ça, c'est fini !

Emmanuel

États d'âme

Je regagne ma couchette pour y dormir jusqu'au déjeuner. Je suis submergée de fatigue, sans une raison bien valable mais plusieurs petites. D'abord depuis quelques jours un vilain eczéma s'est installé sur ma poitrine et s'étend d'heure en heure, démangeaisons désagréables etc. Ensuite deux nouvelles assez fâcheuses m'abattent un peu. D'abord, Bonnie qui prend la fuite et ne réintègrera pas le voyage, je suis inquiète pour elle et découragée que tout ce qui a été fait n'ait pas suffi à la retenir. Ensuite, j'apprends que mon grand-père faiblit de plus en plus, et je ne suis pas auprès de lui et des miens en ce moment difficile. Alors je chuchote à Bonnie et à mon pépé, «force», d'ici, juste comme ça. Et puis il y a la distance parcourue qui m'a fatiguée, mes nerfs lâchent et enfin, l'approche des retrouvailles et des séparations qui créent une excitation assez tendue finalement.

Juliette

« Après Gibraltar, la Méditerranée, les Baléares, c'était plus des escales, c'était déjà se réhabituer à l'Europe, se préparer pour le retour. »

Ismaël

Ismaël

Pendant ce voyage, j'ai découvert plein d'autres peuples, d'autres manières de voir les choses. D'autres regards sur le monde…
Des paysages que je n'avais vus jusque-là qu'à la télé, je ne m'attendais pas à autant de diversité.
J'ai aussi découvert que la vie en groupe, c'est assez difficile, que cela dépend de chacun.
J'ai aussi découvert la voile. Maintenant je suis hyper motivé pour en refaire, pour continuer à pratiquer, j'adore faire du bateau.
J'ai aussi découvert d'autres jeunes qui ont une manière très différente de voir les choses.
J'ai appris à cuisiner, avant de partir je savais pas du tout, maintenant je suis capable, s'il y a besoin, de préparer un repas pour moi ou pour mes frères, de me débrouiller. Avant je n'étais pas capable de faire un repas tout seul !
Si j'ai des problèmes avec une personne, j'ai appris à les gérer plus simplement qu'avant.
On vit des difficultés avec les jeunes du bateau plus importantes que celles qu'on vit à la maison, du coup c'est beaucoup plus simple maintenant que j'ai fait ce voyage. Même pour parler à mes parents !

Quand le mammifère marin atterri

Rencontre avec les dauphins

Kélig nous fait signe de lâcher nos bouts pour aller à la rencontre du groupe de dauphins à la nage. L'excitation est à son comble ! Paul, Ismaël, Emmanuel, Aurel et moi avançons au même rythme en ligne, doucement pour ne pas les effrayer. On ne les voit plus l'espace de quelques minutes mais Kélig nous crie du bateau : « Ils arrivent ! » On distingue leurs silhouettes sous l'eau, ils s'approchent timidement puis s'arrêtent. Ils sont trois. On reste là, immobiles à les regarder, attendant un signe de leur part, un pas vers nous. Ils soutiennent parfois quelques secondes notre regard en s'agitant. Je vous assure qu'à ce moment-là, il se passe quelque chose, la présence de l'autre ne nous laisse pas indifférents comme s'il existait un langage commun entre mammifères, non pas pour dire quelque chose de particulier, juste un message de considération : « Je te vois, je sais que tu es vivant et habitant de cette terre comme moi. ».
L'un des trois dauphins se lance, il s'approche de nous, jusqu'à cinq mètres. Il tourne la tête, s'arrête cinq secondes puis repart furtivement. Quelques minutes plus tard, un deuxième répète l'opération et ainsi de suite deux ou trois fois encore, toujours un peu plus près ! Je regarde mes compagnons : on est tous stupéfaits, bouche-bée, heureux… Je réalise la chance qu'on a de vivre un moment comme celui-là. Hors de l'eau, on voit que les ailerons s'éloignent, on décide de rentrer au bateau. Juliette arrive à la nage, un peu trop tard malheureusement, je suis vraiment déçue pour elle… Mais voilà qu'ils reviennent encore ! Et encore une fois, le petit jeu recommence : à qui s'approchera le plus près, eux ou nous. Une belle rencontre entre le mammifère terrestre et le mammifère marin, me dis-je…

Marion

Après la petite baignade, je passe à la barre. J'en profite pour commencer mon bilan. Au fur et à mesure des questions, tout le voyage me revient en mémoire. Je trouve que ce bilan est très important pour qu'on se fasse à l'idée que la fin du voyage approche et que chacun va devoir retrouver son passé, sa famille, ses amis, ses études… Peut-être que tout ça aura changé en rentrant, peut-être pas. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il ne faut pas compter là-dessus pour se remettre dans le bain mais plutôt sur notre changement personnel et sur notre enrichissement pendant le voyage. En tout cas, pour ma part, même si je ne suis pas très emballé à l'idée de rentrer, j'ai bien envie de revoir mes proches.
Je repartirai bien rapidement à la découverte du monde.

Ismaël

Réflexion sur les bilans de fin de voyage

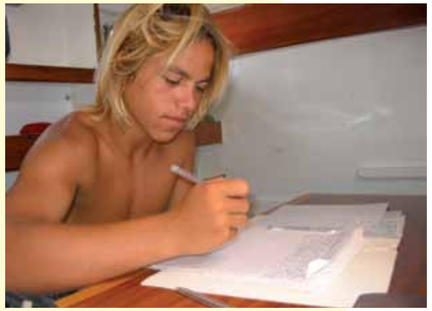
Je me mets à mon bilan de fin de voyage car il reste cinq jours pour le terminer ! Je pense tout à coup à Paul qui m'a dit hier qu'il avait très peu avancé et qui avait refusé catégoriquement de s'y pencher… Je lui rends visite dans sa cabine, pour lui donner du courage, pour qu'on s'y mette à deux ! Il m'accueille avec le sourire, je m'installe à côté de lui après lui avoir donné un stylo et sa feuille. Allez, au boulot, à deux c'est plus facile, on échange de temps en temps. Paul bloque sur la question : « Est-ce que le voyage a changé ta façon de voir le monde, la vie, les autres ? » C'est l'occasion de débattre sur notre mode de vie à bord du bateau, de notre consommation, du voyage, de l'ouverture sur le monde.
On dérive sur les changements d'équipe, le départ de Christophe et Michel qui a un peu chamboulé Paul et l'arrivée de Kélig et Wilfried.

Marion

Mon retour

ISMAËL

Le retour, les premiers jours, c'est un peu bizarre. Retrouver la vie de famille, un fonctionnement différent, par exemple ne plus supporter de voir les choses en désordre ou pas rangées, ou les repas où il y a trop de bruit, c'est étonnant parce que pendant le voyage tous ces problèmes se sont atténués. On devient de plus en plus ordonné, on apprend à s'écouter les uns les autres… Du coup retrouver ça, c'est assez difficile, mais on se réhabitue assez vite. Sinon pour moi, le retour s'est bien passé, j'ai profité d'un très bon été à revoir les amis, la famille. C'était très sympa.
Après, c'est plutôt retourner au lycée qui est un peu plus difficile parce que je suis reparti en seconde alors que j'espérais rentrer directement en première. Du coup je ne suis pas avec mes amis de l'année précédente. Ce qui fait bizarre c'est de rester neuf heures assis dans une salle.
En fin de compte, je suis content d'être rentré en France et d'avoir retrouvé tout mon entourage.



Le mot du président

Sébastien, président de l'association raconte...

Pourquoi je crois au projet « Grandeur Nature » ?

Je suis Moniteur-Éducateur de profession et, dans mon parcours, j'ai eu l'occasion de travailler auprès de jeunes avec plus ou moins de difficultés sociales ou familiales. J'ai exercé dans une Maison d'Enfants à Caractère Social et dans un projet expérimental de l'Education Nationale visant à rescolariser des adolescents en âge de collège qui ne se rendaient plus en classe et pour qui ce projet était la dernière alternative avant le placement.
En tant que professionnel, aucune de ces expériences ne m'a satisfait car le jeune était trop envahi par son milieu relationnel, familial, son quotidien, son image et ne pouvait s'autoriser aucun recul pour prendre soin de lui-même.
J'irai même plus loin en disant qu'il n'y a aucune prise en compte de l'épanouissement de l'individu mais juste une prise en charge dont l'objectif est de prouver à la société qu'on s'occupe de ces jeunes en souffrance !

Qu'était le quotidien dans la MECS où j'exerçais ?
Il y avait dix jeunes, sur un lieu, qui avaient entre 6 et 18 ans, et quatre adultes qui travaillaient en roulement, nous nous croisions juste à la relève pour un échange d'informations.
Les éducateurs ne vivent pas le groupe, ne se connaissent pas, pratiquent des prises en charges différentes voire opposées.
Ils ne sont pas entièrement disponibles car ils ont aussi une vie extra-institution et tout en étant présents, ils pensent « à la vidange de la voiture à faire le lendemain… »
Les jeunes, eux, vivent le collectif et, souvent, la loi du plus fort est reine. Ils sont obligés de composer avec chaque adulte qui passe, ils deviennent des « maîtres » de la manipulation d'une personnalité à multiples facettes. Certains retournent dans leurs familles le week-end, dans leur quartier qui les replongent dans leurs problématiques à l'origine du placement.
Ils ne peuvent en aucune manière se permettre de changer, au risque de perdre le peu de lien et d'intégration qui leur reste avec leur milieu, dans lequel ils retourneront forcément une fois la mesure de placement levée.
Comment peut-on imaginer une reconstruction de la personne dans un tel environnement ?
Quelles sont les chances de s'en sortir que la politique sociale donne à cette jeunesse ?

Partir avec l'équipe de Grandeur Nature est en premier lieu une aventure, une page d'histoire écrite à plusieurs qui ne peut être imposée. La richesse de cette expérience de vie est en grande partie due à l'engagement et la cohérence de l'équipe d'encadrants. Chacun d'entre eux a su faire évoluer le projet tout en grandissant lui-même.
Un voyage sur le « Grandeur Nature » n'est sans doute pas LA réponse pour tous mais elle permet à chacun « d'être plutôt que de paraître » sur une période assez longue pour que la métamorphose soit durable ou, en tout cas, qu'elle laisse des traces. Du plus grand au plus petit, personne ne revient indemne ; ce ne sont des vacances pour personne.
Le seul plaisir qui en découle est l'enrichissement personnel provoqué par la découverte, les rencontres et les acquisitions.
Pour moi, un des plus beaux moments, en tant que personne extérieure au voyage, c'est le jour du retour où je perçois chez chacun un sentiment de fierté, voire de réussite, d'avoir dépassé ses limites, ses difficultés, d'être allé au bout de l'histoire. Pour un grand nombre de jeunes ceci vient enrayer une succession d'échecs et leur permet d'envisager un avenir de façon positive. Merci à tous les aventuriers et équipiers qui, au fil des ans, m'ont permis de partager leurs aventures et, grâce à leurs récits, de rêver.

Sébastien

Le mot de la fin !

Par Christophe
Décembre 2010, à Sète

Voilà, ça c'est fait…

À moi de conclure, sans écrire le mot fin, même si… l'aventure de ce livre touche à sa fin.

En regardant, avec Morgane, toute la maquette - ce que je n'avais pas voulu faire pendant ces trois années, pour la laisser libre de mener à sa guise ce projet - je me suis dit qu'il était impossible de raconter ces quinze ans de voyages dans leur totalité ! Et que bien sûr il y aurait autant de voyages, d'histoires, qu'il y a eu de participants à cette aventure.

Sur 15 ans, 81 jeunes et 28 adultes ont vécu ces expéditions ; tous ont laissé un peu d'eux-mêmes dans ce projet. Chacun pourrait raconter un Grandeur Nature différent.

Cette aventure qui n'aurait pas pu voir le jour sans l'énergie et la volonté de Jean pour la construction du bateau, les conseils de Denis pour les transformations et les travaux tout au long de ces 15 ans, les conseils et l'aide de Lionel Brunet de l'Essonne avec qui nous avons démarré ces expéditions en 1996 jusqu'au 17 octobre 2009.

La présence toujours attentive et amicale des membres du Conseil d'Administration, Véronique, Sébastien, Christelle, Romain, Félix… Et ceux dont nous avons pris le sillage, en particulier Robert de Vagabondage.

15 ans d'expéditions et après ?
Eh bien pour l'instant, je n'ai pas la réponse, ce qui est sûr, c'est que cette aventure, si elle se poursuit, sera toujours une aventure collective avec pour but de faire découvrir la beauté du monde qui nous entoure…

Il y a une vingtaine d'années, je réalisais déjà des expéditions de 10 mois avec des jeunes en bateau, on m'avait demandé de définir mon but dans la vie, j'avais répondu :
« Être heureux, rendre heureux les gens autour de moi et essayer de changer (un peu) le monde ! »

Je pense toujours cela et j'essaie de garder ce cap, même s'il faut se battre maintenant pour sauver les baleines, préserver tout ce qui peut l'être, et changer - d'abord en nous - ce que nous voulons voir changer dans le monde ! On en sortira Gandhi, je veux dire grandi !

Christophe

Un lecteur averti en vaut deux

Grandeur Nature est né au siècle dernier, en l'an 1994, aux abords de la Méditerranée, dans le Golfe du Lion…
Waou ! ça démarre fort, pensez-vous et vous piaffez d'impatience de vous jeter dans l'aventure… pardon la lecture, puisque c'est par le biais d'un livre que vous allez entreprendre le voyage.

« Les voyageurs en partance pour l'aventure Grandeur Nature sont invités en salle d'embarquement, départ immédiat… »

Ce Livre, leurs journaux de bord, est entre vos mains et vos yeux scrutent la couverture pour y dénicher les signes d'une promesse de voyage en terre inconnue. Déjà vous rêvez de mettre les voiles. De vous évader loin de votre quotidien et vous dévorez les premiers chapitres avec gourmandise tandis que sur le bateau ils préparent des pâtes à l'eau. Il y en a même qui ont le mal de mer. *Beurk !*

Vous voilà embarqué pour « le meilleur et pour le pire » dans une expédition au long cours : quarts de nuit, engueulades, rencontres… Jour-nuit… Jour-nuit… Jour-nuit… La voûte étoilée trace les chemins d'une géographie intime à explorer. Le voyageur comme le lecteur est seul avec son rêve. Pas à pas, page à page, l'aventure se construit dans le quotidien à partager. Chacun est confronté à ses désirs dans la réalité du voyage, du dépaysement, des habitudes à questionner, des attentes à différer et brusquement au détour d'une merveilleuse rencontre, d'un témoignage, d'une photo, lecteur et voyageur accomplissent la trajectoire qui va les mener à lâcher du lest et vivre pleinement L'Aventure.

Joe

C'est l'histoire d'une aventure particulière, celle de groupes d'ados mêlant jeunes sous tutelle de l'Aide Sociale à l'Enfance et jeunes vivant dans leurs familles. Ce périple, ils le vivent ensemble durant neuf mois sur un catamaran à la découverte des baleines, des Caraïbes, de l'océan, de soi et des autres.

ISBN : 978-2-9538424-0-1

9 782953 842401

www.grandeurnature.org